



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

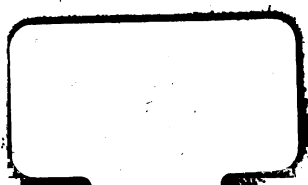
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

NYPL RESEARCH LIBRARIES

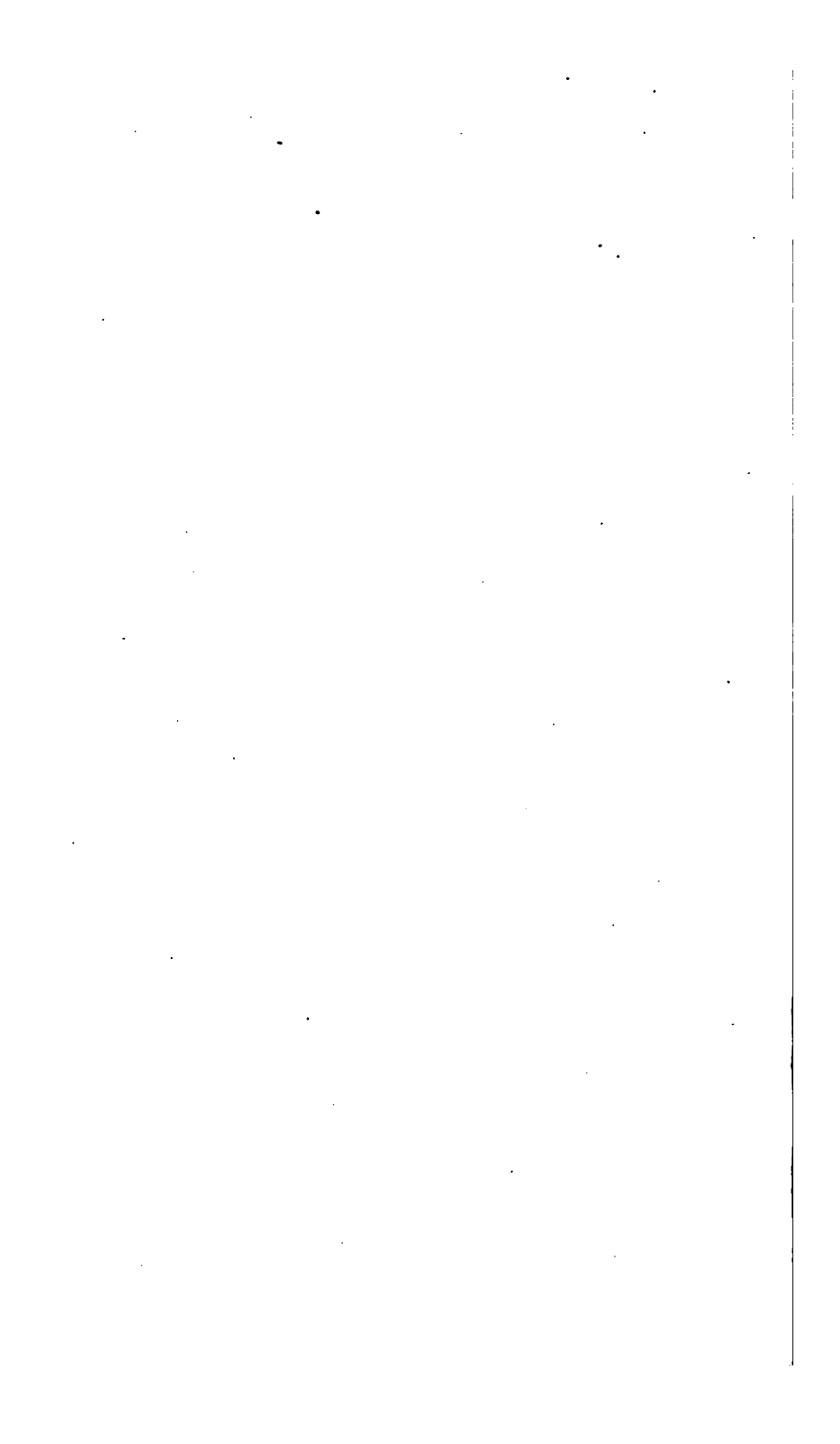


3 3433 00364185 3



2000





BULLETIN
DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES,
ÉCONOMIE PUBLIQUE; VOYAGES.

TOME VII.

LISTE
DE MM. LES COLLABORATEURS
DE LA VI^e. SECTION
DU BULLETIN UNIVERSEL DES SCIENCES
ET DE L'INDUSTRIE (1).

GÉOGRAPHIE PHYSIQUE ET POLITIQUE. — *Collab.* : MM. Coquebert de Montbret (C. M.), Denaix (Dⁿ.), Depping, de Férussac (F.), L. de Freycinet, de Rossel, Sueur-Merlin, de la Renaudière.

GÉOGRAPHIE ANCIENNE ET COMPARÉE. MM. Champollion-Figeac, Depping, Jomard (J.), Letronne, Abel Remusat, Walkenaër (W.-R.).

TOPOGRAPHIE, GÉODÉSIE, PLANS, CARTES de toute nature. MM. Bré, Denaix (Dⁿ.), de Férussac (F.), Louis de Freycinet, Jomard (J.), Levillain, Sueur-Merlin, Walkenaër (W.-R.).

STATISTIQUE, ARITHMÉTIQUE POLITIQUE, ÉCONOMIE PUBLIQUE, ET COMMERCE. MM. Berthevin, Blanchard-Boismarsas, Bottin, de Châteauneuf, Coquebert de Montbret (C. M.), Depping, de Férussac, Bon. Fourier, Jolivot, de Montvéran, Petigny, Sylvestre, Thierry, Villard, Villot, Warden.

VOYAGES. MM. Coquebert de Montbret (C. M.), Depping (D.-C.), Dezos de la Roquette, de Férussac (F.), L. de Freycinet, Albert de Montemont, de la Renaudière, de Rossel, Walkenaër, Warden.

Rédacteur principal : M. AUBERT DE VITRY (A. D. V.)

(1) Ce Recueil, composé de huit sections, auxquelles on peut s'abonner séparément, fait suite au *Bulletin général et universel des annonces et des nouvelles scientifiques*, qui forme la première année de ce journal. Le prix de cette première année est de 30 fr. pour 12 numéros de 10 feuilles d'impression chacun.

PARIS. — IMPRIMERIE DE FAIN, RUE RACINE, N^o. 4, PLACE DE L'ODÉON.

BULLETIN
DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES,
ÉCONOMIE PUBLIQUE; VOYAGES.

Rédigé par M. AUBERT DE VITRY.

SIXIÈME SECTION
DU
BULLETIN UNIVERSEL DES SCIENCES
ET DE L'INDUSTRIE,

PUBLIÉ
SOUS LA DIRECTION DE M. LE BOU. DE FÉRUSAC,
OFFICIER SUPÉRIEUR AU CORPS ROYAL D'ÉTAT-MAJOR,
CHEVALIER DE SAINT-LOUIS ET DE LA LÉGION-D'HONNEUR,
MEMBRE DE PLUSIEURS SOCIÉTÉS SAVANTES NATIONALES ET ÉTRANGÈRES.

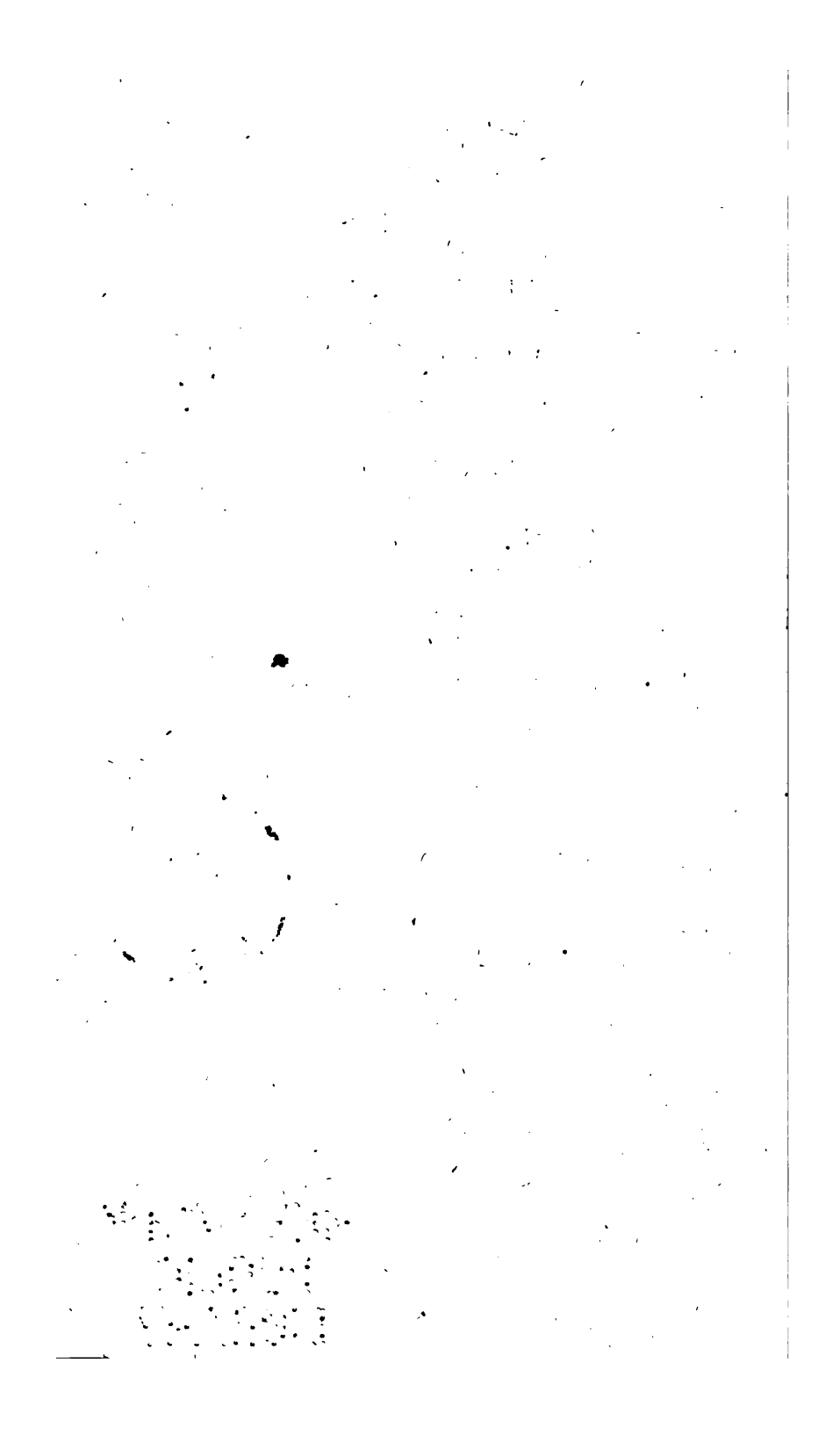
TOME SEPTIÈME.



A PARIS,

AU BUREAU DU BULLETIN, rue de l'Abbaye, n°. 3;
Chez MM. DUFOUR et D'OCAGNE, quai Voltaire, n°. 13; et même
maison de commerce, à Amsterdam;
Chez MM. TREUTTEL et WÜRTZ, rue de Bourbon, n°. 17; et
même maison de commerce, à Strasbourg, rue des Serruriers,
à Londres, 30, Soho-Square;
Et chez M. ARTHUS-BERTRAND, rue Hautefeuille, n°. 23.

1826.



BULLETIN

DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES.

ÉCONOMIE PUBLIQUE ; VOYAGES.

GÉOGRAPHIE ET STATISTIQUE.

3. REMARQUES SUR LE SITE DE TROIE et sur la plaine Troyenne, fondées sur des observations personnelles ; par ROBERT HYDE GREG, avec une carte topographique. (*Memoirs of the literary and philosoph. Society in Manchester* ; 2^e. sér., vol. IV, p. 151.)

L'auteur connaît ce que les auteurs anglais et le voyageur français, M. Le Chevalier, ont écrit sur la plaine de Troie ; il a examiné lui-même, à ce qu'il assure, les localités. Il expose d'abord la situation de Troie et du camp des Grecs, d'après Homère ; mais, au lieu de citer le texte grec, il se contente de citer la traduction anglaise de Cowper. Il discute ensuite l'ancienne position du *Throsmos*, le cours du Scamandre, et l'emplacement de l'ancienne ville de Troie. A la fin de la discussion, il se résume, en établissant 1^o. que les poèmes de l'Iliade et de l'Odyssée, attribués à Homère, ont été réellement écrits par lui ; 2^o. que les argumens avancés par Bryant et d'autres contre l'existence de Troie en Phrygie et contre la guerre troyenne, ne sont pas suffisans, et ont contre eux la croyance générale de l'antiquité ; 3^o. que la plaine qui s'étend depuis le village de Bournabaschi jusqu'à l'Hellespont, et qui est terminée par les promontoires Sigée et Rhastée, est la plaine de Troie, et le théâtre où se sont passés, sans contredit, les événemens mentionnés dans l'Iliade ; 4^o. que le Scamandre, au

temps de la guerre de Troie , débouchait dans la mer au cap Sigée , et que conséquemment la ville de Troie a dû être sur le bord occidental de cette rivière ; 5^o. que sur cette rive occidentale il n'y a aucun emplacement qui réponde tout-à-fait à la description du site de Troie , si ce n'est celui du village actuel de Bournabaschi ; 6^o. que la grande distance de Bournabaschi à la mer n'est pas une objection assez forte contre cette hypothèse , attendu que le récit de la guerre , dans les livres XI à XVIII de l'Iliade , d'où l'on pourrait tirer cette objection , est si confus , qu'on ne peut asseoir là-dessus aucune opinion ; 7^o. que les sources de Bournabaschi sont les fontaines chaudes et froides du Scamandre , auprès desquelles Hector fut tué ; 8^o. que la colline de Nouvel-Ilium est le Throsmos d'Homère ; 9^o. que l'Udjec-Tépé répond bien à la situation et au caractère de la tombe d'Aesyète ; 10^o. que l'amas de pierres détachées sur le rocher derrière Bournabaschi , peut avoir été le tombeau d'Hector ; 11^o. que le grand tumulus au cap Rhâtée est le tombeau d'Ajax ; 12^o. que des deux tumuli du cap Sigée l'un couvre probablement les cendres d'Achille et de Patrocle , et l'autre celles d'Antilochus. Dans un supplément , M. Hyde-Greg examine un écrit nouveau , *Dissertation sur la plaine de Troie* , par M. Maclaren ; Édimbourg , 1822. Cet auteur suppose que le Nouvel-Ilium a été bâti sur les ruines de l'ancienne Troie ; il pense que le camp des Grecs n'a pu s'étendre au point d'occuper trois rangs entre les deux caps Sigée et Rhâtée , et que par conséquent ces deux promontoires ne sont pas les mêmes auxquels fait allusion Homère. M. Maclaren croit que la pointe sablonneuse de Koumkali est l'un des promontoires indiqués dans l'Iliade , et que l'autre passe au travers du cours actuel du Scamandre : il regarde le Mender comme étant l'ancien Scamandre , et , ainsi que d'autres écrivains , il fait déboucher l'ancienne rivière au cap Rhâtée. Les collines derrière le Sigée sont pour lui le Throsmos , et le Thymbrec le Simois d'Homère et de Strabon. Il place le camp grec là où est maintenant un marais , et où , selon la conjecture de M. Hyde-Greg , la mer se trouvait encore au temps de la guerre de Troie ; du moins cet auteur veut y avoir reconnu un sol d'alluvion très-frais. La carte de la plaine de Troie , jointe au mémoire de M. Hyde-Greg , a beaucoup d'espaces vides , et n'est pas , à beaucoup près , aussi détaillée que celle du comte de Choiseul-Gouffier , dont l'auteur anglais n'a pas eu connaissance. D-c.

2. **TRAITÉ DES FORÊTS PRIMITIVES EN EUROPE.** (*Mittheil. der Mach-risch-Schlesisch. Gesellschaft*, 1^{er}. cah., nos. 5 et 7, 1824; 2^e. cah., nos. 18 et 21.)

L'auteur, jusqu'à présent anonyme, appelle primitives les forêts dont les hommes n'ont jamais tiré de profit, où les arbres se produisent, et périssent seulement pour se reproduire. L'Europe était couverte de forêts avant d'être habitée par les hommes. Les Asiatiques l'ont peuplée sans doute les premiers en passant par la Russie; les Grecs formaient peut-être les premières nations en Europe. — Les nomades avançaient toujours du nord-est au sud-ouest de l'Europe. Ces incursions firent disparaître les forêts primitives. En France, elles étaient déjà bien éclaircies, l'an 950 après J.-C., pendant qu'elles se conservèrent beaucoup plus long-temps en Allemagne. Le nord de ce pays possède encore à présent des forêts considérables, dont il a, à la vérité, plus besoin que le sud, l'hiver durant à St.-Petersbourg 8 mois, à Berlin 7, à Vienne 6 et à Paris 4.

Ce sont les grandes montagnes qui conservent le plus long-temps leurs forêts primitives, par les difficultés du transport. Le climat plus doux de l'Espagne et de la Turquie y fait négliger les forêts des montagnes comme celles de la plaine. En même temps le voisinage de la mer, comme en France, facilite beaucoup le transport et l'achat des bois nécessaires pour suppléer à l'insuffisance des forêts du pays. Ainsi la situation et le climat d'un pays influent beaucoup sur la culture des forêts; aussi s'est-on occupé, en Allemagne et en Suisse, d'une sage économie forestière, plutôt qu'en France et en Italie.

L'Autriche est moins à l'abri des vents froids que le reste de l'Allemagne et de la France, et, ayant besoin de plus de bois, elle a en effet beaucoup de forêts. La Moravie est plus chaude que l'Autriche, et elle a assez de bois. La Bohême, moins chaude, n'en a pas assez. La Hongrie est un pays très-chaud, aussi n'y a-t-il que peu de bois. La Transilvanie, très-montueuse, a par conséquent un climat assez rude, aussi y trouve-t-on du bois en abondance.

Voici la table comparative des pays nommés ci-dessus, de leur population, de leur étendue et de leur produit en bois.

PAYS.	POPULATION. Ames.	ÉTENDUE. Mill. c. d'All.	Forêts.	Prod. en bois
				par tête. Cordes.
France.	29,000,000	10,000	6,000,000 arp.	$\frac{1}{4}$
Allemagne. . .	12,000,000	4,712	6,000,000 juch.	1
Autriche. . . .	4,000,000	1,000	8,000,000	3
Moravie. . . .	1,750,000	481	1,100,000	$1\frac{1}{4}$
Bohême. . . .	3,176,000	953	1,380,000	$1\frac{1}{15}$
Hongrie. . . .	8,955,000	5,031	8,380,000	$1\frac{1}{16}$
Transylvanie..	1,664,000	865	1,880,000	$1\frac{1}{4}$

3. ANALYSE DES VOTES DES CONSEILS GÉNÉRAUX DE DÉPARTEMENT, SUR divers objets d'administration et d'utilité publique, soit locale, soit générale; session de 1824; in-4°. de IV-378 p. Paris; 1825; imprim. roy. (*Voy. le Bullet. de février*, 1825, t. III, p. 152, pour la session de 1823.)

Ce recueil a pour résultat de faire connaître comment les personnes appelées par le gouvernement à exprimer les besoins généraux ou locaux d'une grande population, envisagent les divers objets d'utilité publique, et quels sont ceux sur lesquels le plus grand nombre d'entre elles croient devoir fixer l'attention de l'administration générale. Il peut servir de critérium pour apprécier les lumières des conseils provinciaux, et le zèle pour le bien public, dont ces interprètes des vœux du peuple se montrent animés. Dans l'impossibilité d'offrir à nos lecteurs un résumé complet d'une semblable analyse, nous signalerons quelques-uns des objets qui ont réuni le plus de votes, sans oublier des besoins réels qui auraient été négligés, ou n'auraient attiré que faiblement l'attention des conseils.

Vœux dans les attributions du ministère de l'Intérieur. — 21 départemens, sur 86, se sont occupés des intérêts de l'agriculture; 18 des mesures favorables à l'élevage des bestiaux, bêtes à laine et à cornes; 33 de la construction des canaux; 40 des chemins et ponts communaux; 24 des intérêts du commerce et de l'industrie; 24 de mesures relatives aux enfans trouvés; 43 des foires et marchés; 50 de la gendarmerie; 35, dont 16 du midi, de la législation des grains; 20 de la navigation intérieure; 29 des prisons; 53 des routes départementales; et 58 des routes royales; l'on n'en compte que 5 qui se soient occupés des arts et métiers; 4 des accouchemens et sages-femmes, parmi lesquels le conseil général du Finistère a refusé toute allocation pour cet objet; 11 des bibliothèques et musées; 2 de l'imprimerie et de la librairie;

et 8 de la *vaccine*; 3 conseils, ceux des Bouches-du-Rhône, du Jura et de la Vendée, ont demandé la suppression ou proscription des *sociétés secrètes*, c'est-à-dire, (Vendée), des loges maçonniques, etc. Le conseil des Bouches-du-Rhône motive son vœu par la nécessité d'empêcher le colportage des mauvais livres, et la libre circulation de tout ce qu'à produit de plus horrible, la dégoûtante impiété des coryphées de la philosophie.

Dans les votes relatifs à l'agriculture, nous remarquons celui du conseil général de l'Aisne, qui propose d'exiger que la moitié des chevaux à fournir pour les remontes annuelles soit d'origine française, et d'accorder des primes aux fournisseurs qui dépasseraient cette proportion. Ce conseil se prononce en général pour le système prohibitif; celui des Ardennes se plaint de ce que la nullité des bénéfices diminue tous les ans le nombre des fermiers; il veut que l'on encourage l'agriculture, en abolissant l'usure, et en dotant une caisse qui distribuerait aux entreprises agricoles et industrielles, des secours, des avances ou des primes. Le conseil général de la Corse demande l'envoi de plusieurs milliers de plants de mûriers, et des primes pour la culture de cet arbre, comme pour celle de l'olivier. Celui des Côtes-du-Nord sollicite des fonds pour l'établissement d'une école pratique d'agriculture, à l'abbaye de la Trappe de Meilleraye. Presque tous les départemens se plaignent du bas prix des grains et des bestiaux, faute de débouchés; la plupart invoquent des prohibitions; quelques-uns réclament la liberté de l'exportation.

Commerce et industrie. — Le conseil du Calvados réclame contre le monopole des bouchers de Paris dans les marchés de Sceaux et de Poissy, et l'établissement d'un abattage public à Paris, pour les herbagers et marchands de bestiaux du Calvados, qui, leur donnant toutes les chances d'une vente libre et non imposée, procurerait la viande à meilleur marché à l'immense population de la capitale. Le conseil de la Charente présente de graves observations contre la tendance au système prohibitif, tendance qui pourrait nous faire fermer d'utiles débouchés. La France, dit-il, a besoin de commerce extérieur; elle a exporté l'année dernière (1823), 15 millions d'hectolitres de vins, et 200,000 hectolitres d'eau-de-vie. Puisse, ajoute ce conseil, la loi des douanes ne pas repousser totalement certains produits de l'industrie ou du sol étranger, admettre les compensations

nécessaires, et établir une sage combinaison de taxes, dans l'intérêt de notre agriculture! Celui des *Côtes-du-Nord* demande des primes pour l'exportation des toiles dites de *Bretagne*, leur admission dans l'étranger, par la protection du gouvernement, au même taux de taxes que celles qui sont payées par les Anglais; des agens commerciaux français dans les colonies espagnoles et portugaises, et une taxe de 30 p. cent sur les toiles communes de la Belgique. Celui de la *Gironde* réclame aussi contre le système des prohibitions. Celui de la *Marne* se plaint des mesures prohibitives (représailles), adoptées par le gouvernement des Pays-Bas, contre l'introduction des vins de France, le département n'ayant pour ses vins rouges d'autres débouchés que la Belgique. Les mêmes plaintes sont adressées par le département de la *Meurthe*. Le conseil de l'*Orne* se félicite de l'accroissement de son commerce. Plaintes du département des Basses-Pyrénées contre les prohibitions qui ont fermé à nos vins l'entrée des états voisins. La *Sarthe* demande la prohibition des toiles étrangères. Le conseil de la *Seine* demande les *corporations* dans le commerce, mais sans limitation du nombre des membres, ni de l'industrie, et seulement sous le rapport de la nécessité d'une police intérieure. La *Seine-Inférieure* exprime le vœu que le commerce reçoive une forte impulsion, comme en Angleterre, par la protection puissante que lui accorderait le gouvernement dans l'Amérique méridionale. La plupart des conseils sollicitent la répression ou du moins une surveillance plus efficace du colportage.

Presque tous les départemens qui se sont occupés des *enfants trouvés*, se plaignent de leur multiplication toujours croissante, et demandent ou que leur entretien soit mis à la charge de l'État, ou qu'il soit établi un fonds commun pour subvenir à cette dépense, ou enfin que toutes les communes y contribuent dans chaque arrondissement. Quelques conseils ne trouvent de remède au mal que dans des mesures de rigueur, telles que la suppression des tours, la translation des enfans hors de leurs communes, l'obligation imposée aux personnes du sexe, non-mariées, de déclarer leur grossesse. Cependant l'un des conseils, celui du *Puy-de-Dôme*, réclame contre une décision du ministre, ordonnant la translation à *Clermont* des enfans trouvés de *Riom*, comme ne produisant pas pour cette dernière

ville une économie qui puisse compenser les fâcheux effets de cette translation.

Forçats et forçats libérés. — Les conseils qui s'en sont occupés se plaignent du danger dont cette classe d'hommes menace la société, quand ils y rentrent, et surtout lorsqu'on les réunit sur un même point. Leur corruption, presque toujours aggravée par leur séjour au bagne, le défaut d'ouvrage, la misère, les précipitent de nouveau dans le crime. Le département de *Seine-et-Marne* demande que l'on en forme des colonies. Un autre conseil, celui de l'*Ain*, que la législation substitue aux travaux forcés la déportation aux colonies.

Vaccine. — On ne compte que 8 conseils généraux qui s'en soient occupés. Celui de l'*Aisne* ne croit pas devoir accéder au vœu du conseil d'arrondissement de Vervins, pour la vaccination gratuite des indigens, s'en fiant au zèle et au désintéressement des médecins et chirurgiens. Celui de l'*Aveyron* adopte un nouveau mode, que l'analyse n'indique pas, pour la distribution de 2,000 fr. de primes, votées pour les vaccinateurs. Celui de la *Gironde* veut que les 1,500 fr. d'encouragement annuel servent à des traitemens fixes pour les officiers de santé chargés des vaccinations. Celui de l'*Indre* alloue une somme pareille pour encouragemens. Celui de l'*Orne* demande des moyens plus efficaces pour la propagation de la vaccine. Celui du *Pas-de-Calais* vote 3,000 fr. pour encouragemens. Le conseil du *Rhône* vote 2,000 fr. pour le même objet, et pour la conservation du vaccin, observant qu'il est essentiel que les maires, et les curés continuent à user de leur influence pour la propagation de la vaccine, dont la classe peu éclairée méconnaît encore les bienfaits, que la vaccination soit gratuite, et que les médecins qui y procèdent avec succès soient récompensés par des médailles, comme on fait avec raison à Paris, et non pas pécuniairement. Le conseil général de la *Seine* voit avec la plus vive douleur les nouveaux obstacles qui, malgré les encouragemens prodigués par l'administration, s'opposent à la propagation de la vaccine. Il réclame du zèle et de la sollicitude du préfet, de nouveaux soins pour découvrir la cause de ces préventions, et pour l'attaquer dans son principe; mais il pense que des moyens de rigueur ne feraient qu'augmenter la résistance, et que l'on réussira mieux par des mesures de persuasion et de prévoyance.

Ministère de l'instruction publique et des affaires ecclésiastiques. Collèges. — 14 départemens se sont occupés de cet objet. La plupart réclament des collèges royaux pour les chefs-lieux des départemens ou des arrondissemens. Le conseil des *Hautes-Alpes* émet le vœu que les professeurs soient stationnaires, exclusivement consacrés à l'instruction publique, et que les enfans ne soient plus confiés à des jeunes gens nouvellement sortis des bancs, qui ne se livrent à l'enseignement que par spéculation, jusqu'à ce qu'ils aient atteint l'âge d'être promus à la prêtrise. Le conseil de la *Manche* signale comme très-préjudiciable à la prospérité du collège d'Avranches, l'ordre donné par l'évêque de Coutances, à tous les écoliers qui se destinent à l'état ecclésiastique, de faire leur philosophie dans un des petits séminaires du département. Le conseil du *Haut-Rhin* blâme le système qui astreint les villes à recevoir de l'Université les principaux et régens des collèges; il émet le vœu qu'elle se borne, pour les collèges qui ne sont pas aux frais de l'état, au règlement général des études et de la discipline, et que le choix des principaux soit laissé aux villes. Un certain nombre de conseils demande que l'enseignement soit confié à des *corporations religieuses*, et notamment aux Pères de la foi ou jésuites, dont le conseil des Bouches-du-Rhône sollicite le rétablissement. Un grand nombre demande également la suppression du casuel des cures, etc., et l'augmentation du traitement des curés, etc. — Deux départemens seulement se sont occupés de l'*enseignement mutuel*; l'un, celui de la *Corse*, pour demander le placement dans les communes les plus centrales, des 10 écoles d'enseignement mutuel établies aux frais du département; l'autre, celui de l'*Indre*, afin de témoigner sa satisfaction aux directeurs des écoles mutuelles de Châteauroux, Leblanc et La Châtre, pour les sentimens religieux qu'ils professent. 33 conseils généraux réclament un code rural. 26 demandent en général des modifications ou des changemens aux lois concernant l'*état civil*. 3 conseils se sont occupés de la *loterie* et des jeux de hasard, pour demander la suppression de ces impôts. Ce sont ceux des *Bouches-du-Rhône*, du *Jura* et des *Landes*.

4. SUR LE MORCELLEMENT DE LA PROPRIÉTÉ FONCIÈRE EN FRANCE, ou matériaux pour aider à la recherche des effets passés, présents et futurs du morcellement de la propriété foncière en France; par sir Francis d'IVERNOIS; 1 vol. in-8°. Genève; 1826; Paschoud.

« Convient-il à un état agricole que la propriété de son sol soit principalement concentrée dans les premières classes de la société, ou subdivisée et presque uniquement répartie entre les classes laborieuses? »

Après avoir posé cette question, l'auteur fait observer qu'elle se présente sous des aspects différens, selon qu'il s'agit d'un état dont les terres sont plus ou moins fertiles; d'une population dense ou clairsemée; d'un territoire assez étendu et assez fécond pour pouvoir, s'il est convenablement distribué, nourrir une population plus nombreuse, ou qui, trop circonscrit pour fournir des subsistances à tous ses habitans, les condamne à une agriculture légumineuse; qu'il faut, en outre, savoir quelles sont les principales productions du pays; s'il est régi par des institutions fondées sur l'égalité, ou par des institutions qui établissent des prééminences sociales; et finalement, si les entrepreneurs de culture sont abondamment pourvus de capitaux. Cette énumération de circonstances n'est pas assez complète pour indiquer toutes les faces d'une question qui touche à des intérêts si variés et si profonds; mais M. d'Ivernois déclare que, pressé par le temps, il n'a pu donner à son travail tous les développemens dont il était susceptible.

La différence entre la grande et la petite culture et l'infériorité de celle-ci sont clairement exposées. Fût-il vrai que la petite culture rendît plus en produit brut, il est constant, suivant l'auteur, qu'elle donne peu ou point de produit net; et, comme c'est sur le produit net que se prennent les dépenses des classes supérieures, et que se prélèvent les impositions, un état dont le gouvernement consomme beaucoup, entretient une cour brillante et une administration coûteuse, ne trouverait pas, dans un accroissement de population, le dédommagement d'une diminution ou d'une perception plus difficile des revenus publics. Entre les autorités citées à l'appui de cette opinion, on remarque lord Selkirk et l'un des administrateurs de nos finances. Le premier dit que, en réunissant plusieurs peti-

tes exploitations, un fermier peut réduire le nombre des travailleurs, et, par le moyen de cette suppression de bouches inutiles, donner un revenu plus considérable au propriétaire. Le second représente le petit cultivateur attaché au sillon dont il a hérité, « produisant à peine de quoi soutenir sa misérable » vie, et dans cette activité *sans fruit*, n'ayant rien à échanger, » (et conséquemment peu de chose à donner au *percepteur*). Ainsi, les petits propriétaires seraient pour l'état ce que les ouvriers surabondans sont pour la ferme, des bouches inutiles.

Cependant, M. d'Ivernois n'est pas d'avis qu'on doive tendre à n'avoir que de riches possesseurs de fonds, et des mercenaires dénués de toute propriété. De très-grands biens qui suffisent pour occuper l'activité de plusieurs fermiers peuvent, sans inconvéniens, se partager entre plusieurs propriétaires. Les très-petites parcelles que le journalier possède en propre, où il cultive des légumes pour son usage, et où il trouve quelquefois les moyens d'entretenir une vache, sont des subdivisions de propriété très-utiles. Elles ne demandent que des bras et point de capitaux ; elles sont cultivées par le propriétaire, à temps perdu, ou par sa femme et ses enfans, qui seraient restés désœuvrés ; il y a là augmentation de travail et de produits. Lors même qu'on pourrait agglomérer ces petits lots pour en former de grandes propriétés, il faudrait s'en garder : ce serait détruire un ordre de choses dans lequel les dernières classes de la population champêtre se trouvent approvisionnées de légumes d'hiver, pourvues d'une meilleure nourriture, préservées de maladies, liées par la propriété au maintien des lois, éloignées de la mendicité, et détournées des excès auxquels pousse l'extrême misère. Ce que l'auteur regarde comme déplorable, c'est le démembrement de terres susceptibles d'une bonne exploitation, et que l'on convertit en plusieurs domaines dont chacun est trop petit pour occuper sans interruption une charrue. Ces propriétés intermédiaires qui peuvent suffire aux besoins d'une famille, la placent dans cette classe qui, sans être élevée jusqu'à l'aisance, considère pourtant comme une dégradation de travailler pour autrui. Cette famille reste souvent inoccupée ; elle ne peut se former de capital, ni effectuer d'améliorations ; en consommant tout ce qu'elle produit, elle est toujours dans une situation voisine de la pauvreté. Aussi doit-on se féliciter lorsqu'un nouveau partage vient réduire ces petits domaines en

parcelles, parce que les nouveaux possesseurs sont forcés de rentrer dans la classe des journaliers, et redeviennent d'utiles travailleurs.

L'ouvrage contient, d'ailleurs, des notions intéressantes sur l'état de l'agriculture dans plusieurs contrées, et notamment dans les cantons suisses. Sa conclusion est contraire au système des majorats, et favorable à l'inégalité des partages.

5. PROJET DE LOI SUR LES BOUANES. — 1826. — Exposé des motifs du projet présenté par le comte de SAINT-CRICQ. (Voy. le *Bull. de févr.* 1826, p. 174.)

Nous avons analysé, dans le numéro du *Bulletin*, auquel nous renvoyons le lecteur, le rapport fait à la chambre des députés, en 1825, sur le projet de loi présenté à cette époque, et dont la discussion fut ajournée, faute de temps, ainsi qu'elle l'avait été l'année précédente. Le projet de loi actuel en diffère peu. Aussi, l'exposé n'annonce-t-il que quelques explications sur des changemens motivés par des faits récemment vérifiés, sur quelques propositions nouvelles, et sur certaines modifications proposées, mais qui n'ont pas paru admissibles.

Remarquons d'abord, dans ce travail rédigé avec beaucoup de soin, la consécration formelle des principes généralement admis aujourd'hui en économie publique, c'est-à-dire la reconnaissance explicite des avantages de la liberté et de la concurrence considérées comme un but vers lequel on doit toujours tendre, si l'on veut assurer les progrès de l'industrie et du commerce par la multiplication et le bon marché des produits; 2°. l'adhésion non moins formelle à la conséquence naturelle de cette vérité qui ne permet plus de voir dans les prohibitions et les restrictions autre chose qu'un système transitoire, résultat de difficultés temporaires, qu'un moyen de lutter contre ces difficultés de position jusqu'à ce que l'on soit parvenu à les écarter. La pensée dominante dans l'exposé de M. de Saint-Cricq, est celle-ci : Pour arriver à la concurrence extérieure, il faut commencer par la concurrence intérieure, que paralyserait le vil prix des produits nationaux, si le bon marché des importations étrangères venait décourager les producteurs. Accélérons la multiplication progressive de nos produits en leur assurant notre marché; leur abondance, croissant avec les consommations, amènera la baisse des prix, et nous pourrons alors soutenir la

concurrence étrangère, qui deviendra pour nous un stimulant sans danger. L'excédant du prix intérieur sur le prix du marché extérieur est un impôt levé pour un temps sur les consommateurs nationaux, qui sont en même temps producteurs, pour les mettre en état, sous ce dernier rapport, de parvenir à produire beaucoup et à meilleur marché, par conséquent, de ne plus redouter la lutte de l'industrie exotique. Nous ne pouvons, à cet égard, que nous en référer à l'article du *Bulletin* déjà cité, nous bornant à signaler cette profession de foi économique; point de doute qu'il ne soit très-difficile, et peut-être impossible, de faire indistinctement et rapidement à tout pays l'application d'un ordre naturel, lorsque d'anciennes déviations et des circonstances particulières l'en écartent encore. Mais on ne connaît pas d'exemple d'une nation qui soit arrivée au bon marché et à la prospérité du commerce au dehors uniquement par la voie des prohibitions. Citer l'Angleterre serait une erreur complète : ce serait oublier que, pour compensation de ses restrictions et de ses prohibitions, elle accroissait sans cesse le nombre de ses débouchés, et qu'elle était parvenue à s'attribuer le commerce du monde.

C'est par la nécessité d'assurer pour un temps aux producteurs français le privilège du marché national, que l'exposé dont il s'agit justifie toutes les mesures proposées. Ainsi, les taxes établies sur les laines exotiques en ont réduit l'importation de 7 à 8 millions de kilogrammes à 4 millions que fourniront bientôt, et au-delà, les laines indigènes dont ces taxes favorisent la production toujours croissante. La prime accordée aux tissus exportés sera régularisée, en en faisant dépendre la quotité de la qualité même de l'étoffe exportée, calculée sur sa valeur connue dans le commerce.

Une prime ajoutée à la restitution des droits perçus sur les sucres français soumis au raffinage, mettra nos raffineurs en état de conserver leur part dans les consommations étrangères en sucre raffiné. L'excédant de prix de 5 à 6 s. que nous payons pour chaque livre de sucre, est exigé par la conservation de nos colonies, qui, fournissant aujourd'hui cette denrée en quantité supérieure à notre consommation, se trouvent ainsi en état de pourvoir à nos moyens de vente au dehors, en sucres raffinés.

Toutes les facultés de l'entrepôt réel seront accordées aux marchandises admises au transit. Le port de Cette sera admis à

participer à l'alimentation de l'entrepôt de Lyon. De nouvelles dispositions sont proposées pour remédier à la contrebande qui se fait par la Corse.

Une partie importante de l'exposé est employée à faire connaître les résultats de la législation actuelle sur les fers, et à en motiver le maintien. Une taxe de 15 fr. par 100 kilogrammes avait été établie, en 1814, sur les fers étrangers, et, en 1822, elle fut élevée à 25 fr. pour ceux que l'étranger fabriquait à la houille et au laminoir, dans la double vue de maintenir pour nos établissemens le prix de 50 fr. qu'on leur jugeait nécessaire, et d'amener la réduction de ce prix par l'introduction en France de l'affinage à la houille et au laminoir. Or, il existe dès ce moment 35 établissemens de ce genre, dont la production annuelle est évaluée à 70 millions de kilogrammes, et 15 autres s'élèvent, promettant un surcroît de production de 30 millions, sans compter l'accroissement de l'ancienne fabrication au bois et au marteau. En 1818, où cette fabrication était la seule, le produit était de 80 millions; en 1825, le produit total s'est élevé à 140 millions de kilogrammes, dont 96 millions au bois, et 44 millions à la houille. — Augmentation depuis 1818, 60 millions ou les $\frac{3}{4}$ en sus de la production de cette époque. La houille abonde sur notre sol, et l'exploitation fait sans cesse des progrès, puisque le nombre des houillères concédées en 1824 et 1825, où dont la concession est demandée pour 1826, s'élève à 76, d'après l'administration des mines. La fabrication du fer ne sera donc point arrêtée en France par le manque ou l'enchérissement du bois. Elle ne doit plus y rencontrer d'autres bornes que celles des besoins; toutefois, cette industrie a besoin de la fonte en quantité suffisante et à des prix modérés. Mais l'emploi de la houille à la fusion du minerai suppléera le bois pour le travail, comme pour l'affinage. Déjà la fusion à la houille est exploitée dans 7 fourneaux qui, dans la nouveauté, n'ont encore produit, à la vérité, que 4 ou 5 millions de kilogrammes de fonte, mais qui sont montés pour en produire dès cette année 15 millions. En outre, il se prépare, pour l'année courante, 25 usines du même genre, dont la production future est évaluée, au plus bas, à 45 millions de kilogrammes. En 1818, la production de la fonte n'excédait pas 114 millions de kilogrammes; elle s'est élevée, en 1825, à 192 millions, dont 5 seulement par la fusion, à l'aide du coak. Elle n'aura aussi bientôt

d'autres limites que la consommation. Ce n'est donc pas le moment de faire des changemens à la législation actuelle, au risque d'arrêter un essor si fécond en élémens de travail, de suspendre la mise en valeur de tant de richesses demeurées trop long-temps stériles dans les entrailles de notre sol, de compromettre tant de capitaux engagés sur la foi de nos lois, etc.

Suit le projet de loi rédigé d'après les considérations déduites dans l'exposé des motifs.

6. STATISTIQUE DE PARIS; projets pour l'embellissement et la salubrité de la capitale, etc. (*Moniteur*, 24 févr. 1826.)

Nous puisons les indications relatives à ces divers objets dans les fragmens insérés au journal officiel, du rapport présenté par le comte de Chabrol, préfet de la Seine, au conseil général, faisant fonctions de conseil municipal de la ville de Paris, pour la présentation du budget de l'exercice 1825. Quoique déjà ancien, ce document est le plus récemment publié sur l'administration de la capitale, et le temps n'a pu qu'en modifier avantageusement les résultats. Nous nous attachons particulièrement à ce qui intéresse la statistique de Paris.

Projets de constructions, etc. — D'après l'état prospère des finances de la ville, un million a dû être consacré à la construction des édifices du culte; 1,200,000 fr. à l'achèvement de la halle aux vins; 1,500,000 fr. à la restauration des prisons. Celles que l'on construira sont destinées à servir de modèle pour les départemens.

Projets d'assainissement, d'embellissement, etc. — « Les projets que rêvent de tous côtés des imaginations actives, est-il dit dans le rapport, n'ont pour objets que villages ou bourgs nouveaux, que quartiers neufs, que nouvelles villes. On transforme en rues les champs, les jardins qui existaient dans la vaste enceinte de la capitale, resserrant ainsi chaque jour l'espace et l'air, si nécessaires pourtant aux habitans de cette grande et populeuse cité. Le préfet, d'accord avec les vœux de cette nombreuse population, insiste sur la nécessité de créer d'autres jardins, d'autres promenades. Sa pensée serait d'en former de nouvelles aux quatre points principaux de l'enceinte. Il est bien à désirer que l'exécution de ce projet, qui se lie au suivant, ne soit pas trop long-temps ajournée.

Élargissement et embellissement des anciens quartiers. — C'est

vers ce but que l'administration appelle avec raison, depuis long-temps, les spéculations des particuliers, et l'on apprend avec une véritable satisfaction qu'une compagnie s'est formée pour l'élargissement des rues dans l'intérieur de la ville. Déjà, en 1824, époque de la présentation de son rapport, M. de Chabrol a mis sous les yeux du conseil municipal ses statuts et ses réglemens. Des capitalistes ont accueilli ce projet; ils ont fondé une société anonyme dont la première mise de fonds est de 12 millions, et dès lors l'approbation des statuts avait été proposée par le comité de l'intérieur du conseil d'état. L'accélération de l'exécution de ce projet si utile, vivement désirée par le public, n'occupe certainement pas moins fortement la pensée du magistrat qui nous le fait connaître.

Distribution nouvelle des eaux de l'Ourcq. — Les mêmes vœux hâteront l'accomplissement de celui-ci, dont nous avons signalé les vues principales au *Bulletin de février* 1826. En y renvoyant nos lecteurs, nous ajouterons que, déjà en 1824, une compagnie, composée des cinq premières maisons de banque de la capitale, avait offert de lui prêter 24 millions à 4 pour 100 en partie, à l'effet de procurer les fonds nécessaires pour opérer la distribution dont il s'agit. Le conseil municipal n'a ajourné l'emprunt que pour rester libre de donner la préférence à une compagnie qui ferait à la fois les avances et les travaux. On n'a donc point à craindre que le manque de fonds retarde l'exécution de ce beau et important projet.

Bail des jeux. — Nous signalons, d'après le rapport, les nouvelles clauses de ce bail, comme importantes pour la morale, et par conséquent, pour l'économie publique. Ces clauses ont obligé le fermier à fermer, au 1^{er}. janvier 1825, plusieurs jeux où la classe ouvrière avait particulièrement contracté de funestes habitudes, et à abréger de trois heures la durée du jeu dans les banques publiques, dont on tolérait encore l'existence, qui étaient ouvertes à tout venant.

Le rapport est terminé par des observations et des faits qui prouvent, contre des opinions défavorables à la capitale, que, comme centre de consommation, de lumières, d'industrie et d'activité, elle rend aux départemens beaucoup au delà de ce qu'elle en reçoit. « Nos arts, nos manufactures, dit M. de Chabrol, naissent à Paris, s'y établissent, s'y perfectionnent, puis ensuite, étendant leur domaine, vont porter l'aisance et

la richesse dans les provinces. Témoins l'art d'extraire la sonde du sel marin, l'art de la porcelaine, etc. Un grand nombre de départemens possède les plus belles matières, les marbres les plus précieux; les besoins et l'argent de Paris en hâteront l'exploitation qui fécondera un sol jusqu'à présent stérile. Un relevé de la consommation de Paris montre quelle quantité de capitaux l'action constante de cette grande ville fait refluer autour d'elle et jusqu'aux extrémités du territoire.

Consommation de Paris. — Produits agricoles, 226,000,000 de francs; produits industriels, 49,000,000; produits maritimes, 65,000,000; en tout, 340 millions. Paris paie, en outre, 82 millions au trésor, c'est-à-dire un 10°. des impôts du royaume. On peut donc lui permettre d'avoir un budget de 50 millions, dont 38 millions sont employés en acquit de charges, et les 12 millions restant sont consacrés, savoir: 3 à l'administration proprement dite, et à l'entretien de ses édifices, tandis que le surplus s'applique à construire ses églises, ses marchés, ses entrepôts, à percer de nouvelles rues, à creuser de nouveaux canaux.

7. *ANNUAIRE DU DÉPARTEMENT DU LOIRET*, pour 1826. 1 vol. in-18 de 240 pages; Orléans; 1826; Jacob.

Cet almanach, outre les notions générales ordinaires à ces sortes de recueils, offre en regard de chaque mois, sous le titre de mémorial, le prix moyen des denrées pour le mois correspondant de l'année 1825. Cette notion statistique est un utile renseignement, et l'indication des foires du mois aide le commerce de détail du département. Viennent ensuite près de 200 pages contenant la nomenclature obligée de tous les fonctionnaires locaux. A travers cette multitude de noms se trouve un aperçu des richesses du musée récemment établi dans cette ville; enfin, sous le nom de souvenirs historiques, on rencontre une ordonnance du roi Jean, en 1351, sur l'*Ostel le roy, et de monseigneur le duc d'Orléans*, insérée dans le recueil des ordonnances de nos rois, et qui, par les prix des salaires fixés pour chaque employé de la maison du prince, offre un tableau de comparaison très-curieux.

BERTHEVIN.

8. **ÉTIENNES ORLÉANAISES**, ou Almanach du département du Loiret, pour 1826. 1 vol. in-18 de 252 pages; Danicourt.

Une jolie carte, une exécution bien soignée, des notions générales bien choisies, des notions exactes pour les localités, un tableau du mouvement de la population, voilà ce que renferme cet almanach. On y trouve, sur la halle au blé nouvellement construite, sur le musée qui, chaque jour, s'enrichit de nouveaux dons des habitans de cette ville, deux morceaux bien faits. Cet almanach, qui a 56 ans d'existence, s'améliore chaque année.

9. **STATISTIQUE DU DÉPARTEMENT DE L'AISNE**, publiée sous les auspices du COMTE DE FLOIRAC, préfet; par J. B. L. BRAVER, chef de bureau à la préfecture; 1^{re}. partie; in 4°. de XII-408 pages. 1^{re}. section de la 1^{re} partie. *Agriculture*; in-4° de VIII-228 p. av. une carte du dépt.; pr. 12 et 13 fr. l'ouvrage complet; Laon; 1824 et 1825; Melleville. Paris, Delaval, rue Geoffroi-l'Angevin, n. 7.

L'auteur annonce que des difficultés ayant empêché la publication complète de la 2^{me}. partie, on en met au jour la 1^{re}. section (agriculture), formant le V^{me}. chapitre de l'ouvrage. Le VI^{me}. chapitre, formant la 2^{me}. section de la 2^{me}. partie, sera consacré à l'industrie et au commerce, aux routes, à la navigation intérieure, aux canaux exécutés ou projetés, aux douanes, et à la concordance des mesures anciennement en usage avec le système métrique. Ces deux chapitres seront traités avec tous les détails et les développemens qu'exigent des objets aussi importans.

La 1^{re}. partie est divisée en 4 chapitres, traitant : le 1^{er}., de la *topographie* du départ., situation, étendue et limites, aspect et disposition du terrain, météorologie, rivières, marais, les 3 règnes; le 2^{me}. de la *population*, ses mouvemens, constitution physique des habitans, habitations, caractère et mœurs, langage, croyances populaires, déplacement annuel des journaliers, changemens survenus dans la manière de vivre et dans le prix des choses nécessaires à la vie, fêtes et divertissemens; Le 3^{me}. de l'*histoire* et des *antiquités*, monumens, anciennes maisons religieuses, usages anciens, ouvrages relatifs à ces

objets ; le chap. 4^e. présente le tableau de l'*administration*, état politique, administration civile, clergé ancien et actuel, ordre judiciaire, gendarmerie, prisons, organisation militaire, instruction publique, état ancien et présent, contributions, établissements de bienfaisance, legs et donations, etc. Il est terminé par une nomenclature des communes avec des détails historiques.

Le publiciste qui a rendu compte de cet important travail dans le *Moniteur*, (30 nov. 1825), débute par un aperçu historique des efforts tentés jusqu'à présent en France, pour parvenir à en offrir la statistique générale et particulière. Tous ceux qui s'intéressent à cette science, se rappelleront volontiers avec lui l'entreprise colossale formée il y a 19 ans, sous les auspices et avec l'aide du ministère. On devait donner une statistique pour chaque département, en 1 ou 2 forts volumes in-4°. Ce plan ne fut conduit que jusqu'au 6^{me}. volume et abandonné par M. Tastu. Depuis, 2 hommes de lettres connus ont publié avec M. Chanlaire, auteur de l'*Atlas national*, les cartes de 52 départemens, avec autant de notices topographiques et statistiques, formant 3 vol. in-4°. Un nouveau projet de statistique complète, conçu postérieurement, n'a point eu d'exécution ; mais il a paru et il paraît de temps à autre des travaux isolés sur la statistique des départemens. M. B. a oublié, dans cet aperçu, de mentionner son propre ouvrage, et celui de M. Herbin en 7 volumes in-8°.

Celui dont nous rendons compte prendra rang parmi les meilleurs travaux de ce genre. Le cadre dans lequel nous sommes circonscrits, ne nous permet pas, au moins pour le moment, d'en donner une analyse étendue et complète. Nous nous bornerons à y puiser quelques-uns des faits propres à faire entrevoir le résultat le plus important des observations statistiques, c'est-à-dire la situation économique du département dont nous nous occupons, ses progrès vers le bien-être général, et plusieurs des causes qui les retardent.

Le département de l'Aisne, situé au nord, a été formé des petits pays connus sous le nom de Thiérache, Vermandois, Laonnois, Tardenois, Soissonnais, d'une partie du Valois, et d'une autre partie de la Brie Champenoise, ou Galvèse. L'Aisne, qui le traverse de l'est à l'ouest, le partage en 2 portions inégales et dont la partie nord est triple en surface de la partie sud. Sa plus grande longueur est de 30 lieues, 3,5, de

25 au degré, du nord au Sud entre 48° 50', et 50° 4' de latitude; sa largeur moyenne, de 12 l. $\frac{3}{4}$, de l'est à l'ouest, entre 0° 36' et 1° 52' de longitude à l'est du méridien de Paris. Sa surface présente des hauteurs au midi, des plaines basses au nord. La température y est très-variée, et les gelées printanières y nuisent souvent aux récoltes. Il est arrosé par 3 rivières navigables qui se déchargent dans la Seine, l'Aisne, l'Oise et la Marne, et il donne naissance à trois autres, la Somme, l'Escaut et la Sambre, qui n'y sont point navigables. L'Ourcq, affluent de la Marne, y est en partie navigable. On s'occupe du projet de le joindre à l'Aisne et à l'Oise, entre Manicamp et La Ferté-Milon, par Soissons. La Zoologie du département est la même que celle de la partie de la France, située dans cette région. L'aloise, la truite saumonée et ordinaire y abondent, et l'esturgeon, même de très-grande dimension, se pêche dans l'Aisne et dans l'Oise. Le département abonde en forêts et en bois, dont la forêt de Villers-Cotterets, ou plutôt col de Retz, qui contient plus de 12, 600 hectares, est la plus considérable. Les coupes de futaies, et celles d'éclaircies en bois blancs, produisent, année commune, 60,000 stères de bois de chauffage, 20,000 stères de bois de charbon, et 25,000 de bois de service. Cette forêt est environnée de 45 à 50 communes dont les terres sont fertiles et bien cultivées; elle procure en outre aux habitants usagers qui en sont riverains, des ressources considérables, tant pour le pâturage de leurs bestiaux que pour le ramassage des bois secs et des graines qu'on leur abandonne, lorsque les récoltes sont abondantes. Les faines seules produisent quelquefois, par l'huile qu'on en extrait, plus de 200,000 francs, qui se trouvent répartis entre toute la population riveraine. Le duc d'Orléans, à qui cette forêt appartient, accorde la même faveur aux habitants riverains de la forêt de Saint-Gobain, et des hautes et basses forêts de Coucy. Le département, au reste, n'a rien perdu en bois; la lacune causée par quelques défrichemens a été plus que remplie par les nombreuses plantations qu'ont faites de tous côtés, des propriétaires plus ou moins riches; le partage des communaux et la division des propriétés ont fait planter des milliers de peupliers et de pommiers qui ajoutent en quelque sorte au sol forestier, et maintiennent partout la fraîcheur; en résultat il s'y trouve peut-être plus d'arbres qu'il n'y en avait il y a 30 ans. Le refroidissement de

la température, qui s'y est fait sentir comme ailleurs, n'y peut donc être attribué au déboisement.

Population. — D'après le recensement de 1790. — 405,729, habitans; d'après la statistique de M. Dauchy; (1801) 426,265. Accroissement attribué à la suppression des ordres religieux, à la réduction du clergé, à la vente des biens ecclésiastiques, ainsi qu'aux mariages nombreux hâtés par les réquisitions militaires. — D'après le recensement de 1806, 442,989 habitans, accroissement en moins de 7 ans, à une époque où la vaccine était à peine connue, dû à la division des propriétés, à la résurrection du commerce et de l'industrie augmentée de branches nouvelles, entre autres, la fabrication des tissus de coton. — D'après le dernier recensement, en 1818. — 459,666 habitans. — Total de l'accroissement de 1800 à 1818; 33, 371 — Division de la population en 1818.

Enfans des deux sexes au-dessous de 10 ans.	101,254
Individus de 10 à 30. Garçons, 61,313. Filles, 66,907. Total.	128,220
Mariés. Hommes, 91,962. Femmes, 92,252.	Id. 184,214
Veufs. Id. 8,136. Id. 20,248.	Id. 28,384
Célibat. de 30 ans, etc. Garçons, 5,615. Filles, 10,587. Id.	16,202
Militaires sous les drapeaux.	1,392
Total égal à la population générale.	459,666

La différence entre les hommes et les femmes mariés vient sans doute du défaut de mention des individus condamnés et des militaires mariés non-rentres. La grande disproportion des veuves aux veufs tient aux résultats des guerres, ainsi que celle des filles aux garçons célibataires. Les cantons où la filature forme la principale occupation du sexe, sont ceux où l'on remarque le plus de femmes célibataires. Aussi est-ce sur ces points du département que l'on rencontre le plus d'enfans naturels. Le nombre des femmes, dans la population totale, excède de 20,000 celui des hommes. M. de Vanban, dans son ouvrage publié en 1705 comptait, d'après les dénombrements faits à cette époque sur divers points du royaume, 1 dixième de femmes en plus du nombre des hommes. — *Population relative.* — Dans l'arrondissement de Vervins, très-boisé, mais où les propriétés sont assez divisées, 1372 habitans par lieue carrée. — Arrondissement de Saint-Quentin, moins boisé et très-industriel, 1, 655. — Id. de Laon, 1,171 — Id. de Soissons, assez

fortement boisé, ayant ses $\frac{2}{3}$ en grande culture, et présentant moins de ressources à l'industrie, 974. — Id. de Château-Thierry, seulement 945. Sur la population totale, 70,000 personnes seulement appartiennent aux 30 villes ou bourgs du département. L'accroissement total de la population, malgré les guerres et les malheurs de quelques époques désastreuses, s'élève, de 1790 à 1818, à 53,937 individus, $\frac{1}{7}$ du total général. D'après un recensement fait en 1822, elle s'est encore accrue d'un 30^{me}. en 4 ans. Les 3 arrondissemens de Vervins, St.-Quentin et Laon ont le plus concouru à ces progrès. On peut voir, p. 56 et s. de la 1^{re}. partie, les progrès comparés de ces accroissemens dans les cantons et communes. Ce tableau montre comment ces progrès ont suivi ceux de la division des propriétés, de l'industrie, etc. Les renseignemens que donne ensuite l'auteur, sur les mouvemens de la population ne sont pas moins curieux; nous y reviendrons. Le résultat pour les naissances est un excédant sur les décès d'un 7^{me}. au plus. L'auteur attribue la diminution des chances de mortalité, surtout aux 1^{ers}. âges de la vie, à la vaccine, et au meilleur traitement des enfans trouvés et abandonnés. Sur un nombre total de 459,866 habitans on en comptait, au 1^{er}. janvier 1818, 13,759 âgés de 70 ans et plus, parmi lesquels 2,126 octogénaires, 152 nonagénaires et 4 centenaires. L'arrondissement de Vervins est celui qui compte le plus de vieillards. Le rapport y est de 1 à 28; il est dans les pays de grande culture de 1 à 32, dans les lieux de fabrique de 1 à 40, et dans les vignobles seulement de 1 à 45. Le plus grand nombre de vieillards se trouve parmi les petits cultivateurs faisant valoir par eux-mêmes leur modeste héritage, les valets de charrue, les bergers, les jardiniers. Les professions qui comptent le moins de vieillards sont celles de vigneron, de batteurs en granges, de scieurs de long, de tisserands. Les rudes travaux des femmes dans la campagne font pencher contre elles la balance de la longévité.

Habitations. Leur accroissement et leur amélioration ont suivi les progrès de la population; il y a en général accroissement d'un 6^{me}. et d'un 5^{me}. dans l'arrondissement de Vervins, de 1705 à 1800. En 1802, M. Dauchy évaluait le nombre des habitations à 92,435; en 1822 il était évalué à 113,599, excédant 21,164, dans l'espace de 20 ans. Le prix moyen des loyers d'habitation varie de 90 à 300 francs pour

les villes ; dans les bourgs et chefs-lieux de canton , il est de 40 à 60 francs , dans les gros villages ; de 30 à 40 , et pour le reste , de 20 à 30 francs.

Incendies. Sont malheureusement trop fréquens , 30 au moins par an , les $\frac{2}{3}$ par imprévoyance ; les pertes annuelles constatées s'élèvent à 200,000 francs au moins. On a compté 340 incendies depuis 1809 jusques et compris 1818 ; il y a eu 949 maisons et 1,171 bâtimens incendiés. La perte moyenne de chaque incendie a été évaluée à 3,000 francs par année , pour 100 maisons et dépendances.

Il faut lire les observations de l'auteur sur les causes du perfectionnement progressif du langage , dû surtout aux progrès de l'aisance produite principalement par *une plus grande division des propriétés*. Les petites fortunes , dit-il , se sont accrues et multipliées ; il y a moins de personnes très-riches ; mais il y a un plus grand nombre de gens aisés.

On remarque la diminution successive de la population de Soissons , qui , de 8,654 habitans que l'on y comptait en 1720 , s'est trouvée par degrés réduite en 1822 au quantum de 7,590. Il serait intéressant de reconnaître les causes réelles de cette diminution toujours croissante. Nous recommandons à nos lecteurs le relevé des mouvemens de la population de 1803 à 1823 , p. 86 et s , ainsi que les autres documens relatifs au même objet. En comparant la situation des bûcherons de la forêt de Villers-Cotterets à celle des bûcherons des bois de la Thiérache , M. B. observe que l'infériorité d'aisance des 1^{ers}. tient à ce qu'ils sont réduits , pour vivre , à un modique salaire , n'ayant pas , comme les seconds , de propriétés ni de bestiaux qui puissent les aider à faire subsister leur famille. En général , la division des biens nationaux paraît avoir augmenté le nombre des propriétaires , mais non celui des habitans qui vivent uniquement du produit de leurs biens-fonds. La classe qui ajoute aux revenus le produit d'un travail quelconque s'est accrue en raison de l'augmentation des besoins. Le nombre de ceux qui ont dirigé leurs vues vers des spéculations commerciales a augmenté dans la même proportion ; il en est de même de ceux qui subsistent de leur travail mécanique ou industriel. Les journaliers sont devenus rares ; il en est de même des domestiques mâles , qui , pour la plupart , sont attachés aux exploitations rurales.

Clergé. — Séculier. — Était autrefois évalué à 16 ou 1700 curés, vicaires, chanoines et autres ecclésiastiques ; on comptait 17 collégiales. — *Clergé régulier.* — Se composait de 37 abbayes d'hommes et de 27 abbayes ou couvens et communautés de femmes, non compris encore diverses maisons consacrées à l'éducation des jeunes personnes. Au moment de la suppression, le nombre des religieux de divers ordres n'excédait pas 600, y compris les frères lais ou convers. En général, le nombre de ceux qui embrassaient la vie claustrale, tendait chaque jour à diminuer. Telle abbaye qui, au commencement du 18^{me}. siècle, avait 30 religieux, en avait à peine 10 en 1789. Le nombre des religieuses était proportionnellement beaucoup plus considérable. On en comptait dans chaque maison 25 à 30, y compris les sœurs converses. Le nombre total des ecclésiastiques et des personnes cloîtrées des 2 sexes en 1789, était évalué à environ 2,825. M. Dauchy, en 1802, évaluait par aperçu la masse des propriétés du clergé au tiers de la surface du département.

Clergé actuel. — On compte maintenant dans le département qui forme le diocèse de Soissons, 38 cures, 485 succursales, dont 263 seulement étaient pourvues de pasteurs au 1^{er}. janvier 1824, 70 vicariats dont un grand nombre non desservis à cette époque, et environ 300 chapelles vicariales ou annexes, dont 17 seulement étaient pourvues du titre d'érection légale. Le séminaire diocésain renfermait 250 élèves. — La population protestante est estimée de 4,928 individus, ayant 20 temples ou maisons de prière, dont la moitié n'existe que depuis 1814.

Instruction publique. — Au 1^{er}. janvier 1823, on comptait 775 écoles primaires, savoir, 2 écoles dites chrétiennes, 19 d'enseignement mutuel, et 754 de tout autre enseignement ; sur 68,164 enfans des 2 sexes, 45,151 fréquentaient ces écoles. L'instruction primaire est beaucoup moins suivie dans les lieux de fabrique et les vignobles que dans les pays de grande culture. — Le département n'a pas de collège royal, mais compte 4 collèges communaux placés à Laon, Soissons, Saint-Quentin et Vervins. Il y avait dans le département 12 pensionnats de jeunes demoiselles au 1^{er}. janvier 1824. M. B. a extrait de l'excellente Statistique du Portugal, par M. Balbi, des notions comparatives sur les établissemens d'instruction tirées de son tableau lequel embrasse les diverses contrées de l'Europe. On remarque encore

dans le département 3 écoles de dessin, placées à Saint-Quentin, à Soissons et à Laon, une *Société des sciences, arts et belles-lettres* à Soissons, et 3 bibliothèques publiques établies dans les mêmes villes. Celle de Laon renferme de 16 à 17,000 volumes. Celle de Saint-Quentin en contient environ 14,000.

Hospices et secours publics. Les revenus affectés à ces secours montent à un total de 127,409 fr. 31 c. Le morcellement de la propriété a diminué le nombre des indigens. M. B. pense que dans les temps de prospérité, lorsque le prix du blé est accessible à la multitude, et que l'industrie et le commerce ont toute leur activité, la population indigente ne s'élève pas à plus du 30^{me}.; elle s'élève jusqu'au 9^{me}. environ, dans les temps de disette.

Le chapitre consacré aux antiquités et monumens est plein d'intérêt: il commence par une nomenclature biographique des hommes célèbres ou remarquables, nés dans le département, et il est terminé par une notice curieuse des nombreux ouvrages anciens et modernes dans lesquels on en a traité l'histoire avec plus ou moins d'étendue.

Nous consacrerons un article spécial à la 1^{ère}. section de la 2^{me}. partie de cette statistique très-estimable, et nous nous y occuperons avec l'auteur, de l'agriculture du département. A. D. V.

10. PROMENADES ALSACIENNES, par M. P. M., in-8°, avec 6 pl. et le portrait du pasteur Oberlin. 1824; Treuttel et Wurtz.

11. LANDES DE BORDEAUX. (*Annal. Économ.*, tom IV, n°. XXI; mars 1826; p. 324.)

L'auteur, après avoir rappelé les tentatives inutiles, faites pour le défrichement de ce territoire inculte, signale le nouveau projet, développé par M. d'Haussez, préfet actuel de la Gironde, dans un écrit intitulé: *Des colonies d'indigens, et des moyens d'en établir sur les landes du département de la Gironde*. Les colonies des Pays-Bas, (*Frédéric's ort*) et d'autres du même genre, ont sans doute excité l'attention de cet administrateur éclairé, et il a pensé que des colonies semblables pourraient rendre à la production un territoire dont l'étendue dans les 3 départemens de la Gironde, des Landes et de Lot-et-Garonne, n'est pas moindre de 750,000 hectares. La population du département que M. d'Haussez administre, est de 520,000 habitans, sur lesquels on compte environ le dixième

d'indigens, ce qui peut former à peu près 3,800 familles, dont la moitié, c'est-à-dire 1,900 familles ne peuvent suffire à leur subsistance par le travail, à cause du trop grand nombre d'individus qui les composent. En distribuant à peine 3,000 ménages dans les landes de la Gironde, une somme de 1,700 fr. l'un suffirait pour les établir. Au lieu d'immenses capitaux dont le défaut a empêché jusqu'à présent le défrichement de ces landes, il ne faudrait donc qu'un fonds total de 5,100,000 fr. Il ne sera pas difficile de le trouver, même par souscriptions, dès que l'on sera certain qu'il deviendra très-productif, non-seulement pour ceux à qui il sera distribué, mais encore pour les bailleurs de fonds. En effet, l'établissement d'un ménage dans les landes de Halsdorff, en Hollande, coûte 3,550 fr.; on n'en a pas moins trouvé très-avantageux le plan de colonisation des indigens, parce que le fermage des terres concédées, dédommage et au delà les capitalistes. Il faut chercher dans l'écrit même de M. d'Haussez, les détails d'organisation des colonies projetées dans les landes de Bordeaux. Ce magistrat a pris des mesures pour l'exécution de son plan, dans le cours de 1826. On a déjà arpenté les terrains qui seront confiés à 6 familles indigentes. Il est à désirer que les mêmes mesures soient adoptées dans les départemens des Landes et de Lot-et-Garonne. La culture des céréales, du maïs, des pommes-de-terre, des betteraves, du chanvre; celle du mûrier, des arbres fruitiers, du cotonnier même; l'éducation des abeilles; les plantations de pins, de chêne, de chêne-liège ou corsier, du châtaignier de l'espèce qui donne les marrons de Lyon; l'exploitation du charbon de terre et du minerai de fer, promettent de récompenser amplement les labeurs des colons, espérances confirmées par les faits consignés dans la notice que nous analysons. Tous les vœux seront donc pour le succès des colonies projetées par un administrateur dont le zèle égale les lumières.

12. DESCRIPTION DE LA VILLE DE STRASBOURG, contenant des notions topographiques et historiques sur l'état ancien et actuel de cette ville; suivie d'un aperçu de statistique générale du département du Bas-Rhin. Par P.-J. FARGES-MÉNICOURT, avocat, auteur des *Annuaire historiques et statistiques du département du Bas-Rhin*, de l'an XIII (1805) à 1816. In-12 de 12 feuilles et demie, plus une pl. Paris; 1825; Levrault.

13. CAISSE HYPOTHÉCAIRE ÉTABLIE A PARIS. Sa situation financière. (*Annal. économ.*, t. IV, n°. XVIII; janv. 1826; p. 283.)

A la fin de 1824, après le paiement des intérêts aux actionnaires, et des frais d'administration, il restait libre 403,240 fr. 75 c. — Fin de 1825, l'excédant était de 213,936 fr. 80 c.; total de la réserve employable au profit des actionnaires. 617,177 fr. 63 c. — Fin de 1824, 481 prêts autorisés, montant à 10,991,500 fr. — Fin de 1825, crédits autorisés, 1,633, au total de 23,239,000 fr.: montant des prêts effectués : 18,774,500 fr. excédant du nombre des emprunts en 1825, 1152; id. du montant des prêts, 9,685,000 fr.; montant des emprunts demandés au commencement de 1826, 18,254,500 f.

14. REPORT OF THE SELECT COMMITTEE APPOINTED TO INQUIRE INTO THE WAGES OF LABOUR. Rapport du comité chargé d'une enquête sur les salaires du travail, in-f°. Londres; 1825. (*Quarterly Review*, n°. LXVI; mars 1826; p. 429.)

Ce rapport, comme il arrive souvent dans les recueils périodiques anglais, est devenu pour le journaliste l'occasion d'une analyse historique et critique de la législation anglaise, concernant les pauvres. Nous avons déjà exposé ce système dans le *Bul.* de mai 1825, p. 32, et nos lecteurs savent qu'une contribution spéciale est appliquée en Angleterre à des secours pour la vieillesse, l'infirmité et l'indigence dans chaque paroisse. Les pauvres valides sont reçus dans des maisons de travail. La taxe des pauvres s'étant élevée, en peu d'années, à plus de 6 millions st. (150 millions de fr.) par an, beaucoup d'économistes anglais ou autres, ont regardé cette taxe comme une plaie sociale qui menaçait de s'élargir indéfiniment, et ont provoqué l'attention de la législature sur les moyens de remédier au mal.

L'auteur de l'article très-bien fait, dont nous nous occupons, s'est proposé de remonter aux véritables causes qui ont multiplié les pauvres en Angleterre, au point de rendre nécessaire une législation spéciale pour déterminer la manière dont ils seraient secourus; 2°. d'exposer succinctement l'histoire et les variations de cette législation; 3°. d'examiner le système actuel, et de prouver que le mal dont on se plaint, n'est pas dans les lois mêmes, mais dans les abus assez récents que la pratique a introduits, et qu'en reformant ces abus, comme il est

possible de le faire, la taxe des pauvres peut et doit être maintenue, sans qu'il en résulte, en définitive, pour la nation anglaise, un fardeau plus pesant, comparativement, que celui qu'elle supportait à la fin du règne d'Élisabeth

Dans la 1^{re} partie de cette dissertation, l'auteur prouve par les faits, que la multiplication des pauvres en Angleterre n'a pas pour cause principale, comme quelques personnes le croient, la suppression des couvens sous Henri VIII. Celle qu'il assigne à l'augmentation de la mendicité, est originairement la chute du système féodal, constamment attaqué et ruiné par Henri VII, le 1^{er} des Tudors; ensuite et surtout la tendance constante des propriétaires fonciers à l'agrandissement de leurs exploitations; la destruction progressive des petites fermes, des chaumières qu'habitaient les petits tenanciers, et l'expulsion de ces malheureux cultivateurs. Tant que les seigneurs et les barons avaient conservé leur indépendance et leur pouvoir, leur intérêt les portait à réunir autour de leurs manoirs, un grand nombre de vassaux dévoués, qu'ils nourrissaient et protégeaient sur leurs terres. Mais dès que les seigneurs furent réduits à la dépendance et à la simple condition de propriétaires fonciers, cette multitude leur devint à charge, et la quantité immense de petites fermes, de petites tenures qui la faisaient vivre, fut rapidement engloutie dans des exploitations plus avantageuses aux propriétaires. Le commerce, l'industrie, les fabriques n'offraient point encore à la foule des cultivateurs dépossédés, expulsés de leurs foyers, un travail qui pût assurer leur subsistance. Les mendiants et les vagabonds devaient donc, de toute nécessité, se multiplier avec une rapidité effrayante. La barbarie du temps ne put d'abord opposer à ce fléau que des peines atroces. Les cepts, l'emprisonnement au pain et à l'eau, la marque à l'oreille avec un fer chaud, le fouet étaient les châtimens du vagabondage : la mort même, comme pour crime de haute trahison, menaçait, en cas de récidive, le mendiant valide, s'il avait atteint l'âge de 18 ans. Cependant les rois Henri VII et Henri VIII, reconnaissant l'inhumanité des peines infligées à des malheureux que l'on privait de toute ressource, en les chassant des terres qu'ils cultivaient et de leurs cabanes, voulurent mettre un terme à la destruction des chaumières et des petites tenures. Mais ils ne trouvèrent d'autre remède au mal, que celui d'opposer des dispositions pénales à cette destruction, et des

restrictions légales à la conversion des terres arables en pâturages, et à l'étendue des troupeaux, c'est-à-dire à la libre disposition des propriétés.

La reine Élisabeth fut la première à reconnaître que la seule voie légale à suivre, était d'assurer du travail et des secours aux victimes des circonstances. D'après une loi passée sous son règne, des notables inspecteurs, dans chaque paroisse, furent chargés de lever des taxes pour cette double destination. Telle est l'origine des contributions pour les pauvres ; telle est la base de la législation existante.

L'auteur s'attache ensuite à prouver que ces contributions ne sont pas, comme on l'a prétendu, un encouragement nuisible à l'accroissement de la population dans les classes nécessaires, et il le prouve par les résultats statistiques des mouvements de la population.

Un abus qu'il signale dans l'application des lois concernant les pauvres, abus qui ne s'est introduit que depuis 1795, et qui lui paraît avoir produit les mauvais effets attribués à la contribution elle-même, est l'usage adopté depuis cette époque, d'allouer sur le produit des taxes un supplément de salaires aux cultivateurs, non en proportion de leurs travaux, mais en considération du nombre d'individus dont se composent leurs familles. Ainsi ce n'est plus le travail qu'on encourage ; ainsi des secours qui seraient nécessaires à la classe manufacturière, sont donnés, à la décharge des propriétaires ruraux, à des journaliers dont ces secours favorisent l'inactivité. Aussi, depuis cette époque, les registres des cours de justice prouvent-ils que les crimes et les délits, autrefois presque étrangers à cette dernière classe, lui sont devenus en quelque sorte familiers.

Un autre abus, non moins grave, est l'entassement des vieillards, des infirmes, et même des orphelins valides, dans les maisons destinées à n'occuper que des hommes pauvres et laborieux.

L'opinion définitive de l'auteur est que la taxe pour les secours à donner aux pauvres est nécessaire ; que cette taxe est fondée sur des principes d'humanité et de justice, et que le but des législateurs doit être atteint si l'on supprime les abus.

Nous croyons avoir montré ailleurs, que dans un ordre de société dont les progrès mêmes entraînent la dépossession également progressive, ou la mise hors de travail d'un nombre

toujours croissant de ses membres, le soin de pourvoir aux besoins de cette multitude malheureuse, avec les précautions que la prudence exige, était une obligation sociale, et nous avons ajouté que la taxe des pauvres en Angleterre, mesure analogue à la loi agraire des Romains, puisqu'elle assurait aux classes souffrantes une part légale au revenu des classes aisées, était dans ce pays la condition de l'ordre et de la tranquillité. Nous adhérons donc aux conclusions de l'écrivain de la *Quarterly Review*, et nous regrettons de n'avoir pu donner qu'une idée très-imparfaite de sa dissertation remplie de faits, d'observations et de recherches intéressantes et curieuses. A. D. V.

15. THE SIXTH REPORT OF THE COMMITTEE OF THE SOCIETY FOR THE IMPROVEMENT OF PRISON DISCIPLINE. Sixième rapport du comité de la société pour l'amélioration des prisons. 1 vol. in-8. Londres; 1824.

Nous avons rendu compte dans le bulletin de décembre 1824 du cinquième rapport de la société des prisons de Londres publié en 1823. Le sixième rapport, qui a paru un an plus tard, présente des résultats beaucoup plus satisfaisants et dus surtout aux sages dispositions d'un acte du parlement connu sous le nom de *gaol-act* et passé dans la quatrième année de Georges IV, pour consolider et amender le régime légal des prisons.

Cet acte est très-remarquable en ce qu'il montre, pour la première fois peut-être, la législation appliquée à améliorer le sort des détenus et à traiter sous un point de vue moral et philanthropique une question qui n'avait guère été envisagée jusqu'ici que sous le rapport de la pénalité et du châtimement.

Les principes qui ont servi de base aux nouveaux règlements sont, que la peine de la détention ne doit être aggravée par aucune souffrance physique, que le but le plus essentiel de cette peine est la régénération morale des condamnés, et que, pour atteindre ce but les moyens les plus efficaces sont *l'isolement* et le *travail*.

En conséquence, il a été prescrit de séparer dans chaque prison les détenus en diverses classes suivant leur sexe, leur position, la nature de leur délit et d'empêcher entre ces classes toute espèce de communications. Le nombre doit en être au moins de quatre pour chaque sexe, savoir 1°. les détenus pour dettes; 2°. les prévenus; 3°. les condamnés pour délits (*misde-*

nors); 4°. les condamnés pour crimes (*felons*). Chaque classe doit avoir une salle commune pour le jour, une cour ou promenoir pour prendre l'air à certaines heures, et chaque détenu une cellule séparée pour la nuit.

Les femmes, placées dans un local à part, sont confiées aux soins d'une personne de leur sexe qui porte le nom de *matrone*.

Dans toutes les prisons on doit donner aux détenus des moyens de travail. Le travail facultatif pour les prévenus est obligatoire pour les condamnés, qui peuvent y être contraints en cas de refus par le retranchement de la nourriture; le produit est appliqué aux dépenses de la prison.

Enfin il a été recommandé d'établir partout des écoles pour l'instruction des jeunes détenus, et de veiller à ce qu'ils remplissent les devoirs de leur religion sous la direction d'un chapelain.

Afin d'assurer l'exécution de ces réglemens il a été enjoint aux shérifs d'adresser tous les trois mois au gouvernement un état indiquant le nombre des prisonniers détenus dans les prisons du comté, les causes de leur détention, la manière dont ils sont classés, les travaux auxquels ils sont employés, leur mortalité, leur maladies, enfin tout ce qui peut servir à apprécier leur situation morale et physique et le régime auquel ils sont soumis.

L'ensemble de ces renseignemens, dont le rapport du comité des prisons offre le résumé, est le recueil le plus complet de documens officiels qu'on puisse avoir sur cette matière.

Nous venons de voir ce que doivent être les prisons d'Angleterre d'après les lois existantes. Examinons maintenant ce qu'elles sont d'après les pièces officielles mises sous les yeux du parlement.

L'exécution du *gaol-act* n'a commencé qu'en 1823 et seulement dans les maisons de correction et les prisons de comté qui sont placées sous la direction immédiate du gouvernement. Car il existe en Angleterre cent quarante prisons qui dépendent des juridictions locales, *borough-gaols*, et qui ne sont en aucune manière soumises à l'autorité de la couronne.

Ces prisons, qui renferment annuellement de huit à dix mille individus sont en général dans l'état le plus déplorable; quelques-unes sont si peu sûres qu'on est obligé d'y tenir habituellement les prisonniers aux fers; dans la plupart, les détenus

sont confondus sans aucune distinction, entassés dans des cachots malsains, et livrés à l'oisiveté. Quoique le gouvernement connaisse toute la gravité du mal, par respect pour d'antiques privilèges, il s'est abstenu jusqu'ici d'y porter directement remède. M. Peel a déclaré dans la chambre des communes que si les autorités locales dont ces juridictions dépendent ne s'occupaient point de mettre un terme aux abus de toute espèce qui y règnent, le ministère se croirait obligé de demander au parlement les pouvoirs nécessaires pour les y contraindre.

En attendant qu'on prenne ce parti, l'exécution du *gaol-act* n'est obligatoire que dans cent quarante-cinq prisons dont le rapport du comité nous fait connaître la situation effective à l'expiration de 1823.

À cette époque on n'avait pu encore obtenir sur trente-neuf prisons aucun des documents demandés par la loi et un plus grand nombre n'avaient fourni que des états incomplets.

La classification prescrite n'avait été établie que dans soixante-cinq prisons. Le peu d'étendue des bâtimens et l'insuffisance des ressources pécuniaires avaient rendu cet article de la loi inexécutable dans les autres localités. La difficulté de le mettre en pratique a même été si bien reconnue qu'on a proposé de laisser aux lords du conseil privé, le pouvoir de réduire dans certains cas le nombre des divisions à trois, en réunissant dans le même local les deux classes de condamnés. En revanche, dans les prisons de quelques comtés plus riches ou mieux administrés le nombre des classes avait été porté jusqu'à dix (prison de Gloucester), et même jusqu'à treize (prison de Dorchester).

La disposition de l'acte qui ordonne de renfermer chaque détenu la nuit dans une cellule séparée n'avait pas été mieux observée. Dans vingt-deux prisons de comté il n'existait en tout que 1,063 cellules et le nombre des individus renfermés à la fois dans ces prisons s'était élevé à 3,985, ce qui suppose environ quatre détenus par cellule. Les difficultés d'exécution paraissaient être, à cet égard, les mêmes que pour la classification.

Sur les cent quarante-cinq maisons de détention, il y en avait encore vingt-sept dans lesquelles aucun moyen de travail n'avait été introduit. En réunissant les prisons soumises aux

juridictions locales à celles qui dépendent de la couronne, on ne comptait encore en 1823 que six maisons sur dix où les détenus fussent occupés.

Il est vrai qu'en 1818 la proportion n'était que de un sur sept, ce qui indique un progrès remarquable dans cette période de cinq ans. En 1823, le nombre des prisonniers employés à un travail quelconque dans toute l'Angleterre était de soixante-quatre sur cent.

Il est difficile d'évaluer le produit du travail des détenus parce qu'il est en grande partie directement appliqué au service de la prison. Le profit réalisé par la vente des objets fabriqués dans vingt et une maisons de détention ne s'y est élevé en 1823 qu'à 13,880 st (350,000 f.); presque partout les femmes sont occupées à laver et à entretenir le linge de l'établissement. Les hommes exercent tous les métiers sédentaires. Les condamnés aux travaux forcés (*hard labour*) cassent des pierres pour les grandes routes, broient du grain par les moulins à bras, ou font mouvoir le *tread-mill*.

C'est ici le lieu de parler avec quelque détail de cette machine dont l'usage adopté en Angleterre dans soixante-quatre prisons sur les cent quarante-cinq soumises au *gaol-act*, est devenu l'objet de dispositions spéciales de cette loi.

Le *tread-mill* est bien connu en France par la description qu'en a donnée M. le comte Barbé-Marbois dans son rapport sur les prisons en 1824. Les conclusions de ce noble pair furent alors que cet usage entraînait trop d'inconvénients pour qu'on ne dût pas au moins en ajourner l'emploi dans notre patrie.

En Angleterre même, des hommes estimables réclament encore avec force contre un mode d'occupation servile, qui leur paraît blesser l'humanité et dégrader les facultés intellectuelles de l'homme. Cependant le comité des prisons, après avoir discuté les raisons pour et contre, se prononce en faveur du *tread-mill* et persiste à approuver ce genre de travail en jugeant qu'il ne nuit pas à la santé des détenus, qu'il ne peut être considéré comme un traitement inhumain et qu'il prévient les récidives en inspirant une frayeur salutaire.

Nous verrons plus tard si ces conclusions, qui paraissent un peu contradictoires, sont justifiées par les faits. Mais, avant tout, nous devons observer qu'en Angleterre les condamnés aux tra-

vaux forcés, n'étant point envoyés dans des bagnes comme en France, sont simplement renfermés dans les maisons de détention. Or le travail des *tread-mill* serait très-convenable pour cette classe de détenus s'il leur était exclusivement réservé.

Ce qu'on blâme avec raison, c'est que les geôliers y contraignent indifféremment tous les prisonniers sans égard pour l'âge, la position ou le sexe. Les prévenus étaient même traités à cet égard plus rigoureusement que les autres, parce qu'aux termes des anciennes lois anglaises on pensait que les condamnés seuls devaient être entretenus aux frais de l'état, et que les prévenus, en attendant leur jugement, devaient subsister par leurs propres ressources. En conséquence, lorsqu'un homme simplement accusé ne pouvait payer une pension ou exercer un métier productif, on l'appliquait au *tread-mill*, et, s'il refusait de travailler, on lui retranchait la nourriture. On a vu des malheureux, proclamés depuis innocens, qui avaient été ainsi réduits avant leur jugement par la rigueur des geôliers aux derniers degrés d'inanition.

Un article du *gaol-act* a heureusement réformé cet abus à l'égard des prévenus; mais en vertu de cet article même toutes les classes de condamnés peuvent être soumises au *tread-mill*. Ainsi il n'y a plus de différence entre la simple détention et les travaux forcés, et la distinction entre les divers degrés de pénalité se trouve par là abolie.

Comme la direction du travail est entièrement abandonnée à l'arbitraire des geôliers, la rigueur avec laquelle les détenus y sont assujettis présente, dans les diverses prisons, une disproportion effrayante. L'intensité de la fatigue, mesurée par le nombre de pas que le prisonnier est tenu de faire chaque jour sur la roue, varie depuis 6,550 pas en été, et 4,600 en hiver (prison de Lancaster) jusqu'à 17,000 pas en été (prison de Warwick) et 11,500 en hiver (prison d'Hertford) ce qui établit une différence de près de 1 à 3.

La durée du travail varie depuis 7 heures par jour en été, et 5 en hiver, jusqu'à 8 heures en hiver et 10 en été.

La moyenne du nombre de pas à faire par jour prise sur les 60 prisons où le *tread-mill* a été introduit est de 10,000 pas en été et 6,260 en hiver. La durée moyenne du travail est de 6 heures 15' en hiver et de 8 heures 48' en été.

A la maison de correction pour les femmes, de Coldbath-Fields

(Middlesex), la durée du travail est de 6 heures par jour en été et 4 en hiver, et le nombre de pas de 3300 en hiver et 4950 en été. Cette différence entre la durée du travail suivant la saison provient de ce qu'on ne souffre pas de lumières dans l'intérieur des prisons, en sorte qu'à la nuit tous les détenus sont renfermés dans leurs cellules. Il résulte de cet usage un double inconvénient : en hiver les détenus restent pendant quinze heures enfermés souvent plusieurs ensemble, dans l'obscurité et dans une oisiveté complète ; en été ils ont à peine quelques instans de repos pour réparer leurs forces épuisées par un travail de dix heures que la chaleur de la saison rend encore plus fatigant. On a calculé dans une prison que le travail était 40 fois plus pénible en été qu'en hiver.

Il est facile de penser qu'un homme d'une force ordinaire ne peut supporter long-temps un exercice aussi violent sans que sa santé en soit altérée. Aussi dans la prison de Brixton les chirurgiens ont avoué qu'on s'apercevait au mouvement même de la machine, que les employés au *tread-mill* ne tardaient pas à perdre sensiblement de leur poids et qu'on était obligé d'augmenter leur ration d'alimens pour les préserver d'un dépérissement total.

D'après ces détails extraits des pièces officielles, il nous semble qu'il est difficile d'adopter les conclusions du comité des prisons de Londres en faveur du *tread-mill*. Peut-être cette machine serait-elle susceptible d'être employée dans les bagues pour occuper les forçats, ou dans les prisons comme moyen de châtimement pour punir les détenus rebelles. Mais l'usage qu'on en fait en Angleterre en assujettissant arbitrairement à ce travail forcé toutes les classes de prisonniers, nous paraît blesser à la fois l'humanité et la justice.

Nous avons eu occasion, en parlant du *tread-mill*, de faire remarquer combien la situation des prisonniers en Angleterre diffère d'un endroit à l'autre. Le défaut d'uniformité existe sur tous les autres points du régime intérieur des prisons. Ainsi, la dépense pour la nourriture des détenus varie depuis 1 sh. 8 d. par semaine, à Manchester et Liverpool, jusqu'à 3 sh. 6 d. à Louth. Le taux moyen paraît être de 4 d., environ 40 c. par jour, ce qui ne diffère pas beaucoup des prix alloués pour le même objet aux fournisseurs dans la plupart des prisons de France.

Dans plusieurs comtés on donne aux prisonniers de l'argent pour se procurer eux-mêmes les alimens dont ils ont besoin. Le comité blâme fortement cet usage qu'il signale comme une source de désordres.

Le nombre des malades présente des différences encore plus choquantes. A Gloucester, Irwich et Walsingham, on ne compte qu'un malade sur 100 détenus; dans les prisons du comté de Lancastre qui ont renfermé jusqu'à 2,000 personnes en même temps, la proportion des malades aux hommes sains est de 2 à 4 et $\frac{1}{2}$ sur 100; à Worcester, elle est de 32 sur 100; à Lincoln, de 39; à Dorchester, de 43; enfin à Folkingham, de 45 sur 100, ou près de la moitié.

Dans 73 prisons dont les états ont été mis sous les yeux du parlement, la proportion moyenne des malades aux hommes sains est de 13,10 sur 100.

Une telle disproportion dans l'état sanitaire des différentes prisons, tandis que le climat, la nourriture, la condition des détenus y doivent être à peu près les mêmes, prouve assez combien cette partie de l'administration est loin d'avoir atteint en Angleterre le degré de perfectionnement et de régularité auquel les sages mesures du parlement tendent à la conduire.

Le relevé de la mortalité de 64 prisons en 1823, pris sur les tableaux officiels insérés dans le rapport du comité, donne un total de 108 décès. La plus forte population de ces prisons dans le cours de la même année ayant été de 8,581 individus, la mortalité générale se trouve être de 1 sur 79-43. La mortalité particulière la plus forte, est celle de la maison de correction de Coldbath-Fields (Middlesex), où l'on compte 1 décès sur 31-52. Il paraît peu vraisemblable que la mortalité soit aussi faible dans les prisons d'Angleterre, surtout en les comparant à celles de France, dont l'état n'a pas été jusqu'à présent très-inférieur; il y a sans doute ici quelque circonstance qui influe sur le calcul, et que le rapport ne nous fait point connaître.

Conformément à la disposition du *gaol act*, qui prescrit l'envoi au gouvernement des plans de toutes les maisons de détention, 96 plans ont été soumis à l'examen du comité. Sur ce nombre, 28 seulement lui ont paru disposés convenablement pour faciliter la circulation de l'air, la séparation des détenus et la surveillance des gardiens; 32 plans ne remplissaient qu'en

partie ces conditions essentielles ; enfin , 36 ont été jugés absolument défectueux.

Le comité recommande de préférence pour la construction des prisons le système des plans circulaires à lignes convergentes. L'administration française paraît avoir également reconnu les avantages de ce système, et l'on doit se féliciter de l'avoir vu adopter pour le plan de la nouvelle prison dont les fondemens ont été posés à Paris en 1825.

Des actes du parlement déjà anciens, défendent la réclusion des aliénés dans les prisons publiques ; mais l'insuffisance des hospices destinés au traitement de ces malheureux, force les autorités locales à tolérer sur ce point la violation des lois. Dans la maison de détention de Chelmsford, on trouva en 1823 deux aliénés qui y étaient renfermés l'un depuis 1793, l'autre depuis 1810 ; deux jeunes filles folles sont restées confondues pendant 4 ans dans la prison d'Horsham avec les autres détenues. Le comité, en rapportant ces exemples, se plaint de ce que cet abus existe généralement dans les prisons de comté ; il en est de même en France dans la plupart des départemens, et chez nous comme en Angleterre, l'insuffisance des ressources locales ne permet point d'y porter remède.

En se plaignant de la lenteur avec laquelle s'exécutent les dispositions du *gaol act*, le comité observe que les prisons de la capitale, placées au centre de la civilisation et sous les yeux du parlement et des ministres, sont au nombre de celles où l'on rencontre le plus d'abus et où il se manifeste le moins de progrès vers un meilleur ordre de choses. Cette situation fâcheuse paraît devoir être attribuée au grand nombre des détenus et à l'insuffisance des bâtimens destinés à les contenir. Le comité fait le plus grand éloge d'une association de dames qui s'est formée pour le soulagement et l'amélioration morale des femmes détenues à Newgate.

Des associations semblables se sont établies dans divers comtés ; partout elles rendent de grands services, et l'on a même remarqué qu'elles avaient contribué dans quelques endroits d'une manière sensible à diminuer le nombre des récidives.

En général, le comité émet le vœu que les femmes soient entièrement séparées des hommes et placées dans des maisons de détention particulières, dirigées par des personnes de leur sexe. Comme le nombre des femmes détenues est toujours

très-inférieur à celui des hommes, cette mesure ne serait pas d'une exécution très-difficile, et il est à désirer qu'elle soit partout adoptée dans l'intérêt de l'humanité et de la morale.

La prison pénitentiaire de Millbank près Londres excitait, il y a quelques années, l'admiration des étrangers, par l'ordre et la propreté qui y régnaient et par la discipline sévère qu'on y avait introduite. Mais de 1822 à 1823 une maladie contagieuse réunissant les symptômes de la dysenterie et du scrofule, se déclara dans ce bel établissement. Le mal en vint au point qu'on se vit contraint de l'abandonner et de transporter tous les détenus à bord des pontons. Une commission de la chambre des communes fut chargée de faire une enquête à ce sujet, et il résulta de ses recherches que la situation de la prison n'était point malsaine; qu'on n'avait vu régner dans les environs aucune maladie du genre de celle dont les détenus étaient affectés; que, par conséquent, l'altération de leur santé paraissait devoir être attribuée à des causes particulières, telles que le défaut d'exercice, l'insuffisance de la nourriture, et surtout la mélancolie, occasionnée par un travail continu, sans distraction et sans principe stimulant. D'après cette enquête, on a pensé qu'il n'y avait point d'inconvénient à rétablir les détenus dans la prison de Millbank; mais il a été décidé qu'on leur ferait prendre plus d'exercice, qu'on leur donnerait une nourriture plus substantielle, qu'on leur permettrait quelques amusemens, et qu'on ferait aux bâtimens, d'après les conseils de sir Humphrey Davy, tous les changemens propres à les assainir. Le sort de cet établissement si vanté présente une utile leçon et une preuve frappante des effets que les causes morales peuvent produire sur la santé des hommes rassemblés et soumis aux mêmes influences.

L'expérience a depuis long-temps démontré qu'il n'y a pas d'obstacle plus puissant à l'amélioration des prisons que l'encombrement causé par le grand nombre des détenus. Le comité a recherché si parmi les causes de cet encombrement, il n'y en avait point auxquelles il fût possible de porter remède, et il en signale deux principales, les retards apportés au jugement des prévenus et la détention temporaire des vagabonds.

La justice en Angleterre est rendue avec une extrême lenteur, et il n'y a pas plus d'uniformité dans l'organisation judiciaire que dans toutes les autres branches du gouvernement. A Londres, l'intervalle entre les assises n'est que de six semaines;

mais dans la plupart des comtés il est au moins de six mois, et dans certains endroits même elles ne se tiennent qu'une fois par an à l'époque de Pâques.

Il en résulte qu'un individu arrêté à Londres est jugé au bout d'un mois, tandis que dans d'autres parties de l'Angleterre, s'il a été mis en prison immédiatement après les assises, il peut y rester plus d'un an avant qu'il soit décidé s'il est innocent ou coupable. A Norwich, en 1823, un enfant de 16 ans, faussement accusé d'avoir volé un chapeau, subit ainsi une année d'emprisonnement, avant de pouvoir faire reconnaître son innocence.

Il résulte des documens officiels que, sur le nombre total des prévenus renfermés dans les prisons d'Angleterre, en exceptant celles de la capitale, où les assises sont plus rapprochées que partout ailleurs, un sixième environ ne peut être jugé qu'après six ou huit mois de détention, et que la moitié subit un emprisonnement préalable de trois à six mois.

Nous devons faire remarquer ici combien l'administration de la justice criminelle en France est plus prompte et plus régulière. Dans tous les départemens les assises se tiennent une fois par trimestre; ainsi, à moins que les longueurs de l'instruction ne forcent de renvoyer une cause à la session suivante, les prévenus ont la certitude de ne pas attendre plus de deux ou trois mois le jugement qui doit fixer leur sort.

Afin de remédier aux abus qui existent à cet égard en Angleterre, le comité propose divers moyens pour augmenter le nombre des juges, qui n'est pour tout le royaume que de douze, résidant tous à Londres, et conseille aux magistrats d'étendre les dispositions de l'*habeas corpus*, en facilitant les élargissemens sous caution. Mais dans un pays où la police est nulle, où les moyens de répression sont très-insuffisans, ne serait-ce pas compromettre la tranquillité publique, que de renvoyer dans la société, sous une aussi faible garantie, des hommes d'autant plus dangereux que le soupçon du crime les a déjà flétris?

Au reste, quelque odieuse que soit aux yeux de la morale la détention prolongée des prévenus, elle ne cause pas autant d'inconvéniens dans les prisons que le séjour des vagabonds qui y répandent les maladies par leur saleté, et y entretiennent le désordre par leurs vices et leur paresse.

On sait qu'en Angleterre tous les indigens sont enregistrés

dans la paroisse où ils résident, et y reçoivent un secours habituel par le moyen de la taxe des pauvres. Lorsqu'on les trouve mendiant hors de leur domicile, on leur fait subir un mois de prison comme vagabonds, et on les renvoie ensuite dans leur paroisse. Le nombre des arrestations pour vagabondage, dans l'espace de quatre ans, de 1820 à 1824, a été de 48,550, ce qui donne un terme moyen de 12,400 par année, égal au nombre de toutes les arrestations qui ont eu lieu pour d'autres causes. Les dépenses occasionées par la détention et le transport de ces misérables, se sont élevées en 1820 à 65,500 sterl. ; en 1821, elles sont tombées à 55,952 sterl. ; en 1822, à 23,160 sterl. ; enfin, en 1823, à 13,475 sterl. , ce qui fait dans l'espace de quatre ans une réduction de près des $\frac{4}{5}$, résultat heureux et qui annonce une amélioration réelle dans les habitudes morales du peuple ou dans ses moyens d'existence.

Pour diminuer dans les prisons publiques les inconvéniens qui naissent de la présence des vagabonds, le comité pense que toutes les fois qu'ils n'ont point commis de délits, il faudrait leur épargner la peine de l'emprisonnement, et se borner à les retenir dans une maison de dépôt, jusqu'à ce qu'on pût les faire reconduire dans leurs foyers.

C'est à peu près ce qui a lieu en France, où la plupart des vagabonds sont des condamnés à la disposition de la police. Mais un pareil système ne nous paraît propre qu'à nourrir cette plaie honteuse des nations civilisées, qui n'a peut-être point encore assez attiré l'attention des gouvernemens, et à laquelle on ne pourrait remédier d'une manière efficace que par un système de colonisation semblable à celui qui a été essayé avec tant de succès dans les Pays-Bas.

Le rapport du nombre annuel des vagabonds à la population est de 1 sur 1,000. Les extrêmes en plus ou en moins dans les différens comtés, se présentent dans l'ordre suivant :

COMTÉS OÙ IL Y A LE PLUS DE VAGABONDS.		COMTÉS OÙ IL Y A LE MOINS DE VAGABONDS.	
Surrey.	1 sur 501	Montmouth.	1 sur 9,037
Devon.	1 — 533	Cumberland.	1 — 8,384
Lincoln.	1 — 540	Stafford.	1 — 3,479
Middlesex (capitale).	1 — 636	Northampton.	1 — 3,527
Kent.	1 — 658	Buckingham.	1 — 3,040
Essex.	1 — 736	Cornwall.	1 — 2,735

En rapprochant ce tableau des relevés que nous avons faits du nombre des délits et du montant de la taxe des pauvres dans les différentes parties de l'Angleterre, nous avons cru remarquer que les comtés qui fournissent le plus de vagabonds, ne sont pas ceux où il y a le plus de pauvres, mais ceux où il y a le plus de délits, ce qui semblerait prouver que le vagabondage doit être attribué plutôt à la démoralisation qu'à la misère. (*La fin au prochain numéro.*)

16. IMPÔTS DE LA GRANDE-BRETAGNE. (Extraits du discours du chancelier de l'échiquier, séance parlem. du 13 mars.) IMPÔTS ABOLIS DEPUIS LA FIN DE LA GUERRE.

Année 1816.

Contribution sur les revenus.	14,320,000
Drèche de guerre.	2,700,000
Douanes, tonnage, cabotage de guerre.	828,000
Feux et fenêtres (Irlande).	35,000
Drèche et liqueurs spiritueuses.	315,000
	18,288,000

1817.

Impôt additionnel aux contributions directes (Angleterre); remises partielles sur les fenêtres de boutiques, les herbes à l'usage de l'agriculture, etc.	280,000
---	---------

1818.

Impôt additionnel aux contributions directes (Irlande), diverses.	236,000
--	---------

1821.

Chevaux à l'usage de l'agriculture.	480,000
---	---------

1822.

Drèche.	1,400,000
Cuir.	300,000
Sel.	1,295,000
Droit de tonnage.	160,000
Feux et fenêtres.	200,000
	3,355,000

et Statistique.

41

1823.

Impôt additionnel aux contributions directes (Angleterre) diverses.	2,250,000
Idem, (Irlande), sur la totalité.	100,000
Liqueurs fortes, etc. (Irlande et Écosse). . . .	800,000
Douanes, réductions dans plusieurs branches minimes de cette partie du revenu.	50,000
	3,200,000

1824.

Rhum.	150,000
Charbon de terre.	200,000
Timbre judiciaire.	200,000
Laine, 420,000. A déduire le produit des droits d'exportation, 70,000.	350,000
Soieries.	527,000
Droits de l'Union depuis 1822.	300,000
	1,727,000

1825.

Sel (restant), environ.	200,000
Chanvre.	100,200
Café.	150,000
Vins.	900,000
Liqueurs spiritueuses et rhum de la Grande- Bretagne.	1,250,000
Cidre.	20,000
Impôt additionnel aux contributions directes. .	276,000
Douanes.	250,000
	3,146,000
	l. 30,712,000

Les impôts abolis peuvent être classés sous ces titres généraux:

Contribution additionnelle aux impôts directes	10,177,000
Droit sur les consommations	7,620,000
Soulagement du commerce	4,915,000
Somme égale,	30,712,000

De cette somme totale il conviendrait de déduire celle de 3,190,000 li., montant des contributions imposées en l'année 1819, pour servir à constituer un fonds d'amortissement effectif. Dans ce cas, il restera 27,522,000 li. pour le mon-

tant net des impôts abolis depuis la fin de la guerre, jusques et y compris l'année 1825.

État de l'augmentation, calculée à raison d'un quantum pour cent de la valeur, survenue depuis 1816, sur la consommation de cette même année.

OBJETS	AUGMENT.	OBJETS	AUGMENT.
sujets aux droits.	par cent.	sujets aux droits.	par cent.
Ventes à l'enchère. . .	64 $\frac{1}{2}$	Liqueurs fortes angl. . .	53 2 5
Bières.	16 $\frac{1}{2}$	Dito étrangères. . .	81 $\frac{1}{2}$
Briques.	188	Beurre.	317 $\frac{1}{2}$
Chandelles.	36 $\frac{1}{2}$	Sucre.	19
Licences.	36	Suif.	201
Papier.	51 2 3	Bois de charpente. . .	196
Marchand. pondérant. .	110 $\frac{1}{2}$	Dito de menuiserie. . .	182 1 3
Savon blanc.	113 $\frac{1}{2}$	Café et cacao.	43
Savon noir.	121 $\frac{1}{4}$	Chanvre.	74 $\frac{1}{2}$
Thé.	20 $\frac{1}{4}$	Rhum.	12 $\frac{1}{4}$
Cabriolets de remise. .	95 $\frac{1}{2}$	Soie écrue.	274 $\frac{1}{2}$
Verre ordinaire. . . .	10 $\frac{1}{2}$	Dito organisée. . . .	180
Cristaux.	104	Tabac.	13 $\frac{1}{2}$
Vaisselle en verre. . . .	108 1 3	Vins.	88
Cuir.	29	Laines.	443
Drèche.	50	Marchandises de coton. .	119

(Journ. de Londres; *Galign. Messenger*; Paris, 18 mars 1826.)

17. RISE AND PROGRESS OF THE SILK TRADE IN ENGLAND, etc. Origine et progrès du commerce des soieries en Angleterre, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours (février 1826), d'après des documens officiels, ouvrage enrichi d'un grand nombre de tableaux, dressés d'après un plan nouveau, et présentant depuis 1701, un aperçu des quantités de soie écrue de la Chine, du Bengale, de la Perse, de la Turquie, des importations et réexportations de la soie torse, hors de la Grande-Bretagne, et des quantités réservées pour l'usage des manufactures, le prix de chaque espèce de soie, le taux et le produit des taxes, la valeur officielle et effective des étoffes de soie fabriquées en Angleterre et exportées dans toutes les parties du monde, avec une récapitulation pour chaque tableau, par périodes de 5 ans, indiquant au vrai les alternatives de progrès et de décadence pour ce commerce, etc.; par M. CÉSAR MONZAU; in-fol. obl. de 18 p. lithogr. pr. 5 sh. Londres et Paris; 1826; Treuttel et Würtz.

Ce résumé historique et statistique est un nouveau fruit du zèle et du travail vraiment prodigieux de M. C. Moreau. Après avoir réuni avec une patience inouïe, dans les cadres les plus étroits, les tableaux généraux du commerce et de l'industrie britannique, il nous offre aujourd'hui une réunion complète de documents pour une seule espèce d'industrie, ce qui semble annoncer de sa part l'intention de nous présenter successivement une série de résumés du même genre pour chacun des nombreux objets spéciaux sur lesquels s'exerce l'activité anglaise, pour chacun de ces élémens de sa prospérité, dont il a commencé par mettre sous nos yeux les résultats généraux.

Les 7 premières pages du résumé que nous annonçons contiennent une notice historique du commerce de la soie, particulièrement en Angleterre, depuis son origine jusqu'à nos jours. Un abrégé de cette notice, elle-même aussi succincte qu'elle est complète, exacte et curieuse, excéderait les limites qui nous sont imposées; nous ne pouvons qu'y renvoyer ceux de nos lecteurs qui désireraient connaître à fond l'histoire de ce genre d'industrie. Les autres pourront s'en former une idée d'après l'extrait qu'en a donné l'utile recueil français, *Le Globe*, n°. du 30 mars 1826.

Les 5 tableaux qui suivent cette notice historique, pages 8-12, présentent, sous cinq points de vue différens, les résultats tant progressifs que décroissans des importations et exportations de l'Angleterre en soieries de toute espèce; le 1^{er}. tableau, p. 8, indique les quantités de chaque espèce de soierie, importées, réexportées ou consommées, des droits reçus, avec désignation des pays de provenance, depuis 1786 jusqu'en 1823; le 2^e. le montant des exportations d'étoffes de soie fabriquées en Angleterre, dans ses colonies, et dans tous les pays du monde, pendant le même espace de temps : 1^o. sans distinction d'espèces d'étoffes; 2^o. en distinguant les étoffes de soie pure, et les étoffes mélangées; chacun de ces grands tableaux est terminé par une récapitulation numérique pour 6 périodes de 5 années chacune; des résultats totaux de ces diverses périodes, dont la comparaison signale les mouvemens progressifs et rétrogrades de ce commerce. Le 3^e. tableau indique les résultats numériques des exportations pour chaque pays, de 1814 à 1823, d'abord pour 2 périodes de 5 années chacune, ensuite pour chaque année, en distinguant les étoffes de soie pure, et les

étoffes mélangées. Une récapitulation numérique signale également les progrès ou la décadence de ce commerce, durant cet intervalle : un 4^e. tableau présente en regard, et par pays, pour le même espace de temps, l'évaluation des soieries exportées, en valeur officielle et en valeur déclarée. Il est également terminé par une récapitulation numérique indiquant les progrès ou la décadence. Un autre tableau placé dans la colonne des observations offre en regard pour 1780, et par année, depuis 1785 jusqu'à 1825, les résultats comparatifs en argent, des exportations en produits fabriqués dans la Grande-Bretagne, en coton, laine et soie pure ou mélangée. Enfin, un 5^e. et dernier tableau présente en regard par année et par pays, de 1814 à 1820, les résultats numériques des quantités exportées et des valeurs officielles et déclarées de ces quantités, en distinguant les étoffes, comme il a été dit ci-dessus. Des récapitulations analogues à celles des tableaux précédens terminent encore celui-ci. On voit que par la manière dont il combine et dispose ses résultats en chiffres, M. Moreau, dans ce travail, comme dans ceux qu'il a déjà publiés, met le lecteur en état d'apprécier l'étendue, les progrès et la décadence d'un commerce ou d'une industrie quelconque, à la seule inspection de ses chiffres, et sans qu'il soit besoin d'autre explication. On reconnaît en même temps qu'il faudrait transcrire ses tableaux pour donner une idée exacte des résultats de son travail.

Au surplus, pour ne rien laisser à désirer, il a joint à celui-ci le rapport sur le commerce de la soie, fait le 8 juin 1821 à la chambre des pairs, au nom du comité chargé de procéder à une enquête sur les moyens d'étendre et de protéger le commerce du pays à l'extérieur, avec cette enquête même.

Un dernier tableau termine le travail de M. Moreau, et complète les documens qu'il s'est proposé de recueillir pour mettre ses lecteurs à portée de se former une opinion parfaitement éclairée sur les progrès, la situation actuelle de ce genre de commerce, et les avantages que peut lui procurer le remplacement des prohibitions par un régime plus libre. Ce tableau présente réunies en une page, 1^o. par pays et par périodes de 4 et 5 ans, les quantités de soie écruë et ouvrée importées dans la Grande-Bretagne, de 1799 à 1823, avec une récapitulation sommaire dont le résultat est, que durant la première période, 1799—1802, l'importation a été de 4,846,175 livres, et du-

rant la dernière, 1820—1823, s'est élevée à 10,359,185; 2°. les quantités réexportées de la Grande-Bretagne, pendant le même espace de temps, 1799—1823, avec distinction des pays de provenance : total des réexportations, 1799—1802, —301,031 livr.; 1820—1823, —195,708; ce qui indique clairement, par la comparaison, le montant de la consommation des importations étrangères qui a eu lieu en Angleterre, à la même époque; 3°. quantités importées par chacune des années 1815—1825, avec une récapitulation; 4°. un tarif des taxes restituées à l'exportation, par nature de marchandises en soie; 5°. un relevé par natures de soieries et par lieux de perception du montant des taxes perçues en 1824, sur les soieries emmagasinées de toute espèce : le total de ces perceptions s'est élevé à 472,255 livr. ster. 18 sh. 6 p.; 6°. le montant des taxes restituées sur les soieries exportées par chacune des années 1800—1805 : le total, pour cette dernière année, monte à 34,53 l. st.; 7°. le montant de la valeur réelle des soieries fabriquées en Angleterre, exportées de 1805 à 1812, par pays et par année : les exportations de 1812 s'élèvent à 425,780 l. st. valeur effective; 8°. et enfin, tableau indiquant la valeur réelle des soieries françaises importées dans la Grande-Bretagne, pendant les 9 années de paix, de 1787 à 1789, et de 1816 à 1821, d'abord par année, ensuite par périodes de 3 années, en distinguant les diverses espèces de soieries. En résultat définitif, de 1787 à 1789, l'importation des soieries françaises a représenté une valeur de 782,600 francs; de 1816 à 1818, une valeur de 7,363,300 fr.; et de 1819 à 1821, seulement une valeur de 5,223,200.

17. OBSERVATIONS ON THE SILK TRADE. Sur le commerce des soieries. Londres, 1825. (*Edinb. Review*, nov. 1825, p. 76.)

Cet article contient, comme l'ouvrage de M. C. Moreau (voy. l'art. précédent), un résumé historique du commerce des soieries en Angleterre, accompagné d'un examen de la mesure adoptée par le gouvernement britannique, pour permettre, à dater de juillet 1826, l'importation dans la Grande-Bretagne des soieries étrangères, moyennant une taxe de 30 p. cent *ad valorem*. L'auteur prouve par les faits que les prohibitions et les restrictions, au lieu de protéger ce commerce, comme on le prétendait, en ont retardé les progrès. Avant 1770, la soie

brute importée de l'Inde, n'excédait pas 100 mille livres, de qualité très-inférieure. En 1823, il a été importé du Bengale plus d'un million deux cent mille livres de soie brute d'une excellente qualité. La totalité des importations de cette matière pour la même année a été de 2,452,186 $\frac{1}{2}$, et de 359,641, $\frac{1}{2}$ pour la soie organsinée. Total. 2,811,772 $\frac{1}{2}$. L'importation totale de 1825 a été de 3,382,357 l. dont 1,716,734 en soie d'Italie, et 1,307,300 en soie des Indes et de la Chine. L'exportation des soies par la Grande-Bretagne, n'a été que de 53,600 livr. dont 4,000 pour l'Irlande.

M. Wilson, l'un des principaux fabricans anglais de soieries, estime à 40,000 le nombre des ouvriers employés à l'organsinage de la soie destinée aux ateliers de tissage, et à 350,000 l. st. (environ 8,750,000 fr.) le montant de leurs salaires. Le dévidage occupe 16,500 ouvriers, qui absorbent plus de 265,000 l. st. (environ 6,625,000 fr.) de salaires. Le nombre des métiers est de 40,000, ce qui, à 2 hommes par métier, donne 80,000 ouvriers employés au dévidage, à l'ourdissage, au tissage et à la mécanique, et dont le salaire monte à 3,000,000 st. (environ 75,000,000 de francs); ainsi la manufacture de soie, représentant un capital de 10,000,000 st. (250,000,000 francs) nourrit à peu près 400 mille personnes. L'auteur, en reconnaissant la supériorité des fabriques françaises pour les tissus légers, attribue à la prohibition, les préjugés existans en Angleterre en faveur de nos produits, et en cite pour preuve l'enquête de la chambre des lords constatant que la plupart des articles vendus à Londres et ailleurs comme français, proviennent réellement des ateliers de Spitalfields et de Manchester.

C'est la surtaxe des matières premières qui élève les soieries anglaises à un prix exorbitant. L'auteur de l'article voit la prospérité de cette fabrication dans la suppression des prohibitions et dans la réduction des taxes sur les matières premières.

19 IMPORTATIONS. — Il a été importé en Angleterre, pendant l'année 1825, 1,034,336 quintaux de lin, 2,480,822 boisseaux de graine de lin, et 488,637 boisseaux de graine de navette (*Times. Galign. Messenger*. Paris, 22 avril 1826)

20. **BRISTOL INSTITUTION. PROCEEDINGS OF THE GENERAL MEETING, etc.**
Rapport fait à la séance publique de l'institution de Bristol en 1824, etc. 32 p. in-8°. Bristol; 1824; Gutsch.

21. **PROCEEDINGS OF THE ANNUAL MEETING, etc.** Rap. fait à la séance publ. de l'institut. de Bristol, en févr. 1825. 71 p. in-8°. Bristol; 1825; Brown.

22. **LAWSAKD REGULATIONS OF THE BRISTOL INSTITUTION.** Statuts et réglemens de l'institution pour les progrès de la science, de la littérature et des arts à Bristol; 45 p. in-8°; Bristol, 1825; Short.

Ces 3 brochures se rapportent à la fondation d'un établissement d'utilité publique, dû au patriotisme et à la générosité des citoyens, comme la plupart des institutions en Angleterre. Des actionnaires ont fait construire un édifice où s'assemblent les amis des sciences et lettres : il y a une salle de lecture ou de journaux, des salles pour des cours publics, un musée d'arts, un cabinet de physique, un autre d'histoire naturelle, une bibliothèque. De plus on a joint à cet établissement une société savante et littéraire. Le tout est soutenu par des dons volontaires et les quotisations obligées des membres et abonnés.

23. **REVENUS DE L'IRLANDE** dans les années qui ont pris fin au 5 janvier 1825 et au 5 janvier 1826.

REVENUS.	Année finie		Augmentat. Diminut.	
	au 5 janv. 1825.	au 5 janv. 1826.		
Douanes. . . .	l. 1,087,999	1,347,268	259,269	"
Acches. . . .	1,654,750	1,479,865	"	174,885
Timbre. . . .	490,945	450,690	"	40,255
Postes. . . .	76,613	78,462	1,847	"
Mélanges. . . .	379,775	168,515	"	111,260
Total. . . .	3,690,099	3,614,800	261,116	326,406
Augmentation à déduire.				
Diminution dans l'année qui a pris fin le 5 janv. 1826. 1. 65,190				

Nota. Dans l'année 1824, il a été payé une somme de plus de 150,000 li., qui était due à la couronne, et qui, déduite des revenus de cette année, laissera une augmentation d'environ 90,000 li. sur les revenus de l'année qui a pris fin au 3 janv. 1826. (*Calign. Messeng.*, Paris, 24 janv. 1826.

24. AARS BERETNING FRA DE DANSKE MISSIONS-SKLSKAB. 1^{re}. 2^e. et 3^e. rapport annuel de la Société danoise des missions. 3 cah. in-12. Copenhague; 1822, 1823 et 1824; impr. de Greebe.

Ces rapports consistent en grande partie dans les discours et sermons qui ont été prononcés aux séances générales. Ils sont entremêlés des cantiques qui ont été chantés dans ces réunions. La principale action de la société danoise des missions consiste à avoir distribué des exemplaires de la Bible aux Groënlандаis et aux Créoles des îles; parmi les Groënlандаis païens, plusieurs se sont fait baptiser.

25. SUR L'UNIVERSITÉ D'UPSAL, en 1825.

En 1825, l'université d'Upsal comptait 1340 étudiants, dont 112 gentilshommes, 312 fils de ministres luthériens, 215 de la classe bourgeoise, 195 fils de paysans, et 506 fils de militaires et de fonctionnaires publics. La plupart sont de l'âge de 20 à 25 ans; il n'y en a que 29 qui n'ont que 15 ans, et 2 qui ont 40 ans passés. La faculté de théologie compte 283 étudiants, celle de jurisprudence 274, la faculté de médecine 81, et celle de philosophie 411; 291 élèves ne s'étaient pas encore déterminés sous le rapport de leur carrière scientifique.

L'université de Lund comptait au commencement de l'année 667 étudiants, dont 6 avaient 40 ans passés. (*Hertha*, 1825; 4^e. vol., 1^{re}. cah., p. 23; *Geog. Zeit.*)

26. IMPORTATIONS ET EXPORTATIONS DE LA RUSSIE, en 1825.

En 1825, les importations ont été de 5,462,822 roubles moins considérables que celles de l'année précédente, tandis qu'au contraire le montant des exportations de 1825 a excédé de 23,421,279 roubles, celui de 1824. La valeur totale des importations est portée à la somme de 114,961,068 roubles, et celles des exportations à 121,150,798. Le nombre des vaisseaux marchands entrés dans les différens ports, a été de 1263, et celui des bâtimens qui ont mis à la voile de ces ports de 1228. (*Gaz. commerc. de Pétersbourg; Galign. Messeng. Paris*, 10 fév. 1826.)

27. ACCROISSEMENT DE LA POPULATION DANS QUELQUES ÉPARCHIES RUSSSES.
(*Sanct-Petersburg. Zeitschrift*; mai 1825; p. 63.)

L'accroissement de la population de quelques éparchies russes offre, pour l'année 1823, l'aperçu suivant :

L'éparchie d'Orel	nés. 62,910	morts. 33,064	indiv.
de Wladimir	40,024	30,914	
Kasan	72,777	44,186	
Tambow	59,570	29,121	
Tula	44,334	17,985	
Perm	55,584	34,660	
Riasan	49,381	20,218	
Smolensk	48,750	16,013	
Woronech	96,087	41,714	
	529,427	277,875	

Il suit de cet aperçu que le nombre des naissances surpasse celui des décès de 251,552 âmes. Il se trouve dans le nombre des décès 10 individus qui étaient parvenus à l'âge de 120 à 127, et un à 130 ans.

L. D. L.

28. UNIVERSITÉ DE MOSCOU. (*Hertha*; 1825; 4^e. vol., 1^{er} cah., p. 37, *Geog. Zeit.*)

L'université de Moscou comptait en 1824 à 1825, 800 étudiants. Le nombre des élèves qui fréquentent les diverses écoles dépendantes de cette université est porté à 11,940. L'accroissement des élèves est très-remarquable depuis quelques années, puisqu'en 1815 l'université et toutes les écoles qui en dépendent ne comptaient que 7,410 élèves.

29. DETTES PUBLIQUES DES PRINCIPAUX ÉTATS DE LA CONFÉDÉRATION GERMANIQUE. (*Allgem. Justiz Kamer. und Polizey Rama*, fév. 1825; nos. 17 et 18; pag. 70.)

Autriche. Revenu, 125,000,000 fl.; dette, 387,960,290. Le revenu des états allemands de cet empire monte à 62,500,000 fl. Vers la fin du 17^e. siècle le revenu de la monarchie autrichienne n'était que de 20 millions; en 1760 il s'était déjà élevé à 90 millions, et vers la fin du dernier il fut porté à 100 millions. On ne connaît pas le rapport entre le revenu de l'état et la dépense.

La Prusse. Revenu, 50 millions rthlr; dépense, 50 millions rthlr; dette de l'état, 180,091,720 rthlr. Le revenu des états allemands de la Prusse monte à 29,399,744 rthlr.

Bavière. Revenu, 35,192,816 fl.; dépense, 33,907,623 fl. dette de l'état, 105,740,425 fl. (d'après le budget de 1819.)

Hanovre. On n'a pas de notions exactes sur le revenu, la dépense et les dettes de ce royaume; on sait seulement que le fermage annuel des domaines rapporte 4 millions, que les impôts directs et indirects de 1819 rapportaient plus de 3 millions rthlr, et que la contribution de 1822 fut augmentée de 150,000 rthlr.

Royaume de Saxe. Revenu, 11,500,000 rthlr. L'état des finances n'a pas été communiqué aux états généraux. En 1811 le revenu de l'état montait à 11,606,000 rthlr.

Wurtemberg. Revenu, 10,028,458 fl.; dépense, 10,542,521 fl.; dette de l'état, 21,985,620 fl. (d'après le budget de 1819 et 1820.)

Bade. Revenu, 9,185,288 fl.; dépense, 9,185,288 fl.; dette, 16,036,000.

Hesse-Cassel. Revenu, 4,000,000 rthlr; dettes, 1,297,150 rthlr (non compris la dette de l'état des provinces de Hanau et de Fulda, laquelle est estimée à 1 million de fl.)

Hesse-Darmstadt. Revenu, 5,996,510 fl.; dépense, 5,995,510 fl.; dette de l'état, 12,574,282 fl. (d'après l'état pour les années 1821 jusqu'à 1823.)

Saxe-Weimar. Revenu, 640,987 rthlr; dette, 580,869 rthlr.

Mecklenbourg Schwerin. Revenu, 2,200,000 fl.; dette, 3,000,000 fl. Cette dette est garantie par les états généraux.

Brunswick. Revenu, 606,890 rthlr; dépense, 715,800 rthlr; dette, 3,606,303 rthlr.

Nassau. Revenu, 557,781 fl.; dépense, 1,553,410 fl. Il faut encore ajouter au revenu le rapport des domaines, lequel monte à 7, et jusqu'à 800,000 fl.

L. D. L.

30. ÉCOLES INDUSTRIELLES dans le royaume de Wurtemberg. (*Allg. deutsche Jüstiz Kamer. und Polizey Fama*; 1825, n^o. 52 — 53; p. 212.)

Il paraît que les écoles industrielles publiques dans le royaume de Wurtemberg font de grands progrès. En 1823 on en comptait 260 avec 10,064 élèves; en 1825, le nombre

de ces instituts s'était élevé à 342 et celui des écoliers à 14,087.

31. MOUVEMENT COMMERCIAL des principaux ports de la Prusse.

Ports.	Années.	Entrée.	Sortie.
Kœnigsberg,	{ 1822	135 bât.	135 bât.
	{ 1823	142	135
	{ 1824	115	122
Danzig,	{ 1823	747 bât.	758 bât.
	{ 1824	824	816
Pillau,	1823	312	330
Memel,	1823	649	658
Les trois ports du cer- cle de Kœslin,	{ 1823	112	116
	{ 1824	119	121.

(*Hertha*, 1825; 4^e. vol., 1^{er}. cah., p. 12. *Geog. Zeit.*)

32. TABLEAU COMPARATIF DES MARIAGES, naissances et décès du grand-duché de Silésie (partie prussienne), y compris la Haute-Lusace, en 1824. (*Hertha*, 1825; 4^e. vol., 1^{er}. cah., p. 1. *Geog. Zeit.*)

Mariages,	20,924,	{	luthériens, 10,501
		{	réformés, 44
		{	catholiques, 10,143
		{	juifs, 146
Naissances,	100,143,	{	51,480 garçons.
		{	48,663 filles.
Décès,	68,039,	{	34,692 du sexe masc.
		{	33,407 du sexe fem.
Excédant,	32,134,	{	16,878 du sexe masc.
		{	15,267 du sexe fem.

Ce tableau est très-détaillé dans le journal cité. L. D. L.

33. BUDGET DE LA BAVIÈRE.

La somme totale de la dépense monte à 29,885,710 florins, et celle de la recette offre un excédant de 1080 fl. Le budget de la dépense pour l'époque de 1825 à 1851 offre l'aperçu suivant :

Caisse d'amortissement.	8,354,500 fl.
État de la maison du roi et de la cour.	2,745,000
Chambres.	52,600

Ministère de la maison du roi et des affaires

étrangères.	570,000
de la justice.	1,732,000
de l'intérieur.	1,300,664
des finances.	1,011,600

Établissements de la couronne. 4,195,936

Il y est compris :

Pour l'instruction.	735,148
Le culte.	1,251,172
Établissements sanitaires.	118,851
Ponts-et-chaussées.	1,300,000
État militaire.	7,880,000

La dette, en 1824, se montait à 110,781,740 flor.; en 1820, elle avait été de 110,876,084 flor.

(*Hertha*; 1825, 4^e. vol., 1^{er}. cah., p. 15. *Geog. Zeit.*)

34. BUDGET DU GRAND-DUCHÉ DE BADK.

Année.	Revenus.	Dépenses.	Différence.
1821	9,651,827 fl.	9,849,287 fl.	— 197,460 fl.
1822	9,597,938	9,323,624	+ 274,314
1823	9,508,955	9,320,444	+ 188,511

Cet aperçu est tiré du rapport fait aux deux chambres le 10 mars 1825.

(*Hertha*, 1825, 4^e. vol., 1^{er}. cah., p. 16. *Geog. Zeit.*)

35. BUDGET DU DUCHÉ DE NASSAU EN 1825. (*Hertha*, 1825, 4^e. vol., 1^{er}. cah., p. 16. *Geog. Zeit.*)

La somme concédée par les états généraux, afin de faire face aux dépenses de 1825, monte à 1,451,214 florins.

36. NOTICE SUR LES ÉTABLISSEMENTS D'INSTRUCTION PUBLIQUE DANS LA GALICIE AUTRICHIENNE. (*Leipzig. Liter. Zeitung*, janv. 1826, n^o. 14, p. 90.)

En vertu d'un ordre de l'empereur d'Autriche, le nombre des gymnases en Galicie est augmenté de quatre. En 1817, la Galicie n'en comptait que neuf; les quatre nouveaux sont établis à Sandec, Bochnia, Tarnopol, et un second à Lemberg. A la même époque, l'institut pour les sciences philosophiques

de Czernowitz était le seul en Gallicie; aujourd'hui, on en trouve un second à Crzemysl et un troisième à Tarnopol. On trouve également dans cette première ville un institut de théologie, avec un séminaire catholique romain. Le nombre des élèves à l'université de Lemberg s'est tellement augmenté, qu'on était obligé, d'après le plan d'instruction établi en Autriche, de diviser en deux sections chacun des deux semestres des sciences philosophiques.

L. D. L.

37. POPULATION DE TURIN à la fin de 1825. (*Annal. univers. di statistica*, etc., 7^e. vol. Fév. 1826, p. 108.)

Les documens suivans sont extraits d'un tableau de la population de Turin, de ses faubourgs et de son territoire, publié dans cette ville.

	en hommes.	en femmes.	Total.
Population.	53,747	55,768	109,515
Elle était, fin de 1824, de. . .	52,142	55,246	107,388
Différence, en plus, en 1825. . .	1,605	522	2,127
		au-dessous.	Total.
Hommes au-dessus de 7 ans. . . .	42,477	11,270	53,747
Femmes, id.	44,157	11,611	45,768
Total.	86,634	22,881	109,515

Population par classes.

	Hommes.	Femmes.	Total.
Individus de conditions diverses.	39,514	43,094	82,608
Ouvriers.	7,744	4,405	12,149
Ecclesiastiques.	663	—	663
Domestiques.	2,659	4,874	7,533
Juifs.	777	776	1,553
Individus existans dans les con-			
grégations.	275	—	275
Dans les monastères.	7	215	222
Dans des lieux de retraite. . . .	15	848	863
Dans les séminaires, collèges et			
dans l'académie militaire. . . .	995	—	995
Dans les hôpitaux.	1,098	1,556	2,654
Total.	53,747	55,768	109,515

Il eût été à désirer, dit le rédacteur, que le tableau eût présenté, en outre, les naissances légitimes et illégitimes; 2^e. les mariages; 3^e. les décès. On ne sait pas non plus pourquoi en

changemens dans la population, les revenus et les établissemens. Barcelone avait, avant les guerres, 150,000 âmes. En 1814, au départ de l'armée française, la population était beaucoup réduite; depuis elle a augmenté, mais sans revenir au point où elle était autrefois. La fièvre jaune en 1821, et le blocus en 1823, diminuèrent la population; elle s'accrut après l'entrée des Français. D'après une publication de l'*ayuntamiento*, en 1819, Barcelone avait à cette époque 5797 maisons, et une population d'environ 81,445 âmes. Une circulaire de l'administration de la Catalogne, de 1822, donne à Barcelone, y compris la commune de Gracia, 18,876 *vecinos*; mais il faut savoir que cette circulaire contient des renseignemens très-inexacts. Dans le *Manuel para los Viageros de la Diligencia correo*, imprimé en mars 1822, on attribue à Barcelone 98,050 âmes, sans dire sur quoi se fonde cette assertion. Enfin l'*Europeo* a vu un recensement qu'il croit exact, et d'après lequel le nombre des *vecinos* se monte à 20,198; or, comme les chefs de famille sont par rapport à la population dans la proportion de 1 à 5, il en résulte que la ville a 101,000 habitans. Voici du reste quelques données certaines tirées du *Guia de forasteros*, pour l'année 1821, que publia l'*ayuntamiento*: en 1820, il y eu 3762 naissances, 3076 décès, et 1137 mariages. Parmi les naissances, il y avait 1915 garçons, 1847 filles; dans les décès, on comptait 1619 hommes, 1457 femmes. Dans les 2^e. et 3^e. trimestre, l'hospice des enfans trouvés reçut 323 enfans; il perdit dans le même espace de temps 254 enfans, mortalité effrayante, sur laquelle l'*Europeo* appelle l'attention du gouvernement. On n'a de l'année 1821, année désastreuse à cause des ravages de la fièvre jaune, que les relevés de trois trimestres, encore celui du dernier trimestre paraît fautif.

Trimestre.	Naissances.		Décès.		Mariages.
	Garg.	Filles.	Hom.	Fem.	
I.	441	403	285	349	148
II.	601	579	489	506	358
III.					
IV.	337	320	2193	2345	228

Sur les 2024 enfans nés dans les 3 trimestres, il en a été recueilli à l'hospice des enfans trouvés 437; savoir 204 garçons et 233 filles; les enfans trouvés ont donc formé le 5^e. de toutes les naissances. Il est mort à l'hospice 463 enfans. L'*Europeo*.

évalue le nombre des morts, dans le second semestre de l'année, pendant que sévissait la fièvre jaune, à environ 10,000 individus.

En 1822, le nombre des naissances a été de 3843, celui des décès de 2875, et celui des mariages de 1514. Pour l'année 1823, l'*Europeo* n'a pu donner encore que les 3 premiers trimestres. Dans les 9 premiers mois, il y a eu 2677 naissances, 3324 décès et 736 mariages. Il est mort à l'hospice des enfans trouvés 339, et il n'en est entré que 229; on voit que dans cette année, où s'est opéré la contre-révolution, le nombre des décès a surpassé celui des naissances, et qu'ainsi la population a diminué au lieu d'augmenter. L'*Europeo* avait promis pour un autre cahier des recherches sur le nombre des suicides, des infanticides et des condamnations; mais ce journal a cessé sans tenir sa promesse.

L'*Europeo* parle de l'état déplorable du commerce et de l'industrie d'une ville qui long-temps a été très-florissante. En 1820, il est entré dans le port de Barcelone 7 bâtimens de guerre et 3625 navires de commerce espagnols et 206 navires étrangers; total 3838. En 1821, il y est entré 1016 navires espagnols et 106 étrangers; total 1122, sans compter 1448 bateaux de cabotage.

Barcelone possède un grand nombre d'établissomens de bien-faisance; d'abord l'hôpital général de Santa-Cruz, pour les malades, les aliénés et les enfans trouvés, fondé en 1229; puis l'hôpital de Saint-Lazare, agrégé au premier depuis 1405; celui de Saint-Paul, pour les convalescens; celui des orphelins; celui de Pedro Desvilar ou de Santa Marta, fondé en 1308 pour les pèlerins; la maison de charité (*casa de caridad*), pour les mendians, érigée en 1803, et la maison de miséricorde, pour les femmes, fondée en 1583. Voici le mouvement de l'hôpital général, sauf quelques lacunes, pendant quatre ans :

Malades.

Années.	Existans.	Entrés.	Guéris.	Morts.	Restans.
1820	469	3800	3366	405	495
1821	495	3866	3664	754	243
1822	243				388
1823	388	3456	3031	539	304

Fous.

Années.	Existans.	Entrés.	Guéris.	Morts.	Restans.
1820	142	131	74	39	160
1821	160	113	76	34	142
1822	142				
1823		73	54	43	

Les recettes des deux hôpitaux sont évaluées à 120,000 livres catal., ou 1,280,000 réaux vellon. L'*Europeo* loue beaucoup le plan de la maison de charité qui est destinée à être un vaste dépôt de mendicité. Les individus des deux sexes y pratiquent divers métiers, et fabriquent plusieurs articles. On instruit les enfans et on les place comme apprentis. Voici le mouvement de cette institution pendant les mêmes quatre années :

Pauvres.

Années.	Existans.	Entrés.	Sortis.	Restans.
1820	1078	1325	1154	1249
1821	1249	1011	1247	1012
1822	1013	1518	1039	1492
1823	1492			1078

En 1820, on institua aussi à Barcelone une maison de correction et d'instruction suivant la méthode de l'enseignement mutuel, pour les enfans condamnés ; mais cette institution ne paraît pas s'être soutenue.

Barcelone a une académie très-ancienne ; elle s'appelle maintenant *Académie des bonnes-lettres*. Sous le régime des cortès, elle agrandit le cercle et la nature de ses travaux ; actuellement elle produit sans doute peu de chose. L'académie des sciences naturelles et des arts s'occupe non-seulement de l'histoire naturelle, mais des mathématiques, de l'agriculture et des arts mécaniques. L'académie de médecine pratique s'est rendue utile dans les grandes épidémies ; l'ancienne académie de jurisprudence pratique n'existe plus.

Le collège a trois chaires de grammaire, une de rhétorique, trois de philosophie, cinq de théologie, et une *académie de prédication*. En 1820, il comptait 885 élèves ; le collège de chirurgie en avait 348, et celui de pharmacie 171 ; il y a pour la chirurgie six chaires, et pour la pharmacie 3 ; il existe aussi une *étude de clinique*, avec deux chaires, sous la direction de l'académie de médecine. Les cortès avaient sagement réuni ces institutions sous le nom d'école spéciale de l'art de guérir ; de-

puis, elles ont été séparées de nouveau. La junte du commerce de Catalogne a depuis long-temps fondé une école nautique, dont les chaires ont été successivement augmentées ; on y enseigne la physique, la chimie, l'hydrostatique, le calcul commercial, la botanique, l'économie publique, la statistique, la cosmographie et les mathématiques. En 1822, il existait 8 écoles primaires d'enseignement mutuel, et 33 autres ; 2000 enfans étaient instruits dans les écoles de la ville, et 1200 dans les couvens ; le collège des écoles pies avait 736 élèves. Les cortès firent de grands efforts pour répandre l'instruction ; ils n'ont pas eu le temps de consolider leur ouvrage. Le P. Catala ouvrit une académie civique pour les adultes ; elle a cessé à la mort de l'instituteur, pendant l'épidémie ; mais on continue d'instruire les aveugles et les sourds-muets. En 1820, on avait ouvert aussi un établissement de gymnastique militaire, dont l'existence n'a été qu'éphémère. Les religieuses donnent de l'instruction à 700 filles. Barcelone a besoin de maisons d'éducation pour les filles des riches.

La principale bibliothèque de la ville est celle du séminaire épiscopal ; elle possède 16,000 volumes ; on y a formé une section pour les auteurs catalans. Celle du couvent de Sainte-Catherine, quoique possédant 20,000 volumes, n'offre pas un aussi bon choix ; la bibliothèque du couvent de Saint-François d'Assise renferme 9618 volumes, et celle des Carmes-Déchaux 8160. Malgré les temps de troubles, les documens historiques des divers établissemens supprimés ou réformés, ont été conservés ; on les trouve réunis aux archives générales de la couronne d'Arragon. Les écoles de dessin, peinture, sculpture et architecture qui avaient été fondées par la junte de commerce, subsistent encore. En 1792, commença le journal de Barcelone (*Diario de Barcelona*) ; pendant le séjour des Français, on publia aussi une *Abeille*, une *Estafette* et un *Journal mercantile* ; mais ces feuilles eurent peu de durée. En 1815, la junte de commerce entreprit la publication de *Mémoires d'agriculture et des arts*, en cahiers mensuels, qui ont continué de paraître jusqu'en 1821. Quand les cortès eurent affranchi la presse, on vit paraître le *Diario constitucional*, le *Indicador catalan*, le *Eco de la ley*, et 6 à 8 autres journaux qui ne purent se maintenir ; on commença également un journal hebdomadaire pour les sciences, la littérature et les arts, dans lequel ont été consignés

des documens importans. En 1821, parut un journal de la société de salubrité publique de Catalogne; enfin, l'*Europeo* commença en 1823, mais depuis la nouvelle suppression de la liberté de la presse, le dernier de ces recueils a subi le sort de tous les autres., et il est probable que Barcelone est maintenant réduit à un maigre *Diario*. DEPPING.

40. AN APPEAL ON BEHALF OF INDO-BRITONS, Appel en faveur des Indo-Anglais; par ASIATICUS, 33 pages in-8°. Calcutta, 1821. (*Oriental magazine*, n°. 5. Calcutta, 1815.)

Ce qui est arrivé dans d'autres colonies européennes a lieu aussi dans l'Inde. Les relations maritales des Anglais avec les femmes du pays ont fait naître une race de créoles qu'on appelle *Indo-Britons*, à qui on refuse les droits des Européens, dont le nombre augmente sans cesse, et qui commencent à inquiéter un peu les maîtres de l'Inde. Il paraît que ces créoles ne peuvent pas posséder de terres; cependant, fiers de leur origine, ils se croient des *gentlemen*, et n'aiment guère le travail; ils sont malheureux, et demandent qu'on vienne à leur secours. L'auteur de l'*Appel* leur donne le charitable conseil d'apprendre des métiers; il leur dit naïvement, quoique en termes élevés : Faites-vous artisans, il en résultera que vous aurez de quoi vivre, et que les Anglais trouveront les marchandises et les objets nécessaires à la vie à meilleur marché; ainsi tout le monde sera content. Il propose à cet effet d'ouvrir une institution où les créoles indiens seront instruits dans les arts et métiers. L'*Oriental Magazine* trouve ce plan fort bon, et il emploie beaucoup de phrases pour faire sentir qu'il faut tenter quelque chose pour la nouvelle race de métis qui va encombrer l'Inde. D-c.

41. SUR LA SITUATION GÉOGRAPHIQUE DES RIVIÈRES DE BURRAMPOUTER ET DE SANPOU; par le capitaine R. LACHLAN. (Extr. d'une lettre adressée à l'*Edinburgh Journal of science*.)

... Je considère le Burrampouter d'Assam et du Bengale comme une rivière absolument distincte de celle du Tibet, l'une et l'autre connues sur nos cartes sous les noms de Burrampouter et de Sanpou, et comme prenant sa source à Brah-makoond, parmi les montagnes situées à l'est-nord-est d'Assam, à peu près dans la situation indiquée par le lieutenant

Burlton. Je suis porté à supposer que le major Rennel aura été induit à prendre pour le Sanpou, qui se dirige du nord vers le Tibet, soit la branche du Burrampouter, appelée le Sobun-sirree ou Khobunkhirre, du nord d'Assam, soit celle nommée le Dhekrung, l'une desquelles, ou peut-être le Sanderree, peut, à ce que je crois, avoir sa source dans le grand lac *Jamdro-Palter*; mais le Burrampouter me paraît principalement redevable de la grande largeur de son cours, dans le Bengale, aux abondans tributs que lui portent ces nombreux affluens qui, à très-peu de distance l'un de l'autre, s'y jettent à la frontière nord-est de cette province; et à cette grande masse d'eau, il faut ajouter celle qui provient de l'abondance extraordinaire, et de la longue durée de la saison des pluies dans cette contrée. Avant de recevoir dans son sein ces subsides étrangers à sa propre source, le Burrampouter, comparé au Gange, ne peut guère être considéré que comme un torrent de montagne.

Je tiens le Sanpou du Tibet pour être tout-à-fait distinct du Burrampouter, bien qu'il paraisse être connu des Népalais sous ce dernier nom; et je suppose qu'il se dirige au midi, du Tibet dans le territoire d'Ava, à quelque distance à l'est des sources du Burrampouter, et devient finalement l'Irrawaddy, grande rivière du pays des Birmans.

Je considère le Kienduan ou petit bras occidental de l'Irrawaddy, comme ayant sa source dans les montagnes situées dans le voisinage immédiat de Brahmakooud, et coulant de là vers le sud sous les différentes dénominations de Sanpou ou Shanpou, de Boudalooit et de Burmalooit, jusqu'à ce qu'il prenne progressivement celle du Kienduan, et se jette sous ce nom dans l'Irrawaddy, et que ce fut cette diversité de noms qui, jointe à l'origine mythologique et embarrassante que les naturels de l'Inde donnent souvent aux rivières, induisit les géographes européens à en déduire l'existence d'une connexion entre le Burrampouter et le Sanpou du Tibet, ainsi que d'une anastomose entre la première de ces deux rivières et celle d'Ava.

Reste encore à déterminer jusqu'à quel point ces conjectures soutiendront l'épreuve d'une exploration ultérieure, et des investigations locales; je ne puis pas raisonnablement m'attendre à ce que toutes se trouvent confirmées par les résultats de cette épreuve; mais ce qui déjà est tenu pour décidé à cet égard, n'a pu que m'être infiniment flatteur, et m'a dédommagé du peu de temps

et de soins que j'ai consacrés à d'aussi intéressantes recherches. (Edinburgh Journal of sciences. Avril 1826, p. 302.)

42. DÉTAILS SUR LE TIBET, tirés d'une géographie chinoise, traduite en russe par l'archimandrite HYACINTHE. (*Voyage de Timkowssky en Chine*, vol. 2, p. 192. *Hertha*; 1825, 4^e. vol., 1^{er}. cah., p. 205.)

Cet extrait comprend les objets suivans : 1°. étymologie du mot de *Tibet*; 2°. la frontière et la division de ce pays; 3°. des détails qui ont pour objet la province de Chlassa; 4°. la dépendance du Tibet; 5°. le tribut, auquel le Tibet est assujetti; 6°. les chefs militaires et civils; 7°. l'armée; 8°. les arts; 9°. les productions naturelles; 10°. les antiquités du Tibet.

1°. *Étymologie du mot Tibet.* — Les Chinois désignent quelquefois tout le Tibet par le nom de *Chlassa*. *Sisan*, c'est-à-dire la *partie occidentale* de *Zsan*, est la dénomination proprement dite de l'état de Tibet; cependant le nom de *Zsan* se donne souvent aussi à la ville de Chlassa. Tibet veut dire *Bot*. Les Tibétains y ajoutent le mot de *ba* (homme), en désignant et le pays et les habitans par le nom de *Botba*. Les Mongols y ajoutent le mot de *Tu* au lieu de *Ba*, et appellent le *Botba Tubat*, dont les Européens ont fait *Tibet*.

Tangut est un mot mogol, par lequel on désigne toute cette contrée qui touche à la frontière occidentale de la Chine, et qui est habitée par des Tibétains. Le Tangut qui a été conquis par *Tschingiskhan*, est connu dans l'histoire de la Chine sous le nom de royaume de *Siasp*. *Juan'chao* était le premier roi de Tangut qui ait été reconnu en cette qualité par les empereurs de Chine; il se donna le titre d'empereur. C'est ce même *Juan'chao* qui a introduit l'écriture indienne, après avoir fait quelque légers changemens.

Si on voulait classer ces peuples d'après leur langue, on dirait que les Chinois et les Tibétains, ainsi que les habitans des royaumes limitrophes de Junnania et Guansi, descendent de la même souche. Considère-t-on les Tibétains sous le rapport de leurs usages, on trouve que ceux qui habitent au nord se rapprochent davantage des Mogols, et ceux qui habitent au sud, des Indiens. Quant aux autres royaumes situés au sud-est du Tibet, on trouve que les habitans ont conservé beau-

coup de ressemblance avec ceux de la partie méridionale de la Chine.

2°. *Frontière et division du Tibet.* — A l'est du Chlassei Ziokan (le principal temple de Chlassa), le Tibet est borné par les provinces chinoises de Sutshuania et de Junnania; au sud du Chlassei Ziokan, il est borné par le pays des Chlokbass et par le fleuve Nuzsian. Les Chlokbass sont un peuple presque sauvage, qui habite les frontières méridionales du Tibet. Ils se couvrent avec des feuilles d'arbre en été, et de peaux d'animaux en hiver. Le Nuzsian est très-large et tellement rapide, qu'il est impossible de passer avec des bateaux; les rives de ce fleuve sont hérissées de rochers. Cette contrée s'appelle *Gombu*. A l'ouest du Chlassei Ziokan, au delà de Tschessilumbu, se trouve la frontière de N=eri, prenant la direction de Gantesiri, vers le nord; enfin, le Tibet est borné au sud-ouest par la principauté indienne *Gorka*.

Le Tibet se divise en quatre parties, parmi lesquelles on distingue principalement le N=eri, contrée d'une assez grande étendue; elle est située vers le nord-est, et est bornée par les pays des peuples *Lataka Gugeisse*. Dans l'antiquité, le Tibet n'était divisé qu'en trois parties: Chamba, Juiba et Zsanba. Chamba forme aujourd'hui la province de *Ziamdo*, Juiba celle de *Chlassa*, et Zsanba celle de *Tchessilumbu* (le Tibet mineur).

Détails sur la province de Chlassa. — Cette province est avantageusement située, dans une grande vallée qui a environ 40 lieues du sud au nord, et 400 à 500 lieues de l'est à l'ouest; elle est bornée à l'ouest par Ssutschuan et Juannania; au nord-ouest par Kokonor; au nord par le fleuve Jaune; à l'ouest par la mer occidentale (Terkiri), et au sud par Tako. Le grand nombre de montagnes et les rivières qui l'arrosent en font le pays le plus florissant de l'ouest de la Chine. Le temple construit sur les sommets du Budaka (le nom du temple est *Budaka*, celui de la montagne *Pamuri*) est le siège du Dalaïlama. Les vastes palais, les rues, les bazars, sont dignes de fixer l'attention. Les Tibétains appellent ce lieu *Chlassa* (la ville). Sous le règne de Dalaï-Chan, Chlassa fut entouré d'un mur; mais le chef militaire de l'ouest, Z=ewàn Norbò, l'ayant fait abattre, le fit bientôt après remplacer par une digue construite de pierres de roche. Cette digue, qui a environ 30 li. de longueur, et

que les Tibétains considèrent comme sacrée, entoure Budaka et le protège contre les dégâts que pourrait occasioner le fleuve. Dans le courant du premier mois de l'année, les lamas de toutes les contrées du Tibet s'assemblent à *Chlassei Ziokan* pour le service du temple. C'est à cette époque que chacun d'eux vient déposer sur la digue des pierres, qu'il recouvre avec un peu de terre. Le peuple suit la loi-jaune (*Schigemuni's*), et se confie aveuglément aux lamas. Le Dalaïlama et Ban'tschan sont les premiers objets de la vénération publique. *Chlassa* signifie *le pays sacré*. Il y a environ huit jours de marche depuis Chlassei Ziogan jusqu'à la petite ville de Tchessilumbu, où se trouve le temple de Shentuchshunnin Zseba. C'est là la résidence du *ban'tschan*.

Le Tibet renferme un nombre infini de Temples. Les provinces de Chamba, Juiba et Zsanba comptent plus de 3000 temples du premier ordre. L'état entretient plus de 84,000 lamas.

4°. *Dépendances du Tibet*. — Ce morceau est purement historique, et trop précis pour en donner un extrait.

5°. *Tribut*. Le Dalaïlama et le *Ban'tschan'erdini* envoient tous les deux ans des ambassades à la cour de Pékin. Les présents que le Dalaïlama envoient à cette cour consistent en différentes espèces d'étoffes de laines de première qualité, en pastilles à brûler, en obélisques d'argent, en idoles et autres objets du culte païen. Tous ces objets coûtent à peu près 60,000 fr.

6°. *Chefs militaires et civils*. — Ce sont des généraux chinois qui demeurent à Chlassa, et dont la nomination a été approuvée par le Dalaïlama. On choisit ordinairement des gens de familles riches, et qui se distinguent autant par leur capacité intellectuelle que par une conduite irréprochable. Le gouvernement est dirigé par quatre kalions (ministres du dalaïlama), dont chacun est à la tête de l'administration d'une des quatre parties du Tibet. Le plus anciens de ces quatre kalions est chargé de la surveillance suprême. Les cinq grades militaires se suivent ainsi qu'il suit : le *D. eibun*, vient ensuite le *Zseibun*, chef de 200 hommes; le *Surbun*, chef de 100 hommes; le *Dinbun*, chef de 45 hommes, et le *Zsinbun*, chef de 10 hommes. Les chefs qui commandent un nombre moindre de 10 hommes sont appelés *esdu*.

7°. *L'armée*. L'armée thibétaine est composée d'environ 60,000 hommes, dont 15,000 hommes de cavalerie. La levée

des troupes se fait , dit-on , sans partialité. On prend ordinairement 1 homme sur 10 , ou 1 sur 5. Quand la troupe entre en campagne , elle se couvre d'une cotte de mailles confectionnée de fer-blanc. Le casque de la cavalerie est orné de houppes élégantes , et surmonté de plumes de paon. Les cavaliers sont armés d'un sabre , d'un fusil et d'une lance. Les fantassins sont coiffés d'un morion , surmonté de plumes de coq. Ils sont armés d'une épée , d'un sabre , d'un arc , d'un bouclier et d'une lance.

80. *Les arts.* Les ouvrages des tailleurs de pierres et des menuisiers ne laissent rien à désirer.

9°. *Productions naturelles.* On tire de l'or des mines de Zinschassian ; de l'argent , du cuivre , du fer et du plomb de celle de Kam. Le lapis-lazuli et le borax se trouvent à côté du lac Mapama. On y trouve du sel blanc et de couleur pourpre. Le buffle , le cheval , le mouton et le lynx sont très-communs dans ce pays. On y cultive du froment , de l'orge , des pois , etc. On trouve dans la province de Chlassa des porcs qui ne pèsent que 1 $\frac{1}{2}$ livre.

L. D. L.

43. ESSAI SUR LES PROGRÈS DE LA GÉOGRAPHIE DE L'INTÉRIEUR DE L'AFRIQUE ; par M. DE LA RENAUDIÈRE. Paris ; 1826 ; Laforêt.

On a annoncé précédemment dans le *Bulletin le Voyage du major Laing dans le Timannik, le Kourankou*, etc. Cette relation vient d'être traduite en français par M. Eyries et M. de Larenaudière ; et celui-ci l'a fait précéder d'un *Essai sur les progrès de la géographie de l'intérieur de l'Afrique*. C'est de ce morceau intéressant , qui a paru séparément en 65 pag. in-8°. , que nous allons rendre compte succinctement. L'auteur partage avec raison , sans doute , l'opinion la plus générale sur les limites des connaissances des Grecs et des Romains relativement à la géographie de l'Afrique. Nous conviendrons que leurs écrits renferment peu de notions satisfaisantes ; s'il y a sur ce point dissidence entre les érudits , nous l'assignerons à une cause bien simple mais non signalée jusqu'ici. C'est qu'on n'a pas fait la distinction entre les *auteurs anciens* et les *peuples anciens*. Les auteurs qui sont venus jusqu'à nous , Ptolémée lui-même , étaient en grande partie dans l'erreur ou dans l'ignorance sur l'Afrique centrale ; mais comment croire que les nations des bords de la Méditerranée et de la région du Nil , ignorassent en effet , l'existence du Soudan , de ses richesses , de sa popu-

lation nombreuse? Personne oserait-il assigner l'époque à laquelle a commencé le commerce par caravanes de la Nigritie avec l'Ethiopie orientale, avec l'Egypte, avec Carthage, avec Cyrène, et par elles, avec l'Asie et l'Europe? Si ces relations ont eu lieu de temps immémorial, qu'importe que les 3 ou 4 auteurs qui sont dans nos mains se soient trompés sur l'Afrique centrale? ce n'est là qu'une question de critique ou de curiosité. L'autre question est plus importante, mais beaucoup plus difficile; si on ne doit plus se flatter de trouver aucun livre propre à l'approfondir, on peut espérer du moins de puiser quelques secours dans l'examen des dialectes et des langues indigènes: peut-être y verra-t-on la preuve de très-anciennes communications avec les peuples de l'Asie occidentale; on en trouvera encore dans les monumens de la Nubie et de l'Egypte. Cette distinction établie, continuons l'examen de l'*Essai* de M. de Larenandière, qui avoue d'ailleurs que du temps de Ptolémée, on avait connaissance du Dioliba; nous croyons que ce point peut être assez solidement établi, et qu'il faudra même reculer ces connaissances, et plus loin dans le temps, et plus loin dans l'intérieur du pays.

L'auteur explique bien quel a été le résultat des conquêtes des Arabes en Afrique, de leurs explorations, des recherches de leurs voyageurs et de leurs écrivains; on voit qu'il s'est pénétré de la substance de toutes les relations des géographes arabes pour en donner ici un résumé clair; mais n'a-t-il point passé trop légèrement sur *Ebn Batouta*, le plus étonnant peut-être parmi les voyageurs sur terre qui ont écrit leurs voyages? A la vérité, son grand ouvrage manque en Europe; mais l'abrégé est encore un volume assez considérable qui donne des idées positives telles qu'on peut les attendre d'un témoin oculaire, observateur, sincère et intelligent. L'ouvrage de *Jean Léon* mériterait le même éloge, s'il eût écrit aussitôt en revenant d'Afrique, et non long-temps après: mais on doit cependant rendre justice à sa bonne foi et souvent à l'exactitude de ses récits. Le capitaine Clapperton a traversé le pays de *Goubér*, en allant de Kaschna à Sackatou, c'est là le *Guber* de Léon dont on avait nié l'existence. Il n'est pas aussi facile d'expliquer le cours du fleuve de Tombouctou allant à l'ouest, suivant Léon; aujourd'hui les derniers voyageurs anglais nous apprennent que

des rivières centrales coulent en sens opposé, nous y trouverons bientôt la clef de toutes ces directions contraires, données au prétendu Niger; seulement il faudra conclure que les noms de Nil et de Niger ont été donnés en divers temps, par divers auteurs, à des rivières très-différentes, indépendantes l'une de l'autre et la plupart d'une *médiocre importance* : Rendons hommage à la persévérance courageuse de ces explorateurs qui nous donnent déjà le moyen d'éclaircir quelques-uns de ces problèmes jusqu'ici inexplicables, et surtout (en ce qui regarde la rivière de Tombouctou) à M. Clapperton qui, après avoir suivi les 12^e. et 13^e. parallèles jusqu'à 8° $\frac{1}{2}$ à l'occident du méridien de Bornou, retourne, par une autre route, au centre du Soudan.

M. de Larenaudière donne un résumé rapide et non moins bien fait des découvertes portugaises dans l'intérieur de l'Afrique; il expose de même les voyages des Anglais et des Français avant d'arriver aux véritables progrès de la géographie africaine, qui ont commencé en 1720 sous Delisle, homme savant et habile qui a été trop sacrifié à ses successeurs, et en 1749 sous d'Anville, qui eut à sa disposition des mémoires ignorés avant lui. Leurs deux cartes font époque dans l'histoire de la science.

Quarante ans plus tard, l'Angleterre donna le signal dans une nouvelle carrière de découvertes : ce qui caractérise cette époque trop récente, c'est l'emploi des instrumens et des bonnes méthodes d'observation. Depuis Bruce, les voyageurs Européens ont heureusement regardé cette condition comme rigoureuse, condition sans laquelle leurs récits perdraient leur utilité, et la plus grande partie de leur mérite. Aujourd'hui aussi celui qui n'observerait pas les productions de la nature en même temps que les mœurs des peuples et qui ne serait pas en état de déterminer la position des lieux, ne serait pas accueilli aussi favorablement qu'autrefois. L'auteur de l'*Essai* rappelle les efforts de la société africaine de Londres et les résultats obtenus par les voyageurs de son choix ; au premier rang brillent *Mungo-Park*, qui cependant a commis des erreurs assez graves ; *Hornemann* qui, nous le pensons, a donné la première clef des portes intérieures de l'Afrique, et *Burckhardt*, le plus érudit et le plus judicieux de tous. *Browne* mérite parmi eux une place honorable; il en est de même de *Seetzen*. Cependant en plaçant Kaném à l'ouest de Bornou, et Mandarah au nord (d'après les rapports qu'on lui avait faits), Seetzen a introduit dans la géographie

deux erreurs graves, puisque le major Denham met le premier à l'est et le second au sud de Birnie. L'auteur en citant avec éloge la carte du major Rennell de 1802, faite d'après Park, Browne et Hornemann, la trouve plus complète, mais trop hypothétique. « Les géographes, dit-il fort justement, ne devraient se passionner pour aucun système : ils sont chargés d'enregistrer des faits prouvés et non des conjectures quelque ingénieuses qu'elles soient, c'était la méthode de d'Anville ; elle en vaut bien une autre. »

Après Rennell, qui faisait perdre dans un lac central les eaux du Niger, vinrent le voyageur Maxwell, et le savant Reichard, qui firent couler ces eaux vers le sud et dans l'Océan. Le premier avait pour lui l'opinion de Park et il cherchait l'embouchure jusque dans le Congo ; le second la trouvait dans le Benin, et aujourd'hui il a des échos imposants dans les voyageurs récents Laing et Clapperton. Nous passons rapidement sur le triste catalogue des victimes de la science qui allèrent en Afrique après Maxwell. Bowdich est le plus regrettable sans doute, puisque, jeune encore, il avait fait preuve d'autant de capacité que de courage. M. Mollien faillit succomber lui-même à un climat perfide, et son dévouement doit lui faire trouver grâce pour ce qui manque à sa relation, qui est loin d'être sans mérite. C'est presque sur ses traces que marcha M. Laing dont l'ouvrage est précédé par l'Essai que nous analysons. Le major Laing a confirmé la position plus occidentale, assignée à la source du Diouliba par M. Mollien, et de plus il nous apprend qu'elle est peu élevée au-dessus de l'Océan, fait plus important qu'il ne le semble au premier abord. L'auteur finit par retracer en peu de mots les efforts de Ritchie, Lyon, et leurs principaux résultats, et enfin cette grande et mémorable exploration provoquée par lord Bathurst, qui doit rendre immortels les noms du docteur Oudney, du major Denham et du capitaine Clapperton. Les découvertes de ces derniers sont présentes à tous les esprits ; l'ouvrage qui les renferme est sous les yeux des amis de la science (1) ; nous croyons superflu de rapporter ce qu'en disait M. de Larenaudière avant qu'elles fussent publiées. Mais nous remplissons un devoir agréable en signalant au lecteur les pas-

(1) Voyez plus bas les art. 71, 72 et 73 de ce cahier.

sages de son *Essai*, qui se distinguent par un style élégant et qui n'est pas sans force : il n'est pas facile de mêler ces qualités à une érudition nourrie; l'auteur y a réussi plus d'une fois. A l'égard de l'issue du fleuve de Tombouctou, il ne dit pas qu'on est certain de sa véritable direction, mais qu'on l'entrevoit; nous approuvons cette réserve qui même pourrait être exprimée plus nettement encore.

JOMARD.

44. LA CÔTE D'OR COMPARÉE AVEC L'EUROPE EN GÉNÉRAL; par M. REYNHOUT, M. D. (*Mnémosine* par Tydeman. Dortrecht, 1823, t. II, p. 258.) — OBSERVATIONS DE BOTANIQUE ET HISTORIQUES SUR LA CÔTE D'OR; par le même. (*Ibid.*, 1825, t. V, p. 169.)

M. Reynhout était en 1815 médecin dans les colonies des Pays-Bas à la Côte d'Or. Les deux mémoires insérés dans la *Mnémosine*, ainsi qu'un mémoire sur le Dragonneau de Médine, maladie des nègres de Guinée (inséré dans le recueil médical *Hippocrate*, tom. VI), sont les fruits de ses propres observations sur ce pays. Dans le premier mémoire, il considère la Côte d'Or sous les rapports de la météorologie, de l'histoire naturelle, et du caractère moral des habitants. On sait que la Guinée a, comme les autres contrées des tropiques, la saison chaude et la saison des pluies ou averses; les jours et les nuits sont presque toujours de 12 heures, l'aurore et le crépuscule ne s'aperçoivent guère. Outre l'influence du soleil, il faut redouter celle de la lune qui est très-considérable. A l'égard des mines, M. Reynhout fait observer que malgré les mines de Kannalia, décrites par Mungo-Park, le fer paraît manquer dans presque toute l'Afrique; aussi les importations des fers d'Europe sont une branche de commerce considérable. Le défaut de fer est compensé par la quantité d'or en poudre ou en morceaux que les nègres Fantis, Achantis et Wassa apportent de l'intérieur des pays de Diinkira, Wassa et Fanti, ou bien du royaume plus éloigné de Buntockou; sur la Côte d'Or on en fait l'échange contre la poudre, le fer, les coraux communs et la coutellerie d'Europe. L'auteur aurait voulu avoir quelque chose de précis sur la patrie de l'or africain; mais il avoue que c'est le secret des prêtres et des chefs indigènes. Une production évaluée à l'égal de l'or, est le *conte-de-terre* ou corail pétrifié (*Isis nobilis*) qui a de belles couleurs, et sert à la parure des *caboceros* ou chefs. L'auteur décrit ensuite les principaux végétaux et animaux de

la Côte d'Or, puis il entre dans quelques détails sur les maladies et les superstitions des nègres.

Dans le second mémoire, M. Reynhout reprend ses notes sur les végétaux de la Côte d'Or; l'arbre colossal connu sous le nom d'*Adansonia* sert aux nègres à faire des canots, que les princes du pays de Wassa vendent à Chama aux Européens; les nègres les portent ensuite sur leur dos jusqu'à la côte. Les mangliers abondent sur les bords du Bossum-Pra: il s'attache aux branches une espèce d'huître bombée qui est très-bonne à manger. On connaît l'utilité des diverses espèces de palmiers, des bananiers, etc.; le sucre se trouve sur la côte d'Or dans un état sauvage; les nègres en expriment le suc en mâchant les cannes. L'apprêt du sucre pourrait devenir un objet important pour les Européens, mais il faudrait que les colonies fussent plus solidement établies qu'elles ne le sont aujourd'hui. Les Achantis portent leurs ravages jusqu'aux remparts des forts européens. Le café vient très-bien dans l'île des Princes et dans celle de Saint-Thomas appartenant aux Portugais; les bâtimens anglais en emportent une quantité considérable. Un gouverneur danois avait établi à Acera une plantation de caféiers, et elle renfermait déjà 50 mille arbustes, lorsque dans une guerre entre les Danois et les Achantis, ces derniers détruisirent tout l'établissement. Le coton croît spontanément, surtout dans le pays des Achantis; les nègres de ce royaume tissent à la main des bandes de toile de la largeur de la main, qui servent à leur habillement; pour faire une récolte de coton on n'a que la peine de le semer. L'auteur termine par la récapitulation des principaux événemens historiques des colonies européennes de la Côte d'Or. Selon lui, la fureur du roi des Achantis contre les Anglais vient principalement de ce que ceux-ci ont aboli la traite des noirs très-lucrative pour ce prince barbare qui vendait volontiers ses propres sujets. Le gouverneur anglais du Cape Coast Castle a été bien imprudent de s'engager dans une guerre contre le même roi qui connaissant toutes les ressources du pays, en profita avec succès contre les Européens. Les nègres Achantis sont une race forte et vigoureuse, et surpassant en courage toutes les autres tribus nègres; les Dankos sont faibles d'esprit et de corps, les Fantis faux et traîtres. les Crolis (en hollandais *Kroelieden*), simples, laborieux et honnêtes; ils émigrent, comme les Savoyards et Auvergnats, pour travailler dans les co-

lonies, puis quand ils ont fait quelque gain, ils retournent dans leur pays. Trois idiomes principaux sont en usage sur la Côte d'Or, le Fanti, l'Acra et le Crepée; le premier de ces idiomes est parlé aussi avec quelques modifications par les nègres d'Achantis, Massa et Elmina. Il est à remarquer que les nègres Dankos qui habitent l'intérieur à l'est d'Achantie, parlent une langue particulière, inintelligible pour les autres nègres, et que les nègres en général apprennent plus facilement les langues du midi de l'Europe que celles du nord. L'auteur termine par l'assertion que, colonisée avec prudence et sagesse, l'Afrique intertropicale pourra devenir un autre Brésil pour les Européens.

D.-c.

45. REVENUS DU MEXIQUE. — Suivant un rapport fait au congrès du Mexique, la perception des revenus de l'année 1825, s'est élevée à la somme de 12,277,371 dollars, dont 2,476,315 d. proviennent d'emprunts étrangers, 3,275,742 d. de droits sur les importations et les exportations, et 2,317,127 d. des contingens des divers états. — Les dépenses ordinaires de l'année y sont évaluées à 10,292,687 dollars, dont 6,990,880 d. pour le département de la guerre, 1,310,785 d. pour celui de la marine, et 1,083,143 d. pour le département des finances. On annonce dans ce rapport que la perception des droits de douanes pendant les 6 premiers mois, excède de beaucoup l'estimation qui en avait été faite, et qu'elle est à peu près égale au produit présumé de cette branche de service pour l'année entière. (*Boston Advertiser*; *Galign. Messeng.* Paris, 22 fév. 1826.)

46. ASSOCIATIONS POUR L'EXPLOITATION DES MINES DU MEXIQUE. (*Journ. du Commerce*, supplément au n°. du 7 mai 1826.)

La lettre datée de Londres, 29 avril 1826, qui fait l'objet de ce supplément, a pour but la réfutation de l'opinion qui tend à décréditer les entreprises formées pour l'exploitation des mines en Amérique, comme n'étant que les œuvres du charlatanisme et d'un fol enthousiasme. L'auteur convient que plusieurs compagnies, dont quelques-unes se sont déjà dissoutes, ont mérité ces reproches; mais il s'attache à réunir tous les faits d'après lesquels on doit croire à l'utilité et aux avantages bien réels des entreprises qui ont pour garants de succès : 1°. les mines connues et bien accréditées; 2°. des mines nou-

velles situées sur des veines d'une richesse reconnue; 3°. une population suffisante; 4°. des chemins praticables; 5°. de l'eau et des combustibles abondans; 6°. une habile et savante direction; 7°. et enfin une administration opérant d'après des principes solides. Telle est, suivant l'auteur de la lettre, la réunion des conditions qui promet les résultats les plus heureux, 1°. à la compagnie établie à Londres pour exploiter des mines au Chili, sous le nom de *Chilian et Anglo-Chilian*, et qu'il ne faut pas confondre avec celle qui s'est dissoute; 2°. dans le Mexique, à la compagnie du *Réal del monte*; 3°. à l'association désignée sous le nom collectif de *compagnie unie des mines mexicaines*; 4°. à la compagnie *anglo-mexicaine des mines*. Les mines dont est chargée la compagnie du *Réal del monte* sont au nombre de 9, savoir: la *Viscaïna*, la *Santa-Brigida*, les mines de *Morán*, d'*Acosta*, de *Cabrera*, etc., embrassant un terrain de 8000 mètres. Directeur en chef, M. J. Taylor, ingénieur des mines, connu par la savante direction des mines de Cornouaille et du Devonshire. — La compagnie n°. 3 possède 6 mines dans le district de Guanajuato; 13 dans celui de Zacatecas, y compris la *Quebradilla et Malumoché*; dans celui de Sombrerette el *Pavellon* et la *Veta Negra* dont le produit net, en 5 ou 6 mois, a donné à la maison de Fagoaga 20 millions de francs; et 36 mines anciennes à Valladolid, Oaxaca, etc. Le capital de cette compagnie est de 50,000,000 de fr., dont 23 millions ont été déboursés. La compagnie n°. 4 possède 35 bonnes mines anciennes et nouvelles; les moyens d'exploitation sont assurés. 100 mines environ sont donc possédées par les compagnies anglaises; mais les Mexicains en exploitent aussi un nombre très-considérable; on porte à 3,500 le nombre total de celles qui ont été découvertes au Mexique. Les Mexicains en exploitent plusieurs avec plus ou moins d'activité; les compagnies anglaises n'ont encore pu exécuter que les travaux préparatoires à la réexploitation; mais, comme le prouve le document qui suit, on frappe déjà actuellement au Mexique 1 million de piastres par mois, provenant uniquement du bénéfice des mines exploitées par les Américains eux-mêmes. Quand les 3 compagnies, celle de *Tlapujaga* et plusieurs autres compagnies anglaises et allemandes seront parvenues à mettre leurs exploitations en pleine activité, on peut espérer de voir doubler et même tripler le produit. Les effets de l'activité des nouvelles

associations doivent se faire sentir cette année 1826, et leurs progrès iront toujours croissans.

État de l'or et de l'argent frappés pendant les 8 premiers mois de 1825.

A l'hôtel des Monnaies :

A	Or	Argent		Total.		
	l. st.	l. st.	sh.		l. st.	sh.
Mexico	2,031,023	2,112,703	4	4,143,726	4	
Guanaxuato		401,673	6	401,673	6	
Zacatecas		2,234,179		2,234,179		
Guadalajara		515,799	4 6 p.	515,799	4 6	
Durango		593,666		593,666		
	2,031,023	5,858,021	6 6	7,889,044	6 6	

Bureau de comptabilité du secrétariat du ministre des finances.
Ildefonso Maniau.

Si les 8 premiers mois de 1825 ont produit 7,889,044 piastres fortes, 6 réaux et 6 grains, ou 39,445,223 fr. 75 cent., on peut évaluer à 59,169,000 fr. (nombres ronds) le produit des mines exploitées par les Américains pour l'année, et le produit annuel total des mines du Mexique à 118,338,000 fr., en supposant 1°. les mines exploitées par les étrangers en pleine activité; 2°. que ces exploitations ne fassent que doubler le produit actuel.

A. D. V.

47. A JOURNAL OF A TOUR AROUND HAWAII, etc. Journal d'un Voyage à Havaii, la plus grande des îles Sandwich; par une députation de la mission établie dans ces îles. In-12. pp. 264. Boston; 1825; Crocker et Brewster.

48 TERRE DE VAN DIEMEN. Extrait des journaux de cette île du 17 septembre 1825.

La compagnie d'agriculture d'Angleterre pourra disposer d'environ 200,000 acres de terres sur la côte occidentale de cette île; la Société attend de favorables résultats des capitaux et des établissemens industriels qu'elle se propose d'affecter à l'exploitation de ces terrains.

Les revenus de cette colonie, pour l'année 1825, se sont élevés à la somme de 22,578 liv. st. 8 s. 11 d., provenant, en

majeure partie, des droits d'importation. Les autres impôts ont porté sur les liqueurs spiritueuses, l'ale, et les patentes pour le commerce en détail. L'administration locale paraît vouloir introduire de grandes améliorations dans la partie de la police, que l'on représente comme actuellement très-défectueuse. Cinq malfaiteurs furent exécutés, le 13 septembre, à Hobart Town, trois d'entre eux pour vol, et les deux autres pour meurtre. L'un de ces derniers avoua, au dernier moment, qu'il avait étouffé deux de ses épouses avec un oreiller.

Cette colonie a beaucoup souffert de la rareté accidentelle des grains, et de la fluctuation du prix de ces céréales, qui en a été la conséquence. Jusqu'à présent elle a tiré une partie de ses approvisionnemens de Sydney. On assure, toutefois, que la terre de Van Diemen est destinée à devenir, en définitive, le grenier des colonies australiennes, et cela à raison de l'excellence de son sol pour la culture du froment, qui est d'une qualité supérieure à celui qui provient du cru des colonies voisines. (*Globe; Galign. Messeng.*, 16 mars 1826.)

49. SUR L'AUSTRALIE (*Asiatic. Journ.*, janv. 1826, p. 98.)

Des journaux australiens, qui vont jusqu'au 4 août, contiennent des détails sur l'état actuel de cette colonie. Il paraît que le nombre et l'audace des voleurs augmentait chaque jour. Une bande de 50 brigands s'était approchée à une petite distance de Sydney. Ils s'étaient portés à de grands excès dans le voisinage de Newcastle et dans le district de Bathurst. Nombre de fugitifs s'étaient joints à eux. On se plaignait généralement d'un manque de magistrats, et de l'inactivité de ceux qui exercent. Du reste, la colonie se trouvait dans un état prospère. Le 28 juillet, le prix moyen du marché était ainsi qu'il suit : froment, 11 sh. le boisseau; maïs, 4 s. 9 d.; orge, 4 s. 6 d.; farine, 45 s. par quintal; pommes-de-terre, 4 s. 6 d.; pain, 9 d.

Ces journaux donnent aussi les détails suivans sur l'établissement de correction de Norfolk-Island. La culture y avait déjà fait de grands progrès : six acres de terres se trouvaient commencés en froment, et trois acres et demi en maïs. On avait planté des pommes-de-terre, des choux, des pois et autres espèces de végétaux culinaires. A l'arrivée des colons, la surface de l'île était couverte d'herbages de 4, 5 à 6 pieds de hauteur. L'oranger, le citronnier et le guara y croissent en grande

abondance ; le caféier est là dans tout son luxe végétal : il est de ces arbustes qui donnent jusqu'à quatre à cinq boisseaux de café. L'île abonde, en outre, en pins d'une belle venue ; les animaux domestiques y ont multiplié à un point étonnant, notamment les porcs, la volaille et les pigeons.

Plusieurs déportés incorrigibles s'étaient d'abord mutinés ; mais des châtimens sévères, au défaut de la raison, les ont ramenés dans les bornes du devoir : le capitaine Turton, gouverneur de l'établissement, les tient aux travaux forcés depuis le lever du soleil jusqu'au soleil couchant. Nombre d'habitations, dont les murs étaient restés intacts, ont été toitées et réparées, et les magasins publics ainsi que les casernes remis en état de service.

La mer, autour de l'île, abonde en baleines et en poissons de toute espèce.

PLANS ET CARTES.

50. SUR LE PREMIER EMPLOI DES COURBES HORIZONTALES DANS LES NIVELLEMENS.

Suivant l'opinion commune, qui est aussi celle de quelques savans célèbres (Lacroix, *Introduction à la Géographie math. et phys.*, page 180 ; Girard, *Mémoire* lu à l'Académie des sciences, en 1826), Ducarla, physicien de Genève, serait le premier qui aurait eu l'idée des nivellemens par courbes horizontales. Ce savant lut effectivement, en 1771, un Mémoire à l'Académie des sciences, sur ce sujet ; et plus tard, vers 1780, il parvint à attirer sérieusement l'attention sur cette méthode d'exprimer les nivellemens ; en sorte qu'il est juste de dire qu'il a eu le mérite de la faire adopter. Mais la première idée de cette méthode est réellement due à Philippe Buache : 1^o. dès l'année 1737, il présenta à l'Académie des sciences, une carte de la Manche, sur laquelle étaient tracées, de 10 en 10 brasses, les courbes horizontales du fond de la mer ; 2^o. dans un Mémoire inséré parmi ceux de l'année 1752, il rappelle cette carte, et répète en deux endroits que *personne avant lui n'avait fait cet emploi des sondes*, ou côtes des nivellemens à la mer. Cette méthode lui paraissait extrêmement propre à montrer comment se fait la jonction des continens ; 3^o. on

trouve les deux cartes qui étaient jointes aux Mémoires de 1737 et 1752 dans l'atlas des cartes et tables de la géographie physique ou naturelle présentées au roi en 1757 ; ce sont celles n^{os} VI et XVII ; les traces des plans horizontaux équidistans sont même figurées dans la coupe du terrain, pl. XVII. 4^o. voici les expressions de Ducarla dans le Mémoire publié en 1782 par le géographe Dupain-Triel, sur l'expression des nivellemens : « Il faut rendre justice même aux morts. M. Buache, » dans ses cartes générales de la France et dans les cartes particulières de la Manche, a montré un aperçu de cette méthode ; sans se douter vraisemblablement de sa fécondité, etc. »

A.

51. CARTE CHOROGRAPHIQUE DU ROYAUME DES PAYS-BAS, dressée et publiée par le chev. DE BOUCK, 3^e. liv., in-f^o. atlantique. Vilvorde, chez l'auteur. Bruxelles ; Demat. Il y aura une 4^e. et dernière liv. Chaque livraison se compose de 5 feuilles. Prix, 10 fr.

52. EDINBURGH GEOGRAPHICAL AND HISTORICAL ATLAS. — Atlas géographique et historique d'Édimbourg.

Cet ouvrage paraît par livraisons mensuelles, à partir du 1^{er}. janvier 1826. Il se divise en 6 sections différentes qui traitent : la première, de l'histoire générale de la géographie ; la 2^e., de la géographie particulière et de l'histoire de l'Europe, avec une carte dressée d'après les stipulations des traités de Paris et de Vienne ; la 3^e., de la géographie et de l'histoire de l'Asie, de la Polynésie et de l'Australie ; la 4^e., de la géographie et de l'histoire de l'Afrique, y compris l'Égypte ; la 5^e., de la géographie et de l'histoire de l'Amérique septentrionale, et des îles correspondantes, des îles des Indes occidentales, et la 6^e., de la géographie et de l'histoire de l'Amérique du Sud.

A l'ouvrage, se trouve annexé un index général contenant l'indication du nom des localités, des personnages marquans, des guerres, des batailles et des événemens remarquables qui s'y rapportent, le tout d'accord avec les différentes cartes et le texte de l'atlas.

Le nombre des cartes peut être évalué à 55 ; leurs dimensions varieront suivant l'importance du sujet : les plus grandes auront 5 p. 4 po. de longueur, sur 2 p. 8 po. de largeur, et les plus

petites, 1 p. 8 po. de longueur, sur 1 p. 4 po. de largeur. Le tout sera imprimé sur papier à dessin royal, et colorié en plein.

Le format du texte est royal in-folio, à doubles colonnes, équivalant à 1500 pages in-8°, ou au delà de 4 volumes d'une grandeur ordinaire. Le prix de chaque numéro sera d'une demi-couronne.

53. CARTA ESFERICA DE LA PARTE INTERIOR DE LA AMERICA MERIDIONAL.

Carte de la partie intérieure de l'Amérique méridionale, pour indiquer le chemin qui conduit de Valparaiso à Buénos-Ayres, construite par la direction hydrographique sur les observations astronomiques faites dans ces contrées en 1794; par D. JOSE DE ESPINOSA et D. FELIPE BAUZA, officiers de l'armée royale; 1 feuille. Prix, 30 réaux. Madrid; 1810; Direct. hydrograph.

Ayant eu récemment occasion de voir cette carte peu connue, nous croyons devoir la signaler à ceux qui veulent connaître en détail la route de Buénos-Ayres au Chili. Les bords du Rio de la Plata et du Paraguay sont chargés de noms; l'intérieur du pays, à quelque distance de la grande route, est presque vide. Sur un carré pratiqué dans un coin de la carte on a représenté le passage des Andes, avec le cours du Mendoza, et l'indication des *cáceres* qui servent à recevoir les voyageurs. D.

ÉCONOMIE PUBLIQUE.

54. MIMOGRAPHIE, ou essai d'écriture mimique, servant à régulariser le langage des sourds-muets; par M. BÉBLAN, ex-censeur de l'Institution royale des sourds-muets; in-8° de 42 p., avec 3 planch., prix, 2 fr. Paris; 1825; L. Colas.

Depuis que l'on s'occupe de l'instruction des sourds-muets, et des moyens de rendre à la société ces êtres infortunés, que leur infirmité semblait en avoir exclus à jamais: personne n'avait encore réfléchi sur ce que, les sourds-muets formant comme un peuple à part, il était de la dernière importance de créer pour eux une langue écrite, universelle, des espèces de chiffres arabes, qui pussent être compris d'un bout du monde à l'autre par tous les individus qui composent cette nation disgraciée. Les instituteurs les plus éclairés, sans en ex-

cepter les immortels abbés de l'Épée et Sicard, ont mal compris le langage des signes. Au lieu de s'appliquer à bien connaître la langue de leurs élèves, il ont d'abord exigé que ceux-ci apprissent la leur; ils se sont obstinés à leur enseigner à lire, comme aux enfans ordinaires; de là l'origine de l'alphabet manuel, invention utile, indispensable sans doute, comme moyen partiel de communication, mais essentiellement imparfait, comme moyen universel, puisqu'il s'attache à représenter des sons qui changent selon la langue que parle l'instituteur.

Voné depuis nombre d'années à l'instruction des sourds-muets, M. Bébian a reconnu le vice radical de ce moyen. Ce métaphysicien a pensé avec raison que le langage naturel des sourds-muets, consistant essentiellement dans les gestes et non dans les sons, ce n'était point la parole, mais bien le geste qu'il fallait peindre à leurs yeux. Il a donc inventé la mimographie ou l'écriture mimique, et il observe très-judicieusement que l'enseignement des sourds-muets n'atteindra sa perfection que lorsqu'on aura pu composer un vocabulaire mimique assez fidèle pour servir de régulateur au langage des gestes. Telle est l'ingénieuse idée que l'auteur a développée dans la brochure que nous annonçons aujourd'hui.

55. DISCOURS SUR L'ÉCONOMIE POLITIQUE, par J.-R. MACCULLOCH, trad. de l'Anglais, par GUIL. PRÉVOST, docteur en droit, et suivi d'observations du traducteur; sur le système de Ricardo; in-8o. de XVI-204 p.; Genève et Paris; 1825; Paschoud. (Voy. le *Bulletin* d'avril 1825, t. III, p. 362.)

Nous avons déjà signalé ce discours, d'après la publication originale faite à Londres. La traduction de M. Prévost fils est un service rendu en France aux études économiques, et les observations ajoutées par l'habile traducteur ne sont pas d'un moindre prix. Nous regrettons que le temps et l'espace nous manquent pour consacrer à quelques points essentiels de la doctrine de M. Macculloch et au travail de M. Prévost une analyse de quelque étendue. Quant à l'écrit du professeur anglais, nous sommes forcés de nous borner à en indiquer le principal mérite, lequel consiste surtout, du moins à notre avis, dans un résumé historique et critique, en général, très-bien fait, des progrès de la science économique. On y trouve des détails curieux sur les anciens écrivains anglais, qui se sont les premiers occupés

de rechercher les sources et le mécanisme de la formation des richesses, tels que Josias Child, sir William Petty, Locke, etc. et surtout sir Dudley North, auteur d'un *Discours sur le commerce*, publié en 1691, et dans lequel cet écrivain professe les meilleures doctrines. On y remarque dans les indications données par M. Macculloch sur les écrits de ces économistes, que chacun d'eux avait aperçu quelque'un des élémens de la théorie si bien développée par Adam Smith. Le savant professeur nous montre aussi dans un ouvrage français intitulé, *Principes de tout gouvernement*, et publié en 1766, le germe de la doctrine de David Ricardo sur l'origine de la rente. Le génie de Smith, les services rendus à la science par ce grand homme, les obligations qu'elle a eues avant et après lui à Quesnay et aux autres économistes français de son école, à MM. Say, Malthus, Ricardo, Storch, Mill, etc., sont appréciées et expliquées par M. M... avec autant de clarté que de concision, sauf quelques points de doctrine sur lesquels on lui a contesté et, l'on pourrait lui contester peut-être encore, l'exactitude de son exposé ou la justesse des conséquences qu'il en tire.

La préface et les notes jointes à l'écrit de M. M... par le traducteur, font honneur à son savoir : il a traduit séparément les additions faites par l'auteur à la seconde édition anglaise. Mais le travail le plus important de M. Prévost est celui qui termine sa publication, pag. 155-204, sous le titre de *Reflexions du traducteur sur le système de Ricardo, contenant l'exposé et la discussion sommaire des principes et des conséquences de ce système*. La doctrine de cet économiste célèbre, regardé en Angleterre, et signalé par M. M... comme le rival de Smith, au-dessus de qui le placent même ses admirateurs, pour l'étendue et la profondeur des vues, est encore très-imparfaitement connue parmi nous. Cette doctrine a été toutefois combattue sur des points essentiels par MM. Say et de Sismondi. Le journal français, *Le Globe* (n^{os}. des 29 avril, etc., 1826) a consacré à l'exposé de cette théorie plusieurs articles rédigés avec beaucoup de soin et de talent. L'analyse de M. Prévost, peut-être moins complète et moins claire, quoique plus longue, parce que l'auteur semble s'être arrêté à la surface des objets, contribuera cependant efficacement à faire mieux connaître les principes établis par l'économiste anglais, dont la lucidité, d'après ses compatriotes eux-mêmes, n'est pas la qualité dominante. Ces principes sont

présentés par M. P., sous les six formules suivantes. 1°. La rente, c'est-à-dire le *revenu foncier*, ou le *fermage* de la terre, n'affecte point le prix (des objets échangeables), et les frais de production se résolvent en salaires et en profits. MM. West et Malthus avaient émis des vues nouvelles sur ce point de doctrine avant Ricardo. — 2°. Le salaire par sa hausse ou par sa baisse, influe en sens contraire sur le profit du capitaliste et le règle au sens le plus strict, ou, plus brièvement, le *salaire règle le profit*. — 3°. Tous les prix des produits agricoles se règlent nécessairement sur ceux auxquels peut les offrir le cultivateur de la terre qui ne donne point de rente. — 4°. Le taux des profits sur les terres règle celui des autres profits. — 5°. Le prix est représenté par les frais de production. Le rapport de l'offre à la demande n'a d'influence ni sur les prix, ni sur la valeur, excepté dans le cas du monopole, ou pour de courtes périodes. — 6°. Et enfin, le valeur échangeable d'une marchandise est déterminée par la quantité du travail employé à la produire.

On voit par ce simple énoncé que le principal mérite de Ricardo est d'avoir montré quelle était la *distribution naturelle* des richesses, et comment elle s'opérait d'après les rapports naturels entre les propriétaires du sol, les capitalistes et les salariés. On voit encore que toute sa doctrine repose sur une seule découverte, celle de l'origine véritable de la rente ou *fermage*, l'*inégalité de valeur des terres*. Tant qu'on ne cultive que les terres de première qualité, il ne peut y avoir que des salaires et des profits, et point de *fermage*. Dès que l'on cultive des terres inférieures, les frais de production étant plus considérables que sur les terres de première qualité, et les produits de ces dernières se vendant au même prix, il en résulte pour celles-ci un excédant au delà de leurs frais de production, qui va au propriétaire de la terre sous forme de rente ou *fermage*. Celui-ci ne prend donc naissance que par la culture des terres inférieures, et ne saurait par conséquent influencer sur le prix des produits.

Nous ne pouvons pas, à raison du peu d'espace qui nous est accordé, suivre M. Prévost dans l'examen des conséquences tirées des principes de Ricardo, par lui-même ou par ses disciples; nous pouvons encore moins aborder les discussions importantes auxquelles donnerait lieu cet examen, et insister sur les preuves qui naîtraient de ces considérations, pour ainsi dire, à chaque pas, relativement à la nécessité de rendre à la

science de l'économie publique toute son étendue, en distinguant soigneusement les domaines spéciaux de la *chrysologie*, ou science des richesses. Invitons seulement nos lecteurs à étudier l'analyse raisonnée de M. Prévost, et à y remarquer les observations par lesquelles ce jeune et habile économiste s'efforce d'écarter les conséquences les plus fâcheuses que l'école de Ricardo déduit de ses principes, savoir : que l'extension de l'agriculture fait baisser les profits, que la baisse des profits annonce la décadence de la richesse, et, qu'à cet égard, l'intérêt des propriétaires du sol est en opposition avec ceux des autres classes de la société. Cette thèse a été soutenue dans un écrit attribué à M. Macculloch, sur l'influence de l'accumulation des capitaux, petit traité inséré dans la *Revue d'Edimbourg*, (mars 1825), traduit dans la *Bibliothèque universelle* de Genève, et dont nous avons donné un extrait dans le *Bulletin* de 1824, t. II, p. 368. Nous saisisons avec empressement la première occasion qui se présentera pour amener l'attention de nos lecteurs sur des questions d'une si haute importance. A. D. V.

56. MORCELLEMENT ET DIVISION DES TERRES. (*Annal. économ.*, t. IV, n°. XX; févr. 1826, p. 05.)

L'auteur discute la question de la division des propriétés foncières, sous le point de vue économique. Il commence par faire observer que le terme *morcellement* est consacré pour désigner l'éparpillement sur un terrain communal, de morceaux de terre appartenant à un même propriétaire, et qu'il ne faut pas prendre ce mot pour synonyme de *division* des biens-fonds, ou plutôt de division portée à l'extrême. Demander si la division des biens-fonds est avantageuse, c'est demander si un état est plus heureux quand un grand nombre des habitants est attaché à son pays par la propriété, que quand le nombre des prolétaires s'y accroît sans cesse ? L'auteur a résumé rapidement quelques-unes des observations favorables à la division. La crainte d'une division toujours progressive et qui finirait par être nuisible, est repoussée par l'histoire. Elle nous signale les nations qui ont péri par la concentration des propriétés. On n'en connaît pas qui les ait vues se diviser au point de causer leur ruine; la raison en est simple : elle se trouve dans la tendance constante à la concentration entre les mains des riches par le désir et la facilité d'acquérir; c'est donc là qu'est le danger. Un phi-

Isophe célèbre a dit que l'état le plus heureux était celui où pas un n'a trop, et où tous ont quelque chose. On pourrait dire que c'est celui où le nombre de ceux qui ont assez l'emporte le plus sur le nombre de ceux qui ont trop.

57. RÉUNION COMMERCIALE DES PUISSANCES. (*Annal. écon.*, t. IV, no. XIX, février 1826, p. 289.)

L'auteur de ces observations demande comment il se fait que les gouvernemens qui sentent le besoin de s'entendre entre eux pour leurs intérêts politiques, n'aient pas encore reconnu la nécessité d'une union dont le but serait d'établir les bases des relations commerciales entre les nations. N'y a-t-il pas discordance évidente entre ce concert formé pour prévenir des guerres, et les guerres de douanes d'état à état? C'est précisément depuis la paix générale que l'on s'est étudié presque partout à rendre les importations et les exportations plus difficiles. Ces hostilités commerciales et industrielles ne sont-elles pas les germes d'hostilités plus cruelles? L'Angleterre seule, en Europe, a diminué ses taxes, ses restrictions, ses prohibitions, et le résultat a été, en 1825, un excédent de recettes sur 1824, de 4,027,909 livres sterling, (100,797,625 f.). Pourquoi, malgré un exemple si concluant, s'obstine-t-on à rejeter, de la part de l'Angleterre, la proposition d'un système de douanes analogue au sien? Point de doute, dit l'auteur, que cette puissance ne se propose de grands avantages dans la plus grande liberté donnée généralement à l'entrée et à la sortie des marchandises. Mais si l'étendue de son industrie lui promet la plus forte part, est-ce un motif pour que les autres pays se refusent à prendre aussi la leur dans l'avantage commun à tous? L'auteur regarde, en conséquence, comme désirable que les délégués de toutes les puissances européennes règlent désormais dans leurs assemblées, non-seulement leurs intérêts politiques, mais encore ceux du commerce de tous les peuples qu'ils représentent. Une liberté commune d'importation et d'exportation serait établie dans des limites déterminées : chaque état pourrait bien les étendre selon qu'il le croirait convenable à ses besoins ; mais il ne pourrait pas les restreindre plus que ne le voudraient les bases adoptées dans le congrès.

Cette idée d'étendre les délibérations des congrès aux intérêts de l'industrie et du commerce, aurait besoin d'être mûrie

et développée. Les tentatives faites jusqu'à présent pour établir à cet égard un concert entre plusieurs puissances n'ont pas été souvent couronnées par le succès. Peut-être cependant beaucoup de difficultés qui paraissent insurmontables, seraient-elles levées, et des préventions très-fortes se dissiperaient-elles dans des discussions générales entre les intéressés ; peut-être amèneraient-elles à reconnaître et à fixer des limites pour les restrictions, ce qui serait un grand pas de fait.

58. TRAITE DES NOIRS. (V. *Faits relatifs à la...*, etc., in-8°. de 59 p. Paris, 1826, rue Taranne, n°. 2 ; et *Revue protest.*, tom. III, 2^e. année, 2^e. liv. ; févr. 1826, p. 89.)

Dans le compte rendu par ce journal de la séance mensuelle de la *Société de la morale chrétienne*, 9 janvier 1826, on trouve les détails suivans : « Pendant la lecture d'un rapport de M. Appert, l'attention de l'assemblée avait été péniblement distraite par le bruit des chaînes et barres servant à la traite, que M. de Staël dépose sur le bureau. L'honorable membre se livre à la démonstration de ces horribles instrumens, et il en développe les usages et la cruauté. Il y a 12 ou 15 bâtimens pour la traite au port de St.-Malo ; il s'en construit à Marseille : de Nantes, il venait d'en partir 15 ; M. de Staël en a vu 11. On trouve moyen de presser 300 noirs sur un bâtiment de 100 tonneaux : il y a même un exemple d'un bâtiment hollandais de 7 tonneaux, qui tassa à son bord 34 nègres ; il est vrai que 18 furent jetés à la mer. D'après le nombre des bâtimens négriers de toutes les nations, mais surtout français, qui trafiquent aujourd'hui en chair humaine, il pense qu'on jette à la mer environ 3,000 noirs ou négresses, dont une moitié vivans. — Les fers de traite sont si communs à Nantes, que M. de Staël en obtint facilement par le retour du courrier. Ils abondent en monceaux chez tous les forgerons du quai de la Fosse. Au surplus il ne désespère pas de voir ce commerce infâme abandonné par le port de Nantes, puisqu'en Angleterre, la ville de Liverpool, qui autrefois gagnait le plus à acheter des hommes, a été la première à solliciter l'établissement d'une société pour extirper tout esclavage. Il sait que la traite se fait à Nantes, sans distinction d'opinions politiques, et que plusieurs maisons florissantes de Paris y prennent un intérêt. La traite s'y fait d'une manière si publique, que, lorsqu'un navire négrier est attendu en rivière,

à l'aide de signaux convenus entre les négriers et leurs complices à terre, on fait savoir au bâtiment s'il y a des soupçons sur sa destination, et s'il court quelque risque à entrer en rade. Dans ce dernier cas, ils s'éloignent et va se faire dépecer et vendre, ordinairement à Anvers, refuge des trafiqueurs. Il faut observer encore que lorsqu'on interroge l'équipage d'un négrier sur sa traite, tous les matelots font un faux serment. M. de Staël, en expliquant à l'assemblée l'usage de l'énorme barre, à peine dégrossie à la forge, qui retient les pieds des noirs, rivée pendant 2 mois de traversée, fait remarquer que ces lourdes chaînes retiennent les malheureux noirs, plongés dans les déjections infectes de la dysenterie et des vomissemens; on les nourrit avec de la farine et de l'eau, et si le passage est long, et que les vivres diminuent, on jette à la mer tous ceux qu'il ne serait point possible de nourrir assez abondamment pour que la marchandise soit grasse en arrivant au marché. M. de Staël rappelle qu'en Angleterre, la peine de la traite, c'est la mort; suivant la loi de l'Espagne, de la Suède, des États-Unis, c'est la prison ou les galères. Il fait sentir l'urgence de décréter à ce sujet en France, une peine infamante. Il termine en déclarant que, dans sa conviction, la traite à Nantes cessera dès que l'autorité le voudra. Du reste, le ministre de la marine a répondu à la communication des faits attestés par M. de Staël, qu'il les prendrait *en très-grande considération*. Nous pensons, dit le rédacteur de l'article, que ce n'est qu'en proposant une loi infamante contre la traite que le ministre acquittera ce qu'il doit à l'humanité et à l'honneur du nom français. Il paraîtrait même que la traite se fait plus activement que jamais, puisque la croisière anglaise vient de s'emparer, le 6 septembre 1825, d'une grande corvette française, *l'Orphée*, avec 700 nègres enchaînés.

Nous croyons inutile d'ajouter aucune réflexion à ce tableau.

59. TRAITÉ DES BREVETS D'INVENTION, DE PERFECTIONNEMENT ET D'IMPORTATION, suivi d'une appendice contenant le texte des lois et réglemens rendus en France; un précis de la législation anglaise; les lois des États-Unis de l'Amérique septentrionale et des cortès de l'Espagne; par A. Ch. RENOUARD; 1 vol. in-8°. Paris; 1826; Renouard.

L'objet qui a occupé M. Renouard est assurément au nombre :

de ceux que leur importance rend les plus dignes de fixer l'attention publique. Il s'agit des moyens qu'emploient et que doivent employer les lois dans les pays civilisés pour concilier le privilège du génie, l'invention, avec le droit commun aux progrès de l'industrie. Nous avons sur cette législation des compilations utiles, que M. R. a signalées dans sa préface. 1^o. *Le Traité pratique*, publié à Londres en 1823, par R. Godson, sur la loi des patentes pour inventions et de la propriété littéraire, précédé d'une instruction sur les monopoles; ouvrage dont l'utilité est spéciale pour l'Angleterre, l'auteur s'étant borné à faire connaître l'état des précédens de la jurisprudence anglaise, sans remonter aux principes généraux. 2^o. Les nombreux matériaux rassemblés sur la législation française par M. Molard, dans le 1^{er}. vol. de sa *Description des machines et procédés spécifiés dans les brevets d'invention, de perfectionnement et d'importation dont la durée est expirée*, publiée en 1811. 3^o. *Le Code des brevets d'invention*, etc., par M. Blanc de Saint-Bonnet (1825). 4^o. Enfin, le recueil de M. Théodore Regnault, intitulé *De la législation et de la jurisprudence concernant les brevets d'invention*, etc. M. R. a fait beaucoup mieux; il a remonté aux principes de cette législation qu'il a établis par une analyse savante et lucide. Cette discussion de questions élevées fait principalement l'objet des deux premiers chapitres de son ouvrage. Un historique des législations française et anglaise sur la matière occupe le 3^e. L'auteur, dans cette histoire abrégée de l'industrie, surtout en France, et des régimes divers qui l'ont réglée, a rappelé des faits importants et curieux. On y remarque l'opinion de Sully, et celle de Colbert sur notre ancien régime réglementaire, dont ces ministres célèbres ont signalé les vices. Le 4^e. est consacré à l'exposé des principes généraux de la législation sur les brevets. Le 5^e. traite des objets des brevets. Dans le 6^e., l'auteur discute la question de l'absence d'examen préalable pour leur délivrance. Dans les 7^e. et 8^e., il établit les obligations réciproques des propriétaires des brevets envers la société, et de la société envers eux. Les 9^e. et 10^e. traitent de la durée et des actions qui résultent des brevets, et le 11^e. est un résumé du traité. L'appendice, comme le titre l'indique, renferme les actes des législations française, anglaise, américaine et espagnole sur la matière.

Nous ne saurions mieux caractériser le mérite de cet ou-

vrage, qu'en résumant les traits principaux du rapport fait sur ce travail important à la société d'encouragement pour l'industrie nationale, par le baron de Gérando. Le docte rapporteur loue M. Renouard de la sagacité avec laquelle il a su marquer les points de conciliation entre les droits de l'inventeur sur les inventions, ainsi que sur leurs produits, et ceux de la société sur les inventions publiées. Le privilège temporaire accordé à l'inventeur, l'indemnise de ses peines et de ses avances. La limite posée à la durée de ce privilège, fait jouir la société d'une découverte due en partie à des découvertes antérieures, et qui est entrée dans le commerce général des idées. En exposant les doutes qui se sont élevés, et ceux qui peuvent s'élever encore sur un grand nombre de points, dans l'application de nos lois, l'auteur présente des solutions d'une grande exactitude en général, appuyées sur une logique saine et conforme aux vrais intérêts de l'industrie. En comparant les législations anglaise et française, M. R. en a fait ressortir les analogies et les différences; il indique pour la nôtre des réformes et des additions utiles. Toutefois, M. de G. ne partage pas entièrement les opinions de l'auteur. Il n'admet pas d'une manière aussi absolue que lui l'exclusion des brevets d'importation, et pense qu'il y aurait lieu de les adopter pour les découvertes brevetées à l'étranger, lorsqu'elles ne sont pas encore connues. Il paraît également porté à regarder les tribunaux de commerce comme les juges naturels des contestations relatives aux brevets d'invention. Le droit reconnu par M. R., non pas seulement de connaître; mais de publier la découverte d'un inventeur breveté, aussitôt après la délivrance du brevet et sans en attendre l'expiration paraît aussi au rapporteur interdite par les principes qui régissent la matière, et sujet à de graves inconvénients. Enfin, il croit très-susceptible d'être contestée la proposition de laisser les propriétaires de brevets libres de prendre patente à l'étranger. M. de G. a judicieusement remarqué que le plus grave inconvénient pour l'application des lois favorables aux droits des inventeurs était l'extrême facilité que trouvent les contrefacteurs à se soustraire aux condamnations en variant seulement quelques détails dans la forme du procédé, facilité qui détourne souvent les inventeurs brevetés d'entreprendre des poursuites. M. R. ne s'est point occupé de cette difficulté; M. de G. pense que l'on pourrait peut-être y remédier par l'institution

d'une sorte de jury qui prononcerait sur la réalité de l'imitation, d'après les caractères essentiels et constitutifs du procédé.

Malgré quelques dissentimens, le docte rapporteur se plaît à rendre à l'ouvrage de M. Renouard une justice complète; il signale avec raison cet ouvrage comme réunissant au plus haut degré les mérites divers d'une théorie très-saine, souvent même très-élevée, d'une haute utilité pour les jurisconsultes et pour les fabricans, par la réunion de toutes les données d'une jurisprudence positive, d'un ordre parfait, d'un esprit d'analyse remarquable, et d'un style toujours clair, pur et élégant sans affectation. Cet ouvrage, en un mot, lui paraît être, dans son genre, un vrai modèle, et mériter à son auteur, déjà connu, quoique fort jeune encore, par plusieurs succès honorables, la reconnaissance de l'industrie française. Si notre suffrage n'était pas sans importance après celui de M. de Gérando, nous nous empresserions de le joindre à tous ceux qu'a déjà obtenus M. R., à si juste titre.

A. D. V.

60. FONDATION D'UNE ÉCOLE AGRONOMIQUE A GRIGNON; d'une ferme-modèle aux Bergeries, près Corbeil, pour la culture en grand du mûrier; et d'une grande fabrique de tissus de laine rase, à la Savonnerie de Chaillot.

Le roi a ordonné d'acheter et de réunir au domaine de la couronne, la terre de Grignon, du prix d'environ un million. Elle sera mise à la disposition d'une société d'actionnaires qui se propose de la faire exploiter d'après les meilleurs procédés connus, et d'y recevoir 300 élèves auxquels on enseignera la théorie et la pratique de l'agriculture, l'horticulture, l'économie du fermier, et l'art de tirer par la fabrication le parti le plus avantageux des produits récoltés. Les actions sont de 1200 francs; la société est formée pour 40 années; le roi prend 400 actions, et en abandonne à cette société le produit, qui sera appliqué à l'accroissement de l'établissement et à l'allègement de la pension exigée des élèves.

Le mûrier qui n'est cultivé que dans douze départemens, l'était sous Henri IV dans presque toutes nos provinces; il y en avait 20,000 pieds dans le seul jardin des Tuileries. Des expériences récentes et décisives dans l'Allier et le Jura, prouvent qu'on peut obtenir de nos jours ce que l'on obtenait il y a cent ans. L'Angleterre essaye d'introduire chez elle la culture

du mûrier; il ne s'agit pour nous que de l'étendre, et dussions nous n'y parvenir que jusqu'au point où la production de la soie serait égale aux besoins de nos fabriques, il en résulterait un grand avantage pour la France. Le roi a fait l'acquisition du domaine des Bergeries près de Corbeil; une ferme-modèle y est établie pour la culture en grand du mûrier, et l'éducation du ver à soie. Comme à l'école agronomique de Grignon, l'enseignement y sera fondé sur les observations les plus récentes et les plus sûres.

Reims fut autrefois le centre d'une grande fabrication en tissus de laine rase. Cette industrie s'est éteinte en France, et a passé en Angleterre. Nous n'avons plus l'espèce de moutons qui seule produit la laine longue et brillante propre à ces tissus, dont la consommation est considérable en Europe, et l'est encore plus dans l'Amérique méridionale, le Mexique y compris. On sait que, dès l'année dernière, le roi a acquis un troupeau à longue laine, de la race dite de Leicester, qui a été distribué aux principaux agriculteurs des départemens, pour le même but de perfectionnement que s'était proposé Louis XVI, dans la création de l'établissement royal de Rambouillet. S. M. vient encore d'acheter un troupeau de la race créée par l'anglais Backwell. Des voyageurs envoyés en Angleterre par le ministre de sa maison, ont observé les moutons dans leur patrie, ont étudié les qualités de laine propres à la filature et au tissage de chacune des diverses étoffes rases, et ont pris connaissance des procédés et des machines employées à l'appât de ces tissus. Il fallait un emplacement vaste où l'on pût à la fois filer, teindre, tisser et apprêter. Le roi le fournit. Il abandonne à une compagnie d'actionnaires les bâtimens où la Savonnerie avait ses ateliers à Chaillot, cette manufacture ayant été réunie à celle des Gobelins, et le produit de 250 actions de 1000 francs chacune, prises dans cet établissement pour le compte de S. M.

Ces bienfaits d'un prince qui montre ainsi sa sollicitude paternelle pour les progrès de l'agriculture et de l'industrie, sources de la puissance et de la richesse des nations, ajoutent à la reconnaissance qu'inspirent tant d'actes déjà connus de la munificence royale. La liste des actionnaires des 3 établissemens nouveaux, fait voir que toutes les opinions se réunissent pour coopérer au bien que le roi médite. Grâce soient rendues au Roi et au dauphin qui, dans cette occasion et toujours, a donné

des preuves du vif intérêt qu'il prend à la prospérité de la France. Honneur au ministre digne du grand nom de Laroche-foucauld, qui a préparé, secondé et exécuté ces actes.

61. I. SIX MONTHS IN THE WEST INDIES. Six mois aux Indes occidentales. 332 pag. Londres, 1826.

62. II. THE WEST INDIA QUESTION, etc. La question relative aux Indes occidentales envisagée sous le point de vue pratique. 121 p. Londres, 1826. (*Quart. Review*, n°. LXVI, mars 1826; pag. 490.)

On sait que l'Angleterre, craignant pour ses colonies des Indes occidentales l'influence d'Haiti devenu état indépendant, et celle de l'abolition de l'esclavage dans plusieurs nouveaux états de l'Amérique méridionale, s'est déterminée à modifier par degrés le système de servitude établi dans ces îles. Nous avons résumé dans un des articles du Bull., (*Voyez* le mois de décemb. 1824, pag. 427), les résultats de la plupart des écrits publiés par les partisans et les adversaires de l'abolition. Depuis lors, le gouvernement anglais a envoyé aux îles de nouveaux évêques avec la double intention d'obtenir de leur vénérable ministère une heureuse influence sur l'état moral et civil de ces colonies, et de se procurer des notions impartiales et exactes sur les questions relatives à l'esclavage.

La relation indiquée en tête de nos notes est le premier fruit de cette mission. Elle est l'ouvrage d'un jeune parent de l'évêque des Barbades, qui l'y a suivi à ce qu'il paraît en qualité de secrétaire; l'autre écrit est un examen raisonné des difficultés que présente dans l'exécution, le projet d'abolir l'esclavage aux îles, et des moyens à employer pour arriver au but, sans secousse, et sans blesser les intérêts des colons. Nous nous arrêtons peu, dans une matière aussi grave, au plaisir que promet aux lecteurs la narration vive et spirituelle du jeune parent de l'évêque, dont le récit, à la fois naïf et piquant, si l'on en juge par les citations de la *Quart. Rev.*, ne peut manquer d'offrir à leur curiosité un aliment très-agréable. L'essentiel, pour la question importante qui nous occupe, est la modération qui paraît avoir dirigé les deux auteurs, dans leurs observations. Les réflexions que leurs écrits ont suggérées au journaliste anglais peuvent aussi être considérées comme un troisième essai sur cette question. Quand on connaît l'esprit dans lequel est rédigé son re-

cueil, on ne s'attend pas à y trouver des conclusions favorables aux réformes. Aussi le rédacteur s'en montre-t-il l'adversaire, tout en insistant sur la nécessité de recherches et de témoignages impartiaux. Il y a une manière de combattre un projet de réforme, sans se prononcer trop positivement, et en ennemi déclaré; c'est celle que s'est efforcé d'adopter l'écrivain de la *Quart. Rev.* : d'ailleurs les dispositions que montre le gouvernement britannique pour un système favorable aux esclaves, imposaient des ménagemens. On peut donc être certain de trouver réunies dans sa notice, toutes les difficultés d'exécution que peuvent rencontrer les mesures prises ou à prendre, dans l'intention d'un affranchissement graduel, dont la lenteur n'équivaudrait pas à un ajournement indéfini, et l'on peut également être convaincu que ces difficultés n'ont point été atténuées. On trouvera aussi dans cette notice une masse de faits et de citations recueillis ou interprétés par le rédacteur, pour prouver que l'esclavage a existé partout, qu'il existe encore plus ou moins presque partout, qu'il n'est réprouvé ni par la morale, ni par la religion, ni par la politique, et que les îles anglaises de l'Amérique sont pour les noirs esclaves une espèce de paradis; résultats sans doute démonstratifs en faveur de l'impartialité que recommande le rédacteur à chaque page, et de la légitimité de ses reproches aux partisans de l'abolition qu'il ne cesse de gourmander sévèrement pour leurs exagérations.

Quelle que soit notre aversion pour la partialité, nous avouons que toute l'érudition et la dialectique de la *Quart. Rev.* n'ont pu nous faire concevoir ni les douceurs de l'esclavage, ni l'obligation de rester impassible entre les intérêts de l'humanité et les intérêts contraires. Mais ce que nous concevons très-bien, commettons les vrais amis des réformes utiles, et ce qui nous était démontré même avant d'avoir lu l'article qui nous occupe, c'est que le zèle doit être éclairé et prudent, qu'il est extrêmement difficile de remédier à un mal grave et invétéré, sans que quelqu'un se plaigne du remède, avec quelque précaution qu'on l'administre; nous n'en concluons cependant pas que l'application du remède avec les ménagemens que comporte son efficacité, ne doit pas être tentée. Concilier tous les intérêts, et les concilier parfaitement est assurément une tâche pénible. Mais ce n'est pas la première fois que cette difficulté se présente, et si elle était insurmontable, toute amélioration eût été impos-

Voyages.

...sible, tous progrès seraient été et seraient interdits aux sociétés.
A. D. V.

VOYAGES.

63. *HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES*, ou nouvelle collection des relations de voyages par mer et par terre, mise en ordre et complétée jusqu'à nos jours, par C.-A. WALCKENAE, membre de l'institut. (*Prospectus*), 10 p. in-8°. ; Paris ; 1826; Lefèvre.

Cette entreprise de l'un de nos savans collaborateurs, renommé par ses travaux comme géographe et comme littérateur, ne peut manquer d'exciter le plus vif intérêt parmi les nombreux amis des sciences géographiques. Le prospectus que nous avons sous les yeux en signale le but et l'utilité avec cette noble élégance de style qui caractérise les productions de l'auteur. « Quelque chose, dit-il, de cette sublime espérance qui présente un horizon sans limites aux hommes placés en tête de la civilisation, semble s'être emparé du génie des nations de l'empire de l'Europe moderne..... Dans l'antiquité, il a fallu les étonnantes conquêtes d'un Alexandre, et le long et difficile accroissement de la grandeur romaine, pour faire découvrir une partie notable de l'ancien monde; et l'on ne put parvenir après tant de siècles, à reconnaître la moitié d'une seule des grands continens. Dans nos temps modernes, c'est par des voyageurs isolés, ou réunis en petit nombre, c'est avec 2 ou 3 vaisseaux naviguant ensemble, ou même, au moyen de bâtimens traversant solitairement l'immensité des mers, que se sont opérées la découverte entière du Nouveau Monde, la navigation autour du globe, la reconnaissance de tous les continens et de la plupart des îles éparses sur l'immensité de l'Océan..... De ce nouveau genre de gloire.... est né un nouveau genre en littérature, qui a été presque inconnu aux anciens, et qui est cultivé chez les modernes avec un zèle et une ardeur qui s'accroît chaque jour : ce sont les voyages; les voyages qui amusent la jeunesse, instruisent l'âge mûr, donnent de l'essor à l'imagination, de l'aliment à la pensée; qui fournissent au commerçant des notions nécessaires, à l'homme d'état des résultats importans, et qui occupent profondément le géographe, le physicien, le naturaliste, l'historien et le

« ont enfin la lecture convient également à tous les rangs, à toutes les professions. »

« après avoir rappelé les diverses collections

« et surtout l'*Histoire générale des voyages*,

« l'auteur a écrit un volume et guidé la rédaction

« à rendre hommage au talent de

« l'auteur de ce recueil. Mais cet

« voyageur, à peu près étranger à la

« science, n'a pu, en amassant beaucoup de

« matériaux, élever un édifice régulier et complet. C'est

« pourquoi il a proposé de faire le savant académicien. Son ou-

« vrage est divisé en 5 grandes parties. 1°. *Voyages en Afrique*.

« 2°. *Voyages en Asie*. 3°. *Voyages en Amérique*, ou dans le Nou-

«veau-Monde. 4°. *Voyages au Pôle-nord*, complétant la descrip-

«tion de l'ancien et du nouveau monde. 5°. *Voyages exécutés*

«par mer autour du globe et dans l'Australie et les îles du grand

Océan, qui, par leur réunion, forment le monde maritime.

Une introduction présentera un précis des progrès de la

géographie jusqu'à ce jour : le dessein de l'auteur est, non pas

de reproduire l'*Histoire générale des voyages*, mais de s'aider

de cette histoire pour en donner une plus complète, sur un

plan plus régulier, plus historique, plus géographique, et

surtout en harmonie avec les grands progrès de la science

depuis un demi-siècle. Les récits des aventures, les observa-

tions des divers voyageurs seront résumés sans interruption,

séparément et selon l'ordre historique. Mais les descriptions

seront réunies pour n'en former qu'une seule des mêmes con-

trées. L'auteur n'attache point d'atlas ni de gravures à cette

publication, se réservant de s'occuper plus tard d'un atlas,

comme entreprise indépendante de celle-ci, qu'il espère exé-

cuter seul et avec la célérité promise.

Cette nouvelle *Histoire générale des voyages* formera 50 à 60

volumes in-8°. de 480 à 550 pages, sur beau papier satiné.

A compter du 30 avril 1826, il doit en paraître chaque mois

1 vol., dont le prix sera de 7 fr. ; il ne sera tiré que 25 ex.

sur papier vélin : pr. 14 fr. On souscrit à Paris chez Lefèvre,

libraire.

64. INTRODUCTION A L'HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES; par C.-A.

WALCKENAER, membre de l'Institut; in-8°. de 3 f. $\frac{1}{4}$. Paris, 1826.

65. VOYAGE AUTOUR DU MONDE, entrepris par ordre du Roi, etc., par M. Louis de FREYCINET. (*Voy. le Bul. de mai 1825, p. 139.*)

PARTIE HISTORIQUE, 3 vol. in-4°, avec un atlas de 110 planches, dont 40 coloriées, dessinées et gravées par les meilleurs artistes.

Nous nous empressons d'annoncer la publication des deux premières livraisons de cette importante partie du grand ouvrage publié sous la direction de M. de Freycinet. La relation historique est entièrement rédigée par cet habile navigateur. Nous attendons qu'il ait paru plusieurs livraisons pour faire connaître à nos lecteurs l'histoire de cette belle expédition, et la manière heureuse avec laquelle elle est racontée. Les figures qui l'accompagnent ne sont pas moins remarquables par l'intérêt qu'elles présentent, que par leur belle exécution. Nous rappellerons que, dans cette relation historique, se trouve compris le vocabulaire des langues des sauvages. Cette relation paraîtra en 24 livraisons, dont les prix sont, en grand-raisin des Vosges, 14 fr.; grand-raisin vélin, 28 fr., et papier vélin avec les planches sur papier de Chine, 36 fr.

66. VOYAGE AUTOUR DU MONDE, exécuté par ordre du Roi, sur la corvette de S. M., LA COQUILLE, pendant les années 1822, 1823, 1824 et 1825, sous le ministère et conformément aux instructions de S. Exc. M. le Marquis de CLERMONT-TONNERRE, et publié sous les auspices de S. Exc. M. le C^{te}. de CHABROL, Ministre-Secrétaire d'état de la marine et des colonies, par M. L.-I. DUPERRÉY, capitaine de frégate, commandant de l'expédition; 6 vol. in-4°, accomp. de 4 atlas, formant en tout 352 pl., dont 196 color. dess. et grav. par les meilleurs artistes. Paris, Arthus Bertrand. (*Prospectus.*)

On sait quels services a rendus aux sciences l'expédition du capitaine Duperrey, l'une des plus heureuses et des plus utiles qui aient été faites depuis long-temps, et si remarquable par le zèle, l'activité, l'instruction et les talents qu'ont déployés les officiers de la marine française. La nouvelle de la publication prochaine de la relation et des résultats de cet important voyage, ne peut donc qu'être accueillie avec le plus vif intérêt.

Le prospectus, que nous avons sous les yeux, commence par

tracer l'itinéraire de l'expédition, en indiquant ses opérations successives. Partie de Toulon le 11 août, elle relâche à Ténériffe, à Sainte-Catherine du Brésil, au Port-Louis des îles Malouines, double le cap Horn, visite sur la côte occidentale de l'Amérique, les ports de la Conception au Chili, de Callao (Péron), de Payta, mouille à Taïti, à Borabora, au port Praslin de la Nouvelle-Irlande, traverse le canal St.-Georges, communique avec les naturels de l'île de York et de la Nouvelle-Bretagne, refait la géographie des îles autrefois découvertes par Schouten, au N.-E. de la Nouvelle-Guinée, et mouille le 6 septembre 1823, au havre d'Ofak, côte N.-O. de Waigiu, l'une des îles des Papous; repartie le 17, la Coquille se rend à Amboine (Moluques), se dirige sur Timor, après avoir doublé les terres de Van-Diemen, arrive à Sydney-Cove (Nouvelle-Hollande), le 17 janvier 1824. Quittant Sydney le 26 mars, l'expédition, après avoir communiqué avec les naturels de l'île de Rotoumah, explore du 15 au 29 mai les îles Mulgraves, reconnaît dans les Carolines plusieurs îles et groupes d'îles, entre autres l'île d'Oualan, explore une partie de la côte nord de la Nouvelle-Guinée; relâche au havre de Dorery, puis à Sourabaya, après avoir de nouveau traversé les Moluques, arrive le 30 août aux îles de France et de Bourbon, qu'elle quitte le 23 novembre; mouille successivement à Sainte-Hélène et à l'Ascension, où tous les genres d'observations sont renouvelés, et revient débarquer à Marseille le 24 mars 1825, ayant accompli un voyage de circum-navigation, qui a duré 31 mois 13 jours, et pendant lequel la corvette a parcouru plus de 25 mille lieues.

Le prospectus signale ensuite, d'après le rapport de MM. le B^{re}. Cuvier et Arago, à l'Académie des sciences, les éminens et divers services rendus aux sciences par cette expédition. — *Histoire du voyage.* — Cette relation rédigée par M. Duperrey, présente d'autant plus d'intérêt, que nos navigateurs ont successivement visité les deux côtés opposés de l'Amérique méridionale, à une époque où les gouvernemens de ces contrées prenaient une nouvelle attitude; que plus loin ils se sont procuré des renseignemens curieux sur l'état actuel de la Nouvelle-Hollande, des Moluques, sur la situation des missionnaires anglais dans les îles de la Société et à la Nouvelle-Zélande; mais ce qui donne à ce récit un charme particulier, c'est l'état physique et moral de l'homme sauvage qu'ils ont étudié dans

leurs fréquentes communications avec les peuples disséminés sur les îles du grand Océan. L'hydrographie et la navigation, la physique, la zoologie, la botanique, offriront un égal intérêt par les découvertes et les observations nombreuses dont ce voyage a enrichi ces sciences diverses. L'analyse des observations hydrographiques et physiques, est aussi l'ouvrage de M. le capitaine Duperrey. La zoologie est confiée aux soins de MM. Lanson, Garnot, et pour les insectes, à M. Guérin, aidé des conseils de M. Latreille MM. Bory de Saint-Vincent et Ad. Brongniart se sont chargés des diverses branches de la botanique, dans lesquelles les nombreuses découvertes, fruit de l'expédition, sont dues au zèle de M. d'Urville, nommé au commandement d'une expédition nouvelle.

La partie *zoologique* (2 vol. in-4^o., avec un atlas de 145 pl. color.) sera publiée la 1^{re} en 25 livraisons, une par mois. Chaque livraison sera composée de 6 pl. in-8^o., avec le texte; c'est dans cette division du voyage qu'on a placé les remarques relatives à la géologie. — La partie *botanique* (1 v. in-4^o., avec atlas, de 115 pl. dont 15 color.) suivra immédiatement en 15 livraisons, une par mois, de 8 pl. avec le texte. — *L'histoire du voyage* (2 vol. in-4^o., avec atlas de 36 pl. color.), y compris les vocabulaires des langues des sauvages, sera publiée concurremment avec la partie *zoologique*, en 10 livraisons mensuelles, de 10 à 12 feuilles de texte, chacune avec des planches. — La partie *hydrographique, nautique et physique*, (1 vol. in-4^o., avec atlas de 56 pl., format colombier), paraîtra dans le courant de 1827, en 10 livraisons de 5 à 6 pl. chacune, avec le texte.

L'atlas de la partie historique, dessiné par MM. Chazut et Lejeune, et celui de la partie hydrographique et nautique, seront gravés par M. Ambroise Tardieu, sous la surveillance du commandant de l'expédition. — Les planches de la zoologie et de la botanique seront dessinées par MM. Bessa, Bévallet, Guérin, etc., et gravées par M. Coutant. — Le texte gr. in-4^o sera imprimé par MM. Firmin Didot, père et fils, et les planches tirées par M. Rémond.

La 1^{re} livraison paraîtra le 1^{er} juillet 1826 : prix de chaque livraison, 12 fr. et 24 et 30 fr. papier vélin satiné, et papier vélin, doubles figures. Pour les souscripteurs à l'une des 3 divisions de l'ouvrage, 14, 28 et 36 fr.; pour les souscripteurs

particuliers à la partie hydrographique, nautique et physique, 12 et 24. Augmentation pour les non-souscripteurs, après le 1^{er} janvier 1827 : 1 fr. sur chaque livraison, si l'on prend les 3 parties zoologique, botanique et historique; 5 et 6 fr., si l'on n'en prend qu'une; 2 et 4 fr. pour la partie hydrographique, etc. — On peut souscrire pour l'exemplaire *unique* des parties *zoologique et botanique*, gr. in-f^o., texte, dessin et pl., comprenant 780 dessins originaux, une pl. — On souscrit sans rien payer d'avance.

67. VOYAGE PITTORESQUE DANS LES PYRÉNÉES FRANÇAISES et les départemens adjacens, dédié au Roi; par MELLING, 11^e. livr. (Voy. le *Bullet.* de janvier, n^o. 106.)

Cette nouvelle livraison est peut-être encore supérieure à la précédente par l'exécution, ce qui arrive toujours aux ouvrages dirigés avec soin et habileté. L'écueil, pour l'ordinaire, ce sont les dernières; les artistes, trop souvent, se reposent sur leurs succès; mais ici nous ne devons point craindre un semblable échec; le graveur mettra de l'amour-propre à rendre constamment les beaux dessins de M. Melling.

Cette livraison offre d'abord la ville et le château de Saint-Jean-Pied-de-Port, dont la situation est si pittoresque; il faut lire, dans la description qui accompagne cette vue, une anecdote qui fait connaître le genre d'hospitalité des Basques, et dans le texte qui accompagne la deuxième planche, représentant un site du pays basque, l'intéressante description des mœurs et des usages des habitans de ce pays, ainsi que de l'aspect de toute la contrée. La vue de la vallée d'Ossau et des ruines de Castel-Jaloux est délicieuse, et l'on regrette vivement, avec les voyageurs, que leur course dans la belle vallée d'Aspe ait été infructueuse; ils en furent chassés par la tempête; tous les buveurs qui ont visité les Eaux Douces seront frappés de la parfaite ressemblance des lieux dans la belle planche qui représente cet établissement thermal, dominé par ces monts superposés, entassés, qui l'entourent; la gorge où est situé l'établissement d'*Eaux Chaudes* n'est pas moins bien rendue; enfin, la vue du château de Coaraze termine cette livraison. C'est là que Henri IV passa les premières années de son enfance; le pays est plein de son souvenir; chaque habitant raconte par tradition tout ce qu'il faisait, montre les sentiers qu'il parcourait, et se vante

d'avoir au nombre de ses ancêtres l'un des Béarnais qui vinrent complimenter ce grand roi sur sa nouvelle fortune, et lui apporter des fruits de leurs jardins et des fromages de leurs troupeaux.

Nous ne saurions assez répéter les louanges que mérite cet ouvrage. Le texte est simple, exact, touchant, et il était impossible de mieux réussir dans l'accord des deux talens qui doivent assurer un succès durable à ce bel ouvrage. F.

68. VOYAGE D'ATHÈNES A CONSTANTINOPLE, ou Collection de portraits, vues et costumes grecs et ottomans, peints d'après nature, en 1819, lithog. à Paris, et col. par Dufay, élève de David; 1^{re}. livr. in-fol. de 6 feuilles pour 20 fr. Paris, 1825, Treuttel et Würtz.

69. REISE I NORDTYDSKLAND. Voyage dans l'Allemagne septentrionale; par J.-L. BEEKEN; 2 vol. in-8^o.; Copenhague, 1825; Schlesinger et Kioepping.

Une très-longue instruction pour les voyageurs ouvre cet ouvrage, composé par un libraire du roi de Danemark. Dans le 1^{er}. vol. l'auteur visite Kiel, Rendsborg, Itzehoe, Lauenbourg, Ratzebourg, Lubeck, etc.; dans le second il décrit Hambourg, Wandsbeck, Altona et Berlin. Il donne un assez bon aperçu géographique sur le Holstein. En parlant de Kiel il fait connaître l'école forestière, les bains de mer, le séminaire des maîtres d'école, le château, le mont-de-piété, appelé maison d'assistance, l'université, etc. La place forte de Rendsborg renferme un arsenal, une maison d'exercice, une école de garnison, une institution pour les sous-officiers et plusieurs fabriques. Aux environs de Pinneberg est située *Fredriksgabe*, nouvelle colonie de pauvres, fondée en 1823. Hambourg occupe long-temps notre voyageur. Il retrace l'histoire de cette grande ville, et insère un journal qu'on y a tenu pendant la guerre, depuis le 31 mars 1813, jusqu'au 31 mai 1814; il décrit ensuite les établissemens publics, tels que hôpitaux, églises, bibliothèques, le théâtre, la bourse, les bains, la synagogue. Il fait connaître aussi le musée de Rœdding, et les 13 loges de francs-maçons. Wandsbeck, aux environs de Hambourg, a des fabriques d'indiennes, des tanneries, des moulins à huile, des blanchisseries de cire, une fabrique de draps, et une grande

blanchisserie qui travaille pour les Hambourgeois. Altona est une ville éminemment manufacturière ; on y trouve 12 fabriques de tabac, 16 tanneries, une raffinerie de sucre, une fabrique de vinaigre et distillerie, une savonnerie, une manufacture de coton, des fabriques de chapeaux, de soieries, et une fonderie de caractères d'imprimerie, la seule bonne fonderie de ce genre qui existe dans le Danemark. M. Beeken décrit de même en grand détail la ville de Berlin ; il y compte 28 bibliothèques publiques, 32 libraires et 29 imprimeurs. Lauenbourg n'est qu'une petite ville, avec les restes du château des anciens ducs ; elle a une raffinerie de sucre, une savonnerie, une fabrique de vinaigre, plusieurs brasseries et poteries, et elle est le siège des autorités du petit-duché de Lauenbourg, par lequel on a prétendu indemniser le Danemark de la perte de la Norvège. Ratzebourg est située dans une île. Dans le quartier septentrional, appartenant au Meklenbourg, il y a une cathédrale bâtie dans le style gothique. On y a érigé un monument aux guerriers morts en 1813 et 1814. A Lubeck, M. Beeken trouva les écoles mieux organisées qu'à Hambourg ; la ville a un gymnase, des écoles primaires, une école de dessin, une école de navigation, et une académie pratique de commerce. A Heiligenhafen, l'auteur s'embarqua pour retourner par Laaland et Falster, à Vordingborg, en Sélande. D-c.

70. VOYAGE AU NORD DES MONTS HIMALAYA, dans le Tibet et la Boukharie. (*Oriental Magazine*. Calcutta ; 1825 ; cah. 5 et 6.)

M. Moorcroft, qui s'est illustré dans les derniers temps par ses voyages et ses recherches faites dans les monts Himalaya et au delà, avait fait partir d'abord en 1812, un serviteur intelligent et zélé, nommé Mirizzet Ullah, pour explorer d'avance ces contrées ; c'était, à ce qu'il paraît, un mahométan de l'Inde. Il se rendit de Delhi à Cachemir, de là à Tibet, Yarkend, Cachgar, puis aux frontières de la Chine, d'où il revint à Kokan. Il se rendit de cette ville à Samarkand, Bokhara, Balkh, Khoulm et Caboul, d'où il revint dans l'Hindostan. Ce voyageur tint un journal de son voyage, et le remit, à son retour, à son maître, qui en fit faire et distribuer des copies ; c'est sur une de ces copies qu'a été faite la traduction anglaise, insérée dans

des preuves du vif intérêt qu'il prend à la prospérité de la France. Honneur au ministre digne du grand nom de Larochefoucauld, qui a préparé, secondé et exécuté ces actes.

61. I. SIX MONTHS IN THE WEST INDIES. Six mois aux Indes occidentales. 332 pag. Londres, 1826.

62. II. THE WEST INDIA QUESTION, etc. La question relative aux Indes occidentales envisagée sous le point de vue pratique. 121 p. Londres, 1826. (*Quart. Review*, n°. LXVI, mars 1826; pag. 490.)

On sait que l'Angleterre, craignant pour ses colonies des Indes occidentales l'influence d'Haiti devenu état indépendant, et celle de l'abolition de l'esclavage dans plusieurs nouveaux états de l'Amérique méridionale, s'est déterminée à modifier par degrés le système de servitude établi dans ces îles. Nous avons résumé dans un des articles du Bull., (*Voyez* le mois de décemb. 1824, pag. 427), les résultats de la plupart des écrits publiés par les partisans et les adversaires de l'abolition. Depuis lors, le gouvernement anglais a envoyé aux îles de nouveaux évêques avec la double intention d'obtenir de leur vénérable ministère une heureuse influence sur l'état moral et civil de ces colonies, et de se procurer des notions impartiales et exactes sur les questions relatives à l'esclavage.

La relation indiquée en tête de nos notes est le premier fruit de cette mission. Elle est l'ouvrage d'un jeune parent de l'évêque des Barbades, qui l'y a suivi à ce qu'il paraît en qualité de secrétaire; l'autre écrit est un examen raisonné des difficultés que présente dans l'exécution, le projet d'abolir l'esclavage aux îles, et des moyens à employer pour arriver au but, sans secousse, et sans blesser les intérêts des colons. Nous nous arrêtons peu, dans une matière aussi grave, au plaisir que promet aux lecteurs la narration vive et spirituelle du jeune parent de l'évêque, dont le récit, à la fois naïf et piquant, si l'on en juge par les citations de la *Quart. Rev.*, ne peut manquer d'offrir à leur curiosité un aliment très-agréable. L'essentiel, pour la question importante qui nous occupe, est la modération qui paraît avoir dirigé les deux auteurs, dans leurs observations. Les réflexions que leurs écrits ont suggérées au journaliste anglais peuvent aussi être considérées comme un troisième essai sur cette question. Quand on connaît l'esprit dans lequel est rédigé son re-

cueil, on ne s'attend pas à y trouver des conclusions favorables aux réformes. Aussi le rédacteur s'en montre-t-il l'adversaire, tout en insistant sur la nécessité de recherches et de témoignages impartiaux. Il y a une manière de combattre un projet de réforme, sans se prononcer trop positivement, et en ennemi déclaré; c'est celle que s'est efforcé d'adopter l'écrivain de la *Quart. Rev.* : d'ailleurs les dispositions que montre le gouvernement britannique pour un système favorable aux esclaves, imposaient des ménagemens. On peut donc être certain de trouver réunies dans sa notice, toutes les difficultés d'exécution que peuvent rencontrer les mesures prises ou à prendre, dans l'intention d'un affranchissement graduel, dont la lenteur n'équivaudrait pas à un ajournement indéfini, et l'on peut également être convaincu que ces difficultés n'ont point été atténuées. On trouvera aussi dans cette notice une masse de faits et de citations recueillis ou interprétés par le rédacteur, pour prouver que l'esclavage a existé partout, qu'il existe encore plus ou moins presque partout, qu'il n'est réprouvé ni par la morale, ni par la religion, ni par la politique, et que les îles anglaises de l'Amérique sont pour les noirs esclaves une espèce de paradis; résultats sans doute démonstratifs en faveur de l'impartialité que recommande le rédacteur à chaque page, et de la légitimité de ses reproches aux partisans de l'abolition qu'il ne cesse de gourmander sévèrement pour leurs exagérations.

Quelle que soit notre aversion pour la partialité, nous avouons que toute l'érudition et la dialectique de la *Quart. Rev.* n'ont pu nous faire concevoir ni les douceurs de l'esclavage, ni l'obligation de rester impassible entre les intérêts de l'humanité et les intérêts contraires. Mais ce que nous concevons très-bien, comme tous les vrais amis des réformes utiles, et ce qui nous était démontré même avant d'avoir lu l'article qui nous occupe, c'est que le zèle doit être éclairé et prudent, qu'il est extrêmement difficile de remédier à un mal grave et invétéré, sans que quelqu'un se plaigne du remède, avec quelque précaution qu'on l'administre; nous n'en concluons cependant pas que l'application du remède avec les ménagemens que comporte son efficacité, ne doit pas être tentée. Concilier tous les intérêts, et les concilier parfaitement est assurément une tâche pénible. Mais ce n'est pas la première fois que cette difficulté se présente, et si elle était insurmontable, toute amélioration eût été impos-

parler de violences et d'assassinats. Ils sont très-tolérans, et marient, sans difficulté, leurs filles aux musulmans. Ils brûlent leurs morts ; mais à Lassa, siège du grand lama, on les enterre. Le rajah de Lei envoie tous les ans un tribut ou un don volontaire à ce grand lama. On trouve à Lei une mosquée dont l'iman perçoit un droit sur les marchandises. Au reste, chaque père de famille fait un lama d'un de ses fils ; les lamas, ainsi que les *Chuumehs* ou religieuses, ne se marient point. Le rajah abdique dès que son fils vient de naître ; les ministres gouvernent alors au nom du prince : il y a 3 grands fonctionnaires, le *Kalun* ou *Ghebun* qui, au passage de Mirizzet Ullah, avait le suprême pouvoir, le *Chaghgut* ou intendant du trésor, et le *Muaghten* ou commandant en chef.

Le langage de Tibet ressemble aux dialectes du Turkestan et du Cachemir ; il a de commun avec ce dernier la prononciation nasale. Les chiens de Tibet sont gros et forts ; on prétend qu'ils peuvent se mesurer avec le lion. La vache a une queue épaisse dont on fait le *chownri* usité dans l'Hindostan ; cet animal est petit, mais il est fort et a une marche si sûre, qu'on s'en sert comme bête de somme sur les chemins montueux et difficiles. Mirizzet Ullah vit très-peu de ces juments tibétaines, justement renommées, qui sont aussi très-utiles dans les montagnes ; la race est originaire du district de Zaishkar, à 10 ou 15 stations de Lei. La poudre de Lei est renommée en Asie ; c'est qu'à 3 stations de Lei, il y a des mines de soufre, le sol fournit du salpêtre, et le bois des montagnes donne un excellent charbon.

II. ROUTE DE TIBET A YARKEND. Le *Magasin oriental* avertit que cet itinéraire est nouveau, attendu que Marco Polo et le missionnaire Goez qui ont visité Yarkend, y sont arrivés par le Badakhschan, et que les autres missionnaires qui ont pénétré à Lei se sont détournés pour aller de là à Lassa. Un officier russe, Yefremof, paraît être le seul qui ait pris la même route que notre voyageur.

De Lei au village de *Diger* 8 cos., route escarpée et difficile ; on monte les 3 premières lieues, puis on descend ; la neige avait la profondeur d'environ une coudée. *Ahkan*, 3 cos., village de 20 maisons sur la gauche du Shayuk qui se jette dans la rivière de Lei ; la route passe par une plaine et n'est que sable et roche. En été, les bas-fonds étant impraticables à cause des

neiges fondues, on passe par Nureh, place de quelque importance. *Dakchudinga* 7 heures, station entre les rochers sur la rive droite du Shayuk, que la route traverse plusieurs fois; dans peu d'endroits le voyageur peut avoir de l'herbe et du bois; le 31 octobre des glaçons s'attachaient à la crinière du cheval. *Chumchur* 4 h., sur la rive droite du Shayuk; on passa 4 gués, dont l'un était très-dangereux. *Chonk Jangal* ou le grand désert, 9 maisons sur la droite du Shayuk. *Chong Ulang* 4 heures, station sur la droite de la rivière; la route passe entre deux précipices formés par des roches à pic. *Dung Beilak* 9 heures, sur la gauche de la rivière; le voyageur comptait 11 gués. Il y a des *toshguns*, ou places de halte où l'on peut obtenir du combustible et de l'herbe; l'une s'appelle *Keftser Khaneh* ou le pigeonnier, à cause des petites excavations qui y sont pratiquées dans le rocher. *Mandalik* 10 heures, sur la gauche de la rivière; c'est là que commence l'*esh*, mot turc qui signifie odeur; en effet, c'est une mauvaise odeur qui affecte l'haleine des chevaux et des hommes, surtout des premiers. Il fallut passer la rivière 8 fois à gué. *Xartobe* 5 heures; *Kotak lak* 5 h., sur l'un des affluens du Shayuk qui prend ici le nom de rivière de Khamdan; le bois abonde; l'*esh* y incommoda beaucoup. On trouve du flint, de petites agates et des pierres bleues: la route passe entre des montagnes et est entrecoupée par un grand nombre de torrens. *Chung Tash* 7 h., village sur un promontoire de rochers sur la droite de la rivière de Khamdan. *Khamdan* 9 h., sur la droite de la rivière; à la gauche, entre le sud et l'est, s'élève un glacier qui, à ce que l'on dit, a 200 cos d'étendue, et qui sépare le Tibet-Baltu de Serkoul, sur la lisière du Badakhshan. On voit autour du relai de gros blocs de glace. *Yapchan* 10 heures, sur les 2 côtés de la rivière; la neige avait un pied et demi d'épaisseur; on traverse ensuite le col de Karakurum au milieu des neiges et des glaces. Au bout du défilé est *Karakurum* 10 h., station qui se compose de quelques maisons. Au sud coule la rivière Shayuk. Le climat est insalubre, et notre voyageur eut de la peine à se procurer les denrées nécessaires. *Sarighout* 7 h., route rocailleuse, le village mal pourvu de provisions. *Aktah* 9 h., station sur la droite de la rivière. *Khakalun* 10 h., sur la droite de la rivière. D'ici une route assez courte conduit au Tibet-Baltu; les Kalmaks et Khirgizes en profitaient autrefois pour faire leurs incursions;

on dit que, pour y mettre fin, on conduisit les eaux dans les défilés, et ces eaux s'étant gélés rendirent le passage impraticable. *Taghtch* 9 h., sur la droite de la rivière vis-à-vis d'une montagne d'où il s'est détaché de gros blocs qui ont laissé à découvert des mines de cuivre : taghtah signifie mines de cuivre en tibétain. *Igersaldi* 7 heures, sur un petit plateau entre 2 montagnes sur la droite de la rivière.

Bagh Haji Mohammed 9 h. Station sur la droite de la rivière ; on passe sur la route auprès de quelques édifices ruinés qui ont été habités par des Kirghizes avant que ce pays fût soumis aux Chinois. Auprès de là, une route conduit par un défilé au tombeau de *Shehid Ullah Khajeh*. *Yartuli* 2 h., sur la droite de la rivière *Yagni Dawan* ou la nouvelle montagne. Le voyageur y éprouva un froid excessif ; il traversa un défilé étroit et escarpé où il laissa morts deux chevaux. Il y a une route plus longue de 2 journées, elle passe par la montagne de *Cheragh-saldi*. *Tez ak lak Payin* 9 h. *Mizar* 8 h., ce mot signifie tombe ; on y voit en effet le tombeau de quelque personnage important ; quelques maisons vides sont réservées pour le logement des voyageurs. Ce n'est que depuis peu que la Chine ou le Khatai a étendu sa domination jusqu'à ce lieu. On y parle turc, les habitans des environs possèdent de grands troupeaux de moutons et beaucoup de chevaux ; la rivière de *Mizar*, appelée plus bas rivière de *Kerkaligh*, se jette dans celle de *Yarkend*. *Chakilak* 6 h. *Khelastan* 6 h. *Ak-Misjid* ou *Ak Meschi* 7 heures. *Aurtang* (l'*Ourtung* de la carte d'Elphinstone), 9 h. douanes ; on y examine et scelle les paquets, et on envoie un officier chinois et 2 mahométans avec les voyageurs jusqu'à *Yarkend*, pour veiller sur les marchandises soumises aux droits de douane. Les 16 Chinois stationnés à *Aurtang* ont pour chef un *galader* ; avant d'arriver à *Aurtang*, on passe successivement à 3 postes de douane, éloignés l'un de l'autre d'un cos. *Aurtang* a 2 à 3 cents maisons. *Koksar* 1 h., gros village d'un millier de maisons ; le gouvernement chinois y entretient 4 officiers mahométans. *Langer* 1 h., *Langer* signifie relai ; c'est en effet un relai de chevaux pour les courriers du gouvernement. *Tukayi* 10 h., relai. On passe sur la route qui est bordée de maisons, à *Kerghalik*, village considérable où les lundis on tient une foire pour les chevaux, ânes, les tapis, etc. ; il y a aussi un collège et un poste d'officiers comme à *Koksar*. *Kergha* signifie cor-

neille; cet oiseau foisonne ici. *Chagachag* 9 h., petit village et relai.

Yarkend 4 h. Cette ville bien connue a des maisons et des murs en argile; il y a 5 portes : la porte d'Altoun à l'ouest, le Khankah ou porte de la citadelle au sud, la porte de Mikrar du même côté; celle de l'est s'appelle Kiak-Albut, et celle du nord Yerek-Bagh. Il y a plus de 10 collèges, soutenus par des dotations en terre. A la douane de Yarkend le gouvernement chinois prélève un droit sur les marchandises, particulièrement sur les schals. Yarkend a été réuni à l'empire chinois par Kien-long en 1757. Il y a un chef musulman pour juger les différends de peu d'importance, et 2 fonctionnaires chinois qui lèvent les impôts, condamnent à des amendes et règlent ce qui concerne les troupes; ces fonctionnaires sont relevés tous les 3 ans. Ils font payer une capitation par chaque mâle adulte, excepté les étudjans, les mollahs, les voyageurs et les mendiants; 40,000 individus y sont soumis à Yarkend et aux environs. Les marchands étrangers, quoique domiciliés, sont censés être des voyageurs. Les habitans de Yarkend sont industrieux, ils ont beaucoup de boutiques; des canaux dérivés de la rivière traversent la ville et servent à l'irrigation des terres. Dans le lit de cette rivière le gouvernement fait chercher des pierres précieuses appelées *yesm*. Le goître afflige beaucoup d'habitans. Tous les vendredis il se tient à Yarkend un marché aux chevaux où l'on vend surtout des chevaux kirghizes. Notre voyageur parle d'une classe d'hommes particulière nommée *Yedejis*, qui se font forts de faire la pluie et le beau temps à l'aide d'une pierre qu'ils prétendent tirer de la tête de la vache ou du cheval. (*La suite à un autre cahier.*) D-c.

71. NOTICE SOMMAIRE DE LA RELATION DES VOYAGEURS ANGLAIS DANS L'INTÉRIEUR DE L'AFRIQUE, lue à la société de géographie, le 7 avril 1826.

Quoique j'aie eu à peine le temps de parcourir la relation du voyage des trois Anglais dans l'intérieur de l'Afrique, je ne veux pas différer de vous faire part de l'intérêt que présente cette importante publication. La découverte du Soudan par les Européens modernes (1823-1824) fera époque dans les annales de la géographie, et peut-être dans l'histoire du genre humain. C'est donc en quelque sorte un devoir de signaler l'ouvrage qui

est le premier fruit de cette belle , de cette glorieuse entreprise.

On regrettera de ne pas trouver dans ce volume toutes les observations du docteur Walter Oudney , ni même celles du capitaine Clapperton (à l'exception du récit de son voyage de Kouka à Sackatou); le principal rédacteur de la relation (le major Denham) s'en excuse même auprès de ses lecteurs ; cependant ce livre renferme assez de faits et d'observations pour satisfaire la première curiosité des lecteurs , et pour faire attendre avec patience la publication des autres documens qui , nous le présumons , doivent renfermer une description physique plus complète.

On retrouvera peut-être aussi d'autres écrits du docteur Oudney , que les *Itinéraires à l'ouest de Mourzouk*, et de *Mourzouk à Bornou* , les seuls qui soient venus dans les mains du major. Je remarque , dans la préface où ce dernier en exprime ses regrets , un fait propre à rectifier les idées qu'on s'était faites sur les causes de la mort du docteur. Ce n'est pas dans les *montagnes du Soudan* qu'il a été atteint de la maladie à laquelle il a succombé , mais trois ou quatre mois auparavant , et au départ même de Mourzouk. C'est alors qu'il gagna un rhume violent qui se fixa dès ce jour sur sa poitrine , sans l'abandonner un seul instant. En arrivant dans le Bornou , il fut saisi de la fièvre , et les accès devinrent si fréquens , que lui-même perdit l'espoir de revoir l'Angleterre ; quand il partit ensuite de Kouka pour le Soudan , il était épuisé : ce martyr de la science est mort à 32 ans.

Avant de s'engager dans l'expédition , M. Denham avait offert d'aller à Tombouctou par la route qu'a prise depuis le major Laing : c'est ce qu'il explique dès les premières lignes de la relation. Il est heureux qu'il ait changé de résolution. Après avoir raconté le voyage de Tripoli jusqu'à Mourzouk , et jeté quelques fleurs sur la tombe de Ritchie , il laisse le docteur Oudney décrire le pays à l'ouest : ensuite il consacre huit chapitres aux articles suivans : Route de Mourzouk au Bornou. — Kouka. — Expédition du Mandara (où l'on sait quel rôle il a joué). — Excursion à Munga et au Gambarou. — Saison pluvieuse à Kouka. — Excursion à Loggun , et mort de M. Toole. — Voyage sur le rivage oriental du lac Tchad. — Royaume de Bornou.

Tout ce qui précède remplit 413 pages in-4°. ; ensuite vient

la narration de M. Clapperton. Il traite du voyage de Kouka à Murmur (où le docteur a péri), de Murmur à Kano, et de là à Sackatou, ce qui forme 128 pages.

Un appendice fort étendu renferme 24 articles dont voici les principaux : Correspondance du Cheykh de Bornou, avec M. Clapperton, le pacha de Tripoli et plusieurs princes du Soudan ; Documens sur la mort de Mungo-Park ; Document de la *cour de justice* de Bornou ; Lettre sur la mort de M. Tyrwhit (3^e. victime de l'expédition) ; plusieurs vocabulaires, zoologie, botanique (article du célèbre Robert Browne) ; Minéralogie (par M. Koenig) ; Journaux thermométriques. Cet appendice renferme 131 pages. Nous y avons vainement cherché le détail des observations du baromètre qu'on aurait vivement désiré d'y rencontrer, quoiqu'on sache bien que, dès avant la mort du docteur Oudney, elles ont été interrompues. 44 planches sont distribuées dans ce volume ; je signalerai seulement plusieurs des sujets les plus curieux.

On a révoqué en doute les *armures* de la cavalerie africaine. M. Denham, qui l'ignorait peut-être, a multiplié des portraits, faits d'après nature, et non d'imagination, et où la question semble jugée : ils représentent les gardes du corps du Cheykh de Bornou, ayant des *cottes de mailles* qui descendent jusqu'aux genoux, et les lanciers du sultan de Bégharmi couverts d'*armures* semblables, eux et leurs chevaux. Les cavaliers de Bornou ont aussi des cuirasses en fer, des visières et des casques. Leurs armes sont variées et d'un luxe recherché (1).

Ce qu'on a hasardé sur de prétendues armoiries et sur des rapports avec la chevalerie, paraît n'avoir aucun fondement ; du moins, aucune des planches n'en renferme de traces.

Les femmes Schouaa se distinguent par de forts beaux traits des autres habitans du royaume de Bornou, qui ont la physionomie nègre, plus ou moins prononcée. Le caractère de tête de quelques Fellatahs est également remarquable. Les gens du

(1) On distingue parmi les armes des espèces de faux, plusieurs fois recourbées et garnies d'anneaux, qu'on lance sur les ennemis en suite : elles ont de l'analogie avec une des armes des anciens Egyptiens. Nous devons ajouter que sur une des armures on voit des croissans représentés : on aimera mieux peut-être supposer que cet ornement a été introduit par les Musulmans, que d'admettre qu'il ait été imaginé par les indigènes.

Mandara et du Begharni ressemblent à ceux du Bornou ; et le front est chez eux plus vaste et plus droit que chez les habitants de la Nigritie occidentale. Il est de même des gens de Kashna , Nyffé , Kano , etc. On est surpris de voir que , chez la plupart d'entre eux , le visage est bariolé comme chez les nations moins civilisées de l'Afrique.

Sur les bords du Yaou et du Schary , on distingue des sites pittoresques , des paysages boisés et d'une grande fraîcheur. Parmi tous ces dessins , on regrette de ne pas trouver la forme des *constructions* usitées dans le Soudan : celui de la réception des voyageurs par le sultan de Bornou , curieux d'ailleurs à plusieurs égards , n'en donne point une idée. Les turbans de ses gardes sont énormes ; ils ont tous , ainsi que le sultan lui-même , une large mentonnière qui leur cache la bouche , et est serrée sous le nez.

L'aspect et le plan de *Mora* , capitale du Mandara (loin au midi du lac de Tchad) , sont dignes d'arrêter les regards , à cause de la position montueuse de ce pays très-élevé , dont le sol est primitif. Les plans de Bornou et de Kano ne sont que des esquisses ; mais le lac Tchad est dessiné en grand. Toute sa circonférence , à 50 lieues près , a été reconnue par le major Denham ; encore a-t-il marqué sur la carte les noms des villages qu'il n'a pu visiter. On lui a dit que , dans cette partie (le N.-E. du lac) est le lit d'une rivière à sec ; mais rien ne fait présumer que le lac ait un écoulement de ce côté , et les habitants disent qu'il n'a pas d'issue : de tous les autres côtés , le lac reçoit les eaux des lieux environnans. J'arrive à la carte générale du voyage qui termine cette intéressante publication : elle sera l'objet d'un examen spécial : aujourd'hui , je me borne à quelques mots. Tombouctou (par conjecture à la vérité) y est abaissé du 18°. degré de latitude nord au 15°. ; changement trop considérable , mais qui cependant pourrait se justifier en partie par les observations les plus récentes. Mais la longitude est par 10. ouest de Paris (au lieu de 2° 40' environ , position que lui donne M. Walckenaer) ; ce qui s'éloigne au contraire de la probabilité , qui est que Tombouctou doit être rapproché vers l'ouest de plusieurs degrés. Le Kowara , rivière ou branche qui descend , dit-on , de Tombouctou , se divise ici en quatre bras , supposés , l'un tombant dans le Volta , suivant le major Laing , l'autre coulant droit au sud , suivant M. Clapperton , vers la baie de Lagos ;

un autre se dirigeant encore plus à l'est, vers la grande rivière de Formose ou de Benin, suivant l'hypothèse de Reichard; enfin, le quatrième se portant droit à l'est, à la hauteur du 9° degré, passant au midi des montagnes du Mandara (à plus de 100 lieues du lac Tchad), et continuant encore dans cette direction sans issue connue. Il est à noter que c'est le sultan *Bello* lui-même qui a fourni le tracé de ce 4°. cours du Kowara à l'est; sa carte, toute barbare qu'elle est, n'est pas la pièce la moins curieuse du volume. Si on en croyait ce prince, c'est le Kowara qui est appelé *Nil* et qui se rend en Égypte. Étant à Sackaton, M. Clapperton n'était pas à 40 lieues de *Kube*, sur le Kowara. S'il eût pu continuer sa route, et descendre ensuite le fleuve, il résolvait en 15 jours ce grand problème.

Reste toujours au Kowara, dans les trois premières hypothèses, à franchir la chaîne de montagnes au sud de Racka; et, dans la 4°. , à cheminer avec une faible pente (1) dans un espace immense. Ce qui est plus positif, c'est que le lac Tchad, ou mer intérieure, a plus de 80 lieues dans sa grande dimension, entre Woudie et Tangalia, et 55 dans l'autre (du nord au sud) entre Mabah et Angala. Son circuit paraît être, autant que ses limites variables permettent de le mesurer, d'environ 250 lieues; ainsi, les premiers rapports avaient un peu exagéré sa circonférence. Cependant, sa surface est encore quatre à cinq fois plus grande que celles des lacs de Nicaragua et de Maracaybo. Le Schary se jette dans le lac au midi par neuf embouchures, et le Yeou s'y jette à l'ouest; une montagne paraît être sa limite à l'est, dans les plus hautes eaux. Une cinquantaine de lieues, comme je l'ai dit, n'a pu être reconnue par le major Denham; mais on ne peut que louer sa courageuse persévérance, puisqu'il a tenté deux fois, malgré les difficultés, d'accomplir le cours entier du lac. Je regrette que le temps et l'espace qui me sont prescrits ne me permettent pas de développer davantage cet aperçu du mémorable voyage des trois Anglais.

7 Avril 1823.

JOMARD.

(Extrait du Bulletin de la Société de Géographie, nos. 33-34.)

(1) Puisque là il n'est plus qu'à 70 lieues de l'Océan.

72. *NARRATIVE OF TRAVELS AND DISCOVERIES, IN NORTHERN AND CENTRAL AFRICA, etc., Relations des voyages et découvertes faites dans le nord et le centre de l'Afrique, pendant les années 1822, 1823 et 1824; par le major DENHAM, le capitaine CLAPPERTON et feu le docteur OUDNEY, à travers le grand désert jusqu'au 10°. degré de latitude septentrionale, et depuis Kouka, dans le Bornou, jusqu'à Sackatou, capitale de l'empire Fellatah, avec un appendice; relation publiée par le major DIXON-DENHAM et le capitaine HUGUES CLAPPERTON, les seuls voyageurs qui aient survécu à cette expédition. 1 vol. in-4°. de LXVIII, 335, II, 269 p., avec 2 cartes et 42 gravures. Prix, 4 l. st. 14 sh. 6 d.; Londres, 1826; Murray.*

73. *DÉCOUVERTES RÉCENTES EN AFRIQUE, etc. (Quarterly Review, n°. LXVI; mars 1826, pag. 518.)*

Nous avons donné, dans l'article qui précède, l'aperçu rapide de quelques-uns des résultats principaux de la relation dont on vient de lire le titre, aperçu tracé par notre savant collaborateur. Nous allons maintenant, d'après une première inspection de cet ouvrage, indiquer sommairement les points les plus essentiels de l'analyse de ces voyages, faite par le célèbre voyageur, M. Barrow, qui les a le premier signalés, et qui continue d'en rendre compte dans la *Quarterly Review*. Nous y joindrons quelques observations suggérées par une lecture rapide de cette relation si neuve et si intéressante.

L'habile rédacteur s'est attaché à deux objets principaux, 1°. les observations et la partie du récit des voyageurs qui font connaître la situation morale, politique, économique et industrielle des divers peuples ou tribus qui habitent les contrées nouvellement découvertes, l'aspect et le degré de culture de ces contrées, la manière dont ces tribus sont gouvernées, le degré de puissance et le caractère des chefs; 2°. les connaissances nouvelles procurées par cette expédition sur la géographie de l'Afrique intérieure.

Quant au premier objet, M. Barrow retrace quelques-uns des détails de la narration qui peuvent servir à faire apprécier la civilisation actuelle, les mœurs et le caractère de ces peuples nouveaux pour nous. Ces détails confirment et rectifient les

notions qu'il en avait d'abord données d'après les premières communications transmises par les voyageurs.

Les premiers de ces peuples qu'ils rencontrent, en traversant le grand désert de 800 milles anglais qui sépare Mourzonk du Bournou, sont les *Tuaricks*, qui se le partagent avec les *Tibbous*. Les *Tuaricks*, peuple guerrier, varient en couleur entre le noir et le blanc; ils n'ont point embrassé le mahométisme, quoiqu'ils en pratiquent quelques cérémonies extérieures, et quoiqu'une tradition conservée dans ces contrées les fasse descendre des Arabes de l'Yémen, ou plutôt des Syriens asservis par eux : leur langue ne participe en rien de l'arabe. Elle paraît avoir une grande affinité avec celle des *Bereberes*, que l'on pourrait sans invraisemblance, suivant M. Barrow, dont feu Langlès était disposé à partager l'opinion, croire de la même famille que l'ancien Punique. Les caractères de l'espèce d'alphabet tuarick, communiqué par le docteur Oudney, ressemblent beaucoup aux anciens caractères grecs, et pourraient être venus de la Syrie.

Les peuples qui s'offrent ensuite à l'examen des voyageurs, sont ceux qui habitent le Bornou et le Soudan. Une partie de ces peuples a déjà atteint un certain degré de civilisation, et professent l'islamisme; les autres sont encore sauvages et idolâtres. Chez les premiers, et surtout le long des fleuves, les terres sont fertiles et cultivées avec assez de soin. Il y a de l'industrie et du commerce, des villes considérables, des marchés abondans et fréquentés par une population nombreuse, entre autres, à *Angornou*, ville la plus grande du Bornou, et qui contient au moins 30,000 habitans. Quelques-unes de ces villes sont fortifiées, comme *Katagum*, capitale d'une province du même nom, situées au 12° 17' de latitude N., et au 11° de longitude Or. (méridien de Greenwich). On évalue sa population entre 7 et 8 mille habitans. Cette province, conquise par les Fellatahs sur le Bornou, peut mettre, dit-on, sur pied 20,000 fantassins et 4,000 chevaux. Nos voyageurs citent encore *Kano*, le grand marché du royaume de Houssa; cette ville a 15 milles (environ 5 petites lieues) de circonférence; le quart de l'espace enfermé dans ce cercle est occupé par des maisons de forme carrée, à la moresque, et le reste par des jardins, des marais et des champs. Elle est entourée de fossés et d'un rempart de terre de 30 pieds de haut; ses 15 portes s'ouvrent et se ferment au

lever et au coucher du soleil. Indépendamment des nombreuses caravanes et de la foule d'étrangers qui y affluent de toutes les parties de l'Afrique, depuis les bords de la Méditerranée jusqu'aux Montagnes de la Lune, et depuis Sennaar jusqu'au royaume d'Ashanti, on estime la population de Kano entre 30 et 40,000 habitans résidans. Le marché est distribué avec beaucoup de régularité. Les diverses espèces de marchandises y ont leurs quartiers assignés. On y fait un repas copieux pour 20 cowris, environ 2 farth. 4710^{es}. Les marchandises de toute nature et de tous les pays y abondent; M. Clapperton y acheta une ombrelle de fabrique anglaise. Kano est célèbre pour la teinture du coton avec l'indigo; on y sait donner à l'étoffe un brillant vernis. En avançant de Kano à l'ouest, on rencontre une population toujours plus nombreuse; les villes; la plupart entourées de murs et de fossés, se succèdent à très-peu de distance; on fait route dans un pays magnifique et très-bien cultivé. Pour la beauté et la fertilité, le voyageur compare cette contrée à un beau parc anglais, orné d'arbres sans nombre et du plus épais feuillage. *Sackatou*, la capitale de l'empire *Fellatah*, à 13° 4' 52" de lat. N., et 6° 12' de long. Or., est la ville la plus peuplée que Clapperton ait vue dans toute l'Afrique, quoique la date de sa fondation ne remonte pas au-delà de 1805. Elle est située sur les bords d'une rivière qui prend sa source entre *Kashna* et *Kano*, et qui, dit-on, se jette dans le *Quarra* ou *Kowara*, à 4 journées de marche vers l'ouest. Il est évident que les marchandises de l'Europe que l'on y trouve y arrivent par le golfe de Benin.

L'armée que commande *El-Kameny*, le Sheik du Bornou, qui a soustrait ce royaume à la domination des Fellatahs, et qui s'est emparé du pouvoir dont il a laissé l'ombre à l'ancien sultan du pays, est composée de naturels et d'Arabes *Shouas*, tribu qui s'est établie dans le Bornou. L'espèce de régularité avec laquelle manœuvrait un corps de cette armée, envoyé pour la réception des voyageurs, en avant de *Khoukha*, où réside le Sheik, étonna les trois Anglais. Ils ne furent pas moins surpris de voir l'élite de cette troupe, les gardes du Sheik, portant des cottes de maille et des casques, ou plutôt des shakos en fer et en forme de coiffes, avec des mientonnières; les têtes de leurs chevaux étaient également protégées par des plaques de fer, de cuivre et d'argent, qui ne laissaient de

libre à ces animaux que les yeux. Le docteur Meyrick observe que l'armure pour les hommes et les chevaux que portaient les Parthes, et que l'on voit sur la colonne trajane, a une grande ressemblance avec celles des gardes du Sheik de Bornou, dont la coiffe en fer est toute semblable au casque des Parthes. Il est probable qu'elle a été imitée en Afrique, des Romains, qui avaient fini par l'adopter.

Un fait singulier, raconté par le major Denham, est l'assertion à lui faite par Boo Khalom, chef de son escorte arabe, que les habitans d'une réunion de villages appelée *Musgow*, près de *Mora*, capitale du Mandara, gens de l'extérieur le plus sauvage, étaient chrétiens. Le major ne put parvenir à s'éclairer sur l'origine et la vérité de cette opinion.

Le peuple de Bornou est doux, civil et obligeant. Le Sheik se montra constamment prévenant et affectueux envers nos voyageurs. Malgré des actes d'une sévérité cruelle à l'égard des femmes réputées de mauvaises mœurs, il gouverne en général avec équité, et est respecté et aimé.

Mais le personnage le plus remarquable parmi ceux qui figurent dans cette intéressante relation, est le sultan *Bello*, empereur des Fellatahs, peuple qui a étendu sa domination dans le Soudan et au-delà. Ce chef est, certainement, l'un des hommes les plus éclairés de l'intérieur de l'Afrique, comme le prouvent toutes les circonstances de sa conduite à l'égard de Clapperton. Il envoie à ce voyageur une escorte de 150 hommes pour le conduire à Sakkatou. Partout, sur sa route, l'agent anglais est reçu au son des cors et des trompettes, comme représentant du roi d'Angleterre. Salué au nom du prince par un envoyé, à son approche de la capitale, il y est logé dans la maison du *Gadado* ou visir. On a vu dans notre première notice sur ces voyages (V. le *Bullet.* de 1824, janv., p. 73), que le major Denham avait accompagné le chef de l'escorte arabe de Tripoli, Boo-Khalom, dans une expédition de celui-ci contre les Fellatahs, course dont le but était de faire des esclaves. Il paraît même que cette incursion était le vrai motif du voyage de cet Arabe, qui y périt, et que le soin d'escorter les Anglais n'en était que le prétexte. A la première entrevue de Clapperton avec le sultan Bello, ce souverain de tous les Fellatahs s'exprime avec le ton du ressentiment, sur l'invasion de Boo-Khalom, en ajoutant qu'il n'attribuait nullement au pacha de

Tripoli l'intention de le frapper d'une main, tandis qu'il lui offrait des présens de l'autre. Il montre en même temps au voyageur anglais des livres qui avaient été pris au major Denham, dans cette occasion, et lui demande ce que cet officier allait faire là. Clapperton l'assurant que la curiosité et le désir de voir le pays avaient été ses seuls motifs, le sultan se contente de cette réponse, ne témoigne aucun mécontentement, et fait restituer à cet étranger quelques-uns des effets dont le major avait été dépouillé, pour que Clapperton puisse les lui rendre. Certes, toute cette conduite n'a rien d'un barbare. Les questions répétées de Bello, dans ses entretiens avec le voyageur, sur la religion des Anglais, sur leurs lois, sur leur industrie; les informations qu'il paraît avoir sur leurs guerres et sur leurs conquêtes dans l'Inde, ainsi que sur l'état ancien et moderne d'une partie de l'Europe, l'estime qu'il témoigne pour les merveilles de l'imprimerie et pour le zèle que manifestent les Anglais contre la traite des esclaves, ses instances pour nouer avec eux des relations habituelles de commerce, pour voir s'établir dans sa capitale un consul et un médecin de cette nation, pour concourir avec le roi d'Angleterre à la répression de la traite; enfin l'offre formelle qu'il en fait dans une lettre par lui adressée à ce prince, prouvent dans ce chef puissant, d'un empire inconnu jusqu'à ce jour, des lumières et une bienveillance que l'on ne s'attendait guère à rencontrer dans le Soudan. Quant à la répression de l'esclavage, la grande issue de tout le Soudan étant de *Raca* à *Yerba*, et de là, par les caravanes (*Kafilas*), à la côte, un grand nombre de noirs esclaves amenés du golfe de Benin sont nécessairement conduits à travers les états soumis à *Bello*, et il peut mettre obstacle à ce commerce. Il a consenti, sur la proposition de Clapperton, à envoyer un agent à *Raca*, pour s'y concerter avec celui qu'y enverrait l'Angleterre, sur les moyens d'exécution. C'est en vertu de cet accord que cet officier et ceux qui l'accompagnent ont été envoyés à *Sakkatou*, par la route du Benin. M. Barrow exprime l'espoir de voir les Anglais mieux réussir par ce moyen à réprimer la traite qu'ils ne le feraient avec une escadre qui croiserait dans le golfe.

D'après tous ces documens, les peuples du Soudan sont arrivés à un plus haut degré de civilisation que ceux du Bornou. Ceux-ci sont trop resserrés le long des côtes occidentales du

grand lac (de Tsad), depuis que les Fellatahs ont détruit le vieux Birni, l'ancienne capitale de Bornou, Gambarron, et plusieurs autres villes qui s'élevaient sur ou près des rives du Yeou. Par suite de ces pertes, les troupeaux, et même les esclaves et les enfans des Bornouans sont constamment exposés aux incursions des *Bedoumas*, race déprédatrice, qui habitent les îles nombreuses du lac, et qui ne cessent de piller leurs voisins et d'enlever ce qui leur appartient, hommes et bestiaux. Sur leur frontière du Sud-Est, les malheureux Bornouans sont également exposés à de fréquentes invasions, de la part des *Begharmis*, ou *Baghermis*, tribus redoutables à l'orient du lac. Il ne paraît pas que les Fellatahs aient à craindre les mêmes dangers. Le sol qu'ils habitent est d'une qualité bien supérieure ; leurs champs sont mieux cultivés : les fruits ; les végétaux y sont d'un ordre plus élevé ; on y voit en abondance des dattes, des figues, des papayers, des citrons, des mangous, des melons d'eau, des melons musqués, des pommes de Grenade, des patates sucrées, des fèves de diverses espèces, etc. Quant aux animaux sauvages ou domestiques, ils sont les mêmes dans les deux pays, et ce sont ceux que l'on trouve partout au nord et au midi de l'Afrique. Les giraffes, les rhinocéros, les lions, les éléphants abondent aux environs du lac de Tsad, ainsi que diverses espèces d'antelopes. Les éléphants, d'après le récit du major Denham, se réunissent souvent près du lac par troupes de 400 individus. Armées terribles, dit M. Barrow, et qui, si elles avaient l'intelligence de leur force, réduiraient en poudre les villes du Bornou, et mettraient en fuite celle du sultan El-Kanemy, quoiqu'on l'appelle le sultan des lances.

Il ne paraît pas que dans ces pays l'esclavage soit un titre d'humiliation, ni que les esclaves soient maltraités ; comme chez les peuples pasteurs de l'antiquité, ils y font partie de la famille ; on les traite comme ses membres, et on les emploie aussi-bien à des fonctions honorables qu'à un labeur journalier. *Barca-Gana*, esclave nègre du Cheik de Bornou, est le général en chef de son armée.

2°. Sous le rapport de la science, l'expédition a jeté beaucoup de lumière sur la géographie de l'Afrique septentrionale. Elle a parcouru en latitude une route qui, à partir à peu près au sud de Tripoli, a embrassé depuis le 32° 30' jusqu'au 9° 10'

à *Musfeia*, ce qui formé, dans ce sens, une distance de 1400 milles géographiques, et en longitude, depuis *Zangalia*, sur la rive orientale du Tsad, au 17° de longitude occidentale, jusqu'à Sakkatou, au 6°, même longitude, une distance de 11° ou 660 milles géographiques. Le major Rennell remarquait avec raison, il y a peu d'années, que sur une espace d'environ 30 degrés entre Benin et Tripoli, il n'avait jamais été fait d'observation astronomique pour déterminer la latitude. On a maintenant des observations presque pour chaque degré de latitude depuis la Méditerranée jusqu'au 3°. ou 4°. degré en deçà de Benin. On sait où les grands royaumes de Mandara, de Bornou et de Houssa doivent être placés sur la carte, quel espace chaque pays occupe, sous quelles latitude et longitude sont situées quantité de villes dont on ne connaissait pas même la plupart des noms, et parmi lesquelles celle de Bornou était indiquée à 600 milles de sa vraie position. Mais c'est au prix des plus grands dangers que peuvent faire naître le climat, un accident, une imprudence; c'est au péril de leur vie que les Européens peuvent seuls parvenir à satisfaire leur avide curiosité; car on ne peut compter, suivant M. Barrow, sur les renseignemens donnés par les naturels. Il ne croit pas que le sultan Bello lui-même, quoique l'un des hommes les plus éclairés de ces contrées, ait des connaissances bien précises sur les pays qui s'étendent au delà du voisinage de sa capitale.

On a de ce sultan des Fellatahs un mémoire et une carte qu'il a fait dresser pour M. Clapperton, et dont un fac-simile est joint à la relation.

D'après le mémoire, un peuple chrétien, avec lequel ce sultan est en guerre, habite un pays voisin du sien, et qu'il appelle *Gouber*; et ces chrétiens sont des Coptes descendans des Coptes émigrés de l'Égypte, et qui probablement ont fui les Mahométans lors de la conquête, traversant peu à peu l'Afrique, pour venir s'établir dans ces contrées du nord. Ce peuple a sa langue, ses livres, et cette tradition est confirmée par les documens qu'il a conservés. Ainsi se trouverait vérifiée la croyance populaire qu'il existait des chrétiens habitant une partie de l'intérieur de l'Afrique septentrionale. La mort de Mungo-Park est connue maintenant dans tout le nord de l'Afrique. Tous les récits indiquent la ville de *Boussa* non loin de *Youri*, capitale du royaume d'*Yaour*, comme le lieu où est ar

rivé ce malheureux événement. Tous s'accordent également à peu près sur les circonstances. Il paraît, comme on l'a déjà raconté, que le sultan d'Youri avait fait offrir aux voyageurs des guides pour les diriger dans le canal de la rivière, barré presque entièrement par des rochers qui, à l'époque de la sécheresse, s'y élèvent à fleur d'eau. La défiance les engagea à précipiter leur départ; ils navigèrent pendant la nuit, et au point du jour leur bateau fut crevé par les rochers un peu au-dessous de Boussa. Assaillis à coup de flèches, suivant le récit d'un chef arabe, par des hommes qui se trouvaient sur les bords très-élevés du fleuve, ils commencèrent par jeter à l'eau tous leurs effets; ensuite, on vit deux hommes blancs se tenant par le bras, s'élancer dans la rivière. Il ne resta dans le bateau que deux esclaves, avec quelques livres, des papiers et des armes à feu. L'un de ces livres, couvert de toile cirée, est demeuré entre les mains du sultan d'Youri.

Le sultan Bello a confirmé à Clapperton presque tous ces détails; il a eu long-tems en sa possession une des armes à feu qui a crevé. Un de ses parens nommé *Abderachman*, alors absent, possédait aussi un petit livre imprimé pris sur le bateau; les autres étaient en la possession du sultan d'Youri, tributaire de Bello. Il a promis de réunir tout ce que l'on a trouvé, et d'en faire présent au roi d'Angleterre. On espère donc recouvrer les papiers de Mungo-Park, d'autant plus intéressans, dit M. Barrow, qu'ils contiennent la relation de l'infortuné voyageur sur Tombouctou, et le récit de son voyage sur le Kowara, depuis cette ville jusqu'à Youri. Mais il paraît qu'on a perdu l'espoir de retrouver les manuscrits de Horne-mann, s'il est vrai, comme un messager de Clapperton le lui a rapporté, qu'un Fellatab, nommé Youssouf, passant dans le pays pour un homme instruit, et avec qui demeurait Horne-mann, ait été brûlé dans sa maison avec les papiers de ce voyageur, par la populace nègre, mue par la crainte superstitieuse des communications qu'elle attribuait à cet Youssouf avec les mauvais esprits. Quant au cours du Niger, l'objet capital des conjectures et des recherches des géographes, M. Barrow pense que les renseignemens recueillis par Clapperton ne font que compliquer le problème, et qu'en rendre la solution plus difficile.

Ces renseignemens paraissent en effet se contredire. Nous avons maintenant, dit M. Barrow, une seconde rivière appelée

Yacou, qui prend sa source au sud de Kano, et qui, se dirigeant à l'est, va se jeter dans le lac Tsad, tandis que l'ancien fleuve, que nous avons l'habitude de nommer le Niger, se détourne tout à coup, près de Tombouctou, coule au sud-est jusqu'à Nyffé, ou jusqu'au 100 de latitude; mais au delà tout reste un mystère. Si Clapperton a bien compris le sultan Bello, ce fleuve continue son cours au midi jusqu'à la mer, peut-être dans le golfe du Benin.

Mais voici les difficultés. Dans deux entretiens avec Clapperton, le sultan trace sur le sable le cours de ce fleuve, qu'il appelle Quarra, ou Kowara, en y joignant l'esquisse des contrées adjacentes. Le fleuve, ajoute le sultan, court pendant quelques journées de marche, parallèlement à la côte, tantôt à quelques heures, tantôt à une journée de distance; il y a 2 ou 3 ans, son embouchure était à une ou deux journées de moins au midi; mais au temps des pluies, quand les eaux sont hautes, il suit son ancien canal pour se jeter dans la mer, à *Fundah*. Sur cette côte de la mer s'élève, d'après le récit du sultan, une ville appelée *Tagra*, qui compte parmi ses habitans un assez grand nombre de Fellatahs. Elle est gouvernée par un de ses sujets, natif de Kashna, et dont le nom est *Mohammed Mishni*.

Or, ces renseignemens sont en contradiction avec ce que le sultan a écrit sur la carte qu'il a fait faire pour Clapperton. Ici, non-seulement le fleuve coule à l'est jusqu'un peu au-dessous de Nyffé; mais cette direction de son cours continue jusqu'au méridien de Katagum; ou jusqu'à l'extrémité de la carte, et le long de la ligne que suit le fleuve, on lit ces mots en arabe: « Ceci est la rivière (*Bahr*) Kowara, qui va jusqu'en Égypte, et qu'on appelle le Nil » *Bahr* à la vérité signifie à la fois une mer, un lac et une rivière. Mais, comme pour désigner l'Océan, le sultan écrit dans un autre endroit de la carte, « la mer salée » il n'a sûrement pas entendu le désigner par le mot *Bahr*. D'ailleurs, on ne connaît point sur la côte les noms de Fundah et de Tagra, et ces noms ne se trouvent ni dans le mémoire ni sur la carte du sultan. Le Sheikh *Bahana* de Gadamis a dit au Major Laing, que le Kowara était arrêté dans son cours vers le midi, au-dessous d'*Youri*, et de *Raka*, par une chaîne de hautes montagnes, et que dans ces endroits à peine y voit-on de l'eau à l'époque de la sécheresse; ce qui,

dans le fait, caractérise tous les cours d'eau intra-tropicaux, surtout dans les pays de plaine. Mais, ce Sheikh ne connaissant le fleuve que jusqu'à Raka d'où il traversait les montagnes, le major a supposé que le Kowara tournait alors à l'ouest, et se déchargeait dans le Volta. C'est, à ce qu'il me semble, dit M. Barrow, la dernière et la moins probable de toutes les conjectures hasardées jusqu'à présent.

Le major Denham paraît disposé à croire que le Shary est le même fleuve que le Kowara. Une note de son journal, rédigée sur les bords du Shary, mentionne comme une opinion générale parmi les habitans de *Showery*, que le Shary vient du midi, et que sa source est dans les montagnes au midi de *Boussa* (où *Mungo-Park* a péri); qu'à *Boussa* une branche s'en détache, traverse les régions méridionales du Darfour, du Wady, du Baghermie, et entre dans le Nil à *Senmaar*. M. Barrow accorde peu de confiance à cette séparation du Shary en 2 branches, ces divisions d'un fleuve n'ayant guère lieu que sur le niveau d'un sol marécageux ou sur les deltas des rivières. Un homme fort intelligent nommé *Bellat*, lequel était allé à *Boussa*, a affirmé au Major Denham que le Kowara ne s'y séparait pas en deux branches, mais que cette ville était située au confluent de deux fleuves, l'un venant du sud, l'autre du nord-ouest. Point de doute sur l'existence de la branche du sud, le cours du Shary ayant toute son activité en janvier comme en juin, ce qui ne peut s'expliquer que par l'effet des pluies qui tombent au midi de la ligne.

Au total, l'expédition donne peu de lumières sur le Kowara (Niger). Elle nous apprend toutefois que le Shary et le Yeou se jettent dans le Tsad; mais elle ne nous fait pas connaître si le lac a une issue à l'est, ou si les eaux sont absorbées par l'évaporation. Les renseignemens donnés par les Arabes à M. Denham semblent favorables à cette dernière conjecture; mais ce ne sont que des renseignemens d'Arabes, et ce sont les mêmes que ceux que Burckhardt s'était procurés dans l'Afrique orientale, savoir que le *Bahr-el-Ghazal*, qui formait autrefois un fleuve au sortir du lac, a maintenant son lit à sec par suite de la diminution des eaux du lac. L'élévation des côtes que l'on remarque le long de la partie occidentale, et qui, sans doute, en formaient jadis les rives, mais qui en quelques endroits se trouvent aujourd'hui à 2 ou 3

milles de ses eaux, paraissent avoir donné lieu à l'opinion de leur diminution, effet qui peut très-bien s'expliquer par une cause naturelle, sans avoir recours au prétendu miracle, qui, dans la croyance des Arabes, a vengé le meurtre d'un saint homme, commis près de l'issue du lac par laquelle s'écoulait le Bahr-el-Ghazal, en supprimant son cours. Si cette ancienne issue avait réellement cessé d'exister, M. Barrow pense qu'il doit s'en être formé une nouvelle, qui, se faisant jour à travers un sol plus mou, aura trouvé un lit plus bas que l'ancien, auquel il aura enlevé ses eaux; ou que, conformément à un autre récit des Arabes, les eaux du lac travaillant sous terre, s'y sont pratiqué une route, et qu'elles en ressortent aujourd'hui pour suivre leur cours à découvert près de Fittré. Il serait ridicule, ajoute-t-il, de supposer que le climat a changé, que la quantité d'eau absorbée par l'évaporation a décréu, ou que les pluies ont diminué, ou enfin que les alimentations habituelles du Yeou et du Shary ont manqué à ces fleuves. Il persiste donc à regarder comme inadmissible l'opinion que les eaux du lac et de ces fleuves n'auraient point d'issue. Il croit en même temps avoir mis précédemment hors de doute, en s'appuyant sur les lois de la physique, qu'un lac comme celui de Tsad, dont les eaux sont parfaitement douces, doit nécessairement avoir une issue au-dessus ou au-dessous de la surface du sol.

On a vu dans le Bulletin, et dans celui de la société de géographie, les observations sur lesquelles notre savant collaborateur, M. Jomard, appuyait une opinion contraire. Le rédacteur de l'article de la *Quart. Rev.*, tout en qualifiant de *frivoles* les objections de notre compatriote, et en ajoutant qu'il serait inutile de s'y arrêter, s'attache cependant à les combattre, et à montrer, contre l'opinion de M. Jomard, que *la réunion des eaux du lac Tsad avec le Nil d'Égypte, est non-seulement possible, mais extrêmement probable*. Nous laissons à notre collaborateur le soin de discuter les observations que lui oppose M. Barrow, et dans l'exposition desquelles, comme il arrive trop souvent au delà du détroit, on cherche en vain les égards réciproques que se doivent les amis de la science, lorsque leurs opinions diffèrent. Nous nous bornons à citer ses conclusions: « Si l'on reconnaît, dit-il, que le pays à l'orient du lac ressemble à la contrée qui lui est occidentale, deux ou trois pouces

de pente par mille suffisent pour le cours des eaux à travers une série de lacs et de marais. Or l'hypothèse de l'identité des deux contrées s'accorde avec tous les renseignemens obtenus jusqu'à présent. Le *Bahr*, ou plutôt le *Wad-el-Ghazal*, dont véritable nom indique la nature du sol à sa surface, forme, d'après l'exact Burckhardt, une vaste étendue de terres basses, *sans aucunes montagnes*, et c'est ce que l'on rencontre d'abord au delà du Tsad. On trouve ensuite Fittré, pays dans lequel, d'après tous les récits, l'on rencontre un grand lac ou une chaîne, une série de lacs. Au delà, dans le *Dar-Karka*, l'on place une grande rivière à laquelle on donne le nom de *Bahr-él-Freydh*, ou rivière à inondations; encore au delà est un vaste lac d'eau douce, appelé *Wady-Hadaba*. Plus loin est le *Dar-Saly*, dont parle Burckhardt dans les termes suivans : « Dans la saison des pluies, qui se prolonge d'ordinaire pendant deux mois, l'on voit en beaucoup d'endroits de vastes inondations, et des rivières larges et rapides coulent alors à travers cette contrée. Après l'affaissement des eaux, des lacs profonds remplis d'eau toute l'année s'offrent à la vue sur divers points. Ces lacs sont assez spacieux pour offrir des retraites aux hippopotames et aux crocodiles, qui abondent dans le pays. » M. Jomard nous apprend lui-même qu'un Français, nommé M. Hey, a remonté le Bahr-el-Abiad, à une distance de 180 milles, et qu'il a constamment trouvé à ce fleuve le caractère que lui a assigné Bruce, en le qualifiant de *rivière morte* ou *d'eau dormante*. Si l'on réunit toutes ces notions, si l'on observe le cours du Yeou, à l'occident du lac Tsad jusqu'à Katagum, il n'y a pas de doute que partout le sol de ces contrées ne présente les surfaces plates de lacs, de marais, ou de sables, et il est inutile de s'arrêter à l'idée d'une *insuffisance de pente*, pour le cours des eaux à l'orient du Tsad. Nous persistons, dit M. Barrow, dans la conclusion de notre précédent article; savoir : que *la jonction des eaux de ce grand lac avec celles du Nil, est non-seulement possible, mais extrêmement probable.* »

Une lecture rapide de la relation même nous a suggéré, sur l'ensemble et les circonstances principales de cette expédition, quelques observations que nous soumettons à nos lecteurs.

Une note placée par M. Barrow en tête de la relation faite par Clapperton, de son voyage de Kouka à Sackatou, nous apprend que les recherches d'histoire naturelle ayant été spécia-

lement confiées à l'infortuné docteur Oudney, le mauvais état de la santé de ce voyageur ne lui a pas permis de consigner ses observations dans un journal rédigé avec soin ; les papiers de ce savant, parvenus à M. Barrow, ne contiennent d'intéressant que ce qui a été publié.

La première impression qui résulte du tableau que nous offre le récit des voyageurs anglais, quant à l'aspect moral des pays et des nombreuses tribus inconnues avant eux, et qu'ils ont visitées, est celle de la surprise. Quoique la civilisation d'une partie de ces peuples ne s'élève pas encore à un degré assez éminent pour les placer, à beaucoup d'égards, sur la même ligne que les nations policées de l'Asie, ou même que celles des anciens empires du Mexique et du Pérou, on est étonné de rencontrer au centre de l'Afrique un grand nombre de villes bien peuplées, des contrées bien cultivées, un commerce très-actif, plusieurs genres d'industrie assez remarquables, des peuples qui ne sont dépourvus ni d'une sorte d'habileté guerrière, ni d'une certaine discipline, et qui, malgré l'influence des superstitions musulmanes, et de leurs préventions contre les Européens, ne sont étrangers ni aux sentimens de l'humanité, ni à des mœurs douces, et au respect pour les voyageurs. A la vérité, MM. Denham et Clapperton rencontrèrent d'abord partout la défiance qu'inspirent en général aux naturels les projets des Européens, à qui ils supposent toujours l'intention de s'emparer des pays qu'ils visitent ; appréhension trop motivée par tant d'exemples. Ils ne pouvaient se persuader que l'on vint de si loin, et que l'on s'exposât à tant de périls, dans la seule vue de connaître des contrées nouvelles. On avait fait croire au Schèik de Bornou que les Anglais, après avoir examiné le pays, construiraient un navire, et s'embarqueraient sur le grand lac Tsad pour retourner par mer dans leur patrie, d'où ils reviendraient bientôt conquérir ses états. Cependant, malgré ces craintes et l'aversion des mahométans pour tous ceux qu'ils traitent d'infidèles, on voit partout les voyageurs anglais bien accueillis et traités avec bonté par les princes et par leurs sujets. Les habitudes de ces peuples sont sociables et humaines. Les femmes jouissent parmi eux d'une liberté inconnue dans les autres contrées mahométanes. Une esclave favorite accompagne presque toujours son maître dans ses expéditions ou dans ses voyages. Les relations habituelles des maîtres avec les esclaves

paraissent même assurer à ces derniers une existence tolérable. Il ne faut pas toutefois oublier un fait attesté à l'un de nos voyageurs par un riche habitant du pays. Leurs esclaves ne savent jamais dans quelle chambre le maître passe la nuit, et il ne dort qu'avec des armes sous son chevet, pour éviter d'être étranglé par ses femmes, ce qui arrive de temps en temps. L'esclavage, au surplus, est le principal obstacle à l'ordre, à la sécurité, et par conséquent aux progrès de la civilisation, de la culture, de l'industrie et du commerce dans ces contrées. Les Arabes et les Tuariks se font particulièrement un honneur de vivre et de s'enrichir par le brigandage; mais les incursions continuelles de tous ces peuples les uns contre les autres pour se procurer des esclaves, incursions qu'accompagnent le meurtre, la dévastation, l'incendie des villes et des villages, sont une cause perpétuelle de trouble, de destruction et de guerres. Ce fut une de ces expéditions qui causa la mort de Bou-khalom, chef de l'escorte arabe qui protégeait les Anglais, et peu s'en fallut que le major Denham ne partageât son sort. Ce chef entreprenait cette excursion pour se maintenir en crédit auprès du pacha de Tripoli, dont il craignait de perdre la faveur s'il ne lui ramenait pas un bon nombre d'esclaves. Tant que cet odieux trafic et le brigandage qu'il occasionne subsisteront, les progrès de l'industrie, les communications libres et pacifiques du commerce rencontreront partout des obstacles, et les Européens pourront rarement voyager dans ces contrées sans escorte. L'intérêt du commerce anglais vient donc à l'appui des inspirations de l'humanité, dans les efforts que font ses agens auprès du sultan des Fellatahs et des autres princes africains pour mettre un terme à ce brigandage. On ne peut pas non plus se dissimuler que le respect et même la crainte qu'inspire la puissance britannique, n'aient eu une très-grande part aux égards témoignés dans ces régions lointaines aux voyageurs anglais. On sait aussi, à ce qu'il paraît, beaucoup de gré à l'Angleterre, dans ces contrées, de nous avoir expulsés de l'Égypte, et, malgré ses querelles avec les régences barbaresques, cette guerre a valu à la nation britannique d'y être considérée comme l'amie des musulmans. Tandis que nous ignorions jusqu'à l'existence de ces peuples, de leurs villes, de leur puissance, ils étaient assez bien instruits de ce qui se passait au loin, et des rapports hostiles ou pacifiques des nations principales dans les autres parties du monde.

C'est ce que font connaître surtout les entretiens du sultan des Fellatahs, Mohammed-Bello avec Clapperton, à qui il parle des guerres de l'Angleterre avec les Barbaresques, des conquêtes de cette puissance dans l'Inde qu'il sait être presque entièrement assujettie à leur domination, et de la lutte des Grecs contre les Turcs. Ces lumières sont le résultat naturel des communications qu'ont entretenues de tout temps ces régions centrales de l'Afrique avec la Nubie et l'Égypte. A diverses époques, des habitans de ces derniers pays, fuyant les révolutions qui les y menaçaient, ont cherché de proche en proche un refuge dans le Soudan ou dans les pays voisins. Des mameloucks, poursuivis par les troupes de Mohammed-Ali-Pacha, y ont pénétré dans ces derniers temps.

Le sultan Bello paraît avoir senti les avantages que pouvaient procurer à son pays des relations de commerce directes avec la Grande-Bretagne, se croyant sans doute assez puissant pour mettre obstacle à toute tentative contre son indépendance; mais le Cheik de Bornou, quoique très-favorable aux voyageurs anglais personnellement, paraît beaucoup plus réservé sur ce point. Dans une de ses lettres imprimées à la suite de la relation, il représente ses états comme n'offrant que peu de produits et de ressources pour un commerce étendu, et il limite à quatre ou cinq personnes le nombre des Anglais à qui il pourrait permettre de s'y rendre pour cet objet. Le sultan Bello lui-même, sous divers prétextes, n'a pas permis à Clapperton de visiter *Youri* et *Nyffé*, comme il en avait l'intention. Nos voyageurs ont même été retenus long-temps à *Mourzouk*, par les difficultés que leur suscitaient le sultan du Fezzan, et le pacha de Tripoli, qui ne s'est déterminé à leur laisser suivre leur route, qu'après que le M^r. Denham se fut embarqué pour retourner en Angleterre, et rendre compte de ces difficultés à son gouvernement.

A tous ces obstacles, il faut joindre ceux qu'opposèrent toujours aux Européens la chaleur d'un climat brûlant, et l'insalubrité d'un grand nombre de localités. La relation, qui nous a informé de la mort de trois voyageurs sur cinq, nous montre le capitaine Clapperton sans cesse tourmenté par la fièvre, et le M^r. Denham lui-même quelquefois aux prises avec ce terrible climat. Il a fallu à ces deux voyageurs une constitution très-robuste, un courage et une persévérance à toute épreuve pour

lutter avec succès contre les souffrances et les maladies. Tous les amis des sciences formeront des vœux pour que Clapperton et ses compagnons soient plus heureux dans la seconde expédition parvenue maintenant en Afrique.

Nous terminerons ces observations en rappelant un préjugé des peuples africains que le Mr. Denham dit être général parmi eux, et qui leur fait croire que si les Européens connaissaient une fois le véritable cours du Niger, ou du fleuve de Tombouctou (le Kowara), ils ne tarderaient pas à effectuer la conquête de l'Afrique centrale. De là les renseignemens contradictoires donnés par les naturels sur le cours de ce fleuve, et la nécessité de se méfier de notions communiquées avec peu de bonne foi.

A. D. V.

Nota. On était généralement curieux de savoir comment la *Quarterly Review* expliquerait, dans un sens favorable à l'opinion qu'elle a embrassée, les découvertes et les renseignemens des voyageurs anglais. Le savant rédacteur a entrepris cette tâche difficile; mais on ne peut se dissimuler qu'il a mal réussi. Croyant être sur un terrain meilleur, il a renouvelé ses attaques contre les partisans de l'opinion contraire, et il a cru faire une diversion utile; mais il n'a pas eu de ce côté plus de succès. Le lecteur va en juger; car il faut bien, sous peine de s'exposer au reproche de manquer de courtoisie, répondre une fois aux attaques de la *Quarterly Review*: le silence pourrait faire supposer un dédain qui n'est pas dû à un aussi habile critique. Ce qu'il relève le plus amèrement, c'est la méprise du voyageur Schoolcraft qui, voulant calculer la pente par mille du Mississipi, a pris le dividende pour le diviseur, et dont l'erreur, dit-on, a été répétée par nous. Le voyageur s'est trompé sans doute; mais ce n'est pas dans son *Journal of travels..... to the source of the Mississipi* (Albany, 1821) que nous avons puisé la pente de ce fleuve: c'est dans le voyage bien plus récent du major Long aux *Rocky Mountains*. La preuve est que Schoolcraft suppose plus de $2\frac{1}{2}$ pieds de pente par mille au Mississipi, et que nous lui donnons seulement un pied; il est vrai qu'un pied anglais par mille fait 2 pieds de France $\frac{6}{10}$ par lieue; peut-être, par distraction, le savant B. a pris l'un pour l'autre, les mots mille et lieue (Voyez le mém. sur la communication du Nil des Noirs avec le Nil d'Égypte, page 9); ainsi la méprise peut être renvoyée à qui elle appartient. En second lieu, que nous ayons

autrefois comparé la courbe du lit d'une rivière à la courbe appelée *logarithmique*, et non pas à un *logarithme*, comme le dit plaisamment la *Quarterly Review*, il n'y a là matière qu'à une simple observation, c'est que cette opinion appartient à Euler et à Bernouilli. S'il n'y a pas d'autres autorités meilleures jusqu'à présent, que Ptolémée, les géographes arabes, et d'Anville, pour la position des *Montagnes de la Lune*, c'est un malheur sans doute ; mais il n'en est pas moins certain que ce sont les meilleures que l'on possède. Il était permis d'en juger ainsi, avec le vénérable major Rennell, le patriarche de la géographie, dont rien n'a encore ébranlé, et, tout au contraire, a confirmé l'opinion sur l'existence d'un grand lac recevant les eaux courantes et les perdant par l'évaporation. Si le lac de Ségistan, en Perse, conserve ses eaux douces, quoiqu'il semble n'avoir pas d'issue, c'est, dit la *Quarterly Review*, qu'elles filtrent à travers les sables : attendons des preuves du fait, qui au reste n'aurait rien que de possible. Voilà tous les argumens qui ont quelque apparence de solidité ; on a vu à quoi elle se réduit. Nous demanderons à notre tour, comment le savant anglais qui commente les observations et les renseignemens de ses compatriotes, commence par s'en écarter. Le major Denham a fait presque le tour entier du lac Tchad (200 lieues sur 250) ; il a vu des côtes qui le limitent à l'est, et il a recueilli sur les lieux mêmes le rapport des habitans. Ce rapport est que le lac n'a pas d'issue. Que dit à cela la *Quarterly Review* ? que c'est un pur *conte d'Arabe*. A la bonne heure ; mais pourquoi prend-elle pour une vérité démontrée cet autre rapport des Arabes, que le Yeou ou le Quolla, ou toute autre rivière qu'on voudra, se jette dans le Nil d'Égypte, idée vague, mal exprimée, mal comprise et mal interprétée ? On a confondu ensemble Nil, mer, lac, grande rivière, etc., parce que Nyl et Bahr ont ces diverses acceptions. Le lac Tchad, dit-elle, a une issue au-dessous s'il n'en a pas au-dessus, parce qu'il faut qu'il en ait une ; mais où est la preuve ? Il existe, ajoute-t-elle, une chaîne de lacs, de marais, d'eaux plus ou moins stagnantes, de ce point *jusqu'au Nil Blanc*. Où est encore la preuve de cette assertion ? Fait-on attention à cet intervalle ? Comment expliquer l'existence d'une suite de lacs dans l'espace d'environ 400 lieues ? Ici il faut faire bien remarquer que ceux qui jettent le prétendu Niger dans le Nil ont toujours fait abstraction de l'immensité de la distance. Le savant

anglais calcule aujourd'hui que la hauteur du lac Tchad peut avoir 1340 pieds anglais au-dessus de la mer. Nous avons examiné avec le plus grand soin tous les éléments publiés dans l'ouvrage des Anglais, c'est-à-dire la marche de la température comparée avec le baromètre. Comme la place ne permettrait pas ici de présenter les calculs, nous nous bornons à dire que Kouka paraît élevé de 373 mètres environ au-dessus du niveau moyen de la mer entre les tropiques. Nous n'avons même pas choisi la hauteur de 29 pouces, publiée d'abord d'après les lettres du D^r. Oudney, mais la hauteur moyenne entre les extrêmes observés à Kouka pendant 6 mois par le savant docteur, savoir : 28^p.72 et 29^p. Il n'y a donc pas assez de hauteur aux eaux du lac, surtout si elles s'écoulent *par le fond*, pour atteindre le niveau du Nil Blanc. Nous ajouterons une autre remarque non sans importance, c'est que du désert, près de Bilma, on descend toujours vers le Bornou. Ce fait résulte des observations du même D^r. Oudney. Ce désert paraît élevé de 453 mètres au-dessus du niveau moyen de la mer, entre les tropiques. Ainsi ce plateau est élevé de 80 mètres environ au-dessus de Kouka et du lac Tchad. Vainement cite-t-on Burckhardt pour appuyer la prétendue chute du Niger dans le Nil d'Égypte. Ce savant voyageur n'a donné l'opinion des Arabes que pour ce qu'elle est ; mais les précieux détails géographiques qu'il fournit ne sont point en opposition avec ceux de Browne. Or, Browne a représenté les rivières qui sont vers l'ouest du Darfour comme coulant vers l'intérieur du continent, et nullement vers l'est, vers le Nil. On ne saurait trop répéter, d'ailleurs, que Browne aurait entendu parler de la chute du *Niger* dans le Nil au sud du Darfour ; il était sur les lieux ; et il aurait *traversé lui-même* ce prétendu Niger, tombant dans le Nil au nord du Darfour. Aucune caravane ne l'a traversé non plus, depuis l'époque immémoriale de l'existence du commerce entre l'Afrique intérieure et la région du Nil. Au reste, nous devons à la justice, autant qu'à l'urbanité, de louer les réflexions judicieuses parsemées dans l'article de la *Quarterly Review*. On y exprime très-bien l'état d'incertitude où la science est encore plongée. Pourquoi donc trancher des questions qui sont encore pendantes au tribunal des voyageurs ? J.

MÉLANGES.

74. JOURNAL DES PRISONS, hospices, écoles primaires et établissemens de bienfaisance, publ. par B. APPERT, 2^e. année, n^{os}. 1, 2 et 3, in-8°. Paris.

L'estimable auteur de ce recueil continue de remplir l'honorable tâche qu'il s'est imposée, celle de signaler les lacunes, les progrès, et de provoquer des améliorations dans le régime des établissemens dont il s'occupe. Les 3 livraisons que nous annonçons n'offrent pas moins d'intérêt que les précédentes, sous ce triple rapport. M. Appert commence son inspection par les prisons. Il rend compte des perfectionnemens ainsi que des vices de disposition interne ou de régime qu'il a remarqués dans ces lieux de détention; il passe en revue les prisons de plusieurs départemens du nord et du midi de la France, celles de Boulogne, de Valenciennes, de Saint-Amand, et de Mont-de-Marsan, de Saint-Sever, de Dax, de Bayonne, etc.; celles de Boulogne, de Péronne : cette dernière nouvellement reconstruite, et celle de Saint-Sever, sont dans le meilleur état; la plupart des autres laissent beaucoup à désirer, soit pour la salubrité, et la nourriture ou le vêtement des détenus, soit pour la séparation des diverses classes de prisonniers, et particulièrement des enfans, ou enfin, pour une répartition de secours qui ne favorise pas la paresse, et pour l'assujettissement des prisonniers au travail, ainsi que pour un système d'instruction qui puisse opérer en eux une réforme morale.—*Hospices*, etc. Ceux de *Mont-de-Marsan*, de Dax, de Bagnères, obtiennent les éloges de l'auteur. Il n'en est pas de même de ceux de Saint-Sever et de Bayonne, qui, d'après ses observations, réclament instamment les améliorations les plus essentielles. Le n^o. 2, p. 50 et suiv., contient des détails intéressans sur les hospices et le dispensaire de Lyon. Le nombre habituel des malades civils et militaires, vieillards et incurables, enfans infirmes, femmes en couche reçus dans les hospices de cette ville, est évalué à 1,955, indépendamment de 4,500 enfans trouvés, entretenus à la campagne; et la dépense ordinaire, indispensable, à 604,075 fr., taux auquel l'administration s'occupe de

la réduire. D'après les renseignemens communiqués dans une séance du dispensaire, tenue le 7 avril 1825, cet établissement possède maintenant un fonds de pharmacie qui peut être évalué à plus de 6000 fr., et le nombre des souscripteurs était de 300 au 50 avril. Le nombre des malades secourus depuis le 1^{er}. août 1818 jusqu'au 1^{er}. août 1823, a été de 6,806. Dans les 17 mois de l'année médicale 1824, ce nombre, proportion gardée, a encore été plus considérable; car, pendant ces 17 mois, 3,065 malades se sont présentés au dispensaire.

Enseignement primaire. — L'école élémentaire mutuelle de Valenciennes, et celle d'Angers qui comptait 500 élèves, ont été remplacées par des frères ignorantins. Mais celles de Saint-Amand, de Rumegies, l'école d'enseignement mutuel de Paris, dirigée par M. Boulet, continuent de prospérer. Dans celle-ci, depuis déc. 1824, jusqu'au 31 déc. 1825, 234 enfans ont été reçus : 220 en sont sortis, sachant lire, écrire, compter et dessiner passablement. La dépense totale a été de 3,156 fr. 78 c.; parmi les élèves sortis, 36 ont été placés en apprentissage. Grâce à la vaccine et aux soins de l'excellent professeur, 2 enfans seulement sont morts dans le courant de l'année 1825. L'une des 2 écoles de Saint-Amand compte plus de 150 élèves. Celle du village de Rumégies, sous la direction de M. Cunier, en compte plus de 100. L'école de Cambrai, que l'on avait privée de son local, a dû se rouvrir, grâce au zèle des personnes qui apprécient les avantages de l'enseignement mutuel et aux soins de M. Watelle, ancien directeur de l'école. On remarquera encore, dans le 1^{er}. n^o., les intéressantes notices de M. Appert sur les visites de M^{gr}. le dauphin à la Conciergerie et à l'hôpital de Paris pour la garde royale; sur la séance de la société royale des prisons, présidée par ce prince le 24 janvier 1826; n^o. 2, p. 59, *id.* sur les avantages du maïs employé à la nourriture des pauvres dans les hospices et les prisons; n^o. 3, p. 87, sur un projet de transformation industrielle et philanthropique de la loterie, qui s'opèrerait en conservant à l'administration actuelle 20 c. sur 60 à titre de mise, et les 40 autres c. au joueur, comme placement ou consignation avec des chances plus ou moins favorables, etc. Voici les détails que donne l'auteur sur l'existence actuelle des maisons de jeu, à Paris.

— Somme annuelle et indépendante des $\frac{3}{4}$ des bénéfices reve-

nant à la ville, que lui paye la ferme privilégiée des jeux publics.	5,500,000 fr.
Pots de vins et gratifications.	1,500,000
Allocation aux fermiers pour frais	1,800,000
Montant de leurs bénéfices.	2,400,000
Montant triple pour la part de la ville.	7,200,000
Total.	18,400,000

capital énorme perdu chaque année par les joueurs.

75. LE PRODUCTEUR, Journal de l'industrie, des sciences et des beaux-arts, tom. 1 et 11, n°. 1—23; Paris; 1825, 1826; Sautelet.

Ce journal, rédigé par MM. Comte et Dunoyer, anciens rédacteurs du Censeur, Blanqui, et plusieurs autres jeunes économistes et littérateurs, a pour but spécial le développement de doctrines en partie nouvelles, et auxquelles les rédacteurs rattachent comme à des principes certains les progrès de l'industrie, des sciences et de l'économie publique. Les objets de controverse ne pouvant guère entrer dans le cadre du Bulletin, nous nous bornons, au moins pour le moment, à signaler la nature de ce recueil, sur lequel le talent et l'instruction bien connus des principaux rédacteurs n'ont pu manquer d'attirer l'attention. Nous indiquerons à nos lecteurs, dans les n°. que nous avons sous les yeux, l'essai (n°. 2, p. 61) sur les effets de la civilisation relativement au caractère moral des peuples; un exposé par M. Dugald Bannatyne de Glasgow (même n°. p. 86) des moyens employés pour l'institution des ouvriers occupés dans cette ville, à l'extraction du gaz; des considérations générales sur l'industrie (n°. 3 p. 97); id. (n°. 3 et 4, p. 106 et 152) sur l'Amérique méridionale dans ses rapports avec le continent Européen; id. (n°. 61 p. 254) sur le commerce de la Grèce moderne; id. (n°. 7, p. 305) sur l'état actuel de l'industrie et du commerce en Égypte; une esquisse historique de l'origine et des progrès de l'économie politique (n°. 8, p. 387); un article de M. A. Blanqui (n°. 11, p. 483) sur l'ouvrage de M. Moreau de Jonnés, intitulé, *du commerce au 19^e siècle*; des réflexions sur quelques questions de douanes et de finances (n°. 22, t. 2^e. p. 385); id. sur les États-Unis d'Amérique (n°. 25, p. 442), etc. etc.

Tous ces articles et beaucoup d'autres que nous n'avons pas pu citer sont écrits par des hommes familiers avec les doctrines économiques, et contiennent des observations et des faits importants. L'utilité d'un semblable recueil rédigé par des écrivains éclairés ne saurait être douteuse, lors même que l'on ne partagerait pas toutes leurs opinions.

Ce journal est devenu mensuel, d'hebdomadaire qu'il était auparavant. Il vient d'en paraître sous sa nouvelle forme un n.º dont nous nous proposons de rendre compte très-incessamment.

76. SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE. — Prix décernés, et prix proposés dans son assemblée générale du 31 mars 1826.

Des prix considérables, dit le Journal des Débats, du 3 avril, y ont été distribués; de nouveaux prix plus considérables ont été proposés; les premiers signalent des travaux excellents; espérons que les autres provoqueront des travaux non moins remarquables.

M. Pâchô, le courageux et habile voyageur, qui a exploré la Cyrénaïque, cette « Grèce africaine, » a reçu des mains du président, M. le comte Chabrol de Volvic, le diplôme du prix d'encouragement de 3000 francs que la Société lui avait décerné. — Le prix pour une description générale des montagnes de l'Europe (1,500 fr.) a été remporté par M. Bruguère sous-intendant militaire à Angoulême. Ce prix avait été remis deux fois au concours; en 1824, un *accessit* lui avait été accordé; et en 1825, MM. Ohlsen et Bredsdorf de Copenhague en avaient obtenu un autre. Un troisième prix de 600 francs, offert par M. Delessert, avait pour objet un itinéraire statistique de Paris au Havre-de-Grâce; ce prix a été partagé entre M. Vaysse de Villiers, ancien inspecteur aux postes, et M. Perrot, ingénieur-géographe.

Ces prix que vient de décerner la Société de géographie sont faits pour exciter vivement l'intérêt du monde savant. Nous ne nous arrêterons point aujourd'hui sur celui qu'a remporté M. Pâchô pour son excursion dans la Cyrénaïque, nous réservant d'en entretenir sous peu nos lecteurs; mais nous signalerons le magnifique travail sur les montagnes de l'Europe, travail dont M. de Férussac a fait ressortir toute l'importance, au

lement confiées à l'infortuné docteur Oudney, le mauvais état de la santé de ce voyageur ne lui a pas permis de consigner ses observations dans un journal rédigé avec soin ; les papiers de ce savant, parvenus à M. Barrow, ne contiennent d'intéressant que ce qui a été publié.

La première impression qui résulte du tableau que nous offre le récit des voyageurs anglais, quant à l'aspect moral des pays et des nombreuses tribus inconnues avant eux, et qu'ils ont visitées, est celle de la surprise. Quoique la civilisation d'une partie de ces peuples ne s'élève pas encore à un degré assez éminent pour les placer, à beaucoup d'égards, sur la même ligne que les nations policées de l'Asie, ou même que celles des anciens empires du Mexique et du Pérou, on est étonné de rencontrer au centre de l'Afrique un grand nombre de villes bien peuplées, des contrées bien cultivées, un commerce très-actif, plusieurs genres d'industrie assez remarquables, des peuples qui ne sont dépourvus ni d'une sorte d'habileté guerrière, ni d'une certaine discipline, et qui, malgré l'influence des superstitions musulmanes, et de leurs préventions contre les Européens, ne sont étrangers ni aux sentimens de l'humanité, ni à des mœurs douces, et au respect pour les voyageurs. A la vérité, MM. Denham et Clapperton rencontrèrent d'abord partout la défiance qu'inspirent en général aux naturels les projets des Européens, à qui ils supposent toujours l'intention de s'emparer des pays qu'ils visitent ; appréhension trop motivée par tant d'exemples. Ils ne pouvaient se persuader que l'on vînt de si loin, et que l'on s'exposât à tant de périls, dans la seule vue de connaître des contrées nouvelles. On avait fait croire au Schèik de Bornou que les Anglais, après avoir examiné le pays, construiraient un navire, et s'embarqueraient sur le grand lac Tsad pour retourner par mer dans leur patrie, d'où ils reviendraient bientôt conquérir ses états. Cependant, malgré ces craintes et l'aversion des mahométans pour tous ceux qu'ils traitent d'infidèles, on voit partout les voyageurs anglais bien accueillis et traités avec bonté par les princes et par leurs sujets. Les habitudes de ces peuples sont sociables et humaines. Les femmes jouissent parmi eux d'une liberté inconnue dans les autres contrées mahométanes. Une esclave favorite accompagne presque toujours son maître dans ses expéditions ou dans ses voyages. Les relations habituelles des maîtres avec les esclaves

paraissent même assurer à ces derniers une existence tolérable. Il ne faut pas toutefois oublier un fait attesté à l'un de nos voyageurs par un riche habitant du pays. Leurs esclaves ne savent jamais dans quelle chambre le maître passe la nuit, et il ne dort qu'avec des armes sous son chevet, pour éviter d'être étranglé par ses femmes, ce qui arrive de temps en temps. L'esclavage, au surplus, est le principal obstacle à l'ordre, à la sécurité, et par conséquent aux progrès de la civilisation, de la culture, de l'industrie et du commerce dans ces contrées. Les Arabes et les Tuariks se font particulièrement un honneur de vivre et de s'enrichir par le brigandage; mais les incursions continuelles de tous ces peuples les uns contre les autres pour se procurer des esclaves, incursions qu'accompagnent le meurtre, la dévastation, l'incendie des villes et des villages, sont une cause perpétuelle de trouble, de destruction et de guerres. Ce fut une de ces expéditions qui causa la mort de Bou-khalom; chef de l'escorte arabe qui protégeait les Anglais, et peu s'en fallut que le major Denham ne partageât son sort. Ce chef entreprenait cette excursion pour se maintenir en crédit auprès du pacha de Tripoli, dont il craignait de perdre la faveur s'il ne lui ramenait pas un bon nombre d'esclaves. Tant que cet odieux trafic et le brigandage qu'il occasionne subsisteront, les progrès de l'industrie, les communications libres et pacifiques du commerce rencontreront partout des obstacles, et les Européens pourront rarement voyager dans ces contrées sans escorte. L'intérêt du commerce anglais vient donc à l'appui des inspirations de l'humanité, dans les efforts que font ses agents auprès du sultan des Fellatahs et des autres princes africains pour mettre un terme à ce brigandage. On ne peut pas non plus se dissimuler que le respect et même la crainte qu'inspire la puissance britannique, n'aient eu une très-grande part aux égards témoignés dans ces régions lointaines aux voyageurs anglais. On sait aussi, à ce qu'il paraît, beaucoup de gré à l'Angleterre, dans ces contrées, de nous avoir expulsés de l'Égypte, et, malgré ses querelles avec les régences barbaresques, cette guerre a valu à la nation britannique d'y être considérée comme l'amie des musulmans. Tandis que nous ignorions jusqu'à l'existence de ces peuples, de leurs villes, de leur puissance, ils étaient assez bien instruits de ce qui se passait au loin, et des rapports hostiles ou pacifiques des nations principales dans les autres parties du monde.

C'est ce que font connaître surtout les entretiens du sultan des Fellatahs, Mohammed-Bello avec Clapperton, à qui il parle des guerres de l'Angleterre avec les Barbaresques, des conquêtes de cette puissance dans l'Inde qu'il sait être presque entièrement assujettie à leur domination, et de la lutte des Grecs contre les Turcs. Ces lumières sont le résultat naturel des communications qu'ont entretenues de tout temps ces régions centrales de l'Afrique avec la Nubie et l'Égypte. A diverses époques, des habitans de ces derniers pays, fuyant les révolutions qui les y menaçaient, ont cherché de proche en proche un refuge dans le Soudan ou dans les pays voisins. Des mameloucks, poursuivis par les troupes de Mohammed-Ali-Pacha, y ont pénétré dans ces derniers temps.

Le sultan Bello paraît avoir senti les avantages que pouvaient procurer à son pays des relations de commerce directes avec la Grande-Bretagne, se croyant sans doute assez puissant pour mettre obstacle à toute tentative contre son indépendance; mais le Cheik de Bornou, quoique très-favorable aux voyageurs anglais personnellement, paraît beaucoup plus réservé sur ce point. Dans une de ses lettres imprimées à la suite de la relation, il représente ses états comme n'offrant que peu de produits et de ressources pour un commerce étendu, et il limite à quatre ou cinq personnes le nombre des Anglais à qui il pourrait permettre de s'y rendre pour cet objet. Le sultan Bello lui-même, sous divers prétextes, n'a pas permis à Clapperton de visiter *Youri* et *Nyffé*, comme il en avait l'intention. Nos voyageurs ont même été retenus long-temps à *Mourzouk*, par les difficultés que leur suscitaient le sultan du Fezzan, et le pacha de Tripoli, qui ne s'est déterminé à leur laisser suivre leur route, qu'après que le M^r. Denham se fut embarqué pour retourner en Angleterre, et rendre compte de ces difficultés à son gouvernement.

A tous ces obstacles, il faut joindre ceux qu'opposeront toujours aux Européens la chaleur d'un climat brûlant, et l'insalubrité d'un grand nombre de localités. La relation, qui nous a informé de la mort de trois voyageurs sur cinq, nous montre le capitaine Clapperton sans cesse tourmenté par la fièvre, et le M^r. Denham lui-même quelquefois aux prises avec ce terrible climat. Il a fallu à ces deux voyageurs une constitution très-robuste, un courage et une persévérance à toute épreuve pour

lutter avec succès contre les souffrances et les maladies. Tous les amis des sciences formeront des vœux pour que Clapperton et ses compagnons soient plus heureux dans la seconde expédition parvenue maintenant en Afrique.

Nous terminerons ces observations en rappelant un préjugé des peuples africains que le Mr. Denham dit être général parmi eux, et qui leur fait croire que si les Européens connaissaient une fois le véritable cours du Niger, ou du fleuve de Tombouctou (le Kowara), ils ne tarderaient pas à effectuer la conquête de l'Afrique centrale. De là les renseignemens contradictoires donnés par les naturels sur le cours de ce fleuve, et la nécessité de se méfier de notions communiquées avec peu de bonne foi.

A. D. V.

Nota. On était généralement curieux de savoir comment la *Quarterly Review* expliquerait, dans un sens favorable à l'opinion qu'elle a embrassée, les découvertes et les renseignemens des voyageurs anglais. Le savant rédacteur a entrepris cette tâche difficile; mais on ne peut se dissimuler qu'il a mal réussi. Croyant être sur un terrain meilleur, il a renouvelé ses attaques contre les partisans de l'opinion contraire, et il a cru faire une diversion utile; mais il n'a pas eu de ce côté plus de succès. Le lecteur va en juger; car il faut bien, sous peine de s'exposer au reproche de manquer de courtoisie, répondre une fois aux attaques de la *Quarterly Review*: le silence pourrait faire supposer un dédain qui n'est pas dû à un aussi habile critique. Ce qu'il relève le plus amèrement, c'est la méprise du voyageur Schoolcraft qui, voulant calculer la pente par mille du Mississippi, a pris le dividende pour le diviseur, et dont l'erreur, dit-on, a été répétée par nous. Le voyageur s'est trompé sans doute; mais ce n'est pas dans son *Journal of travels..... to the source of the Mississippi* (Albany, 1821) que nous avons puisé la pente de ce fleuve: c'est dans le voyage bien plus récent du major Long aux *Rocky Mountains*. La preuve est que Schoolcraft suppose plus de $2\frac{1}{2}$ pieds de pente par mille au Mississippi, et que nous lui donnons seulement *un pied*; il est vrai qu'un pied anglais par mille fait 2 pieds de France $\frac{6}{10}$ par lieue; peut-être, par distraction, le savant B. a pris l'un pour l'autre, les mots *mille* et *lieue* (Voyez le mém. sur la communication du Nil des Noirs avec le Nil d'Égypte, page 9); ainsi la méprise peut être renvoyée à qui elle appartient. En second lieu, que nous ayons

79. LYON. — Une feuille de cette ville annonce qu'il y existe maintenant 20,101 métiers pour la fabrication de soieries, dont 913 seulement sont en repos.

80. CAP DE BONNE-ESPÉRANCE. — Des journaux de cette colonie, qui vont jusqu'au 26 septembre, annoncent qu'on a découvert du charbon de terre dans une riche contrée située entre les rivières de Gamtoer et de Kromme. Ces feuilles contiennent en outre une proclamation de Radama, roi de Madagascar, dans laquelle il manifeste la haute considération qu'il porte à la nation anglaise, et son intention de permettre, aux conditions les plus avantageuses, l'établissement de relations commerciales avec la ville de Mazingay et la baie et les havres de Boantock, et offre tous les avantages possibles aux colons qui viendraient s'établir dans ses domaines. (*Asiat. Journ.*, janv. 1826, p. 99.)

81. VOYAGES DE DÉCOUVERTES. — On dit que le capitaine King, récemment de retour d'un voyage qui avait pour objet d'explorer les côtes de la Nouvelle-Hollande, est sur le point d'en entreprendre un nouveau dont la durée présumée sera de 5 ans. Il commencera par longer la côte de l'Amérique du Sud, depuis le Rio de la Plata jusqu'au cap Horn, et cherchera à établir des relations avec les naturels de cette vaste péninsule, sur le compte desquels on a des notions si imparfaites. Les voyages récents du capitaine Weddel aux régions antarctiques, et les communications qu'il a ouvertes avec les peuplades de la Terre de Feu semblent avoir éveillé l'attention de notre département de la marine, sur la profonde ignorance dans laquelle nous sommes à l'égard de l'hémisphère méridional, et provoqué de sa part cette louable entreprise qui, nous n'en doutons pas, fait partie d'un vaste système d'exploration que l'on se proposerait de suivre relativement à ces régions éloignées, et qui devient de plus en plus important. Nous présumons que l'objet du voyage du capitaine lord Byron (1) se lie à celui-là, et nous verrions avec plai-

(1) Depuis la rédaction du présent article, la frégate la Blonde est arrivée à Portsmouth, avec sa seigneurie des îles Sandwich. Ce vaisseau a apporté une grande collection d'objets d'histoire naturelle, avec des plans, descriptions, etc., de plusieurs groupes d'îles situées dans la mer Pacifique. M. M'Rae, collecteur de la Société d'horticulture, est revenu à bord de la Blonde, avec douze caisses de plantes et de semences rares.

sir le capitaine Weddel, connu par son intelligence, son expérience et son esprit entreprenant, employé pour le même service. Il est étonnant que, tandis que tant d'efforts ont été dirigés vers le pôle nord, on ait à peine, depuis le capitaine Cook, exploré la partie du sud. La science de la géographie est déplorablement en arrière quant à cette dernière, et il existe pour un pays commerçant comme le nôtre un autre motif puissant qui doit le porter à explorer ces régions, savoir l'abondance des fourrures, des huiles et autres marchandises d'étape qu'elles produisent.

Pour en revenir au dernier voyage du capitaine King, nous sommes informés que ce navigateur a trouvé les côtes de l'est et du nord de la Nouvelle-Hollande très-peu peuplées, et habitées par des sauvages. Il ne put, malgré ses recherches et contre son attente, découvrir aucune grande rivière qui débouchât dans la mer; mais il laissa inexplorée une grande passe dans laquelle il serait bien possible qu'une telle rivière existât. C'est pourquoi il paraît à peu près certain que cette côte est tout-à-fait aride et inhabitable. On s'occupe en ce moment de la publication d'une relation de ce voyage. (*Lond. liter. Gaz.*, 18 mars 1826.)

TABLE

DES PRINCIPAUX ARTICLES DE CE NUMÉRO.

<i>Géographie et Statistique.</i>	<i>Pag.</i>
Remarques sur le site de Troie. R. Hyde Greg.	1
Traité des forêts primitives en Europe.	3
Analyse des votes des conseils départementaux en 1824.	4
Sur le morcellement de la propriété foncière. Sir Fr. d'Ivernois.	9
Projet de loi des douanes. M. de Saint-Cricq.	17
Statistique de Paris. Projet d'embellissemens, etc.	14
Id. du département de l'Aisne. M. J. B. L. Brayer.	17
Landes de Bordeaux.	24
Législation anglaise sur les pauvres.	26
Sixième rapport du comité anglais pour les prisons.	29
Impôts abolis en Angleterre.	40
Origine et progrès du commerce des soieries angl. M. C. Moreau.	42

	Pag.
Revenus de l'Irlande en 1824—25.	47
Dettes publiques des principaux états allemands.	49
Population de Turin, fin de 1825.	53
Notes statistiques sur Barcelone.	54
Situation du Burrampouter et du Sanpou.	59
Détails sur le Tibet. M. Timkowsky.	61
Essai sur les progrès de la géogr. en Afrique. M. de la Renaudière.	64
La Côte d'Or et l'Europe. M. Reynhout.	68
Associations pour les mines du Mexique.	70

Plans et Cartes.

Atlas géographique et historique d'Édimbourg.	75
---	----

Économie publique.

Mimographie pour les sourds-muets. M. Bébian.	79
Discours sur l'économie politique de M. Macculloch. Tr. par le Dr. G. Prévost.	77
Morcellement des terres.	80
Réunion commerciale des puissances.	81
Traite des noirs.	82
Traité des brevets d'invention, etc. M. Ch. Renouard.	83
Fondation d'une école agronomique à Grignon, etc.	86
Six mois aux Indes, etc.	88

Voyages.

Nouvelle histoire générale des Voyages. M. Walckenaër.	90
Voyage autour du monde. M. de Freycinet.	92
<i>Id.</i> de la corvette <i>la Coquille</i> . M. Duperrey.	16
<i>Id.</i> pittoresque aux Pyrénées. M. Melling.	95
<i>Id.</i> dans l'Allemagne septentrionale. M. J. L. Beeken.	96
<i>Id.</i> au nord des monts Himalaya.	97
Notice sommaire de la relation des 3 voyageurs anglais en Afrique. M. Jomard.	103
Relations des voyages au Nord et au centre de l'Afrique. MM. Oud- ney, Denham et Clapperton.	108

Mélanges.

Journal des prisons. M. Appert.	125
Le Producteur. MM. Comte et Dunoyer.	128
<i>Société de géographie</i> . Prix décernés.	132
Rapport à l'Académie des inscriptions, etc., sur le voyage de M. Pa- cho dans la Cyrénaïque, etc.	134
Collection de monumens égyptiens.	136
Voyage de découvertes du capitaine King.	139

PARIS.—IMPRIMERIE DE FAIN, RUE RACINE, N^o 4,

PLACÉ DE L'ODÉON.

BULLETIN

DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES.

ÉCONOMIE PUBLIQUE; VOYAGES.

GÉOGRAPHIE ET STATISTIQUE.

82. COURS MÉTHODIQUE DE GÉOGRAPHIE ÉLÉMENTAIRE, dédié à S. A. R. le duc de Bordeaux; par G. H. PLANCHET, licencié-ès-sciences, et A. D. LOURMAND, licencié-ès-lettres. In-12 de 276 p. Paris; 1826.

Le but des auteurs a été d'introduire dans la géographie une méthode vraiment régulière en en écartant toutes les digressions historiques, statistiques, archéologiques, etc. Après de courtes *notions préliminaires* de géométrie, ils offrent, dans une *introduction* d'environ 50 pages, des idées instructives pour beaucoup de lecteurs sur les diverses espèces de géographies, c'est-à-dire sur les diverses manières spéciales d'envisager cette science, savoir : la géographie mathématique, la géographie physique, la géographie religieuse, la géographie politique, et la géographie historique. Ici les auteurs ont confondu l'ordre des idées. La division de la science d'après la nature des considérations qu'elle embrasse fait admettre seulement trois modes divers de considérer le globe, lesquels donnent naissance aux géographies *mathématique*, *physique* et *politique*. Mais la géographie religieuse n'est qu'une des nombreuses manières de considérer la géographie politique, comme la géographie militaire, la géographie judiciaire, administrative, etc. Quant à la géographie historique, ce n'est, et ce ne peut être qu'une

branche de l'histoire, qu'une manière spéciale d'envisager l'histoire des sociétés humaines ou d'une société en particulier dans la succession des temps, tandis que la géographie politique examine la surface du globe sous la domination des hommes dans un moment donné.

Les notions de géographie physique comprises dans l'introduction méritaient plus de développemens. Du reste, les auteurs ont apporté beaucoup de soin dans l'ordre et la succession des faits qu'ils exposent en décrivant le globe et ses principales subdivisions. Un supplément donne des notions plus détaillées sur la France. Ce petit traité est donc recommandable sous beaucoup de rapports. D.

83. LE NOUVEAU GÉOGRAPHE MANUEL, etc. ; par M. A. DE VILLIERS. Seconde édition, in-18, de 418 pages, avec 7 cartes gr. Prix, 3 fr. 50 cent. Paris ; 1826 ; Roret. (*Collection des Manuels.*)

C'est une nouvelle édition de l'ouvrage que nous avons annoncé avec éloges. *Voyez le Bulletin* d'oct. 125, art. 117.

84. BIBLIOMAPPE ou *Livre-Cartes*, leçons méthodiques de géographie et de chronologie, rédigées d'après les plans de M. B. (J.-Ch.) ; par une société d'hommes de lettres et de savans géographes. III^e. livraison ; prix, 3 fr. Paris ; 1826 ; Renard.

Dans la I^{re}. livraison de cet ouvrage, on a vu la description et les cartes des grandes divisions naturelles de la terre et des mers, jusqu'à et y compris les continens ; dans la II^e. , les continens ont été décrits et divisés en grands états politiques ; avec l'indication des accidens géographiques, mers, fleuves, montagnes qui les séparent ou qui leur sont communs ; aujourd'hui la troisième livraison présente le commencement des grandes divisions des états politiques pour arriver jusqu'aux provinces ou aux départemens, toujours en indiquant les lignes de faite et du partage des eaux, ainsi que les accidens naturels ou permanens communs aux principales sous-divisions des états ou faisant limites.

Cette III^e. livraison offre la description complète de l'Angleterre, d'abord dans son ensemble, puis dans les trois royaumes, l'Angleterre, l'Écosse et l'Irlande, qui composent

ce qu'on appelle les îles Britanniques. M. Bailleul, sous la direction duquel se poursuit l'exécution du Bibliomappe, dont il est le créateur, s'est attaché à faire ressortir la force, l'étendue, l'industrie, les ressources de cet empire qui a planté son étendard dans différentes régions les plus reculées du monde, et qui dans les cinq parties du globe commande à près de cent cinquante millions d'individus. ALBERT-MONTÉMONT.

85. *LEHRBUCH DER GEOGRAPHIE VON EUROPA*. Géographie de l'Europe; par MEINKKE. In-8., xviii et 730 pages; prix, 1 rthler. 12 gr. Erfurt, 1824; Keyser. (*Allg. Litt. Zeitung*, juin 1825; page 358.)

Cet ouvrage a été composé par ordre du prince Auguste de Prusse à l'usage des écoles militaires secondaires. L'auteur dit lui-même qu'il a puisé dans plusieurs ouvrages; son travail n'offre donc qu'un ensemble composé de matériaux empruntés. D'après cet aveu, on n'y cherchera pas des notions nouvelles; mais une bonne disposition des matières assure à l'ouvrage le mérite d'une compilation bien faite.

86. *PROGRÈS DE LA POPULATION EN EUROPE. Extrait d'un rapport fait au nom d'une commission, à l'Académie des sciences, le 22 mai 1826*; par M. COQUEBERT DE MONTBRET.

M. Benoiston de Châteauneuf, dans une note présentée à l'Académie (*Voy. le Bullet. de févr.*, p. 166), s'attache à prouver que, depuis 50 ans, la population a augmenté dans toute l'Europe, ainsi que la durée ordinaire de la vie, et que s'il se contracte moins de mariages, si les mariages sont moins féconds, la diminution qui semblerait devoir résulter de ces deux causes est plus que compensée par le nombre plus grand des enfans qui s'élèvent et des individus qui parviennent à un âge avancé.

De tels résultats sont trop satisfaisans pour ne pas être accueillis avec une grande faveur, et, si nous élevions quelques doutes sur les bases d'après lesquelles l'auteur établit ses comparaisons, entre l'état des choses en 1775 et en 1825, du moins nous n'en avons aucun relativement à l'exactitude des faits en eux-mêmes. Mais, plus ces faits sont riches en conséquences, plus il importe que les calculs sur lesquels ils sont assis soient soumis à une investigation scrupuleuse.

M. de Châteauneuf, en se reportant à l'année 1775, n'a pas

cité d'autre autorité que celle de M. Necker, touchant le nombre d'habitans que la France devait renfermer à cette époque; et, en effet, il ne pouvait guère en alléguer d'autre, si ce n'est celle de Moheau, ou pour mieux dire celle de M. Montyon lui-même, fondateur du prix de statistique, dont Moheau n'était que le prête-nom.

D'après M. Necker, la population moyenne de la France pour les 10 années antérieures à 1780 devait être de 24,800,000 habitans, tandis que, suivant l'*Annuaire des longitudes*, elle serait à présent, de 30,400,000. Tels sont les 2 nombres que M. de Châteauneuf met en opposition, et c'est en les comparant entre eux, ainsi que les mouvemens de la population aux deux époques séparées par un intervalle d'un demi-siècle, qu'il tire les conséquences que nous avons rapportées plus haut.

Mais pour que les nombres qui expriment la population à ces deux époques fussent comparables ensemble, rigoureusement parlant, il faudrait qu'ils eussent été obtenus par des procédés absolument semblables. Or, c'est ce qui n'est point. La population actuelle est connue par des recensemens faits sur toute la surface de la France à une même époque, et avec les facilités que donnent les divisions actuelles du territoire et l'organisation des autorités locales. M. Necker avait été privé de ces secours; il n'avait à sa disposition que les registres des naissances, des mariages et des décès, qui n'étaient peut-être pas même tenus avec autant de régularité que de nos jours. C'est d'après les nombres fournis par les relevés de ces registres, et particulièrement et même uniquement d'après ceux des naissances qu'il a cherché à déterminer quelle pouvait être en 1780 la population du royaume. Rappelons ici la manière dont il s'exprime au chapitre ix, tome 2, de son ouvrage sur l'*Administration des finances*, ouvrage publié en 1784.

« L'indice le moins incertain, dit-il, pour connaître la population d'un pays, est celui qui résulte du nombre des naissances; mais le rapport entre les naissances et la population varie suivant qu'il s'agit des campagnes ou des villes, et parmi celles-ci des petites, moyennes et grandes villes. Dans les villes, ajoute-t-il (suivant leur étendue et leur commerce), chaque naissance répond à 27, 28, 29 et jusqu'à 30 habitans, même davantage pour la capitale. Le même rapport, dans la plus grande partie de la France, est de 1 à 25, 25 $\frac{1}{2}$ et

» 26; il est de 1 à 23 ou 24 dans les lieux contrariés par la nature ou par des circonstances morales. Au milieu de ces variétés, continue M. Necker, on a peine à déterminer la proportion précise qu'on doit adopter pour jager de la population par le nombre des naissances; et ayant hésité entre $25\frac{1}{2}$ et 26, je prendrai ici, dit-il, un terme moyen; ainsi, pour évaluer la population du royaume, je multiplierai les naissances par $25\frac{3}{4}$. »

On voit par cette citation ce qu'il y a de vague dans la détermination du nombre par lequel M. Necker a jugé à propos de multiplier les naissances; il n'aurait pu atteindre à une plus grande exactitude qu'autant qu'il aurait su dans quel rapport était, en France, le nombre des habitans des villes en général à celui des campagnes, et parmi les villes, la population respective de celles du 1^{er}., du 2^e., du 3^e. ordre, et ainsi de suite. Il aurait fallu encore savoir quelle était la population des lieux où il dit que la proportion des naissances au nombre des habitans était d'autant plus forte *que l'espèce humaine y était contrariée par des circonstances physiques ou morales*: expression par laquelle il entend sans doute les lieux dont beaucoup d'habitans émigrent dans la force de l'âge pour chercher leur subsistance ailleurs; mais l'on ne pouvait attendre ces élémens de calculs que d'un recensement général, et comme il n'y en avait point à l'époque où M. Necker écrivait, il n'a fourni réellement qu'une des deux données nécessaires pour établir une proportion; ainsi lorsqu'on se fonde sur le nombre 24,800,000 auquel il évalue approximativement la population de la France de son temps, pour en déduire que la proportion des naissances était alors de 1 à $25\frac{3}{4}$, on ne fait que retrouver par la division le nombre qui lui avait servi de multiplicateur. Si M. Necker, au lieu d'employer ce facteur, se fût servi d'un nombre plus élevé, tel par exemple, que 26, 27, ou même 28, comme il y était autorisé d'après d'assez bonnes autorités, il eût pu porter la population de la France à 26 ou 27 millions pour 1780. On voit que cela eût changé de même la proportion des décès et des mariages au nombre des habitans, et rapproché ces proportions de celles que l'on trouve pour ces derniers temps.

Ne pourrait-on pas aussi élever des doutes sur les nombres par lesquels on cherche à exprimer la mortalité à différens âges; on peut dire que c'est là le problème le plus important

qu'offre la statistique anthropologique, mais aussi le plus difficile à résoudre, surtout par rapport aux grandes villes où le commerce, l'industrie, et souvent la paresse et les vices appellent un grand nombre d'individus nés ailleurs, qui sont demeurés inconnus à leurs plus proches voisins, et qui terminent leurs jours, surtout dans les hôpitaux, loin de toute personne qui puisse fournir des renseignemens sur l'âge auquel ils sont parvenus.

87. DICTIONNAIRE HISTORIQUE ET DESCRIPTIF DES MONUMENS religieux, civils et militaires de la ville de Paris, où l'on trouve l'indication des objets d'arts qu'ils renferment, avec des remarques sur les embellissemens faits ou projetés ; dédié à M. le comte de Chabrol de Volvic, préfet du départem., etc. Par B. de ROQUEFORT. In-8°. de XXXII et 552 p. Prix, 8 fr. Paris ; 1826 ; Ferra jeune.

Dans une introduction de 32 pages, l'auteur donne quelques détails topographiques, statistiques et historiques sur Paris ; puis il entre dans la série alphabétique des mots qui composent son dictionnaire. Il présente sous un certain nombre de noms collectifs, des renseignemens sur chacun des monumens ou établissemens compris dans une même dénomination. Ainsi, aux mots *Abattoirs*, *Académies*, *Boulevarts*, *Colléges*, il parle de tous les *Abattoirs*, de toutes les *Académies*, de tous les *Boulevarts*, etc. Cette méthode offre sans doute l'avantage de procurer facilement les renseignemens que l'on désire sur un objet déterminé, mais elle exige que la série des mots traités soit bien complète, et que chaque mot offre tous les renseignemens qu'on peut désirer. L'auteur ne nous paraît pas avoir entièrement atteint ce but. Une foule d'établissemens industriels ou scientifiques qui attirent l'attention des étrangers ne sont point indiqués ; d'autres offrent trop peu de détails. Par exemple, au mot *Casernes*, il fallait donner autre chose que l'indication de la rue où elles se trouvent. Au mot *Manufacture*, on ne cite que celles des Gobelins, de la Savonnerie et des Glaces ; combien d'autres établissemens importans venaient ici trouver leur place ! Le *Mont-de-Piété* méritait bien plus de détails ; il fallait présenter les relevés authentiques du mouvement de cet important établissement, montrer son esprit et son influence, etc. Au mot

Passage, il fallait indiquer et décrire tous ceux qui existent à Paris, etc., etc. D.

88. PARIS. BOUTIQUES DE COMESTIBLES et établissemens alimentaires. (*Annal. des Sc. écon.*, tom. IV, n°. 13, p. 203.)

On compte à Paris 9,761 boutiques de comestibles, et tout, 13,836 établissemens alimentaires, y compris le laitage, et en outre environ 3,000 étalages dans les halles et marchés.

89. STATISTIQUE DU DÉPARTEMENT DE L'AISNE; par J.-B.-L. BRAYER. 1^{re}. section de la 2^e. partie, *Agriculture*; in-4°. de XIII, 228 p. Laon; 1825; Melleville. (Voyez le *Bulletin* de mai, 1826, pag. 17.)

Nous extrairons de ce traité les résultats qui servent à caractériser le Dep^t. sous le double rapport de la statistique et de l'économie publique.

Il est démontré, dit M. Brayer, que la division des propriétés, par suite de laquelle le nombre des propriétaires a presque doublé depuis 50 ans, a beaucoup contribué à l'augmentation des produits de l'agriculture.

Division agricole du département. — Terres labourables, 523,802 hectares, 63 ares, 11 cent. Jardins, vergers, pépinières, etc., 21,600, 12, 05. Prés, marais, pâtures, etc., 55,757, 28, 49. Vignes, 9,956, 07, 36. Bois taillis et futaies, 100,694, 09, 29. Savarts, 8,440, 11, 56. Bois du gouvernement, 13,703, 70. Chemins, rues, rivières, etc. 19,182, 90, 56. Le prix moyen du revenu de l'hectare est dans les cantons cadastrés de l'arrondissement de St.-Quentin, de 28 fr. 30 c., pour les terres arables; de 32 fr. 68 c., pour les bois; de 35 fr. 26 c., pour les prés. *Id.* de l'arrondissement de Vervins, terres arables, 27 fr. 23 c.; bois, 36 fr. 95 c.; prés, 52 fr. 78 c. *Id.* arrondissement de Laon, canton d'Anizy, terres arables, 28 fr. 24 c.; vignes, 80 fr. 19 c.; bois, 31 fr. 68 c.; prés, 32 fr. 44 c. *Id.* arrondissement de Soissons, canton *id.*, 35 fr. 36 c., terres arables; vignes, 82 fr. 53 c.; bois, 28 fr. 56 c.; prés, 51 fr. 81 c. *Id.* Château-Thierry, canton de Neuilly-Saint-Front, Terres arables, 31 fr. 27 c.; vignes, 39 fr. 04 c.; bois, 35 fr. 54 c.; prés 39 fr. 63 c. On compte dans les cinq arrondissemens, 3,739 fermes avec 6,718 $\frac{1}{2}$ charrues. — Les points où l'on trouve le moins de jachères sont ceux où la propriété est plus

divisée. — Le salaire des ouvriers de la campagne s'est beaucoup accru depuis 1789; les gages des filles de basse-cour ont presque doublé.

Subsistances. — La consommation annuelle du blé par tête d'habitans est évaluée, pour les bonnes années, à 3 hectolitres $\frac{2}{3}$, au poids moyen de 145 livres environ l'hectolitre, et pour les mauvaises années, à 3 hectolitres; pour une population de 470,000 habitans, on aura une consommation annuelle de 1,774,114 hectolitres de blé, et par jour, de 48,605 hectolitres $\frac{1}{4}$, ou de 705,000 livres de pain, à raison d'une livre et demie (24 onces) par tête. La nourriture principale dans le département, est le pain; la consommation en viande de boucherie et en porc, quoique augmentée depuis 30 ans, ne s'y élève pas encore à 20 kilogrammes par tête.

Récolte et commerce des blés. — La récolte est évaluée à 2,700,000 hectolitres environ, sauf les déchets. L'exportation est estimée à 281,798 hectolitres. Le prix moyen du froment pendant les 15 années antérieures à 1789, était de 8 liv. 4 s. 11 d.; en 1823, il s'élevait à 16 fr. 38 c.

Pertes occasionées par la grêle. — Ces pertes, depuis 1813 jusqu'à la fin de 1824, se sont élevées à la somme de 5,960,963 fr. 73 c. ou à près de 600,000 fr. chaque année.

Bestiaux. — Le nombre des bêtes à cornes, au commencement du siècle, excédait à peine 71,000. En 1813, il s'élevait à 83,000, et depuis, le nombre s'en est beaucoup accru. — Celui des bêtes à laines était en 1801, de 332,000, et en 1813, de 542,900. Accroissement, 210,900.

90. APERÇU ET RÉSULTATS STATISTIQUES SUR L'AGRICULTURE, L'INDUSTRIE, LE COMMERCE, etc., DU HAVRE, et de son arrondissement. (Extraits des ouvrages de MM. CARTIER, LE PICQUIER, et MORLENT. Voyez l'analyse de ces ouvrages dans le *Bullet.* de janvier 1826, p. 23.)

Agriculture. — L'arrondissement du Hâvre est au nombre des plus fertiles. Les terres arables, les prairies, les vergers y sont d'un excellent rapport. D'après l'écrit de M. Cartier, le nombre total des chevaux s'y élève à 13,341, celui des bêtes à cornes est de 22,431 : l'élève de ce bétail est très-susceptible de progrès. On y compte 62,557 bêtes à laine, dont 2,294 mérinos, 57,636 métis, et 2,627 indigènes. L'amélioration a

été immense dans l'élève de ce bétail, de 1800 à 1820. Le vil prix des laines avait beaucoup diminué les progrès du perfectionnement. La hausse en 1824 fait espérer que les améliorations vont reprendre leurs cours.

Industrie. — L'industrie fabricante déploie une activité toujours progressive dans les villes et cantons de Bolbec, Lillebonne, Fécamp, Goderville, Criquetot, etc. Bolbec, qui naguère n'était presque qu'une bourgade, s'élève aujourd'hui au rang des principales villes manufacturières du royaume par l'activité de ses filatures de coton. Il n'y a point d'hospice, et nulle part il n'y a moins de pauvres : nulle part ils ne sont mieux secourus ; il n'y a point d'octroi, et la ville s'embellit tous les jours. Lillebonne, par les mêmes moyens, participe à cette prospérité. On compte dans ces deux villes 7 filatures, 80 fabriques de tissus, 36 fabriques d'indiennes, 12 tanneries employant ensemble 886 ouvriers fileurs, 14,876 ouvriers employés aux préparations et tissage des calicots et mouchoirs, 2,410 aux fabriques d'indiennes, et 34 aux tanneries, en tout 18,206 ouvriers occupés. Les 7 filatures produisent 413,600 kilogr. de coton ; les 80 fabriques de tissus, 110,510 pièces ; les 36 fabriques d'indiennes, 383,000, et les 12 tanneries, 252,205 kil. de tan ; dont les produits en argent offrent les résultats suivans :

Filatures.		2,481,600 fr.
Fabriques de tissus, savoir :		
Calicots.	9,949,800 fr. }	11,997,300
Mouchoirs.	2,047,500 }	
Fabriques d'indiennes.		17,245,800
Tanneries.		220,340
Total général.		31,945,040 fr.

Observations. Dans le total général ci-dessus, les calicots figurent pour une somme de 9,949,800 fr. ; mais les deux tiers de ces calicots entrant dans la fabrication des indiennes, il faut déduire 6,633,200 fr., qui feraient double emploi, et par conséquent, le résultat général a 25,311,840 fr.

On évalue à 6,000,000 la somme payée annuellement aux maçons, charpentiers, menuisiers, tourneurs, serruriers, messagers, etc.

Fécamp, connu seulement jadis par ses armemens pour la grande et la petite pêche, compte maintenant plus de 8,000

âmes. Depuis 10 ans, il s'y est élevé de nombreux établissements industriels. Deux filatures et 1 tissage hydraulique de 40 à 50 métiers y sont ou vont être en activité. Le produit des métiers à tisser disséminés dans les cantons de Fécamp et Criqueotot, et qui ne sont pas occupés pour le compte des fabricans de Bolbec, offre les résultats suivans : 7 filatures occupant 400 ouvriers et produisant 197,600 kilogr. de coton ; 18 fabriques de calicots, employant 1,525 ouvriers aux préparations et au tissage et produisant 15,000 pièces ; 2 fabriques d'indiennes occupant 25 ouvriers qui produisent 2,500 pièces. Les produits en argent de tous ces établissements industriels sont comme suit :

Filatures.	1,086,800 fr.
Fabriques de calicots.	1,650,000
Id. d'indiennes.	112,500
A quoi il faut ajouter 12 tanneries avec 60 ouvriers, produisant en argent.	361,000
Total général.	3,210,300 fr.

Observations. La branche la plus remarquable des produits des tanneries est celle des cuirs étrangers, que l'on peut évaluer, chaque année, de 15 à 1600, et qui entrent dans les produits en argent pour 120,000 fr.

Les toiles de Fécamp, réputées pour la bonne fabrication et la qualité du lin, plus que pour leur finesse, ont beaucoup diminué en quantité. La matière première, croissant et se filant dans le pays, donne les résultats suivans, dans les 3 cantons ci-dessus désignées, en y ajoutant celui de Montivilliers.

Nombre de métiers.	Ouvriers employés à la pré- paration.	au tis- sage.	Nombre de pièces fabriquées.	Prix de la pièce.	Produit total.
635	635	635	2,445	250 fr.	1,091,250 fr.

On compte dans l'arrondissement 7 raffineries de sucre, dont 6 en activité, emploient 70 ouvriers, fabriquant 1,250,000 kil. de sucre, dont le produit total, à 1 fr. 25 c. le kil., est de 1,562,500 fr. Une papeterie à Montivilliers, occupant 16 hommes et 28 femmes, produit 7,000 rames de papier de bonne qualité, estimées à 55,000 fr. ; 1 fabrique de métiers pour tulle de coton, à raison de 4 par an, à 12,000 fr. chaque, produit 48,000 fr. Les produits de 2 fabriques d'acide

vitriolique, à Ingouville, employant 14 ouvriers, sont évalués à 150,000 fr. Ceux de la faïencerie de Sauvic, occupant 25 ouvriers, sont estimés à 40,000 fr. Les briqueteries de Sauvic, Ingouville, Graville et l'Heure, occupant 187 hommes et 91 femmes, fabriquent en pavés et briques, dont une grande partie s'exporte aux colonies, pour une valeur de 183,000 fr. La fabrication de chaises, destinées en grande partie pour les colonies, emploient au Havre et à Ingouville 17 ateliers avec 78 ouvriers, du travail desquels le produit est évalué à 136,000 fr. Au Havre et à Fécamp, beaucoup d'ouvriers sont employés à la construction et réparation des navires. 275 français ou étrangers ont été réparés, en 1824, dans les bassins du Havre. Il a été payé aux charpentiers, perceurs, calfats, voiliers, en main-d'œuvre, 339,880 fr. La manufacture royale des tabacs, la même année, y a employé journellement 322 ouvriers.

En résumé, les différens genres d'industrie fabricante ci-dessus mentionnés, emploient dans l'arrondissement 22,317 ouvriers des deux sexes, et produisent en argent une somme totale de 32,107,770 fr.

Commerce intérieur. Grâce à la Seine, qui baigne l'arrondissement sur une étendue de 18 lieues, aux bâtimens à vapeur qui remorquent rapidement les navires qui la remontent, et aux deux grandes routes, du Havre à Lille, et du Havre à Paris, qui traversent ce district, ce commerce est très-florissant. Ses nombreuses fabriques achètent au Havre toutes les matières exotiques qu'elles emploient. Les produits fabriqués sont transportés à peu de frais à Rouen, qui possède le marché le plus renommé de France pour tous les tissus de coton. Ses produits agricoles trouvent de nombreux consommateurs dans un arrondissement dont les habitans sont bien vêtus, bien nourris, où la population est au moins de 3000 âmes par lieue carrée de 25 au degré, et où le commerce et l'industrie appellent tant d'étrangers. Ses laines sont vendues pour les fabriques de draps; de mérinos, nombreuses dans le département; les huiles de lin, de colza, sont portées à Rouen, ou employées pour la consommation locale; l'Espagne, l'Angleterre font acheter ses lins, et ses avoines sont exportées dans les départemens du Calvados et de l'Eure.

Commerce extérieur. En 1791, l'inscription maritime dans

les quartiers du Havre, Rouen, Dieppe, Fécamp et Honfleur, donnait 10,941 marins; en l'an 7, 14,974; au 1^{er}. janvier 1825, le personnel maritime, dans le même arrondissement, n'était plus que de 5,705 marins. La diminution du produit des pêches, l'usage de l'engin de pêche appelé *chalut*, qui n'exige que des bateaux de petite dimension et un faible équipage, sont les causes auxquelles M. Cartier rapporte la grande diminution du nombre des marins. Cet auteur, ainsi que M. Morlent, plaident avec chaleur la cause des entrepôts privilégiés pour le Havre et les autres ports de mer, et combattent le projet des entrepôts intérieurs, particulièrement à Paris. Le véritable moyen, dit M. Cartier; de rapprocher les matières premières des établissemens industriels, les denrées coloniales des consommateurs, d'augmenter, de multiplier le transit par terre, c'est d'établir des chemins de fer. Le nombre des bâtimens de commerce appartenant aux armateurs du Havre est de 220. On en compte 201 pour les ports de Fécamp, d'Yport et d'Étretat. En 1824, il est entré dans le port du Havre 337 navires français venant des colonies françaises, des entrepôts d'Europe, et des autres parties du monde. On en a compté 354 venus de divers ports, depuis Marseille jusqu'à Dunkerque. Les navires étrangers venus dans ce port, non compris les bâtimens sur lest ou en relâche, se sont élevés à 352; en tout 1,043 navires entrés en 1824, et 3,461 bâtimens par cabotage. Il est entré 300 navires dans le port de Fécamp, dont 140 français, 60 étrangers et 100 smogleurs.

Produits des pêches en 1824.

Pêche de la baleine, produit brut..	395,000 fr.
<i>Id.</i> de la morue, <i>id.</i>	419,000
<i>Id.</i> du hareng, <i>id.</i>	360,700
<i>Id.</i> du maquereau, <i>id.</i>	292,060
Petite pêche, ou pêche du poisson frais, <i>id.</i>	32,500
Total.	1,499,260

Le montant des importations dans le port du Havre a été, en droits de douane, en 1824, de 24,300,000 fr.; l'état ci-dessous (n^o. 1) indique la quantité des principaux articles importés. Les exportations s'élèvent à la somme totale de 32,884,078 fr., dont le tableau n^o. 2 présente les détails. Les tableaux n^{os}. 3 et 4, offrent, l'un, l'indication totale et partielle, par

nation, des navires étrangers entrés au Havre en 1825, l'autre, les résultats comparés des principales importations pendant les 5 années 1821-1825; A. D. V.

I. *Etat des principaux articles importés au Havre en 1824.*

NATURE des DENRÉES.	NAVIRES FRANÇAIS.		ÉTRAN- GERS.	TOTAL.
	Entrepôt fictif.	Entrepôt réel.	Entrepôt réel.	
Sucre (kil.)	18,095,000	2,579,000	760,000	21,434,000
Cafés, dito	6,650,100	1,165,300	1,439,050	9,054,450
Cacaos, dito	58,000	64,000	»	122,000
Poivre, dito	»	78,000	70,000	148,000
Cotons en balle	34,704	»	108,556	143,260
Tabacs en ballots	»	614	3,049	3,563
Idem en balles	»	295	389	884
Indigo en caisse	77	»	17	131
Idem en surons	»	443	214	657
Cochenille, dito	»	57	138	195
Potasse, fûts	»	978	16,885	17,863
Cuir, dito	»	86,461	16,791	103,252
Bois d'acajou, bil.	»	2,790	»	2,790
Cuivre, saum.	»	41,251	101,827	143,078
Plomb, dito	»	15,591	11,113	26,704

II. *Exportations du Havre pendant 1824.*

Martinique	2,511,039	} 3,390,534 fr.
Id. March. export. avec prime à la sortie	879,495	
Guadeloupe	2,071,565	} 3,243,058
Id. avec prime	1,171,493	
Bourbon	239,957	} 299,021
Id. avec prime	59,064	
Sénégal	132,109	} 146,734
Id. avec prime	14,625	
Cayenne	138,222	} 197,212
Id. avec prime	58,990	
Comptoir français dans l'Inde (Chandernagor)	»	»
St.-Domingue	1,679,316	} 2,315,663
Id. avec prime	636,347	
Angleterre	1,538,733	} 1,583,409
Id. avec prime	44,676	
Pays-Bas	»	13,500
11,189,131 fr.		

		11,189,131 fr.
Espagne.....	86,237	} 167,837
Id. avec prime.....	81,600	
Portugal.....	495,157	} 515,847
Id. avec prime.....	20,690	
Suède et Norvège.....	80,017	} 89,172
Id. avec prime.....	9,155	
Villes anseatiques.....		35,231
Russie.....	114,033	} 116,073
Id. avec prime.....	2,040	
États d'Italie.....		1,375
Madère et Gibraltar.....		58,001
États-Unis.....	13,169,354	} 15,376,610
Id. avec prime.....	2,207,256	
Amérique mérid. (anc. poss. espagn.)..	1,058,254	} 1,378,074
Id. avec prime.....	319,820	
Havane.....	972,566	} 1,233,620
Id. avec prime.....	261,054	
Amérique mérid. (anc. poss. portug.)..	1,974,097	} 2,294,357
Id. avec prime.....	320,260	
Antilles étrangères (St.-Thomas).....	371,106	} 422,070
Id. avec prime.....	50,964	
Colonies étrang. dans l'Inde (Ile Maurice), avec prime.....		4,009
Iles Açores, id.....		2,680
Total.....		32,884,078 fr.

III. État des navires étrangers entrés au Havre en 1825.

Il est entré dans le port du Havre, pendant l'année 1825, 104 navires français venant de la Martinique et de la Guadeloupe; 21 *id.* de Cayenne; 6 *id.* du Sénégal; 7 *id.* de Bourbon et Maurice; 2 *id.* de Calcutta; 3 *id.* de Saint-Thomas, 1 étranger *id.*; 35 français de Saint-Domingue; 2 étrangers *id.*; 15 français de la Havane; 6 *id.* de Saint-Yago de Cuba; 6 *id.* du Mexique et Campêche, 1 étranger *id.*; 79 américains de New-York *id.*; 27 français des autres ports des États-Unis; 44 américains *id.*; 45 français du Brésil, 1 anglais *id.*; 1 français des mers du Sud; 26 français de Londres et Liverpool; 15 étrangers *id.*; 31 français de Rotterdam, Amsterdam et Anvers; 9 étrangers *id.*; 11 français de Suède et de Russie. *id.*; 19 étrangers *id.*; 100 norvégiens de Norvège *id.*; 25 hollandais; 4 français de Sicile et Italie; 7 étrangers de Sicile et Italie; 38 français d'Espagne et de Portugal; 7 étrangers *id.*; 1 navire de la pêche de baleine. Ensemble 681 navires, dont 370 français et 311 étrangers. (*Journ. du Commerce* du 13 janvier 1826).

IV. TABLEAU des importations des principales denrées exotiques au Havre, pendant les années ci-après désignées.

	1821.	1822.	1823.	1824.	1825.
Cotons de toutes espèces.					
Sucre brut et terré des colonies françaises. . .	120,879	120,093	117,913	143,171	120,381
» Havane et Bréail.	38,299	32,030	39,997	46,597	41,091
» Maurice et Bourbon.	7,091	5,367	11,672	8,864	12,723
Potasses et Perlases.	23,138	17,030	24,821	15,535	18,708
Riz.	3,874	9,268	6,715	16,455	12,663
Id.	4,482	1,297	9,195	3,355	5,444
Cafés de toutes espèces.					
Id.				864	2,171
Id.				864	8,985
Id.				4,644	102,462
Tabacs.	7,929	8,187	12,254	154,473	874
Cuir.	84,927	99,971	119,913	3,931	171,188
Poivre.	2,336	3,725	3,241	100,333	10,334
Indigo.	72,824	41,585	166,417	4,246	19,334
Thé.		6,113	8,144	940	2,217
Cochennille.	1,218	1,098	1,540	9,927	11,117
Cacao.				213	335
Girofle.				2,342	4,981
Piment.				575	927
				1,016	1,358
Balles.					
Barrique.					
Caisnes.					
Sacs.					
Fûts.					
Tierçons.					
Sacs.					
Fûts.					
Boucauts.					
Pièces.					
Sacs.					
Caisnes et sucons.					
Caisnes.					
Sucons.					
Colts.					
Balles.					

91. MÉMOIRES SUR LES LANDES DE RUCHARD, arrondissement de Chinon (*Indre-et-Loire*), provenant du domaine de l'État. In-4^o, 1 f. $\frac{1}{2}$. Paris; 1826; impr. de Cabuchet.

92. POPULATION. — PAYS-BAS. — Suivant l'almanach des Pays-Bas pour l'année 1826, la population de ce royaume s'élevait au 1^{er}. janvier 1825, à 5,992,606 âmes, et elle n'était au 1^{er}. janvier 1824 que de 5,918,526; en sorte qu'elle s'accrut en une seule année de 79,080. Pendant l'année 1824, le nombre des naissances dans le royaume fut de 218,666, et celui des décès de 134,915, ce qui présente un excédant de 83,551 naissances sur la mortalité. (*Galign. messeng.* Paris, le 5 mai 1826.)

93. MÉMOIRE SUR LES LOIS DES NAISSANCES ET DE LA MORTALITÉ À BRUXELLES; par M. A. QUETELET. (*Mém. de l'Acad. roy. de Bruxelles*, 1825.)

L'auteur de ce Mémoire annonce que l'introduction des Sociétés d'assurance sur la vie dans le royaume des Pays-Bas, le désir de voir ces utiles établissemens s'y consolider, et enfin l'insuffisance des tables de mortalité que Kerseboone a dressées spécialement pour les rentiers viagers de la Hollande, l'ont engagé à faire des recherches sur les lois des naissances et sur la mortalité dans la ville de Bruxelles.

Les registres de l'état civil sont les sources où il a puisé tous les élémens de son travail, qui embrasse dix-huit années, à partir de 1824 inclusivement, et dont nous allons faire connaître à nos lecteurs les principaux résultats.

Naissances.

M. Quetelet, prenant pour terme moyen le douzième de toutes les naissances qui ont eu lieu pendant les 18 années, et représentant ce terme moyen par 12, a établi les rapports qui existent entre les nombres des naissances de chaque mois, ainsi que nous les donnons dans le tableau A. Puis, supposant pour la grossesse une durée moyenne de 9 mois, il a déterminé, ainsi que le fait voir aussi le même tableau A, l'époque des conceptions qui doit correspondre à chaque mois de l'année.

Toutefois, à l'égard des naissances, il n'a pas indiqué clairement si dans le calcul des rapports on a tenu compte des années bissextiles, et si, pour rendre exactes les comparaisons des mois entre eux, on a eu égard à leur inégale durée.

Décès.

Pour établir d'une manière plus exacte la loi de la mortalité, sur l'ordre ordinaire de laquelle la catastrophe de Waterloo a exercé une influence qui s'est fait ressentir long-temps encore après l'année 1815, l'auteur a retranché quatre années, à partir de 1815, et a tracé ses observations sur onze années avant 1813, et sur six années, à partir de 1819; en tout dix-sept années.

Ensuite prenant pour unité le douzième de tous les décès qui ont eu lieu pendant les dix-sept années, il l'a représenté par 12, ainsi qu'il l'avait fait pour les naissances; et cette fois, tenant compte de l'inégale durée des mois, il a établi les rapports qui existent entre le nombre des décès de chaque mois. Afin d'en faire sentir plus facilement les résultats et la coïncidence, nous présentons à nos lecteurs ces rapports réunis à ceux des naissances dans le tableau suivant A.

A. TABLEAU des mois rangés selon l'ordre observé à Bruxelles, pour

LES CONCEPTIONS.	LES NAISSANCES.		LA MORTALITÉ.	
	Rapports.	Noms des Mois.	Noms des Mois.	Rapports.
Mai.	1,1570	Février.	Janvier.	1,1724
Juin.	1,0991	Mars.	Décembre.	1,1719
Juillet.	1,0790	Avril.	Février.	1,1096
Avril.	1,0403	Janvier.	Mars.	1,1001
Mars.	1 0175	Décembre.	Avril.	1,0684
Août.	0,9893	Mai.	Mai.	0,9955
Février.	0,9679	Novembre.	Novembre.	0,9751
Septembre.	0,9559	Juin.	Octobre.	0,9561
Janvier.	0,9192	Octobre.	Juin.	0,9164
Décembre.	0,9401	Septembre.	Septembre.	0,8843
Novembre.	0,9033	Août.	Août.	0,8439
Octobre.	0,9012	Juillet.	Juillet.	0,8057
	11,9998	Totaux.		11,9997
	0,0002	Fractions négligées.		0,0003
	12,0000	Totaux.		12,0000

Comparant les rapports des naissances à ceux de la mortalité, ainsi que le présente le tableau A, M. Quetelet fait observer que le nombre des naissances est le moins grand lorsque le nombre des décès est également le moins fort, et que l'on pourrait croire que cette coïncidence tient à ce que la mortalité, qui est très-grande parmi les enfans, augmente en raison des naissances; il annonce cependant avoir reconnu que pour les années qu'il a observées, il n'existe point à cet égard de différence sensible dans les divers mois qui la composent.

Il fait remarquer ensuite que les variations des naissances et des décès coïncident à peu près à Bruxelles avec les variations du thermomètre prises dans un sens opposé, c'est-à-dire, qu'à l'époque où le nombre des degrés de l'échelle

thermométrique est le plus fort, le nombre des naissances et des décès est le plus faible, et réciproquement, que ce dernier nombre est plus fort quand le premier devient plus faible; d'où il croit pouvoir conclure que les froids de l'hiver dans le climat de Bruxelles, sont moins favorables que les chaleurs de l'été.

A l'égard de cette conclusion, nous croyons devoir donner ici (tableau B) un travail analogue pour la ville de Paris, comprenant 85 années, et tiré tant des recherches statistiques qui ont été publiées en 1823, que de celles qui vont paraître incessamment.

B. TABLEAU des mois rangés selon l'ordre déterminé par

Les mois de conception correspondant aux naissances.	Le nombre des naissances.	La mortalité.
Mai.	Février.	Avril.
Juin.	Mars.	Mars.
Avril.	Janvier.	Février.
Juillet.	Avril.	Mai.
Décembre.	Septembre.	Janvier.
Novembre.	Août.	Décembre.
Janvier.	Octobre.	Juin.
Août.	Mai.	Septembre.
Février.	Novembre.	Octobre.
Octobre.	Juillet.	Novembre.
Septembre.	Juin.	Août.
Mars.	Décembre.	Juillet.

Dans ce tableau l'arrangement des mois se trouve être pour Paris entièrement différent de celui que fait connaître M. Que-telet pour Bruxelles, à 2 mois près, selon l'ordre des nais-sances, et à 3 mois près, selon l'ordre de la mortalité. Cepen-dant la différence entre la latitude de Paris et celle de Bruxelles, 2. 0' 45" nord, est trop peu considérable pour apporter de grands changemens dans le climat; et cette circonstance même semble propre à faire sentir que les causes de ces variations entre les différens mois de l'année, sont des élémens beaucoup trop composés pour que l'on puisse avec quelque fondement les rapporter ainsi de prime-abord au seul motif du climat et de la température.

L'auteur fait succéder à l'examen des lois des naissances

et des lois de la mortalité à Bruxelles, une table offrant pour chaque sexe, et d'année en année, la loi de la mortalité et la loi de population dans la même ville.

Parmi les nombreuses et utiles applications que l'on peut faire de ces tables, il annonce, qu'en supposant la population stationnaire, on trouverait par la mortalité que le nombre des habitans de Bruxelles doit s'élever à 72,448; que d'après la loi de la mortalité, la vie probable, c'est-à-dire, le nombre d'années après lequel la probabilité d'exister et celle de ne pas exister sont les mêmes, y est de 21 ans pour les garçons, entre 26 et 27 ans pour les filles, et après 23 ans, si l'on ne fait aucune distinction des sexes; que, d'après la loi de population, les 2 sexes sont entre eux dans les proportions de 26 hommes contre 27 femmes, et que la population est partagée en deux parties à peu près égales, dont la plus forte a 26 ans, ou plus de 26 ans, et la plus faible moins de 26 ans, ce qui en d'autres termes indique que sur 1000 enfans des 2 sexes nés le même jour, près de 500 seraient morts avant d'atteindre l'âge de 26 ans.

Enfin M. Quetelet termine son *Mémoire* par l'application des résultats que fournissent les tables qu'il fait connaître, aux assurances sur la vie, et il établit pour Bruxelles le taux de la prime annuelle de 100 florins effectuée pour un an, d'après les tables de Duvillard, d'après celles de Kerseboom, et enfin d'après ses propres calculs.

Le but d'utilité qui a fait entreprendre de semblables recherches, et la manière dont elles ont été exposées, ne peuvent que faire honneur à l'auteur de ce *Mémoire*; nous avons cherché à faire apprécier à nos lecteurs le mérite d'un semblable travail, et nous pensons qu'il sera consulté avec fruit par toutes les personnes qui s'occupent de semblables matières. F. VILLOT.

94. POPULATION DE LA GRANDE-BRETAGNE. — Le nombre des individus en état de porter les armes de l'âge de 15 à 60 ans, est de 2,744,847. Celui des mariages est annuellement d'environ 98,030; et on a remarqué que sur 63 de ces unions il n'y en avait que 3 qui ne produisaient pas lignée. Le nombre des décès est d'environ 352,708 chaque année, ce qui fait près de 25,592 par mois, 6,398 par semaine, 914 par jour et 40 par heure. Les décès, parmi les femmes, sont à l'égard de ceux

des hommes, dans la proportion de 50 à 54. Les femmes mariées vivent plus long-temps que celles qui restent dans le célibat. Dans les campagnes le terme moyen du nombre des enfans, fruit de chaque mariage, est de 4; dans les villes, la proportion est de 7 par deux unions. Le nombre des femmes mariées est au nombre général des individus du sexe, comme 1 est à 3, et le nombre des hommes mariés, à celui de tous les individus du sexe masculin, comme 3 sont à 5. Le nombre des veuves est à celui des veufs comme 3 sont à 1; mais le nombre des veuves qui se remarient, est à celui des veufs qui se trouvent dans le même cas, comme 7 sont à 4. Les individus qui habitent des lieux élevés vivent plus long-temps que les habitans qui habitent des régions inférieures. La moitié des individus meurt avant d'avoir atteint l'âge de 17 ans. Le nombre des jumeaux est à celui des naissances ordinaires, comme 1 est à 65. Suivant des calculs fondés sur les états de la mortalité, un individu seulement, sur 3,126, atteint l'âge de 100 ans. Le nombre des naissances du sexe masculin est à celui du sexe féminin, comme 96 sont à 95 (*Edinburg philos. Journ.*, avril 1826, pag. 378)

95. CONSOMMATION DU THÉ. — Il résulte d'un tableau statistique imprimé par ordre de la chambre des communes, que le terme moyen de la consommation annuelle du thé, a été, savoir: de 1807 à 1816, de 20,280,754 l. st., et de 1817 à 1826 de 22,750,063 l. La grande augmentation survenue dans la consommation intérieure a eu lieu dans les quatre dernières années; la consommation de celle qui a pris fin au 5 janvier dernier, la plus considérable de ces quatre années, s'est élevée à 24,150,372 liv. Il paraît aussi, d'après un autre état, également imprimé, que la consommation du tabac qui, en 1825, s'est élevée à 14,510,551 liv., a été plus considérable cette année-là qu'elle ne l'avait été dans aucune autre depuis 1813. (*Galign. Messeng.*, Paris, 27 avril 1826.)

96. NOMBRE DES VAISSEAUX, avec celui de leur tonnage et de leurs équipages, entrés dans les ports de la Grande-Bretagne pendant l'année 1825.

	GRANDE-BRETAGNE.			PAYS ÉTRANGERS.		
	Vais-seaux.	Ton-neaux.	Ma-rins.	Vais-seaux.	Ton-neaux.	Ma-rins.
Angleterre.. . . .	11,339	1,776,874	101,504	5,887	808,146	44,228
Écosse.	1,468	250,595	15,200	674	84,455	4,715
Irlande.. . . .	710	117,211	6,416	406	65,449	3,687
Royaume-Uni. . .	13,517	2,144,680	123,120	6,967	958,050	52,630
Pays étrangers.. .	6,967	958,050	52,630	»	»	»
Angleterre et pays étrangers.	20,484	3,102,730	175,750	»	»	»

Dans cet état ne se trouve pas comprise, à ce que nous présumons, la navigation locale entre la Grande-Bretagne et l'Irlande; dans ce cas, et en le comparant aux états de finance de l'année dernière, nous y trouverons les améliorations suivantes:

		1824.	1825.	Augmentat.
Angleterre. . .	{ Vaisseaux. . .	11,731	13,517	1,786
	{ Tonneaux. . .	1,797,089	2,144,680	347,591
	{ Marins. . .	108,686	123,120	14,434
Pays étrangers:	{ Vaisseaux. . .	5,655	6,967	1,312
	{ Tonneaux. . .	759,672	958,050	198,378
	{ Marins. . .	42,126	52,630	10,504
Angleterre et Pays étrangers.	{ Vaisseaux. . .	17,386	20,484	3,098
	{ Tonneaux. . .	2,556,761	3,102,730	545,969
	{ Marins. . .	150,812	175,750	24,938

Ainsi la totalité du commerce de ce pays à l'étranger paraît avoir augmenté de plus d'un sixième, le tonnage anglais de 15 pour 100, et le tonnage étranger de 23 pour 100, et cela dans le cours d'une seule année. (*New Times, Galign. Messeng*, 13 avril 1826.)

97. ABBAYE DE WESTMINSTER. — État des sommes perçues pour montrer l'intérieur de cet ancien édifice aux étrangers et autres, pendant les 5 dernières années ; savoir :

En 1821	648 l. st.	11 sh.	11 d.
1822	2,317	9	3
1823	1,664	13	9
1824	1,529	0	5
1825	1,585	1	0

(*Courier. Galign. Messeng. Paris*, 1^{er}. avril 1826.)

98. FIN DE L'ANALYSE DU SIXIÈME RAPPORT FAIT A LA SOCIÉTÉ DE LONDRES POUR L'AMÉLIORATION DES PRISONS. (*Voy. le Bulletin de mai 1826*, p. 29.)

Comme les réformes opérées dans le régime des prisons ont pour but principal l'amélioration morale du pays, le comité n'a pas cru s'écarter de ses attributions en examinant si les progrès de la démoralisation en Angleterre étaient aussi réels qu'on le pense généralement. Dans cette vue il a joint à son rapport d'après les documens officiels un tableau de tous les crimes et délits commis en Angleterre et dans le pays de Galles depuis 1810 jusqu'en 1823.

Nous transcrivons ici dans son entier ce tableau divisé en deux périodes de sept ans.

TABLEAU des crimes et délits commis en Angleterre ,
de 1810 à 1823.

	De 1810 à 1816.	De 1817 à 1823.
Incendie.	146	203
Crimes et délits contre les mœurs. . .	884	1,137
Vols avec circonstances aggravantes. .	5,253	10,365
Recèlement.	1,053	2,155
Vol simple (<i>larceny</i>)	31,998	63,159
Vol sur les grands chemins.	950	1,772
Vol avec effraction (<i>burglary</i>) . . .	1,467	3,571
Vol d'enfans.	7	24
Abus de confiance (<i>embezzlement</i>) . .	309	551
Homicides.	1,229	1,442
Faux et fausse monnaie.	2,075	3,764
Escroquerie (<i>fraudulent offences</i>) . .	893	1,838
Parjure et serment illégal.	133	96
Menaces, destructions de machines , meurtres de bestiaux , etc.	88	68
Accouchemens clandestins.	59	72

Piraterie, sédition, haute trahison, révolte de matelots.	129	149
Sacrilège.	15	56
Délits de chasse.	»	1,160
Félonie (1).	»	20
Délits non caractérisés.	842	1,478

Nombre annuel des crimes et délits.

De 1810 à 1816.	De 1817 à 1823.
1810. . . . 5,146	1817. . . . 13,932
1811. . . . 5,337	1818. . . . 13,567
1812. . . . 6,576	1819. . . . 14,254
1813. . . . 7,164	1820. . . . 13,710
1814. . . . 6,390	1821. . . . 13,115
1815. . . . 7,818	1822. . . . 12,241
1816. . . . 9,091	1823. . . . 12,263
Total. . . . 47,522	Total. . . . 93,082
Total des condamnations prononcées par les cours de justice. . . . 29,361	62,045
Condamnations à mort. 4,126	8,224
Exécutions. . . . 536	691

Moyenne annuelle.

Délits. 6,788	13,290
Condamnations.. 4,294	8,863
Condamnations à mort. 589	1,175
Exécutions. . . . 76	98

Population en 1821. . . . 12,220,600.

Le seul changement que nous nous soyons permis de faire à ce tableau, a été de réunir ensemble plusieurs genres de délits qui nous ont paru analogues, et dont la distinction n'est souvent fondée que sur des dispositions particulières aux lois anglaises.

Il suffit de jeter les yeux sur ce tableau pour voir combien ses résultats sont peu favorables à la nation anglaise. Dans les sept dernières années le nombre des crimes et délits en temps de paix s'est élevé jusqu'au double de ce qu'il avait

(1) On qualifie de félonie des délits de diverses natures, tels que voler des objets naufragés, couper un jeune arbre, faire la traite des noirs, etc.

été dans les sept années précédentes en temps de guerre.

Cette augmentation s'est opérée presque subitement dans l'espace de deux ans, de 1815 à 1817, d'où l'on aurait pu conclure qu'elle devait être attribuée au malaise général occasionné par le brusque passage de l'état de guerre à l'état de paix.

Mais les effrayans progrès de la démoralisation se sont constamment soutenus depuis, et s'ils ont paru s'arrêter et même diminuer graduellement à partir de 1820, il n'est pas douteux qu'ils ne reprennent leur intensité par suite de la catastrophe financière qui, depuis 1825, affecte le crédit public et la prospérité industrielle de la Grande-Bretagne.

Il semble en effet très-probable que la misère du peuple a été la première cause de sa corruption apparente. Car les délits qui se sont le plus multipliés dans la dernière période ont été les vols de toute espèce, et ce genre de crimes n'est souvent qu'une révolte des besoins les plus impérieux de la nature contre les conséquences rigoureuses du droit de propriété.

Un autre fait digne de remarque, c'est que le nombre des condamnations à mort a doublé de 1817 à 1823, et que celui des exécutions est resté à peu près le même. Ainsi, à mesure que les crimes se multiplient et que les mœurs d'un peuple se dépravent, l'action de la justice répressive s'y affaiblit dans la même proportion, et les ministres de la loi, fatigués de punir, laissent échapper de leurs mains son glaive impuissant.

Les renseignemens que le comité s'est procurés sur l'Écosse et sur l'Irlande sont loin d'être aussi complets que ceux qu'il donne sur l'Angleterre. Cependant on peut y trouver la matière d'observations intéressantes sur l'état moral de ces trois grandes divisions de la Grande-Bretagne et sur la manière dont la justice y est administrée. Nous avons indiqué dans le tableau ci-dessus, pour les sept années de 1817 à 1823, le nombre annuel des individus mis en jugement, acquittés ou condamnés en Angleterre. En Irlande pour l'année 1823 seulement, les mêmes données sont établies ainsi qu'il suit :

Popula- tion.	Arresta- tions.	Condamna- tions.	Acquitte- mens.	Restant à juger.
6,846,949	25,385	7,923	16,419	1,043

Pour l'Écosse on n'a pu se procurer l'état exact des individus emprisonnés; parce que l'administration de la justice est si

prompte et si régulière dans ce pays que les prévenus sont sur-le-champ interrogés et relâchés s'il n'y a point de preuve contre eux.

Le tableau suivant ne comprend que ceux qui sont traduits devant les cours de justice.

	1821.	1822.	1823.	Total.	Moyenne annuelle.
Mises en jugement.	270	282	269	821	274
Condammations.. . . .	250	239	228	717	239
Acquittemens.	20	43	41	104	35
Condammations à mort..	12	9	28	49	16
Exécutions.	9	6	13	28	9

Population. 2,093,456.

On évalue annuellement à 125 le nombre des détenus relâchés immédiatement par défaut de preuves, et à 137 le nombre de ceux qui sont traduits devant les juges subalternes. En ajoutant ces deux nombres à celui des prévenus traduits devant les cours de justice, on aura 539 pour le nombre total annuel des arrestations en Écosse, et en supposant que la proportion des acquittemens devant les juridictions inférieures soit la même que devant les cours de justice, c'est-à-dire d'1 sur 7, la moyenne annuelle des prévenus relâchés ou acquittés sera de 182.

Cela posé, si l'on compare entre elles les moyennes que nous avons déterminées dans les trois royaumes, on trouvera que le nombre des individus mis en jugement est par rapport à la population,

En Angleterre d'1 sur 950.

En Écosse d'1 sur 3,884,

En Irlande d'1 sur 650.

Sur ce nombre les juges acquittent en Angleterre à peu près un tiers des prévenus, en Irlande 2 sur 3, en Écosse un peu plus du tiers, si l'on comprend dans le calcul les prévenus relâchés par défaut de preuves, et 1 sur 7 si l'on n'a égard qu'à ceux qui sont mis en jugement.

Ce parallèle est tout à l'avantage de l'Écosse, soit qu'on l'envisage relativement à l'état moral de la nation, ou à la manière dont la justice y est administrée.

Les habitudes austères et pieuses du peuple écossais sont généralement connues; mais les chiffres donnent ici la preuve la plus convaincante de l'heureuse influence qu'exercent sur

cette population l'esprit religieux qui l'anime, et l'instruction qui y est plus répandue que dans aucune autre partie de la Grande-Bretagne. Peut-être doit-on aussi remarquer que l'Écosse est un pays pauvre et où l'industrie a fait peu de progrès, excepté à Glasgow et dans les environs.

L'Irlande, au contraire, présente le terme extrême, soit de la démoralisation du peuple, soit de la rigueur oppressive des lois et du gouvernement.

Dans quelques comtés surtout, le mal est poussé à un degré qui paraît à peine croyable. Le rapport du nombre des individus mis en jugement avec la population est :

A Limerick	d'1	sur 58.
Dublin	1	— 81.
Tipperary	1	— 85.
Kerry	1	— 108.
Roscommon	1	— 136.
Cavan	1	— 180.

La proportion la plus faible est dans le Downshire d'1 sur 1,580.

Des emprisonnemens aussi multipliés donneraient une idée bien désavantageuse du peuple irlandais, si la réalité des délits était toujours confirmée par la condamnation; mais, au contraire, par une singularité très-remarquable, le rapport du nombre des condamnés à celui des prévenus est partout en raison inverse de celui des prévenus à la population.

Ainsi les juges acquittent

A Limerick	8	prévenus sur 9.
A Tipperary	3	— 4.
A Kerry et Roscommon	2	— 3.
A Cavan et Dublin	1	— 2.

Il est naturel d'en conclure que la plupart des mises en jugement sont fondées sur des dénonciations calomnieuses, puisque les prévenus sont ensuite reconnus innocens. La fréquence des arrestations doit donc être attribuée surtout à l'esprit tyrannique et vexatoire des autorités anglaises, qui rencontre encore quelque frein dans la sagesse des tribunaux. Les déclamations les plus éloquentes ne pourraient rendre plus sensible l'état d'oppression dans lequel l'Irlande gémit aujourd'hui sous un gouvernement qui prétend marcher à la tête de la civilisation.

En Angleterre il se commet quatre fois plus de crimes qu'en Écosse, et la situation du pays se rapproche davantage de celle de l'Irlande, soit pour le nombre des prévenus, soit pour la proportion des condamnations aux acquittemens; mais comme là on ne peut soupçonner aucune influence oppressive de la part du gouvernement, il en résulte que le plus riche et le plus peuplé des trois royaumes est en même temps celui où la démoralisation est la plus forte, et dans ce royaume même les districts les plus industriels sont ceux où les délits sont le plus multipliés. On en peut juger par le tableau suivant des comtés où se rencontrent les extrêmes en plus ou en moins dans le rapport du nombre des prévenus à la population.

COMTÉS OU IL Y A LE PLUS DE DÉLITS.	COMTÉS OU IL Y A LE MOINS DE DÉLITS.
Middlesex (capitale). 1 sur 465	Pays de Galles. . . . 1 sur 4,285
Warwick. 1 — 650	Cumberland. 1 — 4,200
Lancastre. 1 — 650	Cornouailles. 1 — 3,860
Surrey. 1 — 755	Durham. 1 — 2,990
Essex. 1 — 785	Northumberland. . . 1 — 2,716
Wilts. 1 — 861	Derby. 1 — 2,430
Chester. 1 — 1,106	Montmouth. 1 — 2,410

Déjà dans un article précédent (1), et prenant un autre point de départ, nous étions arrivés aux mêmes résultats, et nous nous étions demandés si l'industrie et les richesses qui, d'après des recherches récentes, semblent prolonger l'existence physique de l'homme, n'exerçaient pas une fâcheuse influence sur ses qualités morales. Il faudrait des documens plus nombreux pour résoudre cette importante question; mais on ne saurait nier que la fluctuation des fortunes, si fréquente dans les pays manufacturiers, ne doive influencer d'une manière désavantageuse sur la morale publique. La pauvreté habituelle peut éloigner la corruption en diminuant les besoins et les desirs; un brusque passage de l'aisance à la misère conduit presque toujours au crime par le désespoir.

Dans le but d'arrêter ces rapides progrès du désordre et de la corruption, la Société des prisons s'est proposé pour second objet de son institution la réforme morale des jeunes condamnés. A cet effet elle consacre chaque année des fonds au soulagement et à l'instruction d'un certain nombre de ces malheureux

(1) Bulletin, mai 1825, p. 39. Tableau des impositions paroissiales.

qu'elle fait placer dans la maison de refuge établie à Londres. Le comité cite plusieurs exemples de jeunes détenus des deux sexes admis dans cette maison, qui en sont sortis avec des habitudes d'ordre et la connaissance d'un métier, et ont vécu depuis honnêtement. La plupart des condamnés sont des enfans sans famille ou abandonnés par leurs parens dépourvus de tous moyens d'existence, livrés à la plus grossière ignorance et à toutes les causes de corruption ; le vol est leur seule industrie, et malgré des condamnations réitérées, le besoin et leurs habitudes viciennes les ramènent au même genre de vie chaque fois qu'ils sortent de prison. On a l'exemple d'un enfant de 9 ans qui avait déjà subi 18 condamnations différentes. Vivement touché de cet état de choses, le comité émet le vœu que le gouvernement institue une maison pénitentiaire, où les enfans repris de justice par récidive, seraient renfermés pendant le temps nécessaire pour leur donner une éducation complète et leur apprendre un métier. Ce projet mérite toute l'attention des hommes d'état et des amis de l'humanité. Le comité propose dans le même but un système d'écoles pour la première enfance très-bien conçu, et qui mériterait d'être développé dans un article à part.

Nous ne dirons que peu de mots des renseignemens que contient le rapport du comité sur les prisons de l'Irlande et de l'Écosse et sur celles des nations étrangères à la Grande-Bretagne.

En Écosse les prisons sont très-négligées, et on les retrouve aujourd'hui à peu près telles qu'elles étaient lorsque Howard les a dépeintes comme de vieux bâtimens malsains, privés d'air, et présentant l'aspect du désordre et de la saleté ; cependant d'importantes améliorations ont été faites dans ces dernières années aux prisons d'Édimbourg et de Glasgow.

En Irlande, au contraire, il règne à cet égard une louable émulation ; partout où les ressources locales le permettent, on agrandit les anciennes prisons ou l'on en construit de nouvelles. Il s'est formé à Dublin une société qui correspond avec celle de Londres, et qui publie chaque année des rapports très-intéressans sur le continent. Le comité signale la création d'une société fondée dans les Pays-Bas pour l'amélioration morale des détenus et qui correspond avec celle de Londres. Il continue à faire l'éloge des sociétés russes formées dans le même but à Saint-Petersbourg, Cronstadt, Archangel, Vologda et Orel.

A Irkutsk même, au fond de la Sibérie, le capitaine Cochrane a trouvé une prison vaste, bien aérée, et où les détenus étaient occupés comme dans une manufacture. Les documens sur la France sont extraits des rapports de MM. Appert et Barbé-Marbois. D'après ce dernier, le nombre des détenus dans toutes les prisons de France, au 1^{er}. janvier 1823, était de 30,889; dans le courant de la même année le plus grand nombre de détenus renfermés dans les prisons d'Angleterre a été de 11,378. Ces nombres donnent à peu près la même proportion dans les deux pays par rapport à la population, c'est-à-dire 1 sur 1,000. Il y avait en France à la même époque 10,000 forçats dans les bagnes, et en Angleterre 3,000 condamnés à bord des pontons qui sont au nombre de six stationnés dans divers ports.

En terminant cette analyse, dont la longueur ne saurait être justifiée que par l'importance du sujet et le caractère officiel de l'ouvrage, nous ne pouvons nous empêcher d'exprimer le vœu que la France puisse s'honorer de la publication d'un travail semblable. Les bureaux des ministères de l'intérieur et de la justice renferment tous les documens nécessaires pour composer un rapport aussi riche en faits que celui dont nous venons de rendre compte. La Société royale des prisons en publiant ces renseignemens précieux servirait à la fois la science et l'humanité. Les rapports individuels de ses membres, quoique inspirés par les meilleures vues, quoique écrits par des hommes d'un talent supérieur, ne peuvent présenter cet ensemble complet de faits et de connaissances positives qui seul conduit à des vérités neuves et à de grands résultats pratiques.

La réforme des prisons serait bien plus facile à opérer en France qu'en Angleterre. Nous ne connaissons point ces entraves qu'opposent aux ministres anglais les privilèges des corporations, la diversité des vieilles coutumes et la confusion des vieilles lois. Avec l'uniformité de notre système administratif, une loi qui reproduirait les principales dispositions du *Gaol act* ne rencontrerait dans son exécution d'autre obstacle que ceux qui naissent de l'insuffisance des ressources pécuniaires ou de l'incurie des autorités locales. Faisons donc des vœux pour que cet objet paraisse digne de fixer l'attention de nos législateurs, et qu'ainsi notre patrie, qui déjà n'est point à cet égard en arrière des nations voisines, puisse leur présenter à son tour des institutions qui leur servent de modèle.

J. DE P.

99. DANEMARK. NOTES STATISTIQUES SUR COPENHAGUE. Selon les registres des baptêmes pour l'an 1822, le nombre des enfans nés à Copenhague s'élevait à 3,764, dont il y avait 786 enf. bât.

Dans le diocèse de Sélande,

non compris l'île de Born-

holm,	9,923	487
-------	-------	-----

Dans le diocèse de Lolland

et de Falster,	2,363	135
----------------	-------	-----

de Fionie,	4,884	613
------------	-------	-----

d'Aalborg,	3,506	301
------------	-------	-----

de Viborg,	2,162	169
------------	-------	-----

d'Aarhuus,	5,338	407
------------	-------	-----

de Ribe,	5,307	273
----------	-------	-----

d'Als et d'Æro,	707	28
-----------------	-----	----

TOTAL	37,954	3,199
-------	--------	-------

Selon les registres des baptêmes pour l'an 1823, le nombre des enfans nés à Copenhague s'élevait à 2,894 dont il y avait 740 enf. bât.

Dans le diocèse de Sélande

non compris l'île de Born-

holm,	1,0471	574
-------	--------	-----

Dans le diocèse de Lolland

et de Falster,	2,280	135
----------------	-------	-----

de Fionie,	4,811	574
------------	-------	-----

d'Aalborg,	3,599	312
------------	-------	-----

de Viborg,	2,286	163
------------	-------	-----

d'Aarhuus,	5,441	509
------------	-------	-----

de Ribe,	5,440	303
----------	-------	-----

d'Als et d'Æro,	726	29
-----------------	-----	----

TOTAL	37,948	3,349
-------	--------	-------

Sur 12 enfans nés en 1822, il y en a donc 1 de bâtard; mais en 1823 le nombre des enfans bâtarde s'est tellement accru, qu'il y en a 1 sur 11. En comparant ainsi les registres des baptêmes de deux ou plusieurs années, on viendrait à des résultats intéressans.

A la fin de l'an 1822, le nombre des écoles primaires et bourgeoises de Copenhague et des faubourgs, non comprises celles de la garnison et de la marine, était de 248. Les $\frac{6}{7}$ en

me, sans aucune donnée positive, peine qui à notre avis était aussi ingrate qu'inutile. Dans un âge moins reculé, l'histoire parle quelquefois de la force de l'armée et de la flotte; l'auteur part de là pour calculer la population, attendu que chaque district de la Suède était obligé de fournir un certain nombre de marins proportionné à l'étendue et à la population du district. D'après ces calculs la Suède eut sous le règne de Stenkil déjà 2,396,447 habitans. L'auteur a égard à l'introduction du christianisme, du régime féodal, de la dîme, aux famines et aux guerres; toutes ces considérations n'empêchent pas que ses calculs ne présentent et ne peuvent présenter rien de certain.

D—c.

102. DE NONNULLIS USQUE GRAVIORIBUS civitatum, pro præsentiarum conditione, cognitionis et descriptionis, vulgo statistices dictæ, defectibus, oratio; par CHR. SCHLÖZER; 24 p. in-4°. Moscou, 1822; imprim. de l'Université.

Une partie de ce discours d'apparat se compose de réflexions politiques et d'éloges de la Russie. Abordant enfin son sujet, l'auteur blâme la définition de la statistique donnée par divers auteurs. Selon M. Schlözer, cette science ne doit avoir pour objet que ce qui constitue la sûreté des hommes réunis en société, attendu que la sûre jouissance de ses avantages est pour l'homme, ce qu'il y a de plus précieux et de plus désirable, et l'auteur en conclut que la statistique doit faire connaître la condition des états, l'étendue des ressources publiques, les institutions et les lois. Il blâme, de plus, la disposition des matériaux dans les livres de statistique; il veut que les individus précèdent les choses, que l'on ne se contente pas des évaluations numériques qui ne font pas toujours la force des états; que l'on distingue la richesse absolue d'avec la richesse relative; que l'on ne confonde pas les pouvoirs législatifs, exécutifs, judiciaires, etc. Dans tout cela, M. Schlözer ne fait aucune mention des ouvrages de statistique publiés dans les dernières années en France, et où, ce me semble, ces défauts ne dominent pas généralement. Mais dans la partie politique, l'auteur donne des épithètes bien dures aux troupes françaises qui ont envahi la Russie; il les accuse d'avoir détruit Moscou, etc.

D—s.

103. NOTICE STATISTIQUE SUR LE GRAND-DUCHÉ DE FINLANDE (*St.-Petersb. Zeitschrift*, mai 1823 ; p. 217.)

Le grand-duché de Finlande, situé entre les 60 et 66 degrés de latit. et les 37 et 50 degrés de long., est borné par la Laponie, les gouvernemens d'Archangel, d'Olonég et de Saint-Pétersbourg, et par les golphes de Finlande et de Bothnie. Sa superficie est de 5300 milles carrés, et sa population de 1,200,000 habitans, composée de Finlandais, de Russes, de Suédois, de Lapons et d'Allemands. Ces derniers ne sont qu'en très-petit nombre. — *Fleuves et rivières* : Tornéo, Kémi, Simo; Ijo, Uléo, Sūkajoki, Pyhéjoki, Kalajoki, Wetiléjoki, Lappojoki, Storkuro, Kumo, Kimméné, Wuoxé. — *Lacs* : Uléo, Pjélisjerwi, Pejéné, Pyhéjerwi, Nésijerwi, Saïma. Le grand-duché est divisé en 7 fiefs ou gouvernemens.

1. *Abo (Obo)*, composé des fiefs d'Obo et de Bjorneborg, la capitainerie d'Aland inclusivement, comprend 9 districts (*Haerades*). Sa superficie est de 480 milles carrés, et sa population de 215,000 habitans. *Villes* : *Abo*, chef-lieu du gouvernement avec 12,500 habitans; archevêque; université; commerce considérable. *Bjærneborg* avec 2,800 hab.; *Raumo*, 1,700 hab.; *Nystad*, 1,300 hab.; *Tamerfors*, ville libre avec 800 hab.; *Nodendal*, 600 hab. — Aland est composé de plus de 80 îlots, habités par 13,000 hab., dont la principale occupation est la pêche, l'agriculture et l'entretien des bestiaux. Le commerce y est insignifiant.

2. *Nyland*, composé des fiefs de Nyland et de Tawastehus, comprend 8 districts, avec 195,000 hab. sur une superficie de 469 milles carrés. — *Villes* : *Helsingfors*, capitale du grand-duché et chef-lieu du gouvernement, a 5,000 hab. Cette ville est le siège de la principale autorité. Elle a un excellent port. Tout près de là se trouve la fameuse forteresse de *Sweaborg*, construite sur 7 îles. *Tawastehus*, avec 1,670 hab.; *Eknas*, 1,150 hab. Dans son voisinage la forteresse de *Hangoudd*.

3. Le fief *Kymmenegord*, divisé en quatre districts, a 131,000 hab. sur une superficie de 338 milles carrés. *Villes* : *Lowiza*, 2,450 hab. Elle a dans son voisinage la forteresse de *Swartholm*; *Borgo*, 2,200 hab.; évêque; gymnase; *Heinola*, chef-lieu, avec 600 hab.

4. Le fief de *Wibourg* comprend 8 districts. Sa superficie est

de 780 milles carrés, et sa population de 206,000 hab. *Villes* : *Wibourg*, chef-lieu, a 3,000 hab., gymnase; *Friedrichshamn*, 950 hab.; corps des cadets de Finlande; *Willemanstrand*, 250 hab.; *Kexholm*, 480 hab.; *Sordawala*, 200 hab.

5. Les fiefs de *Kuopio*, ou *Sawolax* et de *Karel* ont 939 milles carrés de superficie et 166,000 hab. *Villes* : *Kuopio*, chef-lieu, sur le lac Kalowesi, a 1,150 hab; *Nyslott*, 280 hab.

6. Le fief de *Wasa* comprend 4 districts, superficie 765 milles carrés, hab. 163,000. *Villes* : *Wasa*, chef-lieu, 2,700 hab., commerce considérable; *Ny-Karleby*, 1,900 hab., *Christinestad*, 1,200 hab.; *Jacobstad*, 1,200 hab.; *Kasko*, 450 hab.

7. Les fiefs d'*Uleaborg* et de *Kajana*, comprenant 5 districts : leur superficie est de 1570 milles carrés, et leur population de 106,000 hab. *Villes* : *Uleaborg*, chef-lieu, 3,700 hab.; commerce considérable; *Tornéo*, 690 hab.; *Brahestad*, 1,150 hab.; *Kajana*, 320 hab.

Climat et Production. Le climat est en général très-rigoureux; la plus grande partie du pays est couverte de vastes forêts, de lacs et de marais, de sorte que toute la superficie n'offre pas même $\frac{2}{3}$ de terre labourable. La partie septentrionale n'est guère propre à l'agriculture; celle du sud offre des champs fertiles et d'excellentes prairies. *Productions* : bois de construction, céréales, lin, chanvre, légumes, bêtes à cornes, chevaux, poissons.

L. D. L.

104. DÉCÈS ET NAISSANCES dans le grand-duché de Finlande, en 1823. (*St.-Petersburg. Zeitsch.* mai 1825; p. 78.)

Le nombre des naissances montait en 1823, à 49,168 individus, dont 747 jumeaux, 18 trigémeaux, 3,023 enfans naturels et 1192 morts-nés. Le nombre des décès est porté à 29,578, dont 15,251 n'avaient pas encore atteint l'âge de dix ans; 2,231 sont morts entre l'âge de dix et vingt-cinq ans; 4,265 entre vingt-cinq et cinquante; et 9,821 ont passé l'âge de cinquante ans.

L. D. L.

105. TABLEAU DES NAISSANCES, MARIAGES ET DÉCÈS dans les villes et cantons de l'éparchie de Moscou, en 1824. (*Journal hist., stat. et géog. de Moscou. Ist. stat. i guéog. Journal, juin 1825, p. 240.*)

NOMS des LIEUX.	NOMBRE des églises.	NAISSANCES.			MARIAGES.		DÉCÈS.		
		Du sexe masculin.	Du sexe féminin.	Des deux sexes.	Couples.	Hommes et femmes.	Du sexe masculin.	Du sexe féminin.	Des deux sexes.
A Moscou. . . .	249	4,425	4,221	8,646	1,282	2,564	4,262	3,244	7,506
Dans le district.	131	2,263	2,218	4,481	768	1,536	1,171	1,128	2,299
A Kolomna. . . .	16	260	214	514	71	142	138	144	282
Dans le district.	116	1,692	1,566	3,258	665	1,330	628	653	1,281
A Suponk hof. . .	18	281	273	554	91	182	177	172	349
Dans le district.	73	1,593	1,491	3,084	726	1,452	673	711	1,384
A Dmitrof. . . .	8	66	60	126	19	38	40	50	90
Dans le district.	101	1,832	1,831	3,663	974	1,948	991	1,039	2,030
A Zvenigorod. . .	3	41	45	86	15	30	22	17	39
Dans le district.	76	1,693	1,687	3,380	631	1,262	919	919	1,838
A Veréia.	5	123	98	221	25	50	76	63	139
Dans le district.	35	973	885	1,858	347	694	484	469	953
A Klin.	2	35	33	68	3	6	28	15	43
Dans le district.	67	2,006	1,837	3,843	664	1,328	818	842	1,660
A Mojaïsk.	4	132	103	235	56	112	51	44	95
Dans le district.	32	954	698	1,652	395	790	309	341	650
A Volokolamsk. .	7	30	32	62	15	30	16	21	37
Dans le district.	37	1,580	1,274	2,854	599	1,198	566	571	1,137
A Rouza.	4	50	43	93	19	38	22	17	39
Dans le district.	46	1,429	1,359	2,788	443	886	712	713	1,425
A Bronnitsi. . . .	1	46	49	95	19	38	20	16	36
Dans le district.	55	1,910	1,857	3,767	719	1,498	764	830	1,594
A Podolsk.	1	38	41	79	14	28	27	23	50
Dans le district.	95	1,725	1,679	3,404	632	1,264	840	861	1,701
A Bogorodsk. . . .	1	36	41	77	15	30	23	20	43
Dans le district.	52	1,671	1,564	3,235	682	1,364	677	717	1,394
A Voskressenski.	1	31	22	53	5	10	14	13	27
Dans tout le gouvernement de Moscou, tot. tal.	1,236	26,915	25,261	52,176	9,924	19,848	14,468	13,653	28,121

NOMBRE des morts du sexe masculin, et à quel âge ils sont décédés.

Dans la même éparchie.

Age des décès.	Nombre des décès.	Age des décès.	Nombre des décès.	Age des décès.	Nombre des décès.	Age des décès.	Nombre des décès.
Au-dessous d'un an.	2,589	25.....	110	50.	205	75.....	107
1.....	2,939	26	82	51	62	76	52
2	762	27	102	52	114	77	48
3	320	28	96	53	75	78	51
4	210	29	84	54	81	79	35
5	178	30	136	55	138	80	98
6	128	31	64	56	86	81	31
7	89	32	88	57	71	82	44
8	102	33	76	58	95	83	33
9	70	34	69	59	84	84	31
10	80	35	133	60	213	85	58
11	58	36	81	61	90	86	18
12	77	37	96	62	89	87	30
13	71	38	109	63	101	88	28
14	62	39	59	64	80	89	20
15	72	40	174	65	78	90	35
16	66	41	68	66	71	91	15
17	69	42	98	67	85	92	21
18	76	43	73	68	88	93	20
19	75	44	64	69	62	94	19
20	134	45	199	70	213	95	26
21	68	46	119	71	51	96	11
22	107	47	99	72	104	97	16
23	92	48	91	73	62	98	11
24	86	49	114	74	46	99	24
Total général. 14,468.							

106. COLONIES RUSSES DANS LA BESSARABIE SEPTENTRIONALE. (*Ann. des Scienc. Économ.*, t. IV, n°. XXII, mars 1826, p. 342.)

Ces établissemens sont fondés pour les émigrans de tous les pays de l'Europe, qui veulent cultiver des terres, et qui ne peuvent en trouver chez eux. Le gouvernement Russe leur en cède dans cette province. — Un recensement fait en 1822, a constaté que déjà à cette époque, cette colonie était composée de 1,694 familles, dont 598 wurtembergeoises, 547 prussiennes, 455 polonaises, 42 françaises et 12 bavares. Le tout forme une population de 8,284 individus qui, pour le plus grand

nombre, s'occupent de l'agriculture et de l'éducation des bestiaux. Les autres sont des ouvriers qui travaillent exclusivement pour la colonie. A la même époque, les maisons construites pour les colons étaient au nombre de 1,077, et 376 étaient en construction. On y comptait 14 moulins et plusieurs chapelles. Chaque canton ou colonie partielle a une école bâtie en pierre, et dirigée par un maître.

107 SUR LES COLONIES Russes d'Amérique (*Journ. histor., stat. et géog.* (*Istoritchesky, stat. i géog. Journ.*), Moscou, février 1825, pag. 148.)

D'après les états arrêtés à la fin de 1823, par la compagnie de l'Amérique russe, on compte maintenant dans tous les lieux qu'elle possède, à l'exception des îles, qui rentrent dans le district d'Atkhinsk, le nombre suivant d'habitans :

(1) Créoles du sexe masculin.	291
Du sexe féminin.	262
Total.	553
(2) Aléoutiens et autres peuples	
Du sexe masculin.	4,150
Du sexe féminin.	4,265
Total.	8,415
Total général.	8,968

Dans le district d'Atkhinsk, on comptait en 1821, 365 Aléoutiens du sexe masculin et 386 du sexe féminin, en tout 751 individus, ce qui faisait monter le total de la population des colonies russes en Amérique, à environ 10,000 hommes. Dans ce nombre ne sont point compris les Russes natifs.

Depuis quelque temps on s'adonne à l'agriculture dans la colonie de Rossa, et bien que les premières tentatives ne répondent pas aux espérances de fertilité qu'avait pu inspirer ce climat, on a cependant lieu de croire qu'avec des efforts soutenus, on pourra parvenir à y naturaliser assez de blé pour suffire en partie aux besoins de toutes les autres colonies. En 1821, sur 185 pouds de froment que l'on avait semés, on en avait récolté 1815, et 34 pouds d'orge en avaient rapporté 137. — Le nombre des bestiaux s'est considérablement augmenté à Rossa : au 1^{er} novembre 1821, on y comptait déjà 213 bœufs, 842

brebis, 81 porcs, 46 chevaux. L'âpreté du climat ne permet pas de tenter la culture du blé dans les autres colonies. Cependant les légumes viennent assez bien à Kadiak et à Sitkhov. Le bétail s'est aussi passablement multiplié dans cette dernière colonie, de même qu'à Oulanaschka.

108. EXPORTATION DES CÉRÉALES DU PORT DE HAMBOURG. (*Allg. Handl. Zeitung*, février 1826, n°. 17, p. 75.)

En	Froment.	Seigle.	Orge.	Avoine.	Malt.	Pois.	Haricots.	Colzat.
	Laste.	Laste.	Laste.	Laste.	Laste.	Laste.	Laste.	Laste.
1817	5,150	5,063	766	2,681	134	101	139	307
1818	14,653	5,579	4,754	2,805	298	252	327	456
1819	4,534	3,325	6,201	980	196	99	204	479
1820	7,423	1,067	816	2,486	160	55	94	278
1821	3,265	801	847	1,185	169	42	66	557
1822	1,877	1,029	887	2,342	198	56	109	1,546
1823	4,464	1,792	898	2,240	165	43	52	1,666
1824	2,689	1,253	4,183	3,271	205	87	230	1,797
1825	8,063	1,899	11,035	1,483	216	415	180	837

109. COMMERCE DU SUCRE A HAMBOURG (*Allg. Handl. Zeit.*, janvier 1826, n°. 7, p. 29.)

Importé en 1821,	91,849,490 liv.
1822,	64,692,640
1823,	74,887,000
1824,	75,577,080
1825,	79,799,380

Vers la fin de novembre 1825, Hambourg comptait encore un approvisionnement de 25 millions de livres pesant.

L. D. L.

110. MOUVEMENT COMMERCIAL DANS LES PORTS DU MECKLEMBOURG, en 1824.

Rostock. Entré 486 bâtimens marchands, dont 145 danois, 73 suédois, 84 du Mecklembourg et 114 de Rostock, etc. On compte environ 18 bâtimens de Rostock qui, dans le courant de l'année, ont fait naufrage. Le nombre des bâtimens marchands entrés dans le port de Wismar, monte à 154, et celui des navires qui en sont sortis à 164. (*Hertha*, 1825, 4^e. vol. 1^{er}. cah. p. 12 *Geog. Zeit.*)

111. DETTE DE L'ÉTAT DU ROYAUME DE WURTEMBERG. (*Hertha*, 1825, 4^e. vol. 1^{er}. cah., p. 16; *Geog. Zeit.*)

D'après le rapport des commissaires royaux et des deux chambres, l'état de la dette nationale en 1823, portait 25,679,616 florins.

112. INDUSTRIE MANUFACTURIÈRE dans le cercle de Saarlouis (district de Trèves). (*Hertha*, 1825, 4^e. vol., 1^{er}. cah., p. 11, *Geog. Zeit.*)

En 1824 l'industrie manufacturière a fait quelque progrès. Les forges de Dillingen et de Bettingen occupaient en 1823 413 ouvriers, leur rapport montait à 124,465 rthlr.; en 1824 ces mêmes forges occupaient 415 ouvriers, et la valeur de leurs produits montait à 136,230 rthlr. On voit que le nombre des ouvriers n'a été augmenté que de deux, mais que le rapport de 1824 surpasse celui de 1823, de 10,763 rthlr.

La fabrique de vases de grès de Wallerfangen employait en 1823 107 ouvriers, et en 1824 ce nombre fut augmenté de 50, le produit de cette fabrique montait en 1823 à 36,804 rthlr; et en 1824 à 46,275 rthlr.

La mine de charbon de terre de Villeray employait en 1823, 257 ouvriers, et rapportait 27,800 rthlr. En 1824 elle occupait 260 ouvriers, et rapportait 32,346 rthlr.

113. HISTORISCH - STATISTISCH - TOPOGRAPHISCHE BESCHREIBUNG, etc.

Description historique, statistique et topographique du duché de Styrie, accompagnée d'une carte de la Styrie, d'un plan et de deux vues de Graetz, in-8°. Graetz, 1825. (*Archiv für Gesch. Statist. Liter. und Kunst*, sept. 1825, p. 672.)

Le journal cité rapporte plusieurs passages de cet écrit, non pas pour leur importance, mais bien pour signaler l'ignorance de l'auteur anonyme.

L. D. L.

114. HAUTEURS DE PLUSIEURS LIEUX, DÉTERMINÉES D'APRÈS DES MESURES BAROMÉTRIQUES FAITES A BAIREITH (*Corresp. astron. géogr.*, etc., du baron DE ZACH, 13^e. vol., VI^e. n°. , p. 556.)

M. J. Gerstner de Baireith, rend compte à M. de Zach des moyens qu'il emploie pour ses observations barométriques et thermométriques, et d'après ses observations il dé-

termine les hauteurs de plusieurs lieux au-dessus de la mer. Ses calculs donnent les résultats suivans :

Hauteurs : Baireith , 608 p. de Paris. La rivière du *Meine-Rouge* , 668. Chute de la même , depuis le pont des Casernes à Baireith , jusqu'à Würzburg 634. Hauteur de l'*Ochsenkopf* , sommet de la montagne du *Fichtelgebirg* , 877 pieds de France. Élévation du niveau des eaux du *Meine-Blanc* , au-dessus du *Meine-Rouge* , à Baireith , près le pont des Casernes , 136 pieds de Paris. Ces deux rivières ont leur confluent au-dessous de *Culmbach* à *Steinha sen*. Le *Meine-Blanc* , depuis *Berneck* , jusqu'à son confluent , a donc 532 pieds de chute de plus que le *Meine-Rouge* , ce qui explique pourquoi les moulins , dans cette partie du *Meine-Blanc* , font plus d'effet que ceux qui sont placés sur l'autre partie du *Meine-Rouge*.

115. INDUSTRIE MANUFACTURIÈRE DE LA HONGRIE (*Jahrbuch des polytechn. Instit. in Wien*, 5^e. vol., 1824, p. 114.)

Les seuls comitats de *Krassow* , *Liptau* et *Sohl* , donnent annuellement un produit de 80,000 quintaux de fer. Cette masse n'est toutefois dans aucune proportion avec les ouvrages de fonte dont la fabrication est peu considérable.

La mise en œuvre du fer en barres occupe un grand nombre de forges. Celle de M. Forgats de Bartfeld se distingue principalement par les instrumens aratoires qu'on y fabrique. La forge royale de Hradek , est également importante sous le même rapport. La fabrication de l'acier , est encore peu considérable. Les ouvriers indigènes préfèrent l'acier de Styrie. On trouve des couteliers dans la plupart des comitats ; mais ce n'est qu'à Bude et à Pesth , qu'on fabrique des rasoirs et des instrumens de chirurgie en acier de Styrie. Les couteaux de Legrad , comitat de Szalad , sont renommés. Il y a peu de fabriques de lames de sabre et d'objets d'armure. Les principaux taillandiers se trouvent dans le comitat d'Abaujvar.

Le petit nombre d'armuriers disséminés dans le royaume , ne s'occupent que de la confection des platines et des réparations.

Ce n'est que dans le comitat d'Abaujvar et à Raab qu'on fabrique des faux ; elles sont d'une mauvaise qualité.

On ne taille des limes que dans le comitat de Pélis. Plusieurs

comitats ont des clouteries. On trouve aussi des fabriques de clous , à *Pesth*, *OEdenbourg*, *Eisenstadt* et *Varasdin* ; mais ce sont en général les Bohémiens vagabonds qui s'occupent de cette branche d'industrie, en employant le fer qu'ils ont volé dans leurs courses.

Raab, *Pesth*, *Rhonitz* et *Neusohl*, offrent des fabriques de fil de fer de différentes espèces. Les fabriques de fer-blanc et d'aiguilles n'offrent que des produits ordinaires.

L'emploi du cuivre dans ce royaume, se range immédiatement après celui du fer, sous le rapport de son importance. Aussi trouve-t-on en Hongrie un grand nombre de forges à cuivre, dont les principales sont celles d'*Orawitz* (comitat de *Krassow*), de *Neusohl* et de *Pilla* (comitat de *Presbourg*), de *Wallendorf* et de *Schmoetnitz* (comitat de *Zips*). Les produits de ces établissemens consistent en vases de différentes espèces. *Presbourg*, *Neusohl*, *Rhonitz*, *Zében*, offrent des fabriques de fil de cuivre. La fabrication du laiton en feuille et du fil de laiton, n'est pas considérable. *Raab*, l'une des villes les plus industrielles de Hongrie, est particulièrement connue par ses fabriques de clinquant d'or (*Rauschgold*).

L'emploi de l'étain et du plomb est si peu important, qu'il n'entre pas même en considération. Celui des métaux précieux est également peu considérable.

L'horlogerie est encore dans son enfance.

Le produit des verreries ne suffit pas à la consommation. Plusieurs comitats manquent entièrement de tuileries. On fabrique de la poterie dans toutes les parties du royaume ; mais elle est en général d'une mauvaise qualité. Ce n'est qu'à *Szielniez*, comitat de *Sohl*, qu'on fait d'excellens creusets — *Bude*, *Gats* et *Totis*, renferment plusieurs fabriques de fayence ; celle de *Halitsch* est la plus importante ; elle existe depuis le milieu du 18^e. siècle ; ses produits sont recherchés dans les pays limitrophes. Parmi les produits de terre glaise, se distinguent principalement les têtes de pipe, qu'on fabrique en grande quantité à *Pesth*, *Schemnitz*, *Gats*, etc., et qui offrent un objet important de commerce. Il n'y a pas de fabrique de porcelaine en Hongrie.

La fabrication des toiles de coton est peu considérable, tandis que celle des étoffes de laine est très-importante et répandue dans tout le royaume. Les principales manufactures de

drap se trouvent dans les villes de OEdenbourg, de Guns, Tyrnau, Skalitz, Modern et autres; mais elles ne produisent que des draps médiocres et d'une mauvaise teinture. La fabrication des soieries ne mérite même pas d'être mentionnée. On peut dire la même chose de la bonneterie.

La Hongrie possède environ quarante papeteries, qui ne fournissent qu'un très-mauvais papier. La fabrication de cartes ne donne également que des produits très-médiocres. Il en est de même avec le papier de tenture. La typographie de ce pays n'offre presque rien qui soit digne d'une attention particulière; l'imprimerie la plus importante est celle de l'Université de Bude. Ce n'est qu'à Pesth et à Presbourg, que l'on trouve quelques graveurs en taille-douce. La lithographie ne compte que deux presses dans tout le royaume.

La fabrication d'huile est assez importante. Les huiles les plus ordinaires sont celles de lin, de chènevis et de navette. On en fait aussi de graines de citrouille et d'héliotrope.

Les fabriques de cire, de chandelle et de savon, sont peu considérables sous le rapport de la quantité des produits.

On trouve une fabrique de sucre à Érsti, comitat de Weissembourg. La raffinerie de M. Ruprecht d'OEdenbourg, est d'autant plus importante qu'elle est la seule dans le royaume.

Le tabac que l'on doit considérer comme une des principales productions du royaume, occupe plusieurs fabriques, surtout à Bude, Pesth, Agram et Presbourg.

Tels sont les objets des différentes branches de l'industrie manufacturière de la Hongrie. On voit que cette nation, brave et laborieuse, a encore bien du chemin à faire pour se mettre au niveau de celles qui sont beaucoup moins favorisées par la nature, sous le rapport des productions du sol. Mais il paraît, malheureusement, que cet état de langueur subsistera aussi longtemps que la Hongrie ne pourra pas commercer librement avec le reste de la monarchie autrichienne. L. D. L.

116. NAISSANCES ET DÉCÈS du canton suisse de Saint-Gall en 1823.

Naissances.

Garçons.	2,706.
Filles.	2,567.
Total.	<u>5,273.</u>

Décès.

Sexe masculin.	1,815.
Sexe féminin.	1,873.
Total.	3,688.

Parmi les décédés se trouvent 383 personnes qui ont atteint l'âge de 60 à 70 ans ; 344 sont parvenues depuis 70 jusqu'à 80 ans : et 91 sont allées au delà de 80 ans. (*Hertha*, 1825, 4^e. vol., 1^{er}. cah., p. 17, *geog. Zeit.*)

117. STATISTIQUE DE L'IMPRIMERIE ET DE LA CALCOGRAPHIE des différentes provinces de la Lombardie, pour l'année 1824.

Nombre de volumes des ouvrages imprimés, 1,040,500	
Valeur commerciale de ce nombre de volumes, établie d'après les prix indiqués dans les catalogues.	2,299,758 19
Nombre d'exemplaires de gravures et de musique, 143,600, qui, calculés seulement à raison de 400 exemplaires (1) de chaque sujet, et évaluant chaque exemplaire au modique prix de 3 lir., donnent un produit de.	430,800

Journaux.

Montant de 1900 exempl. de la Gazette de Milan. .	114,000
» 700 exempl. du Courier des Dames. .	16,000
» 690 exempl. de l'Almanach royal. . .	31,067 50
» 1750 exempl. du Recueil des Lois. . .	13,685
Somme totale (2). lir. austr. . . .	2,879,010 69
(Bibliot. ital., janv. et fév. 1826, p. 291.)	

118. APERÇU STATISTIQUE DE TRIESTE. (*Hertha*, 1825, 2^e. vol., 1^{er}. cah., p. 17.)

D'après les *Memorie politico-economiche della città e territorio di Trieste*, etc., la population de Trieste montait en 1818 à 33,510 âmes, et celle de son territoire à 9,701, non

(1) Ce nombre de 400 exemplaires ne représente ici qu'un minimum, car les ouvrages des artistes les plus distingués, tels que Langhi, Anderloni, Garavaglia, etc., se tirent à plusieurs milliers d'exemplaires, et à des prix beaucoup plus élevés, ce qui a lieu pour les cartes géographiques publiées par l'Institut de géographie militaire de Milan, et par un grand nombre d'autres calcographes.

(2) Ne sont point non plus compris dans le relevé ci-dessus, ni les petits opuscules sur feuille volante, ni les ouvrages dont les catalogues n'indiquent pas le prix.

compris 1000 étrangers, 2000 militaires et 2000 matelots. Dans le premier nombre sont compris 68 prêtres, 88 nobles, 347 employés, 1600 marchands et 2875 artisans. Relativement à la profession de foi on y comptait 1366 Grecs, 1022 protestans, 2400 israélites et 28,722 catholiques.

Aperçu statistique du territoire de Trieste.

NOMS des LIEUX.	MAISONS.	HABITANS.	EN 1820.				
			Chevaux.	Anes.	Boeufs.	Vaches.	Brebis.
Trieste.	1,620	33,510	132		68		156
Santa-Croce.	131	774	2	13	14	31	60
Crosecce.	122	629			16	28	112
Contovello.	90	518		3	10	47	350
Optschina.	121	779	2		18	55	30
Banne.	24	130			4	30	150
Trebich.	62	332			16	50	72
Basovizza.	73	421			20	30	25
Gropada.	31	160			12	21	33
Padrich.	19	116			9	10	59
Longera.	44	223			10	37	61
Servola.	110	677	3	79	46	8	
Roiano.	53	326			4	34	
Guardiella.	92	623			38	65	
Haut-Chiarbola.	32	216	2	2	28	20	
Bas-Chiarbola.	65	383		2	33	32	
Haut-Santa-Maria. M.	67	375	1	2	22	50	
Bas-Sta. Maria, M.	85	512			24	59	
Cologna.	52	330		3	19	32	
Chiadino.	48	310			35	32	
Rozzat.	80	575			44	57	12
Scorcola.	66	422			34	47	
Gretta.	69	350			12	44	80
Barcola.	62	418			6	40	
TOTAL.	3,218	43,059	142	104	542	859	1205

L. D. L.

119. **ÉDIFICES DE ROME MODERNE**; par P. LETAROUILLY, architecte. II^e. et III^e. livraisons. (*Voyez le Bull. de janvier, n^o. 43.*)

Quelques ouvrages ont été publiés sur cette matière, mais la plupart sont tellement inexacts et incorrects, et si peu faits dans l'esprit de la chose, qu'en les parcourant on n'y peut puiser qu'une idée vague, ou même défavorable, des édifices de Rome si justement célèbres. Aussi ces livres, quoique renfermant une partie des trésors que l'architecture possède, sont-ils presque ignorés et rarement consultés par les architectes.

Nous avons déjà annoncé la première livraison de celui de M. Letarouilly, laquelle n'offrant aucun texte, ne nous a pas permis de faire connaître le plan et le but de l'auteur. Un discours préliminaire sera mis en tête de cet ouvrage, et il sera terminé par une courte notice sur chaque monument.

La II^e. livraison contient le plan et l'élévation avec quelques détails de l'église Sainte-Marie de Lorette, place Trajane; *id.* du palais Mutti-Papazzurri; le plan de l'église et de l'hospice *della Trinità de' Pellegrini*; l'élévation d'un palais situé *Porto di Ripetta*; d'une maison *Via Gregoriana*; des vues d'une maison située au pied de la roche Tarpeienne.

La III^e. offre le plan, l'élévation et les détails d'une maison située *Via del Governo Vecchio*; le plan, l'élévation et la coupe du palais Niccolini; l'élévation du palais Verospi; le plan, l'élévation, les détails du palais *del Bufalo*; le plan d'un petit palais de la place du champ de Mars. L'exécution de ces deux livraisons mérite les mêmes éloges que la première pour la pureté du trait, l'intérêt des sujets et le soin qu'apporte l'auteur à réunir dans ses planches tous les renseignemens qui peuvent être utiles sous le point de vue de l'art. D.

120. **RÉSUMÉ GÉOGRAPHIQUE DE LA PÉNINSULE IBÉRIQUE**, contenant les royaumes de Portugal et d'Espagne; par M. le colonel BORY DE ST.-VINCENT. Un vol. in-18 de 575 p. Orné d'une carte dressée par l'auteur. Prix, 5 fr. Paris, 1826; A. Dupont et Roret.

Les *Résumés* semblent avoir une vogue qui entraîne les libraires à publier des abrégés de cette espèce sur toutes les sciences; aussi MM. Dupont et Roret ont-ils entrepris de nous

donner la géographie de toutes les parties du monde en une suite de résumés formant une collection de 30 volumes environ. Quel que soit le jugement que l'on puisse porter sur ce genre d'ouvrage, toujours est-il certain qu'il tend à répandre des connaissances utiles dont il restera quelque chose dans la tête des lecteurs qui achètent ces résumés, soit pour la commodité du format, soit pour le bas prix de chaque petit volume dont se compose ces collections.

M. Bory de St.-Vincent, qui dirige l'entreprise des Résumés géographiques, vient de publier le troisième de ces Résumés; c'est celui que nous annonçons. L'on sait que l'on doit à ce savant laborieux et zélé le *Guide du Voyageur en Espagne*. Le Résumé qu'il offre aujourd'hui au public, en est l'extrait revu, corrigé et augmenté, en sorte que ce manuel peut d'avance obtenir l'intérêt que l'ouvrage original a mérité.

L'auteur divise son livre en trois sections, *Géographie physique*, *Géographie historique*, *Géographie politique*. Dans la première, un aperçu général, formant le premier chapitre, précède la description des montagnes qui compose le second chapitre; le troisième traite des versans, des grandes régions de la Péninsule et des climats; le quatrième est consacré aux cours d'eau.

La section historique donne, dans quatre autres chapitres, l'histoire des Aborigènes, des Phéniciens et des Carthaginois, des Romains et des peuples du Nord; puis celle de la domination musulmane. La troisième section est divisée en deux chapitres: le premier pour le Portugal, le second pour l'Espagne. Cette marche est simple et méthodique; l'exposé des faits, la rédaction originale de ce livre et la carte réduite qui l'accompagne, recommandent également ce Résumé, quoique du reste toutes les réflexions de l'auteur ne soient pas au-dessus de la critique.

D.

121. OBSERVATIONS GÉOGRAPHIQUES SUR LA ROUTE DE SINOPÉ A CONSTANTINOPLE, etc. (*Journal des Voyages*, déc. 1825 et janvier 1826.)

Ces observations, dues à M. B***, ci-devant employé dans les consulats de la mer Noire, sont divisées en 7 chapitres, dont les six premiers sont insérés dans le cahier de décembre 1825. Le premier chapitre, ou *Remarques sur l'itinéraire*

d'Howol, a pour but de prouver le peu de confiance qu'on peut avoir dans cet itinéraire, dont la marche est aussi inégale, la direction inconnue et les noms des stations tellement défigurés qu'il est presque impossible de les deviner, même lorsqu'on connaît le pays; le second chapitre consiste en remarques sur deux chapitres des Voyages de Pococke dans la Natolie; le 3^e. chapitre traite des chemins d'après l'état du pays, de sa topographie et de la nature du sol; le 4^e. chapitre donne la manière de voyager. Les Turcs ne connaissent d'autre façon de voyager qu'à cheval, et les femmes n'en emploient pas d'autre. Les selles turques sont assez bonnes, mais les étriers sont trop courts. La méthode de voyager avec la caravane a ses avantages et ses inconvénients. Les inconvénients sont la difficulté de s'éloigner de la caravane, l'obligation de marcher à son rang, de partir avant le jour pour finir sa journée quelquefois à 9 heures du matin. Les avantages sont plus de sûreté contre le brigandage, moins d'inquiétude d'être arrêté dans les villes, ou exposé aux avanies des agas et des conducteurs de chevaux, etc., et d'être plus certain d'avoir un logement et des vivres, etc. Il faut porter avec soi son lit, du vin, du café pour en prendre de passable et pouvoir en offrir. Il est presque nécessaire de porter du pain; celui que l'on trouve est fait avec du blé salé, n'est jamais bien pétri ni bien cuit, et l'on n'en trouve pas partout. Dans les villages du haut plateau, près de Ghéréda, on ne trouve que de la farine, et il faut pétrir tout de suite son pain sur une planche et le faire cuire dans l'âtre de son feu. Il faut porter avec soi sa tasse et son couvert; mais il est prudent d'avoir tout en bois, autrement on pourrait être obligé de l'offrir en présent à quelque chef. A chaque station on trouve du riz, du beurre, des œufs, des poules, et à l'est du Sangaris du laitage excellent.

Ce chapitre est terminé par la description des caravansérails et par la peinture des mœurs des muletiers, gens grossiers et fanatiques, qui regardent comme une faveur qu'ils font à l'étranger, de l'admettre à passer la nuit avec eux. Heureusement il se trouve presque dans tous les kans de petites chambres que l'on loue pour un prix modique, mais où l'on ne fournit rien. On y est seul, et l'on ne craint pas qu'un muletier vienne, avec des doigts sales, vous enlever une partie de votre repas;

on est libre de se sécher, de se reposer et d'écrire, ce qui est presque impossible autrement.

Les chapitres 5 et 6, fort intéressans, ont pour objet la police et la sûreté des chemins, le caractère des habitans, le sol, productions, climats, agriculture et la population.

Le 7^e. chapitre, inséré dans le cahier de janvier, traite du commerce, de l'industrie. A ce sujet, l'auteur fait la réflexion qui suit : « La Turquie est aujourd'hui un pays si barbare, la » croyance de Mahomet est si propre à l'abrutissement, le » gouvernement est si oppresseur, que personne ne pense » aux générations futures. A peine ose-t-on travailler pour » l'année suivante. Il résulte de là que tout dégénère et rien » ne s'améliore. Il ne faut donc point s'attendre à des détails » satisfaisans sur le sujet que l'on traite. »

Des détails nautiques sur la rivière de Barten, des déterminations de latitude de la ville de ce nom, faites à la boussole; des évaluations de hauteurs de montagnes, des fragmens sur Héracleë de Pont, sur les bords de l'Iris ou Casalmack, et sur les tombeaux antiques de Cappadoce et de Paphlagonie terminent ce 7^e. et dernier chapitre.

L. S. M.

122. MEMORIAS CONTENENDO A BIOGRAPHIA DO VICE ALMIRANTE LUIZ DA MOTTA FEIO E TORRES, etc. Mémoires contenant la Biographie du vice-amiral Louis da Motta Feio à Torres, l'Histoire des gouverneurs et capitaines généraux d'Angola, depuis 1575, jusqu'en 1825, et la Description géographique et politique des royaumes d'Angola et de Benguéla. Dédiés à S. M. T. F. D. Jean VI; par J. C. FEIO CARDAZO DE CASTELLOBRANCO E TORRES. Un vol. in-8. de XIII et 382 p. avec une carte. Paris, 1825; Fantin.

Cet ouvrage, imprimé à Paris en portugais, remplit trois objets ainsi que l'auteur nous l'apprend dans son discours préliminaire. Le premier, de perpétuer la mémoire de son père en publiant sa biographie; le second, d'honorer sa patrie en faisant connaître les actions mémorables des gouverneurs et capitaines généraux d'Angola et de Benguéla; le troisième, de faire apprécier à ses compatriotes les richesses et l'importance de ces grandes colonies, en en donnant une description statistique. Nous allons offrir un aperçu sommaire de chacune de ces trois parties qui divisent l'ouvrage.

La première partie, ou la Biographie du vice-amiral Feo de Torres, est suivie de documens qui prouvent ses services, des réglemens, lettres, ordres du jour écrits pendant l'exercice de ses fonctions comme gouverneur d'Angola, et de la description des voyages que cet officier général effectua dans les plateaux intérieurs ou *sertaoens* de Parayba del Norte au Brésil, en 1804 et 1805, étant alors chef de division et gouverneur de cette capitainerie.

Nous passerons sur cette biographie ainsi que sur les documens officiels militaires et administratifs qui n'offrent point un intérêt assez général, quoique l'on puisse y puiser quelques renseignemens intéressans sur l'administration et l'état des possessions portugaises dont il s'agit. La description des voyages aux Sertaoens offre quelques renseignemens intéressans; ce sont des itinéraires, avec quelques détails sur le pays, qui font connaître la sécheresse de ces vastes plateaux intérieurs; on peut aussi y puiser des distances pour les cartes, ces distances étant soigneusement indiquées à part dans un tableau.

La seconde partie, précédée d'une petite introduction, offre des notices sur 69 gouverneurs qui ont commandé dans le royaume d'Angola, depuis le premier d'entre eux Paulo Dias de Novaes qui en fit la conquête, jusqu'au père de l'auteur qui fait le sujet de la Biographie dont nous venons de parler. On conçoit que c'est en quelque sorte l'histoire abrégée du pays que celle de ces gouverneurs; aussi pourra-t-on y prendre quelques renseignemens curieux surtout pour les événemens contemporains de notre époque. Les relations des missionnaires ayant déjà fait connaître tout ce qui est relatif à ce pays jusques vers 1750, nous signalerons une courte relation de l'ambassade envoyée par le roi et la reine des *Molucas* au gouverneur Soldanha de Gama en janvier 1808. C'est sous ce gouverneur et par ses soins qu'en 1807 on commença à communiquer directement avec cette nation par l'intermédiaire de laquelle les colonies portugaises des deux rives opposées de l'Afrique pouvaient avoir des relations habituelles. Le projet d'établir ces relations était ancien; mais il n'avait pu encore s'effectuer. Deux expéditions furent préparées dans cette vue par les soins du gouverneur Soldanha de Gama; elles devaient partir de Mozambique et d'Angola et se rencontrer dans le trajet. Celle de Mozambique était dirigée par le naturaliste Lacerda; il partit des

bords du *Rio de Sena*, mais succomba à l'influence du climat. L'ambassade du roi et de la reine des Moluas, provoquée par les démarches du gouverneur (au moyen de marchands ambulans du pays qu'il envoya chez cette nation), apprit que la reine vivait à 30 ou 40 lieues de son mari, dans un état particulier qu'elle gouvernait, rejoignant son époux certains jours de l'année. Les trop courts détails que donnèrent les ambassadeurs firent connaître que les Moluas avaient un commencement de civilisation, quoique les supplices soient chez eux très-multipliés. Le gouverneur engagea les marchands à continuer leur route vers la côte occidentale, jusqu'à ce qu'ils rencontrassent la mer et les blancs. Malheureusement les projets de ce gouverneur zélé ne reçurent leur exécution que sous son successeur. Il paraît, d'après la notice qui concerne M. de Gama, qu'il apporta beaucoup de soins à la bonne administration de cette colonie, et qu'il chercha à y introduire la vaccine; il établit un cours de mathématiques, fréquenté par les officiers de la garnison; et sa femme, voulant aussi contribuer à rehausser la gloire du gouvernement de son mari, se consacra à donner dans son palais des leçons de lecture, d'écriture, de français, de musique aux enfans des principales familles d'Angola. De pareils actes n'ont pas besoin d'éloges. Depuis l'on a vu M. Antonio de Soldanha plénipotentiaire au congrès de Vienne, et ambassadeur à Saint-Petersbourg. C'est sous son successeur *Joze de Oliveira Barboza* que s'effectua la communication entre Mozambique et Angola. Malheureusement l'ignorance de celui qui fit le trajet ne permit pas de tirer parti de son voyage pour le progrès des connaissances géographiques.

La troisième partie de cet ouvrage semblait devoir être, d'après son titre, précieuse pour la science; malheureusement, et quoiqu'elle ne soit pas dépourvue d'intérêt, elle ne présente point tout ce qu'on désirerait d'y trouver; c'est-à-dire une description détaillée des royaumes d'Angola et de Benguela, sous les rapports géographiques; c'est plutôt un petit recueil de renseignemens statistiques, précédé de quelques notions géographiques.

On entend sous le nom de capitainerie générale du royaume d'Angola et dépendances, toute la portion méridionale de la Basse-Guinée, comprenant 180 lieues de côtes et 140 dans l'intérieur, entre les 8 et 16° de latitude, et les 20° 30' et 36°

30' de longitude. Cette capitainerie n'atteint donc pas jusqu'au fleuve Congo au Nord; et elle est séparée du royaume de ce nom par des tributaires de celui-ci, entre autres par le territoire du *Marquis de Mossul*, dont elle est séparée par le Rio Lifune. Le fleuve Coanza, qui coule de l'est à l'ouest, sépare le royaume d'Angola de celui de Benguela : le premier est très-étroit; le second est censé s'étendre jusqu'au cap Negro; mais en réalité la domination portugaise n'atteint guère au delà du 15°. Le préside de *Caconda* en paraît le point le plus avancé au sud-est. Une partie de ces royaumes est occupée par des nations indépendantes, feudataires, alliées ou ennemies, gouvernées par des petits rois qui prennent les titres de prince, duc, marquis, empruntés aux Européens.

Le royaume d'Angola, dont la capitale est Loanda, a 7 présides et 8 districts; celui de Benguela a 10 présides et 7 districts, gouvernés par des chefs militaires. Les présides ont des fortifications garnies de troupe de ligne; les principaux d'entre eux, dans le royaume d'Angola, sont situés le long du fleuve Coanza.

Après l'énumération des rivières, des îles et des caps, l'auteur traite de la population, qu'il évalue au moins à 300,000 individus, d'après des relevés certains ou des données approximatives. La population indigène, dit-il, plus nombreuse qu'autrefois, est laborieuse, patiente et intelligente, au point d'apprendre avec facilité les travaux mécaniques les plus compliqués. Les animaux, les autres productions, le commerce, sont l'objet d'un autre paragraphe; puis l'auteur traite du gouvernement, de l'administration, de la force militaire; puis il donne les tableaux des revenus du pays. Les recettes de la capitainerie en 1819 furent de 212,489,579 reis; savoir, 175,202,419 reis pour Angola, et 37,287,160 reis pour Benguela. Sur les 175,202,419 reis de la recette d'Angola, 157,320,800 provenaient uniquement des droits d'exportations sur 14,785 esclaves qui furent envoyés au Brésil dans l'année 1818. Les dépenses annuelles sont évaluées à 141,886,000 reis.

La force militaire est divisée en *première, seconde et troisième* troupe de ligne. La première est divisée en infanterie (1,591 h.), cavalerie (85 h.) et artillerie (315 h.), en tout 1,991 hommes; la seconde, ou milice, en 3,003 hommes d'infanterie; la troisième, ou *ordenanças*, en 1,359 aussi d'infanterie, en tout

6,353 hommes de troupes régulières; en outre les princes vassaux sont obligés de fournir 20,000 *Empacasseiras* ou milices nègres qui servent dans les présides et les districts; ils sont organisés en compagnies commandées par des capitaines, et servent d'ordonnances, ils portent les dépêches, etc. Ils sont agiles, robustes, fidèles et obéissans. Ils sont armés d'espingoles. Il y a trois forteresses à Loanda, puis celles de St.-Miguel, de St.-Francisco do Penêdo et de St.-Pedro du Bassa. Deux petits forts à peu de distance de la capitale; une forteresse à Benguêla, et 18 présides fortifiés, etc.

Une notice sur la capitale, St.-Paul de l'Assomption de Loanda, termine cette partie du travail de l'auteur. Il décrit ensuite les présides dépendant d'Angola, puis Benguêla et les présides qui dépendent de ce royaume.

La carte d'Angola et de Benguêla qui est jointe à cet ouvrage, a été dessinée en 1799 par le lieutenant colonel ingénieur Pinheiro Furtado; elle était déjà connue, étant jointe au mémoire que Bowdich a publié sur les découvertes des Portugais en Afrique, dont la traduction a paru dans les *Nouvelles Annales des Voyages* en 1824, tome 23, p. 205. La carte dont il s'agit accompagne aussi cette traduction. F.

123. NOTE SUR L'ÎLE DE MADÈRE; par M. Léopold de BUCH. (*Ann. des Sciences natur*, t. IV, janv. 1825.)

Feu Bowdich avait passé l'hiver de 1821-1822 dans l'île de Madère, et a publié plusieurs des observations très-importantes qu'il y fit dans le *Journal philosophique d'Edimbourg* (tom. 18, p. 317). Une de ces observations concerne la hauteur de l'île; avec des baromètres de Fortin, il en détermina la plus haute sommité, le *Pico Ruivo*, à 6,164 pieds anglais, ou 5,788 pieds de Paris, au-dessus de la mer. Cette mesure surpasse de 777 pieds celle que l'habile capitaine Sabine a publiée presque en même temps (*Journ. de l'Institution royale*, XXIX, 69) 5,458 pieds anglais, ou 5,113 pieds de Paris qui se réduisent même à 5,011, En calculant d'après les tables de M. Oltmanns (dans l'Annuaire).—Bowdich sentant qu'on accorderait la préférence à cette détermination donnée par M. Sabine, s'est appuyé d'une mesure faite par M. de Buch en 1815 (et publiée par M. Barrow dans l'introduction du Voyage du capitaine Tuckey au Congo), de la *Cima de Toringas* que tout le monde à Madère

sait être bien inférieure au *Pico Ruivo*. Cette mesure avait donné 2,484 pieds, c'est-à-dire une hauteur, pour cette cime, bien supérieure déjà à celle assignée par M. Sabine pour ce pic le plus élevé.

Cela a engagé M. de Buch à revoir les notes qu'il avait faites dans le temps, afin de découvrir la source d'erreur, s'il y en avait une, qui aurait influé sur sa détermination; et il rapporte à ce sujet tout le détail de l'ascension qu'il fit, accompagné du célèbre botaniste norvégien feu Chr. Smith, le 26 avril 1815, à partir de la ville de Funchal jusqu'au sommet de Tóringas. — A la hauteur de 1,674 pieds de Paris, sur la Plate-forme de l'église de la *Senhora di montes*, où il fit sa première station barométrique, une belle source jaillissant avec force hors de terre près de cette église, fut constamment, pendant son séjour à Madère, à la température de 13°,8, ou 11°,2 de Réaumur. — La pente des montagnes s'élève plus rapidement depuis là, toujours sur des agglomérats de roches basaltiques, poreuses et souvent même en forme de scories, agglomérats qui alternent fréquemment avec des couches irrégulières de basalte. — Étant parvenus à 3,200 pieds de Paris, ou à peu près, de hauteur, les voyageurs entrèrent dans les nuages qui, en cette saison, couvraient et enveloppaient presque constamment la partie supérieure de l'île; ces brouillards ne les empêchèrent cependant pas de continuer leur route ascendante. — A 4,766 pieds, une montagne assez escarpée se présente du côté du nord; un rocher de basalte termine ce penchant. Au bas du rocher on voit jaillir une très-forte source, entourée d'un bassin en pierre de taille; sa température était de 45° Fahr., 7,25, 5,75 Réaum. Hauteur au-dessus de ce rocher de basalte, 4,849 pieds Paris. — Les voyageurs montèrent après cela par une arête extrêmement escarpée et aiguë, où, chemin faisant, ils arrivèrent au bord de la neige qui couvrait les cimes. Hauteur alors 5,148 pieds. — L'arête qu'ils poursuivirent semblait, ce que l'épaisseur du brouillard empêchait de voir distinctement, entourée de précipices affreux. — Enfin, elle changea brusquement sa direction vers l'ouest pour se tourner vers le sud, et là elle formait comme un immense bastion au-dessus de l'abîme. — Une haute pyramide, érigée avec les pierres de la cime, désignait clairement cet endroit comme le point le plus élevé de la montagne. En fixant son baromètre à cette pyramide,

M. de Buch trouva que cette élévation devait être de 5,486 pieds de Paris au-dessus de la mer. Il lui paraît difficile de s'être trompé, d'après la série régulière d'observations précédentes, et il lui semble enfin que M. Sabine, en assignant 400 pieds de moins au *Pico-Ruivo*, aura été induit en erreur par la présence des brouillards du mois de janvier, pendant lequel il a fait son observation; erreur qui lui aura fait croire être arrivé à la vraie cime de ce pic, lorsqu'il en était encore assez éloigné. D'après cela M. de Buch accorde la préférence à la détermination donnée par Bowdich. M. G.

124. GÉOGRAPHIE DES CÔTES DE LA MER ROUGE. (*Corresp. astron., géograph.*, etc. du baron de ZACH, tom. 14, n°. 2, p. 164.)

Dans une lettre datée du Caire, 18 nov. 1825, M. Ed. Rüppell justifie le voyage qu'il se propose d'entreprendre à la mer Rouge, déjà souvent explorée, et cite les deux exemples suivans d'erreurs grossières qu'il est utile de rectifier. « Le golfe profond, dit-il, qui s'avance plus de 10 lieues dans les terres, derrière *Gebel-Zeit*, lat. $27^{\circ} 40'$ » que l'on trouve sur toutes les cartes de la mer Rouge, *n'existe pas*. Le vrai est que la côte n'y forme pas même une petite anse. En revanche, vous chercherez inutilement sur toutes ces bonnes cartes près *Ras-Ghésan*, latit. 17° , une île très-bien peuplée, nommée *Farsan*, à 3 lieues de la côte, ayant 5 lieues de long. On dit entre autres choses, qu'il y a beaucoup de gazelles; mais le port y est très-mauvais.

125. LE PILOTE AMÉRICAIN, contenant la description des côtes orientales de l'Amérique du Nord, depuis le fleuve Saint-Laurent jusqu'au Mississipi, suivi d'une notice sur le Gulf-Stream; traduit de l'anglais, par P. MAGUÉ, enseigne de vaisseau, et publié par les ordres du comte de Chabrol de Cruzol, ministre de la marine et des colonies. In-8°. de 359 pages. Paris, 1826; Bachelier.

L'absence de tout document français sur la navigation des côtes de l'Amérique septentrionale, depuis le fleuve Saint-Laurent jusqu'au Mississipi, a engagé M. Magué à traduire le fragment du *Pilote américain* de Blunt, qui les décrit, et qui donne sur ces parages les renseignemens les plus étendus et les plus authentiques qui aient paru jusqu'à ce jour.

L'auteur de cette traduction s'est attaché à la rendre parfaitement exacte ; il a senti qu'il ne pouvait point se livrer à des interprétations douteuses dont les suites pourraient avoir des conséquences funestes : il a traduit littéralement ; il s'est abstenu avec sagesse de chercher à dissiper les obscurités qu'il n'avait pas les moyens d'éclaircir. M. Magué ne doute cependant pas qu'une comparaison judicieuse, établie entre le texte français et les plans, à grands points, ne soit suffisante pour faire reconnaître les erreurs qui pourraient s'être glissées dans sa traduction, aussi-bien que dans la rédaction américaine, et il engage les personnes qui n'auraient à leur disposition que des cartes françaises à user de circonspection, les renseignemens de Blunt n'étant pas toujours d'accord avec ces cartes.

M. Magué a joint à sa traduction une table des distances et des routes à suivre entre plusieurs points remarquables, extraite du même ouvrage. Cette table, dit-il, est susceptible de jeter quelques lumières sur l'ensemble de la côte, et de faire pressentir sa véritable configuration, en rattachant les conjectures qu'on pourrait former à cet égard, aux latitudes, et longitudes des lieux les plus saillans (qui doivent avoir été déterminés avec précision). Il a puisé ces dernières indications à la même source, et il y ajoute un tableau de quelques résultats astronomiques dont l'exactitude est garantie par le nom des observateurs auxquels ils sont dus ; ils servent ainsi de contrôle à ceux qui ont servi de base aux opérations de Blunt.

On lira avec intérêt la notice sur le Gulf-Stream et la description d'une foule de détroits, de bancs de sables, d'îles, etc. Nous ne nous étendrons d'ailleurs pas davantage sur cette traduction d'un ouvrage estimé et bien connu des marins, sinon pour rendre justice aux vues sages qui ont dirigé M. Magué, et aux soins qu'il a apportés à toutes les parties de son travail. Notre témoignage à ce sujet est appuyé sur le suffrage honorable qu'a rendu au ministre, sur l'intérêt et le mérite de cette traduction, M. le contre-amiral de Rossel, suffrage qui a valu à M. Magué de voir son livre imprimé par ordre du ministre. D.

126. I. REFLECTIONS UPON THE VALUE OF THE BRITISH WEST INDIAN COLONIES, etc. Réflexions sur l'importance des colonies anglaises des Indes-Occidentales et des provinces britanniques de l'Amérique septentrionale, 39 p. Londres, 1826.

127. II. OBSERVATIONS UPON THE IMPORTANCE OF THE NORTH AMERICAN COLONIES, etc. Observations sur l'importance pour la Grande-Bretagne de ses colonies du nord de l'Amérique anglaise (par M. HALIBURTON). Halifax, 1825. (*Quart. Review*, n^o LXVI, mars 1826; p. 410.)

Les écrits dont on vient de lire les titres ne sont point, pour le journal auquel nous les empruntons, l'objet d'une analyse. Le rédacteur s'est borné à y puiser des renseignements à l'appui de la thèse qui fait le sujet de sa dissertation. Il s'est proposé de réfuter l'opinion des *économistes* qui soutiennent que les colonies de l'Angleterre dans l'Amérique lui sont inutiles, et que ces colonies ne sont pour elles qu'un fardeau, dont les États-Unis du Nord ne peuvent manquer de la débarrasser, et qu'elle ferait bien de rejeter. Ces *économistes* posent en fait, que ces colonies coûtent plus à la mère-patrie qu'elles ne lui rapportent, et ils en concluent pour elle l'avantage de s'affranchir d'une dépense onéreuse.

On peut, comme le rédacteur de la *Quart. Review*, trouver cette conclusion hasardée. Le revenu que l'on tire des colonies n'est pas la seule considération déterminante en pareil cas. Les colonies, lors même que leur commerce avec la métropole ne rapporte pas à celle-ci ce qu'elles lui coûtent, peuvent lui être très-utiles par leur position, par les ports et les relâches qu'elles offrent à ses vaisseaux, par les rapports qu'elles lui facilitent avec des pays en relation avec elle. Au surplus, l'auteur de l'article que nous signalons a, comme il le dit lui-même, pris beaucoup de peine pour réfuter des opinions qui ne peuvent séduire personne. Qui croira, en thèse générale, que les colonies, en supposant entre elles et leur métropole des relations avantageuses à toutes deux, soient inutiles au commerce et à la marine, que la marine marchande ne soit pas la pépinière de la marine militaire, et qu'il faille renoncer aux colonies, lorsque l'on peut les conserver avec avantage? Le journaliste, en réfutant fort longuement des opinions aussi bizarres convient, au surplus, qu'il a voulu rompre une lance contre ce qu'on appelle en Angleterre les doctrines *radicales*. Malheureusement le prisme, au travers duquel les objets se présentent à son esprit, lui fait voir le *radicalisme*; c'est-à-dire, la licence et l'extravagance, dans tout effort pour des améliorations, dans toute recherche scientifique qui s'écarte de la rou-

tiné; aussi ne ménage-t-il pas les sarcasmes contre l'économie politique moderne, à laquelle il se complait à appliquer, dérisoirement et jusqu'à satiété, la qualification de *la plus exacte des sciences morales*; les élégantes épithètes de *salinbanques*, d'*empiriques* et de *charlatans* sont celles dont il gratifie les professeurs de la nouvelle école. Ces économistes, et tous ceux qui ont le tort impardonnable de ne pas chérir les douceurs de l'esclavage et d'en solliciter l'abolition, même avec toutes les précautions propres à prévenir des désordres, ne sont aux yeux de l'impartial rédacteur, que des hommes dangereux qui veulent renverser le gouvernement anglais et ruiner les colonies. Une vieille rancune contre celles qui se sont émancipées il y a 40 ans (les États-Unis), ne répand pas sur le tableau qu'il trace de leur situation actuelle des couleurs choisies avec moins d'impartialité; c'est ainsi que des divergences d'intérêt entre quelques états lui offrent l'espoir consolant d'une rupture de l'union, rupture qui, à l'en croire, n'aurait pas manqué d'éclater, si la dernière guerre avec l'Angleterre, à laquelle l'humanité britannique, si bien signalée par l'incendie de Washington, a mis un terme, avait duré un an de plus.

La dissertation de la *Quart. R.* dont il ne nous a pas paru inutile d'indiquer l'esprit et le but, contient, au surplus, quelques documens intéressans sur les colonies anglaises dont on s'y occupe, documens, puisés la plupart dans les deux écrits cités en tête. Ces renseignemens jettent des lumières nouvelles sur l'état actuel de ces colonies, et sur leur importance réelle pour l'Angleterre.

A partir de la baie de *Passamaquoddy*, et de ses îles, où se termine la ligne des frontières américaines, on trouve un peuple navigateur et commerçant. Sous ce rapport, la ville de Saint-André acquiert rapidement de l'importance. Elle est fréquentée par beaucoup de bâtimens d'Europe, livrés à la pêche et au commerce des côtes. Tout près, la ville de Saint-Jean, située à l'embouchure de la belle rivière du même nom, voit arriver par centaines, des vaisseaux qui exportent pour la Grande-Bretagne le bois que l'on amène par cette rivière en très-grande quantité, et qui importent les marchandises anglaises dont la consommation augmente en raison du rapide accroissement de la population. La construction des navires y fait aussi de grands progrès. En général, la fertilité des colonies du Nouveau-Brunswick et de la Nouvelle-Écosse,

dont les côtes s'étendent autour de la baie de Fundy, ne saurait guère être surpassée. Le plâtre et le charbon de terre y abondent; la navigation, quoique difficile, y est en grande activité. D'après M. Haliburton, 700 voiles remontent tous les ans le fleuve Saint-Laurent; le nombre de ces vaisseaux, suivant l'auteur des *Réflexions*, etc., s'est élevé en 1825, à 1800. Le même écrivain, qui connaît bien le pays dont il parle, porte la population du Bas-Canada à près de 500,000 âmes, qui fournissent une milice de 70,000 hommes bien exercés; le clergé (catholique romain) y est bien doté, quoique les dépenses du culte ne coûtent pas annuellement à la métropole plus de 1000 liv. st.; le surplus de sa dotation est fourni par une dîme du 36^e. du grain que produisent les terres des catholiques. Un revenu moyen de 300 liv. sterl. procure aux curés, dans un pays de bon marché, une existence honorable, et la faculté d'exercer une généreuse hospitalité. Le même auteur évalue la population du Haut-Canada à environ 160,000 âmes, dont 44,000 hommes d'une bonne milice. Cette partie de la colonie est encore dans l'enfance; mais la fertilité du sol, la douceur relative du climat, une végétation vigoureuse, lui assurent de grands et rapides progrès. La population du Nouveau-Brunswick est estimée à 70,000 habitants, dont 11,000 hommes de milice. La Nouvelle-Écosse en renferme 86,000, et 12,000 d'une milice respectable. Le port et les chantiers maritimes d'Halifax sont de cette colonie, dont les progrès ne sont pas moins actifs, une possession très-importante pour l'Angleterre, avec laquelle elle communique au plus près et avec le plus de facilité. L'île du Prince-Édouard, près de ces côtes, compte une population de 24,000 âmes et 4,000 hommes de milice. Les 5 colonies du Haut et du Bas-Canada, du Nouveau-Brunswick, de la Nouvelle-Écosse et de l'île du Prince-Édouard, n'opposeraient donc pas au besoin à toute agression une force moindre de 147,000 hommes.

On trouvera encore dans l'article dont nous nous occupons, des observations curieuses, mais qui doivent être pesées avec défiance sur les ressources financières, maritimes, militaires, des États-Unis anglo-américains, sur les divergences d'intérêt entre les états du nord, du centre et du midi, et sur la direction de la puissance de l'Union, qui, suivant l'auteur, tend à s'établir surtout dans l'immense vallée-arrosée par l'Ohio, le Missouri et le Mississipi.

On trouve enfin dans cette notice le relevé suivant, fait d'après des documens officiels, du commerce anglais dans la Baltique, de 1816 à 1825.

Nombre des vaisseaux anglais qui ont navigué dans la Baltique, en 1816, 1848 bâtimens; 1820, 3,397; 1822, 3,097; en 1824, 3,540, et en 1825, 5,186. A. D. V.

128. EXPORTATIONS DU CANADA. — En 1825, elles ont surpassé de 13,102 tonneaux celles des années précédentes; et celles de l'année 1823, de 20,000 tonneaux. La valeur des exportations de 1825, à raison de 8 l. par tonneau, s'est élevée à la somme de 180,068 l. La totalité des vaisseaux sur les chantiers de Montréal et de Québec jaugeait 14,500 tonneaux; on s'attendait à ce que la majeure partie de ces bâtimens serait achevée et prête à mettre à la mer vers le commencement du printemps prochain. L'exportation des cendres, à Québec, a été de 65,592 barils, qui, du prix de 30 s. le quintal, donnent un produit de 262,008 l.; mais la plus grande partie de cet article, dit le *Montreal courant*, devait être importée des États-Unis. (*Norfolk Herald*, 17 février; *Galignani's Messenger*, 4 avril 1826.)

129. A SHORT SKETCH OF THE PROVINCE OF UPPER CANADA. — Esquisse succincte de la province du Haut-Canada, à l'usage de la classe ouvrière des pauvres de l'Angleterre; ouvrage précédé de pensées sur la colonisation; par H.-J. BOULTON, écuyer-sollicit. génér. de ladite province. Londres, 1826; Murray. (Sous presse.)

130. POCKET GUIDE FOR THE TOURIST AND TRAVELLER, along the line of the canals and the interior commerce of the state of New-York. — Guide du voyageur le long des canaux et de la ligne commerciale de l'état de New-York. 2^e. édit., revue et augm., par H. GATES SPAFFORD. New-York, 1825.

131. STATISTIQUE DE L'ÉTAT DE NEW-YORK (États-Unis d'Amérique). Résultats du recensement fait récemment dans l'état de New-York, et communiqués en févr. 1825 à la législature :

Total de la population.	1,616,458.
Habitans du sexe masculin.	822,897.
Dito, du sexe féminin.	793,561.
Dito, sujets au service de la milice.	180,645.

<i>Dito</i> , ayant droit de voter.	296,132.
Étrangers.	40,430.
Pauvres.	5,610.
Hommes de couleur non imposés.	38,770.
<i>Dito</i> , imposés.	931.
<i>Dito</i> , ayant droit de voter.	298.
Femmes mariées au-dessous de 45 ans.	200,481.
<i>Dito</i> , non mariées, de 16 à 45 ans.	135,391.
<i>Dito</i> , <i>Dito</i> , au-dessous de 16 ans.,	361,624.
Mariages contractés l'année précédente.	11,553.
Naissances du sexe masc. 31,514. }	60,383.
<i>Dito</i> , du sexe féminin. 29,869. }	
Décès du sexe masculin. 12,525. }	22,544.
<i>Dito</i> , du sexe féminin. 10,019. }	
Acres de terre en état de culture.	7,160,967.
Pièces de bétail.	1,513,421.
Chevaux.	349,628.
Moutons.	3,496,539.
Porcs.	1,467,573.
Verges de drap foulé, de manufacture domestique, fabriquées l'année précédente.	2,918,233.
<i>Dito</i> , de flanelle, et autres étoffes de laine, non foulées.	3,468,001.
<i>Dito</i> , de toiles de fil, d'étoffes de coton, et autres, de manufacture domestique.	8,079,992.
Moulins à moudre la farine.	2,264.
Moulins à scier.	5,195.
Moulins à huile.	121.
Moulins à foulon.	1,222.
Machines à carder.	1,584.
Factoreries de coton.	76.
<i>Dito</i> , de laine.	189.
<i>Dito</i> , de coton et de laine.	28.
Forges.	170.
Distilleries.	1,129.
Fabrique de cendres.	2,105.
Sourds et muets, entretenus par charité.	645.
Idiots, entretenus par charité.	1,421.
Fous, dont 184 sont entretenus par charité.	819

(*National Gazette and liter. Regist. Philad.*, 10 févr. 1826.)

132. L'ÎLE DE CUBA ET LA HAVANNE, ou Histoire topographique, statistique, mœurs, usages, commerce et situation politique de cette colonie, d'après un journal écrit sur les lieux; par E.-M. MASSE. In-8o. de 407 pag. Prix, 6 fr. Paris; 1825; Lebègue, Audin.

133. COUP D'ŒIL SUR L'ÎLE DE CUBA, par M. Al. BARBIÉ DU BOCAGE. (*Bulletin de la Soc. de Géogr.*, to. v, nos. 33 et 34.)

Dans cet article M. Barbié du Bocage, résumant tous les renseignemens réunis dans trois ouvrages publiés récemment sur cette île importante, offre un coup d'œil statistique sur Cuba, plein de faits et fort intéressant. Les trois ouvrages où il a puisé sont : 1°. l'ouvrage de M. Huber dont nous avons rendu compte, et pour lequel nous renvoyons nos lecteurs à l'article du *Bulletin* (avril 1826, no. 233); 2°. l'ouvrage de M. Masse qui nous est inconnu, mais dont nous allons emprunter l'analyse à la *Revue encyclopédique*; 3°. un livre anglais, intitulé *Lettres sur la Havanne*, par M. JAMESON; traduites par M. HUBER, en tête de son aperçu. (Voyez l'article sur l'ouvrage de M. Huber.)

Voici, d'après la *Revue encyclopédique*, une idée sommaire du livre de M. Masse.

Le livre de M. Masse sera mis à bon droit au nombre des livres amusans; mais il ne répond pas à son titre. L'homme d'état y chercherait vainement des indications et des données; le géographe, le naturaliste, l'historien, tout lecteur enfin qui cherche de l'instruction, pensera qu'il fallait un tout autre ouvrage sur une île aussi vaste et aussi importante que Cuba. En effet, que diront les naturalistes du chapitre intitulé : *Histoire naturelle de l'île*, où l'auteur donne, en six pages, des détails fort inexacts sur la topographie et non l'histoire naturelle, et qui ne contient rien sur les plantes et les animaux propres au pays? Toute l'histoire naturelle contenue dans ce chapitre se réduit à quelques notes sur l'or et le fer de l'île, et il est évident que l'auteur n'en parle pas d'après ses observations. C'est aussi sur la foi d'autrui qu'il attribue une lieue de hauteur aux montagnes de l'intérieur; ces exagérations populaires ne devaient pas trouver place dans un ouvrage imprimé en 1825. L'agriculture et le commerce d'exportation sont traités, dans

un autre chapitre, aussi lestement que l'histoire naturelle, en six pages. Sur les arsenaux, les forces de terre et de mer, les revenus de l'état, rien que la statistique puisse s'approprier; point de détails sur les écoles, les collèges, l'université; ce n'est que dans l'avant-dernier chapitre que l'on trouve quelques notices sur les sociétés patriotiques de Cuba, et sur quelques établissemens d'instruction formés par des particuliers. Les observations de l'auteur sont celles d'un jeune homme; la disposition des matières, ainsi que le style, dénotent aussi un défaut de maturité dans le jugement. (*Rev. Enc.*, janv. 1826, pag. 209.)

Nous n'aurons que très-peu de chose à dire, d'après M. Barbié du Bocage, sur les lettres de M. Jameson, qu'il cite plusieurs fois dans son intéressante notice. Il rappelle surtout des observations de cet écrivain sur l'aspect physique de l'île, sur la température de la Havane, et les résultats de son climat quant à la salubrité; enfin sur le sort des esclaves qui, d'après les renseignemens qu'il donne, paraissent y être mieux traités que dans les autres pays. « Plus humains, dit à cette occasion M. Barbié du Bocage, que les premiers conquérans de cet archipel, les insulaires actuels semblent vouloir effacer le souvenir des cruautés de leurs ancêtres envers les malheureux Indiens. »

134. COUP D'OEIL SUR LES ÎLES OCÉANIENNES ET LE GRAND-OCÉAN; par M. LESSON. (*Annal. des Scienc. natur.*, juin 1825.)

L'auteur, qui a voyagé avec le capitaine Duperrey, considère que les terres du sud-est de l'Asie, l'Australie, la Tasmanie, et même le chaînon terminal de la Polynésie, de la Nouvelle-Guinée à la Nouvelle-Zélande, sont de nature primitive, et que les îles de l'Océanie de formation récente sont volcaniques et madréporiques. Leur végétation et leur population en hommes et en animaux dérivent de l'Asie et non pas de l'Amérique, ainsi qu'on l'a pensé, d'après le courant des vents alisés de l'est; mais, au contraire, Forster et Chamisso avaient déjà fait voir que les productions se rapportent à celles de l'Asie australe. Il y a des productions locales aussi qui ne paraissent pas être venues d'autre part que du lieu même. J.-J. V.

Topog., Géod., Arpentage et Nivellement. 201

135. VOLLSTÄNDIGE UND NEUESTE ERDBESCHREIBUNG VON AUSTRALIEN, etc.
Nouvelle description géographique de l'Australie, précédée
d'une introduction à la statistique de ces contrées; par le Dr.
HASSEL; gr. in-8°: xvi et 900 pag. Pr. 4 thlr. Weimar; 1825;
inst. géogr. (*Leipzig Liter. Zeit.* janv. 1826, n° 4, p. 31.)

L'auteur s'est tracé une nouvelle marche dans la description de cette partie du globe. En suivant la position naturelle de l'Australie, il a trouvé convenable de la diviser en trois parties principales, dont la première renferme le continent, et que l'auteur désigne sous le nom de *continent austral*; les deux autres comprennent les deux rangs ou chaînes d'îles groupées circulairement autour du continent; la chaîne intérieure depuis les Mariannes jusqu'à la Nouvelle-Zélande, et la chaîne extérieure qui entoure de la même manière la chaîne intérieure. Quant au mérite de l'ouvrage, le crédit littéraire de l'auteur est trop bien établi, pour qu'il soit nécessaire de reproduire les éloges que nous trouvons dans le journal cité. L. D. L.

TOPOGRAPHIE, GÉODÉSIE, ARPENTAGE ET NIVELLEMENT.

- 136 COURS COMPLET DE TOPOGRAPHIE ET DE GÉODÉSIE à l'usage de l'École d'Application du Corps royal d'état-major, par P. M. N. BENOIT, ingénieur, ancien élève de l'école polytechnique, membre de plusieurs sociétés savantes. Deuxième livraison. Traité des levés à la boussole et des levés au goniomètre; 1 vol. in-8. XII et 196 p. 6 pl. Prix, 4 fr. 50. Paris, 1825; Barrois aîné.

La première livraison de cet ouvrage, le *Traité des levés à la planchette*, précédé de généralités sur les descriptions graphiques des corps et du globe terrestre en particulier, a paru en 1823, et a été annoncée dans le *Bulletin* de la même année; les levés qui forment le sujet de la livraison que nous annonçons sont peut-être ceux qu'on exécute le plus fréquemment, et qui, par cette raison, doivent être le mieux connus depuis longtemps; néanmoins les dernières guerres ayant multiplié pour les ingénieurs géographes les occasions d'exercer leurs talens, la topographie ayant été pratiquée par des hommes sortis de l'école polytechnique, les instrumens ont été perfectionnés, des changemens ont été apportés dans les procédés d'exécution sur le terrain; en sorte qu'on fait aujourd'hui ces levés plus

exactement et en moins de temps qu'autrefois. On ne saurait trop apprécier l'importance de ce double avantage, la célérité à la guerre, et l'exactitude des travaux qu'on fait pendant la paix.

Le *Traité des levés au goniomètre et à la boussole* est précédé du programme du cours de topographie qui a été professé par l'auteur à l'école d'application du corps royal d'état-major, depuis 1819 jusqu'à 1822. Nous donnerons ce programme dans un prochain numéro.

Chap. I^{er}. de la *Goniographie*. L'auteur enseigne, dans ce chapitre, les moyens principaux de tracer un angle égal à un angle donné, soit graphiquement, soit en nombre. Il résout d'abord le problème dans le cas où l'angle est donné *graphiquement*. Rien n'est plus simple sans doute que ce problème, qu'on peut résoudre au moyen de la corde de l'angle ou au moyen de l'une de ses lignes trigonométriques; mais à cause de l'inexactitude inhérente aux constructions graphiques, le choix de la meilleure solution dépend de la grandeur de l'angle donné.

L'auteur suppose ensuite que l'angle est donné numériquement en degrés, et il le résout graphiquement d'abord par la bis-section successive des angles, puis au moyen des lignes trigonométriques. Il s'étonne avec beaucoup de raison, à ce sujet, de l'oubli dans lequel sont tombées les tables de ces lignes, dont on a encore fréquemment besoin de connaître la valeur numérique; on ne trouve que leurs logarithmes dans les tables modernes, en sorte qu'il faut chercher les nombres auxquels répondent ces logarithmes. Enfin le même problème est résolu à l'aide des instrumens spéciaux qui sont connus. L'auteur s'étend particulièrement sur l'usage des rapporteurs circulaires, qui en effet est la base des levés à la boussole. Les rapporteurs qu'on emploie actuellement sont en corne bien transparente, ont un décimètre environ de rayon, et servent en même temps de règles. Au moyen de ce perfectionnement important, la construction des angles est infiniment plus prompte et plus exacte. La division des rapporteurs est sexagésimale ou centésimale; dans le premier cas on trace en outre sur les rapporteurs un arc de 90 degrés qui porte le nom de *rapporteur complémentaire*, et dont l'idée est due à feu M. Maissiat (1), ingé-

(1) *Mémoire sur quelques changemens faits à la boussole et au rapporteur*, et sur un nouvel instrument nommé grammomètre; avec 8 belles pl., par M. Maissiat. Paris, 1818; Anselin et Pochard. Prix, 6 fr.

nieur-géographe très-habile. Cet expédient n'est pas nécessaire dans le second cas.

Les détails dans lesquels nous venons d'entrer sur la solution d'un problème en apparence si simple, suffisent pour donner une idée de la manière dont l'auteur traite toutes les questions.

Chap. II. *Notions préliminaires sur les levés au goniomètre.* Sous le nom générique de *goniomètre*, l'auteur comprend tous les instrumens destinés à fournir l'amplitude *numérique* des angles, et particulièrement ceux employés dans la topographie; tels sont, 1°. le petit *cercle répéiteur* de Borda de 10 à 15 centimètres de diamètre dont il sera parlé plus en son lieu dans une autre livraison; 2°. le *compas de proportion*, trop négligé aujourd'hui, et auquel l'auteur se propose de rendre sa destination primitive dans le *traité des levés militaires*; 3°. le *graphomètre* encore en usage; 4°. le *pantomètre d'arpenteur*, instrument imaginé par M. Fauquier, officier du génie, et perfectionné par M. Benoît. La description de ces deux instrumens et de la tablette portative destinée aux levés au goniomètre entre dans le chap. II. Le graphomètre est connu : l'auteur explique l'erreur de *parallélisme* ou de *collimation*, et l'usage ingénieux des transversales circulaires tracées entre les deux demi-circonférences concentriques du limbe pour apprécier les fractions de leurs divisions. Le *pantomètre* est semblable par sa forme à l'équerre d'arpenteur ordinaire dont il dérive. Il est composé de deux portions de cylindres droits, ayant même axe vertical, même diamètre, et assemblées l'une sur l'autre. La circonférence du cylindre inférieur ou *fixe* est divisée en portions de cinq degrés, ou d'un degré chacune, suivant le diamètre des cylindres. Dans le cas où les divisions sont de cinq degrés, un vernier tracé sur la circonférence du cylindre supérieur ou *mobile* sert à estimer les degrés. Les deux cylindres sont percés chacun par des côches situées deux à deux dans des plans méridiens. Malgré tous les perfectionnemens que cet instrument a reçus, nous croyons que l'usage en sera toujours assez borné. La tablette portative destinée aux levés au goniomètre et à la boussole est aussi simple qu'elle est utile, pour arrêter parfaitement au crayon sur le terrain la minute du levé; soin qu'il importe d'avoir pour n'être pas obligé de retourner sur le terrain, si l'on veut avoir un levé exact.

Chap. III. *Traité des levés au goniomètre.* Après quelques généralités, l'auteur distingue dix cas relativement à la détermination sur la carte d'un point du terrain, à l'aide du goniomètre seul, à l'aide du goniomètre et de la chaîne. Tantôt il convient d'employer les méthodes de *recoupement*, tantôt celles de *cheminement*, tantôt des procédés qui participent des unes et des autres.

Chap. IV. *Problèmes relatifs aux levés au goniomètre.* Parmi le grand nombre de problèmes qu'on peut résoudre avec cet instrument, l'auteur en a choisi dix principaux qui se présentent plus souvent dans les travaux publics, entre autres les problèmes inverses, par exemple, trouver sur un terrain représenté par une carte un point ou un alignement ajouté sur cette carte. Toutes les solutions de l'auteur sont en général élégantes, et satisferont ceux qui cultivent la géométrie.

Chap. V. *Du magnétisme terrestre et des phénomènes électro-dynamiques.* Ce chapitre a beaucoup d'étendue; l'auteur aurait pu lui en donner moins en se bornant aux faits et aux procédés d'aimantation que le topographe ne doit pas ignorer. Il a cru, au contraire, devoir y ajouter la théorie sur laquelle reposent ces procédés, et l'explication des beaux phénomènes observés récemment avec l'aiguille aimantée.

Chap. VI. *Notions préliminaires sur les levés à la boussole.* Ce chapitre contient les descriptions de la boussole du topographe, de la boussole du mineur et de la boussole à réflexion, et plusieurs autres articles non moins importants, savoir, 1^o. les conditions auxquelles doivent satisfaire les parties d'une bonne boussole de topographe; 2^o. l'usage de la boussole pour obtenir la position d'une direction quelconque relativement au méridien magnétique et réciproquement; 3^o. la démonstration que l'excentricité de la lunette des boussoles ordinaires ne cause pas une erreur dont on doit tenir compte dans la valeur des angles; 4^o. l'usage de la boussole pour obtenir la position d'une direction quelconque, soit relativement à un méridien terrestre assigné, soit relativement au plan vertical de deux objets donnés sur le terrain. Ce problème est le fondement de la méthode actuelle de lever à la boussole, adoptée par les ingénieurs-géographes du dépôt général de la guerre, et suivant laquelle on compte les angles des directions à partir du méridien terrestre d'un lieu déterminé. Elle exige des bous-

soles dont le limbe avec son fond puissent pirouetter ensemble, *quand on veut*, soit dans l'encastrement, soit dans l'enveloppe de cuivre qui les contient. Avec la boussole à réflexion imaginée par le capitaine anglais Kater et perfectionnée par M. Smalcalder, on économise le temps, exécutant à la fois les deux opérations, de placer la lunette dans le plan vertical dont il faut obtenir la situation, et de lire l'angle que l'aiguille indique sur le limbe. Cet avantage doit faire rechercher cette boussole pour les levés militaires.

Chap. VII. *Théorie des levés à la boussole.* L'auteur résout dans ce chapitre dix problèmes analogues à ceux qui ont fait l'objet du chap. III, sur les levés au goniomètre. L'usage des instrumens bien expliqué dans le chapitre précédent, on n'a plus besoin, à la rigueur, d'aucuns renseignemens pour passer à l'application sur le terrain : néanmoins nous aurions désiré une planche représentant avec le tracé des opérations la carte d'un terrain supposé levé à la boussole. — Chap. VIII. *Complément des levés à la boussole.* Il n'a point été question, dans tout ce qui précède, des anciens *brouillons* ou *registres* destinés à l'inscription des angles observés avec la boussole. L'usage en a été abandonné avec raison dans les levés ; mais il peut encore être suivi pour les itinéraires, sans inconvénient, par suite du peu de détails topographiques des itinéraires. L'auteur donne un modèle de registre pour ces sortes de travaux. Il explique ensuite l'emploi de la boussole pour lever les plans des terrains qui contiennent des substances attirables à l'aimant. La chose est plus simple qu'on ne le croirait d'abord : il suffit de remarquer que dans les terrains ordinaires, les valeurs numériques des deux angles mesurés avec la boussole aux deux extrémités d'une distance fixée, doivent différer entre elles de 200 grades ; si donc elles diffèrent, par exemple, de 207 grades, on en conclura que les directions de l'aiguille aimantée considérée aux deux extrémités de la distance fixée ne sont pas parallèles, mais font un angle de 7 grades ; le reste est facile. Enfin ce chapitre, le dernier de l'ouvrage, contient l'usage du déclinatoire dans les levés topographiques, et la rectification du clisimètre adapté à la boussole du topographe ; l'auteur reviendra sur ce sujet dans le *Traité du nivellement*. Nous l'engageons à retarder le moins possible la publication de cette livraison et de toutes celles qui restent à paraître pour compléter son ouvrage. A.

PLANS ET CARTES.

137. ATLAS UNIVERSEL DE LA GÉOGRAPHIE PHYSIQUE, politique, statistique et minéralogique de toutes les parties du monde, etc.; dressé et dessiné par M. VAN DER MAELEN; dessiné sur pierre, et lithographié par H. Ord, etc. (*Voyez le Bulletin de janvier, n° 64*). v^e. livraison.

La grande entreprise de M. Van der Maelen se continue de manière à faire présumer qu'elle ne sera pas interrompue, crainte que l'on conçoit, non sans motif, lorsqu'il s'agit d'ouvrages aussi considérables. La vi^e. livraison a paru; mais ne la connaissant point encore, nous ne parlerons que de la v^e.

Sous le rapport de l'exécution lithographique, les progrès nous paraissent lents; nous savons combien de difficultés entouraient à Bruxelles l'emploi de ce moyen de rendre les cartes. M. Ord a dû former des sujets capables qui manquaient dans cette ville; mais il nous semble que ses efforts n'ont point encore été couronnés de tout le succès qu'il pouvait se promettre. Partout où les accidens de terrains demandent l'emploi des hachures, le travail est maigre et d'un mauvais effet; et, sans vouloir exiger une perfection impossible dans une entreprise de ce genre, perfection qui même serait superflue, il serait à désirer qu'on arrivât à de meilleurs résultats.

Cette livraison se compose, 1^o. de trois feuilles faisant partie de la Colombie; 2^o. de trois autres feuilles, partie du Mexique; 3^o. de la carte de Saint-Domingue et des îles Bahama; 4^o. d'une feuille où se trouve Porto-Rico et les îles Vierges. L'espace vide de cette feuille est rempli par une coupe du terrain offrant le chemin entre la Guayra et Caracas, par la Cumbre, esquisse d'après un nivellement barométrique de M. de Humboldt; 5^o. deux autres feuilles sont encore consacrées au Mexique: l'une, qui ne donne dans un coin que la côte d'Acapulco, remplie par le *Tableau*, emprunté à M. de Humboldt, de la *Géographie des plantes dans les Andes de Quito*; c'est la coupe du Chimborazo; l'autre représente une partie du littoral de Guatemala.

Nous ne pouvons qu'engager M. Van der Maelen à continuer sa laborieuse et utile entreprise pour laquelle il puise aux meilleures sources; mais nous désirons vivement que M. Ord

puisse parvenir à faire exécuter les lithographies avec plus de succès. F.

138. ATLAS GÉOGRAPHIQUE, ECCLÉSIASTIQUE ET ADMINISTRATIF DE LA FRANCE, dressé par diocèse; par MM. CHARLES et DARMET, géographes. Chaque carte avec légende, papier gr. raisin, prix, 2 fr.; prix total, 140 fr. Paris, 1826; Darmet, rue du Battoir, n°. 3; et Charles, rue Férou, n°. 24, et les principaux marchands de cartes.

I. DIOCÈSE DE TOURS. II. DIOCÈSE DE REIMS.

C'est une bonne idée de donner ainsi un petit atlas de la France, d'après la division ecclésiastique de ce royaume; et cette nouvelle entreprise de MM. Darmet et Charles ne peut manquer d'avoir du succès. Une légende placée au côté gauche de la carte, donne un aperçu statistique du diocèse qu'elle embrasse, et spécialement le nombre des cures, succursales et vicariats qui s'y trouvent.

Exécutées sans luxe, ces cartes reviennent à un prix modique; tous les ecclésiastiques de chaque diocèse pourront se procurer celle de leur division ecclésiastique. Les auteurs ont apporté tous leurs soins à l'exactitude des positions, et sans doute aussi à n'omettre aucune des cures, succursales, annexes ou vicariats de chaque diocèse, car c'est un élément indispensable du succès de cette entreprise. D.

139. ROUTE DU SIMPLON; par A.-M. PERRON. 1 feuille de 1 p. 10 po. 9 lig. sur 1 p. 5 po. Prix, 5 fr. Paris, 1824; Simonneau, rue de la Paix, n°. 6.

Cette jolie carte est d'une belle exécution, remarquable surtout par sa clarté et par les détails qui s'y trouvent. La gravure, qui a été confiée à MM. Malo frères, en est brillante.

Sous ses rapports mathématiques elle ne peut inspirer que de la confiance, puisqu'elle a été *dessinée*, ainsi qu'il est facile de s'en apercevoir, d'après celle de M. Cordier, l'un des constructeurs de cette route, laquelle provient elle-même, ainsi que nous l'apprend M. Céard (1), de sa propre carte, résultat de relevés faits sur le terrain.

En la comparant toutefois avec une autre carte sans date,

(1) Auteur du projet et directeur des travaux. (*Mémoire sur la route du Simplon.*)

ni nom d'auteur, ni lieu de publication, et qu'on suppose néanmoins avoir été gravée à Milan, laquelle est à peu près sur la même échelle que celle-ci, on est surpris d'apercevoir des différences réelles dans le tracé de quelques parties de la route; l'incertitude où l'on est sur les élémens qui ont servi à la rédaction de celle de Milan, peut, sous ce rapport, donner l'avantage à celle que nous annonçons. Cette incertitude a été exprimée dernièrement dans le Bulletin (V. le *Bulletin* de 1825, n°. 158), faisant l'éloge de son harmonieuse exécution; et, quoiqu'il reconnût que la teinte générale de la gravure était un peu grise, l'auteur de l'article n'a pu s'empêcher d'ajouter : « Malheureusement rien n'indique si cette belle carte a été nouvellement levée sur les lieux, ou si l'on s'est servi des matériaux inédits des ingénieurs chargés dans le temps de l'exécution de cette route. »

Quoi qu'il en soit du mérite d'effet de cette carte, et de la différence de son échelle, celle publiée à Paris peut mériter toute l'attention des géographes : elle donne le tracé de la route proprement dite du Simplon (1), qui commence à la plate-forme devant l'église de Glitz, et se termine sur le territoire du royaume d'Italie à Domo-Dossola. Entre ces deux points extrêmes elle présente tous les accidens et ondulations du terrain, le relief avec la vérité que l'on peut raisonnablement exiger d'une échelle de 0,^m 1 pour 10,000 mètres. Les refuges oratoires, ponts et galeries y sont indiqués; les forêts de sapins, les mélèzes, glaciers, torrens y sont figurés.

Aux quatre angles de cette carte se trouvent disposés avec goût quatre cartouchets principaux qui donnent :

Le premier à gauche, le tracé de la route de Genève à Milan par le Simplon, avec l'indication des relais de postes et les limites des états limitrophes;

Le second à gauche (à la base), le tableau comparatif de la hauteur en mètres au-dessus de la mer, de treize principaux points de la route de Glitz à Domo-Dossola; c'est un profil où les chiffres, placés près des points remarquables, correspondent aux mêmes points sur la carte;

Le troisième (à droite), est la vue de la galerie d'Algaby, artistement rendue par le burin de M. Couché fils. Ce charmant tableau, qui localise les yeux avec les merveilles du Simplon,

(1) Travaux des ponts et chaussées. (Courtin, MDCCCXII.)

a été traité d'après Ostervald, auteur d'un bel ouvrage, cette admirable route, et de la carte de la principauté de Neuchâtel;

Le quatrième (à droite à la base), contient une notice sur ce grand passage des Alpes, qui n'était pas exempte de critique, mais que l'éditeur s'est empressé de faire corriger avant le nouveau tirage qu'il a fait de cette intéressante carte; dont huit cents exemplaires ont été vendus depuis la publication; c'est un succès qu'il serait difficile de contester (1). L.-S. M.

140. CARTE DU THÉÂTRE DE LA GUERRE ENTRE LES GRECS ET LES TURCS.
Une feuille. Paris, 1826; Darmet, rue du Battoir, n°. 3.

Voici une petite carte de circonstance : on y trouvera toutes les positions soigneusement indiquées pour suivre pas à pas les nouvelles publiques sur la Grèce. C'est un vrai cadeau aux lecteurs de gazettes, qui désormais pourront avoir dans leur poche le théâtre de cette guerre qui inspire un intérêt si général.

141. 1. CARTE DU GRAND ARCHIPÉL D'ASIE (partie nord-ouest de l'Océanie), rédigée par A. Brué, géographe du roi, d'après l'ensemble des matériaux recueillis jusqu'à ce jour. Prix : 3 fr. Paris, 1826; l'auteur, rue des Mâçons-Sorbonne, n°. 9, et chez les principaux marchands de cartes.

142. 2. CARTE DE L'Australie (partie sud-ouest de l'Océanie); par le même. Paris; 1826; chez les mêmes.

143. 3. CARTE PARTICULIÈRE DE LA POLYNÉSIE (partie de l'Océanie); par le même. Paris, 1826; chez les mêmes.

Ces trois cartes, dignes des plus grands éloges, soit sous le rapport de l'exécution, soit sous celui des soins que M. Brué a apportés dans leur rédaction, et de l'intérêt et de la nouveauté des matériaux qu'il a eus à sa disposition, et dont elles offrent les résultats, sont destinées à faire partie du grand atlas de cet habile géographe. Chacune d'elles se vend séparément 3 fr.; et toutes ont été construites, non-seulement d'après l'ensemble des matériaux connus jusqu'au moment de leur publication,

(1) Il existe aussi une lithographie intitulée *Carte du Simplon entre Brigg et Domo d'Ossola*, dressée par M. Céard, ingénieur chargé de la direction des travaux de cette route, qui offre également une coupe comme le cartouche n°. 4 de la carte de M. Perrot. Cette lithographie ne donne simplement que l'encadrement de la route, elle ne porte pas de date, mais elle est au moins de 1823.

mais même à l'aide de plusieurs renseignemens importants encore inédits.

Dans leur ensemble elles présentent l'état des connaissances acquises sur toute l'Océanie, et nous ne craignons pas d'avancer, sans crainte d'être contredits, qu'il n'existe rien d'aussi complet et d'aussi parfait de publié dans aucune langue sur cette immense partie du monde.

Par une sorte d'innovation, et pour ne pas surcharger de noms des espaces trop petits, tout en multipliant les renseignemens utiles, M. Brué a imaginé d'ajouter de petits cartouches disposés avec goût, où des numéros de renvoi indiquent des parties importantes de la géographie des contrées qu'il représente, en ajoutant à la nomenclature sans produire de confusion.

M. Brué a adopté le titre d'Australie pour la Nouvelle-Hollande, la Nouvelle-Guinée, la Nouvelle-Zélande, et tous les petits archipels qui s'y rattachent. Voici, d'après l'analyse qu'il offre lui-même de cette carte, les matériaux dont il s'est servi pour sa rédaction. La partie occidentale de la Nouvelle-Hollande est tirée de l'atlas du Voyage aux Terres australes, par M. de Freycinet, auquel il a eu aussi recours pour la côte N.-O. (terre de Witt, et celle de Van-Diemen) et la côte S. Mais son tracé a été complété, pour la côte N.-O., par les cartes levées et publiées par M. Ph. King, et pour la côte S., par l'atlas du Voyage de Flinders (2^e. édit.), qui lui a aussi fourni les côtes de l'île de Diemen et le détroit de Bass; toute la côte orientale, le détroit de Torres, le golfe de Carpentarie, sont tracés d'après les cartes des deux navigateurs anglais. Les détails de l'intérieur de la Nouvelle-Galles, et ceux de l'île de Diemen, sont empruntés aux travaux de M. Oxley, et à diverses relations publiées à Londres en 1825 par M. Field. Relativement aux îles situées au nord et à l'est de la Nouvelle-Hollande, M. Brué a profité, outre le voyage bien connu de d'Entrecasteaux, de la carte de l'océan Pacifique, par Espinosa; de celle d'Arrowsmith, et de l'atlas de la partie australe de cet océan, par Krusenstern. Les côtes de la Nouvelle-Zélande, empruntées aux cartes de Cook, ont été rectifiées d'après les travaux postérieurs; l'extrémité sud est tirée d'une carte et d'un mémoire communiqués par M. de Blosserville, auquel M. Brué doit aussi les détails de la côte ouest et ceux de l'intérieur d'Eaheinomauwe. Il était impossible de donner la synonymie des nombreuses d'nomina-

nions imposées par divers auteurs de différentes nations aux côtes de la Nouvelle-Hollande, et aux îles nombreuses du grand océan. M. Brué a cherché à rétablir les noms donnés par les premiers navigateurs qui les visitèrent. Dans un cartouche se trouvent des détails d'une partie de la Nouvelle-Galles méridionale, auxquels M. Brué a trouvé le moyen de joindre deux coupes ou profils de la hauteur du sol entre Sydney et Bathurst, et entre Bathurst et le mont Ellendou, dans les montagnes Bleues. Un autre cartouche présente les îles de Macquarie, celles du lord Auckland et l'île Campbell, qui n'ont pu entrer dans le cadre de la carte, et qui se rattachent à l'Australie.

Pour la carte du grand archipel d'Asie, M. Brué a profité des ouvrages ou des cartes d'Arrowsmith, Beauteims-Beaupré, J. Van der Bosch, Crawford, Dalrymple, de Freycinet, Horsburgh, Th. Horsfield, Marschal, Marsden, Raffles, de Rossel, Tuckey, Valentyn, Walkenaer, etc. Les cartes publiées par le dépôt de Madrid lui ont fourni les positions astronomiques et les détails topographiques. De la combinaison de ces divers matériaux sont résultées des améliorations dans la position respective des groupes des îles Célèbes et Timor, ainsi que des îles Moluques, Gilolo, des Papous, d'une grande partie de Bornéo, etc. Il a rectifié la nomenclature, et a fait, avec l'aide de ces mêmes matériaux, des additions importantes, surtout à Sumatra, Java, les Célèbes, les Moluques, etc. Une notice du Dr. Leyden lui a fourni des détails sur l'intérieur de Bornéo. Enfin, l'auteur s'est efforcé d'indiquer, par des couleurs différentes, les limites des possessions des puissances européennes qui se partagent cet archipel.

La carte de la Polynésie est partagée en deux bandes pour la présenter sur la plus grande échelle possible, sans sortir du cadre adopté pour l'atlas. Ce moyen a permis à M. Brué d'y faire entrer tous les détails indispensables au tracé, d'environ 600 îles et bancs, dont la moitié est au nord, et l'autre moitié au sud de l'équateur. L'auteur a, comme on le conçoit, fait usage, pour la Polynésie méridionale, de l'important atlas de l'océan Pacifique, publié en 1824 à Saint-Petersbourg, par M. de Krusenstern, et des Mémoires analytiques qui l'accompagnent. Ceux-ci lui ont permis de placer sur sa carte les îles Penrhyn, Fontouna, O-Oua, Commerçon, etc., qui ne se trouvent point sur les car-

tes de M. de Krusenstern ; on y trouve également d'autres îles découvertes en 1822 , 23 et 24. Enfin , M. le capitaine Duperrey a concourru , par des communications généreuses , à la rectification de la position des îles El-Grand-Cocal et St.-Augustin. Pour la Polynésie septentrionale , M. Brûé a réduit les îles Sandwich de la carte de Vancouver , les îles Kingmill , et le groupe du Scarborough , d'après les déterminations de M. Duperrey ; les îles Radack , d'après M. Kotzebue , pour la partie nord ; et d'après M. Duperrey , pour la partie sud , ainsi que pour la partie sud des îles Ralick. Une portion des îles Carolines est assujettie aux positions déterminées par MM. de Freycinet et Duperrey ; les îles Mariannes sont réduites d'une carte générale de cet archipel , par M. de Freycinet. Cest trois belles et importantes cartes ne peuvent qu'ajouter encore à la réputation de M. Brûé , et lui méritent la reconnaissance de tous les amis de la science.

F.

144. 1. CARTE GÉNÉRALE DE L'AMÉRIQUE MÉRIDIIONALE ET DES ÎLES QUI EN DÉPENDENT , dressée par A. BRUÉ , géographe du roi. Prix : 3 fr. Paris , 1826 ; chez l'auteur et les principaux marchands de cartes.

145. 2. CARTE DU BRÉSIL ET D'UNE PARTIE DES PAYS ADJACENS , rédigée par le même , d'après les observations astronomiques des Portugais , des Espagnols , des Français , des Anglais , et un grand nombre de cartes publiées ou inédites. Prix : 3 fr. Paris , 1826 ; chez les mêmes.

146. 3. CARTE GÉNÉRALE DU PÉROU , du Haut-Pérou , du Chili et de la Plata , dressée par le même , d'après les observations astronomiques des Espagnols , des Anglais et des Français. Prix : 3 fr. Paris , 1826 ; chez les mêmes.

Voici encore trois nouvelles cartes , toutes trois capitales , dues aux travaux de M. Brûé. Quand on considère le temps que nécessitent la réunion , la comparaison , l'examen critique , et la coordination de tous les matériaux que ce laborieux géographe a dû employer , on est étonné qu'il ait pu produire , presque à la même époque , six cartes aussi importantes que celles que nous annonçons ; mais il s'y était préparé de longue main , et certainement il lui a fallu plusieurs années pour arriver à ce résultat.

Le grand nombre d'observations astronomiques faites dans l'Amérique méridionale depuis quelques années, les relevés d'une partie des cartes exécutées par des officiers de différentes nations, les cartes particulières sur des parties intérieures de ces pays, qui lui ont été communiquées; enfin les travaux de M. de Humboldt ont prouvé à M. Brué la nécessité de faire subir une réforme totale aux anciennes cartes de cette partie du monde. Pour profiter de toutes les nouvelles acquisitions de la science, il a dressé une grande carte de l'Amérique méridionale, dont celle-ci, comme celle de la Colombie (Voyez le *Bulletin* de 1824 t. 1^{er}, no. 127), celles du Brésil, du Pérou, du Chili et de la Plata, dont nous allons parler, ne sont que les réductions.

L'auteur a emprunté au *Tableau géognostique* de M. de Humboldt (*Relation historique*, tom. III) le figuré, les divisions et les hauteurs relatives des diverses chaînes de montagnes; il doit en outre à ce célèbre voyageur un grand nombre de travaux astronomiques et topographiques.

De petits cartouches donnent les positions de quelques petits archipels ou îles isolées qui n'ont pu entrer dans le cadre de cette belle carte, qui présente l'état actuel de nos connaissances, malheureusement encore bien incomplètes sur plusieurs des parties centrales de cette grande presqu'île.

La carte du Brésil présente le vaste territoire de cet état plus en détail; il est fâcheux que l'auteur n'ait pas pu profiter, pour sa rédaction, de la grande carte en deux feuilles, par MM. Spix et Martius, qu'annoncent quelques feuilles allemandes, et qui sans doute doit offrir de nouvelles données sur ce pays, qu'ont si bien exploré ces voyageurs.

La carte du Pérou, du Chili et de la Plata, qui offre tant d'intérêt dans les circonstances actuelles, mérite comme les précédentes les plus grands éloges. Un avertissement nous apprend qu'il s'y est glissé quelques erreurs de détails qui ne sont guère appréciables sur la carte générale. M. Brué indique les corrections à faire d'après les observations de MM. D. Resendo Rico, D. Felipe Banza et D. Taddeo Hanke. Elles sont relatives aux positions de Cuzco, La Paz, Santa-Cruz de la Sierra, Potosi, Cordova, Buenos-Ayres et Monte-Video. Les autres points déterminés ne diffèrent que de une à deux minutes. Ces erreurs existent en partie sur la carte du Brésil. F.

ÉCONOMIE PUBLIQUE.

147. *ANNALES DES SCIENCES ÉCONOMIQUES, ou des finances dans leurs rapports avec le commerce, l'industrie, l'agriculture, les établissemens de prévoyance, etc.* ; t. IV, n^{os}. XIX-XXII. Il paraît 2 livr. par mois, Paris, 1825 et 1826. Bureau du journal, rue Croix-des-Petits-Champs, n^o. 32; prix d'abonnement, 16 fr. par an, 9 fr. pour 6 mois, et 6 fr. pour 3 mois.

Ce recueil utile continue de signaler des inventions nouvelles, des progrès dans l'industrie de la France et des autres pays. On y agite aussi diverses questions importantes, et on y propose des vues d'utilité publique. Sans nous arrêter aux objets qui sont plus particulièrement du domaine de l'agriculture ou des sciences technologiques, nous indiquerons quelques articles intéressans pour l'économie publique, dans les livraisons que nous avons sous les yeux.

1^o. La notice n^o. XIX, p. 215, sous le titre *Gros intérêts légitimes de l'argent*. On y indique, conformément à l'opinion émise par le maire d'Yviers, département de la Charente, dans un écrit récent, l'*agence générale des placemens de fonds*, établie à Paris, place de la Bourse, rue Vivienne, comme offrant les meilleures garanties et les combinaisons les plus variées, pour des placemens plus ou moins considérables, avec les chances les plus favorables pour concilier des intérêts élevés, et le gain de fortes sommes, avec la répugnance pour tout ce qui pourrait être taxé d'usure. — N^o. XXI, p. 241, l'article intitulé *Économie publique de l'Autriche*, contenant des observations sur quelques dispositions de la législation de ce pays, ayant pour objet la Hongrie. — N^o. XXIII, p. 279, de nouvelles observations en faveur de l'*Agence générale de placemens*, déjà citée p. 282; d'autres observations sur le système suivi par la caisse hypothécaire, pour ses prêts. On a pour but d'y établir qu'en accordant 20 ans pour le remboursement qui s'opère par 20^e. seulement, chaque année, si l'on veut, en ne délivrant au lieu d'espèces, que des obligations payables au porteur, par 20^e. , d'année en année, avec des primes, mais que l'on peut se faire escompter par elle-même, moyennant 10 pour cent pour les 20 ans, c'est-à-dire, un demi pour cent par an, en fin,

en calculant pour le prêt un intérêt de 4 pour cent par an, mais qui ne décroît pas à mesure des remboursements partiels, cet établissement a su parfaitement combiner ses intérêts avec ceux des emprunteurs. Ce n'est qu'en instituant un papier de crédit, que cette caisse a pu prêter au plus bas intérêt possible. D'après les explications données, on conclut que l'intérêt, variable suivant les circonstances, n'excède que peu, au maximum, 6 pour cent l'an, et d'ordinaire, en cas de chances, qui ne soient pas tout-à-fait favorables, atteint à peine 5 pour cent. Enfin la caisse, en ne fixant pas le taux de l'intérêt, et en émettant des obligations avec primes, a agi pour l'avantage des emprunteurs, puisque si l'intérêt est bas, ils profitent de la baisse, et qu'au cas contraire, le maximum qu'elle ne peut dépasser, se trouvant inférieur au taux courant, leur sera encore avantageux. Nous aurons occasions de revenir sur cet objet important, et de discuter la valeur de ces prétentions. — N^o. XIX, p. 289, l'article sous le titre, *Réunion commerciale des puissances*, dont nous donnerons une idée par une notice séparée. — N^o. XX, nous traiterons aussi séparément des observations sur le *Morcellement et division des terres*; p. 305 on remarquera dans la même livraison un aperçu de la *situation financière de l'Amérique du nord*. — N^o. XXI, un article sur le *défrichement des Landes de Bordeaux*, et XXII, un autre sur le même sujet et sur la *colonisation agricole*.

148. ALLGEMEINE SCHULZEITUNG, etc. Gazette universelle des écoles, Archives des écoles, de l'éducation, de l'instruction et de l'histoire des établissemens supérieurs et inférieurs de ce genre, universités, gymnases, écoles élémentaires, etc.; publiée par CH. DILTHEY, doct. de philosophie et profess. au gymnase de Darmstadt, et par E. ZIMMERMANN, en société avec MM. Gutsmuths, Jacobi, Natorp, Pöhlmann, Schneider, Stephaní, etc. 3^e. année, 1^{re}. cah.; janv. 1826. In-4^o.; Darmstadt, 1826; Leske.

Les hommes instruits, et la plupart en même temps professeurs habiles, qui rédigent ce recueil, ont cru devoir, cette année, le diviser en deux parties, destinées l'une à l'instruction générale et élémentaire, l'autre à l'instruction supérieure et aux écoles savantes. Les deux principaux rédacteurs se sont partagé cette double tâche. Dix-neuf numéros chacun d'une $\frac{1}{2}$.

feuille d'impression, dont un n°. supplémentaire, forment le premier cahier, savoir 10 pour la première partie et 8 pour la seconde.

Ce que l'on s'attend à trouver dans un recueil de ce genre et ce qui en constitue la plus grande utilité, c'est une suite de tableaux statistiques, propres à faire connaître le nombre, la constitution des écoles de tous les degrés, dans tous les pays du monde, et particulièrement dans les diverses contrées de l'Allemagne, le système d'éducation et d'étude que l'on y suit, avec un parallèle des résultats et des progrès de ces établissemens. Les savans rédacteurs donnent bien à la vérité des documens de ce genre; mais ces documens ne sont point coordonnés : ils sont dispersés dans leur recueil et présentés sous la forme de nouvelles. Nous croyons qu'ils atteindraient mieux le but qu'ils ont dû se proposer, si, au lieu de généralités trop souvent rebattues et de dissertations sur la théorie de l'éducation et de l'instruction publique, élémentaire ou savante, ils s'attachaient davantage à recueillir avec méthode les faits relatifs à ces objets si importans. Les observations sur les inconvéniens, les lacunes des divers systèmes, sur les améliorations désirables, viendraient naturellement se classer, s'encadrer en quelque sorte dans leurs tableaux, et se justifieraient par des exemples; c'est avec l'appui des faits, et seulement ainsi, que les opinions, les théories acquièrent une valeur réelle, et que les doctrines s'établissent.

En attendant que nous empruntons à ce recueil plusieurs documens intéressans, nous signalerons dans la première partie de ce cahier, pag. 4, une notice intitulée : Quelques idées sur le système des écoles élémentaires; pag. 9, un aperçu sur ces écoles dans la Grèce moderne; p. 15 et 25, des observations sur la question, s'il est convenable que les ecclésiastiques inspectent et dirigent les écoles; enfin, pag. 41 et 49, une dissertation sur les fausses idées en éducation. Nous fixerons surtout l'attention de nos lecteurs sur un essai important relatif à l'état actuel de l'éducation savante, et des établissemens d'un ordre supérieur à l'enseignement pour le peuple. Cet essai remplit à peu près les 4 premiers numéros de la seconde partie. L'auteur y discute avec une certaine gêne, qui tient évidemment à sa position, les reproches amers que font aux établissemens d'instruction en Allemagne des personnes prévenues ou

timides. Sans dissimuler quelques abus, il repousse les objections hasardées contre les sciences et l'instruction en général, et n'a pas de peine à en démontrer l'utilité. Les deux dernières parties de cet essai offrant des détails intéressans sur l'état actuel, sur les progrès de l'instruction et sur diverses méthodes adoptées dans les moyennes et hautes écoles de divers pays allemands; nous nous proposons d'en extraire des notions utiles.

149. LE COMMERCE AU 19^e. SIÈCLE; état actuel de ses transactions dans les principales contrées des deux hémisphères, etc.; par AL. MORREAU DE JONNÈS. Ouvrage qui a remporté le prix extraordinaire fondé par le baron de Damas, et décerné par l'Acad. roy. de Marseille. 2 vol. in-8^o. de 392 et 570 p. Paris, 1825; l'auteur, rue de l'Université, n^o. 28, et Renard, libraire.

Pour traiter en grand la question proposée par l'Académie de Marseille, sur les véritables causes de l'état languissant du commerce et sur les moyens d'y remédier, l'auteur couronné a divisé son vaste travail en 3 parties, et en trace le plan ainsi qu'il suit : « dans la première partie nous entreprendrons de déterminer quelles sont les causes essentielles de l'agrandissement du commerce, et de fixer les conditions de la prospérité de chacune de ses branches principales. Nous montrerons, par l'exemple de la France, de la Grande-Bretagne et des États-Unis, quels sont les effets de la réunion de ces conditions. Dans la deuxième partie nous examinerons quelles sont les causes de la décadence du commerce, soit générales, soit locales ou éventuelles. Dans la troisième nous procéderons à l'investigation des moyens d'accroître la prospérité du commerce français dans les deux hémisphères. Nous sommes loin de croire, en indiquant ces moyens, qu'ils puissent être entièrement adoptés, et qu'il n'y en ait point dans leur longue série qui ne soient intempestifs, impraticables, infructueux, ou peut-être même nuisibles : ce n'est point leur exécution, mais seulement leur examen qui nous paraît désirable. Nous ne prétendons pas non plus, en faisant usage d'une multitude de termes numériques, avoir toujours atteint, par nos efforts, une exactitude rigoureuse, ou n'avoir jamais énoncé que des vérités

entièrement incontestables ; et quoique nous ayons tiré de documens officiels ou authentiques la plupart de nos données, nous admettons volontiers la possibilité d'avoir été plus d'une fois induits en erreur. » On voit que l'auteur a envisagé sous un point de vue élevé ; une question qui n'avait rapport qu'aux circonstances du moment, et qu'il en a fait une question générale dont la solution intéresse toutes les nations, et pourra instruire plus d'une génération.

D'après le plan que l'auteur vient de tracer, il examine dans la première partie les causes de l'agrandissement et de la prospérité du commerce d'exportation, du commerce d'importation et d'entrepôt, et du commerce colonial ; puis les effets de l'agrandissement et de la prospérité de ces trois branches de commerce sur la richesse des états et la destinée des peuples. En commençant par le commerce d'exportation des produits du sol et de l'industrie, l'auteur fait voir les avantages que ce commerce reçoit de l'influence du climat, du sol, de la population, du génie industriel des peuples, enfin des institutions. La nature favorise évidemment quelques contrées plus que d'autres. Un hectare qui, cultivé en bois dans nos contrées, ne rapporte que 20 francs, en rapporte 252 lorsqu'il est cultivé en froment ; en caféiers, aux îles ; il rapporte 2020 fr. ; et en arbres à épicerie, aux Moluques, il rapporte 5000 fr. Puisque les soins de l'agriculture améliorent beaucoup l'état du sol, la qualité des productions, et par conséquent la valeur des exportations, l'auteur est amené à traiter de l'état agricole des grands états commerçans, surtout de la France et de l'Angleterre. Le parallèle des statistiques agricoles des deux royaumes présente un grand nombre de données intéressantes. L'auteur arrive à ce résultat, que la différence absolue du produit brut de l'hectare, en France et dans les Îles-Britanniques, est, terme moyen, de 156 fr., et celle du produit net de 102 fr., au désavantage de la première de ces puissances : il désigne comme causes de cette immense supériorité de l'agriculture anglaise, les dessèchemens, les irrigations, les améliorations du sol par les engrais et les amendemens, la multiplication des bestiaux, l'étendue des prairies artificielles, la pratique de la conservation des foin en meules, la meilleure fabrication des instrumens de labour et des outils, leur usage beaucoup plus étendu, la construction moins imparfaite des usines et maisons

rurales ; enfin les avantages résultant des clôtures , des harrières et d'une foule de détails qui dépendent d'une industrie perfectionnée, et du secours que donne une grande masse de capitaux. En comparant les populations des divers états aux produits agricoles , l'auteur trouve qu'il revient de ces produits à l'individu , en Prusse (il y a 20 ans) 100 fr. , en Espagne (avant les guerres) 127 fr. , aux États-Unis 153 fr. ; en France 156 fr. , et dans les Îles-Britanniques 248 fr. M. Moreau de Jonnés calcule encore les rapports entre la population agricole et la population industrielle dans les principaux états ; en France , le nombre des propriétaires fonciers forme près de la moitié de la population totale , tandis qu'en Angleterre elle ne forme plus qu'un tiers de la population. L'auteur ne paraît pas favorable à la trop grande division des terres ; toutefois il convient que la concentration des propriétés a autant de dangers quela division a d'inconvénients ; la misère marche toujours à côté des grandes propriétés. Quant à l'influence du génie industriel des peuples sur le commerce d'exportation , elle est si évidente que l'auteur a pu se borner à quelques exemples pris en France et en Angleterre : l'emploi de la houille et des machines à vapeur donne lieu à des citations frappantes. Annonay n'avait guère d'industrie et peu d'habitans , il y a 50 ans , et par conséquent n'avait rien à exporter. La famille Montgolfier s'y établit : une mine de houille y fut découverte. Une belle papeterie et 22 verreries , qui fournissent près de 2 millions de vitres et 18 millions de bouteilles , furent élevées ; la population s'est accrue jusqu'à 14,000 habitans. La prospérité de Manchester et de Liverpool a encore été plus rapide et plus brillante ; l'influence des bonnes institutions est visible surtout en Angleterre et aux États-Unis. Pour la mieux faire sentir , l'auteur compare la Turquie à la Grande-Bretagne ; sans aller si loin , il aurait pu comparer également l'Angleterre et l'Espagne. Arrivé aux effets du commerce d'exportation , l'auteur donne des tables détaillées des valeurs des exportations de la France , de l'Angleterre , des États-Unis ; les chiffres prouvent clairement ces effets. L'auteur conclut de ses calculs que de 1815 à 1825 la paix a rétabli la prépondérance des exportations françaises , dont la valeur a excédé , pendant 8 années sur 9 , celle des objets étrangers importés en France. Il faut savoir que M. Moreau de Jonnés adopte le système de ce qu'on appelle

la balance du commerce, système que plusieurs grands économistes rejettent comme inadmissible ou comme chimérique. On trouvera des rapprochemens instructifs dans le tableau comparatif que donne l'auteur, de la prospérité actuelle du commerce d'exportation des principales puissances maritimes.

Pour le commerce d'importation, M. Moreau de Jonnés examine également dans deux chapitres les causes et les résultats. A cet effet, il insère un grand nombre de tables de consommation ainsi que d'importation de matières brutes, en comparant, sous ce rapport, plusieurs grands états, surtout la France et l'Angleterre, et en faisant voir en même temps l'emploi de ces matières et la valeur que leur donne la fabrication. L'auteur trouve entre autres résultats de ses calculs, que la consommation de chaque individu en sucre, café, coton et thé, ne s'élève annuellement en France qu'au quart de la valeur qui forme en Angleterre la dépense de chaque personne, mais que l'habitant de ce dernier pays a, pour une valeur quadruple, 4 fois autant de sucre et de café, moitié autant de coton et 180 fois autant de thé. Il suit les progrès du commerce d'importation de l'Angleterre, lequel, depuis l'an 1700 jusqu'en 1822, a été porté de 4 millions et demi de livr. sterl. à près de 29 millions et demi. Il examine avec la même attention les progrès des importations de la France, puis ceux des importations des États-Unis.

Venant à considérer, dans les deux chapitres suivans, le commerce colonial, l'auteur considère d'abord les colonies comme lieux de déportation, et indique les avantages qu'elles présentent sous ce rapport; ce qui le conduit à s'occuper de la statistique pénale, si l'on peut parler ainsi, de divers pays, quoique cet objet ne tienne pas immédiatement au commerce. L'auteur y rentre en faisant voir que des déportations dans les colonies, où la population ne suffit pas à l'exploitation de toutes les ressources, préviendraient en Europe l'encombrement des prisons, qu'il appelle avec raison une source de misère et de vice. Viennent ensuite les colonies d'entrepôts dont les avantages ont été parfaitement saisis par l'Angleterre; l'auteur trouve qu'il y a une adresse admirable dans le choix des entrepôts du commerce anglais. « Pour s'emparer d'un aussi grand nombre de positions favorables, il a fallu une persévérance de projets, un concours d'entreprises commerciales, de vues po-

litiques, de succès militaires, dont le récit formerait l'un des chapitres les plus intéressans de l'histoire de nos jours. » Plus loin l'auteur fait sentir que la nécessité d'étendre les exportations exige de la France un ensemble de mesures semblables; et il montre comment il faut que ces colonies soient situées, cultivées et organisées. Il s'appuie ensuite sur la statistique pour exposer les progrès des colonies qu'il regarde comme *la plus grande merveille des siècles modernes*. On voit par les tableaux insérés dans ce chapitre le montant des valeurs d'importation et d'exportation des colonies de la France, de l'Angleterre et des états du second ordre. Il ne paraît pas que l'auteur ait pu profiter des renseignemens publiés tout récemment par M. César Moreau sur le commerce de l'Inde.

La deuxième partie est consacrée à l'examen des causes et des effets de la décadence du commerce au 19^e. siècle; ils sont développés en douze chapitres. « L'ennemi le plus redoutable qu'ait le commerce, dit M. Moreau de Jonnés, c'est son propre agrandissement. » C'est ce que l'auteur explique en exposant les chances que multiplient l'extension du commerce, la grande concurrence qu'elle produit, les nouveaux états commerciaux qu'elle fait naître, les perfectionnemens agricoles et industriels auxquels elle encourage, et qui rendent à chaque peuple moins nécessaires les productions et les marchandises d'autres peuples; ce dernier point est rendu évident par l'état des exportations du blé et du vin en France. Parmi les causes de la décadence du commerce, l'auteur cite encore les traités désavantageux; il rappelle que le traité de commerce de l'an 1786 fut si nuisible à la France que, depuis la paix, l'Angleterre n'a pu réussir à en conclure de semblables, et que les puissances aiment mieux substituer des tarifs aux traités. L'auteur fait remarquer que les tarifs et douanes peuvent avoir aussi des effets nuisibles; que les droits de douane ont contre eux le préjugé de leur origine et l'idée des vexations dont ils sont souvent le prétexte; enfin, que leur élévation trop grande est fatale au commerce et aux progrès de la civilisation des peuples; cependant il persiste à croire qu'ils sont *l'un des moyens d'administration les plus efficaces et l'une des meilleures garanties de la richesse publique*. D'autres causes, telles que l'insuffisance et la perte des débouchés, les désastres des guerres maritimes, la perte des colonies, l'interlope colonial, les limites trop res-

treintes de la consommation intérieure et coloniales sont signalées comme nuisant essentiellement à la prospérité du commerce des états.

Dans la troisième partie, ou le second volume, M. Moreau de Jonnés aborde les moyens d'accroître et de consolider la prospérité du commerce français dans les deux hémisphères. Pour le commerce intérieur, l'auteur insiste sur la nécessité d'*agrouper* la population dans les parties les plus fertiles et les mieux situées du royaume, et dans les villes destinées à devenir autant de centres de l'activité sociale. Partant du principe que la civilisation et le commerce intérieur gagnent par l'agroupement de la population disséminée, l'auteur veut que l'on fasse refluer vers les villes l'excédant inutile ou nuisible de la population des campagnes. La facilité des communications offre un second moyen de contribuer à la prospérité du commerce intérieur. A cette occasion, l'auteur rappelle les travaux qui ont été entrepris en Angleterre, aux États-Unis et ailleurs pour faire communiquer les rivières entre elles ou avec la mer. Il faut encore répandre les connaissances industrielles, instituer des sociétés, des expositions publiques, des prix d'encouragement. L'auteur aurait pu ajouter des cours publics pour les artisans, et ces abonnemens volontaires qui existent en Angleterre entre les artisans pour les livres utiles. M. Moreau de Jonnés veut que l'on fonde des manufactures royales pour naturaliser rapidement les industries nouvelles et d'une acquisition difficile; cependant il ne paraît pas avoir méconnu l'inconvénient de ces établissemens, car il ajoute aussitôt, que l'état n'en doit conserver la propriété qu'autant qu'ils sont nécessaires pour en faire adopter et répandre les produits utiles.

Pour le commerce extérieur, l'auteur examine les relations commerciales de la France avec les divers pays de l'Europe, et indique à l'égard de chacun ce qui lui semble nécessaire pour faire prospérer le commerce. Nous trouvons dans cette partie encore beaucoup de données statistiques, qui montrent l'état de ces relations commerciales à diverses époques. Ces indications sont suivies, pour chaque pays, d'une série de mesures qui paraissent à l'auteur les plus propres à relever et accroître les exportations de la France pour ce pays. Ayant parcouru les diverses contrées de l'Europe, il passe à l'Asie en s'occupant

surtout de l'Inde ; il examine de même l'Afrique , l'Amérique et puis les colonies , où il voudrait voir substituer des ouvriers européens aux nègres , qui , dit-il , font tout par routine. L'auteur pense que , par les moyens qu'il indique , la France accroîtrait d'un milliard la valeur de ses transactions extérieures , et que son commerce serait moindre d'un huitième seulement que celui de la Grande-Bretagne.

Tel est en substance le contenu de cet ouvrage ; ceux mêmes qui ne partageraient pas toutes les opinions sans exception qui y sont énoncées , y trouveront un grand nombre de vues utiles et de renseignemens intéressans qu'il faut savoir gré à l'auteur d'avoir rassemblés et comparés. Dans une seconde édition , il serait peut-être bon d'indiquer toujours la source où ils ont été puisés. Un rapport d'une commission de l'Académie des sciences a fait ressortir le mérite de ce travail recommandable.

DEPPING.

150. EKONOMIKA POWSZECHNA KRAJOWA NARODOW , etc. Économie nationale universelle des peuples ; par le comte STROYNOWSKI , sénateur polonais. In-8°. de 502 pag. Varsovie , 1816. (*Allg. Lit. Zeitung* ; 1825. Supplém. ; nov. , n°. 124 , p. 989.)

D'après le journal cité , l'auteur annonce son ouvrage sous le titre modeste d'extrait de Quesnay , Smith , Say et de quelques autres écrits. Cependant le grand nombre d'idées solides qui appartiennent exclusivement à M. Stroynowski , et ses observations importantes , relatives à l'économie politique , le placent à juste titre au rang des écrivains originaux. L'auteur a divisé ce premier volume en 4 sections : 1°. observations générales sur l'économie politique universelle ; 2°. *idem.* sur le numéraire , la valeur de l'argent , le commerce par terre en général et l'accroissement de la richesse ; 3°. sur le commerce intérieur et extérieur ; 4°. sur l'administration.

151. BEYTRÆGE ZUR STAATSWIRTSCHAFT UND STAATENKUNDE. Matériaux pour servir à l'économie politique et à l'histoire des états ; par le Dr. HOCK. In-8°. , VIII et 175 pag. Prix , 16 gr. Nuremberg , 1825 ; Haubenstricker. (*Allg. Lit. Zeitung* , avril 1825 , n°. 90 , p. 735.)

Cet ouvrage offre plusieurs mémoires détachés qui , pour la plupart , ont déjà été publiés séparément et à différentes épo-

ques. L'auteur ayant jugé à propos de les soumettre à un nouvel examen, y a fait tous les changemens nécessaires pour les mettre en concordance avec le nouvel ordre de chose. Le premier a pour objet *un nouveau règlement pour les moulins*; le 2^e. traite de *l'administration financière*; le 3^e. renferme des *observations instructives sur le Méleré*; le 4^e. s'occupe du *commerce extérieur des états confédérés de l'Allemagne*; le 5^e. offre *le résultat du budget financier de quelques états confédérés d'Allemagne*; le 6^e. contient un *exposé historique sur l'éclairage des villes et des villages*; le 7^e. (mélange) est un recueil d'observations sur différens sujets.

L. D. L.

152. INSTITUTION SPÉCIALE DE SOURDS-MUETS, dirigée par M. BÉBIAN, ancien censeur des études de l'Institution royale de Paris, et auteur d'un cours d'enseignement pratique adopté par le conseil d'administration des sourds-muets. Paris; boulevard du Mont-Parnasse, n^o. 24, bis.

Si une éducation solide est un bien précieux, c'est surtout pour les sourds-muets. Ce n'est que par le bienfait de l'éducation qu'ils rentrent dans le monde social et religieux d'où ils semblaient exclus par leur infirmité. Mais sur un nombre d'environ douze mille sourds-muets qu'il y a en France, on n'en compte guère que 350 dans les diverses institutions qui leur sont destinées; encore les places y sont-elles presque toutes réservées pour les enfans de parens indigens.

Un nouvel établissement de ce genre ne saurait donc être vu sans intérêt. C'est là que les élèves confiés aux soins de M. Bébian recevront l'éducation intellectuelle, morale et religieuse, convenable à des enfans de famille, avantage qu'ils ne sauraient rencontrer dans les écoles, où l'enseignement, approprié aux besoins du plus grand nombre, peut suffire à un ouvrier, mais ne paraît pas satisfaisant pour des jeunes gens d'une classe supérieure.

J.

153. OBSERVATIONS SUR QUELQUES PASSAGES DU MANUEL DIPLOMATIQUE DE M. CH. DE MARTENS. Un vol. in-8^o, 90 pag. Paris, 1825; Aillaud.

L'auteur annonce, dans son avant-propos, qu'il a eu l'intention, non de critiquer ou de compléter le travail de M. de Martens, mais seulement de donner des éclaircissemens sur les

passages qui en ont le plus besoin. Son ouvrage n'est donc qu'un recueil de notes qui se classent sous les titres suivans : Des missions diplomatiques ; des droits, prérogatives et immunités dont jouissent les agens diplomatiques ; du cérémonial ; des devoirs et fonctions de l'agent diplomatique ; de la ratification.

154. KULTUR UND BARBARIE, etc. Civilisation et barbarie, ou matériaux pour servir à l'histoire de l'humanité ; par J. G. REINWALD. In-8°. de 398 pag. Prix, 2 fl. 15 kr. Mayence, 1825 ; Kupferberg. (*Heidelb. Jahrbüch. der Liter.* ; mars 1826, p. 303.)

Cet ouvrage renferme les vues d'un homme muni de connaissances très-étendues. L'auteur y traite les matières les plus importantes pour l'humanité. Les objets auxquels il a consacré son travail sont : la religion, la réformation, l'instruction publique, l'économie politique, la science et les sciences, l'art et les arts.

L. D. L.

VOYAGES.

155. ETHNOGRAPHISCHES ARCHIV. Archives ethnographiques, publiées par FR. ALEX. BRAN. 29^e. vol., 2^e. cah. Jéna, 1826.

Ce cahier contient la traduction abrégée de la Relation publiée par Will. Keating, professeur de minéralogie, et géologue de l'expédition faite en 1823, dans la partie septentrionale des États-Unis du nord de l'Amérique. Nous en avons rendu compte dans le *Bulletin*.

156. DE MERKWAARDIGSTE NEDERLANDSCHE ZEEREIZEN, SEDERT DEN JARE 1594. Voyages remarquables par mer des habitans des Pays-Bas, pour la jeunesse ; par J. A. OOSTKAMP. Avec pl. : 2 vol. in-12. Amsterdam et Leeuwarden, 1825 ; Reijerink et Suringar.

157. VOYAGE PITTORESQUE DANS LES PYRÉNÉES FRANÇAISES et les départemens adjacens ; par MËLLING. III^e. livr. (*Voy. le Bulet.* de mai, n^o. 67.)

Cette livraison mérite les mêmes éloges que les précédentes ; et ce bel ouvrage justifie de plus en plus les espérances que la

réputation de M. Melling avait fait concevoir. Elle se compose des vues suivantes, qu'accompagne un texte toujours intéressant et fidèle : 1°. L'église de Bétharram, près l'Estelle, route de Pau à Lourdes, église remarquable par sa construction et célèbre par les pèlerinages dont elle est l'objet ; 2°. le château et une partie de la ville de Lourdes, bâtis par les Romains : ce château est devenu depuis long-temps redoutable comme prison d'état ; 3°. la vallée d'Argelez, si pittoresque ; 4°. la chapelle de Poney-La-Hun ou La-Huc, dans la vallée d'Azun ; ce nom singulier lui vient du ruisseau nommé La-Hun ou La-Huc, près duquel elle est située sur une éminence ; 5°. la vue de Cauteretz, dont toutes les personnes qui ont visité ces bains réputés reconnaîtront la rigoureuse fidélité ; 6°. l'établissement thermal de la Raillière, près Cauteretz, lieu de désolation s'il en fut jamais, situé au milieu d'énormes éboulemens de rochers. Il faut être bien malade pour aller chercher la santé dans un endroit si sauvage, si aride, si triste. Cette dernière planche rend supérieurement l'aspect de cette localité.

F.

158. A WINTER IN LAPLAND AND SWEDEN. Un hiver en Laponie et en Suède, avec diverses observations sur le Finmark et ses habitans, faites pendant un séjour à Hammerfest, près du cap Nord ; par ARTHUR DE CAPELL BROOKE. In-4°. , avec une grande carte et 30 gravures, (*Sous presse.*) Londres, 1826 ; Murray.

159. I. A PICTURE OF GREECE. Tableau de la Grèce en 1825, ou Journaux tenus par JAMES EMERSON, le comte PECCHIO et W. HUMPHREYS, pendant un voyage récemment fait dans ce pays. 2 vol. in-8°. , avec un portrait de l'amiral Miaulis. Londres ; 1825 ; Colburn. — Le même, trad. en français, par COHEN. Paris ; 1826 ; Eymery.

160. II. AN AUTUMN IN GREECE. Un automne en Grèce ; par BULWER. Un vol. Londres, 1826 ; Ebers. (*London Liter. Gaz.*, 10 déc. 1825, p. 790.)

Le premier de ces ouvrages offre un coup d'œil sur la Grèce à l'époque où les voyageurs y débarquent, et donne ensuite le résultat de leurs remarques dans leur tournée.

Le commerce paraît entièrement détruit à Napoli de Roma-

nie : avant 1821, cette ville était le dépôt de tous les produits de la Grèce, et étalait une grande quantité d'éponges, de soie, d'huile, de cire et de vin ; elle possède à peine aujourd'hui les articles les plus nécessaires aux besoins de la vie. Les boutiques, comme celles de Tripolitza, sont couvertes d'armes et d'appareils guerriers. Le climat de cette ville est malsain ; elle est fréquemment ravagée par des maladies, qui ont réduit, depuis la fin du siècle dernier, la population de 8 à 2000 habitants. Malgré le surcroît d'émigrans qui s'y sont réfugiés pour échapper à la fureur du glaive ottoman, cette diminution a aussi pour cause la malpropreté des rues, qui entretient des fièvres épidémiques.

Le comte Pecchio se trouvait à Napoli au moment de la fête de pâques, la plus importante de l'église grecque et qu'on célèbre au milieu des réjouissances avec beaucoup de dévotion. Le carême ayant cessé, les fours étaient remplis de mets pour les banquets. La veille on avait tué beaucoup d'agneaux et de chevreux ; le lendemain tous les habitans, en habits de dimanche, couraient dans les rues se faire des visites et se complimenter ; en se rencontrant ils se donnaient un baiser sur chaque joue et répétaient ces mots : Χριστός ἀνέστη, le Christ est levé. La journée s'écoula en réjouissances dans chaque quartier ; les canons tiraient de toutes les batteries, et les échos de Palamède retentissaient continuellement des coups de pistolets des soldats.

Nos voyageurs tracent des portraits peu flattés de quelques-uns des hommes influens du nouveau gouvernement grec. Colocotrone a, disent-ils, un air bas et sauvage ; mais il est taillé en Hercule. Odyssee (Ulysse) n'était qu'un fourbe, qui, depuis a péri dans Athènes. Ils parlent avantageusement des marins, surtout de Miaulis dont la flotte s'est signalée par des prodiges de valeur et d'audace.

Le second des ouvrages, dont nous essayons de donner une idée, ne présente que des descriptions déjà répétées mille fois sur la beauté du ciel, des fleuves, des vallées, des plaines, des montagnes, et sur la fertilité de la Grèce. Quant aux observations sur les mœurs, elles ne sont pas toujours dictées par une sévère impartialité, surtout lorsque l'auteur avance que si l'on supprimait la vanité et l'ambition des Grecs, on détruirait ainsi les deux grandes barrières au despotisme des Turcs.

M. Bulwer juge également avec sévérité les capitaines grecs.

Parmi eux, dit-il, aucun, sans excepter Colocotroné, n'est plus nuisible au gouvernement que le traître Ulysse ou Odysée, ancien favori d'Ali-Pacha. Gouras et Niketas, très-populaires, sont, selon M. Bulwer, aussi braves que stupides. Mais il prodigue ses éloges au caractère et aux talens de Mavrocordato, haï des capitaines parce qu'il n'est pas un des leurs, étant Fanariote; haï des marchands parce qu'il n'est pas un des capitaines; et qui n'en est pas moins un homme de tête, doué de grands moyens politiques, pour maintenir l'ordre et asseoir le gouvernement grec sur une base durable. ALBERT-MONTEMONT.

161. NOTES D'UN VOYAGE FAIT DANS LE LEVANT, en 1816 et 1817.

Un vol. in-8°. de 403 p. Paris; Firmin Didot. (Le millésime manque; l'intrôd. est datée de décemb. 1821.)

Le voile, que la modestie de l'auteur avait jeté sur cette agréable production, est soulevé, et l'on sait qu'elle est due à l'un de nos plus célèbres typographes, à M. Firmin Didot, attaché en 1816 à l'ambassade de Constantinople. M. Didot s'arrête quelques jours en Corse; il traverse le détroit de Charybde et Scylla, aperçoit l'Etna, et bientôt, surpris et enchanté, il se trouve en face de Cythère; l'île de Crète, Mélos, Siphnos, Céos, Hiéra, Ténédos, rappellent au voyageur les souvenirs antiques; enfin il débarque sur les rivages de Troie. Nous ne suivrons pas M. Didot dans l'énumération de tous les lieux qu'il a visités. Arrivé à Constantinople, d'où il fit des excursions à Pruse, au mont Olympe, aux ruines du Pergame, etc., il raconte la réception du grand-seigneur, puis il part de Constantinople, se rend à Smyrne et de là en Égypte, en touchant à Chios et à Samos. Alexandrie, Rosette, le Caire, Damiette, sont successivement l'objet de ses investigations. De cette dernière ville, M. Didot se rend à Yaffa, puis à Saint-Jean d'Acre, au mont Carmel et à Nazareth, d'où il part en pèlerinage dans la Terre-Sainte; il visite Jérusalem, Bethléem, la vallée de Josaphat, etc. : en quittant la Terre-Sainte, M. Didot se dirige sur l'ancienne Tyr; sa réception chez lady Stanhope, qui s'est fait couronner reine de Palmyre sur les ruines de cette ville célèbre, son excursion dans le Liban, présentent beaucoup d'intérêt. Notre voyageur revient par Tripoli de Syrie, il s'embarque à Lattakié pour l'île de Chypre, il visite Rhodes, Cos et les ruines d'Halicarnasse, Leros, Lesbos, d'où

il s'embarque pour Cydonie, ville située sur le continent de l'Asie, où il s'arrête et termine la première partie de ses Notes; car nous avons l'espoir qu'elles auront une continuation.

L'on conçoit que dans cette intéressante promenade, M. Didot n'a pu voir en général que ce qui a été vu et décrit par cent voyageurs avant lui; mais ses *Notes* sont d'un homme spirituel et instruit, et il fait passer dans l'esprit des lecteurs toutes les sensations que la vue de tant de lieux classiques et pleins de grands souvenirs, devait faire naître en lui. Observateur judicieux, il attache et inspire la confiance. Son ouvrage est le guide le plus aimable et le plus instructif que l'on puisse offrir, pour l'ensemble du pays qu'il a parcouru, aux personnes du monde jalouses de s'instruire sur des contrées qui attirent aujourd'hui l'attention et l'intérêt général.

Nous signalerons dans la vi^e. section, les inscriptions que M. Didot offre aux érudits dans son ouvrage. D.

162. VOYAGE A L'ÎLE DE FRANCE DANS L'INDE ET EN ANGLETERRE, suivi de mémoires sur les Indiens, sur les vents des mers de l'Inde, et d'une notice sur la vie du général Benoît DÉSOLANS, command. l'armée Maratte sous Scindia; par P. BRUNET, de Nantes, 1 vol. in-8°. de iv-390 p., prix 6 fr. Paris, 1825; Mongie aîné.

L'auteur déclare, dans une courte préface, qu'en entreprenant son travail, son unique intention a été de faire passer dans notre langue, quelques-uns des matériaux des nombreuses collections anglaises, en y joignant les observations qu'il a été à portée de faire pendant son séjour dans l'Inde. Il croit cependant avoir relevé quelques erreurs graves consignées dans d'autres ouvrages; et il s'est surtout proposé de faire une espèce de *Compendium*, où les voyageurs et les jeunes marins français puissent trouver, dans un petit volume, une réunion de notes curieuses sur le prix exact de certaines marchandises, sur le traitement des prisonniers par la compagnie des Indes anglaises, et quelques mémoires intéressans, tant sur les Indiens que sur les mers qu'on aura à parcourir. Quant à l'Angleterre, ayant été confiné pendant plusieurs années dans une petite ville, il n'a pu offrir que quelques notes éparses sur ce pays et sur ses habitans.

Le lecteur n'est donc point trompé en ne trouvant dans le

voyage de M. Brunet, que des observations empruntées très-souvent aux écrivains anglais, avec les remarques rapides du voyageur sur les lieux qu'il a vus, sur le physique, les mœurs et les usages des naturels de l'Inde, au milieu desquels il s'est trouvé, et le récit de ses aventures. Parti de Nantes le 14 janvier 1803, il relâche à l'Île de France, dont il donne une courte description, se rembarque comme chirurgien à bord d'un corsaire bientôt enlevé par deux vaisseaux de guerre anglais, et est conduit à Madras où il obtient la liberté de résider, sur sa parole, à Pounamalie, jolie aldée voisine de cette ville. Les chapitres iv-xiii sont consacrés à la description du lieu et de ses environs, des usages, fêtes, etc., des Malabares, des Lascars, des tours des jongleurs indiens, etc., à des réflexions sur les sciences et la langue du pays, sur la température de quelques parties de la Péninsule de l'Inde, et sur la chaleur moyenne de la côte de Coromandel, sur le sultan Tippoo et sa dernière guerre avec les Anglais; enfin, sur la caste des Parias, et le christianisme des Indiens. La plus grande partie de ces observations diverses est empruntée aux écrits déjà publiés sur l'Inde. L'auteur, d'après les siennes propres sur les Parias, reproche à ceux qui en ont parlé avant lui, et particulièrement à Bernardin de Saint-Pierre, d'avoir beaucoup exagéré l'état d'avilissement de cette caste, dont l'infériorité n'équivaut point, suivant lui, à une proscription aussi terrible que celle dont on la croit l'objet. Mais son témoignage peut-il prévaloir sur l'accord unanime de tous les observateurs qui ont été plus à portée que lui d'approfondir l'étude des lois, des usages et des coutumes des Indous, ainsi que les résultats de la séparation des castes? Quant à l'opinion énoncée par M. Brunet, sur l'impossibilité ou l'extrême improbabilité d'une conversion des Indous au christianisme, elle est conforme à celle de M. l'abbé Dubois, et les raisons par lesquelles il la motive ne sont pas sans importance. Les chapitres xiv-xviii contiennent le récit du départ de l'auteur sur un vaisseau de la compagnie, de son arrivée à Sainte-Hélène, de son voyage et de son séjour en Angleterre; d'abord sur un vaisseau-prison, ensuite dans la petite ville de Thame, comté d'Oxford. On trouve dans le xviii^e. chapitre, un aperçu très-superficiel sur la littérature anglaise, les journaux, le commerce et la marine. Le reste du volume est rempli par divers discours, notes et mémoires, entre autres,

sur le caractère, les mœurs, la religion, les castes, les lois et les arts des Indiens, sur la nature des vents régnans dans les mers de l'Inde, et sur les moussons. Il est terminé par la notice annoncée sur le général Déboigne. L'auteur, dans ses discours et mémoires, a mis amplement à contribution les voyages et autres écrits sur l'Inde et ses mers.

Au total, sa relation, sans ajouter beaucoup aux notions déjà acquises sur les contrées qu'il a visitées, et malgré des négligences de style assez fréquentes, n'est pas dépourvue d'intérêt. On y trouvera encore avec quelque plaisir une réunion de documens peu étendus et peu approfondis à la vérité, mais curieux et utiles sur un pays dont on aime toujours à se former une idée, même superficielle.

163. VOYAGE DU CAPITAINE HIRAM COX DANS L'EMPIRE DES BIRMANS, avec des Notes et un Essai hist. sur cet empire, les peuples qui occupent la presqu'île au delà du Gange, et sur la compagnie anglaise des Indes orient. ; par A.-P. CHAALONS D'ARGÉ, attaché à la bibliot. du dépôt de la guerre; orné de figures, de costumes coloriés, et de la carte du théâtre de la guerre entre ce peuple et les Anglais. 2 vol. in-8°, ensemble de 49 feuilles $\frac{1}{4}$, plus les cartes et pl. Prix, 14 fr. Paris, 1825 ; Arth. Bertrand.

Cet ouvrage, dont l'annonce a été retardée dans le Bulletin par des circonstances indépendantes de notre volonté, renferme, 1°. la traduction libre du voyage du capitaine Cox, publié à Londres en 1821 (*Journ. of a residence in the Burmhan empire*, etc. 1 vol. in-8°), et déjà bien connu du public savant, par les extraits qu'en ont donnés tous les journaux littéraires du temps; 2°. des notes et un essai historique sur l'empire Birman, dus aux recherches du traducteur, M. Chaalons d'Argé. L'on conçoit que nous nous arrêtons peu sur le voyage de Cox et que nous signalions plus spécialement cette deuxième partie de l'ouvrage, la première étant déjà bien connue. Nous nous bornerons quant à celle-ci, aux renseignemens suivans. Le capitaine Hiram Cox, officier au service de la compagnie des Indes, fut chargé par le gouverneur, d'une mission chez les Birmans, auprès desquels il devait occuper l'emploi de Résident, peu après que le major Symes eut réglé avec leur gouvernement, les bases des relations qu'on voulait établir avec eux.

La relation de la mission du major Symes a été également publiée; mais elle n'est point généralement d'accord avec celle de Cox. M. d'Argé n'a pas cru devoir publier de celle-ci une traduction littérale; il l'a partagée en chapitres; il a rapproché les événemens qui se liaient entre eux; mais il n'a rien changé aux pensées, aux opinions, ni aux descriptions de l'auteur original. En un mot, il a cherché à classer les matériaux recueillis par le capitaine Cox, comme il les aurait classés lui-même, s'il ne fût mort avant d'avoir pu mettre la dernière main à son ouvrage. C'est ce que nous explique M. d'Argé dans un avertissement placé en tête du premier volume.

L'Essai historique sur l'empire des Birmans et les peuples qui occupent la presqu'île au delà du Gange, précède la traduction du voyage, il occupe 156 pages et offre une excellente introduction au voyage de Cox, et même un résumé fort bien fait de toutes les notions éparses dans les divers écrits des géographes et des voyageurs les plus accrédités, sur le royaume d'Ava et sur les peuples de la presqu'île, au delà du Gange. Cet Essai est aussi instructif qu'intéressant et mérite les plus grands éloges. Nous invitons les personnes qui veulent se mettre au courant de l'état politique de l'empire des Birmans, dans un moment où la guerre que ce peuple soutient avec les Anglais occupe assez généralement les esprits, à lire l'Essai de M. d'Argé. Cette guerre, pour tous les esprits réfléchis, peut être d'une grande importance; quelques actes peu connus et des renseignemens fournis par des hommes qui ont vécu longtemps dans l'Inde, peuvent faire soupçonner que les vues de la compagnie des Indes pourraient bien se porter jusqu'à quelques tentatives sur la Chine. Des informations exactes lui ont prouvé qu'une petite armée bien aguerrie, pénétrerait facilement jusqu'au cœur de l'empire chinois, et si par la conquête du pays des Birmans, ou par la soumission de ce peuple, la compagnie pouvait seulement tenir un corps respectable en observation sur les frontières chinoises de ce côté, après avoir réglé, les armes à la main, les conditions de commerce les plus favorables dans la capitale même de l'empire chinois, nul doute que ces succès ne fussent d'une très-haute importance pour les résultats de son commerce. Quelques personnes se rappelleront encore en Angleterre, d'avoir entendu proposer un nombre des moyens à employer pour acquitter tout d'un

comp la dette nationale ; une excursion en Chine, qui ne pouvait, disait-on, manquer de valoir beaucoup d'argent.

Les notes fort considérables dont M. Chaalons d'Argé a accompagné le texte du voyage de Cox, éclaircissent le récit de cet officier qui avait souvent besoin de commentaire, et quoiqu'elles portent souvent sur des pays ou des villes qui ne font point partie de l'empire Birman, comme elles sont puisées dans de bonnes sources et rédigées de manière à intéresser, elles ne semblent pas déplacées, et beaucoup d'entre elles sont fort instructives. Nous ne nous étendrons pas sur le voyage de Cox, déjà ancien, quoiqu'il l'édition originale n'ait paru qu'en 1821 ; toutefois ce voyage, par les documens qu'y a joints M. d'Argé et la manière dont il l'a rédigé, acquiert un nouvel intérêt, surtout aujourd'hui, et nous devons le remercier de nous en avoir donné une excellente traduction.

On peut encore, après l'essai de M. C. d'Argé, consulter une notice bien faite sur l'empire des Birmans, qui se trouve dans le *Lond. and Paris observer*, 15 janv. 1826, et que ce journal a extrait de l'*Oriental Herald*. D.

164. TRAVELS IN WESTERN AFRICA. Voyages dans la partie occidentale de l'Afrique, faits dans les années 1818, 19, 20 et 21 ; par le major W. GRAY et feu le Dr. DOCHARD. Londres, 1825 ; Murray. — Le même trad. en franç. Paris, 1826. (*Monthly Review*, septembre 1825, p. 11-18.)

Les malheureuses expéditions du major Peddie et du capitaine Campbell, et leur continuation sous les ordres du major Gray et de M. Dochart, sont décrites dans ce volume ; qui traite plus particulièrement des contrées adjacentes aux rivières de la Gambie et du Sénégal, savoir : Fouta-Jallon, Woulli, Bondou, Galam, Kasson, Kaarta et Foulidou. La première moitié du volume occupe l'espace de temps écoulé depuis le départ du major Peddie, en 1815 jusqu'en janvier 1819, où Peddie et son successeur Campbell étant morts, le major Gray devint comme prisonnier sur les frontières du royaume de Bondou, et où Dochart était allé à Sego pour tâcher d'ouvrir le passage en avant de son compagnon de recherches.

Le journal présente une succession affligeante d'accidens, de privations, de difficultés, de maladies et de morts. Les barba-

res, les voleurs, les pillards, qui passent sous nos yeux avec les titres pompeux de rois, de princes et de chefs, presque tous invariablement opposés au progrès de l'expédition, saisisaient toutes les occasions, employaient tous les moyens d'en extorquer quelques présens, et finalement trompaient ses espérances en la retenant jusqu'à ce que la mortalité eût diminué ses forces et rendu vains de plus longs efforts pour une exploration étendue.

Ayant ainsi offert une analyse sommaire de l'ouvrage, nous pourrons en détacher quelques traits sur les mœurs ou les contrées parcourues.

A Kayaye, le major Gray remarqua une espèce de charlatan qui avait le droit de punir les femmes et les jeunes filles infidèles ou peu sages; celles qui avaient quelques reproches à se faire, se hâtaient de lui offrir des présens pour le gagner, surtout si elles avaient eu quelques faiblesses pour les blancs. Le major remarqua aussi comment s'opèrent les mariages dans ce pays : le jeune homme gagne la mère de celle qui lui convient, fait à cette mère un petit cadeau, puis, assisté de deux ou trois de ses camarades, et tombant sur la fille au moment où elle s'y attend le moins, l'enlève de vive force pour devenir son époux; elle a beau résister, frapper, jouer des ongles et des dents, ses parens ne font qu'en rire, et la consolent en lui disant qu'elle s'accoutumera bientôt à sa nouvelle situation.

Dans le Bondou, on trouve de pareils usages, soit quant aux châtimens des femmes trop complaisantes envers les blancs, soit quant aux mariages. Mais là, le jongleur met plus souvent encore ses menaces à exécution; et le major Gray vit fouetter publiquement une femme devant une nombreuse assemblée, qui s'amusa beaucoup de ce barbare traitement.

Le peuple de ces contrées met à l'épreuve du poison quiconque est accusé de sorcellerie ou maléfice; coupable ou non, il est obligé de boire une certaine quantité du jus d'un arbre vénéneux appelé *talee* par les naturels, liqueur qui, suivant sa force, amène plus ou moins vite des nausées, des vomissemens, des maux d'estomac et de ventre, dont la fin est souvent la mort de l'individu, auquel cas il est déclaré coupable : si, au contraire, il en réchappe, soit à cause de la faiblesse de la dose préparée par une personne que l'accusé aura gagnée moyennant quelque don secret, soit à cause de sa forte consti-

tution et d'antidote pris à temps, alors son innocence est proclamée.

Dans le Bondou, les voyageurs furent assaillis de mendiants de toute espèce. La fièvre et la dysenterie continuèrent leurs ravages, et plusieurs des compagnons du major Gray périrent. Des bêtes féroces les attaquèrent plus d'une fois, notamment des lions et des hyènes. Il paraît que les premiers de ces animaux sont en vénération parmi ces peuples; car un des naturels subit la fustigation pour avoir aidé les blancs à tuer une lionne, à laquelle on rendit même des honneurs funèbres.

Les habitans de Bondou sont un mélange de Foulahs, de Mandingues, de Serrawallies et de Joloffs, retenant toutefois les mœurs des premiers, dont ils parlent exclusivement la langue. Ils sont d'une taille moyenne, bien faits, très-actifs, ont la peau légèrement cuivrée, et les traits approchant plus de ceux des Européens que des autres tribus de l'Afrique occidentale, les Maures exceptés. Ils n'ont pas non plus les cheveux aussi noirs ou aussi laineux que ceux des nègres, et leurs yeux, plus larges et plus ronds, sont également d'une meilleure couleur et plus expressifs. Les femmes en particulier, dont la figure, sans le secours de l'art, pourrait entrer en parallèle avec les plus belles figures européennes, ont les formes sveltes et infiniment gracieuses. Elles sont extrêmement propres sur leurs personnes et dans leurs vêtemens; elles aiment beaucoup l'ambre, les parfums, le corail, les grains de verre de différente couleur, avec lesquels elles ornent leurs têtes, leurs cous, leurs poignets et leurs genoux; elles ont des boutons d'or et d'argent, d'énormes pendans d'oreilles soutenus par une courroie; elles portent de plus un voile négligemment jeté sur la tête, et qu'elles ont fait elles-mêmes avec du coton, imitant une mousseline épaisse: en un mot, elles sont très-recherchées et très-soigneuses dans leur parure. Leur démarche a de la grâce et de la dignité, et leur aspect, quoique étrange pour un Européen, est loin de manquer d'une certaine élégance.

Les difficultés du voyage dans cette partie du globe sont effrayantes: ici, les bêtes féroces, les essaims de grosses abeilles attaquent les voyageurs et les animaux qui portent le bagage; là, les irruptions des sauvages ou des voleurs, ou bien une pénurie de tout, dans des contrées sans chemins praticables, à travers des rochers ou des grandes herbes qu'une étincelle suf-

fit pour embraser ; plus loin , des vexations , des pillages ; partout des motifs de dégoût et même de désespoir , au milieu des maladies aiguës qui vous emportent en un moment dans le tombeau : voilà ce que l'amour des sciences et des découvertes fait braver.

Le royaume de Bondou , dans lequel l'expédition passa l'hiver , est situé entre le 14 et 15° de latitude nord , et 10 et 12° de longitude est ; il est borné , au nord , par le royaume de Kajaga , au sud , par Tenda et Dentilla , à l'est , par le Fa-Lemme , Bambouk et Logo , et à l'ouest , par Fouta-Toro , les bois de Simbani et Woulli. Sa plus grande étendue , de l'est à l'ouest , n'excède pas 90 milles anglais , et 60 du nord au sud.

Tout le pays est généralement montagneux , surtout au nord et à l'est. Les montagnes sont peu élevées , et couvertes de bois rabongri qui n'est guère propre qu'au chauffage.

Les vallées , où sont situés les villes et villages , paraissent bien cultivées. D'innombrables lits de torrens coupent ces vallées dans toutes les directions , et servent , durant les pluies , à conduire l'eau recueillie par les hauts terrains vers Fa-Lemme et le Sénégal. Un grand nombre de tamarins , de baobabs , de ramnus lotus et d'autres arbres fruitiers , croissent agréablement dispersés dans les vallées , rendues encore plus pittoresques par l'aspect fréquent d'un village ou d'une ville entourée de murailles , ayant toujours dans leur voisinage des plantations de coton et d'indigo.

Les forces disponibles de Bondou n'excèdent pas 600 cavaliers et 3000 fantassins. Quand le souverain veut les réunir , il se rend avec sa garde dans un village près de la capitale , fait battre le tambour , ce qui est répété dans chaque village , et de la sorte l'appel aux armes a circulé dans tout le royaume et produit son effet.

Pendant le séjour du major Gray dans la capitale du Bondou , le prince régnant mourut. Cette majesté africaine avait déployé une grande duplicité ; son successeur parut encore plus hostile envers notre voyageur , qui , en définitive , se vit contraint de revenir sur ses pas. C'est alors qu'il fut fait prisonnier dans le Fouta-Toro , où il supporta les plus cruels tourmens. A la fin , il réussit à se rendre à Bakel , pendant que M. Dochart était plus heureux à Sego , où ses courses sur le Niger sont devenues si intéressantes pour la géographie. Ce dernier rejoignit le ma-

jour, qui prit la route de Galani pour aller à Kaarta, dont le roi cajola quelque temps nos voyageurs afin d'en obtenir tout ce qu'il pourrait, puis les força à la retraite.

Il paraît que la polygamie n'a pas de bornes dans le royaume de Kaarta. De simples particuliers y ont jusqu'à dix femmes et beaucoup de concubines : les princes ont au moins chacun trente épouses légitimes ; et Modiba, le souverain, possède à son harem cent femmes et deux concubines.

ALBERT-MONTEMONT.

165. LE JEUNE VOYAGEUR EN ÉGYPTÉ ET EN NUBIE, ouvrage élémentaire, extrait des voyages de BELZONI. In-8°. de xvi et 281 pages, orné de grav. Prix, 6 fr. Paris, 1826 ; Bossange frères.

Quoique cet ouvrage ne soit destiné qu'à l'instruction des jeunes gens, nous le signalerons à nos lecteurs comme un exemple de l'esprit qui devrait diriger le choix et la rédaction de quelques livres utiles à mettre entre les mains de la jeunesse. Celui-ci présente un extrait ; par demandes et par réponses, de l'ouvrage de Belzoni. L'auteur a su y attacher tout l'intérêt du sujet, et il instruit les jeunes lecteurs en les amusant. Il serait à désirer qu'il existât sur les diverses contrées du globe un extrait semblable des voyages importans et récents ; ce serait le meilleur moyen d'inculquer dans la tête des jeunes gens des idées justes et une instruction variée. Des figures gravées représentent en petit les événemens les plus remarquables du voyage de Belzoni.

F.

166. VOYAGE À MÉROË, AU FLEUVE BLANC, etc. ; par M. FRÉDÉRIC CAILLIAUD. Livr. XXIII à XXVII. (Voyez le *Bulletin*, t. IV, 1825, n°. 97.)

L'important ouvrage du courageux et habile voyageur dont nous annonçons la suite, mérite de plus en plus la reconnaissance des savans, par l'intérêt des monumens qu'il nous fait connaître, les pays où ces monumens sont situés, les documens précieux pour l'archéologie qu'il présente aux méditations des érudits, et les nouvelles productions de la nature qui y sont représentées.

Les livraisons 23, 24 et 25, sont réunies dans le même cahier ; voici l'indication sommaire du sujet des planches qui

les composent. Toutes font partie du second volume de cet ouvrage, excepté la suivante qui appartient au premier volume.

Pl. xiv. Vue du temple central d'el Meçaourâh; offrant encore une foule de colonnes debout et de grandes ruines.

Pl. xi. Vue d'un temple dans les environs de Joleb; la vue des restes d'un autre temple à Néloua, sur la rive gauche du Nil, dans la province de Sokkat, occupe la pl. xv: la xvi^e. représente les ruines d'un édifice de même espèce à Amara, situé dans la même province: la xviii^e. représente des bas-reliefs copiés sur les colonnes du temple d'Amara; les ruines du temple de Jemnê, prises de l'est et de l'ouest, occupent les pl. xxiv et xxv.

La xxxv^e. donne le plan topographique de l'oasis d'el Farafreh et de ses environs, ainsi que la vue du village qu'on y trouve; la pl. xl donne la vue d'un arc de triomphe, situé dans la petite oasis à el-Gasr; les pl. lvi et lvii représentent une grande quantité d'armes et d'armures, des instrumens de musique, des objets de parure et d'ustensiles des nègres en usage aujourd'hui dans le Bertât; des meubles et ustensiles, une lyre, des vêtemens, objets de parure, chaussure, etc., en usage dans la province de Chendy et dans les provinces du sud. Ces divers objets ont beaucoup d'intérêt par leur analogie avec ceux en usage chez les anciens habitans. Les pl. lxxvi, lxxvii et lxxix, donnent tous les détails d'une superbe caisse de momies rapportée par M. Cailliaud, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur.

La pl. lxxiii représente des sculptures de la salle hypostyle du Mnemonium, et d'un hypogée à Thèbes et à Memphis.

Les livraisons 26^e. et 27^e. offrent la même variété dans les sujets. La pl. ii donne le plan topographique des ruines de l'île d'Argo, et la vue de deux colosses restaurés; la xx^e. représente la vue Dâl-Narou; la xxxiii^e. la vue de trois tombeaux près d'el Khargeh; la xxxvii^e. la vue générale des grandes pyramides à une lieue du Nil près d'Assour; la pl. lxxviii représente des insectes, la lx^e. des coquilles. Nous en parlerons plus en détail en rendant compte de la partie de l'histoire naturelle de ce voyage. Les pl. lxxviii et lxx se rapportent encore à la caisse de momies dont nous venons de parler; les pl. lxxiv et lxxv donnent des peintures des hypogées de Thèbes.

On conçoit que nous ne pouvons guère donner autre chose qu'une sèche nomenclature des planches de ce bel ouvrage,

qui suffit cependant pour faire apprécier la quantité et l'intérêt des objets qui y sont figurés, car ces planches ne se suivent pas, et leur explication même n'accompagne pas toujours les planches auxquelles elle se rapporte ; il est donc bien difficile de saisir l'ensemble d'un même sujet et de présenter les renseignements et les observations propres à faire valoir toute l'importance et l'intérêt des monumens figurés : nous attendrons donc la fin de la publication de cette grande et belle entreprise pour en donner une idée plus approfondie, plus digne de l'auteur et de son grand ouvrage, et que l'on peut se former à l'avance, d'après le rapport des savans chargés d'examiner les matériaux recueillis par M. Cailliaud, rapport dont nos lecteurs trouveront un extrait étendu dans le *Bulletin* de février 1824, page 143.

Le texte in-8°. va paraître très-incessamment ; il sera orné d'une carte et de gravures représentant les costumes de différentes peuplades, et comprendra, 1°. la relation du voyage et l'explication des planches ; 2°. les observations astronomiques et météorologiques, et l'extrait du journal de route ; 3°. la description des objets d'histoire naturelle ; 4°. des renseignements sur le pays de Dinka, situé sur le Fleuve Blanc, et sur les noirs de Cheloukhé, avec la liste des rois de Sennâr, de Chendi, etc. ; 5°. le récit de l'expédition d'Ismâïl-Pachâ en Nubie.

On se propose de publier uniquement un ouvrage de faits et d'observations : c'est un vaste champ que M. Cailliaud va ouvrir aux recherches et aux discussions scientifiques.

Il sera tiré un très-petit nombre d'épreuves sur papier de Chine.

167. WANDERINGS IN SOUTH AMERICA, THE NORTH-WEST OF THE UNITED-STATES, AND THE ANTILLES. Voyages dans l'Amérique méridionale, dans la partie nord-ouest des États-Unis, et aux Antilles, faits dans les années 1812, 1816, 1820 et 1824 ; par CHARLES WATERTON, esq. In-4°. de 326 pages. Prix, 1 l. st. 11 s. 6 d. Londres, 1826 ; Mawmann. (*Monthly Review*, sept. 1825 ; p. 66.)

M. Waterton est allé quatre fois en Amérique pour enfichir sa collection ornithologique ; on pourrait l'appeler le chevalier errant de la science ; car il s'est engagé pour elle dans les excursions les plus aventureuses. Nous le voyons s'enfoncer au

milieu des sombres forêts de la Guiane, monter à cheval sur un alligator, s'engager à un combat mortel avec le serpent Boa, et le coulacanara venimeux, exposer sa grande orteille pendante d'un hamac pour être sucée par un vampire; en un mot affronter tous les périls dans son amour des recherches ou découvertes scientifiques. Il est vrai qu'il ne cite aucun témoin de ses prouesses contre les monstres des déserts; mais la naïveté de sa relation prévient en sa faveur.

Dans sa première expédition, en 1812, il débarqua sur les côtes de Démérara, et explora les vastes solitudes de cette colonie et d'Essequibo; en suivant le cours des rivières, il pénétra à plus de cinq cents milles dans les plus épaisses forêts du monde, jusqu'aux frontières de la Guiane portugaise. Il recueillit une quantité considérable du fameux poison wourali, dans lequel les chasseurs indiens de ces déserts ont coutume de tremper leurs flèches, et obtint même des naturels le secret de la composition mortelle de ce suc végétal. Il le rapporta en Angleterre et l'essaya sur divers animaux, qui succombèrent à l'instant même.

Au bout de six ans, M. Waterton se rendit au Brésil, avec le dessein de remonter la rivière des Amazones jusqu'au Rio Negro, et d'aller chercher la source de l'Essequibo pour redescendre ce fleuve jusqu'à la mer. Il ne put mettre à exécution cet audacieux projet; il partit pour Cayenne, visita cette colonie, puis Surinam et Berbice, et fit une ample collection d'oiseaux durant un séjour de six mois, au bout desquels il rapporta sa cargaison à Londres.

En 1820, il retourna encore à Démérara, dont il parcourut de nouveau les forêts; il saisit un caïman ou alligator vivant; étudia les mœurs du paresseux, qu'il trouva différentes de celles que lui a prêtées Buffon; et osa prendre par le cou un reptile dont il évita ainsi la morsure; il ne faut, dit-il, pour cela qu'un peu de résolution et de sang-froid.

Le quatrième voyage de M. Waterton se borne à quelques parties civilisées des États-Unis et du Canada, d'où il courut de rechef à la Guiane pour se livrer à ses recherches favorites. Mais il faut avouer que cette dernière fois, elles se réduisent à bien peu de choses. Nous ne le suivrons pas dans les détails qu'il présente sur la nouvelle manière d'empailler ses oiseaux; c'est à quoi se réduit le reste de son volume. ALBERT-MONTEMONT.

168. NARRATIVE OF A JOURNEY ACROSS THE CORDILLERA OF THE ANDES. Relation d'un voyage fait à travers les Cordilières, et d'un séjour à Lima et autres parties du Pérou, pendant les années 1823 et 1824; par ROBERT PROCTOR, esq. In-8°. de 374 pages. Londres, 1825; Hurst, Robinson and Co. (*The London and Paris observer*; 19 juin 1825.)

Cette relation présente des détails remplis d'intérêt. L'auteur, en sa qualité d'agent de l'emprunt péruvien à Londres, était en position de recueillir des faits positifs sur les contrées qu'il a parcourues et sur les mœurs ou le caractère de leurs habitants.

Parti de Buénos-Ayres, il s'est rendu à Lima, par le Chili, en traversant les Cordilières, dans un des plus grands diamètres de l'Amérique méridionale. L'aspect aride et singulier de ces fameux déserts ou pampas, couverts d'un gazon rabougri et d'une herbe légère, sur une étendue de plusieurs centaines de milles anglais, entre Buénos-Ayres et Mendoza ou Mendoza, est simplement et exactement retracé par notre voyageur.

La première vue de la Cordillère des Andes le frappa d'étonnement : « Personne, dit-il, ne peut s'imaginer l'effet que produit sur l'esprit d'un étranger le tableau de cette prodigieuse barrière de montagnes gigantesques. Elles étaient entièrement couvertes de neige (en avril), et s'élevaient à une telle hauteur, que nous fûmes obligés de retirer notre cou en arrière pour les regarder. Elles paraissaient appartenir à un monde différent, on voyait seulement leurs cimes, car le ciel brillait sur elles, tandis que l'horizon était obscurci. Nous nous trouvions encore à 170 milles du sommet ou *cumbre* de la Cordillère que nous devions franchir. »

Arrivé à Mendoza, notre voyageur fit une visite au général Saint-Martin, qui y vivait retiré depuis les derniers événemens du Pérou. Il remarqua que les femmes de Mendoza ont presque toutes le goître, ce qu'on attribue à l'eau de neige bue par les habitants. M. de Humboldt assigne plusieurs autres causes, notamment la circulation gênée de l'air, l'état de l'atmosphère et la qualité particulière des eaux.

En quittant Villa Vicencio, dernier poste au pied des Cordilières, M. Proctor eut occasion d'admirer l'adresse des mules et la sûreté de leur marche à travers ces montagnes : « Elles s'arrêtaient souvent pour regarder comment elles éviteraient

inédits concernant l'Histoire de la marine castillane et des établissemens espagnols dans l'Inde (Amérique); mise en ordre et enrichie de notes; par don Martin Fernandez de NAVARRETE, Chev. de l'ordre de St.-Jean, Secrét. de S. M., ministre émérite (*jubilado*) du conseil suprême de la guerre, direct. par intérim du dépôt hydrographique, membre des Acad. roy. espagnole, et de l'histoire, etc. Petit in-4.; Tom. I, de cli et 455 p. avec deux cartes; Tom. II, de 455 p. Madrid, 1825; imprimerie roy., par ordre de S. M.

Nous avons entretenu plusieurs fois nos lecteurs de la publication importante que préparait M. de Navarrete; nous en annonçons aujourd'hui les deux premiers volumes. Nous nous bornerons actuellement à signaler leur apparition et la distribution bibliographique des matières qu'ils renferment. Dans un prochain numéro, nous donnerons à nos lecteurs une idée plus approfondie de cette importante collection, qui doit valoir à M. de Navarrete et au souverain qui a généreusement ordonné et protégé cette publication, la reconnaissance de tous les hommes éclairés. Elle est dédiée à S. M. le roi d'Espagne.

Le 1^{er}. volume porte pour titre spécial, *Voyages de Colomb, grand amiral de Castille*. Dans une savante introduction de 150 pages, M. de Navarrete, considérant que le but de tous les voyages de découvertes entrepris par les Espagnols depuis la fin du 15^e. siècle, était de chercher une nouvelle route pour aller aux Indes orientales, afin d'en rapporter avec plus de facilité et de promptitude les productions qui, depuis si long-temps, alimentaient le luxe des Européens, entreprend de nous donner une idée générale des progrès que la géographie et l'art nautique durent à ces diverses expéditions de découvertes. Cet aperçu historique, rapide mais plein de faits, se fait lire avec un grand intérêt. M. de Navarrete fait sentir ensuite les avantages que la publication de sa collection des voyages entrepris par les Espagnols procurera à la géographie, à l'art nautique, à l'histoire, aux diverses sciences et à la politique; il fait connaître les moyens qu'il a eus à sa disposition, et les secours qu'il a pu réunir pour rassembler et coordonner cette collection; il cite quelques points et quelques événemens de la vie de Colomb, jusqu'à présent douteux et contestés, qui lui paraissent enfin éclaircis ou prouvés par les documens qu'il en publie. Des notes étendues et curieuses suivent cette belle introduction, et pré-

sentent des développemens sur quelques questions qui s'y rattachent.

Les relations des 1^{er}. 3^e. et 4^e. voyages de Colomb occupent presque tout le reste de ce 1^{er}. volume. Pour remplacer la relation du 2^e. voyage, qui ne s'est pas retrouvée, M. de Navarrete donne celle qu'écrivit au *Cabildo* (municipalité) de Séville le Dr. Chanca, qui accompagna Colomb dans ce voyage.

Des notes assez nombreuses éclaircissent quelques expressions obscures ou vieilles, ou des faits relatifs à l'art nautique, à l'histoire, aux coutumes du temps, aux mœurs, aux habitudes, à l'histoire naturelle, etc. La carte qui est placée après la relation du 4^e. voyage est intitulée : *Carte de l'Océan atlantique septentrional*, avec les routes que suivit D. Christophe Colomb, jusqu'à la rencontre des premières îles qu'il découvrit dans le Nouveau-Monde. Cette carte indique la route suivie pendant les quatre voyages.

Un appendice contenant les documens relatifs à la dignité de grand amiral de Castille, qui fut concédée à Colomb. Les prérogatives et la juridiction de cette place terminent le volume. Cet appendice est suivi d'une deuxième carte intitulée : *Côtes de la terre ferme, depuis l'Orénoque jusqu'au Yucatan, îles Antilles et Lucayes, avec les routes que suivit Colomb pendant les découvertes dans ces mers.*

Le 2^e. volume porte pour titre : *Collection de documens relatifs à la personne, aux voyages et aux découvertes de l'amiral D. Christophe Colomb, au gouvernement et à l'administration des premiers établissemens des Indes, et à la marine castillane.*

Ce volume est, comme le premier, accompagné de notes et d'éclaircissemens. Comme on le conçoit facilement, ces deux premiers volumes intéressent en quelque sorte plus l'histoire que la géographie proprement dite; mais l'histoire même de la science leur devra beaucoup. Par exemple, M. de Navarrete nous paraît avoir raison de croire que c'est aux îles des Turques, près de Saint-Domingue, et non aux Lucayes, comme on le croyait généralement, que Colomb aborda en premier lieu, lors de son premier voyage. Dans le tome 2^e. il expose les raisons qui lui ont démontré que le codicile de Colomb, qu'on a donné comme ayant été trouvé à Rome dans la bibliothèque Corsini, est entièrement apocryphe et supposé.

Si ces deux premiers volumes sont favorablement accueillis

par le public savant , M. de Navarrete entreprendra la publication du tome III , qui comprendra les découvertes successives de la *Terre Ferme* et du Brésil , jusqu'au Rio de la Plata , celle du golphe du Mexique et de la Floride avec le voyage de Magellan.

Nous devons faire des vœux, avec tous les amis de la science, pour que cette importante collection soit publiée sans interruption , et le plus tôt possible ; elle ne saurait manquer d'être accueillie avec tout l'intérêt et l'avidité curiosité qu'inspirent tant de documens nouveaux et si impatiemment attendus depuis tant d'années. F.

Nous nous empressons d'annoncer une traduction française des 2 volumes qui ont paru de cette importante collection. Le nom des deux traducteurs, MM. de La Roquette et de Verneuil, tous les deux collègues de l'éditeur de la collection originale, M. de Navarrete, à l'Académie d'histoire de Madrid et à la Société de géographie de Paris, est une excellente garantie pour l'élégante fidélité et le succès de cette traduction, que l'éditeur, versé dans la connaissance des différentes langues de l'Europe, et surtout de la langue française, prend soin de revoir. Celle du 1^{er}. volume est au moment d'être terminée, et ne tardera pas à être livrée au public avec les cartes qui sont entre les mains du graveur. Ces grandes cartes, au nombre de deux, l'une des quatre voyages de Chr. Colomb, et l'autre des côtes de la Terre-Ferme, de l'Orénoque au Yucatan, etc., ont été ajoutées au 1^{er}. volume original par M. de Navarrete. Les traducteurs joignent au 1^{er}. volume le portrait de Chr. Colomb, avec le *fac simile* d'une lettre autographe de ce célèbre navigateur.

MÉLANGES.

170. ATLANTIS. L'Atlantide, journal contenant les documens les plus récents et les plus remarquables, sous les rapports de la politique, de l'histoire, de la géographie, de la statistique, de la civilisation et de la littérature des deux Amériques, du nord et du midi, y compris les Archipels des Indes occidentales ; publié à Philadelphie, par Ed. FLOR. RIVINUS, et par commission, à Leipsic. Cah. 1. de 208 p. en langue allemande, et en caractères romains, 1826, Hinrich ; prix d'abonnement pour l'année, 4 rixd. de Saxe.

Ce nouveau recueil, consacré à l'Amérique, s'ouvre par un prospectus dans lequel l'éditeur développe son plan. Habitant depuis long-temps l'ancienne capitale des États-Unis du nord, il s'est cru plus à portée que beaucoup de voyageurs et d'éditeurs de journaux, de réunir tous les documens propres à bien faire connaître la situation intérieure, l'esprit, l'administration et les progrès en tout genre, de cette vaste confédération. C'est là l'objet principal, la partie essentielle de son entreprise, il y joindra accessoirement des détails, des renseignemens positifs et intéressans sur les autres états américains, et particulièrement sur les nouvelles puissances qui se sont formées dans cette partie du monde. Ce prospectus, presque entier, offre une esquisse rapide et bien faite de la marche progressive de la confédération anglo-américaine, depuis sa formation. L'*Atlantide* paraîtra 4 fois l'an; 2 numéros formeront un volume. On y joindra de petites cartes, des gravures ou des portraits de personnages célèbres.

Cette première livraison contient entre autres articles, 1°. le discours du président actuel des États-Unis, J. Q. Adams, prononcé par ce magistrat en présence de la chambre des représentans, à Washington, lors de son installation solennelle, le 4 mars 1825. Cet homme d'état y signale les progrès de sa patrie, le système de politique et d'administration suivi par son prédécesseur immédiat, et celui qu'il se propose de suivre lui-même. Nous consacrerons un article séparé à la partie de ce document important, qui rentre dans le cadre du *Bulletin*. 2°. Un essai partiel sur la vie politique et la conduite du même personnage. 3°. Une lettre pastorale de l'évêque catholique de Charleston, insérée comme prouvant l'harmonie parfaite des principes de cette communion aux États-Unis, avec les principes de l'union fédérale. 4°. Un tableau historique des principales opérations du congrès pendant la session de 1825. 5°. Un extrait étendu du rapport annuel du ministre des finances, propre à faire connaître la situation financière de l'union. Nous y avons déjà puisé, et nous y puiserons encore des notions intéressantes. 6°. Des recherches sur les causes des différens entre l'état de Géorgie, et le gouvernement fédéral, ainsi qu'avec les Indiens Creeks. 7°. Un tableau descriptif de l'école militaire établie à West-Point, état de New-York. 8°. Le message du président à l'ouverture de la 1^{re} session du 19^e congrès. 9°. Des

notions sur les États-Unis de l'Amérique centrale (Guatimala), avec une esquisse géographique de la province de Nicaragua, articles qui feront pour nous l'objet d'une analyse séparée. 100. Et enfin, des éclaircissemens historiques concernant les prétentions du gouvernement brésilien, sur la ville et la province de Monte-Video, sur la rive nord-est de la Plata.

On voit que les diverses parties de cette livraison offrent un intérêt réel, et que l'éditeur est en effet à portée de réunir des renseignemens exacts, neufs et précieux; s'il multiplie les faits et les observations authentiques, propres à mieux faire connaître l'état géographique, statistique, économique et moral, des contrées dont il s'occupe, on peut, nous le croyons, lui prédire un véritable succès.

171. PALLAS. Pallas, journal historique, politique et géographique, publié par FERD. STILLER. 1^{er}. cahier. Janv. et fév. 1826. In-12 de 312 pag. Altona et Leipsic.

Le titre de ce nouveau recueil en annonce le triple objet. Le premier numéro contient, 1^o. une description de l'île de Candie, et un essai sur l'histoire et l'ancienne constitution de l'île; 2^o. notice sur l'émigration au Brésil, les colonies européennes et l'armée de ce pays; 3^o. observations sur la noblesse russe en général, et en particulier sur la famille Trubetskoi; 4^o. notice historique sur Don Édouard de Bragance; 5^o. succession et ordre de succession des princes de la maison de Romanoff; 6^o. essai historique sur la Grèce, depuis la conquête des Romains jusqu'à l'année 1820.

172. ACADEMIE DES SCIENCES. Séance du lundi 3 avril 1826. — Tableau statistique du commerce de la France en 1824. — M. Moreau de Jonnés lit un mémoire sur le commerce de la France en 1824.

Il résulte de ce tableau, rédigé d'après les états des douanes et autres documens officiels, que notre industrie a fait, de 1823 à 1824, les progrès les plus satisfaisans. Pour s'en convaincre, il suffit de jeter les yeux sur les nombres suivans :

Exportations.	1824.	1823.	Différence.
Produits naturels. . . .	163,056,000	163,492,000	446,000
— manufacturés. . . .	277,486,000	227,262,000	50,224,000
Totaux. . . .	440,542,000	390,754,000	49,778,000

AINSI l'exportation des produits du sol n'a pas augmenté en 1824 ; elle a même été un peu moindre qu'en 1823. Mais les produits de nos manufactures ont obtenu , au contraire , une vente plus considérable de 50 millions ; c'est-à-dire d'environ un cinquième. Cet accroissement , qui seul constitue le progrès de notre commerce d'exportation ; est dû sans doute au perfectionnement rapide de notre industrie , et à l'extension de nos établissemens manufacturiers.

Quant à la manière dont l'exportation a eu lieu , on remarque que par terre elle n'a éprouvé qu'un léger accroissement de 8 millions et demi , tandis que l'exportation maritime en a éprouvé un cinq fois aussi grand. C'est donc principalement par les expéditions d'outremer que notre commerce s'est agrandi ; et cependant l'étendue immense de nos frontières , les besoins urgens et multipliés des états limitrophes , les lignes de transit , singulièrement favorables , que permet notre situation géographique , nous assureraient de vastes débouchés , si ces avantages n'étaient pas rendus nuls par cette sorte de défiance et d'hostilité commerciale qu'entretiennent entre elles les puissances du continent. L'exportation emploie environ dix mille navires , dont près des deux tiers sont étrangers : on voit pourtant avec satisfaction que la proportion des navires nationaux a augmenté en 1824.

Il est curieux et important de connaître quels objets ont été principalement recherchés dans les marchés étrangers , et quelle part est due aux diverses fabrications , dans cette exportation , qui n'est surpassée par celle d'aucun autre pays du monde , excepté l'Angleterre. Nos grandes manufactures sont celles des tissus de chanvre et de lin , de laine , de soie et de coton. Elles entrent dans l'exportation annuelle pour près de 200 millions de francs ; elles ont trouvé en 1824 une vente plus considérable de 33 millions que l'année précédente. En voici le tableau.

	1824.	1823.	Différence.
Tissus de chanvre et de lin. .	37,379,000	30,260,000	7,019,000
— de laine.	20,040,000	19,013,000	1,027,000
— de soie.	99,486,000	84,925,000	14,561,000
— de coton.	35,024,000	21,464,000	10,560,000
Totaux.	191,929,000	158,762,000	33,167,000

On voit que les soieries forment seules la moitié de ce riche commerce. Les cotons sont , après les tissus de soie , les objets dont le progrès a été le plus marqué. Parmi les diverses espèces de tissus de coton , il y en a dont la vente a plus que quintuplé dans l'espace d'un an.

Quant aux arts et métiers , les plus productifs et les plus recherchés à l'extérieur sont ceux qui fournissent au commerce les peaux ouvrées et préparées ; ce genre de commerce a éprouvé un accroissement immense. Les fabriques de papier , la vente de nos merceries , celle des effets d'habillement ont trouvé un bien plus large débouché qu'en 1823. Il y a eu pareillement des progrès satisfaisans faits par la bijouterie , la gravure et la lithographie , la typographie , la verrerie commune et surtout les cristaux , la chapellerie et les modes , ainsi que l'envoi des meubles d'appartement dans les pays étrangers. En masse , douze espèces d'industrie qui , en 1823 , n'avaient donné à l'exportation qu'une valeur de 45 millions de produits , en ont fourni pour 60 millions en 1824 ; par conséquent leur vente extérieure s'est accrue d'un quart dans l'espace d'une seule année.

(*Le Globe* , 6 avril 1826.)

173. SOCIÉTÉ DES SCIENCES ET ARTS DU DÉPARTEMENT DE L'EURE. —

La Société décernera , dans sa séance publique de 1827 , une médaille d'or de la valeur de 200 fr. à l'auteur du meilleur mémoire sur les sources et l'analyse des eaux minérales du département. Les mémoires devront être remis au secrétaire de la Société , avec les précautions d'usage , avant le premier janvier 1827 , terme de rigueur. Les membres résidans sont seuls exclus du concours. (*Journ. d'agricult. du dép. de l'Eure* ; oct. 1825 , p. 481).

174. CANAL DE LONDRES A PORTSMOUTH. (*Corresp. astron. , géograph. , etc. , du B^{oa} DE ZACH* ; tom. 14 , n^o. 2 , p. 151.)

Dans une lettre du 1^{er}. janvier 1826 , le capit. G - H. Smyth annonce au savant rédacteur l'établissement d'une compagnie pour entreprendre l'ouverture d'un canal de Londres à Portsmouth , navigable pour des vaisseaux de ligne , et les plus gros bâtimens de la compagnie des Indes ; en sorte que le trajet pourra se faire avec des bateaux à vapeur en dix ou douze heures. On évitera ainsi la grande perte de temps causée par les vents contraires , et la navigation si désagréable des

Forelands. Il en résultera beaucoup de facilité et de grands avantages pour le commerce en temps de guerre ; on sera plus à l'abri des captures , et on courra moins de dangers pour les naufrages.

Ce canal doit commencer sur la rive méridionale de la Tamise, au-dessus de *Rotherhithe* , se diriger au S. O. vers *Waltham* , de là , entre *Tooting* et *Milham* , sur *Dorking* , il passera par *Ockley* et *Billinghurst* à *Arundel* , de là à la baie de *Chichester* et au port de *Langston* , d'où l'on pratiquera une nouvelle entrée derrière *Southsea-Castle* à *Spithead*. — Cet ouvrage colossal n'exigera que quatre écluses , qui pourront être alimentées par trois rivières et un grand nombre de sources. Le célèbre hydrographe qui expose ce projet, croit plus raisonnable de dépenser dans le pays l'argent que l'on y consacrera, que d'aller le dissiper dans l'Amérique méridionale à faire des chemins de fer , à pomper les mines , etc.

175. SECOND VOYAGE DE M. CLAPPERTON EN AFRIQUE.

Nous réunissons ici divers renseignemens sur ce voyage.

M. Clapperton écrit de *Badagry* (entre la côte de *P. nin* et le *Dahomey*) , qu'il y était débarqué le 29 novemb 1825), et qu'il allait se rendre à *Houssa* , en suivant la route que voici. A travers le pays des *Eyos* , 33 journées ; de là au pays pacifique de *Tapa* , 9 journées , de là à *Nyffé* , 9 journées ; de là à la grande rivière , 5 journées ; de là à *Houssa* , 3 journées ; en tout 59 journées. Il devait donc arriver dans cette dernière ville au commencement de mars 1826 , en supposant que son départ dût être très-prochain et qu'il ne rencontrât point d'obstacle sur sa route. On doit ces renseignemens à M. Houtson , ami du roi de Benin et de celui de *Badagry*. La route indiquée est celle que se disposait à suivre , au moment de sa mort , le célèbre et infortuné *Belzoni*.

Le 25 novembre , M. Dickson était à *Whidah* , se dirigeant sur *Dahomey* , de compagnie avec un Portugais qui avait vécu plusieurs années à cette cour. Les capitaines Clapperton et Pearce , et M. Morrison étaient à *Gatto* , lieu où mourut le pauvre *Belzoni*. Ils se proposaient de pousser de là jusqu'à un certain lieu appelé *Ohio* , où ils espéraient obtenir du roi *Bello* une escorte suffisante pour se rendre à *Sackatou* , capitale de ce prince.

On a reçu des lettres des capitaines Clapperton et Pearce

datées de Badagry, de la baie de Benin, le 29 novembre. Un négociant de cette ville, nommé Houston, devait de là traverser avec eux, en palanquin, le territoire du roi de Badagry (d'environ 125 milles de largeur), et celui du roi de Hio. De ce dernier état, ils se rendraient à Tassa, qui en est éloigné d'environ 225 milles, et de là à Nyffé de Niffon, situé à une semblable distance de cet autre point. Nyffé est au sud des domaines de Bello, dont la capitale est Saccatoo. Passé Hio, il n'y a plus, dit-on, d'obstacles à appréhender. A Whidah, nos compatriotes avaient fait rencontre d'un certain M. de Souza, Portugais, ainsi que de ce M. James, dont il est tant parlé dans les voyages de Bowdich. Ces deux individus recommandèrent à nos voyageurs de passer par Dahomey, et de rendre visite au roi de ce pays, à Abomey, sa capitale. M. Dickson, à ce qu'il paraît, a été chargé de faire des dispositions à cet effet; mais nous présumons que leur exécution dépendra des circonstances et de l'humeur versatile des dominateurs africains. (*Lond. lit. Gaz.*, 18 mars et 22 avril 1826.)

Nous joindrons à ces renseignemens quelques nouveaux détails dont le résultat est très-affligeant. Des lettres du capitaine Wallis, commandant le *Brdzen*, contenant sa correspondance avec le capitaine Clapperton, Houston, etc., annoncent que, d'après des détails donnés par Clapperton, sous la date du 5 décembre 1825, le roi de Badagry avait obtenu pour lui du roi de Hio la permission de traverser les états de ce dernier; il devait en conséquence se mettre en route le lendemain, en traversant d'abord un lac près de *Papoe*. Hio, suivant cet officier, est le *Yariba* des Arabes. Une deuxième lettre de lui, du 15 décembre, écrite de *Jennah*, ville du royaume de Yariba, dépeint les difficultés et les fatigues de son voyage, surtout à travers d'épaisses forêts; cependant le pays offre un très-bel aspect: les habitans paraissent être d'un bon naturel; ils sont bien vêtus de la tête aux pieds, et entretiennent un grand nombre de chevaux. Clapperton compte environ trente journées de voyage de *Jennah* à *Katunha*, capitale de Yariba; d'où il n'y a plus que trois journées jusqu'au Niger (*Kowara*). Le capitaine Pearce, M. Morrison, et leurs domestiques blancs, avaient beaucoup souffert de la fièvre; mais se portaient mieux. Une lettre de M. Houston, datée de *Jennah*, 24 décembre, portait « que la maladie du D^r. Morrison ayant empiré, il avait

été obligé de se rapprocher de la côte , après que l'on eut fait environ 20 milles en avant de Jennah. Les autres voyageurs se trouvaient mieux ; mais peu de jours après leur retour à Jennah, le D^r. Morrison et son domestique avaient succombé. M. Houston , sous la date du 10 janvier 1826 , écrivait à son agent de Chiudo , qu'à son retour de Jennah à Engua , il avait trouvé Clapperton malade de la fièvre ; cependant les cinq derniers jours , ajoute-t-il , nous avons traversé les montagnes de Kong , qui , durant toute cette route , nous ont paru de la beauté la plus romantique. Nous nous trouvons , à ce que je crois , à une hauteur d'environ 2,300 pieds (anglais) au-dessus du niveau de la mer. L'air est très-pur , et le thermomètre marque de 89 à 90 degrés. Il s'est élevé à 98. Nous sommes au 8°. degré 23 min. , 30 sec. de latitude , et à moitié chemin de Katungha. Comme nous voyageons maintenant plus vite , nous espérons y arriver dans douze jours : je verrai Clapperton passer le Niger , et je reviendrai en toute hâte. Il a recouvré maintenant toute sa santé , et est aussi robuste qu'un fellatah. »

Une lettre de Clapperton au capitaine Willis, datée d'Engua, 28 décembre , porte ce qui suit : « Le pauvre Pearce est mort hier ; j'ai procédé à ses obsèques le mieux qu'il m'a été possible. Tout le peuple de la ville s'est montré très-attentif pendant que je récitais les prières pour les morts sur ses tristes restes. » On sait déjà que le D^r. Dickson , accompagné de MM. de Souza et James , s'est mis en route de la côte pour le Dahomey. M. James , à son retour à la côte , a raconté qu'ils étaient arrivés le 16 décembre à Dahomey , où le roi et ses ministres les avaient très-bien reçus. M. Dickson avait la fièvre ; mais le 26 il se trouva assez bien rétabli pour être reçu par le roi. Il fut convenu qu'il pourrait en toute sûreté traverser les pays soumis à la domination de ce prince , aussi-bien que ceux de ses alliés , jusqu'à une ville appelée Shar , que l'on dit être à dix-sept jours de marche de Dahomey , vers le nord. Ce voyageur a quitté Dahomey le 31 décembre , avec une escorte de cinquante hommes armés , et cent porteurs. Le roi lui a donné pour guide un de ses parens , qui remplira en même temps les fonctions d'ambassadeur ; c'est un homme qui connaît bien le pays , et qui a fait le voyage d'Yariba. La direction de Shar à Youry est à peu près au nord-est. (*Representative. — Galignan. Messeng.* 27 mai 1826.)

176. EXPÉDITIONS ANGLAISES EN AFRIQUE. (*Extrait d'une lettre de Malte.*)

Les dernières lettres que j'ai reçues de Tripoli sont du 21 octobre dernier. Le major Laing était arrivé en bonne santé et parfaitement dispos à Gadames, où l'avait rejoint Attila, celui des chefs qui doit l'accompagner à Timbuctou. Il pourra vous être agréable d'avoir à annoncer à ses amis que tout fait présager une heureuse issue de sa mission. Cet officier fut reçu à Gadames d'une manière toute hospitalière et traité avec de grands égards. Il s'est dirigé sur Timbuctou sous des auspices si favorables, qu'il arrivera, sans doute, dans le courant de décembre, à cette célèbre cité. Il a mis plus d'un mois à se rendre de Tripoli à Gadames, et cela à cause d'une rébellion qui avait éclaté dans les montagnes; c'est d'ordinaire un voyage de douze à quinze journées de marche. J'espère qu'il rejoindra le capitaine Claperton, sur le Niger. — (*Edinb. Courant. — Lond. liter. Gaz. 18 février 1826.*)

177. SALINES DES ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE.

Les salines d'Onondaga produisirent, en 1800, 42,754 boisseaux de sel; en 1823, ce produit s'éleva jusqu'à 606,463 boiss. Les droits perçus sur ce dernier montèrent à la somme de 7303 dollars 87 cents. On a fait le calcul que les sources de Salina, de Syracuse, de Liverpool et de Geddesburg pourraient fournir au besoin 3,000,000 de boisseaux de cette substance. (*New-York paper. — Galign. Messeng. Paris, le 21 janv. 1826.*)

178. MINES DE PLOMB. — (*États-Unis d'Amérique.*)

On pourra se former quelque idée de l'abondance des mines de plomb de l'état du Missouri par un fait positif, c'est que la quantité de plomb arrivée du grand port d'embarquement de la Nouvelle-Orléans, tant en saumons qu'en barres, en balles et dragées de plomb, s'est élevée pendant les deux années qui ont pris fin du 1^{er} octobre dernier, à 7 millions et demi de livres. Dans cette quantité ne se trouve point comprise celle qui se consomme dans les états du Missouri, ainsi que dans ceux de l'Illinois, de l'Indiana, de l'Ohio, de Kentucky, de Tennessee, de Mississipi, d'Alabama, de la Virginie occidentale et de la Pensylvanie, et dans les territoires de Missouri,

d'Arkansas et de Michigan. Le nombre des individus employés à l'exploitation de ces mines est plus considérable qu'il n'a jamais été. Le minerai de fer abonde aussi dans le même pays ; mais il n'est pas exploité , bien que la consommation locale suffirait pour lui ouvrir un débouché avantageux. (*Herald. Galign. Messeng.* Paris , 21 janv. 1826.)

179. NOUVELLES MINES D'OR EN AMÉRIQUE. On a découvert dans la Caroline septentrionale , à trois milles au-dessus des passes de la *Yadkin*, rivière, une nouvelle mine d'or qui est représentée comme très-abondante. Il s'est aussitôt formé une compagnie d'actionnaires pour l'exploitation de cette mine. M. Rolher, habile mineur d'Europe, que l'on avait fait venir dans cette vue , a déclaré , après avoir examiné les localités , qu'elles contenaient la plus grande masse d'or qui eût été jusqu'alors découverte dans le monde connu. (Extrait des journ. amér.— *Galign. Messeng.* Paris, 21 janv. 1826.)

180. LETTRES SUR LE BENGAL, écrites des bords du Gange ; par F. DEVILLE, capitaine de marine ; in-18. de 11 feuil. $\frac{7}{8}$, plus une pl. Prix 6 fr. Paris ; Brière.

TABLE

DES PRINCIPAUX ARTICLES DE CE NUMÉRO.

Géographie et Statistique.

	Pag.
Cours méthodique de géographie élémentaire. M. Planchet.	137
Bibliomappe , ou Livre-cartes.	138
Progrès de la population en Europe. M. Benoiston de Châtrauneuf.	139
Dictionnaire historique, etc. de Paris. M. B. de Roquefort.	142
Statistique du départ. de l'Aisne, <i>agriculture</i> . M. J. B. L. Brayer.	143
Aperçus et résultats statistiques sur le Havre. MM. Cartier, Le Picquier, etc.	144
Mémoires sur les lois des naiss., etc., à Bruxelles. M. A. Quetelet.	152
Consommation du thé. — Nombre des vaisseaux du commerce.	157
Fin de l'analyse du 6 ^e . rapport à la société anglaise des prisons.	159
Statistique de Copenhague.	167
Statistique du grand-duché de Finlande.	171
Tableau des naissances, etc., dans l'éparchie de Moscou.	173
Industrie manufacturière de la Hongrie.	178
Aperçu statistique de Trieste.	181

	Pag.
Résumé géographique de la péninsule ibérique. M. Bory de St.-Vincent.	1b.
Observations géogr. sur la route de Sinope à Constantinople. . .	184
Mémoires sur les royaumes d'Angola, etc. M. J. C. Feo Cardazo de Castello Branco e Torres.	186
Le pilote américain, trad. M. Magué.	192
Sur l'importance des colonies anglaises d'Amérique. — Sur les mêmes. M. Haliburton.	193
Statistique de l'état de New-York.	Id.
L'île de Cuba, etc. — Coup d'œil sur.... MM. Masse, Barbié du Bocage.	199

Topographie, Géodésie, Arpentage et Nivellement.

Cours complet de topographie et de géodésie. M. P. M. N. Benoît. 201
--

Plans et Cartes.

Atlas universel. M. Van der Maelen.	206
Route du Simplon. M. A. M. Perrot.	207
Cartes du grand archipel d'Asie, Austrasie, Polynésie. M. A. Brué.	209
— générale d'Amérique, du Brésil, du Pérou, etc. Le même.	212

Économie publique.

Gazette universelle allemande des écoles. MM. Ch. Diltthey et E. Zimmermann.	215
Le commerce au 19 ^e siècle. M. Moreau de Jonnés.	217
Institution spéciale des sourds-muets. M. Bébian.	224

Voyages.

Voyage pittoresque aux Pyrénées françaises. M. Melling.	225
Tableau de la Grèce. — Un automne en Grèce. MM. J. Emerson , comte Pecchio, etc.	226
Notes d'un voyage au Levant. M. Firmin Didot.	228
Voyage à l'île de France, etc. M. P. Brunet.	229
— du cap. Hiram Cox chez les Birmans. Trad. M. Chaalons d'Argé.	231
— dans l'Afrique occidentale. Le major Gray et Dochart.	233
L'Égypte et la Nubie. M. Lainé.	237
Voyage à Méroé, etc. M. Fréd. Cailliaud.	Id.
— dans les 2 Amériques. M. Ch. Waterton.	239
— à travers les Cordilières et au Pérou. M. Rob. Proctor.	241
Collection des voyages et découvertes des Espagnols , publiée par Don Martin Fernandez de Navarrete.	244

Mélanges.

L'Atlantide (journal)	246
Acad. des sciences. Statistique commerciale. M. Moreau de Jonnés. <i>Id.</i>	
Second voyage de Clapperton en Afrique.	251

PARIS.— IMPRIMERIE DE FAIN, RUE RACINE, N^o 4,

PLACE DE L'ODÉON.

BULLETIN

DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES.

ÉCONOMIE PUBLIQUE ; VOYAGES.

GÉOGRAPHIE ET STATISTIQUE.

181. GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE, ou description générale de la terre considérée sous les rapports astronomique, physique, politique et historique ; par E. CORTAMBERT, prof. de géogr. In-8°. de 52 f. $\frac{1}{4}$. Prix, 7 fr. Paris, 1826 ; Kilian, Piquet.

182. FILOSOFIA DELLA' STATISTICA. — Philosophie de la statistique ; par M. GIOJA. tom. 1, in-4°. Milan, 1826 ; Pirota.

183. GLOBUS. — Le Globe, publ. par FR. WILH. STAMM et J.-G.-FR. CANNABICH, 2^e. vol. VII^e. et VIII. cah. Erfurt, 1825 ; Ackermann.

Ces deux cahiers contiennent la description géographique et statistique des duchés de Mecklenbourg - Schwerin et d'Oldembourg.

184. MÉMOIRE SUR LES DÉPRESSIONS DE LA SURFACE DU GLOBE, dans le sens longitudinal des chaînes de montagnes, et entre deux reliefs maritimes adjacens, lu aux séances de l'Académie des sciences du 13 et 20 février 1826 ; par le COMTE ANDRÉOSSY, de l'Institut. In-8°. de 41 pages, avec 2 pl. Paris.

Le lieutenant-général Andréossy est au premier rang parmi les savans qui se sont occupés de géographie physique. Son nom seul attaché à une production nouvelle sur cette partie des sciences naturelles, inspire de la confiance, et porte même le lecteur à adopter volontiers les principes qu'il déduit de ses observations. Cependant nous sommes forcés de dire que tel n'a pas été tout-à-fait le sentiment qui nous a dominé, après la lecture du mémoire que nous avons sous les yeux.

Nous avons remarqué avec peine que les observations présentées par l'auteur, sont en très-petit nombre. Nous craignons qu'il ne se soit trop hâté de conclure, et que les principes qu'il pose sur les dépressions ne soient pas certains. Pour saisir les lois de la nature, il ne suffit pas de discuter quelques observations; car elles peuvent appartenir à des cas particuliers: il faut pouvoir en comparer un grand nombre qui aient été faites avec beaucoup de soin et de sagacité. Le général Andréoss est lui-même imbu de cette grande vérité; car il présente son travail avec toute la réserve possible, « Je crois » être parvenu, dit-il, à des déterminations générales, » dont je vais essayer de rendre compte, en réclamant l'indulgence de l'Académie, dans une matière où jusqu'ici rien » n'est coordonné. »

Suivons l'auteur dans son mémoire sur les dépressions.

Il nomme dépression, la surface du terrain comprise entre deux pentes inclinées, l'une vers l'autre, appartenant à deux chaînes de montagnes adjacentes.

« La coupe verticale d'une dépression dans le sens longitudinal des chaînes, dit-il, forme une courbe concave touchant par son point le plus bas, la partie la plus élevée d'une courbe convexe, qui est la limite des sections transversales de la dépression; ces deux courbes étant situées dans des plans perpendiculaires entre eux, ou formant des angles très-ouverts. »

Nous ferons observer que la courbe concave dont il est ici question, ne peut être que la ligne de partage de la surface dite *dépression*, et que la courbe convexe passant par le point le plus bas de la courbe concave, est formée par les thalwegs des deux bassins de fleuves opposés, qui sont limités entre eux par cette dernière courbe.

Ces deux courbes, qui sont tracées sur le globe par chaque dépression, peuvent être facilement indiquées, comme nous venons de le faire. On commettrait une erreur en les faisant résulter de deux sections verticales; car elles sont à double courbure. En général ces sortes d'abstractions ne conviennent pas; il ne faut y avoir recours que quand on ne peut faire autrement. Elles sont beaucoup trop répandues dans la géographie physique. Ainsi les dénominations de polyèdres à faces

planes, de plans de pente, etc., qu'on emploie pour décrire des montagnes et leurs versans, doivent toujours être rejetées.

La connaissance exacte d'une surface quelconque ne peut s'acquérir que par la détermination d'un système de courbes qui puissent y être tracées. Ainsi, pour la surface du terrain, nous avons deux systèmes de courbes qui peuvent servir à la définir. Ce sont les courbes horizontales résultant de sections équidistantes, et les lignes de plus grande pente dont la génération est connue. Les *thalwegs* ne sont autre chose que des lignes de plus grande pente. Les lignes de partage se composent de parties de lignes de la plus grande pente; ce sont, en un mot, des lignes de plus grande pente brisées, ou des lignes de plus grande pente à points de rebroussement.

En déterminant ces lignes sur le terrain, et on peut le faire avec assez de précision, on parviendra toujours à connaître les diverses inflexions que présente une partie quelconque de la surface du globe. Ainsi, si une dépression a une forme particulière, elle sera indiquée par la topographie. Depuis quelques années, l'application de la méthode dont je viens de parler, a produit des résultats très-remarquables. La nouvelle carte de France offre des feuilles dans lesquelles tous les accidens du terrain sont bien exprimés. Si l'on suivait entièrement au Dépôt de la guerre l'instruction sur le figuré du terrain faite pour les élèves de l'École d'état-major, par le savant général qui dirige cet établissement, on aurait des résultats qui approcheraient encore davantage de la perfection. Ce n'est donc pas la méthode en topographie qui est en défaut, comme paraîtrait le croire l'auteur du mémoire que nous examinons, mais la manière dont elle est suivie. A la vérité, les grandes opérations topographiques exigeant trop de temps et d'argent, on peut toujours penser avec M. Andréossy, que généralement les cartes n'indiqueront que très-imparfaitement les formes de la surface du globe.

Revenons à notre objet.

Le général nomme *seuil* le point le plus bas de la courbe concave qu'il obtient en faisant une section verticale dans le sens longitudinal des chaînes, et *parois* les parties latérales de cette courbe. « La propriété d'être, dit-il, le point le plus bas » dans le sens longitudinal, et le point le plus haut de la courbe » concave, limite des sections transversales, désigne les seuils

» des dépressions pour points de partage de canaux navigables. » C'est une vérité simple et très-remarquable. « On en voit un » exemple au Valdieu, dit encore l'auteur, qui est tout à la » fois le seuil de la dépression des Vosges et du Jura, et le » point où le canal du Rhône au Rhin pouvait être dirigé » suivant la ligne la plus courte et avec le plus petit nombre » d'écluses. »

Nous croyons que le seuil serait plus exactement déterminé, en disant qu'il est le point le plus bas de la ligne de partage de la dépression, et le point le plus haut des thalwegs passant par ce point, ou simplement qu'il est à l'intersection de la ligne de plus grande pente et des thalwegs de la dépression.

M. Andréossy fait remarquer judicieusement que, si l'on considère les abaissements qui se produisent fréquemment dans la ligne de partage d'une même chaîne, et qui donnent lieu à ce qu'on appelle des cols, on aura pour un col, comme pour une dépression, une courbe concave et une courbe convexe déterminées par les mêmes conditions; ainsi, les cols sont des dépressions, quoique les dépressions ne soient pas des cols.

D'après cela, en partant des conditions mathématiques qui déterminent un seuil, on ne pourrait pas affirmer qu'il appartient à une dépression.

Comment maintenant distinguer une dépression d'avec un col? Telle est l'idée qui a surtout occupé M. Andréossy. C'est aussi celle qui donne lieu à la partie la plus remarquable de son mémoire.

Il traite la question de deux manières différentes, topographiquement et géologiquement.

Considérant que les lignes de plus grande pente sont propres à déterminer la configuration du terrain, et observant qu'un grand nombre de ces lignes sont tracées par les eaux sur le globe, il examine comment sont disposés les cours d'eau dans le cas d'une dépression et dans celui d'un col. Il trouve cette distinction remarquable : « *Les dépressions sont comprises entre* » *quatre cours d'eau, opposés deux à deux, qui se réunissent laté-* » *ralement deux à deux pour se rendre dans leurs réceptifs res-* » *pectifs, dont les directions sont en sens contraire, tandis que les* » *cols sont à l'origine de deux cours d'eau opposés.* »

Si ce principe était vrai, il serait de la plus grande importance pour la géographie physique; car il aiderait à détermi-

ner les formes générales de la surface du globe, à l'inspection seule des cartes hydrographiques, et il donnerait un moyen facile de trouver des limites naturelles pour les chaînes de montagnes, limites sur lesquelles les géographes sont si peu d'accord.

Les faits que M. Andréossy présente à l'appui de son principe sont les dépressions entre le Jura et les Vosges, les Cévennes et les montagnes de la Côte d'Or, les Cévennes et le chaînon oriental des Pyrénées. Il montre que chacune de ces dépressions satisfait à la condition énoncée.

Passant au détroit du Pas-de-Calais, il fait voir qu'il existe une ligne de partage concave entre le cap Blancnez, près de Calais, et le cap Foreland, près de Douvres, dont le point le plus bas est à 16 brasses au-dessous du niveau des eaux, vers le milieu du détroit; et qu'il part de ce point deux thalwegs opposés qui vont vers le nord et vers le sud, et s'enfoncent de plus en plus sous les eaux. Puis il ajoute que, si l'on observe les côtes de l'Angleterre et celles de la France, on reconnaît les embouchures de quatre cours d'eau opposés deux à deux, qui se réuniraient vers les thalwegs si la mer était à sec; d'où il conclut que le Pas-de-Calais est une véritable dépression.

Il faut convenir que cette conséquence est un peu forcée. Pourquoi ne se formerait-il pas d'autres cours d'eau sur les deux pentes auxquelles appartiennent Douvres et Calais, et pourquoi n'y en aurait-il pas sur les deux thalwegs opposés, dont les sources seraient en des points voisins du seuil?

Quand on reporte son esprit sur la configuration des chaînes de montagnes, on conçoit que, dans le cas de dépression, si les chaînes adjacentes présentent deux convexités en regard, il peut y avoir quatre cours d'eau opposés deux à deux (en ne considérant toutefois que les cours d'eau les plus rapprochés de la ligne de partage de la dépression; car autrement il pourrait y en avoir en plus grand nombre); mais on ne sent pas qu'il n'y en aura jamais un cinquième dans la direction du thalweg passant par le seuil. On conçoit encore que, dans le cas d'un col, il y a généralement deux cours d'eau opposés; mais on ne voit pas non plus pourquoi dans beaucoup de cas le terrain ne sera pas disposé de manière à en présenter un plus grand nombre.

Ces réflexions font voir qu'il était important de rassembler

beaucoup d'exemples, soit de dépressions, soit de cols. Jusqu'à ce qu'un pareil travail soit fait, nous regarderons comme une indication prématurée le principe de M. Andréossy pour la détermination des dépressions.

Les observations géologiques qui sont rapportées dans ce mémoire font connaître la constitution minérale des parois et du seuil des dépressions entre les Cévennes et le chaînon oriental des Pyrénées, entre le Jura et les Vosges.

Il résulte de ces observations que les extrémités des chaînes considérées diffèrent également les unes des autres.

La Montagne Noire, extrémité méridionale des Cévennes, est formée d'un terrain primitif. Le chaînon des Pyrénées et le seuil sont formés de terrains de transport et de sédiment.

Les Vosges sont composées de terrains de transition et de terrains secondaires des plus anciens, tandis que le seuil et le Jura offrent des terrains secondaires très-récens.

La géologie peut seule donner les véritables limites naturelles des chaînes de montagnes; mais les observations qu'elle exige présentent plus de difficultés que les observations topographiques. Il serait donc heureux qu'on eût un fait topographique constamment d'accord avec un fait géologique, qui établirait des distinctions réelles entre deux chaînes de montagnes adjacentes.

Il est à désirer que les géologues et les géographes multiplient les observations sur ce que M. le général Andréossy appelle dépression de la surface du globe. Peut-être trouveront-ils que sa doctrine est vraie. C'est le souhait que nous formons avec tous les amis de la science. N.

185. TABLEAUX D'OBSERVATIONS SUR LES VENTS, LES COURANS, le gulph-stream, la température comparée de l'air et de l'eau, etc., etc.; faites dans l'Océan atlantique septentrional, pendant vingt-six voyages d'Amérique en Europe, et d'Europe en Amérique (particulièrement entre Philadelphie et Liverpool), depuis 1799 jusqu'en 1817 inclusivement; par John HAMILTON.

Tableau 1^{er}. — *Sur les vents*. — M. John Hamilton donne, dans ce premier tableau, la direction des vents qui ont favorisé ou retardé sa route, pendant ses traversées qui comprennent 2,029 jours, et qui ont été exécutées à toutes les époques

de l'année, entre les 33°. et 55°. parallèles nord, de sorte que pour tous les mois le maximum des jours d'observations se trouve être de 264, et le minimum de 98. Sur ces 2,029 jours, le vent du nord en régna 208, celui du sud 167, celui de l'est 361, et celui de l'ouest 1,101, et pendant 192, il fut variable.

L'auteur n'a pensé qu'aux quatre points cardinaux, et l'on doit s'étonner qu'il ait négligé les grandes subdivisions de la boussole. Il a voulu présenter le dépouillement de son travail; ce n'était pas l'occasion; les faits connus ne sont pas assez nombreux pour qu'on puisse en tirer des conséquences directes; s'il avait donné avec détail ceux qu'il avait observés, on les aurait discutés ensuite avec plus de fruit. Il est tombé dans une seconde faute en appelant ouest tous les points du compas entre le NNO. et le SSO., et est ceux qui sont compris entre le SSE et le NNE. Ainsi dans ce système 270° appartiennent à ces 2 rhumbs, et 99° seulement à ceux du N. et du S. On conçoit combien cette division nouvelle contribue à assurer la supériorité des vents de l'ouest et de l'est; elle existe réellement; mais les observations citées ici ne peuvent pas servir à l'établir par des chiffres. Pour sentir tout le vice de la marche suivie par M. Hamilton, il suffit de lire ce passage de ses remarques : « Je considère les vents de S O. comme les vents » dominans; leur durée est quelquefois de 8 à 10 jours sans » interruption. Ceux de NO., au contraire, ne soufflent jamais » plus de 3 jours de suite. » Si nous examinons les nombres fixés plus haut, on aurait cru, d'après toutes les apparences, que les vents entre le nord et l'ouest étaient le plus fréquens. On n'a pas cherché à déterminer d'après ce tableau si les saisons exercent une grande influence; mais ce travail serait aisé.

Le tableau II. — *Observations sur les courans.* — Le mois, la latitude, la longitude, la température de l'air, celle de l'eau, la direction du courant, voilà les en-têtes des colonnes du 2^e. tableau. La force du courant n'est établie en chiffres que quelquefois, et sa direction n'est généralement rapportée qu'aux quatre points cardinaux. L'auteur observe, avec raison, que mille causes empêchent les observations d'être précises, mais qu'un grand nombre de faits concordans lui ont permis de tirer des conséquences; voici celles qu'il déduit : D'abord il paraît exister des courans périodiques entre le banc de Terre-Neuve et les côtes d'Europe, et les anomalies qu'on pourrait

citer n'appartiennent sans doute qu'à l'existence du contre-courant qu'il doit occasioner; quant aux autres faits, ils sont donnés comme certains. En février et mars, de 41° à 48° , courant au sud sans exception, tandis qu'à d'autres époques, de 48° à 52° N., et de 14° à 29° O., sa direction est absolument contraire. En mai de 43° à 49° N., et de 16° à 41° O., courant invariable au nord. En juin, juillet, août, septembre, courant au sud; en juin il est très-fort, et en août la règle n'a souffert que deux exceptions. Au mois d'octobre le courant est variable. Dans plusieurs mois d'hiver le mauvais temps s'est opposé à l'exactitude des observations qui ne s'étendent pas au delà du 45° méridien, ni au-dessous du 41° parallèle; elles n'ont par conséquent aucun rapport avec le *gulf-stream*.

Tableau III. — *Observations sur le gulf-stream*. — Ces observations sont d'autant plus précieuses, que M. Hamilton assure qu'elles reposent sur un excellent chronomètre; il prévient des grandes variations auxquelles les limites, la direction et la force du *gulf-stream* sont sujettes, et il donne quelques remarques sur l'usage du thermomètre. Au Nord la différence de température entre l'Océan et les eaux du *gulf*, est de 10° environ, mais elle est plus forte en hiver qu'en été; au Sud elle n'est pas moindre que 5° . On voit dans le tableau deux exemples bien remarquables: une fois, le 2 mai, la différence fut de 16° , et une autre, le 13 décembre, de 19° F. — Les remarques les plus curieuses par leur nouveauté sont celles qui se rapportent à la bifurcation et aux ramifications du courant, dans le voisinage du grand banc de Terre-Neuve; mais malheureusement elles sont fort courtes.

Tableau IV. — *Température de l'air et de l'eau sur les sondes*. — Ces observations d'une importance plus directe pour la navigation que celles des lignes isothermes, ont été faites au large des caps de la Delaware, sur le banc de George, le grand banc de Terre-Neuve, et à l'atterrage des côtes d'Angleterre. Les premières et les dernières sont les plus utiles et les plus complètes; elles contribuent à mieux faire connaître la température moyenne des eaux dans ces parages pendant tous les mois de l'année. Celles qui ont été faites sur des bancs isolés appuient cette remarque générale, que l'eau y est beaucoup plus froide que sur ceux qui ne forment qu'une continuation de la pente des continents ou des îles échauffées con-

stamment par les rayons du soleil. Les personnes qui ont voulu établir les bases de la navigation thermométrique, d'après des faits observés sur les rivages des États-Unis, ont cru que des résultats analogues seraient obtenus dans tous les lieux de la terre; cependant il n'en a pas été ainsi. M. Hamilton remarque effectivement que sur la côte d'Irlande le thermomètre est de très-peu d'utilité pour indiquer les sondes : la température de l'eau y diminue rarement de 3°, et quelquefois elle restela même.

Tableau V. — *Température moyenne de l'air et de l'eau dans l'Océan atlantique, sous des parallèles différens pendant chaque mois de l'année.* — Jonathan Williams a publié un tableau analogue, et M. Hamilton compare ses résultats à ceux qu'il a obtenus : sa moyenne est en général plus faible, et il attribue cette différence au soin qu'il a eu de rejeter toutes les observations sur lesquelles le *gulf-stream* et d'autres courans auraient pu influer. Cependant les deux moyennes s'accordent entre le 15°. et le 16°. méridien. On observe que la température du grand courant et celles des contre-courans ne diffèrent souvent pas sensiblement, et que la largeur que ceux-ci occupent vers le sud, est quelquefois assez grande : il est toujours facile à un navire de se tenir dans ces contre-courans, en suivant leurs bords; on s'aperçoit sur-le-champ qu'on en est sorti, par la température plus faible de l'Océan. Les plantes maritimes appelées *gulf weed*, *herbes du golfe*, *raisins du tropique*, ne donnent pas un indice certain de la présence du courant; on les rencontre aussi fréquemment dans les latitudes moyennes à l'ouest des Açores et au nord des Bermudes.

Tableau VI. — *Température moyenne de l'air entre les latitudes de 40° et de 50° N., et les longitudes de 15° à 45. O.* — On doit bien penser que les moyennes de ce tableau ne sont pas toujours les mêmes que celles de la table précédente; les différences sont indiquées lorsqu'elles se rencontrent. Dans les remarques qui terminent son travail, l'auteur examine rapidement les opinions énoncées par Jonathan Williams, qui avait fondé des systèmes ingénieux sur des observations peu nombreuses; on sait qu'il espérait que le thermomètre finirait par indiquer approximativement la position d'un navire. Le thermomètre n'est pas un indice assez sûr pour permettre à un navigateur de courir sur une côte au milieu des brouillards du jour ou de l'obscurité de la nuit; mais il peut quelquefois avertir du dan-

ger; c'est plutôt un remède qu'un moyen. L'incertitude de cet instrument est aussi grande que la différence qui s'observe quelquefois entre la température des eaux dans la même saison, d'une année à l'autre. Cependant, malgré ces irrégularités, on serait amené à des considérations d'une grande utilité, s'il existait beaucoup d'observateurs aussi zélés et aussi méthodiques que M. John Hamilton. J. DE B.

186. OROGRAPHIE ET HYDROGRAPHIE DE L'EUROPE. (*Zeitschrift für die allgem. Geogr.*, etc.; 3^{me}. volume; Breslau, 1824.)

L'auteur de cet important ouvrage poursuit avec habileté la marche nouvelle établie par les Ritter, les Zeune et autres savans de l'Allemagne pour fonder l'enseignement géographique sur des bases moins éventuelles que celles sur lesquelles s'élèvent encore aujourd'hui la plupart des méthodes dont s'accroît le domaine de la science. M. Charles Hoffmann, formé à l'école des grands maîtres, et appelé, comme militaire, à étudier le sol et les cartes de manière à en saisir rapidement les rapports généraux et particuliers, considère, avec raison, l'orographie et l'hydrographie comme les élémens constants auxquels doivent se rapporter les connaissances des localités. Le troisième volume que nous annonçons est entièrement consacré à la géographie naturelle. Par un exposé très-rapide l'auteur nous fait d'abord connaître les grandes divisions des mers et des continens. Abordant ensuite la géographie particulière de l'Europe, il établit la liaison et la connexion de tous ses reliefs par les lignes de partage des eaux. De ces considérations il est conduit aux divisions et subdivisions par bassins hydrographiques et par versans. A l'aide de toutes ces analyses successives il parvient à bien faire connaître la configuration de l'Europe, tant dans ses masses d'ensemble que dans la connexion de ses parties.

Tout en reconnaissant combien cette manière de procéder est supérieure à celle que la routine seule maintient en usage, nous nous permettrons de dire que les descriptions des montagnes nous paraissent un peu trop succinctes, et que l'énumération des cours d'eau est trop étendue. Nous pensons que c'est sur les cartes mêmes que cette étude se fait le mieux, et qu'il suffit de guider le lecteur dans l'exploration à en faire: car c'est à cette étude qu'il convient essentiellement de s'ap-

pliquer, puisque c'est là qu'est l'image des pays. Nous bornant à faire ressortir le mérite caractéristique de la production de M. Hoffmann, nous nous abstenons d'indiquer tous les renseignemens utiles qui abondent dans son ouvrage : cet avantage se trouve d'ailleurs commun à la géographie militaire de l'Europe, par Hahnzog, qui peut-être même est plus riche encore, et serait à préférer si, au moyen de la méthode naturelle, il en eût rendu le plan plus philosophique.

Les essais de géographie méthodique et comparative annoncés dans le N°. IV de ce Bulletin (avril 1826) sont, comme le présent ouvrage, basés sur les divisions oro-hydrographiques. L'auteur, engagé aussi dans la carrière militaire, s'est convaincu, par expérience, que cette manière de procéder est la seule qui conduise à l'intelligence des cartes et à la connaissance du terrain. Les fruits de ses recherches sont présentés dans un grand nombre de cartes et de tableaux où se trouvent réunis tous les résultats utiles à se graver dans la mémoire. La facilité avec laquelle on peut explorer en peu d'instans, et dans leur dépendance relative, les principaux faits exposés dans ce vaste répertoire géographique et historique, permet d'acquérir très-promptement des connaissances plus positives que celles que l'on cherche vainement à se procurer par la lecture des livres.

187. *SYMBOLÆ AD GEOGRAPHIAM MEDIÆ ÆVI EX MONUMENTIS ISLANDICIS.*

Edidit, prolegomenis et commentario illustravit M. Eric. Christ. WERLAUFF, regi à consiliis justitiæ, etc.; etc. 60 p. in-4o., avec une gravure. Copenhague, 1821. (*Rev. encycl.*; novemb. 1825, p. 473.)

Cet opusculé contient, en langue islandaise, avec une traduction latine en regard, 2 petits traités copiés sur des manuscrits de la bibliothèque de l'Université de Copenhague, et dont le premier a été écrit vers le milieu du 14^e., et le second au 15^e. siècle. Le 1^{er}., après avoir donné une idée très-succincte des connaissances géographiques de cette époque, offre l'itinéraire des pèlerins qui se rendaient alors de la Norvège à Rome, en passant par l'Allemagne, et ensuite à Jérusalem. Le second manuscrit, qui n'occupe que 4 pages, donne une description fort abrégée de la ville de Jérusalem, avec l'iconographie assez élégante de cette cité célèbre.

188. TABLEAU COMPARATIF DE L'IMPORTATION DES COTONS EN EUROPE, pendant les années 1824, 1825 et 1826.

	IMPORTATIONS.			Existences au 1 ^{er} janv.
	1823.	1824.	1825.	1826.
Liverpool.	706,280	447,944	121,000	311,000
Londres.	82,545	63,757	108,790	97,830
Glasgow.	60,058	46,457	5,552	7,039
Havre.	120,381	143,171	13,921	13,685
Marseille.	65,601	86,954	26,912	19,106
Bordeaux, Nantes, Dun-				
kerque, Calais, etc. .	13,590	20,949	6,361	2,515
Anvers.	14,931	8,538	2,444	7,050
Amsterdam.	11,000	8,500	4,500	4,000
Rotterdam.	8,609	8,400	3,808	2,206
Trieste.	30,465	27,566	10,796	5,798
Hambourg.	16,600	15,600	7,620	5,745
Brême.	2,122	776	1,117	438
Total. — Balles . . .	1,113,182	878,612	312,321	476,502

(*Journal du Commerce*, 7 mars 1826.)

189. CANAL DESTINÉ À ÉTABLIR LA COMMUNICATION DE LA SEINE AVEC LE RHIN. — Jonction du Rhin au Danube. — Affranchissement du commerce au-delà du Caucase. — Tiflis.

Les travaux de ce canal se poursuivent avec activité.

Les talens connus de l'ingénieur en chef, M. Brisson, à la direction duquel ces travaux sont confiés, sont une excellente garantie de zèle, d'habileté et de succès; on peut donc espérer que dans quelques années les marchandises qui du Mein, du Necker et des autres affluens du Rhin, parviennent à ce fleuve, au lieu de suivre vers la Hollande une route chargée de taxes et d'entraves multipliées par les prétentions des états riverains, prendront celle qui les conduira à moins de frais et avec plus de rapidité de l'embouchure de la Seine. La France, plus économe de taxes dans l'intérêt de son commerce, saura la rendre accessible aux habitans de l'Allemagne: elle n'opposera point à leur industrie les obstacles qui leur rendent si difficile l'accès de l'Yssel et de la Meuse à leur embouchure. La facilité des relations du commerce français avec les rives du Rhin et des fleuves qui y affluent, signalerait déjà par un avantage de la plus haute importance l'utilité du canal de

communication entre Paris et Strasbourg, et cet avantage s'accroîtrait de tous ceux que promettent les communications plus actives qui se préparent entre la capitale de la France et l'Océan, par le Havre. Mais une plus grande pensée préside à l'exécution de la première de ces belles entreprises. A peine, en effet, deux journées de marche séparent-elles le Rhin du Danube. C'est cet espace qu'il faut franchir, en liant les deux fleuves par un canal dont Charlemagne avait conçu le projet. Déjà tous les ingénieurs qui ont visité cette contrée ont reconnu la facilité de cette réunion. Une campagne suffirait pour en dresser les devis et les plans, et trois ou quatre pour la construction du canal. Ainsi, l'achèvement de celui-ci pourrait coïncider avec l'exécution complète de l'autre, et à l'époque où le Rhin serait lié à la Seine, les deux plus beaux fleuves de l'Allemagne n'en formeraient plus qu'un.

Tout ce que promet un projet qui semble déjà si vaste, se révèle à la pensée attentive. Ce plan en effet n'établit pas seulement une communication active et facile entre deux fleuves séparés l'un de l'autre par de grandes distances, la Seine et le Danube; il met en rapport habituel les deux extrémités de l'Europe, l'Orient avec l'Occident, l'Océan avec la mer Noire. Il doit rouvrir l'une des anciennes routes du commerce de l'Inde avec les peuples occidentaux, et vivifier de nouveau tous les pays que traverseront les produits précieux de l'Asie.

Tandis que des hommes d'une grande habileté s'occupaient des moyens de lier ensemble trois grands fleuves dont la réunion, donnant une grande valeur à des produits jusqu'à présent négligés faute de débouchés, augmentera la prospérité des contrées riveraines, un Français, le chevalier Gamba, parcourait la Russie, de la mer Baltique aux frontières de la Perse, de la mer d'Azof au Wolga, de la mer Noire à la mer Caspienne. Envisageant sous un nouvel aspect les provinces russes au delà du Caucase, il y reconnaissait une admirable position pour y établir l'entrepôt d'un commerce immense. Trouvant dans le général en chef Yermolof de vraies lumières et un généreux appui, il développait la première pensée de cet administrateur habile aux ministres de l'empereur Alexandre, et parvenait sans peine à faire goûter ses projets par un souverain dont l'âme s'ouvrait aisément à toute idée grande et noble. Dès le 8-20 octobre 1821, un ukase impérial a établi la

franchise du commerce pour les provinces russes au delà du Caucase, et attiré par des facilités et des faveurs tous les étrangers qui voudraient s'y fixer. Ainsi, l'ancienne route qui, sous les empereurs d'Orient, amenait en Europe les soies de la Chine, les riches étoffes de l'Inde, les pierres précieuses, l'encens, les aromates, la route qui, pendant plus de deux siècles, a fait affluer à Gênes d'immenses richesses, cette route est de nouveau ouverte au commerce français, au commerce de l'Europe, et les mesures aussi sages que bienfaisantes qui la rouvrent, la nouvelle navigation intérieure, qui l'aplanit et la prolonge jusqu'à l'Océan, n'auront pas seulement pour résultat la puissante impulsion donnée partout à l'activité du plus riche commerce; mais favorables au maintien de la paix si nécessaire aux progrès de l'industrie et à la prospérité générale, ces belles créations contribueront beaucoup à la durée des relations pacifiques que des classes nombreuses d'habitans, qui leur devront une nouvelle et heureuse existence, seront intéressées à entretenir.

Depuis deux ans celui qui partage avec le général Yermolof l'honneur d'avoir proposé l'affranchissement du commerce au delà du Caucase, le chevalier Gamba, consul de France à Tiflis, est à Paris. Il a eu long-temps à lutter contre les objections, les obstacles, les difficultés, je dirai même la défaveur qui s'attache à toute idée nouvelle. La situation de la Géorgie, sur laquelle il attirait l'attention, était à peine connue du plus grand nombre de ceux qui s'occupent de commerce. Une carte traduite du russe, et qu'il a publiée en 1825, a d'abord signalé les belles contrées qu'il s'agissait d'exploiter. Mais l'inspection d'une carte ne pouvait dissiper l'appréhension des périls dont on supposait l'existence. Une carte n'indiquait ni les moyens de communication, ni les articles favorables à l'importation et à l'exportation, ni les ressources de la position de Tiflis. On trouvait, il est vrai, des explications utiles dans des mémoires inédits particuliers, dont il a donné communication; mais ce genre d'éclaircissemens était insuffisant pour former l'opinion publique. Il fallait, pour l'éclairer, une description détaillée et complète de ces contrées, pour tout ce qui peut intéresser le commerce. C'est au zèle du consul de France à Tiflis que nous la devons. Nous lui laisserons le soin de développer dans son ouvrage toutes les ressources de ce nouveau

marché. Bornons-nous à faire remarquer toute l'importance qu'acquiert cette nouvelle direction d'un vaste commerce, depuis que la situation des échelles du Levant et la détérioration de la piastre turque ont réduit presque à rien nos relations commerciales avec ces contrées.

L'ouvrage de M. Gamba, actuellement sous presse, ne peut manquer de fixer vivement l'attention des commerçans et même des gouvernemens de l'Europe, sur l'Asie. La direction indiquée, ainsi que le montre M. Gamba, reportera le commerce de cette antique partie du monde, vers une mer fermée, mer dans laquelle se jette le Danube, qu'il s'agit de réunir avec le Rhin, et, par le canal qui s'exécute, à la Seine dont la navigation sera facilitée vers l'Océan. Quelle influence l'exécution de ces beaux plans ne doit-elle pas avoir sur la nature et l'étendue du commerce de l'Europe, sur sa politique, sur ses relations futures avec l'Asie et sur l'existence même de cette magnifique partie du monde !

L'ouvrage de M. Gamba se composera de 2 vol. in-8°. de 500 pages environ, et de 4 cartes. Il est accompagné d'un atlas de 60 planches comprenant les costumes enluminés des peuples au delà du Caucase, de ceux de la Perse, quelques cartes géographiques, vues de ruines, des forteresses d'Asie, et de quelques autres points importans de la mer Noire. F.

190. DE L'UTILITÉ ET DES MOYENS D'AUGMENTER EN FRANCE LA CONSOMMATION DE LA VIANDE. (*Lettres sur l'agriculture de la France*, par M. LULLIN DE CHATEAUVIEUX, lettre 7^e. : *Biblioth. univers. de Genève*, novemb. 1825, *agriculture*, p. 269)

Toutes les productions de l'habile auteur de ces lettres se recommandant par les vues neuves et nettes que lui suggère une rare sagacité aidée d'une instruction aussi solide qu'étendue, et ces divers genres de mérite se retrouvent à un degré égal dans ses considérations sur l'agriculture de la France, dont il enrichit l'utile recueil où nous en puisons l'indication.

D'après M. de Châteaueux, les diverses branches de consommation en France sont à peu près dans les proportions suivantes, quant à l'étendue du sol qui fournit les objets consommables :

Céréales.	66 $\frac{1}{2}$	Huiles.	1 $\frac{1}{2}$
Viande et laitage.	7 $\frac{1}{2}$	Bois.	18
Vin.	4 $\frac{1}{2}$	Fruits et légumes.	1 $\frac{1}{2}$
		Laines, chanvres et lins.	2 $\frac{1}{2}$

Ainsi, sur 66 parties de terres arables soumises à la jachère, 22 sont annuellement récoltées en blé, et 7 $\frac{1}{2}$ fournissent les viandes et laitages; la consommation est au blé comme 1 à 3, tandis qu'en Angleterre, où la moitié du sol est en prairies, la proportion est l'égalité. On y consomme donc 3 fois en viande et laitage ce que l'on en consomme en France, c'est-à-dire, que le peuple y est trois fois mieux nourri.

Pour arriver à une amélioration, il faudrait changer la direction du système agricole et le cours des récoltes, par conséquent doubler la consommation des produits animaux. Mais pour que les consommateurs demandent moins de pain et plus de viande, il faut que la viande baisse de prix. Or, la culture des fourrages ayant augmenté en France, y a bien diminué le prix des bestiaux en les multipliant; mais le prix de la viande en détail n'a pas baissé: la consommation est donc restée la même: les bestiaux surabondans n'ont point été vendus, ou l'ont été à un prix désavantageux, et les propriétaires, au lieu de faire augmenter la consommation par la baisse du prix de la viande en détail, seul moyen de favoriser la vente des bestiaux, ont sollicité et obtenu une prime contre les producteurs non régnicoles par la taxe sur les bestiaux étrangers.

Le maintien des prix élevés pour le débit de la viande tient à ce qu'au lieu d'entrer en concurrence au profit des consommateurs, les bouchers débitans sont ligués pour le monopole; les mesures prises pour le faire cesser à Paris ont été jusqu'à présent inefficaces: la ligue subsiste et ne fait que se recruter. Les prix ne baisseront point, et par conséquent la consommation n'augmentera pas, tant qu'il ne s'établira pas une franche concurrence entre les débitans, et qu'il ne se trouvera point de maisons de débit qui, préférant les bénéfices moindres, mais multipliés, d'une vente à prix inférieurs aux avantages du monopole, soient assez fortes pour entreprendre de lutter contre celui-ci. Le prix de la viande, dit M. L. de C., devrait baisser de 25 pour 100. « Pour favoriser les intérêts de l'agriculture, le prix de la bonne qualité devrait être, dans les grandes villes, triple de celui du pain, et double dans les petites,

et, pour qu'il pût y avoir une prime en faveur des éleveurs et des engraisseurs les plus habiles, les viandes supérieures et les morceaux de choix devraient se vendre, comme en Angleterre, à un prix spécial et plus élevé : la taxe sur les bestiaux ne tend qu'à élever le prix de la viande, qu'il faut diminuer pour augmenter la consommation. On a vu que de la France à l'Angleterre, elle était dans la proportion de 1 à 3. Mais la surface entière de l'Angleterre est soumise à la grande culture et aux assolemens alternes ; la France ne peut jamais adopter que partiellement cette culture. Il suffirait que cette proportion y devînt celle de 1 à $2\frac{1}{2}$ ou $2\frac{2}{3}$, c'est-à-dire qu'elle s'accrût d'à peu près 70 pour cent.

Les produits animaux en laines, cuirs et laitages, croîtraient dans la même proportion, et fourniraient à leur tour de nouvelles matières à l'industrie. Enfin, une part des fourrages artificiels que produirait l'adoption de nouveaux cours de récoltes, pourrait s'appliquer à l'élève des chevaux ; mais tant que la consommation des produits animaux n'augmentera pas, les producteurs ne trouvant pas de débouchés pour la vente des élèves, seront détournés de s'adonner au système de culture dont le but est d'en augmenter le nombre dans la proportion de 70 pour cent.

A. D. V.

191. BUDGET, ou ÉTAT DES RECETTES ET DÉPENSES DE LA VILLE DE LYON, pour 1826, approuvé par ordonnance roy. du 28 déc. 1825 (sans date et sans nom de ville ni d'imprimeur). In-4°. de 13 pag.

Les recettes ordinaires et extraordinaires de la ville de Lyon, 1826, sont portées à. 3,126,238 fr. 60 c.

Et les dépenses ordinaires et extraordinaires à. 3,125,095 46

Résultat en excédant. 1,143 14

(Archiv. hist. et statist. du Rhône, avril 1826, p. 483.)

192. ÉTAT DES MÉTIERS DE SOIERIE EXISTANS A LYON EN 1825
(septembre et octobre).

	ARRONDISSEMENTS.					TOTAL.
	1er.	2e.	3e.	4e.	5e.	
Ateliers.	2,028	1,988	244	464	3,702	8,226
Unis.	2,800	2,140	338	601	5,748	11,621
Grande tire. . .	18	05	0	1	7	121
Jacquards. . . .	2,395	641	121	146	899	4,202
Velours.	166	129	7	44	279	647
Gaze.	40	235	11	62	450	798
Tuls.	130	396	65	182	313	1,086
Bas.	25	103	21	60	124	333
Passementerie. .	18	223	5	63	71	380
Métiers en repos.	67	283	3	110	444	913
Totaux. . .	5,681	4,261	571	1,266	8,329	20,101

Dans cet état ne sont pas compris les métiers de soierie existans à la ville de la Croix-Rousse, à celle de la Guillotière, naguère faubourg de Lyon, où la fabrique se porte depuis 2 ou 3 ans avec prédilection ; on n'y a pas non plus fait entrer les métiers qui se répandent abondamment dans la banlieue de Lyon et dans des communes éloignées de 3, 4 à 5 lieues. Nous pouvons porter à 300 ceux qui viennent d'être établis à Arbresle. (*Archiv. historiq. et statistiq. du départ. du Rhône*, tome III, mars 1826.)

193. ALPHABETISCHE NAAMLIJST DER GEMEENTEN EN DERZELVER ANDER HOORIGHEDEN, uitmakende de Koninkrijk der Nederlanden.
—État nominatif des communes et hameaux composant le royaume des Pays-Bas; avec l'indication des arrondissemens, districts, principaux chefs-lieux de canton, quartiers et provinces où ils se trouvent situés, le recensement de la population de chaque commune, et les lieux de relais; le tout dressé d'après les documens officiels les plus récents; par J.-J. GOSSELIN, secrét. adjoint au départ. de la guerre. 1^{re} part.,

gr. in-8°. Prix de la souscription, 7 fl. Amsterdam, 1826;
Van Kesteren.

194. CONVENTION DE COMMERCE ET DE NAVIGATION ENTRE L'ANGLETERRE ET LA SUÈDE. — Cette convention, signée à Londres le 18 mars dernier, offre un nouvel exemple de l'utile application des principes développés dans le discours de M. Huskisson sur la navigation et le commerce de ce pays. En comparant ce traité avec quelques-uns de ceux qui l'ont précédé, nous le trouvons remarquable par un plus complet développement de quelques-uns de ces principes. Par exemple, la convention avec le Danemark, conclue le 16 juin 1824, statue (article 6) que les parties contractantes ne comprennent point dans cette convention leurs colonies, mais que le commerce colonial restera sur le même pied qu'auparavant. Le traité avec la Suède, au contraire, contient 2 articles (le 6°. et le 7°.), par lesquels il est pourvu à l'établissement d'un commerce avec les colonies britanniques (à l'exception des Indes orientales); et 2 autres articles (le 8°. et l'article additionnel) contiennent la stipulation du commerce avec les Indes occidentales. Le 10°. article stipule qu'il sera permis aux vaisseaux anglais d'importer en Suède toute espèce de marchandise d'origine européenne, dont l'importation est pareillement permise en Suède, de tous ports quelconques, à l'exception du sel, du chanvre, du lin, de l'huile, des grains, du vin, du tabac, du poisson salé, de la laine et des étoffes, articles qui, comme auparavant, ne seront importés en Suède que dans des navires de Suède et de Norvège, ou dans des bâtimens des pays d'où proviennent de tels articles. Mais à ces stipulations se trouve ajoutée une clause des plus essentielles, laquelle porte que même les articles exceptés pourront être importés directement du royaume-uni en Suède, dans des vaisseaux anglais, pourvu que ces articles aient été préalablement débarqués et emmagasinés dans un port dudit royaume-uni. Notre système d'emmagasinage nous mettra à même de tirer des avantages incalculables de cette stipulation additionnelle, et cela d'une manière qui pourra être éventuellement profitable à la Suède elle-même. Le blé, par exemple, qui aura été emmagasiné ici, pourra être transporté aux marchés de Suède, après qu'il aura été pleinement pourvu à nos propres besoins en ce genre, et alors que cet article

pourra garantir la population de la Suède des dangers d'une famine. (*Courier. — Galignani's Messeng.* Paris, 7 juin 1826.)

195. VALEUR COMPARÉE DES EXPORTATIONS DU ROYAUME-UNI AUX INDES ORIENTALES ET OCCIDENTALES. (*Extrait des documens dont le parlement a ordonné l'impression*, le 17 février 1826.)

ANNÉES prenant fin au 5 janvier.	MARCHANDISES			TOTAL
	étrangères et coloniales.	anglaises et irlandaises.		des exportations.
	—	—	—	—
	Valeuroffic.	Valeuroffic.	Valeurdécl.	Valeurdéclar.

Aux Indes orientales et la Chine, non compris le Cap de Bonne-Espérance.

	1st.	1st.	1st.	1st.
1824	604,047	3,751,391	3,753,469	4,357,516
1825	710,575	3,684,305	3,490,325	4,200,900

Au Cap de Bonne-Espérance.

1824	59,661	375,663	334,967	394,628
1825	30,966	245,455	245,054	276,020

Aux Indes orientales anglaises.

1824	285,247	4,600,665	3,678,120	3,963,367
1825	324,374	4,843,560	3,827,489	4,151,863

Réexportations des Indes occidentales britanniques à l'étranger.
(Valeur déclarée.)

1824	1,519,350	»	»	»
1825	1,014,152	»	»	»

Résultats des états ci-dessus.

Terme moyen du montant des exportations aux Indes orientales et à la Chine, y compris le cap de Bonne-Espérance. 4,614,532

Terme moyen des exportations aux Indes occidentales britanniques, déduction faite de celui des réexportations. 2,790,864

Balance en faveur du commerce des Indes orientales. . l. 1,823,668

(*Asiatic Journ.*, avril 1826, p. 483.)

196. CRISE DU COMMERCE ANGLAIS. (*Annal. des sc. économ.*, juin 1826, t. V, n^o. 1; p. 1.)

Les 7 pages environ qui forment cet article méritent d'être lues avec attention. D'après le négociant qui l'a fourni au recueil cité, cette crise, qui a inspiré tant d'alarmes, a pour cause le discrédit momentané des billets de banque qui remplaçaient le numéraire; ce discrédit, à son tour, a été causé par la difficulté d'échanger ces billets contre le numéraire, dont leur multiplication et leur crédit avaient occasionné une exportation excessive. Cette explication est assez généralement admise. L'auteur montre ensuite que la masse immense des produits surabondans de la Grande-Bretagne lui fournit amplement les moyens de faire rentrer le numéraire dont elle a besoin, seule ressource à employer pour faire cesser la crise dont on souffre. L'interdiction des billets au-dessous de 5 l. st. (125 fr.) ne peut, suivant lui, remédier au mal présent, et n'est qu'une précaution contre le retour d'une crise semblable.

197. SUR LES BANCs DE SABLE DE GOODWIN. — Ces écueils se trouvent situés entre les caps du Nord et du Sud, en face de Déal et de Ramsgate; à environ 8 milles de la côte. Leur longueur est de 8 milles sur 2 de largeur. Ils se composent d'une matière plus molle, plus fluide, plus poreuse, plus spongieuse et en même temps plus tenace que celle des sables voisins, et, par conséquent, d'une qualité telle que lorsqu'un vaisseau vient à s'y engager, il s'en trouve, pour ainsi dire absorbé, et qu'il reste peu d'espoir de le remettre à flot; d'autant plus que le ressac qui vient se briser contre les écueils, ne permet pas de porter des secours au bâtiment en détresse : l'effet des brisans sur ce point est d'une violence qui le fait remarquer distinctement à la distance de 10 à 12 milles dans l'intérieur des terres. On peut d'après cela se former une idée de l'impétuosité des vagues qui, par un vent d'ouest, le plus dangereux des vents qui puissent souffler sur ce point, poussèrent l'*Ogle castle* contre ce banc de sable, où il se perdit corps et biens, presque en vue du port de sa destination ! Ces sables, lorsque l'eau s'est retirée, ont une prodigieuse consistance, en sorte qu'en été on peut y débarquer et s'y arrêter quelques heures; on y a même fait par fois des parties de chasse; mais malheur à ceux qui ne les quittent pas à temps; car en un moment ces

sables deviennent mouvans , se soulèvent et flottent çà et là au gré des flots. Lorsqu'il y a quelques années , la *Maison de la Trinité* (Trinity-House) conçut le projet d'y construire un phare , des ingénieurs pénétrèrent par le moyen de la sonde , à une grande profondeur , mais sans pouvoir rencontrer un fond ferme , ce qui rendit l'exécution de ce projet impraticable ; en conséquence on se borna à établir un fanal flottant. Le 26 novembre 1702 , par une violente tempête de l'ouest-sud-ouest , 13 vaisseaux de ligne qui étaient mouillés dans les dunes , chassèrent sur leurs ancres , et vinrent se perdre corps et biens contre les funestes *Goodwins* ; de tous les hommes composant leurs équipages , 71 seulement furent sauvés.

Les avis sont partagés quant à l'origine de ces bancs de sable. On est revenu de l'opinion , pour un temps assez généralement accréditée , que l'emplacement de ces écueils faisait jadis partie des domaines de Godwyne , comte de Kent , père de Harold , qui fut tué à Hastings ; il en est de même de celle suivant laquelle ces mêmes bancs de sable formaient autrefois une île appelée Lomea , laquelle avait été détruite par la mer l'an 1097. L'opinion (probablement la mieux fondée de toutes) de nos plus fameux antiquaires , c'est que la mer a laissé ces sables à découvert lors de la terrible inondation qui , sous le règne de Guillaume le Roux ou de Henri I , submergea une si grande partie de la Flandre et des Pays-Bas. L'éloignement de la mer vers ces contrées peut encore avoir été augmenté par les inondations survenues depuis dans d'autres parties du territoire , particulièrement dans celles de la Zélande , qui formaient autrefois 15 îles , dont 8 furent englouties du temps de Henri II. Tels sont les *Goodwins* qu'aucun vaisseau ne devrait passer sans pilote ; et si le *Ogle castle* avait pris à Douvres celui qui lui était offert , ce bâtiment eût peut-être évité la catastrophe dont il a été la déplorable victime. (*Kent Herald. Gallign. Messeng.* Paris , 19 nov. 1825.) L—É.

198. QUELQUES DÉTAILS SUR LE VILLAGE DE TSARITSINO près de Moscou : (*Journ. histor. , stat. et hist. — Istoritchesky , statist. i géogr. journal* ; juin , p. 223. Moscou , 1825.)

Le village de Tsaritsino est situé à onze verstes de Moscou , sur le chemin de Kaschira , à droite de la grande route de Toulza. L'impératrice Catherine fit ouvrir du bourg de Kolomensk à ce

village un chemin tout droit avec une avenue de bouleaux ; l'allée subsiste encore aujourd'hui ; mais l'eau s'est emparée de la route et les ponts ont tous cédé sous ses efforts. Semblable aux antiques castels des chevaliers de Livonie , le palais de Tsaritsino n'a servi d'asile ni à des brigands , ni à des malins enchanteurs ; des princesses enlevées n'ont point gémi captives dans ses tourelles ; mais il a toutes les qualités qui constituent les châteaux de Mad. Radcliffe : des corridors obscurs , souterrains , escaliers secrets , tours , vitraux cassés , ponts rompus , et voûtes tapissées de mousses , on y trouve tout ce qui peut contribuer à effrayer une imagination romanesque.

Le bourg de Tsaritsino fut donné par Pierre-le-Grand au prince Dmitri Kantimir, hospodar de Moldavie, père du célèbre satirique russe. C'est là qu'Antioche Kantimir passa ses premières années et peut-être qu'il composa ses premières poésies. Cependant des gens indifférens ont abattu sa maison ; c'est ainsi que les Russes négligent de conserver les monumens de leur antiquité. C'est ainsi que les murs d'Otchakof sont tellement détruits , qu'il ne reste plus aucunes traces de ses fortifications , si ce n'est la tour de Hassan-Pacha : les briques du schéri Tasaï servent aux paysans pour construire leurs poêles et leurs granges. L'impératrice Catherine acheta Tsaritsino en 1774 , et confia au célèbre architecte Bajenof la construction du palais et les embellissemens du jardin. L'ouvrage de Bajenof déplut à l'impératrice ; le bâtiment qu'il avait élevé fut abattu et reconstruit sur le plan d'un autre architecte , qui jugea à propos de faire un mélange ridicule des architectures grecque et gothique. Les jardins exécutés sur les idées de Bajenof sont dans le genre arabe et du meilleur goût.

199. NIËVSKIALMANACH. — Almanach de la Néva , pour 1825 , publié par ALADINK. Pétersbourg.

200. TABLEAU COMPARATIF des mariages , naissances et décès des évêchés de Poltava et de Woronéje , en 1824. (*Hertha* , 1825 ; 4^e. vol. , 1^{er}. cah. , p. 25. *Geog. Zeit.*)

	Evêché de Poltava.	Evêché de Woronesh.
Mariages. . .	30,126	16,967
Naisances. . .	65,706 { 33,601 garçons. 32,105 filles.	81,675 { 43,854 garçons. 37,821 filles.
Décès.	47,561 { 23,583 du sexe m. 23,978 du sexe f.	38,060 { 19,232 du sexe m. 18,828 du sexe f.
Excédant. . .	18,145	43,615

Parmi les décédés de l'évêché de Poltava, il s'en trouve 6 qui sont parvenus à l'âge de 100, 103 et 105 ; et parmi ceux de l'évêché de Voronéje, il y a eu 56 centenaires, et 28 qui sont parvenus à l'âge de 125 ans. L. D. L.

201. LETTERS FROM MECKLENBURG AND HOLSTEIN. — Lettres du Mecklenbourg et du Holstein ; par George DOWNES. 351 p. in-8°. avec fig. Londres, 1822 ; Taylor et Hessey.

C'est dans l'été de 1820 que M. Downes, Irlandais, visita les villes anseatiques, Hambourg et Lubeck, le Mecklembourg et le Holstein. L'auteur donne des détails sur les villes et les campagnes ; quelquefois ces détails sont un peu trop minutieux ; il insère des vers de poètes allemands, des épitaphes copiées dans les cimetières ; il donne quelques renseignements intéressans sur les mœurs et coutumes, quoiqu'il y en ait qui sont bien connus. On lira avec intérêt ce qu'il dit du petit territoire de Probstey à peu de distance de Kiel. Le Probstey, qui appartenait autrefois au monastère de Preetz, comprend 24 villages et hameaux, habités par 6000 âmes. Jusqu'à la fin du dernier siècle, il n'avait guère de relations de famille avec les environs ; on n'y laissait même pas établir des étrangers ; depuis l'introduction de la conscription, les Probstéiens ont un peu modifié les usages anciens. Chez eux les jeunes gens visitent la nuit leurs maîtresses comme en Suisse. Quand un couple se marie, tous les convives se cotisent pour le doter. Aux enterremens, une charrette chargée de bière suit le convoi : on boit sur le bord de la fosse ; après l'incendie d'une maison on porte le deuil pendant un an. M. Downes rapporte d'autres usages curieux de ce petit peuple, que l'on croit issu des Wendes ou de la race slave. Les gravures qui accompagnent la relation de M. Downes représentent quelques antiquités trouvées dans le nord de l'Allemagne, et le tombeau du poète Kœrner.

D—c.

202. APERÇU DES MARCHANDISES EXPORTÉES EN 1825, par la Société rhénane des Indes occidentales. (*Allg. Handl. Zeitung.* mars 1826; n°. 30, p. 129.)

L'exportation des marchandises en 1825, par la Société rhénane des Indes occidentales, offre l'aperçu suivant :

Des provinces Rhénanes, du comté de la Mark, de la Westphalie pour 955,960 écus de Prusse.

De la Prusse orientale, de la Silésie et de la Saxe prussienne pour 1,472,410 thlr.

Du roy. de Hanovre et des duch. de Saxe pour 816,900 thlr.

Du Hanovre et des environs du Weser, pour 133,260 thlr.

Du roy. de Bavière, pour 141,000 thlr.

Du royaume de Wurtemberg pour 19,150 thlr.

De la Hesse électorale et de la Hesse rhénane pour 46,060 et 16,720 thlr.

Du grand-duché de Bade pour 11,370 thlr.

Du Brunswick pour 1800 thlr.

Du Danemark et du Holstein pour 22,860 thlr.

Des villes libres d'Allemagne pour 27,290 thlr.

De l'Autriche et de la Bohême pour 71,190 thlr.

De la Suisse pour 75,100 thlr.

Des Pays-Bas pour 212,910 thlr.

Dans les années 1821—22—23—24 et 1825, on exporta des marchandises de lin pour la somme de 1,776,740 thlr. de Prusse ; des march. de laine pour 735,310 thlr. ; des march. de coton pour 598,500 thlr. ; des étoffes de soie p. 140,970 th. ; objets en fer et acier et autres métaux pour 122,330 thlr. ; des armes pour 115,280 thlr. ; de la quincaillerie et de la bijouterie pour 46,290 thlr. ; des montres de toutes espèces pour 5,310 thlr. ; des cuirs et des peaux pour 28,950 thlr. ; des chapeaux et des fourrures pour 24,130 thlr. ; du papier et des cartes à jouer pour 30,650 thlr. ; des instrumens de musique pour 29,000 thlr. ; de la porcelaine et de la verrerie pour 139,500 ; des essences, des vins, etc. pour 25,000 thlr. ; de la farine de froment et du froment pour 28,160 thlr. ; des marchandises de différens genres pour 60,460 thlr. ; produits du nord et des march. de l'est pour 24,200 thlr. L. D. L.

203. MATÉRIAUX POUR LA TOPOGRAPHIE DE LA SILÉSIE AUTRICHIENNE.
(*Geist der Zeit*, nov. 1825, p. 218.)

Après quelques généralités sur la Silésie autrichienne, l'auteur aborde les principales branches d'industrie. La rigueur du climat, l'ingratitude du sol réduisent une grande partie de la population à chercher ses moyens d'existence soit dans l'exploitation des mines, soit dans le commerce du bois, ou dans la fabrication de différens objets en bois, tels que planches, poutres, bardeau, pelles, râpeaux, brouettes, etc.

Ustron et *Barchka* sont les 2 principales forges dans le cercle de Teschen. Elles appartiennent à l'archiduc Charles. On trouve dans le même cercle 3 mines de charbons de terre. L'auteur ne dit rien de leur produit. Quant à la forge d'*Ustron*, elle rendait en 1824 environ 5766 quintaux de fer brut, dont 574 quintaux d'objets de fonte. Le quintal de fer brut se payait à raison de 6 fl. 36 kr.; le fer en barres 14 fl. 30 kr.; les articles de fonte 7 fl. 53 kr.; la tôle 24 fl. 10 kr.; les clous 36 fl. 40 kr.

La forge de *Barchka* produit annuellement 5 à 6000 quintaux de fer brut, dont 600 quintaux en articles de fonte.

Parmi les diverses fabrications de fer dans le cercle de Troppau, se distingue particulièrement celle d'*Endersdorf*. On y fabrique mensuellement 250 quintaux de tôle, et environ 3000 quintaux de fer en barres par an. L. D. L.

204. SUL LAGO FUCINO, etc. — Sur le lac Fucin et ses crues; projets pour en prévenir les effets; description d'une issue donnée à ce lac par l'empereur Claude; nécessité de rouvrir ce canal; par le doct. Th. Bacci. (*Mémoire de l'Inst. Napoléon pour l'encourag. des sc. nat.* 1822; t. III, p. 1.)

L'objet principal de ce mémoire est de montrer la nécessité de rouvrir et de régulariser le canal par lequel l'empereur Claude avait fait ouvrir au lac Fucin une issue de 3,500 pas de longueur, dans le fleuve Liris. Ce lac, situé dans le royaume de Naples et dans l'ancien pays des Marse, au milieu des Apennins, est sujet à des crues extraordinaires qui menacent sans cesse une population de plus de 13,000 habitans, disséminés dans 15 bourgs ou villages. L'intéressant mémoire de M. Borgia est divisé en sept chapitres, où il traite du lac Fucin, de ses inon-

dations et de leurs causes, du canal creusé par les ordres de Claude, et des résultats de cette entreprise; des projets de restauration de ce canal, enfin de la nécessité de le recreuser et des moyens d'exécution. Nous parlerons dans la seconde section du *Bulletin* des causes auxquelles l'auteur attribue les inondations du lac Fucin.

205. SUR LES RELATIONS DES EUROPÉENS EN GÉORGIE.

Les Anglais sont les premiers qui ont fait usage de la route de Gimnirette pour arriver à Teflis. M. Alwood d'Odessa, avait expédié le 1^{er} janvier 1822, pour Redouté-Kalé un *Lootka* ou allège de 70 tonneaux qui ne tirant que 4 pieds d'eau, est entré dans la Copi le 20 du même mois. Sa cargaison consistait en cafés, sucres et rhums, auxquels on avait joint des toiles blanches et peintes, des draps et des quincailleries, rebuts de magasin de M. Alwood. Un Anglais et un Italien étaient à bord du bâtiment comme subrécargues; l'un a établi une boutique au bazar de Redouté, l'autre un magasin à Teflis. Cette 1^{re} cargaison, dont presque tous les articles se sont vendus à de très-grands bénéfices, a été suivie de deux autres, dont l'assortiment a été commandé sans intelligence et s'est composé de plusieurs marchandises qui ne convenaient pas au pays.

Quoi qu'il en soit, M. Alwood vient de changer le chef de son établissement de Teflis, et de le remplacer par un Français dont on a fait le plus grand éloge à Odessa. Ce jeune homme vient d'arriver à Redouté-Kalé avec une cargaison qui paraît très-convenable au pays, se composant de sucres en pains, d'un peu de café et de rhum, de vin de Champagne mousseux, de draps, de toiles peintes, etc.; elle devait, peu de semaines après, être suivie d'une 2^e. cargaison dont je ne connais pas encore la composition.

Une autre maison anglaise, celle de M. Moberly d'Odessa, a déjà envoyé ici une partie de sucres en pains dont la vente avantageuse va le déterminer à un nouvel envoi. Cet article cependant pourrait devenir exclusif en faveur du commerce de France, si les expéditions avaient lieu directement de Marseille, et si tous les sucres étaient en petits pains et aussi beaux que ceux de Hambourg. (Si les sucres pouvaient ressortir ici à des prix peu élevés, on en pourrait faire des expéditions très-considérables pour la Perse.)

On a déjà parlé d'un autre Anglais, M. Frager, qui a fait en septembre dernier, un séjour de plusieurs semaines à Teflis; il venait de l'Inde par Twer, et s'y était attaché à une maison de commerce très-puissante.

Il paraît qu'un M. de l'Écluse, qui avait d'abord dirigé des expéditions sur Taganrock, a envoyé un bâtiment sur la côte de Circassie. Celui-ci n'ayant trouvé nulle ressource ni pour les ventes ni pour les achats, est parti pour Kertch, d'où il lui a été donné ordre de se rendre à Redouté-Kalé, pour transporter ses marchandises à Teflis, où il a l'intention d'établir de grandes relations entre la Belgique et l'Asie par la Georgie. Cette circonstance est un nouveau motif pour déterminer les maisons françaises à prendre l'initiative, à former les premiers établissemens dans cette contrée, et à profiter de tous les avantages que leur assurent leur situation plus rapprochée, la haute opinion qu'ont les Persans et les peuples de la Haute-Asie de la supériorité de notre industrie, la facilité de bien assortir leurs cargaisons d'allée, et la certitude de l'emploi des principaux de retour, tels que les soies, les laines de cheyreau, les poils de Cachemire, etc. (*Annal. de l'ind. nat. et étr.*, n^o. 68, p. 197.)

206. DE L'ÉTAT ACTUEL DE TEFLIS. (*Sanct-Petersb. Zeitschrift*, mai 1825; p. 70.)

Le gouverneur actuel, le général Yermolof, ayant su se concilier la confiance et l'estime des indigènes, a la douce satisfaction de voir ce peuple se prêter de bon gré à la civilisation et à l'industrie. Les relations de commerce avec la Perse sont très-actives. Sukgum-Kale reçoit dans son port des vaisseaux marchands venant d'Odessa. Des caravanes venant du premier port par Kutais, fournissent Teflis de toutes les productions de l'Europe méridionale et du Levant. On trouve dans plusieurs maisons des meubles de France, des bronzes, de la porcelaine, des cristaux, etc.; tous ces objets réunis aux tissus de la Perse et aux tapis, produisent un effet admirable. Bien que la Géorgie produise d'excellens vins, le vin de Champagne y a trouvé beaucoup d'amateurs, et le débit en est assez considérable.

L. D. L.

207. AN ATTEMPT TO DEMONSTRATE THE PRACTICABILITY OF EMANCIPATING THE SLAVES OF THE UNITED STATES OF NORTH AMERICA. — Essai sur la possibilité d'émanciper les esclaves des États-Unis de l'Amérique septentrionale, et de les éloigner du pays, sans porter atteinte aux droits de la propriété privée, ou sans imposer une taxe à la nation pour cet objet. In-8°. pp. 75. New-York, 1826; Carvill.

208. RÉCAPITULATION DES ARRIVAGES ÉTRANGERS DANS LE PORT DE NEW-YORK, pendant l'année 1825.

NAVIRES de différentes espèces.	PAVILLON								Total.	
	Américain.	Colombien.	Anglais.	Français.	Suédois.	Danois.	Hollandais.	Hambourgeois.		Brémois.
Navires. . .	378	»	5	3	»	1	2	1	4	394
Barques.. .	9	»	»	»	»	»	»	»	»	9
Bricks. . .	557	4	39	1	2	»	7	3	3	616
Goëlettes. .	369	3	13	»	2	3	1	»	»	381
Ketches. . .	1	»	»	»	1	»	»	»	»	2
Sloops. . .	21	1	4	»	»	1	»	»	»	27
Totaux..	1325	8	61	4	5	5	10	4	7	1429

Plus 7 vaisseaux de guerre passagers. 8,779

Le montant des droits perçus sur les importations et le tonnage pendant l'année qui a fini le 30 septembre 1825, a été de 15,749,936 dollars.

209 NOTE SUR DES COURANS dans la partie nord de l'Océan où se répand le Gulf-Stream des Américains; par M. CORBET, enseigne de vaisseau. (*Ann. marit. et colon.*, mars 1826, p. 181.)

Déjà 2 officiers distingués de la marine royale, ont publié le résultat de leurs observations thermométriques et la mesure des

courans qu'ils ont rencontrés dans le *Gulf-stream*; l'un d'eux, M. Baudin, était embarqué sur la frégate de S. M. *la Junon* en 1821; l'autre, M. Montant, commandait à la même époque la flûte *le Chameau*. M. Corbet, enseigne de vaisseau, vient de donner dans les *Annales maritimes* un tableau qui contient des données du même genre recueillies avec talent et exactitude pendant la navigation de la frégate *la Seine* de la Chesapeake à Brest en 1820. Les observations se lient également à celles qu'on trouve dans le Pilote américain traduit par M. Magré, dans l'ouvrage de Jonathan Williams sur la navigation thermométrique et dans les tableaux de John Hamilton: elles augmentent la masse des faits positifs dont le grand nombre peut seul devenir un guide sûr. Elles méritent d'autant mieux d'être connues, qu'en général celles de ce genre ne sont faites avec beaucoup de soin que sur les navires de guerre où l'on possède des chronomètres bons et bien réglés, et où la route est mesurée et dirigée avec autant de précision que le permettent les moyens en usage dans la marine.

J. DE BL...

210. SUR LES ÉTATS-UNIS DE L'AMÉRIQUE CENTRALE. (*Guatemala*.)
(*Atlantis*, n^o. 1, p. 191.)

Depuis que les *États-Unis de l'Amérique centrale*, qui formaient jadis la capitainerie générale de Guatemala, se sont affranchis du joug de l'Espagne et séparés de la Confédération mexicaine pour se déclarer état libre et indépendant; ils constituent une des plus belles parties de cette division du continent américain. Par son heureuse situation entre le nord et le midi de l'Amérique, entre l'Océan atlantique et la mer Pacifique, cet état domine en quelque sorte les deux portions du nouvel hémisphère; il peut concevoir les plus hautes espérances, et le temps peut amener de grands progrès en tout genre pour cette république encore dans son enfance.

Depuis l'isthme de Panama jusqu'aux limites du nord qui séparent l'ancien royaume de Guatemala de la Nouvelle-Espagne, cette confédération possède un territoire dont la surface est de 26,152 milles carrés géographiques espagnols. Les Cordilières, que beaucoup de géographes, contredits sur ce point par plusieurs géologues, considèrent comme une continuation de la chaîne des Andes; ont leur origine dans le Guatemala, et de là s'étendent dans des directions diverses jusqu'au cœur des

contrées qui forment l'union mexicaine. Le pays de Guatemala est richement arrosé, quoiqu'au vrai ses fleuves et ses rivières ne méritent guère le plus souvent que les noms d'anse et de baie. Les plus remarquables sont, dans la partie septentrionale du pays, *le Golfe, Motagua, Ulua, Lian, Aguan, los Limones, los Platanos, la Paatasma, Mosquitos, San Juan, Camalecon et Tinto* ; au midi, *la Huista, Samala, Nicalapa, Michatrya, los Esclavos, Paza, Sonsonite, Lempa, Viego, Nicaragua et Nicoya.*

Aucun recensement officiel n'a encore déterminé la population de la république. Au milieu du siècle dernier, elle s'élevait au-dessus d'un million d'habitans. Aucun événement extraordinaire n'ayant arrêté dans cette contrée l'accroissement que l'on remarque généralement dans la population, celle du Guatemala ne peut guère être maintenant beaucoup au-dessous de 2,000,000 âmes.

La forme de cette contrée, dans son étendue entre les deux océans, est triangulaire ; d'un côté ses côtes se prolongent au loin dans la mer, de l'autre elles semblent rentrer dans les terres ; c'est un vaste champ ouvert aux spéculations et aux travaux d'un commerce universel. Les ports les plus dignes d'attention, sont au nord ceux d'*Estrelle, de Matina, de San Juan, de Punta de Arenas, de Truxillo, d'Omoa et du Golfe* ; au sud, ce sont ceux de *la Libertad*, port libre et ouvert aux importations par le décret du congrès du 6 février 1824, et plus loin ceux d'*Acajutla, de Culebra, et de Réalejo.* Un voyageur anglais disait dernièrement de ce dernier qu'il était assez vaste pour contenir toutes les forces maritimes du monde.

La position de Guatemala au centre des 2 Amériques fait naturellement de cet état le point central, le point de réunion du Nouveau-Monde. A une égale distance des peuples des 2 continens, il est amené à devenir par des relations politiques et commerciales, le grand marché du commerce universel. Depuis les côtes jusqu'aux montagnes, depuis les chaleurs de la ligne équatoriale jusqu'aux froids des hauteurs dans les Cordillères, cette région présente les gradations successives de toutes les températures et la plus grande variété dans les produits du sol. L'or, l'argent, le cuivre, le fer, le plomb s'offrent aux recherches du minéralogiste et aux travaux du mineur, dont les résultats ne peuvent manquer de le dédommager de ses peines.

Le cultivateur y trouve des terres, des climats pour chaque espèce de culture, pour tous les genres de végétaux, suivant ses projets ou ses inclinations, et le marchand puisant librement dans cette contrée et dans les pays adjacens, aux sources des produits les plus riches et les plus abondans, pourra aisément approvisionner les marchés de l'Inde et de l'Europe. A. D. V.

211. SUR LES ÎLES SANDWICH. Extrait d'un mémoire des missionnaires américains, publié aux États-Unis. (*Transactions of the missionary Society*. Avril 1826, p. 163. *Asiat. Journ.* Mai 1826, p. 568.)

Les îles Sandwich sont au nombre de 10, savoir : *Hawaii*, *Maui*, *Tahurawa*, *Ranai*, *Morokai*, *O'ahu*, *Tanai*, *Nūhau*, *Taura* et *Morokini*. Elles sont situées dans l'océan Pacifique, entre les 18° 50' et les 22° 20' de lat. sep., et entre les 154° 55' et les 160° 15' de long. ouest de Greenwich. Elles s'étendent dans une direction ouest-nord-ouest et est-sud-est. *Hawaii* est située au S.-E. Voici l'estimation de la longueur, de la largeur et de la superficie de chaque île :

Noms des îles.	Longueur en milles.	Largeur en milles.	Superficie en milles carrés.
Hawaii	27	78	4,000
Maui	48	29	600
Tahurawa	11	8	60
Ranai	17	9	100
Morokai	40	7	170
O'ahu	46	25	520
Tanai	33	28	520
Nūhau	20	7	80
Taura Maurokini	} rochers à peu près stériles.		

La plupart de ces îles sont montagneuses, et les montagnes s'élèvent parfois à une grande hauteur. A *Hawaii*, les sommets du Mounakea et du Mounaroa n'ont pas moins de 15,000 pieds d'élévation, et se trouvent ainsi dans la région de la congélation perpétuelle. *Hawaii* présente des aspects grands et sublimes. La plupart des autres îles, particulièrement *O'ahu*, *Tanai* et *Maui* sont pittoresques et romantiques. Quelques portions de ces îles sont douées d'une grande fertilité; d'autres

en ont qu'une végétation rare et peu animée, et il en est qui ne contiennent qu'une lave stérile. *Oahu* est probablement, sous ces rapports, la plus riche de tout le groupe. Les terres les plus susceptibles de culture, sont situées généralement de 2 à 7 milles de la mer. L'intérieur est coupé de chaînes de montagnes escarpées et de profonds ravins. Les principales productions sont la patate douce, le taro, et dans quelques îles l'yam, le bananier, la canne à sucre, le melon d'eau, le melon musqué, les concombres, les choux, les fèves et la plante à toile (*cloth plant*), avec quelque peu d'oranges et d'ananas. La population des îles est estimée à 130,000 habitants; sur ce nombre *Hawaii* en contient 85,000, et *Oahu* 20,000.

Ces îles se trouvent maintenant soumises à un gouvernement qui se compose d'un roi et d'un corps considérable de chefs. Dans toutes ses branches, ce gouvernement est héréditaire. Le roi est regardé comme propriétaire de toutes les terres, et possède un pouvoir illimité. Les terres sont partagées entre les chefs, qui les tiennent du roi, à condition de lui payer un tribut. À leur tour, les simples habitants tiennent leurs terres des chefs, à qui ils livrent, à titre de redevance, une certaine portion des produits. Dans les limites de leurs territoires respectifs, les chefs jouissent d'un pouvoir absolu. L'effet de ce système sur le peuple est, dit-on, très-oppressif.

Le caractère moral des indigènes, là où il n'a pas été modifié par l'enseignement des missionnaires, est dégradé à un point déplorable. Le vol, la trahison, l'ivrognerie, l'impudicité et l'infanticide y règnent à un degré effrayant. Les vertus sociales et domestiques sont choses peu connues dans ces îles. La polygamie y est commune, et le meurtre par le poison très-fréquent.

L'idolâtrie, pour autant qu'elle avait rapport au gouvernement, fut abolie par *Rhio-Rhio* (celui qui visita l'Angleterre), parfois appelé *Tamehameha II*, fils et successeur de *Tamehameha I^{er}*; cette réforme eut lieu en 1819, antérieurement à l'arrivée des missionnaires chrétiens dans ses domaines. Un petit nombre des sujets de *Rhio-Rhio* se révoltèrent à cette occasion; mais *Karai-Moku*, général de ses troupes, les défit

complètement dans une bataille décisive qu'il leur livra à Tuamoo, et la tranquillité ne tarda pas à être rétablie.

Les missionnaires américains, à leur arrivée aux îles Sandwich, en 1820, trouvèrent l'écriture entièrement inconnue. Le grand concours des sons liquides rendait extrêmement difficile l'opération d'en déterminer l'orthographe. Toutefois les missionnaires se mirent diligemment à l'œuvre. Enfin ils créèrent de concert un alphabet dans lequel chaque son a un signe qui lui est propre. Chaque mot s'écrit comme il se prononce, ce qui simplifie et facilite l'art de lire et d'écrire le langage.

Au commencement de 1822, les missionnaires, suffisamment avancés dans leur entreprise, mirent en activité les presses qu'ils avaient apportées d'Amérique, et imprimèrent la première feuille de l'orthographe hawaïenne. Bientôt cet ouvrage fut avidement recherché par les naturels du pays.

Il existe présentement aux îles Sandwich six stations de missionnaires, savoir : à Hawaii, trois ; à Oahu, une ; à Moui, une ; à Tanai, une. Les chefs ont fait construire une église dans chacune de ces localités, et les habitans assistent régulièrement, tous les dimanches, au service divin. Il a été établi dans plusieurs stations des écoles qui comptent entre elles plus de mille écoliers. Dans plusieurs cas les élèves les plus instruits ont été envoyés, comme instructeurs, dans d'autres districts, et l'art de lire et d'écrire se répand de plus en plus parmi la nation. Les chefs entretiennent entre eux une correspondance épistolaire, et à peine passe-t-il une embarcation d'une île à une autre sans porter des lettres écrites par des indigènes dans leur propre langue. Avant d'avoir été convaincus du contraire par les missionnaires, ces insulaires regardaient la « lettre parlante » comme une opération magique absolument hors de la portée de leur intelligence.

Il paraît que les principaux chefs, dans chaque île, favorisent et secondent les efforts des missionnaires. Déjà l'influence salutaire de ces derniers s'est fait sentir dans un édit qui défend l'infanticide, ainsi que dans la modération, ci-devant sans exemple dans ces îles, avec laquelle s'est faite la dernière guerre qui eut lieu dans l'île de Tanai. Plusieurs des guerriers qui tenaient pour le roi, sortaient des écoles de Honoruru, et les vaincus, loin d'être mis à mort suivant l'ancien usage, furent renvoyés par Karai-Moku dans leurs pays respectifs, avec

injonction d'assister au « *palapala* », nom donné au mode d'enseignement actuel. Dans plus d'une circonstance, l'observation du dimanche a été prescrite par les autorités constituées; on est déjà parvenu à introduire l'acte religieux du mariage, ainsi que le mode d'enterrement en usage dans la chrétienté.

LAINÉ.

TOPOGRAPHIE, GÉODÉSIE, ARPENTAGE ET NIVELLEMENT.

212. MÉMOIRE SUR LE NIVELLEMENT GÉNÉRAL DE LA FRANCE, et sur les moyens de l'exécuter; par M. P. S. GIRARD, membre de l'Institut. In-8°. de 15 pag. Paris, 1825; Éverat.

Dans ce savant mémoire lu par l'auteur à la Société de géographie, et inséré au n°. 31 de son Bulletin, M. Girard commence par exposer les raisons qui rendent nécessaire pour la connaissance exacte de la situation des divers points du globe terrestre et par conséquent pour le complément de la géographie, la mesure verticale de chaque point, ou la détermination précise de son élévation au-dessus de la surface moyenne de l'Océan; appréciation qui, ajoutée à la longitude et à la latitude du lieu, en signalerait parfaitement la position.

Si ces hauteurs verticales étaient connues, dit l'auteur, on pourrait les indiquer par des cotes sur des cartes déjà dressées; en y réunissant tous les points consécutifs, situés à la même hauteur, par des lignes droites plus ou moins longues; on y tracerait une suite de polygones ou de courbes fermées qui représenteraient l'intersection de la surface terrestre par autant de surfaces horizontales. Ces courbes, de niveau, pourraient être supposées élevées verticalement les unes au-dessus des autres, d'une quantité constante qu'il conviendrait de fixer d'après l'échelle de la carte sur laquelle elles seraient tracées. Ces courbes représenteraient évidemment le contour des côtes de la mer, en supposant que son niveau moyen vint à s'élever successivement aux mêmes hauteurs qu'elles indiqueraient. Ainsi l'ensemble des séries d'élévations respectives ferait connaître et mettrait à même d'indiquer sur les cartes, le relief des diverses contrées de notre globe. C'est pour arriver à ce résultat que la Société de géographie a proposé un prix au mé-

moire qui déterminerait le mieux la direction des chaînes de montagnes de l'Europe, leurs ramifications et leurs élévations respectives. M. Giward rappelle, à cette occasion, le rapport de M. de Férussac sur les pièces envoyées au concours, travail important, inséré au *Bulletin universel*, et qui, dit M. G., en présentant de la manière la plus complète l'état de nos connaissances sur cette branche de la géographie physique, et en expliquant les difficultés et les moyens de les surmonter, en signale l'utilité spéciale pour les progrès de l'hydrographie, de la géographie politique, de l'art militaire, de la géologie, et en général, des sciences naturelles.

Toutefois, les hautes montagnes du globe étant presque toujours sans habitans, tandis que la population s'est fixée le long des fleuves, et que les sièges principaux de la civilisation se trouvent établis sur les plateaux et dans les vallées, on reconnut bientôt que les besoins de la vie sociale réclament moins souvent la détermination du relief des plus hautes montagnes que celle de l'élévation respective à laquelle se trouvent placés, les uns par rapport aux autres, les lieux habités dans les plaines, soit que l'on veuille en approprier les productions au climat, soit qu'il s'agisse d'établir entre ces lieux divers, des communications faciles. C'est pour satisfaire ce besoin usuel, pour arriver à ce résultat d'utilité pratique, que M. G. propose le nivellement général et hydrographique des diverses contrées de l'Europe, et d'abord de la France. Tandis que l'on s'occupe de la partie supérieure du relief ou des montagnes, il appelle l'attention sur la partie inférieure; sur le relief et la configuration des bassins auxquels elles servent de limites. Les lignes de plus grande pente que tracent sur la surface terrestre les grands fleuves, les rivières et leurs affluens, dirigeront naturellement la série des nivellemens qui doivent déterminer ce relief, cette configuration.

Le savant auteur du mémoire trace ensuite la marche à suivre pour procéder aux nivellemens successifs des bassins principaux; secondaires, tertiaires, etc., lesquels assigneront la pente du fleuve principal d'un bassin, celle des principales rivières dont ce fleuve reçoit les eaux, celle de leurs affluens des vallées supérieures qui y débouchent, et ainsi de suite, jusqu'au pied des montagnes dont le bassin principal est entouré. Après avoir rappelé les divers travaux de ce genre, exécutés

dans plusieurs contrées et spécialement en France, M. G. la signale comme celui de tous les États de l'Europe qui promet le plus de facilités pour rassembler les élémens les plus nombreux d'une carte hydrographique, dans le délai le plus court et avec le plus de certitude de succès. L'indication du relief du territoire, la détermination des différences de niveau entre les points les plus remarquables, sont déjà prescrites pour la levée de la nouvelle carte du royaume; les hauteurs respectives de points immuables au-dessus du niveau de la mer, trigonométriquement déterminées sur toute l'étendue de la France, sont autant de repères pour les nivellemens proposés des cours d'eau, que l'on rattachera aux cinq grands fleuves des cinq grands bassins principaux, *le Rhin, la Seine, la Loire, la Garonne, et le Rhône*. Le nivellement de leurs cours sera donc la 1^{re} base des opérations successives qui doivent servir à dresser une carte hydrographique de notre territoire; on procédera ensuite de la même manière au nivellement de chacun des affluens des cinq grands fleuves que nous venons de désigner; on passera des bassins secondaires de ces affluens au nivellement des rivières et ruisseaux des 3^e, 4^e, 5^e ordres, etc., suivant l'indication même qui en est donnée par nos cartes actuelles.

Les agens d'exécution se présentent naturellement en France, pour ce nivellement général. Les ingénieurs des ponts-et-chaussées feront le nivellement des cours d'eau, c'est-à-dire des lignes de plus grande pente tracées au fond de leurs bassins; ce sera, à proprement parler, le nivellement hydrographique du royaume. Les ingénieurs des mines en feront le nivellement minéralogique, c'est-à-dire celui des lignes tracées à travers les terrains plus ou moins élevés qui servent de limites à ces bassins, et dont les extrémités se trouveront sur la même surface de niveau. C'est en effet dans le massif des terrains élevés qui divisent les différens bassins, que se trouvent les carrières de toute espèce, et que l'on exploite les diverses substances qui constituent la richesse minérale de notre sol. Il faut chercher dans le mémoire de M. Girard les preuves de la facilité avec laquelle les travaux qu'il a pour objet, pourront être exécutés en quelques années, par les membres de ces deux corps célèbres d'ingénieurs employés dans les départemens; elles ne laissent pas lieu de douter que la carte hydrographique de la France ne puisse être complètement terminée vers la 5^e. ou la

6^e. année de l'entreprise. La vérification des opérations sera ensuite très-facile. M. Girard, pour dissiper les doutes, rappelle la promptitude avec laquelle les ingénieurs des ponts-et-chaussées exécutèrent, sous la direction de M. Trudaine, secondé par M. Perronet, la levée du plan de la majeure partie de nos grandes routes, depuis l'origine de chacune d'elles jusqu'aux frontières. Il invite la Société à invoquer, pour l'exécution de ce beau projet, l'appui du directeur général des ponts-et-chaussées et des mines.

Il termine son mémoire en exprimant le vœu que la France, où l'on a pour la 1^{re}. fois établi sur une base invariable un système de mesure universelle, et où l'on exécute aujourd'hui les plus beaux travaux géodésiques qui aient jamais été conçus, donne aussi le 1^{er}. exemple d'un travail qui, en complétant la géographie physique, fournira d'innombrables faits à la géologie et à toutes les branches de l'histoire naturelle qui s'y rattachent.

PLANS ET CARTES.

213. SELECT VIEWS IN GREECE. — Vues choisies en Grèce; par H. W. WILLIAMS. cah. v. Édimbourg et Londres, Hurst and Robinson.

Des numéros de la belle collection de M. Williams, qui ont été publiés jusqu'à ce jour, celui que nous annonçons est peut-être le meilleur. Les jardins de l'académie d'Athènes se trouvent des plus heureusement ornés de figures appropriées à la nature du lieu. Le mont Oleno est animé et d'un aspect grandiose. La partie qui reste du temple de Minerve, présente une ruine imposante. Misitra offre un excellent tableau du pays, de ses édifices et de ses paysages. Il en est de même de la Livadie, etc., pays non moins admirable, quoique d'une configuration si différente. Les gravures, par Lizars, Horsburgh et Miller, font honneur à leurs burins. (*London liter. Gazette*, 1^{er}. avril, 1826.)

214. BIRMAN EMPIRE. — Empire Birman. Vues prises près de Rangoun. Part. II^e. et III^e. Londres, Clay.

Les deux nouvelles livraisons, qui contiennent 12 vues, ont autant de droits à l'attention du public que la 1^{re}.; elles donnent une idée complète du climat et des localités; elles offrent, en outre, un tableau exact et détaillé des opérations de la guerre,

notamment du passage des rivières sous le feu de l'ennemi, et des assauts donnés à ses positions retranchées. On y voit dépeints des plus vives couleurs la structure particulière et la magnificence des temples orientaux, les dieux hideux que l'on y révère, et les faits d'armes des troupes britanniques. Sous ces différens rapports, l'ouvrage offre un attrait peu ordinaire. (*Lond. liter. Gazette.* 1^{er}. avril 1826.)

215. SKETCHES, REPRESENTING THE NATIVE TRIBES, ANIMALS, AND SCENERY OF SOUTHERN AFRICA. — Esquisses représentant les tribus indigènes, les animaux et les aspects pittoresques de la partie méridionale de l'Afrique, d'après les dessins de feu M. Samuel DANIELL; gravées par W. Daniell; grand in-8°, p. 48. Londres, 1820.

Cet ouvrage était à peine parvenu à notre connaissance, lorsque, frappés de sa beauté, nous pensâmes qu'il méritait d'être retiré de l'obscurité dans laquelle il paraissait plongé depuis sa publication. Ce volume se compose d'une série de 48 gravures représentant les naturels, notamment les Hottentots, les Cafres et les Bosjesmens, ainsi que les animaux et les aspects pittoresques de l'Afrique méridionale; le tout exécuté avec soin et d'une manière très-caractéristique. C'est un utile annexe à tout ouvrage qui traite de cette partie du monde; considéré en lui-même, il est une production des beaux-arts d'un mérite peu ordinaire; chaque planche contient une notice succincte sur son objet. Qu'est devenu le Microcosme de M. Daniell, ouvrage encore plus admirable, mais seulement en ce qu'il embrassait un plus vaste sujet? (*London Liter. Gaz.* 11 mars 1826.)

216. A NEW AMERICAN ATLAS. — Nouvel Atlas américain, contenant 15 cartes, sur feuilles roy., bien coloriées et reliées; prix, 8 doll. Philadelphie, 1826, Finley.

217. A NEW MAP COMPRISING THE STATES OF OHIO, INDIANA AND ILLINOIS. — Nouvelle carte comprenant les états de l'Ohio, de l'Indiana et des Illinois, avec la plus grande partie du territoire de Michigan; les comtés désignés et coloriés distinctement. Feuille roy.; prix, 75 cents. Philadelphie, 1826; Finley.

218. A MAP OF THE STATES OF MISSOURI AND ILLINOIS. — Carte des États du Missouri et des Illinois, et du territoire d'Arkansas, dressée d'après de récentes explorations dont les plans existent dans les bureaux de l'inspecteur général, à Saint-Louis ; par E. BROWN et E. BANCROFT. Philadelphie, 1826. Brown.

ECONOMIE PUBLIQUE.

219. JOURNAL DES PRISONS, HOSPICES, ETC. ; par B. APPERT ; 2^e. an., nos. 4, 5 et 6. Paris, 1826.

Le courageux rédacteur continue avec un zèle persévérant la tâche difficile qu'il s'est imposée, celle de signaler des abus et d'en solliciter le redressement. Le n^o. 4 contient des détails sur les prisons de la Force et de Sainte-Pélagie, à Paris. Il est terminé par un compte rendu de la *Séance générale de la Société d'instruction élémentaire, de la capitale* tenue, le 5 avr. 1826. La suite de cette notice ouvre le n^o. 5 par l'éloge de feu le duc Mathieu de Montmorency, prononcé par M. de Gérando, de l'Institut. On lit à la suite un rapport, fait par M. Renouard, sur les ouvrages présentés au concours, et les prix distribués par la Société. Vient après une notice sur la Séance générale de la Société de la Morale chrétienne. On trouve dans le n^o. 6 la fin de la notice sur l'assemblée de la Société d'instruction élémentaire, comprenant un rapport très-intéressant de M. de Gérando sur les travaux de cette respectable association.

220. DISCOURS SUR LES AMÉLIORATIONS PROGRESSIVES DE LA SANTÉ PUBLIQUE, par l'influence de la civilisation ; par F. BÉCARD, professeur d'hygiène à la Faculté de médecine de Montpellier. 1 vol. in-8^o. 120 p. Paris, 1826 ; Gabon.

C'est, suivant M. Bréard, une opinion généralement répandue, que la civilisation énerve l'homme, l'expose à plus de maladies, et abrège son existence : le discours que ce professeur vient de publier a pour objet de démontrer qu'elle produit des résultats contraires. Il établit que les premières conditions de la santé, sont le dessèchement et la culture du sol, la salubrité des habitations, la propreté, le vêtement, une nourriture convenable et suffisante, un travail égal et modéré, la sécurité et l'exercice des facultés intellectuelles, circonstances qui ne se rencontrent que dans une société per-

ectionnée; tandis que les fatigues excessives, ou l'apathie absolue, les excès et les privations de nourriture sont alternativement le partage des peuplades barbares, et que celles-ci sont périodiquement décimées par la famine ou par des épidémies. Pour compléter la démonstration, il rapporte les résultats des tables de mortalité dressées en différens pays, et à diverses époques; il en conclut que la vie se prolonge d'autant qu'elle est plus douce; et que notre existence s'améliore, sous le rapport physique, en proportion du développement de nos facultés morales.

221. CONSIDÉRATIONS SUR LA BAISSÉ PROGRESSIVE DU LOYER DES OBJETS MOBILIERS ET IMMOBILIERS. (*Le Producteur*, n^o. 6 et 12.) (Voy. le *Bullet.* de mai 1826, p. 128.)

Le recueil, duquel nous avons extrait cet article, travaille à établir sur de nouvelles bases l'économie politique, qu'on y envisage, et avec raison à notre avis, non pas seulement comme la science qui explique les procédés naturels de l'industrie, mais encore et surtout comme la science qui s'occupe de rechercher comment l'industrie et tous les genres d'activité peuvent et doivent concourir à la prospérité réelle, à l'harmonie et à la stabilité des sociétés humaines.

Car, suivant la doctrine des rédacteurs, l'économie politique ou publique, science en quelque sorte physique, mécanique, et participant même à l'exactitude mathématique sous le rapport de la *Chrysologie*, qui en est une partie très-importante, c'est-à-dire tant qu'elle se borne à expliquer les procédés naturels de l'industrie et leurs résultats nécessaires, devient au degré le plus éminent une science logique et morale, aussitôt qu'elle s'occupe comme elle doit le faire, de tirer toutes les conséquences des faits et des observations de tout genre qu'elle a recueillis, pour en déduire les moyens de perfectionnement et de bonheur qu'en attendent les sociétés. On sent, comme nous l'avons déjà fait observer, que le cadre du *Bulletin* et l'abondance des matières ne nous permettent guère, au moins quant à présent, d'examiner le mérite des doctrines en grande partie nouvelles que le *Producteur* expose successivement dans une suite d'articles consacrés à la discussion de questions importantes pour l'économie sociale. Nous nous bornons pour

l'instant, en signalant spécialement un de ces articles, à indiquer le point de vue où ils se sont placés.

La question principale qu'ils y traitent est celle du fermage et des salaires, dans le rapport de ces deux choses avec la prospérité sociale, c'est-à-dire avec le bien-être du plus grand nombre. La société se divise essentiellement en 2 grandes classes : celle que l'auteur qualifie de *producteurs retirés*, ou des propriétaires vivant de fermages sans rien faire ; et celle qu'il désigne sous le nom de *producteurs actifs*, ou des travailleurs vivant de profits et de salaires. C'est sur cette classe, de beaucoup la plus nombreuse, que reposent les espérances de la société. Il s'agit de concilier les intérêts et les droits des 2 classes, au lieu de sacrifier la dernière à la première, comme le fait, suivant l'auteur, l'école d'économie actuelle de l'Angleterre. C'est ce qu'a très-bien vu M. de Sismondi, dont l'auteur n'approuve pas toutes les idées, qui lui paraissent souvent inexactes, parce qu'il ne les croit pas complètes, mais qui n'en a pas moins reconnu ce que l'auteur regarde comme une vérité de la plus haute importance, lorsque cet économiste célèbre a fait sentir que ce qui importe à la société, c'est, non pas la conservation des grandes fortunes, mais l'union des fortunes territoriales aux fortunes mobilières, le rapprochement sans cesse plus actif des capitaux circulans et des capitaux fixes. Le fermage, d'après les idées de l'auteur, idées qu'il laisse entrevoir plutôt qu'il ne les explique, est encore un mode d'exploitation transitoire, et qui doit faire place peu à peu à un mode plus favorable à l'accroissement des salaires, c'est-à-dire au bien-être du plus grand nombre. L'esprit d'association, dit-il, s'est déjà appliqué à l'exploitation des mines, des salines, des forêts par des sociétés en commandite, conception industrielle qui, comme le dit M. de Sismondi, rapproche le capital circulant du capital fixe. Cet esprit bienfaisant donnera un rapide développement à ce mode d'exploitation appliqué à l'agriculture.

L'auteur termine en annonçant l'indication prochaine de moyens de crédit susceptibles d'être employés pour amener la baisse du loyer des objets mobiliers et immobiliers, et faire obtenir aux *producteurs actifs* la permission d'appliquer à la production future tous les matériaux amassés par les producteurs qui, fatigués d'un travail fructueux, veulent se reposer.

Il eût été à désirer que l'auteur eût exposé plus clairement

des idées dont l'indication incomplète, et par cela même assez obscure, peut faire naître des préventions qu'il faut toujours éviter, lorsqu'il s'agit de questions d'une grande importance.

Nous finirons en signalant dans les nos. 12 - 26, quelques articles que nous avons cru dignes d'attention : ce sont les articles suivans : 1°. *des banques d'escompte*, no. 14, p. 18 ; 2°. *id.*, no. 16, p. 109 ; 3°. *exploitation des mines d'Haïti*, nos. 15 et 17, p. 49 et 145 ; 4°. *examen des faits qui prouvent la tendance de la société à s'organiser*, no. 20, p. 289 ; 5°. *de l'agriculture en Europe et en Amérique*, no. 21, p. 347 ; 6°. *de la Morale politique, etc.*, no. 24, p. 481 ; 7°. *des garanties offertes aux capitaux*, no. 25, p. 552 ; *crédit, discrédit, etc.*, *ib.*, p. 566 ; et 8°. *predominance de la doctrine positive, etc.*, no. 26, p. 577.

A. D. V.

222. SOCIÉTÉ POUR L'ÉTABLISSEMENT DES ÉCOLES DE LA PREMIÈRE ENFANCE EN ANGLETERRE. (*Prospectus.*)

Le comité de la Société établie à Londres, pour l'amélioration des prisons, en nous adressant son 6°. rapport publié en 1824, nous a invités à traduire et à insérer dans le *Bulletin* le prospectus d'une association formée en Angleterre dans le but d'organiser des écoles pour la première enfance. Nous déférons à cette demande avec d'autant plus de plaisir que la création de pareils établissemens dans notre patrie nous paraîtrait un bienfait pour la nation et un objet digne de fixer l'attention du gouvernement.

« La Société dont il s'agit s'est formée à Londres en 1824, et se propose d'établir des petites écoles ou plutôt des asiles destinés à recueillir les enfans des pauvres lorsqu'ils sont encore trop jeunes pour employer leur temps utilement, ou même pour être admis dans les écoles primaires, où on ne les reçoit ordinairement pas avant l'âge de six ans. Ce sont donc les enfans pauvres des deux sexes, de l'âge de deux à six ans, auxquels la Société consacre particulièrement ses soins.

» Personne n'ignore que les enfans de cet âge deviennent généralement une charge gênante, surtout aux heures du travail, pour des parens forcés de gagner leur vie à la sueur de leur front. Un des premiers buts de la Société est de soulager les parens, et surtout les mères, d'une surveillance qui leur est pénible, et de leur laisser ainsi plus de liberté pour se livrer assidûment à

quelque occupation lucrative dont toute la famille recueille les fruits. Les pauvres eux-mêmes sentent si bien la nécessité de s'épargner cette gêne, qu'on voit partout s'établir de petites écoles appelées vulgairement *dam's schools*, où dix, vingt, trente enfans sont placés sous la garde d'une vieille femme qui les tient renfermés pendant que leurs parens sont à l'ouvrage et veille à ce qu'il ne leur arrive point d'accidens. Les parens paient ordinairement à ces femmes une rétribution de deux à quatre *pences* par semaine pour chaque enfant. On conduit les enfans chez elles dès le matin et on les y laisse pour la plupart jusqu'au soir, à l'exception de l'heure du dîner. C'est pour remplacer ces établissemens imparfaits qu'on se propose maintenant d'établir de vastes écoles qui seront susceptibles de recevoir deux ou trois cents enfans, et qui, en procurant la même économie de temps aux parens pauvres, pourront conduire à des résultats plus importants dans l'intérêt des enfans eux-mêmes, des familles et de l'état en général.

» Pour l'exécution de ses plans, la Société doit d'abord se procurer un appartement spacieux et bien aéré attenant, s'il est possible, à un terrain sec et découvert afin d'y recueillir les enfans pendant que leurs parens sont à l'ouvrage, sous les yeux d'un maître ou d'une maîtresse choisis avec l'attention convenable. On s'efforcera de faire de cet asile non un lieu de contrainte et une sombre prison, mais une école de propreté, de décence et de subordination où les enfans prennent d'eux-mêmes des manières douces et honnêtes, et s'habituent à s'abstenir de tout ce qui est impur et profane; où on les occupe en les amusant; enfin, où leurs facultés intellectuelles se développent avec leurs qualités morales.

» Les qualités indispensables aux maîtres et aux maîtresses d'école pourraient détourner quelques amis de l'humanité de former des établissemens de ce genre, dans la crainte qu'il ne fût très-difficile, pour ne pas dire impossible, de se procurer des sujets convenables. Mais l'expérience du comité tend à détruire cette cause d'hésitation et de découragement. Jusqu'à présent on a rencontré sans beaucoup de peine des personnes qui ont accepté ces fonctions délicates, et de la conduite desquelles on n'a eu qu'à se louer. Le comité ne voit donc pas de raison pour qu'on doive désespérer à l'avenir de trouver un nombre de sujets proportionné à l'accroissement des demandes à

mesure que ces institutions s'étendront davantage. Le comité est d'ailleurs pénétré d'une intime conviction qu'il désire faire partager à tous ceux qui entreprendraient d'établir quelque part que ce soit des écoles pour la première enfance, c'est qu'on ne peut espérer de maintenir les résultats de la discipline la plus parfaite, et d'atteindre le but moral pour lequel l'homme a été créé ; et qui est si fort au-dessus de tous les avantages matériels de l'éducation, qu'en inspirant de bonne heure aux enfans des principes religieux. Ainsi faire naître dans leur âme des sentimens de respect et de gratitude pour la Divinité, leur imprimer fortement l'idée de la responsabilité morale, leur donner la connaissance des premières vérités de la religion chrétienne et les familiariser avec les grands exemples de vertu et de piété que présentent les saintes écritures ; voilà les bases du système d'instruction qui doit être adopté dans les écoles.

» Il est difficile d'apprécier dans toute leur étendue les heureux effets que pourrait produire dans la société un tel système d'éducation adopté généralement et suivi avec constance, principalement pour rendre les vices moins communs dans les familles et les délits moins fréquens dans l'état. Nous voyons aujourd'hui les rues, les places et les promenades publiques de la capitale et de toutes les villes et bourgs populeux, couverts de misérables enfans qu'on laisse croupir dans la paresse et dans la saleté, et qui contractent, avec de honteuses maladies, l'habitude de la violence et du vice. Les premiers mots que la plupart d'entre eux apprennent à bégayer sont des impuretés et des blasphèmes ; la première science qu'ils acquièrent est celle du vol. Au dehors ils sont exposés à tous les genres de corruption ; dans l'intérieur de leurs familles ils ont à souffrir les emportemens et la brutalité de leurs parens qui, incapables de leur donner aucune instruction, aigris par les souffrances de la misère, ne sentent la présence de leurs enfans que par la gêne qu'elle leur impose. Que peut-on attendre d'une pareille éducation, si ce n'est une suite de penchans vicieux et d'actions coupables, ou, pour tout dire en un mot, cette masse effrayante de jeunes criminels dont nous sommes forcés d'attester et de déplorer l'existence.

» Opposons à cet état de choses les résultats probables de l'établissement des écoles de la première enfance d'après les principes que nous venons de développer. Ces résultats se ma-

nifestent déjà dans les asiles créés à Walthamstow, White-Chapel, Vincent-Square, Westminster, Black-Friars, Brighton, Bristol et Liverpool. On y voit des enfans propres, bien portans, joyeux, donnant un libre essor à la vivacité de leur âge; annonçant déjà d'heureuses habitudes de décence, de pureté, d'une bienveillance mutuelle et d'une obéissance prompte et facile. La réaction que doit opérer cette amélioration dans les manières et les habitudes de l'enfant sur les autres membres de la famille, lorsqu'il y rentre le soir ou à l'heure des repas, ne peut être révoquée en doute.

» On ne saurait présenter des motifs plus puissans, pour engager les amis de la patrie et de l'humanité à concourir de tout leur pouvoir, chacun dans sa sphère, à l'établissement des écoles de la première enfance, et à seconder les efforts de la Société pour l'exécution de ce plan. Un comité résidant à Londres reçoit les souscriptions de toute l'Angleterre, et son premier projet est de former à Londres une école-modèle qui servira à mettre en pratique le système d'éducation proposé et à en constater les résultats. »

Nous avons extrait fidèlement l'exposé des principes et du plan de la Société de Londres, parce que toutes les considérations sur lesquelles il est fondé sont parfaitement applicables à la France.

Chez nous aussi, les rues et les places publiques fourmillent d'enfans abandonnés à eux-mêmes, livrés dès l'âge le plus tendre à la passion du jeu, à l'habitude du blasphème, et s'insultant réciproquement dans tous les genres de corruption. Dans nos faubourgs, des *gardeuses d'enfans* remplacent les *dam's schools* de Londres. Ces femmes, dont le caractère est en général aigri par la vieillesse et par la misère, traitent les enfans avec une rigueur brutale, ne cherchant à leur communiquer aucune sorte d'instruction, et se bornent à les tenir autant qu'elles peuvent immobiles et silencieux, en les entassant dans une chambre étroite et sale où la chaleur étouffante du poêle rend encore plus malfaisantes les exhalaisons d'un air corrompu. On a vu de ces femmes pousser l'inhumanité jusqu'au point d'engourdir, à l'aide d'une potion soporifique, les malheureuses créatures confiées à leurs soins pour s'épargner l'importunité du bruit et du mouvement si naturels à cet âge.

Un état de choses aussi déplorable ne pouvait manquer d'ex-

citer la pitié des âmes charitables et l'attention des amis de l'humanité. Une dame, non moins distinguée par les qualités de son cœur que par le rang qu'elle occupe dans le monde, frappée de la mort violente de plusieurs enfans qu'elle avait vus périr victimes de la négligence de leurs parens, conçut la première idée d'établir un asile pour recueillir les enfans en bas âge. Mais cet établissement isolé ne put se soutenir, et l'exemple de sa généreuse fondatrice ne trouva point d'imitateurs. Enfin, nous sommes heureux de pouvoir annoncer que la France n'aura bientôt plus rien à envier sous ce rapport à l'Angleterre. Une association vient de se former à Paris, sous la protection de la Société de charité maternelle, pour l'*Établissement de salles d'asile pour la première enfance*. Le but de cette association est de remplir la lacune qui existe entre les secours donnés aux mères pendant le temps de l'allaitement et l'époque où les enfans peuvent être admis dans les écoles primaires. Déjà tout est préparé pour organiser un de ces asiles près de l'Hospice des Ménages, rue de Sèvres. Les enfans, placés sous la surveillance de deux sœurs de la Providence, seront réunis dans une salle vaste et bien aérée, communiquant avec un jardin, où ils pourront se livrer librement à l'activité de leur âge. On aura des berceaux pour reposer ceux qui sont encore trop jeunes pour se tenir long-temps debout; cette attention vraiment maternelle est inconnue en Angleterre. Aussitôt que les enfans en seront capables, on cherchera à leur communiquer quelque instruction par les méthodes élémentaires adoptées dans les écoles anglaises, et on essaiera de les accoutumer par des marches réglées à une sorte de discipline. On a le projet de placer, autant qu'il sera possible, les nouvelles écoles auprès des hôpitaux afin de profiter des secours de la médecine et des ressources en tout genre qu'offrent ces établissemens. Il est à désirer que le nombre de salles d'asile égale au moins celui des arrondissemens de la capitale, et qu'elles s'établissent surtout promptement dans les faubourgs et dans les quartiers populeux, où le besoin s'en fait plus vivement sentir que partout ailleurs.

Il ne nous serait pas difficile de démontrer que cette institution s'établit chez nous, sous plusieurs rapports, avec des circonstances plus favorables qu'en Angleterre. Les congrégations de sœurs, qui rendent de si grands services à tous nos établissemens de charité, présentent, pour la direction des écoles, une

pépinière nombreuse de sujets réunissant toutes les qualités qu'on peut désirer dans ces fonctions difficiles. En Angleterre les salles d'asile s'organisent sous l'influence de la Société des prisons. En France elles s'élèvent sous la protection de la Société maternelle ; c'est assez dire ce qu'on doit atteindre de ces soins délicats , de cette ardente charité dont le cœur des femmes , et surtout des mères , offre seul le modèle.

Mais un avantage immense que les Anglais ont sur nous dans les entreprises de cette nature , c'est l'empressement avec lequel les diverses classes de la société concourent à l'exécution de tous les projets qui tendent au bien public. Espérons que sous ce rapport aussi notre pays ne restera pas plus long-temps en arrière , et que l'esprit d'association s'y répandra enfin de manière à y produire tous ses fruits.

La souscription est ouverte chez MM. Mallet frères et C^{ie} , banquiers , rue de la Chaussée d'Antin , n^o. 13 , pour l'établissement des salles d'asile pour la première enfance. Nous faisons des vœux pour qu'elle soit bientôt remplie. Jamais objet plus utile n'aura réclamé le superflu du riche et le denier de la veuve

J. DE P.

223. DE LA NATION JUIVE; par DOM. MONGA. (*Mém. de l'Institut lombardo-vénitien* ; Milan , 1824 ; t. 3^e , p. 245.)

Ce mémoire , comme beaucoup d'autres sur le même sujet , a pour but de rappeler tous les titres des Juifs anciens et modernes à l'estime générale ; de montrer que les reproches dont ils ont été l'objet doivent , lorsqu'ils sont fondés , s'expliquer par les persécutions et l'opprobre qui ont pesé sur ce peuple , et que ses croyances religieuses , bien entendues , loin de mettre obstacle à ses progrès , favorisent le perfectionnement de ses relations sociales.

VOYAGES.

224. ETHNOGRAPHISCHES ARCHIV. — Archives ethnographiques , publ. par FR. AL. BRAN. 3^e vol. , 1^{er} cah. Jéna , 1826 ; Bran.

Ce recueil continue de publier par livraisons des extraits étendus , ou des traductions de voyages récents. Le cahier que nous annonçons , contient le voyage du major Gordon Laing dans les pays de Timanni , Kouranko et Soulima (Afrique Occidentale.)

225. *NEDERLANDSCH ZEEREIZEN.* — Voyages par mer des Néerlandais; avec des observations et des éclaircissemens; par R. G. BENNET et J. VAN WIJK-ROELANDS-ZOON. Dortrecht, de Vos.

Cet ouvrage sera publié par voie de souscription; suivant le prospectus, il se composera de 10 à 12 cahiers, avec cartes; du prix de 1 fl. 25 c.

226. *VOYAGE AUTOUR DU MONDE*, exécuté sur les corvettes de S. M. *l'Uranie* et *la Physicienne* en 1817-1820; par M. LOUIS DE FREYCINET, *partie historique*, 1^{re}. et 2^{de}. liv. in-4^o., 11 feuil. de texte, de XI et 48 p., av. 10 pl.; pr. de ch. liv., 14, 28 et 36 fr. Paris, 1825; Pillet.

Le prospectus de cette partie du voyage en contient l'aperçu général que nous avons signalé dans le *Bulletin* de juin 1824, p. 465. On sait que le but spécial de cette expédition purement scientifique, était la recherche de la figure du globe dans l'hémisphère austral, et celle des élémens du magnétisme terrestre. Elle n'est pas moins remarquable comme la 1^{re}., dans laquelle les officiers de la marine ont été chargés de tous les travaux relatifs aux sciences. Nous avons indiqué brièvement les obligations qu'elles auraient à cette expédition mémorable.

La partie historique attendue avec le plus vif empressement est celle dont nous avons maintenant à nous occuper. En nous hâtant d'annoncer les deux premières livraisons récemment publiées, nous pouvons, après une lecture attentive du texte, assurer que cette relation ne peut manquer de répondre complètement à l'opinion que le public s'était formée depuis long-temps du haut intérêt d'un voyage dans des parties du globe encore trop peu explorées, et des rares talens du chef célèbre de l'expédition, qui s'est chargé d'en rédiger le récit.

Le texte qui accompagne les deux premières livraisons, contient la préface, le rapport fait sur ce voyage, à l'Académie des sciences, par M. Arago, au nom d'une commission; et les 4 premiers chapitres avec le commencement du 5^{me}, du 1^{er}. livre de la relation, comprenant celle du voyage de France au Brésil inclusivement.

M. de Freycinet, dans sa préface, rend compte des obstacles qui ont retardé la publication de l'ouvrage, différée surtout par

le désir de recueillir tous les documens dont l'examen et la comparaison étaient nécessaires à sa perfection. Les règles que le savant rédacteur s'est imposées dans son travail, sont autant de garanties pour l'exactitude et l'intérêt qu'il offrira aux lecteurs. Ils trouveront avec plaisir dans ses récits, des tableaux fidèles, l'esquisse des pays parcourus, et tout ce qui caractérise les mœurs et les usages des peuples visités par les voyageurs.

Tous les genres de mérite qui recommandent ce voyage sont exposés avec autant de clarté que de précision dans le rapport de M. Arago. Quant à la partie historique dont nous nous occupons en cet instant, un assez long séjour aux îles Mariannes, si peu connues jusqu'à présent, au Port-Jackson, à Timor, aux îles Sandwich, aux Malouines, et au Brésil, le zèle et l'habileté des observateurs, promettent une ample moisson de récits intéressans et d'observations neuves et curieuses.

La relation de M. de Freycinet s'ouvre par l'indication de l'objet du voyage, que nous avons rappelé, et par le récit des préparatifs et du départ. L'auteur signale d'abord la différence qui distingue les mobiles des anciennes expéditions et des entreprises qui datent du 18^e. siècle, différence honorable pour l'époque actuelle où l'amour de la science se substitue aux intérêts mercantiles. Il fait remarquer les difficultés et l'éminente utilité de la tâche que l'on s'impose aujourd'hui. L'exactitude des travaux nécessaires pour perfectionner la géographie, et pour affranchir de leurs dangers les navigations lointaines, remplace maintenant le mérite plus brillant, mais peut-être moins utile des grandes découvertes. Tous les soins pris par le chef de l'expédition pour assurer l'approvisionnement, la santé de ses compagnons de voyage, les fournitures nécessaires aux observations, sont ensuite retracés. L'auteur insiste sur l'avantage des préparations d'Appert, pour les voyages de long cours. La navigation, de Toulon à Gibraltar, remplit le 2^e. chapitre. On y lit avec le plus vif intérêt une description complète de ce rocher fameux, que l'industrie anglaise a su à la fois fertiliser et orner, en même temps qu'avec l'aide de la nature, elle en a fait l'un des boulevards de son empire immense. Le nombre des habitans de cette forteresse ne s'élève pas, dit-on, à moins de 15,000. On y remarque 2 singularités, l'existence sur l'extrémité occidentale de la montagne, de singes du genre des magots, seul asile que cette espèce d'animaux se soit réservé dans notre Eu-

rope, et un magnifique palais, tout en marbre blanc, qu'un juif extrêmement riche, M. Aaron-Cardozo, s'est fait construire à Gibraltar, faisant venir d'Italie la quantité énorme de cette matière qui est entrée dans la construction de ce superbe édifice. Le chapitre III nous montre les voyageurs dans leur traversée de Gibraltar à Rio-de-Janeiro, et dans leur relâche à Ténériffe. Le 4^e. rend compte du séjour à Rio-de-Janeiro (1^{re}. relâche). Le récit de l'accueil fait aux voyageurs par le souverain du Brésil, et par des personnes recommandables, la peinture de la campagne de *Tijouca*, appartenant à M. de Gestas, maintenant chargé d'affaires au Brésil, de la cascade et des jardins de ce lieu de plaisance, le récit d'une course à la montagne de *Corcovado*, le tableau spirituel et piquant des mœurs portugaises à l'occasion des cérémonies religieuses, celui des combats de taureaux, des observations sur le jardin botanique et la culture du thé, occupent très-agréablement l'attention du lecteur. Nous réservons pour l'extrait de la 3^e. livraison, l'esquisse historique de la province de Rio-de-Janeiro, dont le commencement forme la partie du chapitre V qui termine la 2^e. Ces deux premières par la réunion de l'intérêt et de l'agrément dans les notions qu'elles rassemblent, et par le charme d'un style à la fois noble, simple et élégant, sont pour la suite de cette relation, du plus heureux augure.

Nous nous bornerons à indiquer le sujet de quelques-unes des planches, qui se recommandent toutes par une belle exécution, en citant dans la 1^{re}. livraison, le n^o. 25 représentant des Chinoises jouant au *Tchenka*, et la vue de l'île Pisang, n^o. 37, et dans la 2^e. le plan de la baie de Rio-de-Janeiro, et la vue de l'Aiguade de l'Urahie, sur l'île Vaigiou, n^o. 2 et 49.

A. D. V.

227. EXCURSIONS DANS LES ÎLES BALÉARES; par M. J. CAMUSOT.
(*Nouvelles annal. des voyag.* Tom. XXX; avril, 1826.)

L'auteur s'est proposé dans cette notice de donner une idée de la constitution physique de ces îles, de leurs produits et des mœurs des habitants. Considérée sous le rapport géographique, la végétation des Baléares, ainsi que celle des îles voisines de l'Italie, offre un vif intérêt par ses rapports avec la flore des deux côtes de la Méditerranée.

Les Baléares, quoique riches en plantes, et possédant un assez grand nombre d'espèces qui leur sont propres, sont loin cependant de présenter une végétation aussi variée que la Corse et la Sicile; dépourvues de montagnes élevées, on y chercherait vainement des espèces même subalpines. Le *Puig de Corrella*, qui est la sommité la plus remarquable, n'atteint pas quinze cents mètres. A cette élévation on trouve déjà dans les Pyrénées, des gentianes, des primulacées, des saxifrages, qui attestent un changement de végétation; mais, dans les Baléares, les montagnes n'étant pas dominées par des pics couverts de neiges perpétuelles, cette hauteur change à peine la forme des arbustes que l'on remarque dans la plaine.

L'agriculture est peu perfectionnée dans ces îles; les habitants, naturellement indolens, ne s'occupent guères d'augmenter les revenus de leurs terres; cependant ce petit archipel produit tout ce qui est nécessaire à la vie : le vin et les fruits y sont délicieux : le coton est cultivé en pleine terre à Majorque et à Iviza.

A la suite de ces observations sur la constitution physique et sur l'agriculture, M. Cambessèdes donne quelques détails sur les mœurs et les usages des habitants. A Majorque, le paysan est doux, obligeant, mais accablé, comme en Espagne, sous le poids de l'ignorance et de la superstition. Minorque, quoique très-pauvre aujourd'hui, se ressent encore de la civilisation qu'elle a due dans le dernier siècle au séjour prolongé des Anglais. A Iviza, le peuple est plongé dans la plus stupide ignorance; les mœurs sont dures et grossières, le despotisme du gouvernement pèse sur des malheureux qui ne peuvent pas même payer les taxes arbitraires auxquelles on les assujétit : aussi les révoltes sont-elles fréquentes dans cette île. Formentera et Cabrera sont beaucoup moins importantes; la dernière n'est habitée que par des pâtres. En somme, la population des Baléares est d'environ 169,056 habitants, distribués de la manière suivante : Majorque 134,756. — Minorque, 27,800. — Iviza, 15,000. Formentera 1,500. Cette notice est précédée de 4 gravures représentant les costumes des habitants de Majorque et d'Iviza.

228. REISEN IM INNERN RUSSLANDS. — Voyages dans l'intérieur de la Russie; par le doct. Jean Fréd. ERDMANN. 2^e part. 287 pag. in-8^o. avec 7 pl. lithogr. et 2 cartes. Leipzig, 1826; Kummer.

Dans ce volume, l'auteur parcourt les gouvernemens de Viatka, Perm et Tobolsk, toujours en qualité de commissaire de l'Université de Kasan pour l'inspection des gymnases et écoles. Les chemins du gouvernement de Viatka sont meilleurs que ceux de Kasan; l'auteur en entrant dans le pays de Viatka, visita d'abord une fabrique (*zavoda*) pour la distillerie des grains. La Russie fait une consommation énorme d'eau-de-vie : aussi le gouvernement s'est attribué le monopole de cette denrée; il l'affirme à des entrepreneurs qui, moyennant une forte somme, obtiennent le monopole dans un ou plusieurs districts, à condition de vendre l'eau-de-vie à un prix fixé. Ces entrepreneurs, obligés de fournir un cautionnement en immeubles, s'entendent quelquefois avec d'autres spéculateurs à qui ils empruntent des immeubles à des intérêts assez considérables. Les distilleries, favorisées par l'abondance des grains et du bois, sont ordinairement de vastes établissemens; celui que visita M. Erdmann, avait 96 ouvriers, et fournissait journellement environ 600 sceaux (*vedro*) de boisson. Plus loin, l'auteur vit les usines de la famille Mossolof, qui dans ce gouvernement possède 2 fonderies et 20 forges, et fournit annuellement 110,000 pouds de fer; elle y emploie 1,300 serfs, et 1,000 hommes libres travaillent pour elle aux mines. Il y a dans ce gouvernement 12 fabriques de fer appartenant à des particuliers et fournissant ensemble tous les ans 600,000 pouds de fer. Chaque établissement est obligé de recevoir un contrôleur attaché à la police, et 4 à 6 Cosaques. Le pays est bien cultivé, et les paysages offrent un aspect agréable. Viatka, dans un site riant, sur la rivière de ce nom, a de jolies maisons appartenant à des marchands qui font beaucoup d'expéditions pour Archangelsk. Au séminaire, dans un examen public, M. Erdmann entendit les élèves haranguer l'archevêque en russe, grec, latin, wotiak, français et allemand. Le sanctuaire de la cathédrale brille d'argent; l'autel fait en argent massif et orné de bas reliefs, pèse 7 pouds 5 livres. Une distillerie, non loin de Viatka, occupe 249 ouvriers, et fournit 150,000 sceaux d'eau-de-vie. Un peu au delà de Viatka, commencent les villages des Votiaks. Aidé d'un

curé et d'un jeune Votiak, M. Erdmann dressa un petit vocabulaire votiak, qu'il a donné parmi les supplémens de son 2^e volume. Dans le cercle ou district de Glasof, le nombre de Votiaiks se monte à 25,000; ils sont moins nombreux dans les districts de Sarapoul, Slobode et Ielaboug; quoique baptisés ils sont encore fort adonnés à leurs coutumes païennes : ils font des offrandes dans la forêt à un esprit bon, *tarabuss*, et à un esprit malin, *urombuss*; dans leurs querelles, ils nomment 3 arbitres. Ils sont sujets aux ophthalmies et à la syphilis. Les Votiaiks sont de la race mongole : ils entretiennent beaucoup de volailles et d'abeilles, qui donnent un miel blanc et graineux. L'auteur termine par quelques généralités sur le gouvernement de Viatka. La fertilité de la partie du midi supplée à ce qui manque au nord; 2 fois dans le dernier siècle le peuple a été obligé de mêler à la farine, de l'écorce de pin moulue. On estime beaucoup en Russie les petits chevaux vigoureux de Viatka. La rivière est prise depuis octobre ou novembre jusqu'au milieu d'avril; on ne voit point de vergers. L'auteur donne un tableau détaillé des 560,697 habitans, d'après leurs diverses conditions; les habitans des campagnes y sont divisés en paysans de la couronne, de l'apanage, des gentilshommes, de l'amirauté, etc., division qui ne prouve que trop l'état barbare de la classe agricole en Russie; selon M. Erdmann, les paysans les plus heureux sont les Votiaiks, probablement parce qu'ils ne sont pas dans la servitude.

L'auteur se rendit ensuite à Perm, et de là aux monts Oural, pour arriver en Sibérie. La pente de l'Oural est, de ce côté, si douce et tellement prolongée, que l'aspect de ces montagnes produit moins d'effet que celui d'autres chaînes moins hautes; d'ailleurs la partie centrale, que l'auteur eut à traverser, n'est pas si élevée que les parties septentrionale et méridionale. Iékaterinbourg, qui n'est qu'un chef lieu de district, est une ville importante à cause des mines qui l'entourent et dont elle est l'entrepôt. M. Erdmann entra dans la Sibérie par une forêt de sapins. Les routes sont dans cette contrée rarement sûres : c'est par là que l'on transporte les exilés; il s'en échappe fréquemment quelques-uns, qui n'ont alors d'autre ressource que de vivre de brigandage. Des détachemens de Baschkire, armés de flèches, sont échelonnés aux diverses stations. Les malheureux exilés, enchaînés deux à deux et quelquefois

très-légèrement vêtus, font ce long voyage à pied sous l'escorte de ces barbares, avec lesquels ils sont obligés de partager les aumônes chétives qu'ils recueillent sur la route. L'auteur avoue que maint innocent a passé par ce chemin, pour subir un sort aussi affreux que les plus vils criminels; mais il ajoute que, sous Alexandre, de pareilles injustices n'avaient plus lieu. Quelques pages auparavant il avait parlé d'un ancien médecin de l'ambassade française en Perse, M. Salvatori, qui, par ordre d'Alexandre, fut deux fois relégué en Sibérie; et quelques pages plus loin, nous apprenons que 200 étrangers furent transportés en Sibérie, sur de simples soupçons ou pour quelques propos politiques, lors de l'invasion de la Russie: toutefois, ils furent presque tous rappelés après la guerre.

Tobolsk sur l'Irtisch a, selon M. Erdmann, 19,917 âmes, et 1,978 édifices particuliers, dont 18 seulement en pierre: tout le reste est en bois; les édifices publics sont également en pierre. L'Irtisch et le Tobol gèlent ordinairement dans la dernière quinzaine d'octobre (calendrier russe) et dégèlent au milieu d'avril, quelquefois au commencement de mai; il ne se passe guère d'hiver sans que le mercure, exposé à l'air, prenne la consistance du plomb. On ne peut cultiver à Tobolsk qu'un petit nombre de légumes et de grains; les fruits se réduisent à quelques espèces de baies, parmi lesquelles est le *rubus arcticus*, dont l'odeur ressemble à celle de l'ananas. On tire les fruits et le bétail des contrées méridionales; on se revêt de peaux de rennes, de cygnes septentrionaux et de pelleteries plus communes. Malgré les débordemens des deux rivières et les marécages des plaines arrosées par l'Irtisch, le climat de Tobolsk n'est pas malsain; les fonctionnaires publics sont en partie des étrangers, et d'un esprit cultivé; quant aux Russes, leurs femmes sont timides et silencieuses et répandent peu d'agrément dans la société. Quelques exilés se sont établis à Tobolsk et aux environs; ceux qui arrivent actuellement sont répartis dans la contrée, et on ne les laisse plus dans la ville; les plus grands criminels sont envoyés aux mines de Nertchinsk; quatre à cinq mille exilés sont envoyés en Sibérie chaque année; cependant la population augmente lentement, parce que dans ce nombre il y a à peine un dixième de femmes, et l'on pourrait ajouter d'après d'autres voyageurs, parce que le traitement des prisonniers est généralement trop dur, pour

qu'ils puissent être encore utiles à la population. Dans les maisons de Tobolsk on trouve autant d'objets fabriqués en Chine, que de marchandises européennes. Le commerce de commission entre la Chine et l'Europe contribue un peu à la prospérité de la ville, qui n'a d'autres fabriques que des tanneries et savonneries. On tire le sel du lac Korekovskoe, dans le gouvernement de Tomsk. Le théâtre a été démoli. Il y a un gymnase et une école pour les enfans de troupes. Après avoir décrit géographiquement le gouvernement de Tobolsk, l'auteur revient à Iekaterinbourg. Une suite d'édifices, disposés en carré, auprès de l'Isset, y renferme la demeure du chef des mines, les bureaux et la caisse, un cabinet de minéralogie qui n'est pas bien arrangé, une petite bibliothèque, un laboratoire de chimie, des ateliers de monnayage et d'amalgame, un lavoir d'or, une école insignifiante, et un hôpital. On ne frappe ici que des monnaies de cuivre. M. Erdmann fait connaître les procédés employés dans ces ateliers, et dans les tables supplémentaires il donne les sommes frappées depuis un nombre d'années, ainsi que les quantités de métaux tirées des mines des environs. L'or est le produit des 70 mines de Beresof exploitées par 1,600 ouvriers. Ces mines reposent sur des banes de granit; les filons d'or se trouvent dans une formation plus moderne. Ils sont peu profonds, mais il y en a un grand nombre; d'après un terme moyen de 80 ans, 100 pouds (le poud a 40 livres) de minerai ne donnent que 5 grains (*zolotniks*) d'or argentifère. Depuis 1810 on ne tire chaque année de ces mines qu'une dizaine de pouds de minerai. L'auteur visita aussi les mines d'argent récemment ouvertes à Blagodat; l'argent y est répandu très-inégalement dans un minerai contenant divers métaux. Mais ce qui promet de devenir pour la Russie un vrai Pérou, c'est l'alluvion sablonneuse sur la rive gauche de la Beresofka. Lors du passage de M. Erdmann on en avait déjà tiré plus de 5 pouds d'or. On lave ces sables à peu près comme au Brésil, pour en séparer les grains ou plutôt les paillettes et la poudre d'or. On a découvert des alluvions semblables sur la rive droite de la Melkovka et de la Tcheremtchanka; les découvertes se sont accrues dans les derniers temps; c'est entre Nijni-Tagilskoï et Kouschtimskoï, dans les districts de Lenovka et Lougovka que l'or paraît abonder le plus. En 1823 on tira du sable tout le long de l'Oural, 112 pouds et 28 livres d'or; plus de 11 mille ouvriers, en

grande partie des esclaves, venaient d'y être employés, et l'on espérait pour l'année suivante une recette de 200 pouds ou 80 quintaux; ainsi dès à présent la Russie fournit déjà la moitié de la quantité d'or produite chaque année par le Brésil. On a trouvé aussi du platine dans ces alluvions sablonneuses. M. Erdmann visita encore les mines Polevskoi, d'où l'on tire environ 27,000 pouds de cuivre par an, et les fonderies de fer à Werkh-Isetsk. Plusieurs habitans de Iékaterinbourg font le commerce de minéraux. En retournant par Koungour, à Perm, l'auteur visita, sur le bord de l'Iren, une grotte brillante de stalactites, qui a déjà été décrite par Strahlenberg. M. Erdmann termine son récit par une notice géographique sur le gouvernement de Perm, qui traverse le mont Oural dans la direction du sud au nord, sur une étendue de plus de 200 lieues. Depuis la croupe de ces montagnes le terrain descend en forme de terrasses jusqu'aux frontières; dans la partie occidentale le sol est susceptible de culture jusqu'au 60^e. degré, et couvert de moissons, de prés, de bois; mais plus haut la culture cesse; ce ne sont que forêts et marais; les principales mines de métaux que renferme l'Oural, entre les rivières de Sosva et Belaïa sont comprises dans le gouvernement de Perm, et celles qui sont situées en dehors de ces limites, n'en dépendent pas moins de l'administration établie dans ce gouvernement. M. Erdmann a donné un aperçu sur leurs produits, d'après un terme moyen de 5 ans: ces données sont tirées de l'ouvrage de Hermann sur les mines de Russie. Perm est riche, non-seulement en métaux, mais aussi en sel; et l'on y compte 133 salines, dont 10 appartiennent à la couronne. Les immenses forêts qui couvrent $\frac{3}{10}$ du sol, fournissent aux mines 20 millions de pouds de charbon: cette énorme consommation fait que le bois commence déjà à manquer autour de quelques usines. Les aborigènes de la Permie se confondent de plus en plus avec les Russes: la population de la Permie se monte à plus d'un million. Hassel la porte, pour l'année 1820, à 1,232,475 âmes. On exporte annuellement des marchandises pour 10 millions de roubles; dans cette somme il y a pour 9 millions de métaux et de sel; le reste est pour des pelleteries, du goudron, de la toile, potasse, huile de chanvre, savon, etc.

Sur le chemin de Kasan, M. Erdmann visita la grande fabrique d'armes à Votka, sur la petite rivière d'Isch, district

de Sarapoul, gouvernement de Viatka. Ce vaste établissement est à peine achevé; ce sera probablement un des principaux établissemens militaires de la Russie, qui, après l'invasion de 1812, aura senti que la fabrique de Toula était trop près de Moscou, et qu'il fallait une fabrique plus reculée; Votka est encore inconnu à l'étranger; aussi lira-t-on avec intérêt la description détaillée qu'en donne M. Erdmann, et sur laquelle le *Bulletin*, dans la section des sciences militaires, pourra s'étendre davantage. C'est à l'endroit où l'Isch sort d'un petit lac, que s'élèvent les vastes édifices de la fabrique impériale, formant un carré autour duquel sont groupées les maisons des employés, ouvriers et d'autres habitans. Votka compte déjà 8,523 habitans, non compris le détachement d'invalides qui est y en garnison. Les forges pour les canons des fusils sont bâties en pierre et en fer, sans aucun bois, et renferment 95 fournaies sur des rangs parallèles; le magasin de charbon est également à l'épreuve du feu, et se remplit par le haut; des canaux et des machines hydrauliques conduisent l'eau du lac aux ateliers; lors du passage de M. Erdmann tous les ateliers n'étaient pas achevés. Votka possède déjà un arsenal, des magasins de vivres, un hôpital, une prison et une école; on allait bâtir une église; 2,847 ouvriers travaillaient aux fabriques de fer et de fusils. L'établissement tire le bois et le charbon des forêts voisines, qui ont 135,000 *déciatines* de surface (la *déciatine* a 2400 *sagènes* ou toises carrées) et consistent principalement en sapins. En 1816, Votka a fourni 15,000 fusils; quand l'établissement sera en pleine activité, il pourra en fournir 50 à 75 mille. Mais M. Erdmann donne à entendre que les ouvriers sont mal payés et loin d'être heureux. Les supplémens des voyages de l'auteur contiennent beaucoup de renseignemens sur la statistique. Ce sont des tableaux de population des contrées visitées par M. Erdmann, des listes de mots votiaks, permiaks, ostiaks, samoïedes et vogoules, une notice sur l'organisation actuelle de la Sibérie, etc. Parmi les planches nous signalerons un plan de la ville d'Astrakhan, appartenant au volume précédent, une carte du mont Oural avec l'indication des mines et usines, et un plan et une vue de la fabrique impériale de Votka. Il est à regretter que l'auteur n'ait pas visité et décrit avec le même soin et le même intérêt, d'autres parties peu connues du vaste empire de Russie.

DEFFING.

229. VOYAGE D'ORENBOURG A BOUKHARA, fait en 1820, à travers les steppes qui s'étendent à l'est de la mer d'Aral, et au delà de l'ancien Jaxartes, par le baron G. DE MEYENDORF; et revu par M. AMÉDÉE JAUBERT, 1 vol. in 8o. de 508 pag., avec une carte du Khanat de Boukhara, etc., grav. par A. Blondeau, et 7 pl., prix 10 fr. Paris, 1826; Dondey-Dupré. (*Voyez le Bull. de juill. 1824*, p. 62.)

Il existe depuis long-temps des relations de commerce entre la Russie et la Boukharie, ce pays illustré par la puissance de Tamerlan et par l'ancienne splendeur de Samarcande, devenue sous ce conquérant la capitale d'un empire immense. Mais les steppes des Kirghis, les déserts de sable qui les séparent du Turkestan, et les brigandages de ces hordes barbares et des peuples du Khanat de Khiva, riverains de l'Amon-Deria (*l'Oxus*, ou *Djihoun*), ont toujours rendu ce commerce difficile, et mis obstacle à des communications habituelles et régulières entre les deux contrées. Cependant elles prirent beaucoup plus d'extension dans la dernière moitié du dix-huitième siècle. On va assez fréquemment à Saint-Petersbourg des marchands Boukharos, se disant envoyés par leur khan. L'un d'eux, venu dans cette capitale en 1816, puis en 1820, exprima, au nom de ce souverain, le vœu de voir une ambassade russe en Boukharie. L'empereur Alexandre profita de cette ouverture, dans l'intention de rendre les relations entre les deux états plus sûres et plus faciles, et de faire explorer avec soin des contrées encore imparfaitement connues. Tels furent les objets de la mission de M. Négri, conseiller d'état, qui fut envoyé auprès du khan, en qualité de chargé d'affaires. M. de Iacovlef, le docteur Pander, naturaliste, et trois traducteurs interprètes d'Orenbourg furent adjoints à la légation. M. de Meyendorf l'accompagna, pour recueillir des notions géographiques et statistiques, aidé de M. Volkonsky, etc.

C'est le récit de cette expédition que vient de publier M. de M. Il a voulu que son travail fût revu par un Orientaliste renommé, et les soins de M. Amédée Jaubert ont répondu à son désir. Nous avons déjà sur cette mission la relation du médecin allemand Eversmann, qui en a fait partie, quoiqu'il ne soit pas cité dans la préface de M. de M. On a rendu compte de cette relation dans le *Bulletin* de mai 1824, p. 380. Elle se

donne pas une grande idée des pays visités par l'ambassade russe. Les pays voisins à l'ouest et à l'est, Khiwa et Khòkhand, avaient été explorés, celui-ci, en 1813 et 1814, par M. Philippe Nazarov, et Khiwa, par le capitaine Mouravief, en 1819 et 1820. Nous avons signalé ces relations (*Bulletin* de 1823, 3^e vol., p. 174; de mars 1824, p. 214). Le premier cahier du Magasin asiatique de M. Klaproth, dont nous donnerons une analyse, contient un extrait du voyage à Khòkhand. Celui dont nous rendons compte ajoute de nouveaux détails à ceux que l'on trouve dans les précédens, sur toutes ces contrées. Il est divisé en trois livres, le premier consacré au récit du voyage, au tableau des difficultés qu'il présente à travers les steppes, et au milieu des périls que font appréhender les brigandages des Kirghis, dont l'auteur décrit les mœurs et les usages, en même temps qu'il fait connaître l'aspect du pays. Ce premier livre conduit l'ambassade à Boukhara. Une notice sur les Khanats, voisins de la Boukharie, est le sujet du deuxième livre. L'auteur, après avoir dessiné l'aspect général de l'Asie centrale, de ses montagnes, de ses fleuves, de la mer d'Aral, du climat, signale successivement les Khanats de Khiwa, de Khòkhan, de Kachgar, de Hissar, Koulab, Ramid et Badakhchan, et de Chersabès. Il termine ce livre par l'itinéraire de Balkh à Kaboul et de Boukhara à Hérat. Le troisième et dernier livre offre une description complète de la Boukharie et de sa capitale. L'auteur y passe en revue les races qui peuplent ce pays, son agriculture, son commerce, le gouvernement, l'administration civile et militaire, les mœurs, la religion, l'instruction publique.

Le récit du voyage, le tableau des steppes, des mœurs et des usages des Kirghis offrent beaucoup d'intérêt. La Russie exerce une grande influence sur la nomination des khans de deux des trois hordes Kirghises. Elle confirme leurs dignités, et leur fait prêter serment de fidélité. En les défendant contre les Kbi-viens, elle parviendra sans doute à les rendre tributaires, et sa domination une fois établie dans ces steppes, elle réussirait à l'étendre sur la Boukharie, qui deviendrait pour elle un poste avancé vers l'Inde, soit pour des relations commerciales, soit pour des tentatives moins pacifiques. Mais l'exécution de ce plan présente encore d'assez grandes difficultés, et ne peut être que l'affaire du temps. Les Kirghis ne se désignent pas sous ce

nom, qui leur vient des Baschkirs et dont ils ignorent eux-mêmes l'origine. Ils se donnent celui de *Kosak*, qui signifie guerriers ou cavaliers.

En sortant du désert, les voyageurs trouvent à *Agathma*, du pain blanc et frais, des raisins délicieux, des melons d'eau et des grenades. Au delà, on est entouré de champs, de canaux, d'allées d'arbres; on aperçoit de toutes parts des maisons, des villages, des jardins, des vergers, des mosquées et des minarets. On se croit transporté dans un pays enchanté. « Nous nous trouvions, dit M. de Meyendorf, dans un pays à peine connu des Européens; tout y excitait notre curiosité. Qu'on se figure donc l'intérêt avec lequel nous contemplions ces milliers d'Orientaux, vêtus d'habits bleus et coiffés de turbans blancs, accourant à notre rencontre, les uns à pied, les autres à cheval; ceux-ci montés sur des ânes, ceux-là sur des chevaux, et qui se pressaient autour de nous en nous saluant à leur manière. Plusieurs témoignaient vivement leur joie, lorsqu'ils s'approchaient de nous, en nous adressant en Russe quelques paroles obligantes; leurs marques d'étonnement, leurs cris, enfin le mouvement tumultueux qui animait toute cette foule, donnait à notre entrée en Boukharie l'aspect d'une fête populaire dont nous aurions partagé l'allégresse, si la présence des gens chargés de la police, dont la voix retentissait au milieu de ce bruit, et dont le bras armé de gros bâtons frappait indistinctement à droite et à gauche, pour nous faire faire place, ne nous eût attristés en nous rappelant que notre arrivée causait toute cette confusion, et que l'empressement de voir tant d'*Orousses* l'emportait sur la crainte des coups. »

Nous ne répéterons pas ce que nous avons dit (*Bulletin de Juillet 1824*, p. 29), d'après la narration de M. de Iacovlef, du gouvernement, de l'administration civile et militaire, de l'instruction publique, du commerce, etc., de la Boukharie, et de l'état actuel de ses principales villes. Nous nous bornerons à garantir à nos lecteurs qu'ils trouveront dans le second livre de l'ouvrage de M. de M. un complément nécessaire aux notions que les relations qui ont précédé la sienne ont données sur ce pays. L'aspect des contrées de l'Asie centrale qui avoisinent ce khanat, en donne l'idée la plus claire et la plus exacte. Elles sont en quelque sorte enfermées du nord au midi, entre le Sir-Déria (l'ancien *Jaxartes*) et l'Amon-Déria ou

Djihoun (*l'Oxus*) ; le cours du Sir-Déria est d'environ 300 lieues. Le Khanat de Khiva, au sud-ouest, est habité par des Ouzbeks conquérans et maîtres du pays, des Turcomans nomades et demi-nomades ; des Cara-Calpaks, Araliens, des Kirghis, etc. ; le climat est un peu plus froid que celui de la Boukharie, et la contrée moins fertile ou moins bien cultivée. Le Khanat de Kokhand ou Khôkhan borne la Boukharie à l'est et au nord-est. Il s'est beaucoup agrandi depuis la réunion de Tachkend en 1805, du Turkestan et des villes voisines en 1815. Tachkend a au moins trois mille maisons, plus mal construites que celles de Boukhara, et dont un très-grand nombre tombe en ruines. On compte dans la première de ces deux villes, dix medressés ou écoles. Des canaux, dérivés du *Tchirtchik*, portent de l'eau à la ville et arrosent les champs. *Khodjend* est sur le bord du Sir. *Khôkhan*, de la grandeur de Boukhara, renferme au moins six mille maisons. On y compte quatre caravanseraïs. Tout le commerce de Tachkend et de Kaschgar avec Boukhara se fait par Khôkhan. Les deux pays se font souvent la guerre. Les khans de Khôkhan, de Khiva, et de Badakhchan, unis par la parenté ou par des mariages, vivent entre eux en bonne harmonie. Kaschgar est une grande ville gardée par une garnison chinoise. Pour aller de Kaschgar à Cachemire, on passe par Jarkend, puis par des villes du grand Tibet et du petit Tibet. On compte de 61 à 66 journées de Kaschgar à Cachemire, et 55 de Semipalatinsk à Kaschgar. Le chapitre V du second livre contient des renseignemens géographiques et statistiques neufs et utiles sur le khanat de Badakhchan et les autres khanats d'alentour. La description de la Boukharie, qui forme le livre IIIe., est la plus complète qui ait encore paru, et très-satisfaisante, malgré les obstacles de tout genre qu'un gouvernement jaloux et inquiet, non sans motif, opposait aux recherches des Russes. Parmi les villes de la Boukharie signalées par l'auteur, *Karkhi*, *Tcharaghtchi* et *Ghoussar* sont des plus considérables après la capitale et Samarcande. Mais tout prouve que l'ancienne Sogdiane, ou le *Mawarennahar* était beaucoup plus riche autrefois que ne l'est à présent la Boukharie. Boukhara compte onze portes, quatorze verstes de circuit, près de huit mille maisons et environ soixante-dix mille habitans ; les trois quarts sont des *Tadjiks*, descendant des anciens Persans, race abâtardie et dégénérée, qui forme la plus grande partie de la population du

Khanat; les plus nombreux après eux sont leurs *conquérans*, les *Ouzbeks*, nation fière et guerrière. Le reste se compose de Juifs, de Tatars, d'Afghans, etc. On trouve dans ce pays beaucoup d'esclaves persans et même russes. L'édifice le plus remarquable de Boukhara est le palais du Khan, construit, dit-on, par *Arslan-Khan*, il y a plus de dix siècles. Le minaret de *Mirgharab* est le monument d'architecture que M. de M. a trouvé le plus beau. On distingue encore les mosquées et les medressés ou écoles, dont la plus grande est celle de *Kokaltach*. Elle se compose de trois dont une a été fondée par l'impératrice Catherine II. Aussi sa mémoire est-elle très-respectée à Boukhara. L'auteur représente les Tadjiks comme des esclaves avilis et corrompus. Il évalue la partie cultivée du Khanat à 1200 lieues, et la population totale à 2,478,000 âmes. L'extrême fécondité du sol rend la culture très-productive. Les propriétés sont très-divisées. On en distingue de cinq espèces : 1°. les domaines de l'état, partie la plus considérable ; 2°. les *Kharadjis*, cédés pour des redevances légères ; 3°. les fiefs donnés pour services militaires ; 4°. les *milks*, propriétés particulières ; 5°. et enfin les *wakfs* ou legs pieux. Le commerce extérieur est plus important que l'intérieur. On fabrique des toiles de coton et des étoffes de soie ; mais il n'y a aucune grande manufacture. Les détails donnés par M. de M. sur le commerce intérieur et extérieur sont suffisamment étendus, et en donnent une idée exacte. Les lecteurs trouveront dans cette partie de son ouvrage, comme dans tout le reste, une ample instruction. Nous leur indiquons spécialement le tableau historique du commerce de la Russie avec la Boukharie, chap. vi du livre III, p. 231 et suiv. Celui du gouvernement, la manière dont l'auteur caractérise son despotisme, l'esprit de la cour, l'influence du clergé, l'administration, l'organisation de la force armée, les relations extérieures ne se recommandent pas moins à leur attention dans le ch. vii. On y remarquera la réponse de Feth-Ali, souverain actuel de la Perse, à un Européen qui lui disait que les actes de son prince étaient en quelque sorte soumis à l'approbation de l'opinion publique. « Quel plaisir, dit le chah, y a-t-il donc à régner, quand on ne peut pas faire tout ce qu'on veut ? » Cette réponse qu'aurait faite sans doute tous les monarques de l'Asie, peut servir à caractériser l'esprit général de leurs gouvernemens. Aussi un Boukhare disait-il un jour à l'auteur : « Les honnêtes

gens et ceux qui ont de quoi vivre évitent les charges publiques et le voisinage du khan. » Celui-ci, toujours tremblant pour sa vie, ne se fie, pour sa nourriture, qu'au *couch-beghi*, (son principal ministre,) qui fait préparer dans sa propre cuisine les mets pour la table du prince. Le ministre fait goûter en sa présence, par son cuisinier, les plats destinés à cette table. Il les goûte ensuite lui-même, les enveloppe d'un couvercle qu'il ferme à clef, et y applique son cachet. C'est ainsi qu'on les sert au khan. Le khan actuel, Mir-Haïder, superstitieux et affectant beaucoup de dévotion, malgré ses débauches, est peu guerrier. L'armée permanente de la Boukharie est de 25 mille hommes soldés. Les feudataires, obligés de marcher au premier appel général, fourniraient 60 mille hommes de plus. Thourakhan, l'héritier présomptif du trône, se faisait distinguer par son intelligence; mais il s'est abîmé par un usage excessif de l'opium. L'auteur pense que l'influence de la Russie pourra répandre sur la Boukharie les bienfaits de la civilisation européenne. Ce pays, au sortir du désert, est une véritable Oasis où l'on commence à connaître ce que l'on peut désigner sous le nom de civilisation orientale. Toutefois, dit M. de M. en terminant son ouvrage, « ce voyage a satisfait ma curiosité, sans me laisser aucune impression agréable, sans qu'il m'en soit resté aucun souvenir consolant. Jamais je n'ai vu parmi les Boukhares un visage animé par la douce gaieté; jamais je n'ai été témoin d'un trait de désintéressement, d'une bonne action. »

Nous désirons avoir pu indiquer assez le mérite de ce voyage, pour exciter l'intérêt de nos lecteurs. Il serait difficile de trouver réunis dans un tableau aussi resserré un plus grand nombre de faits, de notions neuves et utiles; le style, à la fois concis, et toujours clair, élégant et animé est un attrait de plus pour cette importante relation.

Le reste du volume est utilement rempli 1°. par une description des monnaies boukhares, du professeur Senkovsky. Suivent 2°. celle d'un médaillon rapporté par M. de Meyendorf; 3°. une notice de M. Senkovsky sur la route commerciale de Sémi-Palatynsk à Cachemire par les villes d'Eïlèh, d'Akson, de Jarkend et de Tibet; 4°. et enfin une histoire naturelle de la Boukharie, sous les rapports géographique, botanique, et zoologique, comprenant une description du pays entre Oren-

bourg et Boukhara, traduite de l'allemand de M. Pander, naturaliste attaché à l'expédition, avec un index géographique.

Une carte excellente et très-détaillée met le lecteur à portée de suivre les voyageurs dans leur longue route, et la description des pays qu'ils ont observés. Six planches coloriées, et très-bien exécutées, représentant des habitans de l'Asie centrale, les principaux monumens, le médaillon et les monnaies rapportés de Boukhara, ne sont pas pour l'ouvrage un ornement médiocre.

Nous rendrons compte dans les sections respectives du *Bulletin*, des objets qui intéressent les sciences étrangères à celle-ci.

A. D. V.

230. NOTES SUR LES ÉTATS-UNIS DE L'AMÉRIQUE DU NORD, recueillies dans plusieurs excursions par ALEX. WILSON, auteur de l'*Ornithologie américaine*. (Extraites de cet ouvrage.)

L'ouvrage dans lequel Wilson a entrepris de décrire les oiseaux des États-Unis est connu, au moins de réputation, par tous ceux qui cultivent l'Ornithologie; ils savent que cette entreprise, commencée en 1808, n'était pas encore terminée en 1823, lorsque l'auteur mourut, et que M. Georges Ord, en donnant au public, sous le titre de neuvième volume, quelques descriptions et quelques planches que Wilson avait préparées pour l'impression, y a joint une vie de ce naturaliste. Mais on ne soupçonnerait peut-être pas que ce même volume renferme des détails assez curieux sur les États-Unis, et les amateurs de voyages n'iraient probablement pas les chercher dans un ouvrage volumineux et cher, dont le titre ne promet rien de semblable. Nous croyons donc rendre service à cette classe de lecteurs en leur faisant connaître, dans cette partie du *Bulletin*, quelques-unes des remarques que Wilson a eu occasion de faire sur le pays et les habitans, tout en s'occupant à augmenter sa collection d'oiseaux et à se procurer des souscripteurs pour sa dispendieuse entreprise. Les observations qu'il faisait dans ces voyages et qu'il consignait dans des lettres à ses amis, sont marquées au coin d'une rare impartialité. Alex. Wilson était né en Écosse, et n'avait quitté son pays natal qu'à l'âge de 28 ans; il était donc exempt de ces préjugés qui influent nécessairement, et sans qu'ils s'en doutent eux-mêmes, sur les écrivains

qui entreprennent de peindre leur propre pays, ainsi que de cette longue habitude qui, familiarisant avec les objets, empêche qu'on ne les remarque aussi-bien que peuvent le faire des étrangers qui trouvent dans leurs souvenirs matière à de nombreuses comparaisons. Il n'avait porté en Amérique aucune de ces préventions favorables ou défavorables dont tant d'Européens sont remplis avant d'avoir visité ce pays, préventions dont ils ne peuvent plus se défaire, et qu'ils cherchent à justifier à leurs propres yeux et à faire passer dans l'âme de leurs lecteurs en peignant en bien ou en mal tout ce qu'ils ont eu occasion d'observer. Il n'avait point de terre à acheter ou à vendre, et aucun motif ne l'engageait à y attirer des émigrans ou à les détourner de venir s'y établir. C'est dire assez qu'il était dans la disposition la plus favorable pour observer avec une entière liberté d'esprit, et pour transmettre avec franchise et indépendance les impressions qu'il avait reçues. La sévérité de quelques-unes de ses censures pourra faire croire qu'il portait ces qualités jusqu'à un excès voisin de la rudesse; mais ici l'on ne peut supposer de malveillance envers un pays qui l'avait adopté, et auquel il avait intérêt de plaire.

Sa première excursion fut vers le nord; il l'a décrite dans un poème intitulé *the Forester*, auquel on a joint, en le publiant dans le *Portefolio*, deux vues très-fidèles de la cataracte du Niagara, gravées par Georges Cook à Londres, d'après les esquisses de Wilson. Ce premier voyage fut de 1200 milles et dura deux mois. Philadelphie, ou plutôt Gray'sferry, où habitait Wilson sur le Schuilkill, fut toujours son point de départ. Voici le nom de quelques-uns des lieux par où il passa.

Aurora sur les bords du Cayuga.

L'issue du lac Owasco à 7 ou 8 milles du pont de Cayuga; celle du lac Skuneatles, Onondaga-Hollow, Manlius-Square, village qui n'avait encore à cette époque (1804) que 30 ou 40 maisons, mais où, suivant l'expression de l'auteur, elles pous-sent comme des champignons. D'Oneida-Castle à Utica la route offre, pour ainsi dire, un village continu. Utica était déjà quatre fois plus considérable qu'en 1800. Herkimar et Sheneelady sont les lieux que Wilson traverse pour aller à Albany et à New-York. (Albany, ville de 12,630 âmes en 1820; New-York, peuplé de 123,706 habitans à la même époque.)

Au sujet de la chute du Niagara, il blâme Barton d'avoir nié

que le seuil de cette cataracte tende sans cesse à se reculer au moyen de l'action des eaux sur les pierres dont le seuil est formé. Si l'on compare, dit-il, une vue prise en 1768 avec celle que j'en ai dessinée moi-même en 1804, on reconnaîtra que plusieurs grands rochers, qu'on voyait dans les rapides situés au-dessus des chutes dites du *fer à cheval*, à la première de ces époques, avaient disparu à la dernière. La ligne courbe décrite par la cataracte a aussi beaucoup changé de forme, en même temps qu'elle s'est portée plus en arrière.

Dans l'automne de l'année 1808, Wilson alla s'embarquer à New-York pour visiter les états qui composent la Nouvelle-Angleterre. Le détroit qui sépare Long-Island de la Terre-Ferme est rempli de petites îles et de récifs énormes, qui, joints à l'impétuosité du courant, le rendent fort dangereux, à moins qu'on ne profite de l'époque de la haute-mer. La côte de la terre-ferme est ornée de jolies maisons de campagne blanches, entourées de peupliers d'Italie.

Le vent étant favorable et fort, huit heures suffirent pour que l'embarcation sur laquelle était notre voyageur se trouvât en face de la haute montagne rouge qui domine *New-Haven*, et, deux heures après, il débarqua dans cette ville. C'était un dimanche; le calme, le silence qui régnaient dans les rues auraient suffi pour annoncer qu'on se trouvait dans la Nouvelle-Angleterre. Cette remarque de Wilson prouve que le repos du dimanche n'est pas observé avec une sévérité aussi grande dans la Pensylvanie et dans l'état de New-York.

New-Haven (ville de 7147 habitans en 1820) est situé sur une plaine sablonneuse; les rues en sont ombragées par des ormes et des peupliers. Sur une place ou, pour mieux dire, sur un pré coupé par des chemins et des sentiers, sont situés les principaux édifices, tels que l'Eglise, la Maison commune et le Collège. Les bâtimens de ce dernier occupent 180 yards de face. La charpente des clochers était infestée par des pies; le dommage que causaient ces oiseaux en perçant les bois de part en part, était si considérable, qu'on avait été obligé de mettre des hommes à l'affût pour les détruire à coups de fusil.

Les environs de New-Haven sont assez bien cultivés, et les pâturages n'y sont pas mauvais; mais pour peu qu'on s'éloigne de quelques milles il en est tout autrement.

Les 22 milles qu'il y a de New-Haven à Middleton n'offrent qu'un pays plat, sablonneux, quelquefois même dépourvu de toute végétation et ressemblant à cet égard à quelques parties de l'état de New-Jersey; mais la scène change à l'approche de Middleton, ville qui forme une assez longue rue plantée d'ormes, le long de la rivière Connecticut; le pays est même très-beau de là à Hartford, ville qui, en 1820, avait 4720 habitans.

Wilson se rendit de Hartford à Boston par Springfield, Worcester, etc.; il suivit les bords de la rivière Connecticut l'espace de près de 200 milles. Il dit que les montagnes qui la bordent laissent entre elles 3, 6 et jusqu'à 8 milles d'un terrain d'alluvion naturellement fertile, mais dont la moitié seule est en culture. Il fait une peinture peu avantageuse de l'état de *Massachusetts*. Les deux tiers de cet état, dit-il, sont occupés en plus grande partie par des montagnes pierreuses. Partout des pierres jusques dans les pâturages et les marais. Les clôtures des champs sont formées de blocs de pierre. Les arbres fruitiers sont rares. A la distance de 6 ou 8 milles l'une de l'autre sont des églises peintes en blanc, surmontées d'un clocher: si l'on s'en rapportait à l'expression de *Town* on croirait que les villes ou au moins les villages sont fort communs dans ce pays; mais les habitans désignent par ce mot ce qu'on appelle ailleurs *Town Ship*, c'est-à-dire une circonscription quelconque de terrain habité ou non.

L'agriculture est fort négligée; les habitans sont paresseux et adonnés à la chicane; aussi les gens de loi sont-ils très-nombreux, et le mot *Office*, (Bureau, Étude de procureur, Cabinet d'affaires) se lit sur une multitude de portes. Les écoles de cet état n'ont rien qui réponde à la réputation dont elles jouissent. L'Université de Cambridge est un lieu fort bruyant, et où l'on ne jouit pas du calme qu'exigent les études; mais elle possède une riche bibliothèque.

Depuis son départ de New-York, l'auteur n'avait pas trouvé de numéraire en circulation, mais seulement des billets émis par une centaine de banques différentes, dont quelques-uns d'un quart de dollar.

En approchant de Boston, la route s'élargit; la culture est plus soignée; des palissades ferment les clôtures des champs. Wilson conseille aux voyageurs qui veulent découvrir d'un seul coup d'œil la ville de Boston, celle de Charlestown, leurs

environs, la mer qui les baigne et les îles voisines, de monter au haut de Bunkershill, d'où la vue est admirable. Cette colline, située au delà de Charlestown est célèbre dans l'histoire de l'Amérique, par une bataille mémorable. Le monument destiné à en conserver la mémoire, répondait bien à l'importance de cet événement.

De la partie la plus élevée de Boston, nommée *Beaconhill*, on a une très-belle vue. On domine de là sur les maisons de la ville, et l'on découvre la baie parsemée d'îles, la grande mer au delà, et dans l'éloignement, les montagnes du New-Hampshire. Ce que l'on remarque là de plus singulier, ce sont 5 ou 6 ponts de bois, qui réunissent l'une à l'autre les villes de Boston et de Charlestown et qui communiquent à la terre ferme: quelques-uns de ces ponts ont trois quarts de mille (1200 mètres de long.)

Les rues de Boston sont un vrai labyrinthe, les marchés sont sales, et surtout le marché au poisson. La ville retentit de cris qui inspireraient la terreur, si l'on ne s'apercevait bientôt que c'est sur ce ton que les charretiers parlent à leurs chevaux. Les charrettes ont 28 pieds de long; elles portent 10 *barrels* de farine et sont traînées par 2 chevaux. (La population de Boston était en 1820 de 43,298 habitans). Les seules villes plus peuplées qu'il y eût dans les États-Unis étaient New-York, Philadelphie et Baltimore.

De Boston à Salem il y a beaucoup de marais et quelques espaces couverts de rochers et fort stériles. Salem est une jolie petite ville; elle renfermait en 1820 12,731 âmes, et était sous le rapport de la population la 8^e. ville des États-Unis. Il y avait beaucoup de bâtimens de mer sur les chantiers.

Pour aller à *Newburyport* (Newburyport était en 1820 une ville de 6,852 âmes) Wilson eut à traverser un pays pierreux et inculte. Après avoir passé par une portion de l'état de New-Hampshire, il arrive à Portland dans celui de Maine, où le tribunal suprême était assemblé. Population de Portland en 1820 8,581 âmes. La peinture qu'il fait de ce pays est fort peu favorable. Il le dépeint comme entrecoupé de vallées sauvages et hérissé de montagnes couvertes de pins, dont les troncs à demi consumés par le feu, ne laissent apercevoir que d'affreux rochers. Ce fut à travers ce triste territoire, devenu cependant un des états de l'Union américaine, qu'il se rendit plus loin, à

Darmouth, sur la frontière de *Vermont*, lieu connu par son collège, dont Wilson fréquenta les professeurs.

Ce voyage fatigant ne lui procura que 41 souscriptions; il était peu d'amateurs qui ne fussent effrayés par le prix de 120 dollars que l'ouvrage devait coûter.

Après avoir visité toute la Nouvelle-Angleterre, l'auteur confirme le jugement qu'il en avait porté dans le commencement.

Il y vit de vastes espaces couverts, de pierres, de chênes et de pins; des champs de blé éloignés de 20 milles les uns des autres; de misérables vergers; des cabarets sales remplis d'oisifs, bavardant sur la politique et la chicane. Les habitans lui parurent avides, paresseux et en arrière de deux siècles en agriculture, si on les compare à ceux de la Pensylvanie.

Wilson fut plus heureux dans un voyage vers le Sud en 1818. Il obtint 250 souscriptions et de nombreux renseignemens sur les oiseaux qui passent l'hiver dans les états du Sud, et sur quelques espèces qu'on ne voit jamais au delà vers le Nord.

En traversant le Maryland, il se récrie sur le grand nombre de barrières qui arrêtent les voyageurs; il en compte 55 en allant d'*Annapolis* à *Washington*, quoique la distance ne soit que de 38 milles.

Dans ce pays de liberté, les esclaves nègres sont très-nombreux. Leur corps est à demi-couvert par des haillons auxquels on ne saurait donner le nom de vêtemens.

A *Norfolk* en *Virginie*, on se rappelait un temps où les rues étaient tellement couvertes par une boue liquide, que les facteurs chargés de la distribution des lettres étaient obligés d'aller de porte en porte dans un bateau qu'ils faisaient avancer à l'aide d'un croc. On rapportait que les matelots avaient imaginé pour se divertir, de naviguer dans la ville sur la chaloupe de leur navire, à 4 avirons, tandis que l'un d'eux jetait la sonde et proclamait à haute voix la profondeur de la boue que cet instrument avait indiquée, comme on fait quand on sonde en mer pour connaître la profondeur de l'eau. La population de *Norfolk* en 1820 était de 8,473 âmes.

Le tableau que Wilson fait de la *Caroline* du nord, est peu propre à y attirer des voyageurs. Cesont, dit-il, tantôt des savanes immenses et désertes, couvertes de pins, à travers lesquels la route serpente parmi des marais noirâtres, qu'on passe non

sans grand danger sur de hauts ponts de bois, sans garde-fous ou à demi pouris, et tantôt d'immenses marais continus remplis de cyprès, qui, s'élevant au milieu d'une forêt de grands roseaux, forment une masse touffue et d'autant plus impénétrable, que les troncs de ces arbres sont entourés de toutes parts par les longs filamens de la *Tillandria Usneoides*. Malheureusement pour les naturalistes, il est absolument impossible de s'engager dans l'intérieur de ces *Swamps*, et ce n'est que sur leurs bords qu'on peut prendre quelque idée de la multitude de végétaux, de différentes espèces d'arbres, les uns conifères, les autres produisant des baies, d'oiseaux, de reptiles et d'insectes qui s'y trouvent. Parmi les reptiles il ne faut pas oublier les *alligators*. Ces redoutables animaux, qui habitent en grand nombre les marais des deux Carolines, et plus encore ceux de la Géorgie, inspirent une telle frayeur aux chiens, que ceux-ci s'enfuient à toutes jambes, dès qu'ils les sentent. Wilson en cite un cependant qui attaquait les crocodiles avec intrépidité et parvenait à les mettre en fuite.

Sort-on de ces marais, c'est pour entrer dans des forêts de pins, où l'on ne voit que des arbres écorcés d'un ou de plusieurs côtés jusqu'à 6 ou 7 pieds de terre, pour en retirer la térébenthine qui coule dans des auges de bois disposées à cet effet.

La térébenthine et le goudron qu'on retire de ces arbres sont au nombre des principales productions que la Caroline du nord met dans le commerce. Les porcs sont aussi une des richesses de ce pays; ils sont extrêmement nombreux, et quelques propriétaires en possèdent jusqu'à 500. Les verrats les plus âgés marchent à la tête de chaque troupeau ayant des sonnettes au cou, et les cochons se rassemblent à la voix de leur conducteur nègre ou au son de son cornet. On a soin de réserver à ces animaux le rez-de-chaussée des maisons qu'on laisse à jour, pour qu'ils puissent y entrer et en sortir librement la nuit comme le jour. L'habitation des hommes ne commence qu'à 4 ou 5 pieds au-dessus du sol.

Les habitans font de l'eau-de-vie de cidre, et ils préparent une boisson forte qu'ils nomment *brandy toddy*, dont ils font beaucoup d'usage. Ils ne manqueraient pas d'en boire un verre en se levant, persuadés qu'ils sont que cette liqueur est un préservatif assuré contre la fièvre. Un effet plus certain est de

leur brûler la bouche en quelque sorte, ce qu'on reconnaît à la manière dont leurs lèvres sont gercées.

Les cabarets sont misérables ; ils n'offrent en général que les quatre murailles ; encore sont-elles bien sales. Tout leur ameublement consiste en quelques bancs à demi brisés. On ne voit d'ordinaire dans ces sortes d'endroits que des nègres, dont l'odeur est repoussante.

Wilson passa le *Tar* à *Washington*, d'où il se rendit à *Newbern*.

Cette dernière ville est située entre les rivières de *Trent* et de *Neuse*, toutes deux remplies d'alligators. La pêche du *Shad* avait commencé dans ces parages le 5 décembre.

De *Newbern* à *Wilmington*, on ne rencontre qu'une seule auberge, quoique la distance soit de 150 milles.

Wilmington est entouré de sables stériles où l'on enfonce jusqu'à la cheville du pied, et où il n'y a aucune culture, même à peine quelque végétation. Cependant cette ville renfermait alors 3000 habitans. C. M. (*La suite au numéro prochain.*)

231. AN HISTORICAL AND DESCRIPTIVE NARRATIVE OF 20 YEARS RESIDENCE IN SOUTH AMERICA. — Relation historique et descriptive d'une résidence de 20 ans dans l'Amérique du sud ; par W. B. STEVENSON ; 3 vol. in-8°. Londres, 1825 ; Hurst, Robinson, etc. (*London Liter. gazette* 1. oct. 1825 ; p. 627. — *Monthly Review* ; 1825, p. 68.)

Nul étranger n'a peut-être été plus à même d'observer les mœurs des habitans de l'Amérique du sud, que M. Stevenson, lequel a demeuré 20 années parmi eux, notamment au Chili, au Pérou et dans la Colombie. Son ouvrage nous paraît la plus intéressante et la plus utile production qui ait été publiée jusqu'à présent sur ces contrées ; le troisième volume comprend surtout une histoire complète, bien qu'abrégée, de la révolution et des guerres survenues dans toutes les possessions espagnoles sur les rivages de la mer Pacifique. Nous ne suivrons pas le voyageur dans ses différentes excursions, nous rapporterons seulement quelques-unes de ses remarques.

M. Stevenson fait un pompeux éloge des Indiens parmi lesquels il a vécu ; il décrit leurs usages, parle de la polygamie autorisée entre eux, et de leurs jeux ou amusemens. Arrivé à Lima, il en énumère les couvens, dont un seul avait plus de

80,000 dollars de revenu, pour 140 moines dominicains. Il n'oublie pas Sainte-Rose qui porta leur habit et mourut parmi eux ; ses reliques sont en vénération , principalement ses cheveux , et une paire de dés avec lesquels Jésus Christ, disent-ils, fit souvent sa partie, pour amuser la sainte durant ses longues prières. Le costume du beau sexe de Lima fixe l'attention du voyageur, il le décrit très en détail, sans omettre le cigare dont la fumée qui passe à travers les plis d'un voile trahit le goût des Liméniennes. En public elles se montrent vêtues à la française ou à l'anglaise, et chargées d'une profusion de bijoux ; car une femme de Lima préfère une belle collection de bijoux et de pierrieres au plus brillant équipage. Elle aime aussi beaucoup les parfums, toujours elle en porte sur elle, et en donne à ses connaissances ; comme on offre du tabac ou des bonbons en France.

Toutes les maisons à Lima sont garnies d'objets manufacturés en Angleterre, glaces, tables, chaises, commodes, etc. ; dans les repas, on emploie aussi les couteaux, les fourchettes, les plateaux anglais.

L'absence d'auberges ou de tout autre établissement analogue sur les routes ou dans les villes et les villages oblige les voyageurs à se munir d'un lit portatif et de tous les autres objets nécessaires à un long trajet sans hôtelleries. On place son lit dans les maisons particulières aux lieux où l'on s'arrête, et souvent on y obtient tout ce qu'on désire sans rien avoir à déboursier.

M. Stevenson présente des détails curieux sur les alligators, dont quelques-uns ont près de vingt pieds de longueur. Ils se nourrissent principalement de poisson ; s'il ne leur suffit pas, ils détruisent le bétail dans les savanes ; ils attaquent même les hommes qui ont l'imprudence de s'endormir en plein air ou qui se baignent dans les rivières. Aussi les naturels font-ils une guerre éternelle à ces dangereux animaux, qu'ils attrapent quelquefois vivans pour servir, comme le taureau d'Espagne, aux amusemens du peuple, et périr ensuite sous le glaive du conducteur.

ALBERT-MONTÉMONT.

232. VOYAGES OF DISCOVERY. — Voyages de découvertes entrepris pour compléter l'exploration de la côte occidentale de la Nouvelle-Hollande, entre les années 1817 et 1822, et publiés par ordre du secrétaire d'état. pour les colonies; par PH. PARKER-KING, de la marine roy., commandant de l'expédition; en 2 vol. in-8°. , avec planches et cartes. Sous presse. Londres, 1826; Murray.

233. CAPTAIN PARRY'S THIRD VOYAGE. — Troisième voyage du capitaine Parry, pour la découverte d'un passage nord-ouest. Avec planches. In-4°. (Ouvrage prêt à paraître.) Londres, 1826; Murray.

MÉLANGES.

234. LA CHINE, MŒURS, USAGES, COSTUMES, ARTS ET MÉTIERS, peines civiles et militaires, cérémonies religieuses, monumens et paysages; par MM. Deveria, Regnier, Schaal, Schmit, Vidal et autres artistes connus; avec des notices explicatives et une introduction; par M. D. B*** de MALPIÈRE. 1 et 2^e. liv. Deux cah. in-4°. ensemble de 3 feuell. $\frac{1}{2}$, plus 12 pl. et un frontispice gravé. Prix, 15 fr. Paris; 1826; Treuttel et Wurtz.

235. EXTRAIT D'UNE LETTRE DES FRONTIÈRES DE LA CHINE. (*Asiatsky vestnik*. — *Courier asiatique*, Saint-Petersbourg, mai 1825; pag. 355.)

L'été de l'année 1824 a été fort chaud à Pékin : en juillet, le thermomètre de Réaumur s'est élevé à l'ombre à 30°. Trois années consécutives d'inondations et de mauvaise récolte n'ont pas peu contribué à la cherté considérable des vivres dans le pays : la mortalité y a fait de sensibles progrès. Dao-Houan, aujourd'hui Bogdo-Khan des Chinois, se montre l'ami du peuple; il a pour premier ministre Soun-Tchjoun-Tan (1). Le seigneur le plus ac-

(1) Le même qui, en 1792, entra en négociations avec Nagel, lieutenant russe à Irkoutsk, reçut à Schekhé en 1794 l'ambassade anglaise du lord Macarthey, et fut expédié en 1816 pour recevoir celle de lord Amherst. Il est d'une basse extraction, mais il a occupé les emplois les plus importants, et a été l'objet et la victime de nombreuses persécutions.

crédité après ce dernier, est le petit-fils du fameux ministre et capitaine Agouïa, qui s'est illustré sous Tsian-Loun. Cependant on n'entend plus parler aujourd'hui à la cour de personnages aussi célèbres qu'au temps de feu Izia-Tsin. La langue des Mandjoures est presque tombée en désuétude. La discipline militaire s'affaiblit de jour en jour. Les produits de l'industrie ne répondent point à la magnificence des fabriques.

Les missionnaires russes jouissent de la plus grande tranquillité, et sont favorablement accueillis par le gouvernement chinois. Le monastère de l'Assomption (1) s'est considérablement agrandi au moyen de plusieurs maisons acquises par les missionnaires à l'est et à l'ouest. Le chef de la mission fait un éloge particulier de M. Galliakofsky, directeur de la Société commerciale de Kiakhta. Il se propose d'introduire le chant d'église en langue chinoise pour ceux des fidèles qui ne connaissent point l'idiome slavo-russe. Dernièrement cinquante fables d'Ésope ont été traduites en chinois.

Les missionnaires ont fait planter autour du couvent de l'Assomption plus de cent arbres, savoir : 10 cyprès à écorce blanche, 30 *Juniperus major*, plus de 10 cèdres, 40 racinés de saules, 16 peupliers, et autant d'arbres appelés *Koaïtou*.

Il ne reste plus à Pékin que 3 prédicateurs portugais : plusieurs moines chinois convertis leur sont adjoints. Quoique la religion chrétienne soit tolérée en Chine, on ne parle cependant pas de la profession de foi de nouveaux prosélytes.

236. LA CALÉDONIE OCCIDENTALE, sur la côte occid. de l'Amérique septentrionale; par F. Van Wijk. (*Magazin voor Wetenschapen*, etc. de Van Kampen. T. III, cah. 1, p. 115.)

La notice que l'auteur donne d'un pays sur lequel la Russie et les États-Unis d'Amérique ont des prétentions, est tirée en grande partie, selon son avenu, du voyage de Harmon, ou plutôt de la *Quarterly Review*, 1822, n^o. 52, qui en fait une analyse raisonnée.

(1) Il se trouve de ce côté de Pékin où s'établirent les Russes qui y furent transférés par le gouvernement chinois, après la destruction de la forteresse d'Albazinsk, sur le fleuve Amour, en 1685.

237. VOYAGE DE DÉCOUVERTES EN AFRIQUE. — LE MAJOR LAING. Nous sommes à même, dit un journal de Cork, de communiquer sur ce point à nos lecteurs les particularités suivantes que nous tenons d'une source sûre. Clapperton, d'après des informations obtenues sur les lieux, regarde comme certain que le Niger se jette dans l'océan Atlantique, par les criques de Benin et de Biafra.

Les habitans de Sockatou lui ont dit qu'ils trafiquaient, en remontant le Joliba, avec le Timbuctou, et en aval, avec les Européens qui fréquentent les côtes de la mer situées à l'embouchure de cette rivière. Sockatou est à environ 400 milles de Timbuctou, à 350 milles de l'embouchure de Rio de Formosa, très-près de Houssa, où Park perdit la vie, et à une petite distance, autant qu'il a été possible de la déterminer, de la grande cité de Wassannah dont Sidi Hamet fit mention au capitaine Riley. C'est avec une grande satisfaction que nous sommes également en état d'annoncer que, grâce à l'activité et aux soins du bureau colonial, le major Laing est muni d'un extrait de la relation des importantes découvertes faites par le major Clapperton, qui serviront à le guider dans son voyage et dans ses recherches, et que cet extrait lui parvint quelques jours avant son départ de Tripoli. Il doit se trouver en ce moment à Timbuctou, ou près de cette ville. Il a emmené avec lui quatre ou cinq charpentiers noirs des États-Unis d'Amérique, pour l'aider à construire à Timbuctou, un bâtiment à bord duquel il se propose de descendre le Niger jusqu'à la mer. Cette embarcation sera assez forte pour passer les rapides en toute sûreté. L'époque de l'année et l'état de sa santé sont tels que l'on doit concevoir l'espoir le mieux fondé d'un succès prompt et complet de l'entreprise. On estime qu'il pourrait être rendu pour le mois de mars prochain dans la crique de Benin; mais en tenant compte des délais et des obstacles inévitables dans le cours d'un voyage en Afrique, nous regardons ce terme comme trop rapproché. Il suffit de déployer une carte d'Afrique pour apprécier l'importance de la position de l'île de *Fernando-Po*, considérée soit comme une station convenable pour la répression du commerce des esclaves, soit comme une position militaire d'où l'on pourrait commencer à étendre et protéger nos opérations futures, soit commerciales soit politiques, en Afrique. Cette île est en outre très-fertile et très-saine, et, sous ce double rap-

port comme sous les premiers, devrait obtenir une préférence décidée sur toutes nos stations actuelles, si mal choisies et si malsaines, établies sur la côte d'Afrique. Jamais les Européens ne pourront parvenir à surmonter la funeste influence des mairais pestilentiels et la débilitante humidité de Sierra-Leone et de Gambie. C'est des environs de la première de ces stations qu'est venue cette redoutable fièvre, appelée la fièvre jaune, qui fait tant de ravages aux Indes occidentales et aux États-Unis. Les effrayantes relations récemment reçues de Sierra-Leone, prouvent que ces rivages ne sont pas devenus plus salubres; et la fatale fièvre que l'équipage du *Bann* y gagna, il y a quelque temps, et que ni la science médicale, ni le changement de climat ne purent subjuguier, est un motif qui commande impérieusement à ce pays-ci de transférer le quartier-général de nos établissemens d'Afrique sur un point plus sain; l'état des choses n'est pas meilleur à Gambie. Le *Cherub*, arrivé depuis peu à *Cowes*, a perdu dans cette rivière son capitaine et tout son équipage; ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que l'on parvint à se procurer un autre capitaine et un nouvel équipage pour ramener ce bâtiment en Angleterre. (*London and Paris Observ.* 2 avril 1826.)

L—f.

238. NOUVEAUX VOYAGES DE CLAPPERTON ET DICKSON EN AFRIQUE.

Une lettre de M. James, membre de l'expédition datée de Whydah, le 20 avril, annonce que le capitaine Clapperton était arrivé sain et sauf à Sackatou, capitale du sultan Bello, son ancien hôte et ami. M. Dickson, accompagné de M. Houston, ancien compagnon de voyage de Belzoni, s'était rendu par Dayomeh à Cha, à quelques journées de marche de Yourry, situé au sud; mais on dit que de grands obstacles naturels s'opposaient à ce qu'il pénétrât plus avant dans l'intérieur du pays. (*Lond. Liter. Gaz.*, du 1 juill. 1826.)

239. NOTE SUR L'ÎLE DE ZERBI.

Cette île, anciennement nommée celle des Lotophages, est située à l'extrémité du royaume de Tunis, du côté du sud, et se trouve sous sa domination. Elle est entièrement plate et sans aucune élévation. Les seuls arbres qu'elle possède sont l'olivier, qui forme sa principale plantation, le dattier et le carroubier. L'olivier serait très-productif s'il ne souffrait pas de l'extrême sécheresse

du pays, où il ne pient que très-rarement : aussi ne compte-t-on en obtenir une bonne récolte qu'une année sur dix. Les dattiers sont de trois espèces : l'une produit une datte plus petite que celle du Dgerid, qui se sèche et se conserve; l'autre espèce donne un fruit d'une grosseur extraordinaire, qu'il faut manger aussitôt qu'il est cueilli, et que l'on dit très-bon, mais qui ne se conserve pas parce qu'il a plus de jus. La troisième espèce produit une datte remarquable par sa forme : elle est verte et ressemble à une grosse olive. D'après toutes les informations que j'ai pu me procurer, l'arbrisseau ou l'arbre indiqué par les anciens, sous le nom de *Lotus*, n'y existe plus, pas même le *Secdra* des Arabes, que le docteur Schaw croit être le même, et qui est abondant dans le voisinage du Sahara.

Cette île est d'ailleurs très-bien cultivée. Sa population est assez considérable et dispersée dans nombre de villages ou hameaux, à peu de distance les uns des autres. Il n'y a point de ville principale; le grand marché est établi près du port, du côté du nord, où mouillent les bâtimens qui y vont chercher de l'huile. Ses habitans sont fort industrieux; ils fabriquent de belles étoffes en laine, et en laine et soie, des couvertures, des manteaux à l'usage des Maures, appelés *Bernus*, et des schals. C'est la partie du royaume de Tunis où ce genre de fabrication est le plus perfectionné. Ils emploient, dans ces étoffes, la laine du pays et celle qu'ils tirent du Kairwan, et qui est très-fine. Le caractère des habitans est fort doux : ils sont accueillans et hospitaliers; et les voyageurs, ainsi que les capitaines, se louent beaucoup de leurs procédés.

Du côté du sud, cette île est tellement rapprochée de la terre, que, dans certaines parties, le canal qui la sépare n'a pas dix toises de largeur. (*Bull. de la Soc. de géogr.*, mars 1826; no. 549.)

240. EXPÉDITION AUX TERRES ARCTIQUES.

On a reçu des dépêches du capitaine Franklin, commandant de cette expédition, datées des quartiers d'hiver du Fort Franklin, sur le grand lac aux Ours, le 6 septembre. Dans le cours de l'été, il avait été fait, par forme d'acheminement aux grands objets qui devaient être entrepris l'année suivante, trois expéditions secondaires sous les ordres du capitaine Franklin, du lieutenant Bach et du docteur Richardson. Celle du capi-

taine Franklin se dirigea sur l'embouchure de la rivière de Makenzie, qu'il reconnut pour se décharger dans une mer ouverte. Près de son embouchure, se trouve une île à laquelle cet officier donna le nom de *Garry's Island*. Des sommités de cette île le capitaine découvrit du nord une mer dégagée de glaces et d'îles ; à l'ouest, il vit la côte se prolonger à une grande distance ; la perspective se terminait par des montagnes très-élevées, et situées, suivant son estime, par les 139 degrés de longitude occidentale. La grande expédition devait se mettre en route vers le commencement du printemps pour sa destination ultérieure. Les officiers et autres personnes dont elle se compose, étaient tous biens portans et dispos. (*Courier. — Galign. Messeng.* Paris ; 12 juin 1826.)

24. VOYAGES DE DÉCOUVERTES.

Il y eut jeudi huit jours que le capitaine Kotzebue, après un voyage de découvertes auquel il employa en tout environ trois ans, rentra à Portsmouth à bord de la corvette russe l'*Entrepriſe*. Cet intelligent et habile officier a continué le cours de ses précédentes explorations des côtes septentrionales de l'Amérique, dans la mer Pacifique, des îles Aleutiennes, du Kamtschatka, de la mer d'Ochoïsk, etc. M. le professeur Eschscholtz, naturaliste, qui accompagnait Kotzebue et qui se trouve présentement à Londres, a entrepris de publier une relation de ce voyage ; ouvrage qui probablement comprendra deux volumes, et sera orné de planches et de cartes. Les observations relatives à l'histoire naturelle et à d'autres sciences, feront la matière d'un ouvrage distinct. Les objets les plus nouveaux, recueillis dans ce voyage, viennent des îles Philippines, où le vaisseau stationna durant plusieurs mois, et avec les habitans desquelles nos voyageurs établirent des communications suivies. Lundi prochain l'*Entrepriſe* mettra à la voile pour la Russie. (*Lond. Liter. Gaz.*, du 24 juin 1826.)

TABLE

DES PRINCIPAUX ARTICLES DE CE NUMÉRO.

Géographie et Statistique.

	Pag.
Mémoires sur les dépressions de la surface du globe.	257
Tableaux d'obs. sur les vents, les courans, etc.; M. John Hamilton.	262
<i>Id.</i> d'importation des cotons en Europe.	268
Canal de la Seine au Rhin, etc.	<i>Id.</i>
De la consom. de la viande en France; M. Lullin de Châteauevieux.	271
État des métiers de soierie à Lyon.	274
Convention de commerce, etc., entre l'Angleterre et la Suède.	275
Exportation de la Grande-Bretagne aux deux Indes.	276
Crise du commerce anglais.	277
Sur les bancs de sable de Godwin.	<i>Id.</i>
Village russe de <i>Tsaritsino</i>	278
Lettres sur le Mecklenbourg et le Holstein; M. G. Downes.	280
Exportations de la Société rhénane des Indes occidentales.	281
Relations des Européens en Géorgie.	283
Arrivages étrangers à New-York.	285
Sur les États-Unis de l'Amérique centrale (<i>Guatemala</i>).	286
Sur les îles Sandwich.	288

Topographie, Géodésie, Arpentage et Nivellement.

Mémoire sur le nivellement général de la France; M. Girard.	291
---	-----

Économie publique.

De l'influence de la civilisation sur la santé publique; M. Bérard.	296
Sur la baisse progressive des loyers de toute espèce.	297
Société pour l'établis. des écoles de la 1 ^{re} . enfance en Angleterre.	299

Voyages.

Voyage autour du monde; M. de Freycinet.	305
Excursions aux îles Baléares; M. J. Cambessèdes.	309
Voyages dans l'intérieur de la Russie; M. J. F. Erdmann.	309
<i>Id.</i> d'Orenbourg à Boukhara; MM. de Meyendorff et Am. Jaubert.	315
Note sur les États-Unis de l'Amérique du nord; Alex. Wilson.	321
Séjour de 20 ans dans l'Amérique du sud; M. W. B. Stevenson.	328

Mélanges.

Extrait d'une lettre des frontières de la Chine	330
Voyage de découvertes en Afrique	332

BULLETIN

DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES.

ÉCONOMIE PUBLIQUE ; VOYAGES.

GÉOGRAPHIE ET STATISTIQUE.

242. ZEITSCHRIFT FÜR DIE ALLGEMEINE GEOGRAPHIE, etc.—Journal de géographie générale, publié par Ch. HOFFMANN. 38 cah. in-8°. formant 3 vol., et les 4 1^{res}. cah. du 4^e. avec fig. Breslau, 1823-1825; Grusen. (Voy. le *Bulletin* de juillet, p. 266.)

Cet ouvrage, comme plusieurs autres du même genre, est un traité complet de géographie, publié par livraisons et sous la forme de recueil périodique. Il embrasse la connaissance du globe dans toutes ses branches, et se divise en 3 parties : géographie mathématique, géographie physique, et géographie politico-statistique. L'orographie et l'hydrographie de chaque partie du monde sont au nombre des objets qui ont fixé spécialement l'attention de l'auteur. Son but principal est d'enseigner aux jeunes militaires l'art de connaître le terrain partout où la science de la guerre peut être appliquée. Le 1^{er}. vol. est consacré à la géographie mathématique, le 2^e. aux élémens généraux de la géographie physique, le 3^e. à l'orographie et à l'hydrographie de l'Europe. Le 4^e., dont les 1^{res}. cahiers seulement sont sous nos yeux, contient le commencement d'un aperçu politique et statistique de cette partie du monde.

On sait de quoi se compose la 1^{re}. partie, consacrée à la géographie mathématique. La 2^e. partie (la géographie physique) traite : 1^o. de la terre, 2^o. de la mer ou des eaux, 3^o. de l'atmosphère, 4^o. des productions du globe; suivent, 5^o. un essai sur l'histoire géologique du globe, 6^o. des principes généraux pour l'art d'étudier le terrain. A la fin du 2^e. vol. consacré à

la géographie physique, l'auteur a placé : 1°. un tableau indiquant la hauteur précise des montagnes principales du globe, divisées en 12 rangs d'élévation, depuis 1,000 jusqu'au de là de 20,000 pieds au dessus de la mer. Les plus élevées sont le *Dehawalagiri* (Montblanc) dans les monts Himalaya, en Asie, qui compte 27,677 pieds de hauteur, et le *Chimborazo*, dans les Andes, en Amérique, dont l'élévation est de 19,320 pieds; 2°. un autre tableau indiquant l'étendue du cours et de la superficie des principaux fleuves du monde. D'après ce tableau les 2 plus grands fleuves sont l'Amazone, dans l'Amérique du sud, dont le cours est de 1,568 lieues, et la superficie de 88,405 milles carrés d'Allemagne; et le Mississipi, dont le cours, depuis les sources du Missouri jusqu'à son embouchure, est de 1,460 lieues, et la superficie de 53,636 milles carrés.

Le 3^e. vol. renferme l'orographie et l'hydrographie de l'Europe, précédées de vues générales sur les systèmes orographique et hydrographique des 5 parties du monde. Nous consacrerons un article spécial à l'exposé de ces systèmes, tels qu'ils sont conçus et expliqués par l'auteur. Ces deux systèmes sont liés ensemble d'après celui des terrasses, développé par le célèbre géographe Ritter. C'est le point de départ de M. Hoffmann pour établir la division des hauteurs de l'Europe, d'où il redescend pour arriver au système des bassins et de leur division. L'orographie de cette partie du monde offre la description successive de toutes les montagnes d'après la gradation qu'il a établie, et l'évaluation d'un très-grand nombre de hauteurs. Ce travail est tout-à-fait analogue à celui que la Société de géographie de Paris a mis plusieurs fois au concours, et pour lequel un prix a été décerné cette année (1826) à l'ouvrage de M. Bruguère. La description sommaire des forêts de l'Europe, dans l'ordre adopté par M. Hoffmann, termine la partie orographique. La partie hydrographique est également terminée par la description abrégée des lacs, étangs, marais, etc., de ce continent. Presque tous les cahiers sont accompagnés de figures ou de cartes servant à représenter les idées de l'auteur ou à en compléter l'explication.

Ce recueil n'est point une simple compilation comme beaucoup d'autres du même genre. C'est un vaste travail dont le plan paraît conçu et la distribution exécutée avec une méthode qui annonce un savant, maître de son sujet. Quoique

l'auteur, comme il en fait l'aveu, ait rattaché son plan aux doctrines de Ritter, le géographe le plus penseur de notre âge, dit M. Malte-Brun, et qu'il ait beaucoup emprunté à ce savant, ainsi qu'à Zeune, etc., il a su joindre à ses emprunts le fruit de ses propres méditations, se faire un plan dont il s'est approprié le mérite, imprimer à son travail une direction spéciale dans l'intérêt des sciences militaires, sans en être moins utile aux amis des études géographiques, et ajouter à ces divers genres d'intérêt celui d'un style net, clair et orné de l'élégance que le sujet comporte.

A. D. V.

243. DE LA CONVERSION DES RENTES, considérée sous le rapport des intérêts particuliers, de l'amortissement et du crédit public; par M. de TESSIÈRES-BOISBERTRAND, député de la Vienne. Broch. in-8o. de 85 p. Paris, 1826; Pélassier et Chatet.

Le système de la conversion des rentes, objet de controverse général depuis plus de trois années, est combattu et soutenu tour à tour par des hommes dont on ne peut suspecter ni les lumières, ni la bonne foi.

Voici quelles sont les questions à résoudre et dont M. de Boisbertrand a fait l'objet d'autant de chapitres distincts.

1^{re}. Le principe de l'amortissement est-il juste? son application est-elle conforme à la fois aux intérêts des créanciers de l'état et aux intérêts de l'état lui-même?

2^o. Pour bien résoudre cette question, il faut la faire dépendre de ces deux-ci : Quel est le pair de la rente? et subsidiairement, comment peut-on établir la formule qui règle les taux correspondans entre le capital de la rente à 5 et à 3 $\frac{3}{4}$? Cette discussion est la matière du chap. deuxième.

3^o. L'auteur considère ici la rente dans l'intérêt des porteurs.

4^o. Il examine les effets de la conversion, relativement au trésor public.

5^o. L'examen des principes exposés précédemment lui fait concevoir la pensée d'une nouvelle définition du crédit public et d'un mode non encore donné d'apprécier ses effets, relativement surtout à la conversion.

Nous ne nous occuperons que des moyens de faire ressortir, sous le rapport financier, les élémens nouveaux proposés; toute

discussion de détail nous entraînerait trop loin, et c'est à l'analyse de ces 5 chapitres que nous bornerons notre article.

Qu'est-ce que l'amortissement? une fiction par laquelle l'état, après avoir d'un côté calculé la masse de sa dette, comparé les sacrifices qu'il peut faire, crée une caisse indépendante avec des moyens supérieurs à l'intérêt de sa dette, emploie les sommes laissées à la disposition de cette caisse au paiement de l'intérêt et ensuite à l'extinction de sa dette. Si ce que veut le simple bon sens existait, si tous les engagements de la dette étaient contractés au même taux, de manière que l'intérêt étant connu, l'expression du capital fût une conséquence du rapport de l'un à l'autre, il n'y aurait ici aucunes difficultés; mais il n'en est pas ainsi, et pour la dette inscrite, je vois seulement 3 taux, 5 % ou rapport de 1 à 20, $4\frac{1}{2}\%$ ou rapport de 1 à 22, $2\frac{1}{2}\%$ ou rapport de 1 à 33 $\frac{1}{3}$.

L'amortissement a deux devoirs à remplir: 1°. ne pas éteindre lorsque la rente est au-dessus du pair; 2°. porter son action sur le capital le plus éloigné du pair. C'est à rechercher ce pair que nous sommes conduits, et nous allons voir comment le chapitre deuxième l'établit.

Il est évident que la conversion a donné 25 fr. pour chaque 25 de rentes, puisque pour 75 elle donne 3 francs ou pour 133 fr. 33 cent. 4 francs, c'est donc 4 % qu'elle donne; mais elle a augmenté la fixation nominative du capital, afin d'éloigner la chance d'un remboursement forcé, qui ne pourra avoir lieu que lorsque 133 fr. 33 représenteront une inscription de rente de 4 fr. d'intérêt, ou que 1 fr. sera représenté par 33 fr. 33 cent. Cette comparaison des taux d'intérêt est celle des pairs; donc celle du 3 % sera réglée en prenant les $\frac{3}{4}$ du capital nominatif du 5. Ainsi pour ne parcourir que quelques degrés de l'échelle,

Lorsque le capital du 5 sera 100 celui du 3 sera 75

96	72
88	66
80	60
72	54
60	45

et toujours de même dans la proportion de 3 à 4.

Il s'ensuit que, tant que le trois pour cent ne sera pas coté pour une valeur des trois quarts du 5, c'est à lui, comme plus

éloigné du pair que se doit consacrer le mouvement de l'amortissement.

Nous ne pouvons nier que les éléments d'un calcul rigoureux ayant été appliqués par nous au mouvement des deux rentes, dans ce système des deux pairs, l'annuité n'ait offert une libération de quelques mois, en faveur du cinq, dans un laps de 20 années; mais ce désavantage est amplement compensé par l'expression d'un quart de moins dans l'évaluation du capital. Ainsi, nul doute que d'après le nouveau point de vue sous lequel M. de Boisbertrand a envisagé le pair de deux rentes, il n'ait résolu une question de la plus haute importance; les calculateurs qui viendront après lui, ne peuvent plus dévier de ce point.

Dans le chapitre troisième on voit se dérouler les résultats de la conversion dans l'intérêt des porteurs. Ici l'auteur aborde la question avec une rare franchise: la rente tend à diminuer la valeur par l'abondance des capitaux et l'augmentation des produits; les 3 stationnaires sont, dans l'état des finances, impossibles à concevoir, c'est-à-dire que l'état ne peut pas ne pas vouloir faire tourner à son profit la diminution du taux de la rente: mais, pour hâter sans secousse ce mouvement utile au crédit, il consent, afin de jouir d'avance du profit éventuel, à augmenter d'un tiers le capital nominal. Or, cette augmentation d'un tiers doit être gagnée par la concession d'un cinquième, dans la diminution de l'intérêt; cette diminution sera sans compensation: c'est donc une générosité envers les porteurs du titre.

Voyons maintenant les effets de la conversion relativement au trésor.

Que fait l'état? Il donne aux détenteurs des rentes une augmentation d'un tiers; mais ce tiers est diminué par les achats qu'il fait avant que la rente soit au pair; donc il ne perd pas ce tiers; d'ailleurs il peut-être évalué pour le terme moyen de ce qui a été acheté à 69, à 70; car le rachat ne sera pas de 100 francs, pas de 95, pas de 90: ainsi il gagne en différence.

On voit donc qu'il a acheté à son profit. Mais j'admets (et Dieu veuille que ce résultat soit prochain!) que le 3 ait atteint sa valeur nominative, l'état au bout d'un an, conserve dans ses caisses 1 franc, au bout de deux ans, 2 francs; il aura donc couvert la perte de son augmentation en vingt-cinq ans, en né-

gligeant la puissance de l'intérêt composé, et en quinze ans, si l'on en suit l'action.

Une considération puissante vient se joindre à ce raisonnement; l'élévation du crédit deviendra une conséquence. L'état, pour emprunter, n'aura plus pour chance que le dernier taux; les fonds, n'ayant plus d'emplois trop lucratifs dans les rentes, se reverseront sur les opérations industrielles, et la prospérité publique doit être le résultat de cette position.

Dans le dernier chapitre, dont nous avons promis de nous occuper, M. de Boisbertrand définit le crédit public et décrit les effets de la conversion sous ce rapport.

Periculosum est credere et non credere,

a dit Phèdre Si le crédit a ses avantages, il a ses dangers, et c'est de la présomption de ces dangers que naissent les variations qu'il éprouve. On sait que le crédit s'évalue ou s'accorde en raison de la probabilité du paiement dans un temps donné, et de la certitude morale du paiement. Cette définition, que donne l'économie politique, l'auteur la remplace par celle-ci : *Le crédit est le rapport qui existe entre le capital qu'on emprunte et l'intérêt que l'on paie pour ce capital.*

L'échelle de comparaison serait très-aisée à appliquer, si l'on ne devait pas tenir compte, quand il s'agit d'un état qui emprunte, d'une différence entre le taux de la place et celui pour lequel cet emprunt se fait; mais cette différence est légère. Or, quand le $3\frac{1}{2}\%$ a été établi, la rente était à peu près à 98; le $3\frac{1}{2}\%$ est à 66; donc, aujourd'hui, l'état aurait 22 francs pour 1 franc de rente, tandis que, lors de la création, il n'aurait obtenu de l'emprunteur qu'un capital de $19\frac{3}{4}$; donc le crédit s'est élevé; donc le crédit a dans la conversion une puissance qu'avaient prévue les auteurs du projet et qui dément les prophéties de ceux qui étaient opposés à ce projet.

Tels sont les principaux points de vue, la plupart nouveaux, sous lesquels l'auteur de la brochure que nous analysons, représente l'action de la conversion des rentes. Ses raisonnemens sont pressés, et sa logique s'aide de quelques applications mathématiques qui viennent à l'appui de ses opinions, dont nous n'avons été que les fidèles rapporteurs. Il faut lire l'écrit lui-même pour apprécier les détails qui leur servent d'auxiliaires.

BRATHVIN.

244. DE L'INFLUENCE DE L'IMPÔT SUR L'AGRICULTURE; par M. LULLIN DE CHATEAUVIEUX. (Lettre 8^e. sur l'Agriculture de la France. *Biblioth. univ. de Genève*, nov. 1825; *Agricult.*, p. 274.)

Le résultat auquel arrive l'auteur, dans cette lettre, à laquelle nous devons renvoyer nos lecteurs, est que les deux impôts, l'impôt direct et l'imposition indirecte, par la manière dont ils sont établis et combinés en France, ne peuvent exercer une influence défavorable à l'agriculture. L'impôt direct pouvant être évalué, terme moyen, au 9^e. du revenu net, ce taux ne saurait affecter d'une manière fâcheuse l'industrie agricole. Le gouvernement remédie par le cadastre aux inégalités souvent très-graves de la répartition dont M. L. de C. explique les causes. Le dégrèvement des plus imposés, ne retombant point à la charge des autres, ne nuit point aux améliorations rurales. Quant aux impôts indirects, ils sont à la vérité régis par le système prohibitif; chaque producteur, pour ainsi dire, a sa prime contre la masse des consommateurs, au moyen de taxes sur les produits étrangers. La conséquence de ce système est le nivellement de toutes les industries rurales, dont aucune ne fait spécialement obstacle aux autres; mais il en résulte aussi l'élévation de tous les prix au détriment des consommateurs, c'est-à-dire de tout le monde; car la hausse des consommations fait hausser le prix du travail, conséquemment la valeur de toutes choses. Les produits indigènes se présentant avec défaveur sur les marchés étrangers, n'y trouvent pas d'écoulement, et la demande du travail diminue. La consommation diminuant à son tour ramène la baisse du prix des denrées, à laquelle les primes ne sauraient remédier. Toutefois, le nivellement des diverses branches d'opérations rurales empêche que l'action des impôts soit directement nuisible à l'agriculture.

A. D. V.

245. DE LA CIRCULATION ET DU DÉBOUCHÉ DES DENRÉES EN FRANCE; par M. LULLIN DE CHATEAUVIEUX. (Lettre 9^e. sur l'Agriculture de la France. *Biblioth. univ. de Genève*, nov. 1825; *Agricult.*, p. 280.)

Le résultat de cette lettre est l'exposé du double avantage que procure déjà à la France la réparation de ses chemins vicinaux, assurée par la législation nouvelle, réparation dont les

fruits heureux sont l'épargne sur les frais de transport et la plus-value de terres mieux cultivées. Il se passe en ce genre, dit M. L. de C., une sorte de phénomène. Les habitants du hameau le plus inabordable et le plus fangeux, d'abord forcés par le sous-préfet à réparer leurs chemins, se plaignent, crient, retardent l'ouvrage; ils s'y mettent à la fin, de crainte du garnisaire. Le chemin s'élève et se nivelle; il devient ferme; leurs charrettes n'y restent plus embourbées; au lieu d'une demi-charge, ils en mettent une entière; au lieu de 2 heures, il ne leur en faut plus qu'une pour atteindre le chef-lieu. Leurs affaires s'y font plus vite; leur hameau, perdu dans les boues, devient fréquenté; l'aubergiste répare son cabaret; le maire fait blanchir sa maison; une certaine vanité villageoise s'empare de la jeune population, tandis que l'ancienne en tire un mauvais augure; les chevaux, moins harassés, sont en meilleur état, et le laboureur s'en vante; il soigne mieux sa charrette et ses harnais. Un esprit d'amélioration s'introduit ainsi par ce seul fait dans la bourgade; on n'y est plus stationnaire; tout s'y est mis en mouvement, et sans qu'on puisse dire où ce mouvement s'arrêtera. Mais ce fait est immense; car, ce que fut pour Rome la voie Appienne, l'ouverture d'un petit chemin vicinal l'est pour ce village. Il était hors du mouvement du monde; il entre dans ce mouvement. Son capital était stationnaire, parce qu'il était invendable; il cesse de l'être et s'élève avec la dépréciation des signes et l'accroissement de la richesse nationale... Tout un mouvement se crée autour de l'obstacle vaincu.... La contribution, quoique forte comparativement au revenu, est peu de chose en égard aux avantages de l'amélioration des chemins. D'ailleurs la plupart des contribuables acquittent cette charge en nature, c'est-à-dire, avec un surplus de travail presque sans valeur, parce qu'il est pris en général sur les temps de chômage de la mauvaise saison.... Ainsi, dans quelques années, le détestable état des communications aura cessé d'être un obstacle aux améliorations que demande l'agriculture. A. D. V.

246. COMMERCE DES CHARBONS DE TERRE. — CANAL DES ARDENNES.
(*Journ. du commerce*, 3 juin 1826, suppl.)

Le double but de cet article contenant une notice sur le canal des Ardennes, est d'éveiller l'attention sur les besoins de

Paris et des départemens en deçà de ceux du Nord et du Pas-de-Calais, quant à l'approvisionnement en charbons de terre, et sur les avantages que promet le canal dont il s'agit, pour la facilité et le bon marché des transports.

Le canal de Saint-Quentin ne peut effectuer que le transport des houilles du département du Nord et de Mons, dont la quantité ne s'élève pas au-dessus de 638,000 tonneaux, de 1000 kilogrammes l'un. 398,000 tonneaux sont consommés par les deux départemens cités, et il ne reste que 240,000 tonneaux pour la consommation intérieure de la France, quantité bien insuffisante pour les besoins les plus impérieux du royaume, et surtout pour les progrès de plusieurs branches importantes d'industrie. L'une des causes de cette insuffisance est l'imperfection du canal de Saint-Quentin, interrompu fréquemment par le manque d'eau, et sujet à un chômage de plusieurs mois, pendant la plus belle saison. Cette navigation pénible et très-couteuse porte quelquefois le prix du tonneau de houille jusqu'à 100 et 120 francs. Un autre obstacle plus grave encore, et qui doit rendre, à cet égard, à peu près inefficace l'amélioration projetée de ce canal, c'est l'augmentation croissante des besoins de la Belgique en houille, et la facilité du transport des charbons de Mons, que va créer pour cette contrée l'exécution d'un canal de dérivation de celui de Mons à Condé, en dehors de notre frontière, et qui aboutira directement à l'Escaut, près d'Antoing, au-dessus de Tournay. Ce canal nous enlèvera le transit des houilles, et diminuera sensiblement, au profit de la Belgique, la quantité qui parvient à présent en France. C'est donc au canal des Ardennes que l'intérieur du royaume peut uniquement devoir un approvisionnement proportionné à nos besoins. Ce canal va ouvrir une communication avec les mines belges de Liège, Namur et Charleroy. Celles-ci sont situées sur les bords de la Sambre, à peu de distance de la Meuse; elles sont très-riches, et la cherté des frais de transport par terre restreint considérablement la quantité consommable en Belgique. 900,000 tonneaux de 1,000 kilogrammes, peuvent trouver un facile écoulement vers la France, lorsque les travaux nécessaires seront terminés. L'achèvement du canal des Ardennes est annoncé pour la fin de 1827; les travaux sur la Sambre belge seront terminés au plus tard en 1829. La navigation de l'Oise, celle de l'Aisne, de-

puis l'Oise jusqu'à Neuschâtel, sont en perfectionnement. Ces travaux terminés, et il faut faire des vœux pour qu'ils n'éprouvent point de retard, le charbon de terre, arrivant par cette voie, ne coûtera que 2 francs 78 centimes les 100 kilogrammes. Il est donc présumable qu'une véritable révolution s'opérera à Paris, et dans tous les départemens qu'arrosent l'Aisne, l'Oise et la Seine-Inférieure, pour l'accroissement d'emploi de la houille dans les arts industriels et dans l'usage domestique.

A. D. V.

247. PAYS-BAS. — SITUATION DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE, en 1825.

D'après le rapport du ministre de l'intérieur, on comptait, en 1825, dans les provinces septentrionales des Pays-Bas, 3,905 écoles élémentaires, 12 maîtresses d'école, et 20 institutrices libres. Le nombre des étudiants, dans les hautes écoles du royaume, augmentait tous les jours. Au 1^{er} novembre, 1824, 2,275 étudiants étaient inscrits, savoir : 591 à Leyde, 414 à Utrecht, 298 à Groningue, 541 à Louvain, 472 à Liège, et 351 à Gand. (*Neue allg. geogr. Ephemer.* de Weimar, 1826; 18^e. vol., 6^e. cah., p. 186.)

248. NOUVEAU CANAL DANS L'OVERYSSSEL.

Il s'est formé à Amsterdam une Société, qui, au moyen d'un capital de 1,900,000 florins d'Hollande, qu'elle a réunis en actions de 1,000 francs chacune, va terminer le canal de Damsvaart, dans l'Overyssel, que l'on avait commencé, il y a déjà long-temps, mais que l'on avait abandonné. (*Allg. Handl. Zeitung*, 1825, n^o. 461.)

249. DESCRIPTION HISTORIQUE ET GÉOGRAPHIQUE DU ROYAUME DES PAYS-BAS, à l'usage des écoles, par P. N. MUYT. In-8. de 110 p. Prix, 60 c. Z. Boemel; 1820; J. Noman. (*Litt. mag. van Wet. Kunst en sm.*, 1825, n^o. XII, p. 547.)

L'auteur n'a prétendu donner qu'un abrégé très-succinct d'ouvrages plus étendus. Après avoir fait connaître les productions et les principales branches de l'industrie néerlandaise, il définit l'origine des noms des lieux les plus remarquables. Par exemple, en parlant de *Drenthe*, il observe que les *hunebedden* ont été fondés par un peuple connu alors sous le nom de Celtes et de Cimbres, et que les tumuli, ou *hunebergen*, étaient incontestablement les tombeaux des habitans, du temps des païens.

250. TAXE DES PAUVRES EN ANGLETERRE. (Voy. le *Bull.* de mai 1825, p. 52.)

Les taxes pour les pauvres, que l'on regarde comme l'un des maux les plus nuisibles à la prospérité de l'Angleterre, et qui, dans le fait, sont assez oppressives, diminuent cependant chaque année depuis la paix, comme on peut en juger par le relevé suivant. Ces taxes ont été,

au 25 mars 1822, de	6,358,702 liv. st,	11 sh.
au 25 mars 1823, de	5,772,958	
au 23 mars 1824, de	5,736,898	2

(*New-Times*, *Neue Allg. geogr. Ephemer.* Weimar, 1826; 18^e. vol., 2^e. cah., p. 59.)

251. QUANTITÉS DE THÉ IMPORTÉ, EXPORTÉ ET CONSOMMÉ DANS LA GRANDE-BRETAGNE, depuis 1805 jusqu'en 1826, et terme moyen de ces quantités pour 10 années.

ANNÉES prenant fin au 5 janv.	IMPORTÉ.	EXPORTÉ.	Livré pour la consommation intérieure, déduction faite des exportations sur prime.
1807	22,155,557	3,239,815	20,979,128
1808	12,599,236	3,813,018	19,239,312
1809	35,747,224	4,301,520	20,859,929
1810	21,717,310	4,251,565	19,869,134
1811	19,791,356	3,346,542	19,093,244
1812	21,231,849	4,093,560	20,702,809
1813	23,318,153	4,004,143	20,018,251
1814	30,383,504	3,977,713	20,443,236
1815	26,110,550	8,576,508	19,224,154
1816	25,602,214	5,303,078	22,378,345
1817	36,234,380	3,654,596	21,848,903
1818	31,467,073	3,924,980	20,619,455
1819	20,065,728	4,378,607	21,859,482
1820	23,750,413	4,201,873	22,881,957
1821	30,147,994	3,504,677	22,366,547
1822	30,731,105	4,342,396	22,494,828
1823	27,362,766	4,093,450	23,559,495
1824	29,046,887	3,993,306	23,810,907
1825	31,682,007	4,037,395	23,903,629
1826	29,345,778	4,124,304	24,150,372
Terme moyen de la consommation annuelle de 1807 à 1816.			20,280,754
Idem de 1816 à 1826.			22,750,063

(*Asiatic Journal*, juin 1826, p. 775.)

252. NAVIGATION AU MOYEN DE LA VAPEUR EN ANGLETERRE.

Le bureau des postes n'emploie pas moins de 9 paquebots à vapeur à faire constamment le trajet, entre l'Angleterre et l'Irlande, savoir : 3 de Holyhead à Dublin, 3 de Milford à Waterford, et 3 de Portpatrick à Donaghadee. Indépendamment de ces paquebots, le bureau des postes va en établir d'autres entre Liverpool et Dublin ; et il existe des bâtimens à vapeur du bureau de la guerre, qui font constamment la traversée entre Bristol et Cork. (*Sun. Galignani's Messenger*, 7 juin 1826.)

253. MAISON D'INSTRUCTION DES JEUNES ARMÉNIENS A MOSCOU. (*Deuts.*

Justiz, Kam. und Polizey Fama, 1823, sept., nos. 103 et 104, pag. 415.)

En 1816, deux frères arméniens, MM. Lazeref, fondèrent à Moscou une maison d'instruction, dans l'intérêt des jeunes gens de leur nation. Outre les sciences et les langues modernes, le plan d'éducation embrasse principalement l'étude des langues orientales et leur littérature. MM. Lazeref ont consacré à ce but une somme de 500,000 roubles. Cet institut jouit des prérogatives des gymnases et des lycées. Des jeunes gens de toutes autres nations peuvent également y être admis. Dans l'espace de 9 ans, 135 jeunes gens y ont reçu leur éducation ; 62 sont entrés au service de l'état. L'institut est richement doté de tout ce qui peut contribuer à son utilité : il occupe un superbe édifice nouvellement construit, avec un beau et vaste jardin, et il possède une bibliothèque de 13,000 volumes, donnée par les fondateurs, un cabinet minéralogique, des instrumens mathématiques, etc. Cet établissement est d'autant plus important, pour la Russie, qu'il est le seul de ce genre dans ce vaste empire, dont les relations politiques avec l'Asie s'étendent davantage de jour en jour.

L. D. L.

254. RECHERCHES CRITIQUES SUR L'ANCIENNE LIMITE SAXONNE DANS LE HOLSTEIN; par le capitaine JAHN. (*Magaz. for milit. Videnskab.*, Copenhague, 1824, 2^e cah.)

Ces recherches savantes tendent à commenter un passage de l'historien Adam de Brême, qui indique la limite qui séparait immédiatement après le règne de Charlemagne, les Saxons de la Nordalbingie ou pays de Holstein, d'avec les peuples d'origine slave, à qui l'empereur d'Occident avait cédé les terres

prises aux Danois. L'auteur retrace en peu de mots l'histoire de ces *Marches* de l'empire de Charlemagne, et explique les termes géographiques dont se sert Adam de Brême; puis il termine en se résümant ainsi : les limites de la Marche saxonne commençaient au confluent de l'Elbe et de la rivière de Delven; elles suivaient le cours du fleuve jusqu'aux sources du ruisseau de Hornbek; en partant de là elles traversaient la croupe des collines jusqu'à la rivière de Sühl, et en suivaient le cours, ainsi que celui du Stekkenitz jusqu'au confluent de cette rivière et de la Trave. La limite se conformait ensuite au cours de la Trave, jusqu'au lac de Worde, passait par ce lac vers la partie septentrionale de la Trave, et allait le long de cette rivière jusqu'à l'embouchure du lac Seedorf. Elle suivait cette embouchure en montant, passait sur la croupe des collines, et descendait au lac de Ploen qu'elle traversait pour se diriger sur la rivière Soentine, et elle atteignait la mer à l'embouchure de ladite rivière, dans le golfe de Kiel. M. John a joint à son mémoire une carte de la contrée, entre l'Elbe et le lac Ploen, où sont tracées les limites du pays des Saxons, d'après les auteurs allemands et danois, Danckwerth, Schmidt, Wedekind, Gebhardi, Robbe et l'auteur. D.

255. FOIRES DE LEHZIG. — Automne de 1825. (*Neue Allg. geogr. Ephemer.* Weimar, 1826; 18^e. vol., 1^{er}. cah., p. 28.)

328 libraires ont fourni ou plutôt signalé pour les $\frac{2}{3}$, comme prêts à paraître sur ce grand marché littéraire, 2,392 ouvrages, parmi lesquels 113 romans, 42 ouvrages dramatiques, 352 ouvrages étrangers, 38 composés par des dames, 325 livres de théologie, 109 de jurisprudence, 137 de médecine, 276 sur l'éducation, 206 ouvrages historiques, 284 de belles-lettres, 209 d'agrément, 29 de musique, 32 de philosophie, 10 d'art militaire, 15 de commerce, 145 gazettes et journaux, et 66 manuels et almanachs.

256. UNIVERSITÉ DE BERLIN, en 1825. (*Neue geogr. Ephemer.* Weimar, 1825; 17^e. vol., 10^e. cahier, pag. 319. *Berlin Nachricht.*, 1826, n^o. 16.)

L'Université de Berlin a compté, en 1825, 920 étudiants inscrits, savoir : 237 pour la théologie, 417 pour la jurisprudence, 169 pour la médecine, 74 pour la philosophie, en

tout 677 natifs, et 243 étrangers. 514 étudiants avaient déjà fréquenté d'autres universités.

Pendant le semestre d'hiver de 1825 à 1826, le nombre des étudiants s'est élevé à 1,642, savoir : 1,244 nationaux, dont 217 nés à Berlin, et 401 étrangers. On comptait 441 élèves en théologie, 641 en jurisprudence, 339 en médecine, et 171 en philosophie. Le semestre précédent on ne comptait que 1,326 élèves. Leur nombre s'était donc accru de 116.

257. ACADEMIE DES MINES A FREIBERG (Saxe).

Cette Académie a compté, de Pâques à la Saint-Michel, 1825, 106 étudiants. C'est la première année où elle ait atteint ce nombre. La Saxe royale et ducale, la Thuringe, la Bavière et la Westphalie en ont fourni 91, la Prusse 9, la Sibérie 2, la Suisse 1, la Hollande 1, le Danemark 1, et le Nord 1. (*Neue geogr. Ephemer.* Weimar, 1825; 17^e. vol., 10^e. cah., p. 319.)

258. UNIVERSITÉ DE WURTZBOURG (Bavière). — Pendant le semestre d'hiver de 1825 à 1826, on y a compté 676 étudiants, dont 144 en théologie, 213 en jurisprudence, 158 en médecine (Vienne et Wurtzbourg sont toujours, pour les sciences médicales, les Universités relativement les plus fréquentées de l'Allemagne), et 131 pour les sciences philosophiques. Les étudiants se partageaient en 497 nationaux et 179 étrangers. L'Université a 31 professeurs, et 4 maîtres particuliers. (*Neue Geogr. Ephemer.* Weimar, 1826; 18^e. vol., 1^{er}. cah., p. 28.)

259. BAVIÈRE. — POPULATION DU CERCLE DU RHIN.

La superficie de ce cercle est de 112 milles carrés. On y compte 48,779 édifices, 44,559 bâtimens d'ordre inférieur; 448,917 habit. répartis en 11 commissariats, 31 cantons, 365 bourgmestries et 717 communes. Les pasteurs catholiques y sont au nombre de 234, et les pasteurs protestans de 256. Les cantons ont; savoir: Bergzabern 24,366 habitans, Anweiler 13,240, Kusel 11,212, Lanterneck 6,671, Wolfstein 2,482, Frankenthal 14,856, Grünstadt 21,022, Germersheim 17,458, Kandel 23,208, Hombourg 7,091, Waldmohr 11,380, Landstuhl 11,856, Kaiserslautern 14,784, Otterberg 9,706, Winnweiler 10,494, Kirchheimboland 12,547, Gölheim 8,156, Obermoschel 12,039, Rothenhausen 8,945, Landau 27,351, Eden-

koben 22,890, Neustadt 26,621, Dürkheim 21,291, Pirmasens 16,104, Dahn 8,857, Waldfischbach 7,364, Spire 14,741, Mutterstadt 15,027, Deux-Ponts 15,806, Blieskastel 15,569, et Neuhoornbach 8,756. Les trois villes les plus peuplées sont Spire 7,726 habitants, Deux-Ponts 6,050, et Landau 5,099, sans compter les militaires. (D'après G. Fr. Kolb. *Neue Geogr. Ephemer.* Weimar, 1825; 17^e. vol., 8^e. cah., p. 250.)

260. TABLEAU LE PLUS RÉCENT DE LA POPULATION DU TYROL.

CERCLES.	Superf. en milles géograp. carrés.	Justices.	Populat. en 1824.	CHEFS-LIEUX.	
				Noms.	Nombre d'habitans.
1. Unterinntal.	91,56	15	121,604	Schwatz.	2,569
2. Oberinntal.	106,34	9	88,070	Imst.	1,947
3. Pusterthal.	103,75	14	97,058	Brunecken.	1,351
4. Ander Etsch.	60,72	20	103,714	Botzen.	6,863
5. Welsch-Konf.	34,24	12	95,928	Roveredo.	7,205
6. Trente.	78,05	14	161,066	Trente.	10,705
7. Vorarlberg.	44,33	7	84,923	Bregentz.	2,003
Total.	518,99	91	753,362	22 villes avec 62,278 hab. 28 bourgs avec 38,352 hab.	

Parmi les autres villes, Insprück compte 9,026 habitans, Hall 4,375, Brixen 2,751, Ala 2,539, Meran 2,138, Riva 1,833, Liens 1,765, Arco 1,430, Sterzing 1,310, Kitzbuhl 1,310, Kufstein 1,274, Feldkirch 1,078, Rattenberg 854, Glurns 783, Klausen 710, et Vils 410. Parmi les autres bourgs, Dornbirn compte 3,771 âmes, Borgo di Valsagana 3,240, Levico 3,516, Storo 1,070, Cles 2,010, Fondo 1,225, Lavis 1,923, Pergine 1,714, Primör 642, Strignos 112, Vezzano 680, Wöltschmichaël 430, Kaltern 1,100, Neumann 680, Tramin 1,321, Innichen 904, Matrey 519, Mals 999, Reutti 820, Götzis 1,457, et Hohenems 2,133. (*Tyroler Schematism*, 1825, *Neue Geogr. Ephemer.* Weimar, 1825; 17^e. vol., 8^e. cah., p. 250.)

261. STATISTIQUE DE GENÈVE. — Étrangers : Voyageurs.

Pendant les 11 premiers mois de 1825, il a été accordé 71 permissions nouvelles de domicile, dont 40 pour la ville de Genève, et 31 pour le reste du canton.

Il a été délivré 2,533 permissions nouvelles de séjour, dont 1,748 pour Genève, et 745 pour les autres communes. Dans le nombre de 1,748 permissions de séjour accordées dans Genève, 1,691 pour des célibataires, la plupart ouvriers de profession, et 57 pour des personnes mariées. Sur ce nombre 1,260 sont encore à Genève, savoir : 1,222 célibataires, et 38 personnes mariées.

D'après un relevé fait sur les registres de la Chambre, au 20 novembre, on peut évaluer le nombre des étrangers vivant du travail de leurs mains dans la ville à 4,000, indépendamment des domestiques. Ce nombre est fort inférieur à celui qui existe en été, en raison des constructions, qui attirent plus d'ouvriers maçons et charpentiers dans cette saison. La Chambre a retiré des permis de séjour à plusieurs individus et à quelques familles qui n'offraient pas de garanties suffisantes. Le nombre des voyageurs a été beaucoup plus considérable encore que les années précédentes.

Pendant les 11 premiers mois de cette année, le nombre des passe-ports visés à Genève, s'est élevé à 11,990 outre 1,932 livrets; total 13,902, soit une moyenne de 38 passe-ports nouveaux par jour. Ces voyageurs appartenaient aux nations suivantes : 3,559 Suisses, 3,058 Français, 1,539 Anglais, 88 Américains; 3,094 Piémontais ou Savoyards, 553 Italiens, 1,850 Allemands, 45 Danois et Suédois, 116 Russes; total 13,902. (*Journ. de Genève*, 15 juin 1826.)

262. ESPAGNE. — Diminution de la population.

Madrid comptait encore 168,000 habitants au commencement du siècle; on n'en compte plus maintenant que 114,000. La population des autres grandes villes n'a pas éprouvé une moindre diminution, quoiqu'on y accoure de tous côtés pour se soustraire aux brigandages qui désolent partout les campagnes. Ce pays malheureux semble avancer de plus en plus vers sa ruine. On n'y trouve nulle part de sécurité. On escorte les marchandises de la capitale à Cadix, ce qui n'empêche pas que l'assurance ne soit à 5 pour %. (*Times*, *Neue geogr. Ephemer.* Weimar, 1825; 17^e. vol., 7^a. cah., p. 217.)

263. MINES D'ESPAGNE. — (*Neue Geogr. Ephemer.* Weimar, 1825; 17^e. vol., 8^e. cah., p. 251.)

Les mines d'argent, de platine, etc., de Cazalla et de Guadalcanal, abandonnées comme les autres mines de cette contrée, en 1535, de peur, dit-on, que ces exploitations ne nuisissent à celles de l'Amérique, avaient été réexploitées en 1768 par une Compagnie française, et abandonnées derechef en 1821. On assure qu'une Compagnie anglaise va en renouveler l'exploitation. Le principal obstacle à l'activité des mines espagnoles doit être le manque de bois et de charbon.

264. AN INDEX CONTAINING THE NAMES AND GEOGRAPHICAL POSITIONS OF all the places in the maps of India. — Listes des noms et positions géographiques de toutes les places indiquées dans les cartes de l'Inde. In-12; prix, 10 sh. Londres, 1826; Kingsbury, Parbury et Allen.

L'année dernière les libraires de la Compagnie des Indes à Londres, publièrent une carte de l'Inde, en 4 feuilles. Le petit volume qu'ils donnent maintenant sous le nom d'Index, contient tous les noms qui y sont inscrits. On a indiqué la position des lieux, en sorte que l'on peut les trouver facilement sur la grande carte.

265. SITUATION DES COLONIES NÉERLANDAISES EN ASIE.

La colonie de Batavia est en décadence depuis quelques années. Au lieu de 150 à 300 mille roupies par mois que percevaient autrefois les douanes, on n'en perçoit plus maintenant que 40 mille. Le bas prix du café et l'accroissement des impôts appauvrissent cette colonie. Pour la première fois, au départ du dernier bâtiment de poste, il ne se trouvait à Batavia aucun vaisseau en charge pour l'Europe. (*Berlin. Nachricht.*, 1825, n^o. 243.)

266. DE L'ÉTAT DE MUSCATE OU MASCAT, tiré d'un journal imprimé à Bombay. (*Nouv. Ann. des voyages*, mars 1826.)

Situé entre les 22 et 27° de lat. bor. et 55 à 60° de long. orient., le territoire de l'Iman de Mascat, également connu sous le nom de royaume d'Oman, embrasse une étendue de 500 milles anglais de côtes sur lesquelles on trouve ports et rades. Mascat fait un commerce considérable avec l'Arabie, la Perse

et le Sind. L'île de Zanzibar, et quelques établissemens sur la côte d'Afrique, sont sous la domination de l'Iman, dont les revenus paraissent s'élever à plus de vingt millions de francs. Ses dépenses sont peu considérables, car son joug despotique oblige ses gouverneurs à lui payer tribut, sans que lui-même ait aucun employé à sa charge. Le pays, montueux à la côte, offre dans l'intérieur un plateau plus ou moins élevé et en partie cultivé. Le bétail y est fort beau. D'excellens poissons abondent dans tous les marchés et sont à bas prix. L'intérieur offre quelques sources d'eaux minérales et thermales.

La population de l'état de Mascat est d'environ 850,000 habitans. Les mâles sont en moins grand nombre que les femmes, parmi lesquelles on comprend les esclaves qui en font plus d'un tiers. Tous les hommes sont obligés de porter les armes; ils obéissent à divers chefs dont ils épousent les intérêts avec chaleur, tandis qu'ils ne marchent qu'avec répugnance pour l'Iman, qui n'a de troupes soldées que 800 hommes formant sa garde.

Ce prince a une flotte composée de 4 vaisseaux et de plusieurs frégates. Ses vaisseaux marchands sont construits de manière à pouvoir être armés de 23 canons.

Les principaux objets d'exportation sont les gommés, les épiceries, les dattes, les fruits secs, le sel et les poissons; ceux d'importation, des munitions de guerre, de l'indigo, du sucre candi blanc, du café, du riz, du selet des perles, ainsi que du beurre fluide. Une grande partie de ces objets arrive au port de Mascat, pour être ensuite envoyés dans les possessions de l'Iman et dans les contrées qui bordent le golfe Persique.

ALBERT-MONTEMONT.

267. TABLEAU DE LA SUPERFICIE DE L'ÉGYPTE, par M. le colonel JACOTIN, membre de la commission et de l'Institut d'Égypte, 8 p. in-fol., avec carte. Paris, 1826; Imprim. roy.

L'Égypte comprend la partie inférieure du bassin du Nil.

Ce bassin est très-resserré entre les parallèles de l'île de Philœ et du Kaire dont les latitudes sont : $24^{\circ} 1' 25''$ et $30^{\circ} 2' 8''$; il s'élargit vers la mer, au-dessous du dernier point. Les lignes de partage formant le faite des chaînes de montagnes situées à droite et à gauche du fleuve, et qui sont les limites du bassin, changent à la hauteur du Kaire leur direction S.-E.; elles se portent, celle de droite vers l'est, celle de gauche vers le N.-O., et

elles vont finir en se perdant dans les sables vers le littoral de la Méditerranée.

Les points de ce littoral où se termine l'Égypte, sont situés par 26° 30' et 32° 20' de longitude.

Le Nil, depuis son entrée en Égypte par 24° 1' 25" de latitude, jusqu'à son embouchure, dont la latitude est d'environ 31° 37', a 123 myriam. (276 lieues 75) de développement. La distance de l'île Philoë à l'embouchure du Nil n'est que de 190 lieues.

On évalue la largeur moyenne de l'Égypte à 110 lieues.

Sa surface, calculée d'après ces données, est évaluée à 20,000 lieues carrées, ce qui équivaut aux $\frac{3}{4}$ environ de la surface de la France actuelle.

A 31 kilomètres au-dessous du Kaire, le Nil se divise en deux branches qui forment, avec le littoral compris entre leurs embouchures, le *Delta* des anciens. Les canaux dérivés du Nil et de ces deux branches forment un autre delta, dans lequel le premier est renfermé. Il a à peu près la même hauteur que celui-ci; mais la base est beaucoup plus grande; elle s'étend du lac *Ménotis*, pris de la Tour des Arabes, jusqu'à un point situé près de Péluse. La distance qui sépare ces points est de 291 kilom. (65 lieues, 47), et le développement de la côte est de 378,9 kilom. (85 lieues, 25). La surface du Delta peut être évaluée à 89,05 myr. carrés, environ 479 lieues carrées.

Mais, comme l'observe M. Jacotin, le Nil, par ses inondations, ne féconde qu'une partie des terres de l'Égypte. Le reste est sablonneux et aride. Il importe donc de connaître l'étendue des terres susceptibles de culture et celle des terrains dévolus à la stérilité.

D'après ces considérations, M. le colonel Jacotin s'est livré à des recherches qui l'ont conduit à des résultats très-intéressants.

Son grand tableau de la superficie de l'Égypte, divisée en Haute, Moyenne et Basse, renferme pour chaque province les superficies des terrains de différente nature dont elle se compose, savoir : 1°. Villes, villages, habitations; 2°. terres cultivées et cultivables; 3°. terres incultes; 4°. îles du fleuve; 5°. canaux et digues; 6°. ruines et décombres; 7°. eaux du fleuve; 8°. étangs; 9°. sables.

Dans un second tableau, qui est le résumé du premier, M. le colonel Jacotin nous fait connaître l'étendue de chaque espèce de terrain désignée ci-dessus, pour l'Égypte entière.

Les nombres compris dans ces tableaux expriment les superficies en liectares, en myriamètres carrés, en arpens de 100 perches de 18 pieds, en lieues carrées de 25 au degré, en feddân (mesure agraire de l'Égypte).

Il résulte de ces tableaux que l'Égypte contient en superficie 328,600 myr. carrés, ou (1,663 lieues, 61);

Que les parties cultivées et cultivables, y compris les îles du fleuve, ont une étendue de 976 lieues, 85, et que la superficie des terres incultes est de 686 lieues, 36.

M. le colonel Jacotin fait encore observer que la superficie des terres cultivées a dû être plus considérable dans les temps anciens. Il fait voir à quelles causes il faut attribuer ce dépérissement de l'Égypte, et il essaie de comparer entre elles la superficie des terres qui sont maintenant cultivées, et celles qui ont pu l'être autrefois.

D'après ses calculs, M. Jacotin trouve que les terres cultivées autrefois présentaient une superficie de 1424,47; et d'après un compte rendu de l'administration des finances de l'Égypte par M. Estève, la superficie des terres cultivées aujourd'hui est de

949,63

474,84

L'Égypte ancienne possédait donc 474,84 lieues carrées en terres cultivées de plus que l'Égypte moderne. C'est environ une moitié en sus.

Il faudrait ajouter à ce nombre 52 lieues carrées, qui expriment la superficie des terrains compris entre la lieue qui forme la limite des terres cultivées ou cultivables, et celle qui est la limite de la base des montagnes. Ces terrains ont été envahis par les sables, comme l'indiquent les vestiges de la plupart des villes qui existaient au bord du désert, il y a 18 à 20 siècles.

M. Jacotin termine ses recherches par un tableau qui donne la superficie des lieux remarquables de l'Égypte et des lacs qu'elle renferme aujourd'hui.

Enfin, on trouve joint à ce travail une carte qui présente le canevas trigonométrique des villes du Kaire, d'Alexandrie et de Thèbes.

Tels sont les documents que nous avons recueillis dans l'ouvrage de M. le colonel Jacotin. Ils méritent la plus grande publicité; car ils sont du plus haut intérêt pour la société. C'est

vers de semblables recherches que l'esprit humain devait se porter, l'étude des choses positives pouvant seule conduire les peuples à la prospérité. N.

268. GÉOGRAPHIE DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE. — Le grand lac aux Ours, situé par les 65° 10' de latitude, et les 123° 33' de longitude ouest, à l'extrémité sud-ouest duquel l'expédition du capitaine Franklin stationna, a plus de 150 milles de longueur. Il abonde en baies profondes et en bras; l'un de ces derniers s'avance jusqu'à la distance d'environ 70 milles de la rivière de Coppermine, où ce courant ne se trouve éloigné que de 85 à 90 milles de la mer Arctique. On estime que l'étendue de côtes comprise entre les embouchures des rivières de Coppermine et de Mackenzie, n'est pas de 500 milles en ligne droite; mais on présume qu'un cap montagneux se projette fort avant dans la mer, et s'interpose entre ces embouchures, ce qui doit avoir un grand effet sur la formation des glaces, et sur les obstacles qui en résultent. (*London liter. Gazette*, 17 juin 1826.)

269. ACCROISSEMENT DE LA POPULATION DANS L'AMÉRIQUE DU NORD.

Le district des Florides, qui, sous la domination espagnole, ne comptait en 1817 que 6,484 colons, en compte déjà maintenant 50,000, et à la première session du congrès, sollicitera son admission comme état dans l'Union. Les Indiens indépendans, dont on évalue encore le nombre à près de 7,000, sont toujours repoussés plus avant dans l'intérieur des terres; on ne leur a cependant pas encore assigné un territoire de réserve. (*Times*; *Neue Geogr. Ephemer.* Weimar, 7^e. cah., p. 222.)

270. POPULATION DU HAUT-CANADA. — (*Times*; *Neue Geogr. Ephemer.* Weimar, 1825, 17^e. vol., 15^e. cah., p. 477.)

On a évalué trop haut jusqu'à présent la population du Haut-Canada, ou du gouvernement Britannique d'York. D'après les émigrations fréquentes qui ont lieu depuis quelques années pour ce pays, on l'estimait à plus de 200,000 individus. Mais le dernier recensement de 1824 ne porte le nombre des habitans qu'à 151,097, dont 81,929 du sexe masculin, et 69,168 de sexe féminin. On ne croit pas que les Indiens indépendans qui vivent sur le territoire qui leur a été assigné soient compris dans ce nombre. Celui de ces indigènes est très-peu considérable, et ne peut guère excéder 2 à 3,000 individus.

271. MEMORIA DEL RAMO DE HACIENDA FEDERAL de los Estados Unidos mexicanos. — Rapport du département des finances fédérales des États-Unis du Mexique lu aux deux Chambres en janvier 1826. In-fol. Mexico, 1826; impr. du gouvern.
272. MEMORIA DE LOS RAMOS DE RELACIONES INTERIORES Y ESTERIORES de la Republica. — Rapport du département des relations intérieures et extérieures de la République, lu aux Chambres en janv. 1826. In-fol. Mexico, 1826; impr. du gouvern.
273. MEMORIA QUE LEYO EL SECRÉT. DE ESTADO DE JUSTICIA Y NEGOCIOS ECLESIASTICOS. — Rapport lu par le secrétaire d'état pour la justice et les affaires ecclésiastiques aux Chambres en janv. 1826. In-fol. Mexico, 1826; impr. du gouvern.
274. MEMORIA DE MARINA Y DE LA GUERRA. — Rapport sur la marine et la guerre, lu aux Chambres en janv. 1826. In-fol. Mexico, 1826; impr. du gouvern.

Nous extrairons de ces quatre mémoires, qui contiennent le budget du Mexique pour l'année courante, quelques détails propres à faire connaître l'état actuel de cette république : nous prendrons les quatre rapports dans l'ordre où ils sont annoncés ici.

Finances. Frais présumés : congrès général 247,594 pesos (en négligeant les fractions); relations intérieures et extérieures 82,277; guerre 6,432,497; marine 790,256; justice et affaires ecclésiastiques 53,891; finances 1,776,811: total 9,383,329 pesos. Les revenus publics sont évalués à 9,720,771 pesos; donc l'excédant de recette est de 337,422 pesos. Dans son rapport, le ministre passe en revue l'état des ports de Veracruz, Alvarado, Goazacoalco, Campèche, Sisal, l'île del Carmen, Bacalar, Tabasco, Huatulco, Acapulco, San-Blas, Manzanillo, Natividad, Mazatlan, Guaimas, Galveston, Pueblo Viejo de Tampico, Tamaulipas, Refugio et Soto la Marina. Les États-Unis mexicains ont déclaré territoires de la fédération la haute et basse Californie, Colima, Santa-Fé du nouveau Mexique et Tlasecala; ces territoires sont administrés pour le compte de la République, et n'entrent point dans la fédération. Jusqu'à présent la Californie, quelque beaux qu'en soient le sol et le climat, a eu besoin d'être soutenue par le Mexique, au lieu de lui rapporter la moindre chose.

Une junta a été nommée pour aviser aux moyens de remédier à cet état de choses. Colima, sur la côte de la mer du Sud, est à 150 lieues de Mexico. Le Nouveau-Mexique a été abandonné pendant 225 ans par les Espagnols, qui pourtant comprenaient ce pays au nombre de leurs possessions. Les hommes s'y abrutissaient, la justice était méconnue; on vivait dans l'abattement et la misère. Le ministre cite Guthrie et le baron de Humboldt pour prouver que le Nouveau-Mexique est un beau pays: il paraît que le ministre lui-même n'a pas d'autres renseignemens que ceux qu'il a puisés dans les ouvrages de ces deux Européens. A l'égard de Tlaxcala, qui dans le rapport est écrit Tlaxcala, le ministre dit que quelques auteurs attribuent à ce pays un bon climat et de la fertilité; apparemment le ministre ignore ce qui en est; circonstance assez étrange de la part d'un ministre, et qui peut donner une idée du gouvernement mexicain.

Dans le rapport sur les relations intérieures, on passe en revue les diverses branches de l'administration publique. Les routes publiques laissent beaucoup à désirer. La commission qui avait été nommée pour reconnaître l'isthme de Tehuantepec que l'on se propose de percer, a terminé ses travaux; une autre commission a été chargée d'examiner la rivière de Jataté, dans l'état de Chiapas; il a été fait de Londres des propositions tendant à améliorer la barre de Pueblo Viejo de Tampico, et à rendre navigable le Rio Panuco depuis son embouchure dans la mer, jusqu'aux environs de la capitale: l'agriculture n'est pas dans un état florissant; l'industrie fait des progrès; on voit tous les jours, dit le ministre, naître de nouveaux établissemens. Des presses lithographiques ont été établies à Mexico; il a été fondé des papeteries à Guadalajara, Queretaro et San-Angel. Dans la première on a essayé de substituer le *maguey*, plante mexicaine, aux matériaux ordinaires: si cet essai a du succès, la culture du maguey acquerra une nouvelle importance. Comme on n'a jamais fait du papier au Mexique, l'établissement de ces fabriques est un événement; aussi le gouvernement a résolu de faire imprimer ses rapports sur ce premier *papier national* (*papel nacional*). Le commerce s'accroît rapidement depuis l'affranchissement du Mexique. En 1824, le commerce extérieur de Vera-Cruz et d'Alvarado s'est monté à la somme de 16,774,587 piastres, comme on peut le voir

par un autre rapport que nous avons analysé séparément. Beaucoup de marchandises ont été importées ou exportées d'ailleurs par contrebande ; on s'attendait à une somme bien plus forte pour l'année 1825. Les mines ont donné lieu à de grandes spéculations ; il n'y a pas moins de quatre compagnies qui se sont présentées avec des capitaux étrangers pour les exploiter. A l'égard de l'instruction publique, le ministre ne fait mention que de deux collèges, ceux de Saint-Grégoire et de Saint-Jean de Latran. On s'occupe à améliorer le jardin de botanique de Mexico, qui depuis long-temps est renommé. On a fondé un musée national. Le gouvernement a senti la nécessité de faire entreprendre des voyages scientifiques, des recherches et des fouilles, pour enrichir le nouvel établissement. Le Mexique se compose de dix-neuf états confédérés, indépendamment des territoires. De ces états il y en a quatorze, savoir : Merida, Tabasco, Oajaca, Chiapas, Michoacan, Chihuahua, Jalisco, Nuevo-Leon, Zacatecas, Durango, etc., qui se sont donné des constitutions particulières, et la plupart ont déjà installé leurs congrès. La capitale et sa banlieue ont été déclarées district fédéral ; un gouverneur en est le chef. Les *territoires* des États-Unis mexicains ne sont pas tous gouvernés de même ; à Colima le premier alcade fait les fonctions de *chef politique* (*gefe politico*). Au Nouveau-Mexique, ces fonctions sont exercées par le commandement militaire. A Tlascala on a également confié au même fonctionnaire les pouvoirs civils et militaires. Enfin, un chef militaire a été nommé pour les deux Californies. Dans les missions, on a laissé le pouvoir aux religieux qui y président. Tous ces arrangements ne sont probablement que provisoires.

Justice et affaires ecclésiastiques. Le gouvernement s'occupe à introduire le jury. Dans les territoires mexicains, l'administration de la justice laisse à désirer. Le Nouveau-Mexique n'a d'autres juges que les alcades, et point d'avocats. Heureusement, selon le ministre, les habitants de ce territoire sont d'un caractère peu processif : le même éloge est donné aux Californiens, qui n'ont également pour juges que les alcades. Quant à l'état ecclésiastique, la confédération mexicaine a neuf évêchés et un archevêché, celui de Mexico : le clergé compte actuellement 3,473 individus. Le Mexique a 5 ordres de religieux, savoir : des moines de Saint-François, avec 6 collèges

de propagandâ fide, des Augustins, des Dominicains, des Carmes Déchaux, des Pères de la Merci, sans compter une maison de frères de Saint-Camille, et quelques religieux sans chef des anciens ordres hospitaliers des Hipolitos, Belemitas et Juaninos. Tous ces ordres ont 151 couvens, desservent 40 cures, et 101 missions, et comptent 1,979 individus. Parmi les 151 couvens, il y en a 47 qui ont 12 religieux ou davantage; 39 de ces établissemens sont réduits à 5 individus et moins encore. Tous les couvens ensemble possèdent un revenu de 337,373 piastres, ce qui suppose un capital de moins de 7 millions, d'où le ministre conclut que les couvens du Mexique ne possèdent pas les richesses que leur attribuent les Européens; il pense néanmoins que l'état pourra un jour réunir ces revenus au domaine public. Les tableaux joints aux rapports contiennent une statistique à peu près complète des établissemens religieux du Mexique.

Marine et armée. La marine du Mexique ne se compose encore que d'un vaisseau de 68 canons, une frégate de 40, une corvette de 30, six brigantins, quatre goëlettes, et un bâtiment de dépôt. L'armée n'est pas non plus très-nombreuse. Elle se réduit à 22,750 hommes de troupes, et une milice de 42,047 hommes, dont la moitié seulement est sous les armes. On s'occupe de fortifier les places, surtout celles qui sont situées vis-à-vis de Cuba; on fait dresser des plans et des cartes de position, ainsi que la statistique et la topographie du district fédéral; de plus on a formé un dépôt de cartes et de plans, et une bibliothèque militaire. Le *Bullet. des scienc. milit.* contiendra plus de détails sur cet objet. DEPPING.

275. BALANZA DEL COMERCIO MARITIMO HECHO POR LOS PUERTOS DE ALVARADO Y VERA-CRUZ. — Balance du commerce maritime des ports d'Alvarado et Vera-Cruz, en 1824; dressée par ordre du gouvernement suprême de la fédération, 26 p. in-8o. Mexico, 1826; imprim. du gouvern..

Cette brochure, qui a un caractère officiel, contient une liste de toutes les marchandises importées dans les ports mexicains d'Alvarado et Vera-Cruz, ou exportées de ces mêmes ports, avec la désignation de la quantité et de la valeur, ainsi que de l'origine de ces marchandises. Cette liste est suivie de notes dont nous allons présenter la substance.

Le commerce maritime du port d'Alvarado s'est monté, en 1824, à la somme de 15,158,941 pesos, et celui de Vera-Cruz à 1,617,646: ainsi les deux ports réunis ont reçu et exporté pour la valeur totale de 16,776,587 pesos: ce qui excède la valeur du même commerce en 1825, de 10,517,358 pesos. Les importations sur navires mexicains se sont réduites à 284,87 pesos, savoir: 203,96 en marchandises du sol mexicain, et 80,991 en marchandises étrangères. Les navires américains ont apporté pour 4,360,568 pesos, dont 878,737 en produits américains, et 3,481,831 en produits étrangers. Enfin les deux ports ont reçu des marchandises d'Europe pour la valeur de 6,413,636 pesos.

Les deux ports ont exporté pour 2,854,549 pesos d'argent monnayé et façonné, pour 1,500,264 pesos de grains (*grana fina*), pour 47,517 pesos d'indigo, et pour 264,496 pesos d'autres productions du territoire mexicain. Le commerce des deux ports s'est fait par 388 navires, dont 176 sont entrés, et 212 sortis. A Vera-Cruz, il est entré, pendant l'année 1824, par la route de Jalapa, 4,729 mules chargées, 2,695 ânes, 223 litières, 28 *volantas*, 6 carrosses, 22 chariots; et il est sorti de la ville 26,647 mules chargées, 2,695 ânes, 223 litières, 28 *volantas*, 6 carrosses et 22 chariots.

Ce qui peut donner une idée de la population des deux ports, c'est le nombre des décès qui ont eu lieu dans la même année 1824. Alvarado a perdu 324 individus, dont 45 morts à l'hôpital de marine, 29 dans la maison de charité, 250 de la bourgeoisie. A Vera-Cruz, il est décédé 739 individus, savoir: 173 dans la ville, 461 dans l'hôpital militaire de Saint-Charles, 105 dans l'hôpital des femmes de Lorette; on ignore le nombre des décès de l'hospice de Saint-Sébastien. Les maladies régnantes ont été, pour les étrangers, la fièvre jaune, et pour les nationaux, les fièvres endémiques D-c.

276. GEOGRAPHISCHE SKIZZE DER PROVINZ NICARAGUA, etc.—Esquisse géographique de la province de Nicaragua, dans les États-Unis de l'Amérique centrale. (*Atlantis*, n°. 1, p. 193.)

L'étendue et les limites de la province de Nicaragua n'ont point encore été déterminées par des opérations exactes. La province de Nicaragua, en y comprenant celle de Costa-Rica, qui en dépend pour les affaires ecclésiastiques et à plusieurs

autres égards, forme l'extrémité de la pointe qui réunit les deux Amériques. Sa forme est un triangle. Ses côtes s'étendent depuis le golfe d'Amapala ou Fonseca (que l'on nomme aussi d'ordinaire Conchagua), dans l'Océan Pacifique jusqu'au fleuve Perlas, qui se jette dans l'Océan Atlantique, et de là longe les côtes et les limites de la province de Veraguas jusqu'à la hauteur de Buruca, sur la mer Pacifique. De ce point jusqu'au golfe d'Amapala, la ligne des côtes forme la diagonale d'un carré.

La province de Nicaragua, non compris celle de Costa-Rica, est située entre le 10. et le 13° 30' de latitude septentrionale, et entre le 76° 30' et le 81° 15' de longitude occidentale de Cadix. Elle est bornée au nord par les provinces de Guatemala et de Honduras, ainsi que par les montagnes et le territoire des Indiens encore indépendans ; à l'est, par la mer des Antilles ; au sud, par la province de Costa-Rica, où le fleuve Salto, qui se jette dans le lac de Nicoya, forme sa limite naturelle, et à l'ouest, par l'Océan Pacifique. On peut évaluer sa surface à environ 6,255 milles carrés d'Espagne. Le climat est en général chaud et en grande partie humide, excepté dans les districts de la Nouvelle-Ségovie et de *Matagalpa*, à qui leur situation élevée procure un climat tempéré. Du golfe d'Amapala, jusqu'à celui de Nicoya, entre la mer et le lac, s'étend une langue de terre unie et couverte d'une riche végétation. Une chaîne de montagnes, qui la traverse, contient un grand nombre de volcans, dont les éruptions sont faibles, mais qui n'en sont pas moins regardées comme les causes des tremblemens de terre auxquels ce pays est si souvent exposé. On se rappelle l'éruption du volcan de Ninding, qui eut lieu en 1775. Ce district renferme les trois quarts de la population de la province. Il s'étend, en droite ligne, l'espace de 16 milles, depuis la ville de Viejo jusqu'à la ville populeuse de *Rivas de Nicaragua*. Séparé du district de *Nicoya* par une montagne escarpée, il comprend les districts de *Real*, de *Subtiaba*, de *Leon*, de *Managua*, de *Masaya*, de *Granada* et de *Nicaragua*.

C'est en-deçà des limites de cette province que se trouve le lac de Nicaragua, dont la circonférence est de 150 lieues, et un lac beaucoup moins considérable, qu'on appelle le lac Managua. Celui-ci n'a que 34 lieues de tour, et est joint au grand lac par le fleuve Tipitapa. Ce fleuve est à sec en été, et en hi-

ver les cataractes empêchent qu'il soit navigable. Au nord du lac Nicaragua est le district de Chontales. Parmi les îles de cette province, l'île d'Ometepe, dans le lac Nicaragua, fertile et jolie, est la seule habitée et cultivée. Elle renferme 2 villes à une distance de 5 milles l'une de l'autre, et qui comptent chacune 2,500 habitans.

Aucune partie de l'Amérique n'est pourvue de ports formés par la nature et aussi excellens, dans l'Océan Pacifique; beaucoup de ces ports sont cependant encore inhabités. Les meilleurs sont ceux de *Conejo*, *Morrohermosa*, *San-Juan-del-Sur*, *Brilo*, *Tamarindo*, *Real-Estero*, et *San-Jose* sur le golfe d'Amalapa. Le port de Realejo est régulier dans ses dimensions. Il a été récemment ouvert aux importations, comme nous l'avons dit ailleurs. Ce port, en y joignant le golfe d'Amalapa, est le seul de toute la côte de la province dont les dimensions aient été mesurées avec exactitude. Les opérations ont été faites en 1805 par l'ordre et sous la direction du dépôt hydrographique de Madrid. Il est situé sous le 12° 30' latit. N., et sous le 80° 48' de longit. occid. de Cadix. Il est formé par le confluent de plusieurs fleuves et anses, à leur embouchure dans la mer. La rade est très-étendue. Ce port, dans toute sa circonférence, est défendu par les deux îles Cardon et Castanon, qui, en brisant les flots de l'Océan, ouvrent dans le port deux entrées naturelles. Celle qui est entre les deux îles est dangereuse; mais l'autre, à l'ouest de l'île Cardon, forme un canal d'une profondeur suffisante. Le meilleur ancrage, que l'on appelle Jaguey, est à peu près à 3 milles de Realejo. Cette place est à présent fortifiée passablement, et contient des bâtimens assez bien appropriés aux besoins du commerce. Les villages voisins fournissent en quantité des ouvriers et des vivres. De Realejo à Leon, sur un espace de 15 milles d'Espagne, est établie une route bonne pour les voitures de transport. Depuis le mois de septembre jusqu'à la fin de novembre, le climat est humide et chaud, ce qui rend la contrée malsaine et très-févreuse. Mais les progrès de la civilisation et le dessèchement des marais sur les côtes ne peuvent manquer d'opérer une révolution favorable dans la température. Le reste de l'année le pays est assez salubre.

Dans la mer du Nord, ainsi nommée par les habitans pour cette partie de l'Atlantique, la province a quelques ports dont

le plus remarquable est celui de *San-Juan*. La côte est peu fertile et faiblement peuplée. Le port est situé sur le fleuve du même nom, par lequel les eaux du lac de Nicaragua s'écoulent dans l'Atlantique. Il est au 11° N. de latit., et au 76° 30' de long. occid. Ce port spacieux, assez profond, et où l'ancre est bon, fait un commerce considérable. Quant à la ville, elle est déserte, sauf quelques postes chargés de signaler l'arrivée des vaisseaux. La partie montueuse de la côte est couverte des plus antiques et des plus épaisses forêts. Des myriades d'insectes semblent repousser l'homme de ces lieux. Au reste, le nord de cette province est très-salubre, et la garnison du fort *San-Carlos*, qui domine l'entrée du port, offre aux soldats malades un séjour favorable au rétablissement de leur santé. Près du port *San-Juan*, les lagunes de *Perlas* et de *Bluefields* deviendront sûrement par la suite des ports et des canaux pour le commerce de cette province.

A. D. V.

277. EXPÉDITIONS AUX MERS POLAIRES. — L'amirauté anglaise a résolu d'équiper une nouvelle expédition aux mers arctiques ; mais la direction et l'objet immédiat de ce voyage diffèrent de ceux des précédens. L'entreprise actuelle a en grande partie pour but l'intérêt de nos pêcheries. A la honte du siècle, nos connaissances sur le Spitzberg se bornent presque exclusivement aux côtes occidentales de cette île, et une vaste partie de ses côtes orientales restent inconnues : c'est pourquoi le premier objet de l'expédition est d'explorer la côte orientale, où l'on espère découvrir d'abondans fonds de pêche, ce qui sera grandement avantageux pour nos pêcheries du Nord, les mers situées à l'ouest du Spitzberg se trouvant presque entièrement épuisées de poisson. Le capitaine Parry est chargé de cette importante exploration, et l'*Hécla* doit être disposé pour faire ce service pendant l'année prochaine.

On procédera ensuite à une entreprise encore plus intéressante. On dit que l'*Hécla* emportera des bateaux et de petits bâtimens d'une construction particulière dans lesquels le capitaine Parry et un détachement des officiers et de l'équipage de l'*Hécla*, laissant ce vaisseau dans les parages du Spitzberg, tenteront de gagner le pôle nord. Cette autre expédition doit être faite d'après l'idée qu'en a suggérée la Société royale des sciences. (*Sun, Galign. Messeng.* ; Paris, 11 juill. 1826.)

ÉCONOMIE PUBLIQUE.

278. DES MOYENS D'ÉTENDRE LE COMMERCE DE LONG COURS ET D'ASSURER SA PROSPÉRITÉ; par le chev. Eugène de BRAY. In-8°, de 73 p. Paris, 1824; Trouvé.

« Notre commerce maritime, dit M. de Bray, n'est pas en position de rivaliser avec les Anglais et les Américains; il n'occupe pas dans le monde la place que lui semblent assigner le génie et les richesses des Français ».

Le moyen de nous relever de cette infériorité est, selon l'auteur, la formation d'une compagnie de commerce de long cours; mais en mettant pour premières conditions de succès, la prudence, la probité, l'intelligence, il reconnaît qu'il faut encore la protection puissante du gouvernement, et que cette protection, indépendamment de toute sorte de facilités, de secours, de faveurs, pourrait bien conduire à la concession d'un privilège exclusif. Son plan embrasse l'Amérique, l'Afrique et l'Asie; il admet le commerce direct et le commerce intermédiaire, les opérations de banque, les prêts de capitaux, l'acquisition de territoires, la fondation de colonies, la civilisation des peuples barbares, et la conversion des peuples non chrétiens. Si la guerre survenait, et si la marine militaire ne pouvait garantir les expéditions de la Compagnie, celle-ci transformerait ses navires en corsaires.

Voici ce que l'auteur demande au gouvernement: obtenir, par l'influence de la diplomatie, que les Français soient traités partout comme les peuples les plus favorisés; protéger les opérations et les établissemens de la Compagnie par des réglemens, des forteresses, des escortes et des croisières; établir des consulats partout où la Compagnie aura ses principales factoreries; faire les frais des premiers armemens destinés à ouvrir des relations avec des pays éloignés; donner passage, sur les vaisseaux de l'état, aux agens de la Compagnie; honorer et récompenser le service fait, par les officiers de la marine, sur les navires de la Compagnie, comme s'il l'eût été sur ceux de l'état; donner aux directeurs des informations sur les indices de prochaines hostilités; modifier ou changer les lois de douane et de navigation pour mettre la Compagnie en état de soutenir la con-

concurrence des nations qui font le plus de bénéfices; accorder des primes pour la construction des navires et pour l'exportation des marchandises que d'autres fournissent à meilleur marché que nous; affecter au service de la marine marchande une partie des conscrits; mettre à la disposition des colons les déportés, les forçats et les enfans trouvés des deux sexes, jusqu'à leur majorité, moyennant un contrat d'apprentissage. Après cet exposé, toute réflexion serait superflue.

279. EXAMEN DE LA QUESTION : SI UN TRAITÉ DE COMMERCE AVEC L'ANGLETERRE SERAIT AVANTAGEUX A LA FRANCE; par le baron de PUYMAURIN. (*Moniteur*, 27 févr. 1826.)

Les observations de l'honorable député sont toutes dans le sens de la doctrine qui recommande les restrictions et les prohibitions comme garanties nécessaires pour l'industrie nationale, lorsqu'elle ne peut soutenir la concurrence avec l'étranger. Il exprime toutefois le désir de voir, sinon supprimées, au moins considérablement diminuées les taxes sur les matières premières nécessaires aux fabriques françaises. Mais un traité de commerce avec l'Angleterre ne lui paraît pas praticable de long-temps, et les taxes qui empêchent la concurrence des fabriques anglaises avec les manufactures créées en France pendant le blocus continental, lui semblent devoir être maintenues. Un examen des résultats du traité de 1786 le conduit à conclure que les avantages accordés à nos voisins ne seraient jamais compensés par le débit présumé de nos vins, de nos soieries, de notre ganterie, et surtout de nos modes en Angleterre. La masse de la nation anglaise, dit-il, préfère les vins d'Espagne et de Portugal, et même les boissons sophistiquées, fabriquées comme vins dans la Grande-Bretagne, à nos vins ordinaires, et tant que ce genre de fabrication y sera en usage, tant que les vins espagnols et portugais y seront moins taxés que les nôtres, il n'y a pas d'espoir que la consommation s'y étende au delà de nos vins de première qualité. Ainsi en 1792, on n'y importa que 1617 tonneaux de France, payant chacun 28 l. st. de taxes, et dont 1280 tonneaux seulement furent consommés en Angleterre, tandis que dans la même année on y importa 20,000 tonneaux de vin de Porto, 6,000 de vins d'Espagne, et 1,000 de vins d'autre pays, qui ne payaient que 18 l. st. par tonneau; la consommation du vin de France

n'y entrerait que pour un 29^e. de la consommation des vins étrangers. M. de Puymaurin donne des détails curieux sur la fabrication des vins sophistiqués. Il assure que, malgré la réduction des taxes sur les vins de France que l'on s'est empressé de transporter au delà du détroit, il s'en est peu vendu à Londres, et que le port de Liverpool en est tellement encombré, que le vin de Champagne s'y vend à meilleur marché qu'en France : encore ne peut-on le placer. L'antipathie de la nation anglaise pour les produits de notre pays, et son zèle pour tout ce qui touche aux intérêts de l'industrie britannique, ne lui semblent pas nous offrir de chances plus favorables pour nos soieries, notre ganterie, etc. ; c'est dans le Nord, dans les Pays-Bas, en Allemagne, qu'il faut, suivant lui, chercher la consommation de nos vins, consommation qu'y ont diminuée, dit-il, et qu'y anéantiront peut-être un jour les imprudentes prohibitions fiscales des seules marchandises avec lesquelles les peuples de ces contrées peuvent payer nos vins et nos soieries, telles que les fers, les bois, les chanvres, les suifs, etc. L'auteur termine ses observations par une note des objets de l'industrie anglaise qui, soutenus par le *drawback*, ou prime d'exportation accordée par le gouvernement britannique, et vendus à de très-longscrédits, ruineraient et détruiraient nos manufactures du même genre. Il cite comme exemple la faïence anglaise de silex dont il acheta en 1788, à Londres, une douzaine d'assiettes au prix de 3 fr., outre les droits d'entrée et les frais qu'il lui fallut payer en arrivant à Toulouse; tandis qu'une douzaine d'assiettes de même qualité, importée d'Angleterre, ne se vendait dans cette ville que 40 sous, grâce au *drawback* ou prime donnée à leur sortie.

280. MEMORIA SULLA RENDITA RURALE. — Mémoire sur la rente des Terres; par S. SCUDERI, prof. d'écon. publiq., etc., à l'Université de Catane. (*Giorn. di scienze*, etc., *per la Sicilia*, t. V, 11^e. ann., n^o. 13, p. 1. Palerme, 1824.)

Ce mémoire, de près de 28 pages, peut se diviser en deux parties. Dans la première, l'auteur expose la théorie de la rente territoriale, ou du fermage, d'après la doctrine de Smith. Celle de Ricardo ne lui est pas connue, ou il ne l'a pas adoptée. Ainsi, dans l'analyse de M. Scuderi, l'inégalité de valeur des terres n'est point présentée comme l'origine du fermage;

La source de ce revenu est toujours indiquée dans le privilège du propriétaire, qui lui produit un fermage, quand il loue sa propriété, comme l'argent prêté par le capitaliste lui rapporte un intérêt. Toutefois, le privilège du propriétaire ne peut s'exercer qu'à de certaines conditions, telles que toutes les circonstances qui assurent aux produits agricoles leur pleine valeur. Si M. Scuderi a connu l'ouvrage de Ricardo, il faut qu'il ait considéré les résultats de l'inégalité de valeur des terres comme les effets accessoires d'une cause à laquelle il a toujours cru devoir remonter, la prospérité de l'agriculture, dont l'accroissement nécessite la mise en rapport des terres de qualité inférieure. Il n'en est pas moins à regretter que, dans ce cas, cet auteur ait négligé l'analyse des faits qui signalent l'influence de l'inégalité de valeur des terres sur le fermage.

Dans la seconde partie, l'économiste sicilien indique la nature des revenus produits dans sa patrie par l'exploitation des terres, suivant les modes consacrés par la législation et les usages du pays. Le colonat partiaire, les métairies sont, comme dans tous les pays peu avancés en civilisation et dépourvus de capitaux, les modes d'exploitation les plus usités en Sicile. Il y beaucoup de terres inféodées ; il y en a aussi qui sont données à bail ; mais les fermages y sont peu productifs, et la rente de la terre y est presque nulle. Les causes que l'auteur assigne à cette nullité sont : 1°. le défaut de capitaux, qui ne permet pas les avances nécessaires aux progrès de la culture ; 2°. les baux à termes trop courts, qui ne laissent point aux fermiers le temps de semer et encore moins l'espoir de recueillir ; 3°. et surtout l'usage qui fait passer une même exploitation de main en main et qui établit des fermiers ou locataires de terres à des degrés différens, de manière qu'une certaine étendue de terrain est donnée à bail à un cultivateur qui spéculé sur ces baux, et que l'on désigne par la qualification d'*arbitriante* et *borgese*. Celui-ci la sous-afferme à un autre cultivateur, dit *inquilino*. Les obligations que contractent les uns envers les autres le propriétaire, le spéculateur (*borgese*) et le locataire, métayer ou colon, les mettent sans cesse aux prises. Les agens des deux premiers (*fattori*, *campieri*,) sont sans cesse occupés à tourmenter les pauvres colons, qui, faute de moyens d'existence, consacrent souvent au soutien de leurs familles les avances qui

devraient être employées à l'amélioration de la culture. Est-il étonnant, dit M. Scuderi, qu'un pareil système, semblable à celui qui pèse sur l'Irlande, laisse les terres les plus fertiles dans un état déplorable, et les propriétaires presque sans revenus? C'est ainsi que la nature a en vain prodigué à la Sicile toutes ses richesses. Nous engageons nos lecteurs à consulter cette partie intéressante du mémoire de l'auteur, qui contient des détails très-curieux sur l'état de l'agriculture sicilienne, et des vues utiles pour ses progrès.

A. D. V.

VOYAGES.

281. HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES, ou Nouvelle collection des relations de voyages par mer et par terre, mise en ordre et complétée jusqu'à nos jours; par C.-A. WALCKENAE; membre de l'Institut. T. I, II et III. In-8°. Paris, 1826; Lefèvre.

Les 3 premiers volumes de cette importante collection, dont nous nous réservons de rendre un compte particulier, renferment 5 livres, consacrés, le 1^{er}. à l'histoire des premières conquêtes des Portugais en Afrique; le 2^e. aux premiers voyages des Vénitiens sur la côte occidentale d'Afrique; le 3^e. aux premiers voyages des Anglais en Afrique; les 4^e. et 5^e. aux voyages le long de la côte occidentale d'Afrique, depuis le Cap-Blanc jusqu'à Sierra-Leone, et le 5^e., plus spécialement, à l'histoire de l'établissement du commerce des Anglais sur la Gambie.

282. ERINNERUNGEN AN ITALIEN, etc. — Souvenirs sur l'Italie; par A. PANNASCH, cap. d'état-major au service de l'Autriche. 1 vol. in-12. Vienne, 1826; Heubner.

L'auteur de ce petit ouvrage est militaire, poète, amateur des arts; il a peu séjourné en Italie, et soit par goût, soit par nécessité, il s'est abstenu de toute recherche sur les objets qui tiennent à la statistique et à l'administration actuelle du pays. D'autres, avant lui, ont indiqué les monumens, les théâtres, les églises, les palais, les statues et les tableaux qui méritent l'attention du voyageur; on ne manque pas de descriptions des sites pittoresques, des riens paysages que l'étranger ne se lasse

pas d'admirer; on trouve partout ailleurs des détails sur le grand nombre et l'importunité des mendiants, sur le dérèglement des mœurs, et sur cette dévotion qui consiste en vaines pratiques, ne donne aucune vertu, et ne préserve d'aucun vice. Ce qui fait le mérite de ce nouveau voyage, c'est qu'il donne beaucoup d'indications utiles dans un petit nombre de pages, et que la narration est vive et serrée.

V.

283. VOYAGE PAR TERRE DE RANGOUN A MARTABAN. (*Nouv. Annales des Voyag.*, mars 1826.)

En 1809, M. Carey, dont la relation est arrivée tard en Europe, ayant été résident anglais à Rangoun, et ayant épousé une femme du pays, fut invité par le vice-roi de Pegu à l'accompagner dans une expédition contre les Siamois. Il traversa la capitale, Pegu ou Pegou, et plusieurs autres villes, notamment celles de Tchitoung, située sur la rive orientale du fleuve du même nom; il eut à franchir plusieurs montagnes dont les habitants, appelés Corians, sont grossiers, très-sauvages et très-malpropres, ne se lavant presque jamais, laissant croître leurs ongles, et ne vivant que de bétel, de riz et de quelques autres produits de leurs forêts. Au bout de 20 jours, M. Carey arriva avec l'armée du Pegu à Martaban, ville longue de plus d'un mille. Ici, dit-il, « la perspective est magnifique : au nord et au sud la chaîne de montagnes sur lesquelles la ville est située se prolonge à perte de vue; à l'est, la longue et haute chaîne de montagnes qui séparent les états des Birmans de ceux des Siamois, court parallèlement à celle qui borde la côte à une distance de 100 à 150 milles; à l'ouest, on voit le fleuve qui se partage en deux bras et se jette dans la mer au milieu d'îles éparses, dans diverses directions. La ville paraît bien peuplée, de même que la contrée qui l'environne. Martaban ou Martaban est situé sur le flanc oriental des montagnes; la palissade qui l'entoure s'étend jusqu'au sommet et au pied des hauteurs. »

Un soldat birman, ajoute notre voyageur, n'a pour bagage qu'une petite boîte d'un pied carré en joncs tressés, renfermant ses vêtements, qui consistent généralement en une pièce, quelquefois en deux; un peu de poudre de cory, pour assaisonner son riz; un pot, une natte, un long sac contenant une dizaine de livres de riz; une lance, une épée et un coutelas.

Tout cela est suspendu à un bambou à quatre pieds , pour le placer debout quand on ne le porte pas ; on le met sur les épaules quand on est en marche. La plupart des officiers ont des chariots pour leurs femmes et leurs effets.

M. Carey observe encore que, pour montrer plus de respect à leur souverain birman, ses troupes lui tournaient le dos en formant la haie, lorsqu'il passait les rivières.

ALBERT-MONTEMONT.

284. MÉMOIRES RELATIFS A L'EXPÉDITION ANGLAISE PARTIE DU BENGAL EN 1800, pour aller combattre en Égypte l'armée d'Orient; par M. le comte de Noé, pair de France. 1 vol. in-8°, avec pl. et fig. Paris, 1826; impr. royale.

L'auteur de ces Mémoires est dans de telles circonstances qu'il serait peut-être difficile d'en reproduire de semblables : Français, il faisait partie d'une expédition anglaise contre des Français; pair de France, il raconte ce qu'a vu le lieutenant du 10^e. régiment; placé entre des intérêts opposés, il les concilie; la vérité a été son but, la modération sa principale qualité. Quand il parle de l'Angleterre, il blâme et loue avec cette modération, cette indépendance qu'avoue la vérité : quand il parle des Français qu'il combattait alors, ceux-ci, nous aimons à le dire, ne voudraient pas d'autre historien. M. le comte de Noé avait suivi son père en Angleterre, et, prévoyant l'impossibilité de rentrer dans sa patrie et dans ses biens, il sollicita et obtint une lieutenance dans le 10^e. régiment, qui était destiné pour l'Inde.

La traversée fut semée de quelques événemens assez ordinaires à ces sortes de passages, par exemple, la rencontre d'une escadre française qui, en supposant que des circonstances différentes lui eussent permis d'attaquer le convoi anglais, eût peut-être changé les destinées de l'Angleterre, et empêché l'expédition qui alla détruire la colonisation tentée en Égypte.

Il atteignit l'Inde au moment où Typpo-Saëb, Mithridate nouveau, succombait glorieusement, après une lutte longue et pénible.

Le coup d'œil que jette l'auteur sur l'Inde, est d'un homme supérieur qui dessine largement l'horizon qu'embrasse sa vue.

L'Inde, gouvernée par la Compagnie anglaise, qui, depuis la disparition en 1783 de la Compagnie française, n'eut plus

de rivalité de puissance à craindre, a été de tous côtés envahie par cette ambitieuse politique, qui pèse sur cette contrée, et qui récemment encore s'est agrandie d'un immense territoire détaché de l'empire des Birmans. Cependant, les dispositions de l'acte de 1784 interdisent les conquêtes et ne permettent de faire que des guerres défensives. Mais que fait la Compagnie pour éluder la loi ? elle place sur un trône tributaire un prince nominal, souverain factice du territoire concédé, et la loi, ainsi tournée, n'est qu'un moyen de puissance de plus.

Par une bizarrerie dont l'Angleterre seule offre le modèle, tous les agens, tous les employés, sont à la nomination royale, et cependant sont révocables par la Compagnie, sans qu'elle soit obligée de déduire ses motifs.

Deux cent mille hommes forment son armée de terre et vingt mille complètent ses forces de mer, et ce peu d'hommes, comparé à nos colosses de forces militaires, suffit pour imposer le joug à près de 60,000,000 de sujets répandus sur une surface presque égale à celle de l'Europe.

L'expédition française en Égypte avait alarmé la puissance anglaise, et le gouvernement britannique réunit tous ses efforts pour faire échouer cette entreprise. Le but de l'expédition fut long-temps inconnu dans l'Inde. La flotte qui portait notre auteur part de Calcutta, séjourne plusieurs mois à Ceylan, repart de Trinquemale, longe la côte de Malabar et arrive à Bombay, où elle apprend sa destination pour la mer Rouge.

Ces Mémoires retracent l'historique de la navigation de la flotte, qui se ravitailla à Moka, navigua dans la mer Rouge, et joignit les troupes parties du cap de Bonne-Espérance. Il y a beaucoup d'intérêt dans les détails offerts par l'auteur sur l'Arabie et sur sa marche dans le désert. Il descend de la Haute-Égypte en suivant le cours du Nil, et arrive enfin au Caire. Il se plaît à décrire cette ville avec les couleurs qu'il sait si bien approprier aux localités. On croit être avec lui, et on prend part aux événemens survenus pendant son séjour en Égypte, événemens racontés dans les chap. XVIII et XIX, qui terminent sa narration.

285. *Suite des NOTES SUR LES ÉTATS-UNIS DE L'AMÉRIQUE DU NORD*; recueillis dans plusieurs excursions, par ALEX. WILSON, et extraites de son *Ornithologie américaine*. (Voir le *Bullet. de juillet* 1826, p. 321.)

Au S.-O. de Wilmington, le voyageur entre dans la Caroline du sud; il continue à passer par des savanes couvertes de pins, par des marais remplis de cyprès, en faisant quelquefois 30 milles de suite sans apercevoir âme qui vive. Mais, en arrivant aux rivières *Wackamaw*, *Pedec* et *Blackriver*, il trouve les grandes habitations des propriétaires riches entourées de cases à nègres.

Charleston, où il ne tarde pas à arriver, est une ville gaie et vivante. (On y comptait en 1820, 24,780 habitans.)

Les rues se croisent à angle droit; elles sont pavées sur les côtés, mais remplies de sable et de boue dans le milieu. Il y a beaucoup de boutiques, et le marché surpasse en propreté celui même de Philadelphie. Plusieurs maisons ont un, deux, trois et quatre étages de portiques.

Les dames de Charleston se mettent avec goût; mais elles sont pâles, et l'on dirait qu'elles sortent de maladie. L'habitude de se faire servir par des esclaves a rendu les blancs mous et indolens. Le nombre des Nègres qu'on rencontre dans les rues est très-considérable, et il y a dans la grande rue (*Broad-Street*) un marché où les malheureux individus de cette race sont exposés en vente.

Un oiseau très-commun aux environs de Charleston, est l'espèce de vautour nommée *Vultur atratus*. Wilson rapporte que dans une promenade qu'il fit près de cette ville, il en compta 237, attirés sur un même point par le corps mort d'un cheval. Trente ou quarante vautours étaient rassemblés sur ce corps, et aidés de 5 ou 6 chiens, ils l'eurent dévoré en un instant.

La Géorgie fut, en 1810, le terme du voyage dont nous parlons ici. *Savannah*, capitale de cet état, ayant 7,323 habitans en 1820, est décrite par notre auteur d'une manière peu avantageuse. Les rues de cette ville n'étant nullement pavées, sont couvertes d'une épaisse couche de sable, souvent rendu brûlant par la chaleur du climat. Il faut avoir soin de fermer les yeux et la bouche lorsque le vent enlève et lance ce sable. Wilson ne dit pas plus de bien des habitans de Savannah: on

ne peut, dit-il, se figurer leur indolence, leur manque d'idées, et la dissipation dans laquelle ils vivent. Accoutumés à se faire servir, ils bornent tous leurs soins à commander et à surveiller le travail de leurs nègres, les mains dans les poches. Arrive-t-il un voyageur à une habitation, le propriétaire ordonne à ses domestiques de dire au chef des nègres de prendre soin du cheval de son hôte; celui-ci fait transmettre cet ordre par un autre nègre à celui qui est chargé de l'écurie. Pour peu que le voyageur soit impatient, il aime bien mieux soigner lui-même sa monture que d'essayer toutes ces lenteurs. Suivant Wilson, on remarque en général chez les demoiselles et les jeunes femmes de cette ville un certain air composé; quelque chose de froid et de guindé, qui rappelle le maintien qu'on attribue ailleurs aux vieilles filles. Si elles ouvrent la bouche pour répondre à un étranger, ce n'est que par oui ou par non. Celui-ci ne sait que penser d'un tel accueil, et s'il doit l'attribuer à une espèce d'aversion pour sa personne, à de la hauteur ou à un sot embarras. Les négresses sont les seules femmes qui dansent avec gaieté. Les femmes blanches conservent, même en dansant, toute leur gravité.

Le troisième voyage de Wilson est celui sur lequel M. Ord donne le plus de détails. Notre voyageur y employa un peu plus de cinq mois, depuis le 30 janvier 1810, qu'il quitta Philadelphie, jusqu'au 2 août qu'il fut de retour dans cette ville. Pendant les différens trajets qu'il fit, soit par terre, soit par eau, pour aller de Philadelphie jusqu'à la Nouvelle-Orléans, il eut occasion de manifester une force d'esprit et de corps peu commune, et nous pouvons ajoater une sobriété et une économie non moins remarquables, puisque toute sa dépense, dans un voyage aussi long et aussi difficile, à travers un pays dont il compare les aubergistes à des vautours acharnés sur leur proie et qui la rongent jusqu'aux os, ne s'éleva qu'à 455 dollars.

La première ville dont Wilson fait mention est *Lancaster*. Le corps législatif de l'état de Pensylvanie y était alors assemblé. Notre voyageur prodigue à cette assemblée des épithètes que nous craindriions de répéter, tant elles sont offensantes; et cependant l'ouvrage où nous les lisons est imprimé dans la principale ville de cet état et sous le privilège de sa législature. Cela prouve le peu d'importance que les hommes d'état

attachent , dans les États-Unis , aux opinions défavorables émises à leur égard , de la manière la moins modérée , même par la voie de l'impression , persuadés qu'ils sont que si les reproches sont fondés , il faut faire en sorte de ne plus les mériter ; et que s'ils ne le sont pas , il n'y a rien de mieux à faire que de les dédaigner.

Après avoir traversé la *Susquehanna* pour aller à *York* , *Wilson* alla voir , à 5 milles au nord de cette ville , un homme plus qu'octogénaire qui n'avait , depuis bien des années , d'autre moyen d'existence que de prendre au piège des oiseaux et des quadrupèdes. Ce vieillard faisait usage , pour cet effet , d'un piège de son invention , que *Wilson* trouva tout à la fois très-ingénieux et très-simple.

En se rendant d'*York* à *Hanover* , il traversa un pays très-bien cultivé , dont la plupart des habitans sont d'origine allemande.

Un juge auquel il avait présenté le prospectus de son Ornithologie , loin d'encourager cette entreprise , prétendit qu'elle était contraire à l'esprit des institutions républicaines , parce que cet ouvrage , par sa cherté , excéderait les facultés de la classe moyenne. *Wilson* rétorqua l'argument , en faisant observer à ce critique qu'il commettait lui-même une faute bien plus grave contre l'égalité républicaine , en faisant bâtir une grande et belle maison de briques , à trois étages , telle qu'aucune personne d'une fortune moyenne ne pouvait posséder rien qui en approchât.

De *Hanover* , *Wilson* alla par un pays faiblement habité , gagner un défilé nommé *Newman's Gap* , par lequel il traversa la montagne dite du Nord (*North-Mountain*).

Ayant fait une excursion à *Carlisle* , il reprit à *Chambersbourg* la route qui conduit à *Pittsburg*.

Cette route atteint , à 15 milles au delà de *Chambersbourg* , les premières pentes des monts *Alleghanis* , qu'elle traverse ensuite l'espace de plus de cent milles jusqu'à *Greensburg* , où l'on n'est plus éloigné de *Pittsburg* que de 32 milles. De là , on descend rapidement par un pays très-montueux l'espace d'environ 25 milles.

Pittsburg , où l'on arrive 7 milles plus loin , s'annonce à une certaine distance par des nuages de fumée qui s'élèvent des fourneaux , des forges , des verreries , des brasseries , et des autres usines dont cette ville est remplie. Des hauteurs qui la

dominent , on voit sur la gauche le Mononghela , sur la droite l'Ohio et la rivière Alleghani , bordés les uns et les autres d'éminences considérables.

La population de Pittsbourg est adonnée principalement à l'industrie , et les opérations y sont conduites avec tant de prudence et de bonne foi , que lorsque Wilson se trouvait dans cette ville , il y avait trois ans qu'aucune poursuite judiciaire n'avait été exercee pour fait de commerce. On était dans la saison de la débâcle des rivières ; elle avait commencé le 15 février sur le Mononghela , et le 22 sur l'Alleghani. Le Mononghela était couvert de barques , attendant , pour descendre l'Ohio , la fin de la débâcle et la crue des eaux produite par le dégel. Ces barques , qu'on nomme *Kentucky-boats* (bateaux du Kentucky) , ajoutaient un haut degré d'intérêt aux magnifiques paysages des environs de Pittsbourg.

Les quatre ou cinq jours que Wilson passa dans cette ville , il obtint 19 souscriptions , ce qui prouve que les spéculations manufacturières et mercantiles n'y excluent pas le goût des sciences.

Il se proposait de se rendre par terre à *Chillicothe* ; mais ayant appris que la route était interceptée par le débordement des rivières , il se décida à acheter un esquif , et à s'en servir pour descendre l'Ohio. Il trouvait dans cette manière de voyager l'avantage de visiter cinq ou six villes de plus. Malheureusement , la dépense à faire pour se procurer au moins un batelier , excédait ses moyens pécuniaires ; mais cet obstacle ne put le faire changer de résolution ; il se décida à partir seul et à manoeuvrer lui-même sa frêle embarcation , quelques instances que fissent les personnes de sa connaissance pour l'en détourner , en lui représentant le danger d'une pareille entreprise. Ayant pris avec lui une petite provision de biscuit de mer et de fromage , un coffre , un manteau et un fusil , il s'embarqua tout seul sur son petit bateau , qu'il avait nommé l'*Ornithologiste*. Nous le laisserons décrire lui-même le commencement de sa navigation.

« Je pris congé , dit-il , de la ville enfumée de Pittsbourg , et livrant mon frêle esquif au courant de l'Ohio , j'eus bientôt laissé en arrière les sinuosités qu'il décrit entre les montagnes. Le temps était serein et même chaud , et la surface de l'eau était unie comme un miroir , sauf quelques glaçons flottans , qu'il fallait avoir soin d'éviter et que je cessai de rencontrer au

bout d'une journée de navigation. Loin d'être fâché du parti que j'avais pris, je sentais mon cœur se dilater à la vue de tous les objets nouveaux dont j'étais entouré. Je me plaisais à prêter l'oreille au ramage du *redbird*, qui se faisait entendre près du rivage, et je contemplais toujours avec un plaisir croissant les magnifiques forêts qui formaient le fond du tableau, les cabanes qui se montraient çà et là parmi les arbres, et la fumée des ateliers mobiles où l'on prépare le sucre d'érable en campant dans les bois. »

« Représentez-vous, écrit-il à son ami, deux rangées parallèles de montagnes boisées, à sommets irrégulièrement décomposés, espacées de 3 à 4 milles, et laissant passage à une rivière large d'un demi-mille, dont elles se rapprochent tantôt d'un côté, tantôt de l'autre; ici, la bordant immédiatement en pente rapide; là, laissant entre leur pied et le rivage un espace de terrain plat d'un mille de largeur environ, couvert des plus beaux arbres. Vous aurez ainsi une idée exacte du spectacle que présente l'*Ohio* à ceux qui naviguent sur cette rivière.

» Ses berges, même dans les parties plates, ont de 20 à 60 et même 80 pieds d'élévation, et cependant il s'en fallut de peu que l'eau ne s'élevât par-dessus au mois de décembre de l'année 1808. »

Le courant de l'*Ohio* était d'environ deux milles et demi à l'heure, à l'époque où Wilson s'y trouvait. L'action des rames y ajoutait une vitesse d'à peu près trois milles et demi.

Notre voyageur dépassa un grand nombre de barques chargées de passagers se rendant dans les états de Kentucky, de l'*Ohio*, de l'*Indiana*, transportant avec eux leurs chevaux, leurs instrumens aratoires, de la farine, des meules, etc. Plusieurs de ces barques étaient autant de boutiques flottantes pourvues de toutes sortes de marchandises destinées à être vendues de ville en ville, le long de la rivière. On y voyait étalées des mousselines, des schalls et d'autres étoffes avec un comptoir pour l'aunage et la vente. A l'approche de quelque lieu habité, on sonne une cloche à bord du bateau-boutique, pour avertir les acheteurs. Les marchandises dont on n'a pu se défaire en route, sont transportées jusqu'à la Nouvelle-Orléans. Les bateaux qui naviguent sur l'*Ohio* sont à fond plat; leur longueur est de 40 à 70 pieds, et leur largeur de 12 à 14. Ils ont un tillac. L'avant du bateau est muni de deux avirons, dont on se sert au

Besoin pour aller à la rame. L'arrière porte un autre aviron beaucoup plus long et plus fort, qui sert de gouvernail.

Les embarcations de cette espèce coûtent de premier achat un dollar et demi le pied, et lorsqu'elles sont arrivées à leur destination, on est obligé de les revendre à une perte des cinq sixièmes environ.

Les journées de navigation sont d'environ vingt milles. On trouve de distance en distance, le long du rivage, des pieux servant à amarrer les bateaux.

Ce n'est pas seulement de l'Ohio même que descendent les embarcations, il en vient de toutes les rivières qui affluent dans celle-là, telles que l'*Alleghani*, le *Mononghela*, le *Muskingum*, le *Scioto*, le *Miami*, le *Kentucky*, le *Wabash*, et autres. Les mois de mars et d'avril, et surtout le mois de mai, sont ceux où a lieu cette navigation.

Wilson avait fait dans la première journée vingt et quelques milles, tout en ramant, sans avoir éprouvé de fatigue; ne pouvant espérer raisonnablement de gîtes passables, il naviguait quelquefois la nuit. « Je n'avais pas à craindre de m'égarer, observe-t-il; je reconnaissais seulement au chant des coqs, que j'approchais de quelque lieu découvert et habité. Dans quelques parties plus solitaires le silence de la nuit n'était interrompu que par les accens du *hibou cornu*. »

Ce fut ainsi qu'il voyagea du 24 février au 17 mars, toujours seul, exposé aux injures de l'air, et souvent à un froid très-rigoureux. Il s'arrêtait dans les villes qui se trouvaient sur son passage; c'est ainsi qu'il visita d'abord *Steubenville*, *Wheeling*, *Marietta*. Les monumens qui attestent le séjour des anciens indigènes fixaient son attention. Il avait observé, 70 milles au-dessus de *Marietta*, un tumulus de forme conique ayant 70 pieds de haut, 300 pas de circonférence à sa base, et 50 pieds de tour à son sommet, où se trouve une dépression de 3 à 4 pieds. En fouillant dans l'intérieur de ce tertre, aujourd'hui couvert d'arbres fort anciens, ainsi que les environs, on a trouvé des fragmens de poterie grossière, de grandes pièces de charbon de bois, et même des billes de pierre blanche. La plaine voisine offre des enceintes élevées de 2 ou 3 pieds au-dessus du sol, renfermant des espaces carrés ou circulaires.

Il visita aussi à *Marietta*, sur le bord du *Muskingum*, d'anciens ouvrages d'une grande étendue, qu'on regarde comme des res-

tes de fortifications des indigènes, opinion que Wilson paraît ne pas partager.

La ville de Marietta est située sur la rive droite de l'*Ohio*, dans une plaine basse et marécageuse, qui se couvre encore de cinq ou six pieds d'eau lors des débordemens du *Muskingum*, rivière très-rapide qui se jette là dans l'*Ohio*. Depuis qu'on ne construit plus d'embarcations à Marietta, ce lieu a beaucoup déchu. On espérait le vivifier au moyen d'une manufacture de draps qu'on était occupé à établir, et pour laquelle des agriculteurs zélés avaient entrepris d'élever des moutons à laine fine. Il y a près de là, sur l'*Ohio*, une île de 300 acres, nommée *Blenner-Hasset*, où le chanvre croît très-bien ; mais cette île, comme toutes celles de la même rivière, a beaucoup à souffrir des inondations. (*La suite au prochain numéro.*)

286. *LETTERS WRITTEN FROM COLUMBIA.* — Lettres écrites de la Colombie, dans le cours d'un voyage de Caraccas à Bogota, et de cette dernière ville à Santa-Martha, fait en 1823. 208 pag. in-8°. Londres, 1824 ; Cowie. (*Americ. Monitor*, n°. 5, 1825 ; p. 529.)

L'auteur anonyme de ces lettres décrit fidèlement et sans exagération ce qu'il a vu, entendu et éprouvé lui-même. On doit cependant regretter que son voyage ait été circonscrit dans une période de quelques mois, et qu'il n'ait pu étudier davantage les différentes contrées qu'il a parcourues, et qui depuis quatre siècles étaient sous le joug tyrannique de l'Espagne.

L'ouvrage du voyageur anglais a la forme d'un journal. On y lit avec intérêt la description de la ville de Caraccas, seconde capitale de la Colombie, ainsi que la relation de Santa-Fé-de-Bogota à Santa-Martha, à travers un immense pays, couvert de hautes montagnes et de magnifiques forêts, et à travers des plaines fertiles, arrosées d'innombrables rivières ; lieux où la terre ne demande qu'à être un peu remuée pour offrir au bout de quelques mois une abondante récolte. Cette succession de scènes variées et pittoresques est de nature à attacher vivement le lecteur, surtout par le souvenir des maux que la guerre y avait portés. La nature cultivée et la nature sauvage ; les arides savannes et les vertes prairies ; les plantations de café, de sucre, d'indigo, à côté de stériles bruyères ; les arbres fruitiers près des arbres sans rapport ; les oliviers et les vignobles cou-

ronnant des rochers aux flancs hideux et décharnés ; des animaux dégoûtans qui rampent dans la bourbe d'une rivière commerçante ; ou la hutte de l'Indien qui contraste avec l'habitation du citoyen ; la variété des climats et du sol , tout prête un intérêt irrésistible aux réflexions du voyageur ; tout n'y attend que la main de l'homme pour devenir productif au gré de ses besoins : là ces marais se changeront en des champs fortunés ; ici ces eaux stagnantes , en d'utiles canaux ; ces vieilles forêts , en plaines fécondes ; et , au lieu du lion , du tigre , du crocodile et du serpent , vous verrez de nombreux troupeaux se multiplier dans toutes les directions.

Il n'existe plus maintenant d'esclaves dans la république de Colombie , et les enfans des noirs y naissent libres. Les communications entre les provinces sont encore à perfectionner ; il y faudrait de bonnes routes et une navigation plus étendue sur les rivières.

ALBERT MONTMONT.

MÉLANGES.

287. *ENCYCLOPÉDIE PROGRESSIVE*, ou Répertoire de traités sur l'histoire , l'état actuel et les progrès des connaissances humaines , avec un *Manuel encyclopédique*, ou Dictionnaire abrégé des sciences et des arts , contenant l'explication grammaticale de tous les mots de la langue française ; un Vocabulaire universel de géographie ancienne et moderne , une Biographie complète et succincte des personnages célèbres de tous les pays , et le Résumé général de tous les dictionnaires spéciaux des sciences exactes , naturelles , technologiques , industrielles , morales , politiques , historiques , etc. , 1^{re} livr. In-8°. Prix , 4 fr. Paris , 1826 ; au bureau de l'Encyclopédie progressive , rue Chantereine , n°. 10 ; et chez tous les principaux libraires de France et de l'étranger.

Les diverses encyclopédies connues , et principalement l'Encyclopédie française du siècle dernier , ont été l'objet de plusieurs reproches assez graves. Parmi les obstacles qu'elles ont toujours rencontrés , sont 1°. la difficulté , pour un grand nombre de lecteurs , de se procurer un ouvrage dont l'étendue , et par conséquent le prix élevé se trouvent trop souvent en

raison inverse de leurs moyens pécuniaires ; 2°. le défaut de proportions qui doit exister dans beaucoup d'articles, entre l'intérêt du sujet et l'espace qui lui a été consacré, inconvénient presque inséparable d'une pareille entreprise, dont les parties ne sont pas subordonnées à un système d'ensemble bien rigoureux, où chacun des auteurs décide du degré d'intérêt qu'on doit attacher au sujet qu'il a entrepris de traiter, et où souvent des matières importantes sont oubliées ou légèrement examinées, tandis que d'autres d'une utilité moins réelle y sont longuement développées ; 3°. enfin, la lenteur inévitable avec laquelle une entreprise de cette nature doit s'exécuter, et qui l'expose, vu le progrès continu des sciences, à perdre une partie de son mérite et de son utilité au moment où elle atteint son terme. Le titre seul d'*Encyclopédie*, dit le savant M. Guizot, dans un article sur ce mot même, qui sert de prospectus à l'entreprise que nous annonçons, « prouve que, rigoureusement parlant, l'ouvrage est impossible. Le genre humain ne sait pas tout, et nul homme, nulle réunion d'hommes n'est capable de recueillir et d'enfermer dans un livre tout ce que sait le genre humain. Le mot *Encyclopédie*, dans son sens littéral et philosophique, n'est donc qu'un mensonge de l'ambition et de l'orgueil d'esprit. »

Il fallait se mettre en état de résoudre tant de difficultés, et voici comment l'éditeur de l'*Encyclopédie progressive* a entrepris de le faire. Il publiera, sous le titre de *Manuel encyclopédique*, dont il nous donne un *specimen* dans cette 1^{re}. livraison, un abrégé des diverses encyclopédies et dictionnaires spéciaux publiés jusqu'à ce jour. Ce Manuel doit comprendre 12 vol. in-8°. environ. Tel sommaire que puisse être cet abrégé, pour être vraiment usuel et à la portée de toutes les intelligences, nous craignons que l'éditeur ne se soit pas réservé une assez grande latitude, et qu'il n'encoure le tort reproché à presque toutes les entreprises de ce genre, d'entrepasser les limites qu'elles s'étaient d'abord prescrites. Du reste, les éditeurs donnent une preuve bien convaincante du désir qu'ils ont de rendre leur travail aussi parfait qu'il peut le devenir, en ouvrant un libre concours pour l'examen des parties de ce Manuel qu'ils auront publiées, en provoquant de la part des savans toutes les additions et rectifications dont elles paraîtront susceptibles, et en payant sur le pied de 300 francs 12

feuille toutes les communications de ce genre dont ils auront fait leur profit.

En même temps, ils publieront, sous le titre d'*Encyclopédie progressive*, un recueil de traités sur les matières qui auront été jugées dignes d'un plus grand développement. Chacun de ces articles ou traités, formant un petit volume cartonné à l'anglaise, devra contenir en résumé, 1^o. l'histoire du sujet ; 2^o. l'exposé des principes et de l'état actuel de la science ; 3^o. l'indication des lacunes qui restent à remplir, des difficultés qui ne sont pas encore résolues, enfin les *desiderata* ; 4^o. une bibliographie indiquant les principaux ouvrages où le sujet a été traité dans les divers temps et les divers pays ; 5^o. la nomenclature de la science en forme de dictionnaire ; 6^o. au besoin enfin, des planches, des tables chronologiques, des tableaux synoptiques, etc. En ne s'astreignant pas à l'ordre alphabétique, qui peut toujours être rétabli quand on le voudra, les éditeurs se réservent la faculté de traiter de préférence les questions qui seront pour ainsi dire à l'ordre du jour, et dont le développement importera le plus au bien-être de la société actuelle. Une liste des objets sur lesquels ils se proposent d'appeler incessamment notre attention, et les noms des auteurs qui doivent nous en entretenir peuvent faire bien présumer de cette entreprise, à laquelle les cinq traités que renferme la 1^{re} livraison assurent déjà auprès du public un accueil qui, nous aimons à le croire, sera de mieux en mieux justifié. Les sujets analysés dans cette livraison sont : *Encyclopédie*, *Law*, *Irritation*, *Religion* et *Économie politique*, par MM. GUIZOT, THIERS, BROUSSAIS, BENJAMIN-CONSTANT et J.-B. SAY.

Mais ce qui nous paraît surtout devoir assurer le succès de cette belle entreprise, c'est l'idée grande et généreuse qu'a eue l'éditeur, et dont MM. Ternaux et Casimir Perrier ont les premiers donné l'exemple, d'ouvrir des concours et d'appeler le savoir et le talent à disputer des prix, dont l'objet est d'une utilité réelle. Ils ont parfaitement compris les besoins du siècle, et nul doute que des avantages immenses pour la société entière ne soient le résultat de ces efforts habilement combinés de la science et de l'industrie, résultat garanti par les noms si honorables qui composent le jury nommé pour juger les mémoires. Nous donnerons, dans un prochain cahier, l'indication des questions proposées qui se rattachent spécialement à notre

384 *Table des principaux articles.* N°. 287.

6°. section, et nous offrirons le même travail pour chacune des huit parties de notre *Bulletin*, en ce qui la concernera, comme nous y examinerons tour-à-tour les divers traités qui auront paru dans les livraisons successives de cette nouvelle *Encyclopédie*.
E. H.

FIN DU SEPTIÈME VOLUME.

TABLE DES PRINCIPAUX ARTICLES DE CE NUMÉRO.

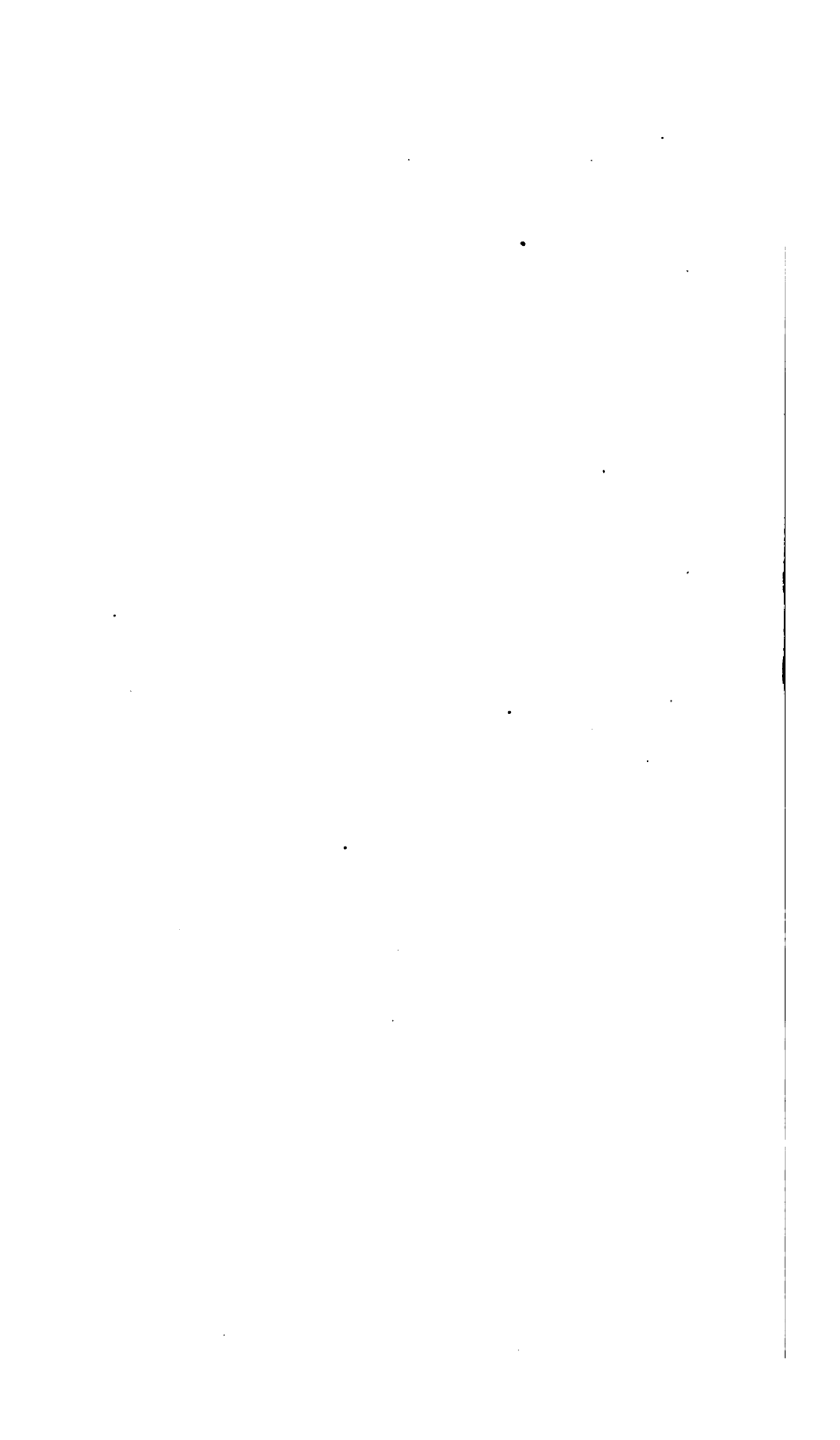
<i>Géographie et Statistique.</i>	Pag.
Journal de géographie générale. M. Ch. Hoffmann.	337
De la conversion des rentes. M. de Tessières-Boisbertrand.	339
De l'influence de l'impôt sur l'agriculture. M. Lullin de Château- vieux.	343
De la circulation et du débouché des denrées en France. <i>Le même. Id.</i>	
Commerce des charbons de terre. — Canal des Ardennes.	345
Quantité de thé importé, etc., dans la Grande-Bretagne.	347
Tableau le plus récent de la population du Tyrol.	351
De l'état de Muscat ou Mascat.	353
Tableau de la superficie de l'Égypte. M. Jacotin.	354
Rapports des ministres de l'Union Mexicaine en 1826.	358
Balance du commerce maritime des ports d'Alvarado et de Vera- Cruz en 1826.	361
Esquisse géographique de la province de Nicaragua (Amérique centrale.)	362
Expéditions aux mers Polaires.	365
<i>Économie publique.</i>	
Des moyens d'étendre le commerce de long cours. M. E. de Bray.	366
Des traités de commerce avec l'Angleterre. M. de Puymaurin.	367
Mémoire sur la rente des terres. M. Scudéri.	368
<i>Voyages.</i>	
Voyage par terre de Rangoun à Martaban.	371
Mémoires sur l'expédition anglaise de l'Inde en Égypte. M. de Noé.	372
Suite des notes sur les États-Unis d'Amérique. Alex. Wilson.	374
Lettres écrites de la Colombie.	380
<i>Mélanges.</i>	
Encyclopédie progressive, 1re. livr.	381

ERRATA.

Cahier de juin 1826, p. 209, lig. 1re., au lieu de cette lisez : sur cette.
Id. de juillet suiv., p. 268, lig. 33, au lieu de l'embouchure lisez :
à l'embouchure. — P. 323, lig. 33, au lieu de pies, lisez : Pies, genre
d'oiseau qui perce le bois. — P. 324, lig. 22, au lieu de Towh Ship, lisez :
Township. — P. 327, lig. 6, au lieu de Tillandria, lisez : Tillandsia.

PARIS.—IMPRIMERIE DE FAIN, RUE RACINE, N°. 4, 3

PLACE DE L'ODÉON.





**This book is under no circumstances to be
taken from the Building**

[illegible]

